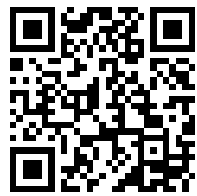
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

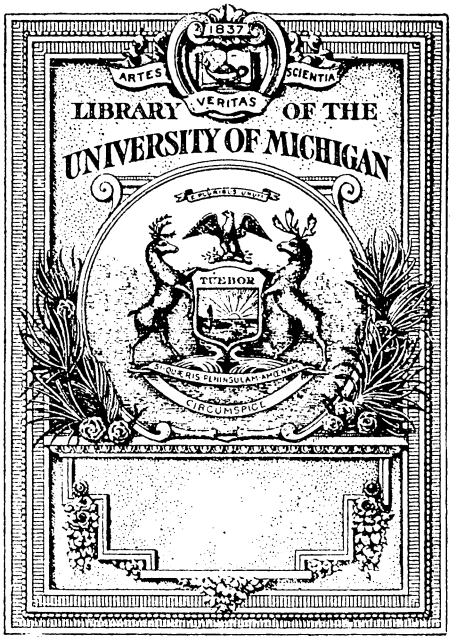
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 381140


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

Hosted by Google

Hosted by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Hosted by Google

BRUXELLES
P. WEISSENBRUCH, IMP. DU ROI
45, RUE DU POINÇON

Hosted by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— QUINZIÈME ANNÉE —

TOME XLIII

BRUXELLES
Librairie C. MUQUARDT
MERZBACH & FALK, ÉDITEURS
RUE DE LA RÉGENCE, 45
MÊME MAISON A LEIPZIG

1883

Hosted by Google

Hosted by Google

DE LA REPRÉSENTATION VRAIE.

L'examen du système électoral est toujours à l'ordre du jour dans les pays à gouvernement représentatif.

Le pouvoir y sort de l'élection ; il est naturel que, dans les luttes constantes qui se produisent pour le posséder, on cherche à dériver vers soi quelque partie de sa source ; mais, à côté des réformes que les partis convoitent dans leur seul intérêt, il en est qui sont provoquées par des motifs plus élevés.

La vivacité des compétitions tend sans cesse à corrompre le fonctionnement du régime électoral.

En nulle matière, les fraudes ne sont plus fréquentes et plus difficiles à extirper. L'importance des résultats à obtenir les excite, et le mobile d'intérêt public auquel croient obéir ceux qui les pratiquent en semble une excuse ; c'est en politique que l'on est surtout disposé à trouver dans la fin la justification des moyens. Aussi, partout et toujours, la répression des fraudes a-t-elle été une tâche sans cesse renaissante. Elle s'est imposée en Belgique comme ailleurs. Assurer l'exactitude des listes électorales, mettre l'électeur à l'abri de la contrainte, rendre à son égard la corruption sans effet et assurer ainsi le jeu sincère du régime établi, tel a été jusqu'ici l'objet principal de notre législation.

Ces abus de détail s'attaquent à tous les systèmes, parce qu'ils tiennent aux hommes bien plus qu'aux institutions, et ils sont, d'ailleurs, peu redoutables dans leurs résultats, parce que l'emploi qui en est fait en sens contraire les neutralise. Ils ne compromettent guère plus un régime que leur répression n'en assure le maintien.

383911

Hosted by Google

La véritable épreuve d'un système — je laisse à l'écart les dangers que lui font courir des aspirations contraires à celles qui l'ont fait établir — est dans la tension que les passions politiques font subir à toutes ses parties pour le plier à leurs vues. Ses côtés faibles se découvrent ainsi par l'expérience, et l'on voit où les prévisions de ses auteurs sont en défaut. Il arrive ainsi que, même sans l'intervention d'actes blâmables, la machine ne rend plus ce qu'on attendait. Ses rouages peuvent être intacts et son mouvement régulier; mais si la matière sur laquelle elle travaille a reçu des préparations pour lesquelles elle n'était pas faite, son fonctionnement donne des résultats tout autres que ceux qui étaient prévus.

Nos lois électorales ont été élaborées à une époque où l'apaisement des dissentiments intérieurs au milieu de la lutte pour l'indépendance nationale avait écarté toute organisation de parti et réduit les élections à un choix de personnes se présentant isolément aux suffrages des électeurs. Pendant le demi-siècle qui s'est écoulé depuis lors, les partis se sont formés; des associations se sont établies pour donner à leur action toute sa puissance, et leur intervention est devenue le fait dominant de l'élection; la personnalité des candidats s'efface de plus en plus, et ce sont bien plus les partis que leurs candidats qui combattent, triomphent et succombent. Ce changement profond qui s'est graduellement opéré en fait a fini par être reconnu par la législation. Il eût certainement paru, en 1830, et longtemps après, que cette constitution et cette intervention des partis ne devaient être qu'un fait abandonné au domaine de la liberté; on eût regardé comme une monstruosité de lui donner une consécration légale. Ce fait est devenu si prépondérant, qu'il a semblé naturel de l'admettre comme un élément nécessaire de l'élection, et c'est sans opposition que deux partis ont été reconnus comme des institutions électorales; ils figurent à la première place dans les bulletins de vote, avec droit de recueillir un suffrage collectif pour leurs candidats.

Notre système électoral, formé pour des élections de per-

Hosted by Google

sonnes, est-il ce qu'il doit être dans la situation qu'a créée la lutte des partis? Assure-t-il encore la vérité de la représentation, qui est l'objet essentiel de l'élection? S'il ne le fait pas, que faut-il faire pour atteindre ce but?

Ces questions se précisent quand il s'agit de déterminer le mode de participation des électeurs aux choix des mandataires qu'ils nomment.

Peut-on conserver le système du scrutin de liste, dominant dans notre organisation électorale, tel qu'il existe aujourd'hui, avec tous les droits qu'il donne à la majorité? S'il ne peut être maintenu ainsi, par quoi faut-il le remplacer ou comment faut-il le modifier? Faut-il lui substituer le scrutin uninominal? Faut-il seulement l'amender par des mesures qui empêchent la moitié plus un des électeurs de conférer tous les mandats et qui assurent aux minorités une part de l'élection proportionnelle à leur puissance relative?

Nous nous proposons d'examiner ces différents points. Ils forment un sujet d'étude absolument distinct des autres parties de la législation électorale. Ils sont indépendants notamment des questions que soulèvent les conditions de l'électorat. Que le cens soit maintenu ou aboli, que le droit de vote soit subordonné à la preuve de certaine capacité ou accordé à tous, le problème reste le même.

Aussi ce problème s'est-il posé partout, dans les pays à électorat censitaire ou capacitaire comme dans les pays de suffrage universel.

La Belgique ne pourrait se désintéresser de cet examen que si elle était en possession d'une solution certainement meilleure que celles qui ont prévalu ailleurs.

Nulle part au monde un système électoral ne fonctionne dans une absence plus complète de principe, avec d'aussi choquantes inégalités, avec une application plus exagérée de règles fausses. Pendant qu'en Angleterre, en Espagne, en Italie, pour ne citer que de grands États de l'Europe, on réagissait contre des abus bien moindres que ceux qui vicient notre système, ceux-ci s'aggravaient sous le bénéfice d'une possession non disputée. L'ignorance de ce qui se

Hosted by Google

passait ailleurs était telle, que l'on a pu voir des écrivains, d'ailleurs sérieux, traiter comme rêveries d'idéologues des réformes défendues par les hommes politiques les plus éminents et entrées en pleine vigueur chez de grandes nations.

Il est au moins nécessaire de savoir quel est l'état de ces questions. Elles ont été l'objet de nombreux travaux; les principes de la matière ont été posés, différents systèmes ont été formulés, quelques-uns ont été appliqués.

C'est cet état théorique et politique du problème que nous voulons exposer.

I

Les corps représentatifs doivent être la représentation des corps représentés.

Telle est la proposition fondamentale qui domine la formation d'un système d'élection.

On pourrait croire que son excès d'évidence, qui la met à l'abri de contestation, a dû empêcher qu'on s'en écartât.

Il n'en a rien été cependant. On a confondu la *représentation* et la *décision,* et l'on a appliqué à la représentation ce qui ne peut concerner que la décision.

Autre chose cependant est la représentation, et autre chose est la décision.

La décision est indivisible. Quand il s'agit de décider, il faut que la majorité requise ait pouvoir de prendre toute la décision. Il ne peut appartenir à une minorité qui n'est pas suffisante pour empêcher de décider d'être un obstacle à une partie de la mesure en discussion. Il serait absurde, s'il s'agit de décréter un chemin de fer de cent kilomètres, de n'en construire que soixante, parce que, sur cent votants, quarante se seraient prononcés contre sa création.

Personne ne s'est jamais imaginé de contester ce droit des majorités.

La représentation au contraire est essentiellement divisible. Il n'y a nul motif de sacrifier la minorité à la majorité. Si le corps électoral contient trois cinquièmes de membres

Hosted by Google

se prononçant pour les candidats d'un parti et deux cinquièmes votant pour les candidats d'un autre parti, il n'y a aucune raison pour que le corps représentatif ne soit pas composé dans les mêmes proportions d'élus des deux partis. Il y a, au contraire, toute raison pour que sa composition soit telle; car si elle est autre, il n'y a plus une vraie représentation. Une représentation doit être une image réduite, mais fidèle, de ce qu'elle représente. Elle est, comme une reproduction quelconque, incomplète ou fausse si les éléments de ce qui est à reproduire n'y figurent pas ou n'y figurent que dans des proportions inexactes.

Personne non plus ne semble contester ce principe.

Dans tous les pays du monde, les élus de la minorité siègent à côté des élus de la majorité avec les mêmes droits de vote. On a vu sans doute, dans des temps de troubles, une majorité expulser des adversaires, les faire déporter ou même guillotiner. Il arrive encore qu'une majorité annule sans cause juste des élections qui lui déplaisent. Mais ces faits de violence confirment plus qu'ils n'affaiblissent cette indiscutable proposition que la minorité du corps électoral a le droit d'être représentée et qu'elle a le droit de l'être dans une juste proportion.

Dans le système des circonscriptions n'élisant qu'un représentant, force est bien de procéder à l'élection comme on procéderait à une décision. Le candidat choisi par la majorité ne peut être partiellement élu. Mais si dans chaque collège électoral une minorité est ainsi sacrifiée, cette minorité n'est jamais assez forte pour avoir droit à un représentant, et les chances de compensation qu'ont les partis, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, sont d'autant plus grandes que les collèges sont plus nombreux.

Et cependant, bien que les circonscriptions uninominales réduisent au minimum l'inexactitude de l'élection faite par voie de majorité, le résultat semble n'en pas être satisfaisant. Il est exagéré sans doute de dire avec M. le duc de Broglie que « l'élection unique par collège amène l'écrasement com- « plet des minorités », mais les faits constatés en France et

Hosted by Google

en Italie sous ce régime établissent que les compensations ne sont pas complètes. Aussi en Espagne, où subsistent un certain nombre de ces circonscriptions, a-t-on, comme nous le verrons, pris une mesure qui remédie après l'élection à ce qu'elle a d'inexact.

Le scrutin uninominal est aujourd'hui fort attaqué. L'Italie vient de le proscrire; on sait combien il est menacé en France. On lui reproche surtout de faire prédominer les influences personnelles sur la notoriété politique et les prétentions locales sur les intérêts généraux, d'asservir le député aux exigences de ses commettants, de l'assujettir à mille soins qui frisent la corruption et d'en faire ainsi un élément de désorganisation administrative en même temps qu'une cause d'abaissement pour la considération du Parlement. Il y a peut-être une part de vérité dans ces critiques. Il est cependant bien douteux que si dans notre pays on parvenait à peser à leur valeur les élus des petits et des grands collèges depuis 1830, on constatât une supériorité marquée en faveur des derniers.

Quoi qu'il en soit, personne ne songerait à établir en Belgique le scrutin uninominal. Il n'offre pas des avantages assez décisifs au point de vue d'une représentation vraie pour qu'ils dominent les critiques dont il est l'objet.

M. Gambetta, dans sa campagne contre le scrutin uninominal, lui reproche de donner une représentation du pays semblable à l'image que l'on voit dans un miroir brisé. Le scrutin de liste, comme il le préconise, réfléchit-il mieux ce qu'il doit reproduire? Les fragments du miroir sont plus grands, sans doute, mais ces fragments sont de ces glaces convexes ou concaves qui, en exagérant certaines parties, produisent des figures d'une ridicule difformité.

On peut aisément s'en convaincre.

Prenons le scrutin de liste dans sa plus faible expression. Un collège a deux sièges électifs à conférer; si deux partis s'y balancent à peu près, est-il juste que les deux sièges soient pourvus par le même parti? Donner les deux nominations au parti qui compte 101 électeurs et rien au parti qui

Hosted by Google

en compte 100, est-ce créer la vraie représentation de ce collège?

Personne ne soutiendra que le collège ne serait pas plus fidèlement représenté si chaque parti désignait un des élus. Il est injustifiable que, suivant qu'un électeur passe d'un camp à l'autre, 100 électeurs aient deux représentants ou n'en aient aucun.

A mesure que le scrutin de liste est plus étendu, la fausseté des résultats s'accentue. Si l'on admet le scrutin de liste pour 3, pour 4, pour 8, pour 10 et pour 15 noms, — et nous avons, dans les élections communales, des scrutins de liste possibles jusqu'à 31 noms, — le déplacement d'un petit nombre de voix aura cette conséquence d'attribuer toutes les nominations à la fraction du corps électoral vers laquelle il se sera effectué, à l'exclusion complète des autres fractions.

Il est évident que l'on n'est arrivé à décider qu'il en doit être ainsi qu'en tombant dans la confusion des règles qui s'imposent à la *décision* et de celles que réclame la *représentation*.

S'il s'agissait de prendre une décision, ce serait une regrettable nécessité, ce serait cependant une nécessité, de déférer cette décision à la majorité, mais quel motif peut-il y avoir de lui donner le droit de nommer les représentants de la minorité?

Il paraîtrait monstrueux de décréter que les minorités n'auront pas de représentants et de fixer la représentation d'un collège électoral proportionnellement au nombre d'électeurs composant la majorité. Mais n'est-il pas bien plus contraire encore à la raison de faire désigner par la majorité les représentants de la minorité, de telle sorte qu'elle soit représentée par des hommes qu'elle combat, dont toutes les aspirations politiques sont contraires aux siennes et qui n'useront de leur mandat que pour faire prévaloir tout ce qu'elle repousse et écarter tout ce qui est dans ses vœux?

Quand le principe de la prépondérance de la majorité est appliqué à la décision, il est au moins une vérité : c'est bien

Hosted by Google

la majorité qui décide. Mais, transporté dans l'élection par scrutin de liste, il n'assure pas même le triomphe du nombre.

Déjà, dans un seul collège, on peut constater combien le système est défectueux. Supposons que 100 électeurs se divisent en trois groupes, l'un de 48, et les deux autres de 26 électeurs chacun, et qu'il y ait 4 mandataires à choisir. Il serait bien juste que le premier groupe en nommât 2 et chacun des autres 1. Comment fonctionnera le système de la majorité? Si on admet l'élection au premier scrutin, sans exiger la majorité absolue, le groupe de 48 électeurs nommera aux 4 places : c'est *la minorité* qui fera l'élection. Si on exige un scrutin de ballottage, les deux petits groupes peuvent se réunir et faire passer 4 de leurs candidats ; ce sont *des minorités* qui triompheront par l'alliance plus ou moins morale qui les aura faites majorité d'un instant, et la plus notable fraction du corps électoral, celle qui avait surtout le droit d'être représentée, n'aura aucune représentation.

Il serait difficile de dire quel est, des deux résultats, avec ou sans ballottage, le moins admissible.

Mais c'est surtout dans la combinaison des diverses élections qui doivent composer une assemblée unique que se montre le danger du triomphe de la minorité.

Sans doute, quand il y a un certain nombre de circonscriptions, il se fait des compensations, et tel parti qui perd toute représentation dans un collège en acquiert une qui est excessive dans un autre collège. Mais les compensations livrées au hasard, non seulement ne sont pas complètes, mais elles peuvent laisser subsister des inégalités qui donnent la majorité de l'assemblée aux élus de la minorité du corps électoral.

En effet, l'élection à la majorité par scrutin de liste a pour conséquence nécessaire de sacrifier le parti qui obtient, dans certaines circonscriptions, de fortes majorités à celui qui obtient de faibles majorités dans des collèges plus nombreux.

Hosted by Google

C'est là un point qu'il est important de signaler. Il se constate dès que le scrutin de liste est admis, même dans des limites étroites. Il suffit de supposer trois collèges électoraux nommant chacun deux députés pour que disparaisse toute certitude de voir la majorité réelle générale triompher.

Si dans une circonscription un parti a une majorité supérieure à celle que ses adversaires obtiennent dans les deux autres réunies, il a pour lui la majorité des électeurs, et cependant il n'obtient que deux sièges sur six. Les chances de ces interversions de résultats augmentent avec l'importance des listes. Quelle sécurité y a-t-il d'obtenir l'expression de l'opinion publique quand quelques voix décident du sort de cinq, dix ou quinze députés? Aucune, et cela est si vrai qu'on peut à plaisir changer les résultats en modifiant les circonscriptions électorales.

Il semble que l'organisation de l'élection par scrutin de liste avec attribution de toutes les nominations à la majorité ait été faite, non par des hommes politiques soucieux d'obtenir dans les assemblées délibérantes l'expression complète du sentiment public, mais par des joueurs n'ayant d'autre vue que de surexciter les passions. L'intérêt d'un jeu serait nul ou faible si le gain se proportionnait à la différence de force entre les joueurs; aussi les parties sont-elles savamment combinées pour que l'incertitude du résultat subsiste, et, qu'après une lutte à phases variées, quelques coups heureux suffisent encore pour assurer la victoire.

C'est ce système qu'en l'exagérant on applique aux élections; on fait tout dépendre de quelques voix. Mais, tandis qu'au jeu, nul ne croit que le sort d'une partie implique que le vaincu ne sait rien du jeu et qu'il doive être réputé, faute de quelques points, n'en avoir fait et n'en pouvoir faire aucun, dans les élections, on admet sérieusement que pendant des années, la minorité, quelque forte qu'elle soit, doit être censée ne pas exister.

Telle est l'expression exacte du scrutin de liste appliqué dans sa violente simplicité. Les conséquences qui en découlent logiquement se traduisent en fait. Chaque parti en pré-

Hosted by Google

sence a toujours une armée sur laquelle il peut compter ; il s'agit de s'adjoindre le plus grand nombre possible des électeurs qui ne sont point enrôlés. Cette force flottante est, sans doute, un élément important de l'opinion publique ; elle peut agir comme un frein modérateur en se tournant contre le parti dont les actes et les tendances sont excessifs. Mais elle ne remplit guère ce rôle que quand des faits graves l'y ont provoquée. Dans les temps ordinaires, elle se divise par des motifs divers, et libre carrière est ouverte à tous les mauvais moyens. Un parti triomphera, non parce qu'il a la faveur de l'opinion, mais parce qu'il aura plus habilement exploité certaines susceptibilités ou certaines convoitises, parce qu'il aura donné des satisfactions à des appétits matériels plus ou moins justifiés, parce que son travail électoral sera plus parfait et — pourquoi ne pas le dire ? — parfois parce que les faveurs du budget ou la corruption privée auront conquis les quelques voix dont dépendait le sort de la lutte.

Il est parfait de recommander l'économie dans la gestion des finances de l'État et de proscrire toute dépense qu'un résultat d'intérêt public ne justifie pas. Il est plus irréprochable encore de frapper les fraudes de toutes sortes, falsifications des listes électorales, billets marqués, achats de votes. Mais, pour proscrire les pratiques abusives, ne faut-il pas, avant tout, s'abstenir de tout organiser comme si on voulait les provoquer ? Au lieu de les blâmer ou de les punir, il vaudrait mieux ne pas augmenter leur puissance et ne pas attacher parfois à leur emploi heureux le sort du gouvernement du pays.

On s'exagère souvent l'importance des faits particuliers qui semblent jouer un rôle dans une lutte électorale. Tel travail d'utilité publique qui est réclamé par des meetings et des députations, paraît être le pivot sur lequel tourne la roue de l'élection. Il arrive presque toujours que le gouvernement ne retire rien pour son parti de l'avoir fait décréter. Mais s'exposera-t-il à s'aliéner même quelques voix en le refusant, si de ces voix dépend le succès d'une liste et, de ce succès, la majorité parlementaire ?

Hosted by Google

Les luttes de liste contre liste dans les grands arrondissements sont naturellement moins exposées à la corruption personnelle que les compétitions d'homme à homme des circonscriptions uninominales. Le nombre des électeurs est, à cet égard, une puissante garantie qui s'ajoute à l'absence de rivalité individuelle. La corruption s'y produit cependant et menace d'y être plus intense que partout ailleurs. La raison en est bien simple. L'avantage d'avoir un corps électoral nombreux est absorbé par l'attribution à quelques-uns du droit de décider du sort de la journée. Quelques électeurs frauduleusement inscrits, l'achat de quelques suffrages suffisent pour assurer la victoire d'une longue liste de candidats. La fraude devient aussi efficace que dans un collège à élection unique, et la prime de la corruption est multipliée par le nombre des députés à élire. Il peut se présenter tel cas où, en corrompant, intimidant ou achetant cinquante électeurs, on acquière un vingtième du Parlement, et par là le maintien ou le renversement d'un ministère.

Qu'on ne se récrie pas que c'est là une conséquence extrême du système, qui ne se traduit point en fait. Elle n'est pas éloignée de certaines situations de notre pays. L'empire romain n'a jamais été plus facile à acheter que le gouvernement de la Belgique ne l'est aujourd'hui. Mais qu'importe du reste? Cette conséquence ne montre-t-elle pas combien le système est faux et combien peu il assure à la majorité du pays la majorité de la représentation nationale? Or, cette interversion possible des rôles est un vice essentiel du scrutin de liste avec attribution de toute l'élection à la majorité. Et comment en serait-il autrement, quand on prive de toute nomination directe les minorités, même quand elles sont, dans un collège, assez fortes pour avoir droit à élire plusieurs délégués, et qu'on livre le résultat au hasard de compensations dont les éléments ne sont point calculés, et qui, s'ils l'étaient, le seraient probablement avec un sentiment autre que la recherche de la justice absolue.

Nous avons à examiner si l'on est en face d'un mal sans

Hosted by Google

remède, ou s'il y a des organisations électorales qui peuvent remplacer l'élection à la majorité.

II

Quand il y a un vice dans les institutions, il est souvent plusieurs moyens de le faire disparaître. Mais il est rare que les conservateurs de ce qui existe ne se prévalent pas de la pluralité des remèdes proposés pour n'en accepter aucun.

Il n'y a pas de raison dans ce mode de s'opposer au redressement d'une organisation vicieuse. Ceux qui y ont recours ne sont pas plus sensés que l'exploitant de mines, qui s'obstinerait à employer des chevaux pour tirer des minerais d'un puits, parce qu'il faudrait, pour les remplacer, choisir entre quantité de machines à vapeur, ou que le gouvernement qui conserverait à son armée de vieux mousquets à baguette pour ne point se prononcer entre les Chassepot, les Albini, les Comblain et leurs innombrables rivaux.

Si l'on reconnaît que le scrutin de liste, tel qu'il est pratiqué, ne répond pas à ce que l'on doit exiger d'un bon système électoral, on doit examiner ce qui est proposé pour le remplacer, et ce n'est que si l'étude des systèmes nouveaux établit qu'ils n'offrent pas de supériorité justifiant un changement, qu'on est en droit de conclure au maintien de ce qui existe. Si cette étude montre que plusieurs combinaisons ont cette supériorité, bien loin d'en inférer qu'ils doivent être tous rejetés, il faut admettre que la réforme est bonne, même avec celui de ces systèmes supérieurs qui paraît le moins parfait.

Nous allons exposer sommairement les systèmes principaux qui ont été produits [1], pour déterminer ensuite ceux qui méritent de fixer notre choix.

Tous les systèmes proposés excluent les circonscriptions

[1] M. Jules De Smedt, a dans sa brochure : *De la répartition proportionnelle*, donné un exposé aussi clair que complet des différents systèmes avec de nombreux cas d'application.

Hosted by Google

uninominales et admettent ainsi que chaque collège nomme plusieurs mandataires.

Nous pouvons classer les systèmes en deux catégories : ceux dans lesquels un bulletin ne peut conférer qu'un nombre de suffrages moindre que celui des nominations à faire, et ceux où chaque bulletin peut donner autant de suffrages qu'il y a de candidats à élire.

I.—Systèmes n'accordant a chaque bulletin qu'un nombre de suffrages moindre que celui des nominations.

De ces systèmes, les uns ne donnent qu'un suffrage par bulletin, les autres en admettent plusieurs.

A. — *Systèmes n'accordant qu'un suffrage par bulletin.*

1° *Système uninominal simple.* — Dans la forme la plus élémentaire de ce système, l'électeur ne peut, quel que soit le nombre des mandats à conférer, inscrire qu'un nom sur son bulletin. Les candidats qui obtiennent le plus de suffrages sont élus.

Il est clair que tout groupe assez nombreux pour constituer la quotité d'électeurs qui a droit à une nomination, est certain de l'obtenir. S'il y a mille électeurs et cinq nominations à faire, deux cents électeurs votant pour un même candidat assurent son élection.

Mais ce système ne conduirait à un résultat exact que si les électeurs des partis importants pouvaient exactement diviser leurs votes, de manière à n'en attribuer à chacun de leurs candidats que ce qui est nécessaire à sa nomination. Toutes les voix qu'un candidat obtient au delà de celles dont il a besoin pour être élu sont des voix absolument perdues.

2° *Système de M. Hare.* — M. Hare a, pour parer à cet inconvénient, imaginé une combinaison fort ingénieuse.

Dans ce système, l'électeur peut écrire sur son bulletin un nombre indéfini de noms, mais un seul peut être lu pour constituer un suffrage.

Hosted by Google

Le dépouillement se fait dans un seul bureau, où les bulletins sont soigneusement mêlés. C'est le premier nom inscrit sur chaque bulletin qui est lu d'abord. Il en est ainsi jusqu'à ce qu'un candidat ait le nombre de voix nécessaire pour être nommé, c'est-à-dire égal au nombre des électeurs divisé par le nombre des mandats à conférer. Alors, le nom de ce candidat est passé, et c'est le second nom qui compte. Lorsque le second nom est, à son tour, celui d'un candidat élu, on lit le troisième nom et ainsi de suite.

Il est, du reste, pourvu au cas où les derniers bulletins ne fourniraient pas de noms nouveaux pour que l'élection soit complète. Tel est, dans ses grandes lignes, le célèbre système de M. Hare. Il a valu à son auteur une renommée universelle et a paru pendant longtemps être la vraie solution du problème posé.

Le grand mérite de M. Hare a été d'appeler l'attention sur cette question de montrer les vices du scrutin de liste et de prouver qu'on peut s'en affranchir. Mais la combinaison qu'il a proposée, quelque ingénieuse qu'elle soit, donne prise à des critiques fondées. On croit encore trop généralement que le principe de représentation vraie s'incarne nécessairement dans cette combinaison, tandis qu'elle n'en est qu'une réalisation imparfaite. Cette erreur éloigne de la réforme de fort bons esprits.

B. — *Système du vote limité.*

L'omnipotence de la majorité est atteinte lorsque l'électeur ne peut inscrire sur son bulletin qu'un chiffre de noms inférieur au nombre de candidats à élire.

On a adopté généralement la proportion des deux tiers ; ainsi, quand il y a trois nominations à faire, le bulletin ne porte que deux suffrages, que trois s'il y en a quatre ou cinq, que quatre s'il y en a six et ainsi de suite.

On comprend que, si un parti compte plus du tiers des électeurs, il parviendra, par cette limitation du vote, dans une élection de trois députés à faire nommer un de ses candidats.

Hosted by Google

II. — Systèmes dans lesquels les électeurs donnent autant de suffrages qu'il y a de nominations a faire.

A. — *Système de la valeur décroissante des suffrages.*

Ce système est un des plus anciens. Il a été indiqué à l'Académie des sciences de Paris par l'illustre mathématicien Borda, en 1781, pour certaines présentations que le corps avait à faire.

Il consiste à attribuer au premier nom inscrit sur un bulletin autant de suffrages qu'il y a de candidats à élire, un de moins au second, un de moins encore au troisième et ainsi de suite jusqu'au dernier nom qui ne vaut que pour un suffrage. Ainsi, s'il n'y a que deux nominations à faire le premier nom a deux suffrages ; il en a cinq s'il y a cinq nominations à faire.

Les minorités d'une certaine importance peuvent par là faire prévaloir leurs premiers candidats qui reçoivent par chaque bulletin plus de suffrages, sur les derniers de la liste de la majorité qui, par leur place sur les bulletins, en reçoivent moins.

B. — *Système du vote cumulatif.*

Ce système qui a, comme le vote limité, reçu des applications importantes, consiste à permettre à l'électeur de voter plusieurs fois pour le même candidat.

Les minorités, en accumulant les suffrages sur un ou sur un petit nombre de candidats, parviennent à leur en donner plus que ne peut le faire la majorité qui voterait pour autant de noms différents qu'il y a de mandats.

C. — *Système du quotient électoral de liste ou système proportionnel.*

Ce système est celui qui prévaut généralement en théorie depuis que la matière a été approfondie. Il résout la diffi-

Hosted by Google

culté en s'attachant à trouver ce qu'exprime l'électeur. Il ne modifie pas la manière de voter pratiquée dans les scrutins de liste; il se borne à interpréter le résultat du vote.

Ce système consiste à faire une première répartition des mandats à conférer entre les listes ou les candidatures isolées en présence, d'après le nombre des suffrages qui leur sont respectivement attribués. Les candidats qui ont obtenu le plus de voix dans chaque liste sont, jusqu'à concurrence du nombre de nominations à laquelle elle a droit, déclarés élus.

Pour appliquer ce système, on compte le nombre des suffrages valables et on le divise par le nombre des mandats. Le résultat de cette division est le quotient électoral. Chaque liste a autant de nominations qu'elle a de fois le quotient. Les candidats isolés dont le nombre de voix atteint le quotient sont élus. Mais il reste d'ordinaire des sièges à conférer après que la répartition par quotient complet est faite. A qui faut-il les attribuer? Le système le plus simple est de procéder comme lorsqu'on répartit les représentants entre les diverses circonscriptions. Le quotient joue le même rôle que les 40,000 habitants qui donnent droit à un représentant. Les plus forts excédents de voix appellent les nominations comme les nombres d'habitants les plus élevés au-dessus des multiples de 40,000 font attribuer les sièges non répartis. Ce système a été appliqué pendant un demi-siècle, sans être l'objet de critiques, à la répartition, souvent fort disputée, des mandats parlementaires. Il semble que cela suffise à sa justification [1].

[1] On prétend toutefois qu'on arrive à des résultats plus exacts, si les nominations qui restent après que la répartition par quotient complet est terminée, au lieu d'être attribuées aux plus forts excédents sont données de manière que chaque élu représente le plus grand nombre d'électeurs. Ainsi si dans une élection où trois députés doivent être nommés il y a trois listes qui obtiennent respectivement 1,600, 750 et 650 voix, soit ensemble 3,000 voix, le quotient électoral est 1,000 et la première liste seule a droit à une nomination par quotient plein. A qui attribuera-t-on les deux autres? D'après le premier système aux deux dernières listes qui peuvent invoquer un disponible de 750 et de 650 voix, tandis qu'il n'en reste que 600 à la première. Celle-ci prendra, au contraire, un second député si l'on recherche le plus grand nombre d'électeurs par député. En

Hosted by Google

C'est après cette répartition entre les listes que l'on recherche dans chacune quels sont les candidats qui ont eu le plus de voix.

Tel est le système du quotient électoral de liste dans sa plus grande simplicité.

Reposant, non sur un artifice de calcul, mais sur la base même de la représentation vraie, l'attribution de l'élection aux divers groupes d'après leur force, il a naturellement provoqué des études complètes, il a été examiné sous toutes ses faces. M. Naville, auquel son beau livre *la Logique de l'hypothèse* a assuré une si haute place dans les études philosophiques, et l'Association suisse lui ont donné une expression complète, que M. Jules De Smedt a reproduite chez nous. Il a reçu une nouvelle forme dans les travaux de MM. D'Hondt et Lemaire.

Le perfectionnement principal apporté par les études faites en Suisse consiste à substituer, à la répartition d'après le nombre des suffrages obtenus par les candidats de chaque liste, la répartition d'après la moyenne des suffrages donnés à ces candidats.

Cette disposition a pour résultat d'empêcher les listes complètes de dominer les listes incomplètes. On conçoit en effet, que, si deux partis d'égale force luttent, l'un avec quatre candidats, l'autre avec deux candidats seulement, l'addition des suffrages doit en donner deux fois autant à la première qu'à la seconde liste; bien qu'un même nombre d'électeurs ait voté pour chacune et qu'elles aient ainsi droit à la même représentation. Or, il n'y a aucun avantage à forcer les partis à présenter plus de candidats qu'ils n'en peuvent faire élire. En prenant la moyenne des suffrages obtenus, on enlève tout intérêt à porter des candidats qui seront nécessairement sacrifiés.

donnant deux députés à la première liste, il y a, en effet, encore 800 électeurs par député, tandis que la troisième liste ne sera pas représentée, n'en fournissant que 650. Ce système est-il supérieur au premier? C'est un point de détail sans grande importance pratique, et les deux solutions sont acceptables.

Hosted by Google

MM. Lemaire et D'Hondt recourent, pour arriver au même but, à un autre moyen, aussi juste qu'ingénieux.

Dans ce système, chaque bulletin compte pour un suffrage plein. S'il ne porte que le nom d'un seul candidat, ce candidat a suffrage entier; s'il y a deux noms, les deux candidats ont chacun un demi-suffrage; il n'y a que des tiers de suffrage, si le bulletin porte trois noms, et ainsi de suite.

Le dépouillement peut se faire de manière à rendre facile la computation de ces fractions de vote. On commence par classer ensemble les bulletins portant le même nombre de noms; de sorte qu'on lit d'abord les billets donnant un suffrage entier, puis ceux qui donnent des demi-suffrages, et l'on continue ainsi en suivant l'ordre des catégories.

On voit que d'après ce procédé on peut faire avec sécurité la répartition d'après le nombre de suffrages. Les bulletins qui portent une liste réduite ont la même valeur que ceux qui portent une liste complète, chaque candidat des premiers ayant une plus forte quotité de suffrages que ceux des seconds.

Tels sont les principaux systèmes qui ont été proposés; nous en négligeons qui ont disparu devant des organisations du même genre évidemment meilleures. Ainsi, par exemple, on avait proposé pour réaliser le système des quotients deux scrutins : l'un pour déterminer la force des partis se faisant par un bulletin d'une couleur déterminée, l'autre portant le nom des candidats. Il est clair que le système du quotient, qui conduit au même résultat par une seule opération, refoule cette combinaison à tout jamais dans l'oubli.

Avant de juger les divers systèmes que nous venons d'esquisser à grands traits, deux observations concernant l'ensemble de ces systèmes sont nécessaires.

La première est que les systèmes ne sont pas tous exclusifs l'un de l'autre; il en est, au contraire, qui s'améliorent en se combinant.

Ainsi, le vote cumulatif s'allie parfaitement avec le vote limité ; la minorité, trop facilement dominée dans ce dernier système, trouve une force nouvelle dans la faculté de donner des suffrages multiples.

Hosted by Google

Le vote cumulatif peut s'introduire dans le système du quotient de liste ; il y aurait un résultat analogue aux dispositions proposées pour éviter l'écrasement des listes incomplètes.

La seconde observation qui doit être faite est d'une importance capitale ; elle s'applique à tous les systèmes autres que les systèmes uninominaux, mais elle donne surtout le complément rationnel du régime du quotient par liste.

Il faut fixer un minimum au-dessous duquel les suffrages donnés à un candidat n'entrent point en compte.

L'élection ne doit appeler que les candidats qui réunissent une quotité d'électeurs suffisante pour constituer une fraction sérieuse de l'opinion publique. Les électeurs n'ont le droit d'être représentés que dans des vues d'intérêt général. Le régime serait faussé si, par un morcellement poussé trop loin, on permettait à des convoitises privées d'acquérir des mandataires qui, nommés sans nul souci de la chose publique, auraient charge de faire prévaloir des vues de tout autre nature.

On écarte ce danger en n'accordant la représentation qu'à des minorités assez fortes pour témoigner par le nombre de leurs adhérents qu'elles constituent une fraction de l'opinion publique dont la voix doit être entendue.

Quelle doit être cette quotité? Exiger un nombre de voix égal au tiers du nombre des électeurs, c'est dépasser le but. Il n'y a pas de raison de ne vouloir que deux partis en présence et d'interdire aux nuances même d'un parti de réclamer leur part de représentation, ce qui serait la conséquence de l'exigence du tiers.

Il faut descendre au moins jusqu'au quart. Peut-on aller plus loin? La question n'est point indépendante du nombre des électeurs des circonscriptions. Dans les élections où un petit nombre d'électeurs forment un collège, comme dans les élections des conseils communaux, où il peut n'y avoir pas vingt-cinq votants, le minimum ne peut être inférieur au quart. Mais, dans les collèges où les électeure se comptent par milliers, il n'y a nul danger à l'abaisser au cinquième ou au sixième.

Hosted by Google

Il est inutile de nous arrêter à déterminer une limite précise dont la fixation, du reste, n'a qu'une importance pratique secondaire. Il nous suffit d'avoir établi le principe du minimum.

III

Essayons maintenant de limiter notre choix en déblayant le terrain des systèmes qui ne doivent ou ne peuvent prévaloir.

Et d'abord, nous n'hésitons pas à proscrire le système uninominal, même avec l'ingénieuse organisation de M. Hare.

Sans doute, ce système a l'avantage de mettre tous les électeurs du pays sur la même ligne en n'attribuant à chacun qu'un seul suffrage. Mais cette égalité est bien plus apparente que réelle puisqu'ils continueront à participer à l'élection d'un nombre différent de députés.

Le grand défaut de ce système dans toutes ses formes est de morceler, à l'excès, l'élection et de ne pas se prêter à recevoir un minimum suffisant pour empêcher des petits groupes d'électeurs de se réunir pour faire passer un candidat sans vue d'intérêt général.

M. Hare n'a pas évité de laisser au hasard une part dans le résultat. Si le sort amène d'abord les billets sur lesquels M. X est le premier inscrit et M. Y le second, et, après que M. X a le nombre de voix nécessaire pour être élu, ceux où son nom est suivi de celui de M. Z, le dernier sera élu aux dépens de M. Y, qui aura perdu tous ses suffrages. Le calcul peut démontrer que, pratiquement, il n'y a pas là un danger sérieux, la conception n'en a pas moins un vice qui blesse la raison.

Si le système de M. Hare est appliqué depuis longtemps déjà en Danemark pour l'élection de la Chambre haute et y a donné les meilleurs résultats, il n'a pas été assez heureux dans les essais tentés dans notre pays pour qu'il invoque la sanction de l'expérience.

Le vote limité se présente à cet égard dans des conditions

Hosted by Google

tout différentes. Il occupe sans contredit le premier rang par l'importance de ses applications.

L'Angleterre l'a appliqué dans les treize collèges qui élisent trois membres à la Chambre des communes et dans la cité de Londres, qui en nomme quatre. Ce système fonctionne depuis 1867. Cette expérience a été décisive. « On peut affirmer, dit M. Zanardelli dans son rapport à la Chambre italienne sur la loi électorale récemment votée, que les effets du vote limité furent en Angleterre excellents dès le principe. » En effet, dans un très grand nombre de comtés, on laissa proclamer sans aller au poll deux candidats de la majorité et un candidat de la minorité. Presque toujours, lorsqu'il y eut lutte, — M. Zanardelli donne l'exposé détaillé de ces résultats, — le partage de la députation entre les partis fut obtenu. Il y eut à la vérité quelques exceptions. C'est ainsi qu'à Birmingham, en 1874, les conservateurs étaient en si faible minorité qu'ils ne tentèrent pas la lutte, et qu'en 1880, ils l'essayèrent vainement : ils n'obtinrent pas le tiers des suffrages. La même chose se reproduisit à Glascow dans la même année; mais ce résultat est-il étonnant, les libéraux comptaient 35,000 suffrages et les conservateurs seulement 11,600?

Un système électoral ne doit pas nécessairement assurer une représentation à la minorité ; il doit la lui donner quand elle est assez forte pour y avoir droit.

A la vérité, le vote limité n'atteint pas toujours même ce résultat. Une forte discipline d'une majorité puissante — difficile toutefois à réaliser en fait — peut déjouer les intentions du législateur; qu'arrive-t-il alors? C'est que l'on est dans la même situation qu'avec le scrutin de liste pur et simple. Tout ce qu'on a le droit de conclure de cette imperfection du système, c'est qu'il est un minimum de réforme. Si d'ardents adeptes de la représentation vraie ont le droit d'y trouver une raison pour réclamer davantage, elle ne peut être un motif sérieux de ne pas aller au moins jusque-là.

Aussi, en Angleterre, le principe d'une représentation pour les minorités s'est-il enraciné par cette expérience. Il y a

Hosted by Google

peu de jours M. Fawcet, en annonçant qu'un remaniement des circonscriptions électorales était nécessaire, ajoutait que, quel que soit le régime adopté, les minorités pourraient compter sur une part équitable de la représentation.

L'Angleterre a été suivie par l'Espagne. Le vote limité y a été appliqué à tous les degrés d'élection et il est constant qu'il y a produit les plus heureux fruits. Et, chose remarquable, il a surtout servi à créer des partis parlementaires consistants, qui ont facilité la marche du gouvernement. Jamais la situation politique de l'Espagne n'a été aussi bonne que depuis l'adoption de cette réforme.

L'organisation des électeurs aux Cortès montre quel prix on a attaché à faire de la Chambre le reflet vrai de l'opinion publique.

Les circonscriptions anciennes ont été conservées, sauf que les collèges nommant deux députés ont disparu. Les collèges restants, nomment soit un député, soit de trois à huit députés.

Dans ces derniers collèges, le vote limité est appliqué et les bulletins ne portent que de deux à six noms.

On n'a pas voulu condamner au hasard des compensations les minorités succombant dans les collèges uninominaux. Les dix candidats qui, sans être nommés, obtiennent le plus de suffrages dans ces collèges, et au moins 10,000 suffrages, sont déclarés élus. On voit jusqu'où a été poussé le respect du principe.

Rien n'est plus instructif que la discussion à la Chambre des députés d'Italie du projet de loi abolissant les circonscriptions uninominales. Les hommes les plus éminents des Chambres et du conseil d'État, MM. Cairoli, Minghetti, Deprez, Peruiszi, Mancini, Zanardelli, Luzzatti, Cadorna s'étaient depuis longtemps prononcés en faveur du principe de la représentation vraie. Ce principe a été adopté par 216 voix contre 140; mais une majorité de 27 voix seulement, dans un but transactionnel, en refusa l'application aux collèges nommant trois ou quatre députés; cette transaction assura la presque unanimité des voix à son application aux collèges

Hosted by Google

nommant cinq députés. Il n'est personne qui puisse lire la discussion, le discours de M. Genala surtout, sans avoir la profonde conviction que des intérêts de parti seuls ont pu empêcher la réforme de s'étendre à tous les collèges.

Mais, enfin, le principe du vote limité est dans la législation italienne comme dans les lois de l'Angleterre et de l'Espagne.

Si on remarque que l'Allemagne et la France ont les circonscriptions uninominales, n'est-on pas frappé de voir comment a presque disparu de l'Europe le scrutin de liste pur et simple, qui est chez nous vénéré par beaucoup comme une idole?

L'histoire du vote limité est, du reste, remarquable.

C'est en 1836 qu'il fut proposé pour la première fois, en Angleterre, par lord Gray. En 1852, il était adopté par la Constitution de Malte. En même temps qu'il entrait dans la loi électorale d'Angleterre, en 1867, il était admis dans l'État de New-York pour former une Constituante, et il y est resté en vigueur pour l'élection des juges. Il en est de même dans l'Illinois et la Pensylvanie. Le Brésil, qui a conservé comme la Belgique de grands collèges électoraux, a appliqué en 1875 le vote limité à toutes les élections. L'Espagne et l'Italie n'ont ainsi fait, dans leurs lois récentes, que marcher dans une voie qui s'est rapidement élargie.

Nous avons signalé que ce régime, à l'abri de toute critique sérieuse de la part de ceux qui craignent les conséquences de la réforme, ne l'est plus pour ceux qui la veulent complète. Non seulement il est sujet à des défaillances d'effets sous l'action de fortes majorités, militairement organisées, mais il a le défaut, plus sérieux, de ne se bien prêter qu'à la représentation de la majorité et d'une minorité. Il n'admet pas le concours de plusieurs groupes. Faire représenter à côté de la majorité un parti qui compte au moins le tiers des électeurs est tout son résultat.

Cette défectuosité, à ce double point de vue, n'empêche pas le vote limité d'être un immense progrès.

Il est légitime et louable même de préconiser des systèmes

Hosted by Google

plus parfaits, mais on ne doit pas oublier qu'en poursuivant trop exclusivement l'idéal on s'expose à ne pas saisir le possible. Renoncer aux chances de succès que lui donnent la simplicité de ce système et son acceptation par des nations de premier rang, et, par suite, le repousser, serait une injustifiable témérité. Il faut le maintenir comme ce qu'il est incontestablement, le minimum d'une réforme.

Parmi les systèmes à bulletins complets, celui de la décroissance de valeur des suffrages doit être abandonné. On peut sans doute démontrer que, si l'ordre d'inscription des candidats est strictement maintenu, il conduit à une juste représentation de tous les partis. Mais précisément cet ordre constant d'inscription, qui est la condition essentielle du fonctionnement du système, est impraticable. Maintiendrait-on notre système de bulletins officiels remis au moment du vote à l'électeur pour qu'il y appose des croix? Mais alors quel sera l'ordre des noms? S'ils continuent à être rangés alphabétiquement, heureux seront les candidats dont les noms ont pour tête une des premières lettres de l'alphabet! Si les présentateurs de listes reçoivent le droit de classer les noms, on leur donne en même temps le droit exorbitant de faire attribuer par tous les électeurs un suffrage double, triple, décuple aux candidats qu'ils désigneront. Voudrait-on, au contraire, revenir à la confection libre des billets? Mais on ne vaincrait les résistances à ce changement que pour livrer le sort de l'élection aux hasards des bulletins variés dans lesquels des élections préparatoires au sein des partis, bien périlleuses d'ailleurs, mettraient difficilement l'ordre.

Le vote cumulatif est, par contre, incontestablement pratique.

Il fonctionne dans la colonie anglaise du cap de Bonne-Espérance et dans plusieurs États de la grande république américaine. Il a été adopté en Angleterre pour les *School boards*. Il était important que des personnes d'un même sentiment, surtout dans les choses religieuses, n'eussent pas la direction exclusive de l'école. Ce procédé d'élection y assure une représentation à tous les groupes de pères de

Hosted by Google

famille et y fait régner ce que les préjugés et les passions rendent si difficile et ce qui devrait être si aisé : la tolérance complète pour tous par le respect du droit de chacun.

Le vote cumulatif — qui, du reste, peut comporter seulement un double vote en faveur d'un même candidat — est plus efficace que le vote limité.

Mais il oblige les partis, majorité et minorité, à bien calculer leurs forces. Pour vouloir absorber l'élection, les majorités sont exposées à n'avoir pas la part principale; pour prétendre à trop, les minorités sont en danger de n'avoir rien.

Un collège de 100 électeurs est divisé en deux parties comptant respectivement 59 et 41 électeurs, et doit élire trois députés. La majorité dispose de 177 suffrages et la minorité de 123. La majorité est assurée de deux nominations si elle répartit ses voix sur deux candidats qui auraient chacun 89 suffrages, nombre que la minorité ne peut atteindre que pour un candidat.

Mais si la majorité, trop ambitieuse, prétend aux trois sièges vacants, chacun de ses trois candidats n'aura plus que 59 suffrages et moins que les deux candidats sur lesquels la minorité aurait concentré ses voix et qui seront élus.

Ce résultat est défectueux sans doute, mais l'est-il au même point — même dans le cas très rare, exceptionnellement défavorable de l'hypothèse posée — que celui que donne toujours le système de la majorité absorbant l'élection?

Ici un parti est dépossédé d'un siège pour avoir voulu prendre celui qui revenait à ses adversaires. La loi seule ne produit pas la réduction de la représentation; celle-ci est la peine d'une injuste avidité. Et quelle est l'iniquité du résultat? Que 41 électeurs ont deux représentants, tandis que 59 n'en ont qu'un. Mais n'est-il pas bien plus grave d'ériger en principe que, quoi qu'ils fassent, 49 électeurs en face de 51 électeurs n'ont droit à aucune représentation? Dans le cas supposé, les 41 électeurs favorisés outre mesure ont un député pour 20 électeurs, et il reste un député au groupe des 59. Et ceux qui se récrieraient, avec raison du reste, contre ce résultat, trouveraient simple que les 59 électeurs

Hosted by Google

eussent trois députés, un par 19 électeurs, et que les 41 autres n'eussent aucun mandataire !

Il n'y a là, du reste, qu'un fait psychologique fréquent. On se révolte contre de légères défectuosités d'institutions nouvelles ; on est si acclimaté aux situations acquises qu'on ne s'aperçoit même plus des iniquités qu'elles renferment.

Cette nécessité pour les partis de mesurer leurs forces avec exactitude dans l'exercice du vote cumulatif doit empêcher les partisans d'une réforme de la proposer comme base d'un système électoral. Tandis que le vote limité ne prête qu'à l'objection de ne pas toujours atteindre le but, objection sans portée dans la bouche de ceux qui résistent à la réforme, le vote cumulatif peut être accusé de le dépasser parfois ; dès lors, on donne à la résistance un prétexte qu'il est sage de ne pas lui laisser.

Si le vote cumulatif ne semble pas devoir jeter le fondement d'une réforme, il ne doit cependant pas être complètement écarté.

D'abord, il est excellent dans les élections des assemblées dont les éléments sont parfaitement connus : nomination des administrations de bienfaisance au sein des conseils communaux, des députés permanents par les conseils provinciaux, des commissions et des bureaux des corps délibérants. Dans tous les cas, les divers groupes peuvent avec sûreté calculer ce qui leur revient et organiser le vote en conséquence.

Ensuite, le vote cumulatif peut être un complément parfait d'un autre système. Ainsi, ajouté sous la forme restreinte du double suffrage au vote limité, il compense sans danger d'excès ce que le système a de trop peu efficace. Adjoint de la même manière au système des quotients de liste, il permet de se passer des combinaisons moins simples sans que jamais, dans cet accouplement, il puisse entraîner les inconvénients de son emploi isolé.

Reste le système des quotients de listes ou système proportionnel.

Que le système ait le droit de rester sur les rangs, c'est ce qui ne peut faire doute. Il est certainement l'expression la plus rationnelle de la réforme à accomplir.

Hosted by Google

M. Willequet a cependant combattu ce système. Dans une brochure remarquable à bien des titres, où il montre combien le système actuel est défectueux, il préconise le vote limité, à l'exclusion complète du régime des quotients. Il redoute un morcellement trop grand de la représentation et donne ses préférences au vote limité, précisément pour ce qui déplaît aux esprits amoureux d'une élection vraiment proportionnelle, la limitation de la représentation aux minorités qui comptent le tiers du corps électoral. La base sur laquelle M. Willequet fait reposer ses observations est sérieuse. Nous avons montré qu'il faut, pour qu'une minorité ait droit à être représentée, qu'elle constitue une fraction de l'opinion publique, et nous sommes ainsi d'accord sur le principe avec M. Willequet. Mais n'exagère-t-il pas la conséquence de ce principe vrai? S'il veut bien remarquer qu'en exigeant, comme le comporte le vote limité, un minimum du tiers, il interdit tout concours de plus de deux partis, ce qui est un grave inconvénient, et que le minimum, qu'il pourrait, du reste, ne pas laisser descendre au-dessous du quart, met à couvert du danger qu'il redoute; il semble que le régime des quotients de liste, ainsi restreint, ne peut plus susciter chez lui de répugnance.

Arrêtons-nous pour regarder les résultats de notre examen.

Nous venons de constater que deux systèmes, par des mérites divers, mais inégaux, peuvent briguer l'honneur d'être adoptés : le vote limité et le système des quotients par liste.

La réforme qui tend à obtenir une représentation vraie se montre aux yeux de beaucoup comme hérissée de complications insurmontables.

Il faut dissiper ce préjugé.

Il suffit pour cela de formuler les dispositions de loi nécessaires pour réaliser ces deux systèmes.

Le vote limité n'exigerait qu'un article ainsi conçu :

« L'électeur ne peut voter que pour le nombre de candidats qui se rapproche le plus des deux tiers des nominations à faire. »

Hosted by Google

Le système des quotients demanderait les dispositions suivantes :

« Lorsque le dépouillement du scrutin est terminé, le nombre des suffrages est divisé par le nombre des nominations à faire.

« Les candidats isolés qui ont obtenu un nombre de voix égal à ce quotient sont nommés ; les listes obtiennent autant de nominations qu'elles ont de fois ce quotient.

« Les nominations qui restent à répartir appartiennent aux fractions restantes, les plus fortes [1].

« Les candidats qui ont le plus de suffrages sont nommés dans chaque liste. »

On peut ajouter à ces deux systèmes, si on le juge nécessaire, l'indication d'un minimum de voix pour qu'un candidat soit élu, et rien n'empêche de laisser le ballottage, qui sera très rare, s'accomplir dans les conditions actuelles.

Est-il rien de plus simple?

Sans doute on ne devrait pas considérer ces systèmes comme réalisant la perfection.

Mais ils défient au moins les critiques de ceux dont l'esprit s'effraie de sortir de l'ornière où il roule, ne voyant au dehors qu'horlogerie politique et casse-tête chinois.

De ces deux systèmes, l'un n'est pas plus compliqué que l'autre.

On ne trouvera pas au-dessus de l'intelligence la plus vulgaire de ne faire qu'une, deux ou trois croix, au lieu de deux, de trois ou de quatre.

Et, dans le système des quotients, cette rupture avec la routine n'existe même pas ; l'électeur vote exactement comme il le fait aujourd'hui. Les scrutateurs seuls ont une division et quelques soustractions à faire dont la difficulté ne dépasse pas celles que les derniers élèves d'une mauvaise école sont en état de surmonter.

Ces systèmes, dans cette forme rudimentaire, pourront bien

[1] Ce mode est celui qui est employé pour répartir les sièges parlementaires entre les circonscriptions ; si l'on voulait procéder par division, il faudrait dire : « Les nominations restantes sont réparties de manière que chaque élu représente le plus grand nombre de suffrages. »

Hosted by Google

rarement, toutefois, manquer le but; il en sera alors comme aujourd'hui; mais il n'en sera ainsi que lorsque les majorités seront très fortes et que les minorités manqueront de candidats pour entrer en pleine lutte. Le progrès serait tel sur ce qui serait remplacé qu'il y aurait folie, pouvant l'obtenir, de le sacrifier à l'espoir d'avoir mieux.

Mais s'il est ainsi démontré que la réforme peut se tenir dans les termes de la plus extrême simplicité, rien n'empêche de dire comment les termes peuvent en être aisément améliorés, sans crainte de froisser les intelligences les plus rebelles aux complications.

Qu'on ajoute, par exemple, à ces deux systèmes le droit de voter deux fois pour le même candidat, c'est-à-dire la faculté pour l'électeur de mettre deux des croix dont il dispose, en face du même nom, et on aura obvié à presque toutes leurs lacunes.

Le vote limité pourrait ainsi n'être appliqué qu'aux collèges nommant au moins trois députés, et les minorités qui ne peuvent former des listes complètes pourraient presque toujours se faire attribuer une part équitable de la représentation.

Qu'on s'arrête là si la simplicité est ce que l'on recherche par-dessus tout; s'il reste dans la marche de l'appareil la possibilité de quelque défaillance, elle ne sera rien en regard du système actuellement en vigueur. Le progrès sera aussi grand que l'a été le passage de la clepsydre à l'horloge à balancier.

Si l'on veut pousser l'exactitude plus loin, il faut se résigner à ajouter quelques roues qui fassent de l'horloge un chronomètre de précision.

C'est incontestablement dans ce qu'ont suggéré MM. Lemaire et d'Hondt qu'il faut les prendre. Leur système de bulletin valant toujours pour un suffrage complet et se divisant entre tous les noms, conduit, mieux que toute autre combinaison, droit au but.

Mais cette combinaison semble hérissée de chiffres. Les suffrages y sont tantôt entiers, tantôt divisés en moitié, en tiers, en quart, en plus petites fractions encore de suffrages.

Faut-il s'enfuir à cet aspect nouveau?

Hosted by Google

Si l'on a le courage de s'approcher et de jeter un coup d'œil même superficiel sur cette complication apparente, comme la terreur se dissipera !

De quoi s'agit-il ?

D'abord de classer les billets d'après le nombre de noms qu'ils portent et d'annoter ensuite séparément, au compte de chaque candidat, le nombre des diverses quotités de suffrages qu'il obtient.

Là ne serait certes pas la difficulté.

C'est dans la réduction de ces fractions en unités que l'on redoutera de voir les bureaux se perdre.

Or, les tableaux de ces réductions sont faits. Un tarif, fort semblable à ceux qui étaient il y a quelques années entre les mains de tous les négociants pour la réduction des monnaies, fournira la réduction toute faite. Il suffira alors de faire une addition qui ne sera pas plus compliquée que celle d'une modeste facture.

Mais, tout en montrant combien c'est à tort que l'on s'effraye de ces perfectionnements du système, il ne faut pas en faire dépendre le succès de la réforme. La vérité est qu'ils ne sont pas plus indispensables qu'inaccessibles. La réforme peut se constituer par deux modes absolument simples donnant des résultats qui, sans pouvoir jamais être injustes pour la majorité, assurent aux minorités presque toute la satisfaction à laquelle elles ont droit.

C'est là le point essentiel qu'il fallait constater ; il se résume en deux mots : la solution du problème posé est pratiquement facile.

Le scrutin de liste, tel qu'il fonctionne chez nous, repose sur une fiction. Il suppose que la moitié plus un des électeurs d'une circonscription constitue toute cette circonscription. Si l'on veut bien porter les yeux sur la formation de ces collèges électoraux, on se convaincra facilement que jamais organisation n'a été plus vicieuse, et que le hasard, auquel on semble l'avoir confiée, a tout poussé au plus mal.

Tous les inconvénients d'un système faux se trouvent ainsi placés sur un terrain propre à leur développement.

Hosted by Google

Montrer, comme nous l'avons fait, les conséquences de ce système, c'est en même temps établir les avantages qu'aurait le retour à la réalité. Le cadre de cet exposé ne nous permet pas de rechercher quelle influence ce changement aurait sur le fonctionnement de notre régime parlementaire.

Mais si le gouvernement représentatif est une conception juste, ne doit-il pas profiter de tout ce qui assure la représentation la plus vraie ?

Et à tous ceux qui combattent pour une direction quelconque de la politique, pour une réforme, pour certains intérêts moraux ou matériels, n'aurons-nous pas le droit de poser cette question : Avez-vous foi dans votre cause, dans sa vérité et sa justice ? Et quel est celui qui, ayant cette foi, pourra redouter que le système électoral soit vrai et juste ?

EUDORE PIRMEZ.

Hosted by Google

SEPTEMBRE

A mes amis ED. DERAMAIX et J.-B. ANDRÉ.

Ils sont doux les tièdes rayons
Qu'Avril jette dans les sillons
Avec la première hirondelle;
Doux encore est le ciel marbré
De ce mois longtemps désiré
Qui voit naître la cicindèle.

Mai, dont le soleil matinal
Bleuit le voile virginal
Des vallons que la vapeur gaze,
Dégage des charmes vainqueurs,
Qui vont dans les nids et les cœurs
Éveiller les chants et l'extase.

Mai, sous les rameaux verts tremblants,
Sème des effluves troublants,
Si bien que jusqu'en sa masure,
Par une mollesse envahi,
Le paysan rêve, ébahi,
Et par moments se transfigure.

Juin a sa corbeille de fleurs,
Ses vivifiantes chaleurs,
Ses foins aux odeurs capiteuses,
Ses fraîcheurs, lorsque le jour fuit,
Et ses verdures que la nuit
Inonde de lueurs laiteuses.

Hosted by Google

Aux champs, de soleil accablés,
Juillet fait onduler ses blés
En larges nappes inégales,
Et dans le silence alourdi
Des brûlantes après-midi
Met la musique des cigales.

Août vient, charriant les moissons
Au bruit cadencé des chansons
Des faucheurs habillés de toiles,
Et dans l'éther limpide et pur,
Le soir, projette sur l'azur
Son feu d'artifice d'étoiles.

Chaque mois revêt des beautés
Dont nos regards sont enchantés,
Tous ont des douceurs; mais Septembre,
Avec ses longs brouillards errants,
Ses âcres parfums pénétrants,
Ses feuillages de cuivre et d'ambre,

Son ciel aux vagues profondeurs,
Au souffle apaisant, aux splendeurs,
Par la brume, au couchant, pâlies,
Ses heures de chaude clarté,
Derniers sourires de l'été,
Septembre a des mélancolies.

* * *

Quand Septembre, aux voûtes des bois
Pleines de rumeurs et de voix,
Arrache la première feuille,
Le poète aux rêves enclin,
Devant l'année à son déclin
Rentre en lui-même et se recueille.

Hosted by Google

Puis il songe aux jours disparus,
Aux chemins qu'il a parcourus,
Sans même y laisser une empreinte,
Aux buts divers qu'il poursuivit,
Et que presque toujours il vit
Se dérober à son étreinte ;

Aux printemps qu'il a vus fleurir,
Aux amours qu'il a vus mourir,
A ses croyances en ruine,
Aux matins baignés de soleil
Et dont le flamboiement vermeil
Bientôt se fondait en bruine;

Aux âpres luttes qu'il livra,
Et que demain il reprendra,
Sûr de tomber dans les mêlées;
Aux horizons évanouis,
Dont ses yeux encore éblouis
Gardent les images voilées.

Il songe aux adieux incessants
De tout ce qui ravit les sens,
De tout ce que le cœur adore,
A la mort, ce gouffre sans fond,
Où tout s'abîme et se confond
Pour renaître et mourir encore.

Il songe... Et son rêve flottant,
Qui se déforme à chaque instant,
Erre en figures indécises,
Comme ces haleines des prés
Qu'il voit sous les arbres pourprés
Ramper, le soir, en bandes grises.

FÉLIX FRENAY.

Hosted by Google

NOUVELLES LETTRES D'ITALIE

A M. LE COMTE GOBLET D'ALVIELLA

Vous me demandez de publier ici quelques notes inscrites à la hâte dans mon carnet durant une course rapide faite en septembre dernier au delà des Alpes. J'y allais, vous le savez, pour assister à la réunion de notre *Institut de droit international*, qui devait avoir lieu, cette année, à Turin. Je n'ai parcouru que le nord de l'Italie ; je ne me suis pas arrêté dans les villes, sauf à Turin. Je ne puis vous donner que quelques annotations économiques, des fragments d'auteurs que j'ai recueillis pour mes livres, des impressions souvent superficielles que j'inscris en passant ; mais vous le voulez : j'obéis.

A la fin d'août, après six semaines de jury d'examen, je m'échappe enfin, très énervé. Je puis disposer de quelques jours avant l'ouverture de notre session à Turin. Je compte les passer à la campagne, dans la Vénétie, chez mon bon ami Luzzatti, à Crespano-Veneto, et chez la comtesse Marcello, aux environs de Venise, sur la route d'Udine.

Pour ne point perdre de temps, je prends le train rapide, que nous appelons la « malle des Indes » et qui l'est devenu, en effet, depuis l'ouverture du Gothard. Je pars de Liège à cinq heures du soir ; demain matin, à six heures, je serai à Bâle, et le soir, vers sept heures, à Milan. C'est vraiment la baguette du magicien ou le manteau de Faust qui

Hosted by Google

vous transporte à travers l'espace, presque aussi vite que le vol des oiseaux voyageurs. Quelle chance! La pluie, qui n'a cessé de tomber, presque sans interruption, tout l'été, a fait trêve. Un beau soleil couchant dore les paysages de l'Ourthe. Je salue, en passant, mes aimables amis et leur ravissant domaine du Rond-Chêne, près d'Esneux. Mais l'exploitation des carrières de pavés, tout le long des rives de la rivière, me met en méchante humeur. Ces beaux rochers, que j'ai dessinés autrefois et qui sont de si bonnes et de si vieilles connaissances, sont impitoyablement éventrés, et leurs entrailles déchiquetées gisent à leur pied en informes lits de pierrailles grisâtres. Ce manteau de verdure qui couvrait les hauteurs et qui descendait par les gorges jusqu'aux bords de l'eau, ces roches à pic, colorées de teintes variées par les mousses et les lichens, les chênes noueux accrochés par leurs robustes racines aux déclivités des schistes, les grès redressés, ornés par-ci par-là de petits sapins, tout ce régal des yeux a disparu. Carrière et carrière, pavés et pavés : c'est la désolation. Bientôt, quand le chemin de fer sera construit de Douxflamme à Trois-Ponts, l'Amblève, à son tour, sera ravagée; triste, triste!

Ne pourrait-on au moins, comme on a fait aux États-Unis pour les *Big Trees,* les fameux Wellingtonias des Yosemites, et pour le parc du Yellow Stone River, mettre certains endroits très pittoresques sous la protection des lois? N'y a-t-il donc point d'autres richesses pour un pays que du charbon et des pavés? Les beautés naturelles de son territoire ne sont-elles pas pour une nation un trésor inestimable, qui, une fois perdu, ne peut plus se reconquérir, même au prix de l'or?

Je me dis : Pourquoi faut-il tant de pavés? Parce que les villes s'agrandissent sans cesse? Pourquoi donc est-ce dans ces cubes de briques, au milieu de ces « sépulcres blanchis » que s'entasse une population sans cesse croissante? Parce que c'est là, et non dans les campagnes, que se fixe le capital nouvellement formé, et aussi parce que c'est dans les villes qu'État et communes dépensent le plus. L'argent fait pousser

Hosted by Google

les hommes, comme l'engrais multiplie les champignons. Cela est-il un bien? Non. Il vaudrait mieux que l'accroissement de la population eût lieu dans les campagnes plutôt que dans les villes. La vie y est plus saine, l'espace ne manque pas, et l'agriculture est encore toujours la plus utile et la plus belle des industries. Ce raisonnement me met à l'aise pour maudire les carrières de pavés, qu'en bon économiste j'aurais dû admirer.

Tandis que nous traversons, après Marche, les vertes vallées du Luxembourg, où coule, sur les cailloux, l'eau transparente des ruisseaux, je pense à ce que me disait un de mes amis d'Angleterre, Somerset Beaumont, quand j'allais le voir dans son charmant cottage de Shere : « On nous menace de la concurrence des Américains; moi, je la bénis. Voyez ce que l'industrie a fait de notre île charmante et gaie, de la *merry England* d'autrefois. Elle infecte l'air de ses émanations, elle empoisonne les rivières de ses résidus, elle couvre nos campagnes de ses scories, elle noircit l'air et nos monuments de ses fumées, et, ce qui est pire que tout cela, elle emprisonne le tiers de notre population, loin du beau soleil, dans les ateliers sombres ou dans les ténèbres des mines. Les Américains désirent se charger de ces répugnants travaux; grand bien leur fasse! Qu'ils cultivent encore le blé pour nous. L'Angleterre redeviendra ce qu'elle était sous les Tudors, un grand parc vert, parsemé d'ormes et de chênes, où bœufs et moutons se promèneront dans des prairies sans limites. Il y aura moins d'hommes entassés dans nos noires cités, mais ceux qui resteront seront plus à l'aise. » A ces discours, inspirés par le fanatisme du libre-échange et l'amour du paysage champêtre, je haussais les épaules. Je commence à trouver que, dans son paradoxe, il y avait un grain de sagesse.

Je m'endors à partir d'Arlon ; mais à Metz, je me réveille, et, à la lueur du gaz qui éclaire la gare, je vois le sous-chef et les employés allemands arpenter le terrain, le long du train, de leur pas élastique et cadencé. Il est une heure du matin. Leurs manchettes, sortant des larges manches de

Hosted by Google

leurs redingotes, ne font pas un pli et n'ont pas une tache. Ils se tiennent droits et tournent sur leurs talons d'une seule pièce, comme s'ils montaient la garde devant le palais de l'empereur Guillaume. Que ces instructeurs prussiens s'entendent à « astiquer » leurs hommes et, en comparaison, que nos soldats et nos gardes-train marchent lourdement, gauchement! Heine se moquait de ces grenadiers poméraniens, raides « comme s'ils avaient avalé la canne dont on les bâtonnait ». L'idéal de l'humanité n'est pas précisément de faire irréprochablement l'école de peloton, mais, puisqu'il faut avoir une armée, qu'elle soit aussi bien exercée que possible et qu'elle enseigne au moins à bien marcher.

Le service militaire en Allemagne est, pour la nation, une école obligatoire où l'on apprend l'ordre et la gymnastique. C'est une certaine compensation. Me trouvant à Cologne, au festival de la Pentecôte, j'allais chaque matin nager dans le Rhin. A côté se trouvait l'école de natation de la garnison. Tout autour du bassin, des instructeurs tenaient une forte ligne à la main, et au bout de cette ligne, un milicien, dans la position d'une grenouille qui s'apprête à plonger : « *Ein, zwei, drei.* Les bras en avant. Ramenez les bras et les jambes au corps. Extension des jambes, et vivement. *Ein, zwei, drei.* » Et tous à la fois ; c'était très drôle. Et voilà pourtant, me disais-je, comment toute une nation apprendra à nager. C'est de cette façon aussi que Platon et tous les Grecs entendaient le rôle de l'État : un instrument de perfectionnement pour les individus, esprit et corps.

Le matin, après Strasbourg, un charmant soleil — le bien venu, car il a été si rare! — sort des brouillards argentés et éclaire les pentes vertes des Vosges et la grande plaine qui s'étend à leur base. La campagne, découpée en petites parcelles, est cultivée comme un jardin. On fait la récolte des tabacs. Le tabac, quelle bonne matière à impôt! Ici encore, je constate le triomphe de la petite culture.

A Mulhouse, dans le compartiment où j'étais seul, monte un monsieur d'aspect respectable et élégant, et nous causons. Il habite Paris, mais il a conservé une usine importante en

Hosted by Google

Alsace, d'où il a émigré, après l'annexion à l'Allemagne. « Quand je retourne à Mulhouse, dit-il, et que je vais voir les amis que j'y ai conservés, la police me surveille. Je disais dernièrement à son chef : C'est bien inutile, nous ne conspirons pas, à quoi bon? Le pays tout en entier conspire, c'est-à-dire qu'il est unanime à désirer le retour à la France. Dès lors, qu'avons-nous besoin d'exciter les esprits? Nous les calmons plutôt, car nous ne voulons pas de provocations inutiles et périlleuses. L'amour de notre ancienne patrie nous ordonne le calme et la patience.

« Chaque fois que je retourne en Alsace, ajoute-t-il, j'y trouve le sentiment de répulsion contre l'Allemagne plus fort et plus décidé. Le temps ne l'affaiblit pas ; il le trempe. Oh! que le gouvernement allemand a été maladroit! Après l'annexion, j'ai eu bien peur, car il lui eût été si facile de ménager la transition. Au lieu de la force, il fallait employer la douceur. Ainsi, on a introduit la conscription, espérant germaniser les miliciens, qu'on envoie dans le reste de l'Allemagne. On obtient un résultat opposé à celui qu'on espérait. Peu de conscrits se laissent incorporer ; la plupart émigrent en France et y apportent la haine du joug étranger, qui les force à fuir leur sol natal. Ceux qui sont enrôlés reviennent, sachant peut-être un peu mieux l'allemand, mais nullement réconciliés avec la *deutsche Vaterland ;* car, certes, ce n'est pas le régime militaire, si exigeant, si dur, parfois si brutal, qui est fait pour inspirer l'amour de l'Allemagne. Si, au contraire, on avait complètement aboli la conscription, quel soulagement pour le peuple, et surtout pour le paysan ! Comment détester un gouvernement qui lui eût apporté ce grand bienfait? Ajoutez à cela, comme conséquence, une diminution des impôts ; au lieu du Kulturkampf, le clergé réconcilié par toutes sortes de faveurs, alors qu'il n'en reçoit guère en France ; une pleine autonomie ; l'Alsace traitée comme un canton suisse ou ainsi que l'était Neuchâtel alors que la Prusse y exerçait un certain droit de suzeraineté. Par des mesures semblables, il me coûte de le dire, l'Alsace aurait pu être rattachée à l'Allemagne, après une ou deux géné-

Hosted by Google

rations, car, en réalité, l'Alsace est de sang germanique, et quand partout le sentiment de la race et l'identité du langage fusionnent de plus en plus les populations de même origine, pourquoi les Alsaciens auraient-ils fait exception? En outre, légitimistes et cléricaux, par haine de la république, se seraient accommodés d'une autocratie en bons termes avec Rome. Mais, grâce à Dieu, les Prussiens n'ont eu foi que dans la baguette du caporal. Il se sont fait exécrer. Je ne crains plus rien. Maintenant, nous pouvons attendre, fût-ce un siècle. *Patiens quia eternus*. L'opposition est invincible, éternelle. Strasbourg et Metz retourneront à la France. »

Je pense que mon interlocuteur avait raison. L'Allemagne a fait fausse route.

Le gouverneur, de Manteuffel, — un homme vraiment supérieur, — qui met des gants de velours sur des gantelets de fer, n'arrive-t-il pas à le comprendre? L'Autriche fait la même faute en Bosnie et en Herzégovine, où elle exaspère les populations en leur imposant aussi la conscription. Ce n'est point par cette politique de sergent instructeur qu'on parviendra à germaniser les Jougo-Slaves. On les pousse vers la Russie, dont on veut les éloigner.

Je me rappelle, à ce sujet, l'éloquent écrit que cet homme de bien, — dont M. Wilmotte a tracé récemment, ici même, le portrait, — M. A. de Gasparin, a publié après 1870. Il proposait de faire de l'Alsace un petit État neutre, comme la Belgique, le Luxembourg et la Suisse. Ainsi se serait trouvée constituée, entre les deux grandes puissances rivales, une sorte de barrière et de tampon placé sous la garantie collective de l'Europe. Grande garantie de paix, si l'Alsace eût été contente de son sort. Elle eût été la reproduction en grand de ce curieux territoire neutre de Moresnet, qui, situé entre la Belgique et la Prusse, n'appartient à personne. Ce petit district constitue, plus encore que le Val d'Andorre, un échantillon microscopique, mais parfait, du régime « an-archique » : ni gouvernement, ni armée, ni impôts.

Nous entrons à Bâle exactement aussi comme si la Suisse n'avait pas de frontières, ni gendarme, ni douanier. Pourquoi

Hosted by Google

n'en est-il pas ainsi partout? Les quelques menus objets que l'on introduit sans payer de droit rapportent-ils maintenant de quoi couvrir les frais que l'on fait ailleurs pour organiser la perception des taxes sur les effets des voyageurs? J'en doute beaucoup. Si le Zollverein de l'Europe centrale, rêvé par M. de Molinari, pouvait se constituer, quel progrès!

Après Bâle, les ravissements de l'économiste et du touriste commencent. Comme les campagnes de la Suisse sont plus charmantes que celles des régions voisines de la France, même de la riche Alsace! Les maisons, en forme de chalets, sont spacieuses et gracieuses, tout entourées de fleurs, qui ornent aussi les fenêtres. La grange est pleine de foin; une bonne provision de bois est en réserve pour l'hiver. Les vaches sont grasses et belles, les prairies bien fumées, bien arrosées, bien clôturées; pas un pouce de terrain n'est perdu. Les chemins sont très étroits, pour épargner le sol productif et pour faciliter l'entretien; mais ils sont soigneusement macadamisés; on n'y voit pas une ornière. Hommes et femmes sont bien vêtus. Des écoles, sortent en foule garçons et filles. L'instruction obligatoire est entrée dans les mœurs. Partout règne une large aisance. Le cultivateur, généralement propriétaire, n'est écorché ni par l'impôt, ni par la rente. La propriété répond au but qui l'a fait naître : elle garantit au travailleur la jouissance intégrale de son produit.

La Suisse a ce bonheur, chaque jour plus enviable, de n'être pas une grande puissance. Elle n'a pas à dépenser des centaines de millions pour avoir le droit de s'asseoir autour du tapis vert de la diplomatie européenne. Et penser que l'Italie officielle se réjouit de cette détestable et ruineuse dignité, et que l'Espagne y aspire!

Je ne vous parlerai pas de la traversée du Gothard. L. Hymans en a donné une description charmante. Le fait est que c'est une merveille. Le temps était splendide. Le soleil mettait la nature en fête, et il s'harmonisait à souhait avec la nature du paysage, car le matin il illuminait de ses clartés blanches les frais paysages et les neiges des Alpes, et le soir il dorait de ses chauds rayons les paysages ita-

Hosted by Google

liens. On voit défiler devant soi, en un demi-jour, les lacs les plus ravissants et l'une des plus pittoresques vallées de l'Europe. D'abord Zurich, puis Lucerne. Au delà, au sortir d'un long tunnel, la nappe d'un bleu glauque du lac de Zug. A Arth, le chemin de fer du Righi escalade la montagne. Le nôtre passe à travers les blocs énormes du Bergsturz, de Goldau. Au-dessus du petit lac d'Aegeri, les deux Mythen dressent dans le ciel bleu leur corne aiguë et dénudée. On passe près de la chapelle élevée en souvenir du combat de Morgarten. Après Brunnen, on est presque constamment en tunnel, sous la route de l'Axenstein ; mais, par des échappées on aperçoit la dernière partie du lac des Quatre-Cantons, qui, vue ainsi, comme à la lueur d'un éclair, me paraît plus charmante encore que de coutume.

Après Altdorf commencent les stupéfactions que vous cause l'art de l'ingénieur : le pont sur la gorge du Maderanerthal ; avant le Pfafen-Sprung, près de Wesen, la route qui longe le précipice au fond duquel bondit la Reuss à deux ou trois cents pieds de profondeur à pic ; les petits ponts sur les gorges d'où se précipitent des torrents, puis, enfin, les prodigieux lacets et les tunnels en spirale qui vous amènent à Göschenen. Le grand tunnel, le fameux *Traforo,* étonne beaucoup moins ; mais ce qui est étrange, c'est de se trouver subitement transporté à Airolo en face d'une nature et de mœurs toutes différentes, et de voir derrière soi l'ancienne route s'élevant péniblement vers le col, en se repliant vingt fois sur elle-même, comme un serpent qui grimpe sur un arbre.

Dans la gare d'Airolo, je remarque des wagons qui font prévoir la révolution économique qu'accomplira le chemin du Gothard.

Voici une voiture transportant du poisson d'Ostende à Milan, comme l'indique l'étiquette, et en voici une autre contenant des fruits du Midi, pour l'Allemagne. A côté est arrêté tout un train de charbon, de rails et de barres de fer, venant de la Westphalie. Sans métaphore, le tunnel est vraiment le trait d'union qui unit le Nord au Midi. Mais voyez

Hosted by Google

comme les hommes sont inconséquents et stupides : l'ingénieur perce les Alpes et, diminuant les frais de transport et, par conséquent, les prix, ouvre à l'Allemagne, à la Suisse et à l'Italie un marché réciproque. Mais les hommes d'État plantent un douanier de chaque côté des frontières et, augmentant les prix par des droits, détruisent en grande partie les bénéfices apportés par ces merveilles du travail humain.

Tandis que je chante tout bas un hosanna en l'honneur des ingénieurs qui ont conçu et exécuté cette prodigieuse voie : Colladon, Faure, Maus, des pensées de derrière la tête m'assombrissent l'esprit. Vous avez dû remarquer, cher ami, que je me laisse envahir par un certain pessimisme. La fameuse religion du progrès éveille parfois en moi, je ne dis pas une négation, mais un doute. Je ne suis plus aussi absolument certain que l'humanité monte en spirale et qu'elle avance toujours, même quand elle paraît reculer, comme notre train, qui, même quand il revient en arrière, se rapproche cependant du but. Vico avec sa théorie des *corsi* et de *ricorsi*, n'aurait-il pas raison? Quoique je fasse des phrases de Schopenhauer et de Hartmann, des vers de M^me^ Aekerman se font jour dans ma mémoire comme ces mauvaises herbes qui reparaissent, malgré tout, dans un parterre où l'on ne veut cultiver que des fleurs douces et belles.

> ..... Jamais heure à ce point triste et morne
> Sous le soleil des cieux n'avait encore sonné;
> Jamais l'homme, au milieu de l'univers, sans borne,
> Ne s'est senti plus seul, ni plus abandonné.

A propos du « Traforo », voici ce qui me revient à l'esprit : Lorsqu'après l'ouverture du tunnel du Mont-Cenis, toute l'Europe entonnait des hymnes en l'honneur de notre siècle, Veuillot, dans *l'Univers*, écrivit à peu près ceci : Qu'est-ce que votre tunnel? Un long trou noir qui vomira des colis de France en Italie, et d'Italie en France. Nous avons trop déjà et de la chose et du mot. — Un autre insurgé contre le dogme de l'âge d'or conquis par les triomphes de l'industrie, le positiviste Frederik Harrison, ce merveilleux écrivain chez qui la lecture assidue de Comte n'a pu étouffer les étin-

Hosted by Google

cellements de l'esprit et du style, disait récemment, dans un article de la *Fortnightly Review :* Le relevé de l'*Union postale universelle* nous apprend qu'elle a transporté je ne sais combien de centaines de millions d'imprimés et de lettres, et vous, hommes du XIX^e^ siècle, abrutis par le culte de la matière, vous vous pâmez d'admiration devant notre époque. Mais dites-moi, je vous prie, dans cette masse innombrable d'épîtres portée à tous les coins de l'univers, y en a-t-il une seule qui vaille une lettre de Voltaire ou de M^me^ de Sévigné?

Et, en effet, en quoi consiste le vrai progrès? Dans l'accroissement de la force intellectuelle et de la perfection morale. Cette masse sans cesse plus grande de produits fabriqués et transportés assure-t-elle le progrès moral et intellectuel? Je n'entends partout qu'un cri : le niveau moral et intellectuel baisse. Nous avons plus de fripons et plus d'hétaïres, et moins de poètes, d'historiens et de philosophes.

Le fait est que la poste, les chemins de fer et les télégraphes, sans compter cette peste nouvelle, le téléphone, vous dévorent l'existence. Le travailleur intellectuel est accablé par les progrès matériels non moins que le travailleur manuel. Il a des relations avec le monde entier : chaque courrier apporte des monceaux de lettres, de livres et de journaux. Les congrès, les séances des académies, les commissions, les obsèques, les mariages vous obligent à passer une bonne partie de la vie en wagons; la correspondance en prend autant; les articles de journaux et de revue prennent ce qui reste. Sur chaque question, des monceaux de documents qu'il faut au moins parcourir. Il ne reste pas de temps pour méditer et composer avec quelque soin. On vit entièrement hors de soi. Cette concentration de la pensée qui a produit Socrate, Platon, Leibnitz ou Kant n'est plus possible. Le philosophe contemporain se dissipe sur les grands chemins. Hier, comme Spencer, il était en Italie, demain, il sera en Égypte; il fera un petit voyage de santé en Amérique ou aux Indes. Insensé, tu t'écoules, *effluis amens*, comme dit admirablement Perse.

Hosted by Google

Les savants se créent des spécialités, je le sais, et ainsi peuvent approfondir. Mais ne sont-ce pas les vues d'ensemble qui font l'homme vraiment grand? Le naturaliste qui passe sa vie à disséquer des grenouilles n'est-il pas semblable à l'ouvrier de Lemontey qui passe la sienne à confectionner des têtes d'épingle?

Pour nous consoler, répétons que les machines et la division du travail amélioreront le sort du plus grand nombre, quand leurs bienfaits s'étendront jusqu'à eux.

Après un nouveau tunnel en double hélice, c'est-à-dire faisant deux fois sur lui-même des tours de tire-bouchon, dans l'intérieur de la montagne, le chemin suit la vallée du Tessin, en pente douce, jusqu'à Bellinzona, où apparaît le lac Majeur.

On passe en tunnel sous le mont Cenere et on débouche sur le lac Lugano, qu'on longe et qu'on traverse sur un pont au pied du San Salvatore. Quel enchantement pour la vue que les rives de ce beau lac! Que la vie doit être plus agréable ou moins triste que dans notre sombre climat! Ce beau ciel, ces claires journées, ces belles eaux pures, d'une coloration presque toujours gaie, l'air plus léger; pourquoi ne pas venir se fixer ici?

La petite vallée que l'on suit entre le lac Majeur et le lac Lugano et, plus loin, celle de Chiasso, est aussi bien cultivée que celle de Liesthal; mais la végétation est méridionale. Les premières pentes des collines sont couvertes de châtaigniers, dont les racines se tordent entre les pierres. Dans les champs, du maïs et du sarrasin en seconde récolte, ce qui élève la culture au niveau du jardinage, puisqu'elle augmente d'un tiers au moins l'étendue cultivée. Dans les prairies, où pousse l'herbe drue et forte d'un regain bien arrosé et bien fumé, des tas d'engrais sont déjà déposés et, pour en tirer parti, on y plante des melons et des pastèques qui étalent au loin leur tige rampante, leurs larges feuilles et leurs courges appétissantes. La vigne, chargée de grappes bleues, se suspend aux balcons des chalets. Les arbres des vergers ploient sous le poids de leurs fruits, pommes et poires.

Hosted by Google

Les cerisiers et les pruniers sont déjà dépouillés des leurs; mais les figues violettes se montrent sous les feuilles découpées, aux clôtures des potagers remplis de légumes.

Quelle différence entre ces demeures rurales des petits cultivateurs et celles de nos plateaux de la Hesbaye et du Condroz, où les maisons sont sombres, laides, sans une plante grimpante, sans un arbre d'agrément, sans fleurs pour égayer leurs tons monotones ! Comme il serait facile à nos campagnards, avec un peu de soins, d'embellir leur habitation et de varier leur cuisine, sans dépenser plus, comme le font les Suisses, au nord et au sud des Alpes !

Il est vrai que ceux-là même qui représentent la civilisation n'y pensent pas chez nous. J'ai vu de tous côtés, dans nos campagnes, de nouvelles écoles construites par les communes et par les curés. J'en ai peu trouvé d'aspect attrayant. Elles sont ordinairement bâties avec soin, avec force pierres et briques, rarement avec goût et simplicité ; mais jamais on ne songe à en embellir les abords par de jolis arbustes, des plantes grimpantes et quelques fleurs, ainsi qu'on le fait presque toujours en Suisse. Le bâtiment est à front de rue, la cour entourée de murs et, pour récréer les yeux, rien que certains petits bâtiments indispensables, mais hideux et par la forme et par leur trop évidente destination. L'instituteur a parfois un petit potager ; il est utile, mais laid.

Comment se fait-il que nous soyons si complètement privés de ce sentiment esthétique qui fait comprendre tout ce que les constructions peuvent emprunter de charme aux plantes et aux arbres dont on peut les encadrer ? A voir nos écoles rurales, on dirait que nous sommes complètement insensibles aux beautés de la nature végétale. Les hommes étaient généralement ainsi, il y a cent ans. Voyez les anciennes résidences à la campagne ; elles avaient vue, d'un côté, sur la cour de la ferme, avec les bâtiments autour et au milieu, la mare au « purin » et le fumier ; de l'autre, sur un potager, sur des fossés d'eau croupissante ou sur des champs cultivés. Depuis la fin du siècle dernier, le « jardin anglais » a été introduit peu à peu partout. Le prince de

Hosted by Google

Ligne a écrit quelques pages charmantes sur les jardins et a appliqué ses idées à Belœil, qui est devenu un modèle que tout propriétaire d'un castel petit ou grand a voulu imiter. Depuis 1850, les squares avec plantations ornementales sont venus égayer nos villes. Le long des chemins de fer de l'Europe, les chefs de gare se créent de petits jardinets qui sont parfois charmants. En France, entre Bordeaux et les Pyrénées, j'en ai vu qui formaient de vrais jardins botaniques. Entre Séville et Cadix, les cactus étalaient leurs fleurs jaunes et roses et les aloès y élançaient leurs feuilles gigantesques et leurs orgueilleuses girandoles. N'est-ce pas dans les écoles qu'il faudrait répandre, par l'exemple, le goût des fleurs et des arbres, qui, entré dans l'esprit de nos campagnards, les pousserait à embellir aussi leurs habitations, comme les femmes le font déjà en cultivant à leurs fenêtres quelques plantes ornementales, des géraniums, des fuchsias ou des bégonias ? Y a-t-il rien de plus charmant que ces grands œillets qui, dans l'Engadine, égayent les chalets, en bois foncé de mélèze et d'arole, de leurs fleurs d'un rouge rutilant, retombant en grappes des fenêtres et des balcons ? Si, au lieu de l'architecture prétentieuse et coûteuse généralement adoptée pour nos écoles de village, on avait pris le style *cottage* des Anglais et des Américains ou employé les briques à la flamande comme l'a fait à Gand l'architecte de la ville, M. Pauli, réunissant, à l'économie, l'élégance qui résulte des proportions et des lignes, on aurait pu acheter un peu plus de terrain pour y planter des arbres, des arbrisseaux et des fleurs, autour d'une pelouse verte, et répandre ainsi le sentiment de l'esthétique végétale.

Le train arrive à Côme à 6 heures. Je n'irai pas à Milan ce soir. Je désire revoir cette ravissante petite ville assise nonchalamment aux bords de son lac, le plus gracieux de ceux qu'on admire de ce côté des Alpes. Mais que vois-je ? Une fumée épaisse couvre toute la ville et voile même le lac. Je reconnais l'odieux charbon de la Saar, qui a failli nous étouffer dans le trajet du grand tunnel. Ceci est un attentat à la vie des voyageurs que je dénonce au monde civilisé. Je prie

Hosted by Google

toute personne tenant une plume dans un journal de se joindre à moi pour prêcher une croisade contre la Société du Saint-Gothard.

Depuis Fluelen jusqu'à Airolo, ou plutôt jusqu'après le tunnel à double hélice, il ne faudrait brûler qu'un charbon très pur et donnant peu de fumée. Celui que l'on emploie vomit d'épais tourbillons, dont les gaz sulfureux prennent à la gorge et coupent la respiration. Dans notre compartiment, une dame anglaise s'est évanouie, car c'est en vain qu'on ferme les glaces; l'abominable fumée pénètre et vous étouffe : Je demande qu'il se forme une société internationale de protection pour intenter des procès à la compagnie et pour réclamer l'intervention des États qui ont donné des subventions, l'Allemagne et l'Italie.

O belle cité, aux monuments de marbre blanc, ô Côme, qu'a-t-on fait de toi ? Une ville industrielle du *Black Country*, comme Birmingham ou Manchester ; de tous côtés, des hautes cheminées d'usine sortent de noires panaches de fumée, qui s'étendent au loin, ternissant, de leur reflet opaque, les eaux bleues du lac. Bientôt ton élégante cathédrale, aux tons dorés, chers aux peintres, sera maculée d'immondes traînées de suie, comme Saint-Paul de Londres. Les jeunes contadines, qui vivaient naguère au grand soleil, à l'ombre du mûrier, filant la fibre d'or des vers-à-soie, au sein de la famille, sont maintenant parquées dans des fabriques, comme des condamnées dans les prisons, exposées aux fermentations malsaines des agglomérations humaines. Les pages charmantes, où Jacini a dépeint la vie rurale sur les collines lombardes, me reviennent à la mémoire, et je regrette que ces usines soient venues la troubler ainsi.

Voilà l'effet du protectionnisme. Mon ami Luzzatti doit être content. L'Italie, du nord au midi, se fait industrielle. Aux environs de Naples aussi, grâce aux droits protecteurs, des fabriques de coton ont été érigées, et des femmes y reçoivent un franc pour douze ou quatorze heures de travail. N'étaient-elles pas bien plus heureuses quand elles étiraient le macaroni sur les toits plats des maisons, ou quand elles cueillaient

Hosted by Google

l'olive et les raisins, en face de cette mer azurée, dont l'aspect est un enchantement perpétuel. A quoi bon le travail? N'est-ce pas pour rendre le plus grand nombre de gens heureux et non pour accumuler le plus possible d'argent aux mains de quelques plutocrates. Laissez donc, gens fortunés du Midi, ces sales et tristes besognes à nous autres, peuples du Nord, où le climat est si sombre, que très souvent l'atelier ne fait pas regretter la nature extérieure.

Trêve à toutes ces bucoliques! me dira Luzzatti. L'âge d'or est passé. Les peuples modernes doivent s'élever par le travail et le capital. Soit, restons sur le terrain exclusivement économique. Avec quelles ressources avez-vous bâti et outillé vos fabriques? Avec du capital préexistant. Pourquoi ce capital s'est-il transformé en ces usines? Parce que vous lui avez assuré un profit exceptionnel, au moyen d'une taxe prélevée indirectement sur tous les consommateurs des fabricats protégés. Sans la protection, le capital préexistant aurait-il été jeté dans la mer? Nullement ; il aurait cherché un autre emploi. N'en aurait-il pas trouvé en Italie, en dehors de l'industrie? Lisez les livres de Franchetti et de Sydney Sonnino, sur la situation de la Sicile et de l'Italie méridionale, ou les monographies que recueille une admirable enquête agraire (*Inchiesta agraria*), la plus complète qu'on ait jamais faite en aucun pays [1], et vous verrez que tout est à faire, pour restituer à la moitié de l'Italie la fertilité dont elle jouissait dès la plus haute antiquité, quand la Grande-Grèce et la Sicile étaient les plus riches pays du monde.

Je n'ignore pas qu'il s'agit d'une œuvre qui demande du temps, car il faut reconstituer le pays lui-même, gâté par l'homme. L'intérieur de la Sicile et de l'Italie méridionale est composé de plaines nues, sans arbres, sans verdure, brûlées par le soleil, un désert produisant du blé, mais

[1] Chargé par les Sociétés agricoles de présenter au Congrès agricole international de Paris en 1878, un rapport sur la situation de notre agriculture, j'essayai de réunir quelques notices sur nos différentes régions, et les autres pays envoyèrent aussi des rapports. Mais qu'est cela auprès de l'œuvre considérable que publie le gouvernement italien?

Hosted by Google

affreux, sans la grandeur de celui de l'Afrique. Une année sur deux ou sur trois, on y récolte du froment par une culture sommaire et barbare. Les paysans vivent dans des bourgades, les propriétaires dans les villes. La terre est abandonnée par tous. Le paysan ne lui donne rien et en arrache tout ce qu'il peut, et le propriétaire fait de même à l'égard du paysan. La nation et les gens, tout est également dépouillé, écorché; partant tout est misérable. En dehors du temps des semailles et des moissons, pas de travail : d'où le salaire à un taux de famine et le brigandage comme ressource supplémentaire.

Les propriétaires du Midi à qui je parle d'habiter leurs domaines me répondent : Pour y être rôtis l'été, rançonnés par les brigands, vivre isolés et nous y ennuyer toujours, n'y ayant rien à faire, merci! Nous préférons Naples ou Palerme, l'hiver, et Pontresina ou Saint-Maurice, l'été.

C'est juste. Il faut donc, avant tout, changer l'aspect du pays et le rendre habitable. A cet effet, il faut planter beaucoup: sur les hauteurs pour alimenter les ruisseaux, dans les plaines pour en enlever la monotonie et y apporter l'ombrage et la fraîcheur. Que planter? L'acacia le long des chemins et autour des champs, comme en Hongrie ; des châtaigniers sur les collines. Comment est-il possible que les populations manquent de subsistance quand elles peuvent multiplier à volonté un arbre qui leur donne en abondance, au bout de ses branches, un aliment délicieux, véritable friandise pour les gens du Nord, et quand on peut faire croître la vigne sur les terrains les plus maigres, parmi les rochers, les figuiers, et sur les pierrailles, comme on le voit à Capri, des cactus qui se couvrent de « figues d'Inde ». Un Français a créé un merveilleux jardin à Biskra, en plein Sahara. En vingt ou trente ans, si les riches propriétaires le voulaient, toutes ces régions pauvres et désolées de l'Italie méridionale redeviendraient cet Eden qu'il était au temps de la Grande-Grèce.

Comment un homme ou un pays peuvent-ils se procurer par le travail le plus de choses utiles, quand l'échange est

Hosted by Google

possible? En se livrant à l'occupation pour laquelle ils ont le plus de disposition ou de ressources naturelles. L'Italie est-elle destinée par la nature à la grande industrie moderne? Non ; car il lui manque les deux éléments de cette industrie : le fer et le charbon. Est-elle favorisée pour l'agriculture? Oui; car partout la terre généreuse, fécondée par le soleil, donnerait deux récoltes par an, si on lui amenait de l'eau. Tout hectare pourrait rapporter 100 francs net et valoir 3,000 francs. En Sicile, les parcs à mandarines nouvellement créés donnent cette dernière somme en revenu annuel. Ajoutez que l'échange des produits agricoles contre les produits manufacturés venant de l'étranger stimulerait singulièrement l'industrie de transport et par terre et par mer—ce dont la marine italienne, qui décline [1], ne se plaindrait pas.

Telles étaient les idées qui traversaient mon esprit tandis que je me promenais, après dîner, à la nuit tombante, aux bords du lac. Que pouvaient bien faire les Cômois pour passer agréablement leur soirée? Deux musiques se faisaient entendre sur la place du port et la foule était grande pour les écouter. Devant les cafés, chaises et tables envahissaient une grande partie de la place. Hommes et femmes prenaient des rafraîchissements, en respirant l'air frais d'une admirable nuit. Dans les débits de vin et les petits restaurants, on voit, par les fenêtres ouvertes et en soulevant le rideau qui seul ferme la porte, maris et femmes soupant ensemble. Pas d'hommes ivres.

Je flâne à l'intérieur de la ville : voici la statue de Volta; quelques jours plus tard, je trouve celle de Galvani à Bologne. N'est-il pas à noter que les deux formes d'électricité qui nous rendent le plus de service, en ce moment, portent le nom de deux Italiens? L'arc « voltaïque » nous éclaire et le « galvanisme » transporte les dépêches par le télégraphe, et la parole par le téléphone.

[1] Voyez la grande enquête parlementaire dirigée par MM. F. Brioschi et P. Boselli : *Inchiesta parlamentare sulla marina mercantile*. Six volumes in-4°.

Hosted by Google

La petite place devant l'église, où j'ai entendu autrefois les régiments hongrois jouer leurs tchardas, est presque déserte. Cependant, sous les arcades massives de l'hôtel gothique du municipe, les enfants vont acheter des tranches de pastèque, rouges à l'intérieur, vertes au dehors. Très appétissantes, mais bien fades. « A la faible clarté qui tombe des étoiles », je distingue les fines sculptures qui ornent toutes les parois extérieures de la cathédrale. Elles sont infiniment mieux dessinées et mieux ciselées que celles de nos églises du Nord; mais elles sont prodiguées là où il n'en faudrait pas. Toutefois, ceci m'amène à considérer combien l'architecture chrétienne du moyen âge, comme celle de l'Égypte, répondait mieux au but de l'art que tous les monuments que nous élevons maintenant. Je vois ici des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament et des représentations des principaux dogmes. Les croyances religieuses étaient ainsi exposées, aux yeux de la foule, en des formes saisissantes, qui se gravaient dans l'esprit de l'enfant et même de l'ignorant, alors même qu'il ne savait pas lire. Ces monuments, comme on l'a dit, étaient des « livres de pierre ». Les nôtres sont des entassements de matériaux plus ou moins élégants, mais sans nulle signification. Voyez le Palais de justice de Bruxelles, dont nous sommes si fiers : il coûtera cinquante millions. Que dit-il à la pensée? Rien, absolument rien. Pas un symbole qui indique sa destination; pas un bas-relief, pas une ciselure qui nous apprenne que c'est le Temple de la Justice; pas un souvenir historique. Ce monument, mais il est muet; il n'a pas d'âme. Il a coûté beaucoup d'argent; il représente le million, voilà tout. Le temple égyptien, les palais assyriens dont l'architecte s'est inspiré parlaient. Ils étaient des manifestations du verbe humain. Le glorieux édifice, qui élève au plus haut de notre capitale sa couronne souveraine, ne symbolise aucune idée. L'Europe en est là partout. On ne fait jamais mieux que lorsqu'on copie littéralement le moyen âge et la Grèce.

Cela étant, et puisque nous vivons dans un siècle « utilitaire », il ne faudrait faire que ce qui est utile : des con-

Hosted by Google

structions très simples et peu coûteuses, répondant à leur but. Elles seraient alors rationnelles, comme tout art doit l'être, d'après M. Émile Leclercq. Ce ne seraient pas les contribuables qui s'en plaindraient.

Dans l'hôtel Volta, je vois une grande affiche annonçant des régates sur le lac de Côme, avec des skiffs et des outriggers, exactement comme dans les courses anglaises. Il en est maintenant ainsi dans le monde entier. Bientôt on pensera, on s'habillera, on mangera et on s'amusera partout de la même façon. C'est une bonne chance pour l'humanité quand l'imitation généralise ce qui est utile, comme les exercices athlétiques, et non une mode absurde, comme celle des femmes qui parviennent à s'accumuler sur le corps vingt ou trente mètres de soie de trois ou quatre couleurs, ou une mode détestable, comme celle des jeux de hasard.

Au dîner on m'a servi des soles de Blankenberghe. Elles étaient fraîches, mais comme l'est le poisson conservé à la glace. C'est encore le chemin de fer qui nivelle tout et ôte à chaque région son originalité. Le poisson manque aux endroits où on le pêche et il a perdu une grande partie de ses qualités là où on le mange. Ceci me fait penser à un de mes amis qui se plaint de manger des petits pois en toute saison. Comme jadis ces primeurs faisaient plaisir, dit-il, quand elles arrivaient au printemps ! L'uniformité enlève le charme aux meilleures choses, — « toujours pâté d'anguilles, » — tandis que la nouveauté en double le ragoût.

De Côme à Milan, belle vallée, au pied des collines, où s'étagent de temps à autre de grands villages. Ceux-ci sont toujours dominés par d'énormes bâtiments, anciens couvents et palais, comme on n'en voit pas même dans nos bourgades du Nord. Les Italiens ont hérité des Romains le goût de bâtir grand. Les terres sont bien arrosées, entrecoupées de prairies naturelles et de prairies artificielles, de trèfle et de luzerne. Le peuplier du Canada, planté en grande quantité dans les haies et aux bords des canaux, tend à prendre une forme fastigiée, comme le peuplier d'Italie. En ce moment, on rentre le maïs qui, ici, en première ou en seconde récolte, occupe les trois quarts du sol arable.

Hosted by Google

J'arrive à Milan vers six heures et je dois aller m'enquérir au journal la *Perseveranza* par où je puis arriver chez Luzzatti. Je sais qu'il est à Crespano-Veneto, quelque part au nord de Bassano; mais je n'ai trouvé Crespano ni dans mon horaire, ni sur mes cartes. Je prends le « tram » qui, pour 10 centimes, me conduit à la place du Dôme. J'ai trouvé partout, en Italie, sur les trams à chevaux, ce prix fixe de *due soldi* pour n'importe quel trajet. C'est bien entendu : les voitures sont toujours remplies. Quand il s'agit d'un besoin « extensible », le bon marché amène une progression rapidement croissante de consommateurs, parce qu'il s'adresse à une assise de la pyramide sociale dont la surface augmente étonnamment. Je me souviens d'un exemple curieux. Les petits bateaux à vapeur naviguant sur la Tamise, d'une extrémité à l'autre de Londres, avaient fixé d'abord le même prix que les omnibus : à cette époque, six pence. Ils n'avaient personne. On allait liquider, quand on eut l'idée absurde de ne plus demander qu'un penny, — dix centimes, — comme pour les lettres : même résultat que pour celles-ci. Il y eut foule et les petits steamers apportèrent un bon intérêt au capital. Ministres des finances, directeurs de chemins de fer, n'y a-t-il pas de conclusion à tirer de ces faits?

A la *Perseveranza*, je trouve un directeur très aimable et qui me paraît très clairvoyant en politique. La *Perseveranza* et l'*Opinione* sont les deux principaux organes du parti qu'on nomme ici modéré. Le mérite de ces deux journaux, c'est qu'ils contiennent beaucoup de « rédaction » et de bonne qualité; presque chaque jour un ou deux articles de fond, étudiés et soignés comme ceux des journaux anglais. Le directeur craint le résultat des élections à Milan. Républicains, socialistes et radicaux l'emporteront, me disait-il alors, et c'est ce qui est arrivé en effet. Les « avancés » ont fait triompher tous leurs candidats, sauf pour le siège réservé à la minorité.

Dans la plupart des grandes villes, le radicalisme extrême a la majorité. C'est un danger. Heureusement, l'Italie n'a pas

Hosted by Google

de grande capitale. Rome est trop peu peuplée pour être un centre révolutionnaire. Grâce à la malaria, si les violents veulent tenter un coup, ils devront agir en province. Ils ne pourront frapper à la tête, et ainsi ils seront probablement vaincus. Une insurrection locale n'a guère de chance. Il est bon pour un État d'être acéphale. Une énorme tête, comme Paris, est un danger permanent. Et cependant la plupart des souverains s'efforcent de le faire naître, en favorisant le développement de leur résidence.

On ne peut assez admirer la prévoyance des auteurs de la constitution américaine, qui ont placé la capitale de l'Union dans ce qui était alors à peine un village, et celles des États particuliers dans de petites villes.

Sur la place du Dôme, je jouis un moment du régal de couleurs que me donne le soleil. La cathédrale avec ses mille statues et ses flèches en marbre blanc s'enlève vivement sur le ciel d'un bleu intense. Sur les dalles blanches papillotent les costumes éclatants des femmes. C'est un Fortuni. On dirait ces aquarelles aux taches diaprées d'un tapis d'Orient, que font si bien les artistes italiens.

Me voilà rassuré. On a télégraphié à Luzzatti; il viendra me prendre à Vicence. De Milan à Vicence, c'est la plaine lombarde, admirablement cultivée, mais très uniforme. Dans les champs carrés, d'environ un hectare, des lignes d'arbres, mûriers et ormes, coupés en têtard, comme nos saules, pour que les vignes puissent y monter et s'y suspendre en guirlandes. En fait de culture, froment, maïs et plantes fourragères; de bons bâtiments de ferme, grands, mais pas très bien entretenus. La même terre produit ainsi du vin, de la soie par les mûriers, des céréales et du bois à brûler. Mais on commence à croire qu'il vaudrait mieux séparer ces différentes cultures, d'après le principe de la division du travail. Il est certain que les racines et l'ombre des arbres doivent nuire aux céréales et que le vin des vignes basses à la française serait beaucoup meilleur. Près de plusieurs gares, le long de la route, encore des cheminées qui fument. Des gares principales, partent des lignes de tramways à vapeur.

Hosted by Google

A Vicence, j'aurais voulu saluer le sénateur Lampertico, l'un des principaux économistes de l'Italie. Mais je retrouve Luzzatti. Nous devons dîner à la hâte et prendre le dernier train pour Bassano. Dans toute la Lombardie, Luzzatti jouit d'une popularité et d'une autorité extraordinaires. Tout le haut personnel de la gare le salue et l'accompagne. On nous réserve un coupé. Un premier Ministre ne serait pas traité avec autant de déférence. Cela fait honneur à l'homme et à ceux qui savent l'apprécier ; car ce qui le fait honorer ainsi, ce n'est ni la fortune, ni la naissance, mais les services qu'il rend à son pays, et surtout son dévouement aux intérêts du peuple.

Il est dix heures quand nous arrivons à Bassano. Nous montons en « calessine » découverte. La nuit est splendide : douce et lumineuse. J'entrevois une vallée remplie d'arbres et bordée de montagnes, déjà assez hautes, où les bergers entretiennent des feux. Vers minuit, nous sommes à Crespano. Je retrouve avec infiniment de plaisir M^me^ Luzzatti et sa charmante famille. Et puis bonsoir jusqu'à demain, si ces propos interrompus ne font pas dire aux lecteurs : *Claudite jam rivos, pueri, sat prata biberunt.*

EMILE DE LAVELEYE.

Hosted by Google

LA VIGNE DE RISSAGOU.

I

Le vieux Rissagou et sa femme Stimbrette revenaient de l'enterrement de leur fille Barbe, leur dernière née. Ils cheminaient lentement, côte à côte, par les ruelles du Mas-Blanc, sans se parler; elle, mains croisées sur le ventre, les yeux rouges; lui, bras ballants, le front grave. Quelques paysannes les suivaient, jacassant à demi-voix. A chaque porte que l'on rencontrait, telle ou telle des campagnardes se détachait du groupe et murmurait : Bonjour, Stimbrette! Stimbrette répondait de la tête.

A vingt pas, au delà du hameau, se trouvait la demeure des Rissagou : une masure de pierres non dégrossies, coiffée de tuiles, à laquelle s'adossait un bas appentis servant d'étable à trois chèvres et qu'entourait un maigre jardinet où quelques plantes de pommes de terre étalaient, çà et là, des feuilles poussiéreuses.

Quand ils y arrivèrent, le cortège s'était complètement égrené, il n'y avait plus personne derrière eux. Le vieil homme dit :

— Je vais voir la vigne.

Et il se dirigea vers un sentier raboteux, dont les lacets inégaux, tortus, à peine tracés, escaladaient la colline qui surplombe le Mas-Blanc.

Stimbrette pénétra dans la masure. Contre les murs de l'unique pièce du logis, s'allongeaient, se faisant face, deux lits : l'un assez large, qu'enveloppaient des rideaux droits à carreaux rouges et blancs; l'autre étroit, sans rideaux, au

Hosted by Google

chevet duquel une grossière chaise de paille portait un Christ de cuivre, auréolé de branchettes de buis et une chandelle éteinte passée à travers le goulot d'une bouteille.

Stimbrette posa la bouteille et le Christ sur la planche qui couronnait le haut chambranle de l'âtre ; puis, s'accroupissant, mit le feu à cinq ou six sarments assemblés sous une grosse marmite noire accrochée à la crémaillère et commença à éplucher un chou pour la soupe de midi.

Tandis que l'eau de la marmite grondait, la femme songeait à l'enfant morte, lourdement, par pensées décousues, lentes à se lever :

... Barbe aurait eu bientôt seize ans... l'âge où les filles de la campagne rendent depuis longtemps des services... mais elle avait toujours été souffreteuse... dès sa naissance... on croyait qu'elle ne vivrait pas six mois... elle avait pourtant vécu plusieurs années... seulement, combien de fois le docteur... chaque fois, il fallait payer...

Et de longues minutes, Stimbrette, le visage méditatif, s'arrêtait à énumérer, avec sa mémoire tenace de villageoise, les visites du médecin et les pièces qu'on lui avait remises. Elle recomposait la somme entière, qu'elle soupesait, de l'esprit, en poussant d'involontaires soupirs. Ensuite sa songerie revenait à l'enfant, la suivant à travers sa vie :

... La petite était chétive, blanche comme une figure de cire... durs moments que son sevrage et sa dentition... elle ne jouait pas comme les autres... elle ne pouvait se faire... à dix ans cependant elle allait un peu mieux... elle aidait dans le ménage, gardait les chèvres... cela ne durait pas... tous les automnes et tous les printemps, elle devait se coucher des semaines et des semaines... elle buvait du lait... qu'on aurait pu vendre à la ville... le reste du temps, elle semblait continuellement lasse... elle se traînait d'une chaise à l'autre... mais elle était douce... jamais un mot trop haut... enfin, elle s'est couchée pour toujours... la veille de sa mort, elle nous regardait avec un grand œil de trépassée... elle disait : Je coûte gros, n'est-ce pas?... Elle comprenait, la pauvre!...

Hosted by Google

Comme ce souvenir arrivait à Stimbrette, deux larmes roulèrent sur ses joues et tombèrent sur le chou qu'elle épluchait; instinctivement, elle tourna la tête vers le lit qui avait servi à Barbe et aperçut au rebord de la fenêtre une menue fiole de verre blanc à moitié vide.

Alors, se parlant à elle-même :

— Faudra voir chez le pharmacien, fit tout haut la paysanne, pour qu'il reprenne le reste de la médecine; je l'ai payée vingt-deux sous; s'il m'en rendait dix ou onze, ce serait autant de retrouvé.

Cependant Rissagou gravissait la colline. Grand, maigre, sec, la taille encore droite, les jarrets encore solides, le vieillard montait avec une aisance tranquille, sûr de son pied. Il suivait méthodiquement, patiemment, ne se hâtant point, mais ne s'arrêtant jamais, les nombreux zigzags du sentier, dont tous les cailloux, frottés chaque jour par les gros clous de ses souliers, lui étaient familiers. Si rude que fût l'ascension, elle ne le fatiguait pas, son souffle s'exhalait régulier et calme. Malgré ses soixante ans, sa maigreur, le décharnement de son cou et les rides profondes de son visage, il paraissait robuste comme un de ces noueux châtaigniers des Cévennes, que la foudre a rayés, du haut en bas, de larges sillons et qui ne continuent pas moins à pousser de verdoyantes ramures.

La vigne de Rissagou occupait le centre d'un plateau inculte. Hors de son enceinte, nulle part trace de terre ne se distinguait; on ne voyait qu'un inextricable chaos de roches rouges, enchevêtrant leurs arêtes, confondant leurs crevasses, mêlant leurs masses, et entre lesquelles croissaient à grand'peine de grêles genêts et d'épineuses ronces embroussaillées de clématites sauvages. Pour arriver à créer là un champ productif, il avait fallu un travail surhumain. Les murs qui entouraient le champ en rendaient, du reste, un témoignage manifeste : entièrement composés de pierres arrachées au plateau et posées au fur et à mesure, sans ciment ni mortier, les unes sur les autres, ils s'élevaient en hauteur jusqu'à ceinture d'homme et offraient une épaisseur

Hosted by Google

de près de deux mètres. Dans l'enclos ainsi formé et dont le sol apparaissait semblable à du gros gravier de rivière, une centaine de ceps étendaient leur branches rampantes.

Une baie étroite, sans porte, donnait accès à la vigne. Lorsque Rissagou fut arrivé à cette baie, un instant, il se tint debout, immobile, les bras croisés, et, d'un regard intense, il embrassa son champ. Puis, doucement, lentement, il se mit à le parcourir. Aucune besogne particulière ne l'appelait. Il allait de droite et de gauche, sans but déterminé, considérant tour à tour chaque cep, s'attardant devant celui-ci, s'oubliant devant celui-là. Quelques herbes folles, dont la graine avait été apportée par le vent, dressaient leurs pointes barbelées au pied d'une souche, il se courba, les arracha, une à une. Plus loin, une limace bavait sur une feuille, il la prit avec colère, la jeta à terre, l'écrasa sous son talon. Quatre ou cinq pierres étaient tombées du mur, il les ramassa et les rangea soigneusement à leur place. Trois pas au delà, une toile d'araignée se balançait, pendue au bois tendre d'une grappe naissante, il la détruisit et en dispersa les débris.

Deux heures ainsi passées, le vieux paysan leva la tête et, examinant le soleil qui planait derrière les montagnes de Carlencas, vit qu'il était midi. Ses yeux, gravement, enveloppèrent une dernière fois la vigne, et il redescendit à la masure.

La soupe fumait sur la table. Rissagou s'assit. Avant de porter la cuillère à sa bouche :

— On pourrait, dit-il d'une voix simple, vendre le lit de la défunte ; Dieu ait son âme !

— Oui, répondit la femme du même ton, j'irai demain à la ville.

II

Il y avait trente-deux ans et quatre mois que Rissagou et Stimbrette s'étaient mariés.

Stimbrette habitait le Bousquet de la Balm, dont les cinq ou six feux se groupent sur une hauteur à deux cents mètres

Hosted by Google

du Mas-Blanc. C'était alors une forte fille, large de hanches, aux bras vigoureux, aux joues saines, au riche poitrail. Elle s'appelait de ses prénoms Marie-Louise, mais, selon la coutume du pays, on l'avait baptisée Stimbrette en sa qualité d'aînée des enfants de Stimbre, le maçon.

Rissagou venait de rentrer du service. A diverses reprises, il la rencontra par les chemins, et lui lança de joyeux propos. Elle riposta d'une langue alerte en montrant ses dents blanches.

Peu à peu, ils prirent goût l'un pour l'autre.

Un jour, ils revinrent ensemble du marché de Bedarieux. Ce fut au sortir de la ville qu'ils se rencontrèrent. Ils s'abordèrent en échangeant de gros rires sonores, et commencèrent à marcher à longues enjambées régulières. Une chaleur torride embrasait l'air. Personne ne passait sur la route brûlante. Insensiblement, ils se rapprochèrent, leur marche se ralentit, leurs rires diminuèrent, leurs paroles s'assourdirent. Puis, sans qu'ils en eussent conscience, leurs mains se cherchèrent, s'unirent, s'enlacèrent, s'étreignirent. Les cigales piaillaient dans les platanes de la chaussée, les prés succédaient aux prés, le soleil dardait de cuisants rayons sur leurs têtes; ils n'entendaient rien, ne voyaient rien, ne sentaient rien. Ils allaient, tout entiers à eux-mêmes; lui, la tête tournée vers elle, ne la quittant pas du regard; elle, la bouche mi-ouverte, les prunelles perdues, dans une sorte d'hébétement.

Six semaines plus tard, le maire et le curé sanctionnèrent leur union. Rissagou, dont les parents étaient morts depuis longtemps, ne possédait pour tout bien que sa masure; il vivait en travaillant comme ouvrier chez Bernard, le charron du village de Latour, qui montre ses toits d'ardoises de l'autre côté de l'Orb; et quand le charron manquait de besogne à lui donner, il louait ses bras par-ci, par-là, aidant, le printemps, au déchaussement des souches; l'été, au piquage du blé; l'automne, au maniement des lourds pressoirs.

Sept écus de cinq francs, une jupe de mantonne et trois

Hosted by Google

chemises de grosse toile formèrent la dot de Stimbrette. En dehors de cela, elle n'apportait que les hardes qu'elle avait sur le corps et qui dataient de la dernière foire.

Le jour même de leur mariage, avec une partie des écus, les nouveaux époux allèrent acheter, à une lieue du Mas-Blanc, dans la montagne, une chèvre noire, qui venait de mettre bas. Ils la ramenèrent malaisément, la bête bêlait plaintivement, pleurant son chevreau, et refusait d'avancer; il fallut que Rissagou la prît sur ses épaules. Comme ils traversaient un bois, Stimbrette aperçut de nombreuses branches mortes éparses, elle les ramassa et en eut bientôt une hottée, qu'elle mit sur sa tête. Courbés chacun sous leur charge, ils poursuivirent péniblement leur chemin et rentrèrent au logis, le visage rouge, de grosses gouttes de sueur au front. Le lendemain, ils se levèrent dès que le coq lança son premier appel : Rissagou se rendit à l'atelier du charron, et Stimbrette conduisit sa chèvre paître, le long de l'Orb, l'herbe mouillée de rosée.

Ainsi commença leur existence commune, dont les journées, ensuite, se succédèrent toutes semblables. Le ménage se contentait de peu. Ses repas se composaient d'écuellées de châtaignes. L'eau rosâtre que rendent, sous un dernier effort du pressoir, les grappes de raisin épuisées et réduites en pâte sèche, tenait lieu de vin. On ne mangeait que rarement du pain, jamais de viande. Les vêtements, même devenus guenilles, se portaient encore. Stimbrette ne chaussait des bas que pour ses courses à la ville.

Aucune curiosité, d'ailleurs, ne sollicitait les jeunes paysans. L'animal en eux satisfait, rien ne les tentait. Ils pouvaient apaiser leur faim. Ils buvaient à leur soif. Un toit les abritait contre la pluie et le vent. Cela leur suffisait. Au delà du cercle étroit des choses quotidiennes, leur cervelle ne regardait pas. Le service, qui souvent dégrossit l'esprit des campagnards, avait à peine laissé de traces chez Rissagou. Envoyé en garnison au Nord, le conscrit de l'Hérault ensoleillé, sobre ainsi qu'un méridional, s'était trouvé pareil à un étranger dans ces villes industrielles pleines de fumées

Hosted by Google

noires, au milieu de ces buveurs de bière dont il ne comprenait pas le patois et dont les habitudes lui déplaisaient. Dès lors l'ennui — un ennui morne — l'avait enveloppé, lui ôtant toute curiosité et faisant de lui un être indifférent à tout spectacle. Et tant qu'il était resté à l'armée, il en avait subi l'accablante étreinte. Aussi quand, par rare aventure, il se rappelait son « temps de militaire », les cités qu'il avait traversées, les routes qu'il avait parcourues, les populations qu'il avait coudoyées n'apparaissaient-elles à son souvenir qu'en images confuses, vaguement entrevues à travers d'épaisses brumes.

Quelques années passèrent. Des petits leur vinrent : deux garçons, puis une fille, coup sur coup, qui, aussitôt sevrés, couraient de l'aube à la nuit, nu-pieds, nu-tête, nu-jambes, par les ruelles du village, se mêlant aux oies et aux poules, et se roulant avec elles dans la poussière.

A l'arrivée de chacun, la femme se couchait quarante-huit heures, après lesquelles elle se levait gaillarde et reprenait ses besognes quotidiennes. Nul autre trouble.

Leur vie s'écoulait de la sorte, passive, somnolente, semblable à celle des bœufs de labour. Mais, au fond de l'âme de tout paysan couve le désir de la terre, qui tôt ou tard s'éveille et fortement le secoue. Rissagou le sentit remuer en lui un dimanche matin. Comme il se promenait, désœuvré, au milieu des « communaux » stériles qui couvrent les hauteurs du Mas-Blanc, l'idée brusquement lui vint qu'il pourrait s'y tailler un champ. Il s'arrêta, examinant, pensif, les alentours. Le terrain qu'il foulait était exposé à la fois au levant et au midi. Tournant la tête, il vit que les mamelons, plus élevés, du Bousquet de la Balm le protégeraient contre les âpres brises du mistral. « Bonne exposition pour une vigne, » se dit-il. Longtemps, immobile, les yeux tendus, il rumina, apercevant des ceps où il n'y avait jusqu'à présent que des cailloux, et secrètement ému à la pensée que ces ceps seraient son bien. Les fatigues à endurer et les efforts à multiplier pour transformer l'aride plateau ne le préoccupaient pas; n'avait-il point ses bras robustes, habi-

Hosted by Google

tués à peiner et que nul labeur n'effrayait! Quand il quitta la montagne, c'était un autre homme.

L'après-midi, les dernières bouchées du déjeuner avalées, Rissagou prit sa pioche sans mot dire et retourna au terrain. Après avoir débarrassé de ses broussailles un espace de deux mètres carrés environ, il attaqua le roc à grands coups, qui résonnèrent gravement dans le silence dominical des gorges. Et jusqu'à ce que le soleil eût disparu de l'horizon et que l'ombre crépusculaire eût fait place à l'ombre noire, il frappa. De temps en temps seulement, il se redressait péniblement, une seconde, pour souffler.

Le lendemain, sa journée terminée chez le charron, il gravit de nouveau la colline, et désormais chaque soir on put voir, au sommet, sa longue silhouette courbée se détacher sur le ciel empourpré par les rayons du couchant, et l'on put entendre ses coups de pioche multipliés.

Mais le sol était ingrat. Sous les roches qui en bossuaient la surface, d'autres roches se montraient, plus dures. Les premières déracinées, il fallait déraciner les secondes, et, contre celles-ci, imprégnées d'éjaculations balsatiques, le fer, souvent, s'émoussait. Rissagou s'acharna. Après trois ou quatre semaines de travail, il eut déblayé la grandeur d'une roue de charrette, et, le mois suivant, pouce à pouce, peinant, suant, s'errénant, il conquit encore quelques menues languettes nouvelles. Les pierres extraites constituaient çà et là d'énormes monceaux ; il les porta plus loin et les disposa en couches symétriques, puis, au milieu du sable, plein de gravois, qu'il avait mis au jour, il piqua — avec quelles mains précautionneuses et inquiètes! — trois jeunes sarments, dont l'eau avait amolli les gros bouts. Le terrain aplani n'en pouvait recevoir davantage.

Cependant l'hiver était venu, amenant le froid et les longues nuits. Le paysan dut cesser ses ascensions quotidiennes. Le dimanche seulement, il montait au plateau « pour voir », et s'y attardait des heures. Bien qu'il ne se l'avouât pas, il craignait que les sarments ne prissent point racine, et il les épiait avec anxiété.

Hosted by Google

Heureusement, en mars, des larmes apparurent à leurs extrémités; alors, sa poitrine se dégonfla et il se remit plus vigoureusement à l'attaque du roc. Cette année-là, à l'automne, sept autres ceps s'ajoutèrent aux premiers. Les années d'après, autant. En même temps, les couches de pierres s'épaississaient, s'entassaient, s'allongeaient.

Au bout du cinquième été, le vin que produisit la vigne rapporta près de quinze francs. A la vue de l'argent, Stimbrette eut de grands yeux. Jusqu'à ce moment, elle s'était montrée assez indifférente à l'ambition de son homme, qui ne s'ouvrait guère, d'ailleurs. Elle s'enflamma à son tour.

Le printemps qui suivit, elle offrit son aide, que le mari n'aurait pas songé à demander, et qu'il accepta immédiatement. Ce fut elle qui s'occupa des pierres. Tandis qu'il piochait, elle les recueillait et allait les ranger, se courbant et se relevant vingt fois en un quart d'heure. Ce fut elle qui se chargea du fumier. Par le sentier tortueux, elle en apportait sur sa tête, raidissant son buste, et rhytmant son pas, de lourds paniers, qu'elle versait ensuite dans les alvéoles des souches déchaussées.

Peu à peu, chez la femme comme chez l'homme, la vigne devint la pensée maîtresse et la préoccupation permanente. Elle s'agrandissait lentement, d'un ou deux mètres à peine par an; mais, à chaque mètre nouveau, si péniblement conquis, ils s'y attachaient plus âprement.

Quand ils eurent dépassé l'âge mûr, elle leur tint lieu de tout. Depuis longtemps, leurs amours s'étaient calmées. Ils dormaient, côte à côte, de pesants sommeils. Leurs deux garçons et leur fille aînée, ne trouvant rien à mettre sous la dent au Mas-Blanc, avaient quitté, très jeunes, l'un après l'autre, le village; les garçons pour s'engager comme manœuvres dans les mines de Graissessac, la fille pour entrer en condition à Béziers. Rissagou et Stimbrette ne les voyaient que de loin en loin, une demi-journée. Sans doute Barbe, l'enfant maladive, née tardivement, leur restait; mais ils la sentaient vouée à une fin prochaine, et d'avance, pour ainsi dire, avec leur égoïsme inconscient de campagnards, ils se

Hosted by Google

désaffectionnaient d'elle. La religion ne les occupait point. Ils en suivaient les pratiques, allant à la messe, — la femme dans l'intérieur de l'église, l'homme sous le porche, — et faisaient leurs Pâques, par habitude machinale, sans les comprendre, ni s'être interrogés sur elles. Au fond, le culte ne leur disait rien, ils éprouvaient même une fort médiocre estime pour le curé, qui ne travaillait pas de ses mains, et qu'on rencontrait continuellement braconnant, soutane relevée, à travers les coteaux.

Qu'eussent-ils aimé, si ce n'est leur terre? Elle leur parlait, ils la comprenaient. Chaque jour, ils communiaient avec elle, et leurs cerveaux vagues la traitaient secrètement comme un être animé, vivant d'une vie personnelle.

III

Barbe morte, son lit et ses nippes vendus, il n'y eut bientôt, dans la masure, qu'un souvenir confus de la jeune fille. Rissagou et Stimbrette entrèrent dans une paix profonde. Aucun souci étranger ne les détournait plus du champ, et maintenant le champ produisait assez pour que leur manger et leur boire, de maigre exigence, fussent à peu près assurés. Ils se donnèrent entièrement à lui, fermant leur esprit à tout ce qui ne le concernait pas. Le vieil homme, particulièrement, qui, trop usé depuis un certain temps, avait cessé de travailler en journée, qui, de sa vie, n'avait été au cabaret et qui laissait à sa femme le soin des voyages à la ville, ne remuait pas, de l'aube à la nuit, une idée à laquelle les ceps ne fussent point mêlés. Si, par hasard, les fils ou la fille arrivaient au Mas-Blanc, tandis qu'un éclair de joie montait aux yeux de Stimbrette et qu'elle se répandait en questions, lui, il restait froid et n'échangeait avec eux que de rares paroles. On eût dit que leur présence dérangeait ses recueillements intérieurs.

Lorsque la guerre de 1870 éclata, à peine fut-il ému. D'anciens récits de chambrée surgirent bien dans sa mémoire, en même temps que le pressait la crainte de voir apparaître

Hosted by Google

l'ennemi au milieu des campagnes. Mais l'impression ne fit que passer, les armées agissaient trop loin.

Cette tranquillité, cependant, ne devait point être éternelle. Le troisième été après la mort de Barbe, un matin, au moment du lever, Stimbrette se plaignit de grandes douleurs à la poitrine et au dos; elle essaya de se dresser sur son séant et ne réussit pas. Rissagou la regarda, elle avait le visage tout blanc. Effrayé, il se vêtit à la hâte, et courut chercher une voisine, qui prépara une tisane. Tandis que la tisane chauffait, des hoquets convulsifs commencèrent à secouer la vieille femme. Elle voulut parler, et n'articula que des sons confus.

— Elle est bien bas, on dirait, fit la voisine à l'oreille du paysan; le temps de donner la pâtée à mon porc que j'entends grogner, et je reviens, je la garderai pendant que vous irez à la ville après un docteur.

Au retour de la Perdigal, Rissagou était coiffé de son chapeau. Il partit l'œil hagard.

Quand il ramena le médecin, Stimbrette agonisait.

— C'est fini, dit celui-ci d'un ton brusque, après l'avoir rapidement examinée.

— Si vite! murmura avec stupeur le paysan : hier encore elle était gaillarde, nous avons fumé la vigne ensemble. Et il s'assit, l'air hébété, les bras tombants, au coin de l'âtre.

— Elle aura pris froid après avoir sué, prononça sentencieusement le docteur en quittant la chambre.

— Faudrait passer chez le curé, s'écria la voisine.

Rissagou, comme un automate, se leva, sorti, rentra, se rassit.

Quelques minutes plus tard, le curé apparaissait, suivi du bedeau et des femmes du village.

Bredouillant ses mots latins, auxquels se mêlaient les paters chuchotés des femmes, il oignit la moribonde. Comme la cérémonie s'achevait, le râle de Stimbrette s'affaiblit, s'espaça, s'éteignit. Elle exhala un soupir. Ce fut le dernier.

— Rissagou, nous sommes tous mortels, vous la retrouverez au ciel, dit le curé en touchant l'épaule du paysan, qui, immobile, considérait fixement les cendres du foyer.

Hosted by Google

— Un peu plus tôt, un peu plus tard, il faut que chacun y passe, ajouta philosophiquement le bedeau.

— Elle m'aidait bien pour le champ! répondit Rissagou lentement, d'une voix creuse, sans lever la tête. Puis il retomba dans son silence.

Trois jours de suite, il ne quitta pas son logis, si ce n'est pour les funérailles. Cette fin subite le bouleversait. Il était pareil à un être qui se cherche.

Mais le quatrième, à l'aube, instinctivement, il monta au plateau, pioche sur l'épaule. Le fumage de la vigne n'était pas terminé. Une trentaine de souches restaient à déchausser. Rissagou eut brusquement le sens que ces trois journées avaient été perdues, il abattit sa pioche, et besogna vigoureusement.

De ce moment, la mort de sa femme fut pour le paysan un de ces faits accomplis contre lesquels on ne lutte pas, et dont il est vain de se plaindre. Les campagnards ignorent les rêves mélancoliques et les longs regrets. Le soir même, il prenait des arrangements avec la Perdigal au sujet des chèvres; la voisine les mènerait paître, et aurait le tiers du lait. Quant à son ménage, il en garderait le soin, repoussant l'idée, qui lui était un instant apparue, de faire venir sa fille. Les jeunesses, pensait-il, ça mange trop!

IV

Sa vie reprit son cours paisible, la figure de Stimbrette ne tarda pas à rejoindre dans l'ombre celle de Barbe, plusieurs saisons se passèrent qui furent douces au vieil homme. Son corps restait sain, aucun chagrin ne visitait son esprit : son champ, d'automne en automne, fournissait de meilleures récoltes.

Mais vers le milieu de 1875, le bruit se répandit, à Latour et au Mas-Blanc, que le phylloxera était à Lodève. Les habitants des deux hameaux n'ignoraient pas le nom du fléau, ils savaient qu'il ravageait le Gard; tantôt un voyageur, tantôt un autre, leur avait appris, en passant, que les

Hosted by Google

vignobles de Nîmes, de Langlade, de Lunel, se mouraient; seulement, que leur importaient Nîmes, Langlade, Lunel, le Gard tout entier ? Un mal qui ne les atteignait pas ne devait pas les intéresser ; peut-être même, voyant le prix du vin croître à chaque saison, s'en étaient-ils réjouis secrètement ! Lodève, au contraire, se trouvait à peine à deux heures de leurs terres. Deux lieues ! en une nuit, dit-on, le phylloxera les franchit.

L'inquiétude commence à prendre quelques vignerons. Le soir, sur le pas de leurs portes, le dimanche, sous le porche de l'église, ils se communiquent leurs craintes, échangeant des doléances plaintives, entamant d'idiotes dissertations, déjà prêts à courber la tête sans résistance. Deux ou trois, plus résolus, se rendent à Lodève. Ils reviennent, contents de ce qu'ils ont vu et entendu : « Les vignes atteintes présentent des feuilles jaunes tachetées de roux, leurs grappes se dessèchent aussitôt poussées ; il faut immédiatement les arracher et brûler les souches ; le phylloxera, affirme le pharmacien, est un tout petit insecte qui s'attache aux racines, et qu'on ne peut apercevoir qu'avec de gros verres. » Les vieillards du village écoutent le récit des conteurs d'un air de doute. Qu'est-ce que cet insecte inconnu? D'où viendrait-il? Comment le pharmacien, qui ne sort jamais de sa boutique, connaîtrait-il la vigne? Parmi eux, Rissagou se montre le plus incrédule. L'isolement de son champ et la vigueur de ses ceps lui donnaient une confiance particulière.

Comme aux alentours aucune feuille ne changeait de couleur, peu à peu on se rassure. L'inquiétude disparaît. Et personne ne s'avise de s'enquérir de moyens préventifs.

Cependant, le printemps suivant, le phylloxera frappe Lunas, assis au bord de l'Orb, à six ou sept kilomètres en amont, et de là gagne, de proche en proche, les villages qui confinent à la rivière : Caunas, Saintis, Frangouille, Boubals, Vereilhe. Au mois de mai 1877, il apparaît à l'extrémité de la plaine de Latour, et quelques semaines suffisent pour que la plaine entière jaunisse.

Alors la peur saisit Rissagou. Il passe un été d'angoisses.

Hosted by Google

Du plateau, qu'il ne quittait que la nuit, on voyait distinctement les vignes de la vallée. Le désolant spectacle qu'elles offraient, avec leurs longues lignes de souches dont les branches, l'une après l'autre dénudées, rampaient, noires, à travers les sillons, il l'avait perpétuellement sous les yeux, comme une menace sinistre. Quand il s'en détournait pour reporter ses regards sur son champ, il tremblait, craignant d'y rencontrer le même aspect. Si le vent détachait, çà et là, une feuille d'un des ceps, des frissons le parcouraient. Et chaque jour, chaque jour, ses terreurs se renouvelaient.

Octobre, pourtant, arriva sans que son bien fût touché. Il obtint une récolte abondante, et recueillit de son vin un gros prix. Une sorte d'apaisement descend en lui. Seulement, cet été l'avait bien usé; maintenant son dos se voûte, des pesanteurs alourdissent ses jambes, ses prunelles ne jettent plus que des lueurs indécises.

L'année 1878 commence. Dans la plaine, les gens de Latour déracinent fiévreusement les souches. Des hauteurs, Rissagou assiste à la destruction. De sombres pressentiments l'assaillent de nouveau. Comment éloigner le mal? Il ne sait. Il va chez le curé, demande une messe.

— Pour le repos de l'âme de votre femme? interroge le curé.

— Non, pour mon champ, répond rudement le paysan.

Par précaution, il ne taille sa vigne que tardivement, après les froids. Fin mars, elle pleure doucement. Bon signe! Des bourgeons se montrent, se développent, s'allongent en bras. Des folioles pointent, chiffonnées; elles se déploient, se lustrent, deviennent grandes feuilles tendres. En mai, les fleurs poussent. Rissagou a quelques semaines de joie silencieuse.

Tout à coup, un matin de juillet, vers quatre heures et demie, — le soleil, qui se levait à peine, n'illuminait que les croupes des collines, de flottantes vapeurs blanches cachaient encore la vallée, de rares appels de perdrix troublaient seuls le silence des sommets, — le paysan aperçoit à un cep, sur une feuille, sur deux feuilles, sur trois feuilles, comme un pâlissement du vert. Il se penche, croyant avoir

Hosted by Google

mal vu. C'étaient bien les taches lépreuses de la terrible peste. Il n'avait que trop appris à les connaître! Son sang s'arrête. Pareil à un homme dont la cervelle se serait brusquement vidée, il demeure stupide, ne pensant pas, n'ayant qu'une sensation, celle d'un immense écrasement. Combien d'heures?... Il avait la nuque brûlée lorsqu'il se décida à regagner sa masure. En descendant le sentier, il chancelait à chaque pas, ses pieds refusaient de le porter. De la journée, il ne prit que quatre ou cinq châtaignes froides. Jusqu'à la nuit, il se tint accroupi près de son foyer, les coudes sur les genoux, le menton dans les mains, poursuivant sa méditation morne.

Le lendemain, il remarqua un second cep qui pâlissait, le surlendemain, un troisième... Au bout du mois, tout le champ était jaune.

La première semaine d'août, les grains firent mine de se former, et séchèrent aussitôt. Puis les souches, tour à tour, se dépouillèrent.

On eût dit que chacune, en mourant, emportait avec elle une portion de la vie de celui qui les avait plantées. De vingt-quatre heures en vingt-quatre heures, il se voûtait, se ridait, se cassait davantage. Le 14, Rissagou qui, s'était traîné à son champ, vit la dernière feuille tomber du dernier cep. Le phylloxera avait accompli son œuvre. La vigne n'existait plus. Du labeur de tant d'années, il ne subsistait que des amas d'inutiles cailloux.

C'était trop pour le vieux paysan. Le soir de ce jour-là, il se coucha pour ne plus se relever. Il traîna seulement deux soleils encore.

Le 17, la Perdigal, en venant prendre les chèvres, le trouva froid dans son lit.

PAUL HEUSY.

Hosted by Google

BODEGA.

Fuyant les caves de Munich
Et leur vacarme où l'on s'enfume,
Infidèle au rouge lambic
Que le houblon amer parfume,

Laissant le genièvre brutal
Qu'aucun songe heureux n'accompagne,
Le Bruxellois, dans du cristal,
Boit les vins dorés de l'Espagne.

Il s'accoude sur des tonneaux
Cerclés de ceintures en tôle,
Et sans lire ses chers journaux
Regarde couler le Pactole,

Au flot étincelant et blond,
Dans son verre à fine veinule
Qui s'évase comme un tromblon
Ou se rengorge en campanule.

Regard noyé, flair en arrêt,
Il hume la boisson vermeille
Et rit en soi du cabaret
Où le farocrate sommeille!

Lâchant en face du porto
Sa compagne, la pipe brune,
Il roule un fin papelito,
Puis gaillardement *en grille une*.

Et mordillant le clair tabac,
Un poing sur la hanche, il demande :
« B. P. » avec un Caramba!
Fort drôle en sa gorge flamande.

Hosted by Google

D'un relief de piquant chester
Il se fait la bouche, et déguste,
Sérieux comme un magister
Le vin roux versé par Auguste,

Dispensateur des biberons,
Qui tend avec un rictus grave
Le panier, dont les éperons
A boire font le gosier brave.

Il déguste oporto, sherry,
Marsala, madère, alicante,
Et le tarragone chéri
Pour son haleine capricante.

Les vins secs et les vins sucrés,
Les vins couleur de paille et d'ambre,
Il les boit tous, les crus dorés!...
Lors, sa jambe lourde se cambre,

Son œil s'allume, et son esprit
Bat la soleilleuse campagne
Où radieusement fleurit
Le rêve des châteaux d'Espagne!

TH. HANNON.

Hosted by Google

UNE DESCENTE DANS LE CRATÈRE DU KILAUEA

Esquisses de la nature et de la vie hawaïennes [1].

A bord du vapeur *le Kilauea*, 22 avril 1872.

Il y a cinq jours à peine que je suis à Honolulu, et déjà je reprends la mer. L'unique bateau à vapeur qui fait le tour des îles Hawaïennes, deux fois par mois, part ce soir; l'excursion, aller et retour, prend de trois à quatre semaines. Le temps est beau, le vent propice; on me conseille d'en profiter. A mon retour à Honolulu, je pourrai voir en détail la petite capitale et ses environs, en attendant l'arrivée du steamer de la ligne d'Australie qui me ramènera à San-Francisco.

J'aurais bien voulu trouver un compagnon de voyage, mais il ne s'en est pas présenté; je partirai donc seul. Le grand inconvénient, c'est l'absence d'hôtels, et même d'auberges dans ces îles; à Honolulu seulement, il y a un hôtel, qui est excellent; partout ailleurs, il faut compter sur les lettres d'introduction dont on a toujours soin de se munir; j'en ai une ample provision, et des meilleures; l'hospitalité hawaïenne, d'ailleurs, est proverbiale.

Me voici donc, pour plusieurs jours, à bord du *Kilauea*, petit steamer à hélice d'environ 350 tonneaux : une seule

[1] L'Archipel hawaïen est situé dans l'océan Pacifique (*Polynésie*), entre le 19e et le 22e degré de latitude septentrionale et le 154e et le 160e degré de longitude, à l'ouest du méridien de Greenwich.

Hosted by Google

pièce y sert de salon, de salle à manger et de dortoir commun : une vingtaine de couchettes en tout.

A la guerre comme à la guerre!...

Sur le quai, il y a foule de curieux ; les gaillards d'avant et d'arrière du steamer sont encombrés d'amis et de parents des passagers ; on peut à peine s'y mouvoir ; les femmes sont en majorité, presque toutes Hawaïennes. Au signal du départ, adieux assourdissants, accompagnés d'embrassades, de poignées de mains, de gesticulations expressives.

Nous sommes au delà de quatre-vingts passagers : une demi-douzaine de blancs, quelques Chinois, et le reste Kanaks.

Kanaka, dans la langue du pays, signifie homme ; *Kanaka-Hawaï,* homme de Hawaï.

Sur les ponts sont entassés caisses, sacs, planches, madriers, etc., — faisant partie de la cargaison, — et des couvertures, des oreillers, des nattes, emportés par les Kanaks, pour s'y étendre le jour, et y dormir la nuit.

A peine en marche, la danse commence. C'était à prévoir sur cette coquille de noix, affublée du nom de *Kilauea,* le fameux volcan hawaïen ; si les deux ont quelque chose en commun, outre le nom, ce ne peut être que la fumée et les mouvements désordonnés. Je passe l'éponge sur les épreuves de la nuit...

Le lendemain matin, de bonne heure, je m'établis en observation sur la dunette. Différentes îles de l'Archipel sont en vue, notamment l'île de Mauï [1], où l'on relâche à Lahaïna, petite localité admirablement située au milieu de massifs de cocotiers, d'arbres à pain, d'aleurites trilobées, etc.

Le vert sombre et luisant du feuillage, le vert clair et ondoyant de la canne à sucre, le vert frais et velouté des champs et des prés s'harmonisent délicieusement avec les tons fauves, bronzés ou dorés des montagnes environnantes ; leurs cimes sont cachées en partie sous des groupes de

[1] En hawaïen l'*u* se prononce *ou*, comme en italien, et chaque voyelle s'articule distinctement : *Ma-ou-i.*

Hosted by Google

nuages ; mais on en discerne les versants tout ravinés, où se dressent, à différents étages, une quantité de petites saillies en forme de pyramides, de cônes ou de quilles. Bientôt les nuages se divisent en s'éclaircissant ; les uns se déploient en grises draperies qui descendent jusqu'au niveau de la plaine ; les autres, après avoir plané quelques instants, se dissolvent et tombent en une pluie fine, et la lumière du soleil, en s'y jouant, produit des effets d'irradiation d'une beauté surprenante. A la surface de la mer, non loin de la côte, une zone circulaire de petites vagues blanches et agitées signale la présence d'un vaste banc de récifs ; c'est l'enceinte madréporique, formant le port de Lahaïna, avec une étroite issue qu'il faut traverser en canot.

Des Kanaks nous quittent. Ceux qui restent, une soixantaine environ, se tiennent accroupis sur le pont en petits groupes extrêmement pittoresques. Ce matin, je les ai suivis de l'œil, prenant leur déjeuner, qui consistait en thé ou café, avec viande froide, *poï* ou pulpe de taro, *taro* frit ou cuit, et pastèques, dont ils sont particulièrement friands. Je les observe maintenant au point de vue des traits physiques et de la mise.

Les hommes paraissent, en général, bien constitués : membres robustes ; cheveux, favoris, barbe et moustaches d'un noir d'ébène, taillés à l'européeene ; couleur de la peau d'un brun très foncé et chaud ; narines dilatées ; sourcils épais, un peu relevés vers la jonction ; en somme, bonnes et avenantes figures ; pas de tatouage, sauf, quelquefois, un nom à l'avant-bras, quelque dessin insignifiant au revers de la main ou de simples lignes en zigzags le long des doigts.

Le costume des hommes, en ce qui concerne le tissu et la coupe, est à peu près celui du Californien, artisan ou campagnard, c'est-à-dire le veston, avec ou sans gilet, et la chemise de couleur en étoffe de laine ou de coton.

Quant aux femmes, de visage elles ne diffèrent pas d'une manière sensible des hommes : parmi les jeunes, j'en vois de vraiment jolies ; les yeux surtout, les dents et les cheveux sont d'une rare beauté ; dans la physionomie, beaucoup de

Hosted by Google

douceur; quelque chose de vague et de rêveur dans le regard.

La mise ordinaire, le costume national, en quelque sorte, de la Hawaïenne, est le *holoku*, longue et ample robe sans taille, montant jusqu'au cou, descendant jusqu'à la cheville, de couleurs généralement voyantes, à ramages ou à lignes.

Croquons au plus vite quelques-unes des plus jolies figures. En voici une d'un type presque oriental, sous un petit chapeau en sparterie blanche, cordon de soie jaune-or, bordure et plume noires; rubans, noirs aussi, retombant sur les épaules; au cou, une chaîne en jais, à triple tour; sur la poitrine, un bouquet de chrysanthèmes roses et blanches; *holoku* couleur marron, moucheté de rouge; pèlerine et poignets à soutaches violettes; des pieds mignons dans des souliers fins à boucles d'acier; ombrelle de soie bleue.

Cette autre jeune femme, au teint un peu olivâtre, a des yeux magnifiques, fendus en amande; le nez petit et peu dilaté, la bouche de moyenne grandeur et les lèvres presque minces; elle sourit fréquemment et a l'air espiègle. On dirait une métisse, de sang hawaïen et mongolien; il y a passablement de Chinois établis dans le pays, et les unions entre les deux races ne sont pas rares.

Un peu plus loin, des matrones, à figures rondes et enjouées, devisent avec force gestes, tout en fumant comme des grenadiers; — d'autres, qui ne fument pas, font groupe à part. L'une de ces dernières, en *holoku* noir, chemisette de dentelle, foulard bleu noué autour de la tête, mouchoir blanc autour du cou, est couchée nonchalamment sur le côté : un moelleux oreiller supporte le coude de son bras tatoué; à son petit doigt brille un anneau d'argent, et un châle tartan, plié en quatre, lui couvre les genoux. A ses pieds, deux charmantes petites filles de 4 à 6 ans, gracieusement étendues sur une natte, se regardent face à face, en souriant, les deux têtes abritées sous le même parasol.

Toutes ces femmes aiment avec passion les fleurs, artificielles aussi bien que naturelles: elles les portent en guirlandes autour du chapeau, en colliers autour du cou, en bouquets sur la

Hosted by Google

poitrine ; même passion pour les bagues, les boucles d'oreilles, les colliers en jais, en acier, en or ou en argent, et même en coquillages, la jolie petite porcelaine dite *Cyprea moneta.* Ces types, ces figures, ces costumes excitent mon intérêt ; poses, maintien, attitudes, tout est simple comme nature ; on cause, on badine, on rit, on discute, et toujours en restant dans les limites de la plus stricte bienséance.

Mais, dans l'entre-temps, le *Kilauea* a fait du chemin. Nous voici arrivés à la station de Maalaïa, au sud de l'isthme sablonneux et plat, d'environ quatre milles de large, qui divise l'île de Maui en deux parties : *East and West Maui ;* cet isthme ne s'élève au-dessus du niveau de l'Océan que d'une vingtaine de pieds en moyenne, et, en certains endroits, que de 3 à 4 pieds seulement. Au nord-est, derrière et par-dessus un épais rideau de nuages, se dresse majestueusement le front morne et gris de *Haleakala*, le plus grand cratère du monde entier, mais cratère éteint depuis un temps immémorial ; il s'ouvre au sommet de la montagne, à une altitude de plus de 10,000 pieds ; son orifice mesure de 18 à 20 milles de circonférence, et, de cette hauteur vertigineuse, l'œil peut plonger dans l'intérieur du cratère, en forme d'entonnoir, jusqu'à près de 2,500 pieds de profondeur.

A l'ouest, s'étale l'île de Lanaï, siège d'une communauté de Mormons, venus des États-Unis ; au sud-est, émerge un roc aride, l'îlot inhabité de Molokini, le tout ensemble formant une espèce de fer à cheval.

... Grand mouvement parmi nos Kanaks : c'est l'heure du dîner ; voyons-les à l'œuvre ! On apporte sur le pont des calebasses pleines de *poï ;* hommes et femmes sont assis sur les talons, par petits groupes, autour des calebasses ; l'un après l'autre plonge dans le plat commun l'index et le médium de la main droite, les en retire, les relève prestement, les fait une ou deux fois pivoter, pour ne rien perdre de la pâte agglutinée ; puis, la tête un peu inclinée en arrière, il se les insinue doucement dans la bouche, avec un bruissement de lèvres qui semble dire : *Ah ! que c'est bon !*

Hosted by Google

De temps à autre, je les vois prendre, en guise de condiment, une pincée d'une matière filandreuse, qu'ils appellent *hiaua*, et qui n'est autre chose qu'un amas de petits vers de terre, séchés et salés.

Le menu comprend, en outre, viandes froides, poisson cru et salé, et, pour dessert, bananes, pastèques, papayes et bouts de canne à sucre, dont, après avoir coupé ou arraché avec les dents la partie ligneuse, ils sucent le jus un peu aqueux, mais doux et rafraîchissant.

Le repas fini, on fume la pipe *con mucho gusto*, en avalant la fumée ou en l'exhalant par les narines.

La pipe, en bois du pays, bourrée de tabac indigène, passe de main en main, de bouche en bouche, chacun en tirant deux ou trois bouffées, jusqu'à ce qu'elle ait fait le tour du cercle. C'est le moment de la plus vive animation : une mimique expressive, un babillage sans fin, un feu roulant de propos joyeux, de lazzis, accompagnés d'éclats de rire si francs et si communicatifs, que je suis tenté parfois de m'y associer.

Quel contraste avec le petit groupe de Chinois, assis, taciturnes, un peu à l'écart! Teint jaunâtre, yeux obliques, sourcils clairsemés et relevés, lèvres minces, regard de fouine : en somme, air de vrais chenapans.

De Hilo, 24 *avril* [1]. — Un splendide coucher de soleil pendant le passage du *Hawaï Channel*, le détroit qui sépare les deux îles de Mauï et de Hawaï, mais une mer abominable. Cramponné de toutes mes forces, d'une main au bastingage, de l'autre à quelque cordage, j'ai pu voir l'horizon se perdre dans une mer de pourpre et d'or; les cimes des monts s'illuminer comme des reflets d'un immense incendie, puis au jour succéder le crépuscule, et, au crépuscule, presque instantanément, la nuit.

Vers 2 heures du matin, coup de sifflet des plus stridents. Je monte sur la dunette ; nous sommes à la station de Kawai-

[1] *Hilo* est situé sur la côte orientale de l'*île de Hawaï*, la plus considérable du groupe, et qui a donné son nom au royaume, dont *Honolulu* (île d'*Oahu*) est la capitale.

Hosted by Google

haï, sur la côte nord-ouest de l'île de Hawaï, par 20° de latitude.

La mer est tranquille, de légers nuages gris flottent sur un ciel bleu; on distingue à peine les habitations du village; dans le lointain trois montagnes, trois colosses dont on se croirait tout près : *Mauna Loa*, *Mauna Kea* et *Mauna Hualalaï*.

Quelque préparé que l'on soit à les voir, leur apparition si soudaine à cette heure matinale, au milieu de ce calme profond, a quelque chose de singulièrement saisissant.

Mauna Loa, dont le dôme gigantesque domine toute la artie sud de l'île, n'est, pour ainsi dire, qu'un immense volcan en activité, à environ 13,800 pieds au-dessus du niveau de l'Océan; le cratère a plus de 18 milles de circonférence et au delà de 780 pieds de profondeur.

Mauna Kea, à 14,000 pieds d'altitude, un volcan aussi, mais éteint, ou plutôt un groupe de volcans éteints, est la plus haute montagne de l'archipel hawaïen. Pendant une grande partie de l'année, il est couvert de neige, d'où le nom de Mauna Kea, c'est-à-dire Mont Blanc.

Le mont Hualalaï est le plus petit des trois, et il mesure plus de 10,000 pieds!

La mer a été si houleuse dans la soirée, que beaucoup de dames kanaques se trouvent encore, ce matin, sous l'influence du mal de la veille. Les hommes sont pour elles aux plus petits soins; ils cherchent à les calmer; ils les caressent, leur soutiennent la tête, les portent, comme des enfants, dans leurs bras. J'ai presque envie d'échanger des poignées de mains avec ces braves gens!

Pour la première fois, je vois pratiquer le *lomilomi*, dont j'ai si souvent entendu parler. L'opérateur est assis en face du patient; après une série de passes et d'impositions des doigts sur la partie du corps affectée de rhumatisme ou de refroidissement, il prend, entre le pouce et l'index, la peau avec le muscle, et se met à la masser, à la pétrir en quelque sorte, comme une pâte, sans discontinuer, jusqu'à ce que, la circulation étant rétablie, il n'y ait plus ou presque plus de mal.

Hosted by Google

J'ai là sous les yeux un exemple vivant de la chose; un galant Kanak est occupé à *lomilomier* sa femme. Avec une ardeur sans égale, il lui frotte épaules, bras et dos; mais, peu à peu, ce beau zèle semble se ralentir; évidemment, le Kanak a des distractions; quelle peut être la cause de ces distractions? Ha! j'y suis. En observant la direction de ses regards, je les vois se croiser et se recroiser avec les yeux d'une jeune Hawaïenne, sa vis-à-vis, et les deux paires d'yeux activement engagées ensemble dans un certain jeu, appelé en anglais *flirtation,* mais dont je ne connais pas encore le nom hawaïen; le nom, au surplus, n'y fait rien : la chose est partout la même.

Quant à M^me^ la Kanaque, elle ne paraît pas prendre à ce jeu le même intérêt que son volage époux, ce qui n'est guère surprenant; mais ce qui ne laisse pas de m'étonner un peu, c'est qu'au lieu de le rappeler à l'ordre avec dépit ou mauvaise humeur, elle se borne à lui taper gentiment sur les doigts, comme pour dire : « C'est ici, monsieur, qu'il faut regarder, et non pas en face!... » Et monsieur aussitôt de se remettre à frictionner avec un redoublement d'ardeur et une mine d'un comico-sérieux à dérider le front le plus grave.

A l'avant et à l'arrière, à babord et à tribord, ce ne sont que Kanaks, les uns *lomilomiant,* les autres *lomilomiés,* le tout formant un tableau d'une originalité que l'on peut dire vraiment unique dans son genre.

... Nous touchons, enfin, au terme de la traversée, — de cette partie du moins de la traversée.

Notre steamer est entré dans la baie de Byron, autrement dite Hilo Bay, du nom de la petite capitale de la province, dont la sœur du roi (alors Kamehameha V) est gouvernante, mais qui, de fait, est administrée par un lieutenant-gouverneur.

Hilo est situé au fond de la baie, sur la côte orientale de Hawaï.

Le ressac est si violent aux approches du rivage, que nous sommes obligés de stopper à une assez bonne distance.

Hosted by Google

Il fait nuit, nuit noire; des canots viennent prendre passagers et bagages. Quel assaut, quels cris, quelle confusion! Comment s'y reconnaître à la pâle et vacillante lueur des lanternes?

Parmi les arrivants à bord, on me signale le lieutenant-gouverneur; au plus vite, je le préviens que j'aurai l'honneur de lui remettre des lettres d'introduction. C'est à peine s'il peut m'entendre au milieu du bruit des voix et des flots.

Il m'invite cependant à me joindre à deux dames qui lui sont également recommandées, et qu'il conduit à sa résidence. C'est là seulement, après la bienvenue d'usage, qu'il me demande mon nom pour me présenter à madame, et qu'il prend connaissance de mes lettres d'introduction.

Hilo, vendredi, 26 *avril.* — Cela commence bien : un tremblement de terre pendant la nuit! Mais on y est fait ici : c'est un fruit du terroir!

Vers huit heures du matin, un petit coup discret à ma porte : c'est le gouverneur lui-même qui vient me demander si je suis prêt pour le déjeuner. En voilà un gouverneur qui n'est pas fier! Deux mots de sa personne : c'est un homme jeune, vigoureux, à l'air intelligent et résolu; il est fils du révérend M. Lyman, l'un des premiers missionnaires américains établis dans l'île et qui y dirige encore un collège de jeunes Hawaïens.

M. Lyman père, qui était venu, la veille déjà, me saluer, est un vieillard à tête vénérable, de haute stature et un peu voûté.

M^me^ Lyman, la femme du gouverneur, une Hawaïenne à figure douce et agréable, a été élevée par les dames des missionnaires, et parle anglais avec la facilité, la franchise d'accent et la correction d'une vraie fille d'Albion.

Dans la matinée, elle m'invite à l'accompagner aux exercices de gymnastique et de chant qui ont lieu, une fois par semaine, à l'*Union school*, la principale école de la localité. Le professeur des garçons, l'institutrice des filles et un petit nombre de dames et de messieurs, tant natifs qu'étrangers, occupent déjà l'estrade; on n'attend que la gouvernante pour commencer.

Hosted by Google

Sous l'empreinte commune — le type hawaïen — cette jeunesse, de dix à dix-huit ans, semble se rattacher, par certains traits, à des races différentes; je crois reconnaître le type malais, mongolien, caucasien et jusqu'au type africain. Les beaux garçons et les jolies fillettes ne sont pas rares, ces dernières en *holoku* de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, des torsades de fleurs ou de feuilles autour du cou, des corolles d'hybisques rouges ou de blancs jasmins dans leurs chevelures noires et lustrées.

Pas de contrainte, pas de gaucherie dans le maintien, mais de l'aisance, un aimable abandon et beaucoup de modestie.

On débute par un chant d'ensemble, toutes les voix réunies, puis filles et garçons séparément, chant sur paroles hawaïennes ou anglaises; le temps et la mesure ne laissent rien à désirer; en général, les voix sont pures et fraîches; parfois un peu d'exubérance dans le volume, mais pas de dissonances.

Le maître de musique dirige aussi les exercices de gymnastique, garçons et filles en groupes distincts, ou face à face, sur deux lignes parallèles.

Une sonnette au timbre argentin donne le signal : aussitôt les colonnes s'ébranlent; elles se meuvent en cadence, aux sons de la musique, variant le pas, les attitudes, ainsi que les exercices, tels que flexions, extensions, rotations, etc.; maniant, tantôt chacun à part, tantôt deux à deux, des bâtons de bambou, des anneaux de bois ou de légers cerceaux. On entend à peine le frôlement des pieds nus posant et passant sur le parquet natté; c'est de la gymnastique et de la chorégraphie combinées à l'antique : la grâce en action, l'harmonie en mouvement. Toutes ces jeunes figures, dans leur naïf épanouissement, semblent respirer à la fois et le besoin et le bonheur de vivre.

Les exercices terminés, le révérend M. Lyman m'invite à visiter son collège, dans le voisinage de sa demeure, sur un tertre élevé d'où l'on découvre la mer. L'établissement renferme différentes pièces assez spacieuses : salles d'étude, réfectoire, dortoirs, etc., pour 72 internes, de douze à dix-

Hosted by Google

huit ans, tous Hawaïens. Leur air de santé et de vigueur témoigne en faveur du régime de l'institution.

De belles têtes dans le nombre; beaucoup de figures intelligentes, du naturel dans le maintien et les mouvements. Le costume est des plus simples : pantalon et chemise blanche ou de couleur; tous nu-pieds, selon la coutume du pays.

L'instruction, qui est gratuite, outre la lecture, l'écriture et l'arithmétique, comprend les éléments de l'algèbre et de la géométrie, la géographie, l'histoire sainte et la profane, le chant et... la *flûte*. Ils sont fous de musique. Dans la soirée, nous assisterons à leur répétition. Le corps professoral se compose d'un instituteur indigène, *native teacher*, qui donne ses leçons dans l'idiome du pays, et d'une institutrice, fille de missionnaire, qui enseigne alternativement en anglais et en hawaïen.

Elle questionne les élèves en ma présence, dans les deux langues, sur la géographie élémentaire, le calcul mental, etc.; les réponses ne se font pas attendre, mais je ne comprends pas plus leur anglais que leur hawaïen.

Tous les frais d'établissement et d'entretien, toutes les dépenses de ménage sont à la charge des congrégations de l'île. L'institution date de 1836, et, depuis son origine, elle est restée sous la direction du révérend M. Lyman et de sa femme.

De cette école préparatoire, les élèves, s'ils font preuve d'aptitude, passent à l'institut supérieur : *the Mission Seminary*.

Ni domestiques, ni servantes : cuisine, lavage, repassage, les élèves font eux-mêmes toute la besogne; ils cultivent aussi la petite ferme, d'environ deux acres, où ils récoltent fruits et légumes, notamment la banane et le *taro*.

L'île produit deux espèces de *taro*, une aroïdée, comme on le sait (*Colocasia esculenta*) : *the Water-taro* et *the Upland-taro*.

La tige coupée, on entasse le tubercule dans un grand chaudron, recouvert de feuilles de la même plante; puis, après un certain degré de cuisson, on le pèle et on le triture à

Hosted by Google

l'état de pulpe, dans des mortiers de la forme de nos étaux de boucherie. Cette opération faite, on dépose la pulpe, avec une petite proportion d'eau, dans un tonneau à gueule bée, ou défoncé par le haut, et on l'y laisse plus ou moins longtemps, selon le degré de fermentation que l'on veut obtenir. C'est le taro ainsi préparé qui s'appelle *poï;* il a un petit goût aigrelet qui rappelle celui de notre gros-lait ou lait caillé; dans un état plus compact, il prend le nom de *païaï;* j'en ai vu mettre à bord du *Kilauea* des quantités de colis, emballés dans des feuilles de *ti*, ou cordyline.

Le taro se consomme aussi bouilli et frit, comme la patate douce et l'yame : il est à la population des îles Hawaïennes à peu près ce que la pomme de terre est à celle de nos campagnes.

Le soir venu, je n'ai garde d'oublier la répétition de musique à laquelle je suis invité.

Pendant que nous gravissons le sentier de la colline qui conduit au collège, des sons étranges viennent frapper mon oreille. Au bruit de nos pas, sous la vérandah, la musique cesse. Une porte s'ouvre, et nous entrons dans une vaste pièce, où des lampes suspendues aux murs blanchis à la chaux projettent une lumière terne et indécise. Les jeunes Kanaks sont assis à leurs bancs, muets, immobiles; si ce n'était le feu de leurs noires prunelles, brillant dans le clair-obscur de la salle, on les prendrait pour de véritables statues.

Au signal du maître, vingt-sept des plus grands se lèvent ensemble comme poussés par le même ressort, et viennent se mettre sur deux rangs au milieu de l'enceinte; alors seulement je remarque que chacun d'eux est *armé*... d'une flûte traversière.

Un second signal est donné; aussitôt les vingt-sept instruments prennent la position qui convient à des flûtes *traversières*, et le concert commence, — concert comme je n'en ai jamais entendu, et comme, selon toute apparence, je n'aurai plus jamais l'occasion d'en entendre.

S'il est vrai, comme doit l'avoir dit Cherubini, qu'il n'y

Hosted by Google

ait rien de plus ennuyeux qu'une flûte, si ce n'est deux flûtes, l'ombre de l'illustre *maestro* doit avoir frémi d'horreur dans sa tombe. Quant à moi, qui n'ai pas le droit d'être si difficile, j'avoue que ce *vingt-septuor* de flûte (je demande pardon du néologisme) non seulement ne m'ennuie pas, mais qu'il m'amuse singulièrement. Et, à voir toutes ces grosses lèvres se contracter et se dilater alternativement; tous ces doigts bronzés s'exercer sur les trous et les clefs des instruments; tous ces pieds et ces têtes battre et marquer à la fois la mesure, — il est non moins hors de doute que l'exécution intéresse immensément... *les exécutants*. Et il y a vraiment de quoi! Ils ne jouent pas à l'unisson, mais en parties concertantes; de plus, les instruments sont de timbres différents : il y a des flûtes graves, des flûtes aiguës, des flûtes *medium;* — des flûtes qui pleurent, des flûtes qui chantent, et même, dirait-on, des flûtes qui rient.

Ce qui m'amuse encore, ce sont les regards furtifs que, tout en soufflant dans leurs instruments, ces infatigables flûtistes jettent de mon côté; leurs chuchotements quand, entre les morceaux, j'applaudis ou leur adresse quelques mots d'encouragement. L'un d'eux, sur un signe que je lui fais, me passe sa flûte : je la tourne et la retourne, la démonte, l'examine dans toutes ses parties, comme on le ferait d'une machine d'invention nouvelle.

Il faut voir alors comme ils me suivent des yeux, comme ils me sourient, comme ils paraissent heureux et fiers de mon attention!

Et quand je pense que ces jeunes Hawaïens, que j'ai vus si sérieusement à l'étude, ce matin, et que je viens d'entendre jouer, à cahier ouvert, des airs américains, anglais et hawaïens, sont les fils ou les neveux de ces sauvages que les hommes avec qui je converse ont commencé à civiliser, — et les petits-fils ou les petits-neveux de ces insulaires, plus sauvages encore, que Cook et Vancouver nous ont décrits — oh! alors, ce n'est plus seulement le sentiment de la curiosité satisfaite que j'éprouve, mais quelque chose de plus large et de plus généreux : ce que je sens satisfait en moi, c'est le senti-

Hosted by Google

ment de la sympathie universelle, fondé sur l'identité de nature, d'organisation physique et spirituelle de la grande famille humaine, et des titres de tous ses membres aux bienfaits de l'instruction, à la lumière et à la chaleur de la civilisation!

Le lendemain, promenade à cheval avec le gouverneur; il s'agit de m'habituer à l'allure de sa monture favorite, qu'il me confiera l'un de ces jours pour la grande excursion au volcan du Kilauea. Notre promenade d'aujourd'hui a pour objectif l'une des principales sucreries de l'île. A la sortie de Hilo, nous franchissons, sur un petit pont en bois, une rivière assez étroite en temps ordinaire, mais très grosse en ce moment, par suite des nombreuses averses de la saison; je viens d'en essuyer plusieurs, coup sur coup; heureusement elles passent vite, et la chaleur du soleil est tropicale, comme il convient d'ailleurs qu'elle le soit par 21° de latitude.

Les bords de la rivière sont cachés sous un splendide tapis de fougères herbacées : asplénies, ptéris, polypodes, aspidies, etc.; par-dessus ce tapis se dressent, à différentes hauteurs, des cocotiers, des artocarpes, des bambous, des manguiers, couronnés du plus riche feuillage; au delà, une mer ondoyante de cannes à sucre, — puis l'usine avec ses dépendances. Je vois les ouvriers couper les cannes à la hachette; d'autres, les porter par brassées à une rigole en plan incliné, les y jeter; entraînées par le courant, elles vont s'entasser dans un grand bassin, près de l'usine. Là, elles sont concassées entre les dents du broyeur; le suc qui en découle, après avoir bouilli jusqu'au degré de densité requis, passe dans les rafraîchissoirs, où il s'épaissit et brunit en se refroidissant; des réfrigérants, on l'introduit dans des caissons cylindriques, à pivot vertical, d'où, par l'effet d'un mouvement de rotation précipité, le sirop s'échappe, en dessous, dans des récipients *ad hoc*, tandis que, dans le caisson, le sucre brut reste, granulé, en petits cristaux plus ou moins fins, plus ou moins blonds, selon la richesse de la matière saccharifère. Le sirop purifié devient mélasse comes-

Hosted by Google

tible; le sucre brut épuré devient cassonade. Du produit brut, on emplit par pelletées de grandes futailles que l'on décharge sur l'aire d'un vaste magasin, et c'est là qu'on l'embarrique définitivement pour l'expédition à l'étranger, principalement aux États-Unis. On emploie dans l'usine une centaine d'ouvriers, tous Kanaks, sauf les contre-maîtres et autres chefs, qui sont Anglais, Américains ou Allemands.

Dimanche, 28 *avril*. — Les averses diluviennes se succèdent à de courts intervalles; la chaleur augmente avec l'humidité; la végétation s'épaissit presque à vue d'œil; la mer est agitée de petites vagues furibondes; la surface du ciel est non moins tourmentée que celle de la mer; de gros nuages gris semblent s'y disputer le prix de la course. C'est dimanche aujourd'hui; la pluie vient de cesser et la mer m'attire. Le sable de la grève, produit de la désintégration des roches volcaniques, est noir comme du charbon en poudre; on n'y voit ni coquillages, ni algues marines. A l'embouchure de la rivière, des Hawaïennes battent leur linge avec de massives barrettes cylindriques; d'autres Hawaïennes, à cheval à la façon des hommes (*astride*, selon l'expression anglaise), passent au grandissime galop, leur allure favorite. Comme elles se tiennent fièrement en selle! On dirait qu'elles y sont nées! Au delà d'une passerelle, une route étroite contourne des champs de taro et de patates; de-ci, de-là quelques maisonnettes en bois, à vérandahs dilapidées, où l'on cuisine sur de petits réchauds, puis une série de huttes faites avec des tiges d'herbe et des brindilles de fougère, à ouverture basse et étroite, la vraie hutte primitive; des enfants, des chats et des chiens, des ânes et des chevaux, les uns jouant, les autres broutant aux abords des habitations. Laissant la route, je suis les sinuosités d'un sentier qui paraît aboutir plus directement à la ville; je crois marcher sur un terrain solide, je m'embourbe dans une mare cachée sous des touffes de joncs et de fougères; je traverse, sur une jetée de pierres volcaniques et de troncs de cocotiers, un grand vivier d'eau saumâtre, propriété de S. M. Kamehameha; au moindre faux pas, je risque de

Hosted by Google

prendre un bain jusqu'à mi-jambe. Je demande mon chemin à quelques Kanaks engagés dans une conversation animée ; l'un d'eux, dans un anglais à peine intelligible, me répond qu'il va en ville et me fait signe de le suivre ; il porte au bras un panier avec un superbe poisson (une muge) ; cette muge, il était écrit, paraît-il, que j'aiderais à la croquer ; le Kanak la portait, en effet, au gouverneur, qui a dans ses attributions la gestion des viviers domaniaux.

A l'occasion du dimanche, je dirai deux mots des églises de Hilo. Il y a à Hilo deux églises congrégationalistes, la grande majorité des Hawaïens appartenant à cette confession, qui procède de la confession épiscopale. Ces églises sont : 1° *The native Church*, fréquentée principalement, comme le nom l'indique, par les indigènes, et 2° *The strangers Church*, l'église des étrangers — par étrangers, on entend les blancs ; — dans la première, on prie et l'on prêche en hawaïen ; dans la seconde, en anglais ; toutes les deux sont simples, modestes et proprettes : au-dessus de la porte d'entrée, à l'intérieur, une petite galerie pour les choristes ; en face, au fond, une estrade à rampe, qui sert de chaire ; dans l'enceinte, plusieurs rangs de banquettes non rembourrées. Ni autels, ni emblèmes d'aucune sorte ; pour tout ornement, des roses et des fougères à profusion. Les prières ne se lisent pas : le ministre seul les dit, l'assistance lit les psaumes ou les chante en chœur.

Lundi, 29 *avril*. — En route pour le volcan ! 30 milles à franchir en une journée ! Au dernier moment, le gouverneur s'est décidé à nous accompagner. Nous sommes dix : trois dames, — en amazones, bien entendu, — et sept cavaliers, y compris trois Kanaks, engagés pour le service de la caravane. J'ai un écuyer à moi seul ; il répond au nom laconique, mais peu euphonique, de Joë ; par contre, mon Bucéphale dresse l'oreille au nom peu laconique, mais euphonique, d'*Ulupalakua*. On ne se douterait pas de ce que peut renfermer un seul vocable hawaïen. Ulupalakua ne signifie rien moins que : « Fruit de l'arbre à pain, digne d'être goûté par les dieux ! »

Hosted by Google

Dès le début, averse sur averse, et quelles averses ! Il faut les recevoir pour les concevoir ! On dirait que toutes les cataractes du ciel se précipitent à la fois sur la terre. De parapluies, il n'en peut être question. A chaque intermission, je passe mon surtout trempé à Joë, qui l'étale sur sa monture ; à peine étalé, le déluge recommence, et toujours les mêmes alternatives, au pas ou au trot, sur des coulées d'éruptions anciennes et récentes, par-dessus de gros blocs de trachyte, au travers de mares, de flaques d'eau, de ravins profonds, jusqu'à notre unique relais, *the Halfway House,* d'où il faut se remettre en selle dans les mêmes conditions, toujours inondés et presque aveuglés par la pluie, qui ne nous laisse voir que lorsque nous en sommes tout près les obstacles innombrables dont la route est parsemée.

Enfin, vers le soir, au détour du chemin, à travers un massif d'arbres de haute futaie, nous arrivons à une route qui semble conduire à quelque lieu habité ; elle aboutit, en effet, au *Crater House*, l'auberge où nous aurons à passer la nuit.

Depuis quelque temps déjà, il me semblait entendre comme un grondement de tonnerre lointain ; par intervalles, le bruit grossissait, il se rapprochait, lorsque, aux abords d'une clairière, surgit tout à coup à nos yeux, quoi ?... le cratère du *Kilauea*, le cratère que nous croyions encore loin !

Le même choc électrique nous a saisis tous à la fois ; il nous tient muets, fascinés, comme rivés sur place.

Je m'attendais à voir une montagne, aux larges assises, terminée en cône, avec un épais panache de fumée. Au lieu de cela, le Kilauea est une immense dépression à plus de 1,000 pieds au-dessous du niveau du sol ; un abîme à ciel ouvert, de plusieurs lieues de tour, et que l'œil peut sonder dans toute sa profondeur. Ce fond est noir comme du bitume ; de toutes parts s'en échappent des colonnes de fumée, des tourbillons de vapeurs sulfureuses, des jets de feu, des gerbes d'étincelles, le tout accompagné de sifflements, de hurlements, de roulements souterrains de l'effet le plus lugubre.

Hosted by Google

Le tableau défie toute description. On ne peut que le contempler, dans un état de stupeur, mélange de ravissement et d'une sensation qui tient presque de la terreur!...

Mais, au milieu de notre contemplation, la nuit est venue nous surprendre! Heureusement, le *Crater House* n'est pas loin...

Du Crater House, 30 avril. — Hier, en arrivant, j'étais rompu, harrassé et comme paralysé d'une si rude chevauchée; ce n'est pas sans peine que j'ai pu, au bras du gouverneur, gagner la chambre qui m'était destinée.

Jamais je n'aurais cru que, dès le lendemain, je serais redevenu ingambe et dispos. Il en est ainsi cependant, et c'est au *lomilomi* que je le dois. J'ai dit déjà en quoi consiste le *lomilomi;* j'en puis expliquer maintenant les effets. J'éprouvais un engourdissement douloureux dans toutes les articulations et les muscles des épaules, des bras et des jambes. Aux premières applications du pouce de l'opérateur, par-dessus mon léger vêtement, le mal devenait plus cuisant; aux frictions suivantes, il était vif encore, mais peu à peu il s'amortissait, et le massage alors, succédant à la simple friction, et ramenant une bonne circulation dans la partie endolorie, j'y sentais renaître insensiblement une chaleur douce et bienfaisante. Aussitôt, le vieux Kanak passait à une autre partie du membre engourdi, procédant de la même façon, avec le même résultat, jusqu'à ce que, de ses doigts noueux, il eût parcouru toutes les touches de cette espèce de clavier de douleur.

En moins d'une heure, la torpeur générale avait fait place à une vague sensation de lassitude, mêlée d'un bien-être réel, et, bientôt après, je m'assoupis pour ne me réveiller que le matin, parfaitement reposé et ragaillardi.

Après le déjeuner, nous partions pour le volcan. Mais, avant de décrire le cratère, il faut que je dise quelques mots du *Crater House.*

Cette espèce de caravansérail, situé sur un plateau, à 4,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, loin de toute autre habitation humaine, comprend un corps de logis cen-

Hosted by Google

tral et différentes dépendances : cuisines, écuries, chalets pour les guides et les domestiques, etc.

L'enceinte principale est construite en gros rondins, en cannes de bambous, en faisceaux d'herbes et de fougères, avec une toiture en pignon des mêmes matériaux ; le pignon au moins deux fois et demie aussi haut que le corps de bâtiment.

A l'intérieur, une simple cloison de planches, d'environ 12 pieds de hauteur, forme la séparation des chambres, laissant tout l'espace au-dessus libre et indivis, de sorte que, d'une pièce à l'autre, on peut se parler sans même élever la voix. Ma chambre donne de plain-pied dans le *parlour* ou salon commun : dames et messieurs, dans les négligés les plus variés, s'y chauffent les pieds à l'âtre flambant, sous un vaste manteau de cheminée; vêtements et chaussures achèvent de sécher, le tout dans un désordre qui n'est pas précisément un effet de l'art.

Le déjeuner terminé, toute la caravane de la veille, plus deux guides de l'hôtel, se met en marche, chacun pourvu de l'alpenstock de rigueur.

Joë s'est fabriqué une paire de sandales avec des feuilles de cordyline et de pandanus.

On visite d'abord, dans le voisinage, une intéressante solfatare, d'un millier de pieds de superficie sur 20 à 25 pieds d'épaisseur. Le sol est chaud, élastique, tout fendillé; des fissures s'échappe une multitude de petites bouffées sulfureuses; les lèvres des crevasses, ainsi que le dessous de la croûte superficielle, quand on l'examine, sont revêtues des plus belles efflorescences, depuis le blanc jaunâtre jusqu'à l'orangé le plus foncé, formant des dessins d'une variété infinie, plus délicats et plus bizarres les uns que les autres. Il y a là de quoi observer et admirer pendant des heures entières.

Mais le temps presse. Les guides nous font prendre un sentier déclive, très raide, aboutissant à une terrasse naturelle, couverte d'arbustes, parmi lesquels semblent dominer les santalacées, et toute tapissée de jolies fougères, de mousses, de lichens, etc. De cette verte oasis, par un esca-

Hosted by Google

lier en rondins, plus rapide encore que le sentier, on arrive à un second plateau, aride et nu, aux flancs escarpés, qu'il faut descendre aussi avant de toucher du pied le fond du cratère.

M'y voici donc en personne, dans cette chaudière colossale qu'hier je n'ai pu mesurer que du regard! Son orifice, à fleur de sol, a bien, comme je l'estimais, environ 9 milles de circonférence, et ses parois verticales plongent à plus de 1,000 pieds dans les profondeurs de la terre.

Là, plus de trace de végétation, ni de vie animale. Rien qu'une surface noire de lave durcie, plane ou ondulée, bosselée ou ravinée; une croûte écailleuse qui craque sous le pied, aussi n'y pose-t-on le pied qu'à la suite du bâton, et, chaque fois qu'on la frappe du bâton, on entend un écho qui répond en dessous. Mais la confiance ne tarde pas à renaître. L'attention, d'ailleurs, est sollicitée au dehors par des accidents de terrain d'un aspect étrange, presque fantastique : ici, des boursouflures en forme de fourmilières, de ruches d'abeilles ou de gros ballons; là, de noirs entassements, comme des ruines de villes incendiées; plus loin, on dirait un champ labouré ou plutôt ravagé, ou bien une mer gelée, au fort de la tempête, avec ses vagues soulevées; plus loin encore, ce sont de massives coulées qui se dressent, hautes comme des collines, ou de vastes dépressions qui marquent l'emplacement d'anciens lacs de feu.

En effet, avant la grande éruption de 1868, on y voyait à l'œuvre jusqu'à trois de ces lacs de feu; une croûte solide les recouvre aujourd'hui, mais on sait que, sous cette croûte, la matière en fusion s'agite et cherche à se faire jour.

... Nous voici en vue d'une véritable montagne comme de fonte coulée. Une piste à peine visible y serpente de la base au sommet; d'énormes blocs de lave calcinée en obstruent les abords. Cette montagne n'est qu'une seule lame refroidie de la dernière éruption. Mais d'où vient ce sourd grondement? Ce doit être du centre de quelque grand travail souterrain; le bruit augmente, il éclate, avec de longs sifflements, des craquements, des trépidations, comme si l'abîme

Hosted by Google

allait s'entr'ouvrir sous nos pieds! Mais aussi nos pieds, en ce moment, posent sur l'emplacement même du *Halelemaumau,* l'ancien lac du Sud.

« Ce grand lac de feu, dont le diamètre mesure parfois « jusqu'à un demi-mille, bouillonne, se gonfle, s'irrite et « lance dans les airs des flots de matières incandescentes.

« Quand les parois de la chaudière viennent à se briser, « le liquide embrasé s'épanche en vagues de feu sur une « surface de 2 à 3 milles carrés, en répandant une clarté qui « illumine la voûte du ciel et s'y tient suspendue comme un « nuage enflammé. Alors l'atmosphère est chargée de brû- « lantes vapeurs de soufre; des cônes mugissants s'élèvent « et disparaissent brusquement; les croûtes qui recouvrent « les cavernes embrasées s'écroulent; des fissures s'échap- « pent aussitôt des ruisseaux de lave; des avalanches de « roches se détachent en rugissant des parois de la chau- « dière; des puits de feu s'ouvrent et grondent au fond du « cratère et, pendant longtemps, on croirait que toutes les « forges infernales de Pluton sont chauffées à leur maximum « d'intensité. »

C'est en ces termes qu'un témoin oculaire, le Révérend M. Coan de Hilo, décrit le spectacle chaotique que présentait le *Halelemaumau*, avant l'éruption de 1868.

L'état des choses a changé depuis : ce que l'on voit aujourd'hui, c'est, non plus la lave liquide, mais, comme je l'ai dit, la couche solide qui la recouvre : *solide,* jusqu'à quel point et jusques à *quand ?* Nul n'oserait le dire ! Quoi qu'il en soit, nous suivons les guides sur cette croûte, dont la chaleur se fait sentir au travers de nos chaussures.

L'air est saturé d'exhalaisons sulfureuses qui s'échappent par des cheminées naturelles, sous forme de cônes tronqués ; il y en a toute une série, de 20 à 30 pieds de hauteur. Ces cheminées, en communication directe avec le récipient interne, vomissent par leurs orifices latéraux, avec des bruits terrifiants, des amas de pierres ignées, de lave incandescente et de filaments vitreux, appelés dans le pays *cheveux de Pélé*, — *Pélé*, la terrible divinité hawaïenne qui préside aux convulsions du volcan.

Hosted by Google

Ces différentes matières, lancées dans l'espace, retombent de toutes parts à la surface, et leurs éclaboussures, amoncelées aux pieds des cônes, y forment des éminences, des buttes, plus ou moins hautes, mais toutes plus basses que les cônes avoisinants.

Heureusement que le sourd grondement précède toujours la détonation et qu'un intervalle d'une certaine durée s'écoule d'ordinaire entre une éruption et l'éruption suivante.

Au premier bruit précurseur, chacun, on le comprend, se sauve au plus vite et au plus loin. Mais, à l'aspect des grands spectacles de la nature, on ne songe guère aux suggestions de la prudence; l'émotion même du danger fait *oublier* le danger. C'est ainsi qu'immédiatement après la décharge, je grimpe en toute hâte au sommet d'une de ces buttes de scories; — là, me hissant, à l'aide de mon alpenstock, sur la pointe des pieds, je puis mettre ma vue de niveau avec l'ouverture latérale du cône attenant; — de brûlantes exhalaisons me font d'abord détourner les yeux; j'essaie encore, et encore, et je réussis enfin à jeter un rapide coup d'œil, puis un second, par la gueule béante, jusque dans la fournaise; j'y veux regarder une troisième fois, — mais *impossible :* je suis aveuglé, suffoqué par la chaleur et les gaz sulfureux... On me crie de descendre; tous les bras sont tendus pour me soutenir, et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, j'ai regagné, sain et sauf, la base du tas de scories.

Quant à ce que j'ai vu pendant ces quelques secondes, jamais, non, jamais je ne pourrai l'oublier.

J'ai vu la masse liquide embrasée, rouge comme du sang, agitée, fouettée dans tous les sens, lancée du fond de la chaudière contre ses parois, les lécher de ses langues de feu, s'y suspendre en stalactites enflammées, puis, s'en détachant, retomber au fond de la fournaise, pour passer et repasser encore par les mêmes alternances de flux et de reflux.

Malgré les remontrances du seul guide qui nous reste, — l'autre est rentré avec les trois dames atterrées, — mes compagnons veulent tenter la même aventure, c'est-à-dire escalader la butte. A peine le dernier en est-il descendu

Hosted by Google

qu'un long roulement souterrain se fait entendre, et, bientôt après, la détonation, suivie d'une décharge des plus formidables.

L'air est obscurci et infecté; le sol est jonché de déjections fumantes; les cônes eux-mêmes sont en feu et tremblent sur leurs bases; à leurs aspérités sont suspendues, comme la mousse aux vieux chênes, des touffes de ces cheveux de *Pélé*, sortis de la puissante filière du volcan.

Pendant la débandade, à l'ouverture du spectacle, je m'étais élancé, pour mieux voir, sur une de ces boursouflures en forme de ruche d'abeilles dont j'ai parlé; — je la croyais massive, — elle était creuse. J'y suis à peine juché, qu'elle éclate sous moi comme du verre, et je tombe, jusqu'à mi-corps, dans un large trou cylindrique. Pour le coup, je crois bien que c'en est fait de moi; les autres, me voyant m'engouffrer comme la statue du commandeur dans *le Festin de Pierre*, me croient aussi perdu; ils accourent tout effarés. Heureusement, le fond est solide, et, à l'aide d'une main amie, j'émerge de ma boîte à surprise, sans autre dommage que quelques contusions, l'air un peu piteux, mais à la satisfaction et aux rires de toute l'assistance. C'est ainsi que, comme il arrive souvent dans le cours de la vie, l'élément comique est venu, pour nous aussi, s'associer aux incidents émouvants de la journée.

... Les choses merveilleuses vues dans cette journée, l'ébranlement de tout mon être qui en est résulté sont bien de nature à faire oublier momentanément les fatigues et les sollicitations du corps; mais il y a le gîte à regagner; il faut d'ailleurs songer au lendemain; — tous, nous le sentons. — Le lendemain, en effet, nous nous remettions en route pour Hilo. Quelques jours après, nous apprenions que la croûte de lave, théâtre de nos récents exploits, avait cédé aux assauts de la lave liquide sous-jacente, et que deux des lacs de feu avaient reparu à la surface de leurs anciens lits !...

SALVADOR MORHANGE.

Hosted by Google

MINALOLO.

CONTE.

A ma filleule Zaza T...

Être clown... quel rêve !

Un jeune clown, un clown enfant, comme le petit Minalolo ! Et galoper, à cheval, tout autour d'un cirque, — ce cirque fût-il un cirque de kermesse, — dans un costume d'amour, de jockey ou de prince charmant... les cheveux frisés, les lèvres souriantes, l'air vainqueur; joli comme un jésus de cire et agile comme un jésus qui eût appris à faire la cabriole !

De dix minutes en dix minutes, un coin de la tente se relevait, secouant ses franges rouges dans la grosse poussière du dehors; la voix du pitre, nazillant ses calembredaines, arrivait, aiguë et déchirée, sur un roulement de tambour, en même temps qu'un bruit de monnaies tombant sur un plateau. Alors, dans la grande baraque toute sombre la foule s'engouffrait, pressée, riante, s'écrasant, comme apportant avec elle un peu de la gaîté énorme, de l'entrain endiablé de la fête.

On allumait les lampes; devant la scène, le rideau était tendu : un rideau de toile peinte représentant la célèbre chèvre Elly toute droite, debout sur une édifice de bouteilles renversées, ayant de chaque côté le même sauvage avalant de l'étoupe; l'encadrement simulait une suite ininterrompue de clowns en bas-âge et de demoiselles court vêtues faisant la haute école sur des coursiers à longues crinières.

Et, comme l'élève Rey, assis sur sa banquette, l'une

Hosted by Google

des premières après l'orchestre, considérait ces choses : la tente de coutil gris ballonnée, par places, sous le vent, les gradins à draperies éclatantes, festonnées d'or, les quinquets fumeux de la rampe, les guirlandes de fleurs artificielles tombant des solives; tout ce monde entassé, tous ces visages réjouis, curieux, impatients, il se répétait, à lui-même, les yeux luisants, fixés sur ce rideau fermé, derrière lequel on ne savait quoi de fabuleux et d'extraordinaire se préparait :

— Oh ! être le petit Minalolo !

Lorsque toutes, absolument toutes les places furent occupées, la toile se leva péniblement, avec une plainte sourde des fils métalliques qui grinçaient sur les roulettes mal graissées ; les lampes semblèrent plus lumineuses, la baraque apparut brillante, dans son clinquant, comme si le soleil y fût tombé, et le spectacle commença.

Un trapèze oscillait au milieu de la piste et, sans qu'on sût comment cela s'était fait, un homme en maillot couleur chair, ayant un petit caleçon de velours gros bleu, s'y trouva suspendu par les dents ; au même instant, un jeune Chinois, sortant des frises, exécutait en l'air, monté sur un vélocipède dont les roues à rainures glissaient sur des câbles tendus, une gymnastique vertigineuse et, après celui-là, un nombre infini d'autres jeunes Chinois dégringolèrent de partout, chacun chevauchant son vélocipède et roulant, très haut, dans un océan de décors remontés, de herses, de barres de fer, si vite, d'une façon si rapide et si inattendue que c'est à peine si, dans l'éclair des grandes roues s'enlevant l'une derrière l'autre, on distinguait un tourbillonnement de longues queues noires, de moustaches effilées se secouant en cadence, les clochettes dorées des chapeaux pointus, le balancement des manches pagodes ourlées de pierreries diverses, le mouvement continu et régulier des pieds chaussés de souliers à la poulaine, en maroquin rouge, le triangle, plus pâle, des bas de soie sortant des culottes larges ; en dessous, un arlequin vêtu de jaune raclait du violon, brodant toutes espèces de variations capricieuses sur l'air du *Clair de la Lune* et,

Hosted by Google

sans interrompre aucunement sa musique, risquait les culbutes les plus invraisemblables ; Polichinelle serrait de près Colombine ; Pierrot, d'une niaiserie profonde ce soir-là, tombait tour à tour dans le sac de farine et dans le sac de suie ; Paillasse battait la grosse caisse, à crever son cuir ; un Anglais excentrique trottinait galamment sur sa tête et une dame corpulente, en jupe de tarlatane pailletée d'étincelles, les cheveux plantés de fleurs ainsi qu'un parterre épanoui, maintenait sur ses robustes épaules toute sa famille superposée.

Les spectateurs ouvraient de grands yeux, battaient des mains ; mais, souvent, ce cri partait, insistant, prouvant bien que là n'était pas tout l'attrait de la représentation :

— Minalolo ! Et Minalolo ?

On gardait Minalolo pour la fin. L'élève Rey, en habitué du cirque Galatzi, savait cela ; et, muet, presque indifférent à tout le reste, les coudes sous le menton, il attendait.

Il n'eut pas un encouragement pour le farouche Bradaola qui, avec une résolution, à la vérité inexplicable, et des grimaces tragiques bien dignes d'une bonne parole, mangea non seulement des paquets d'étoupe, comme l'enluminure du rideau et la disposition du programme l'annonçaient, mais encore des sabres aux lames tranchantes, des pièces d'argent et jusqu'à des mèches enflammées, des chandelles incandescentes, des choses en feu, brazillantes, de ce rouge tremblotant et limpide des gelées de groseilles ; le monsieur correct, en gants blancs, qui poignarde son épouse à travers un panier le laissa froid, ainsi que l'intéressant artiste qui, à lui seul, joue le drame du *Petit Chaperon rouge* et trouve trois voix différentes pour faire le loup, l'enfant et la mère-grand.

Enfin, tous les vélocipèdes disparurent, s'enfoncèrent, l'un après l'autre, emportant tous les Chinois dans les combles ; le trapèze remonta en l'air ; Colombine, de son pas léger, et Polichinelle, et Arlequin et les gymnastes, et l'Anglais aux dislocations excentriques, et la dame corpulente suivie de sa nombreuse famille, et Bradaola, et le monsieur correct et l'acteur ventriloque, et tous les artistes de la troupe dispa-

Hosted by Google

rurent du théâtre... Paillasse, peu après, revint seul, un tablier autour de la taille, et, mélancoliquement, il arrosa, puis sema de sable frais la piste; à cette vue un frémissement parcourut l'assemblée, on se disait :

— C'est pour le petit Minalolo; il va venir!

Et, tout à coup, dans un nuage de gaze rose, le petit Minalolo parut, debout sur un poney blanc, tout habillé de satin, avec des flots de rubans sur les épaules, un cercle de papier écarlate à la main, la bouche arrondie par un joli sourire, les pieds serrés dans de hauts brodequins de satin cerise, assortis à son costume, tenant sous le bras une mignonne cravache fleurie au pommeau, une mouche noire au coin de l'œil droit, les cheveux légèrement poudrés, la mine radieuse, coquet, pomponné comme le saint Jean-Baptiste des processions, et saluant.

Tandis qu'il crevait le premier rond de papier, un grand silence s'était fait; il retomba gracieusement, des deux pieds, sur le dos de son poney et l'exercice se continua, les cercles se multipliant, de toutes couleurs, et Minalolo passant au travers, de plus en plus vite, aux sons d'un orchestre invisible, sans qu'il manifestât aucune fatigue, sans que son éblouissant habit de prince des contes de fées, mi-partie cerise et blanc, se trouvât frôlé seulement; sous lui, le cheval caracolait, faisait de grands bonds, se tenait tout droit sur ses pieds de derrière, pendant que, prestement, il sautait et, tant étaient habiles et l'animal et l'enfant, tous les deux se retrouvaient en position, l'un sous l'autre, au moment voulu, sans se manquer jamais.

Aux ronds de papier succédèrent des guirlandes de fleurs, des écharpes de mousseline, des cordes de soie; à la lueur dansante des quinquets, la piste, dont le sable roux se jonchait de pétales effeuillés, de morceaux de paillon, de déchirures d'étoffes vaporeuses et de papiers aux nuances tendres, faisait penser à un endroit fantastique, enchanté, bizarre, et le petit Minalolo, dans sa voltige rapide, à travers la gaze rose qui lui servait de bouclier, semblait un frêle oiseau étincelant, bigarré, fuyant on ne savait quel ennemi invisible, avec d'éperdus battements d'ailes.

Hosted by Google

Longtemps ce fut ainsi ; longtemps le petit sauta, retomba, pirouetta, jetant dédaigneusement les ronds de papier après les tresses de soie, et les ballons de taffetas gommé après les gerbes de roses à feuilles d'argent ; et les spectateurs, ravis, sous le charme, l'exaltaient encore, répétant :

— Va, va donc !... Allons, houp ! C'est ça... il est étonnant. Vive Minalolo !

Puis, soudain, il perdit l'équilibre, son pied s'entortilla dans son bouclier de gaze rose, il tournoya sur lui-même et, d'un seul coup, sans qu'il eût eu le temps de crier, brusquement, brutalement, il fut projeté sur la balustrade, près du public. Il tomba là, le corps en deux, ainsi qu'une marionnette cassée.

L'élève Rey vit qu'il était tout blanc et que des gouttes vermeilles, d'une teinte pâle et douce comme la gaze de son bouclier, tombaient, une à une, de son front fendu sur le seul bois mal équarri du plancher. Toute la salle s'était levée, d'un élan : on croyait le petit Minalolo mort. Et lorsque le Paillasse l'eût emporté, sur son épaule, de même qu'il eût fait d'une chose, immobiles, debout sur les bancs, sans un mot, hommes et femmes attendirent, voulant qu'on leur dît la fin.

La piste, déserte maintenant, avec ses herses remontées, ses engins innombrables, mis paralèlement, comme les cordages d'un navire à voiles, son sable fin où traînait un éparpillement de petits débris indistincts, paraissait énorme et le vent, en se jouant dans les pans de la tente, ricanait d'une façon sinistre ; du haut en bas des gradins les ornements de zinc doré, sur les draperies grenat, se montraient tels qu'ils étaient, horribles, ne laissant plus aucune illusion et, par la baie étroite de l'entrée, une odeur de friture à la graisse, de poudre brûlée, de moules à l'oignon et de poussière chaude pénétrait.

Une stupeur avait pris le monde, un gros silence régnait : on eût entendu un papillon voler.

L'élève Rey frissonnait, très ému, deux larmes roulant au fond de ses yeux et, bien qu'il montrât le poing, de loin, au

Hosted by Google

rideau à demi descendu, à la chèvre savante dont on apercevait les jolis sabots lustrés, aux demoiselles faisant la haute école, à voix basse, il soupira :

— Oh ! être lui !

Le petit Minalolo n'était pas mort ; il se remettait déjà de son évanouissement et avait la ferme volonté de poursuivre la représentation.

Le Paillasse, en faisant la révérence, vint annoncer cette heureuse nouvelle.

Le petit Minalolo vivait.

Il revint bientôt, le front bandé, ses pauvres joues sans couleur, frottées de carmin aux pommettes, une lueur de fièvre dans les prunelles et, au bruit des applaudissements frénétiques de ce public naïf dont il était le favori, quelque chose comme le joujou préféré, il continua ses sauts périlleux. On lui jetait des fleurs, on lui jetait des oranges, des pains d'épices, et il rendait des baisers, du bout de ses doigts fluets. L'élève Rey, trépignant sur place, en proie à un enthousiasme délirant, lança sa casquette d'uniforme, son mouchoir, ses billes ; et, à chaque nouvelle offrande qu'il envoyait de cette expéditive manière, il criait :

— Bravo, bravo !

A ce moment, il eût donné volontiers sa toupie de prédilection, pour être le petit Minalolo.

Et plus tard, lorsque, après qu'on eut vu Minalolo s'élever et disparaître dans un feu de Bengale violet, maître Bolsius, le pion, prit son élève par la main, pour le ramener au pensionnat, — tandis que les tourniquets, mis en branle, tournaient sur leur axe, lourdement, avec un bruit de porcelaines remuées, qu'aux chevaux de bois la même haridelle pelée et aveugle suivait toujours, pas à pas, ses lignes, enlevant l'établissement, hommes et bêtes, d'un air triste ; que sur la plateforme du cirque Galatzi, où courait maintenant un cordon de lampions minces, effarés par le vent, le pitre, faisant la parade, redisait de sa voix fêlée : « C' n'est que cinquante centimes, messieurs, cinquante centimes, cinquante cen-

Hosted by Google

times!...Venez applaudir le jeune Minalolo ! » ; qu'aux tirs à la carabine, les Turcs tombaient drus, frappés au visage, — enveloppant tout le champ de foire d'un regard profond, encore une fois il dit :

— Je voudrais bien être clown!

— Clown? s'écria maître Bolsius, très surpris, je croyais que vous vouliez devenir soldat.

— Ah! bah! c'est bien la même chose, allez : clown ou soldat... au moins, quand vous mourez tout le monde le sait, et on parle de vous.

L'élève Rey pouvait grandir : il comprenait déjà la gloire comme on doit la comprendre. Et, après cela, clown ou soldat, qu'importe!

M. Van de Wiele.

Hosted by Google

LA CRITIQUE ET LES CRITIQUES.

Jamais la critique n'a préoccupé plus vivement qu'aujourd'hui les artistes; jamais non plus, à une époque où partout on a compris toute son importance et où, devenue elle-même un art, elle a su s'élever si haut et parler si librement, jamais, dis-je, on ne lui a livré tant d'assauts pour la faire sortir de son rôle. La matérialité du siècle, la concurrence, la lutte pour la vie, envahissant des domaines qui eussent dû rester inviolés, détournent peu à peu les esprits des sommets. C'est à qui fera crier le plus fort, à son profit, la grande voix de la publicité, qui a remplacé de nos jours la voix de la Renommée. Aux yeux de bien des artistes, la critique, qui dispose de cette voix, n'est plus un juge ou un conseiller; c'est un intermédiaire entre le vendeur et l'acheteur, — un intermédiaire obligé, nécessaire, et qui n'est respectable qu'autant qu'il remplit bien cet office.

On a beaucoup parlé, en ces derniers temps, de la critique et de ses droits. Mais le sujet n'est pas épuisé. Sans nous appesantir sur des choses qui ont été dites mieux que nous ne pourrions les dire, et en essayant de toucher à des points qui n'ont pas été traités, on pourrait y revenir encore, après avoir rappelé brièvement comment la critique est née et ce qu'elle était hier avant d'être ce qu'elle est aujourd'hui. Il ne serait pas indispensable pour cela de remonter jusqu'au déluge. Rien ne prouve d'ailleurs qu'il existât des critiques à cette époque; ou, s'il en existait, il est probable qu'ils se sont tous noyés — avec les artistes. L'antiquité ne nous

Hosted by Google

apprendrait pas grand'chose non plus, si ce n'est le nom du premier critique dont l'histoire fasse mention, — Zoïle. Origine au premier abord peu flatteuse pour les aristarques modernes, étant donnée la détestable réputation dont jouissait Zoïle. Il avait osé censurer Homère ! Lui, ver de terre, insulter une étoile ! C'était pis que de l'audace, c'était du blasphème. Et tout de suite on a donné ce Zoïle comme patron aux censeurs envieux et de mauvaise foi, aux calomniateurs à gage, embusqués dans les bas-fonds de l'art et de la littérature. Il paraît cependant qu'il n'était pas si méchant qu'on veut bien le prétendre. On est revenu des anciennes accusations. Ce Zoïle était un grammairien fort estimé et fort savant; Denys d'Halicarnasse vante son impartialité et sa modération, et il ne dit point du tout que sa critique d'Homère fût injuste ou passionnée, encore moins qu'elle lui valut la chance d'être brûlé vif, comme la tradition le raconte. Fiez-vous donc aux traditions !

Mais Zoïle faisait de la critique littéraire, et c'est de la critique d'art spécialement dont nous avons à nous occuper; et cette critique-là, très différente de l'autre par son caractère et par ses moyens, est d'origine toute moderne. Nos ancêtres, qui étaient entourés pourtant d'œuvres d'art nombreuses, n'ont — chose curieuse — jamais songé à analyser leurs impressions, ni à les exprimer. Leur admiration pour les monuments qui s'élevaient autour d'eux n'est pas douteuse; nous en trouvons plus d'une trace; mais nulle part nous ne trouvons formulées les raisons de cette admiration, ni pendant le moyen âge, ni au XVI^e^ siècle, ni même au temps où les rois de France attiraient à leur cour des artistes étrangers, comme Benvenuto Cellini et Léonard de Vinci, ce qui prouvait bien que l'art et les artistes étaient chez eux en grand honneur. Les écrivains, les érudits ne s'inquiètent même pas de savoir qui a produit les chefs-d'œuvre anonymes à la naissance desquels ils assistaient et qui sont devenus aujourd'hui l'objet de recherches si ardentes et parfois si infructueuses. Rabelais visite Rome; il parle avec enthousiasme dans ses *Lettres* des trésors archéologiques

Hosted by Google

qu'il y a vus ; mais de la Rome contemporaine, de la Rome de Léon X, pas un mot. Montaigne va aussi en Italie ; mêmes préoccupations. Il remarque pourtant, lui, les statues de Michel-Ange, le *Moïse*, le tombeau de Médicis ; mais c'est tout ; il passe à coté des fresques de la Chapelle Sixtine, à côté des Loges et des Chambres de Raphaël sans leur consacrer la moindre mention !

Ce n'est qu'au XVII^e^ siècle qu'on se met à raisonner un peu. On discute ; on analyse ses impressions. Il est certain que l'hôtel de Rambouillet, où l'on s'occupait de tout, où l'on apportait pour les commenter les nouvelles les plus diverses, dut s'entretenir également des œuvres produites par les artistes de cette époque, bien que les entretiens ne franchissent guère les murs de l'hôtel et qu'il n'en restât, sitôt terminés, que des échos à peine perceptibles. Des collections particulières s'étaient formées ; on en parlait, on en discutait les mérites. L'esprit de comparaison naissait ainsi tout naturellement. Les antipathies, comme les sympathies, se faisaient jour. Rubens, appelé en France par Marie de Médicis, n'était pas admiré de tout le monde ; loin de là ; son génie robuste dérangeait les habitudes graves et polies de cette cour bien réglée. Plus tard, Louis XIV prononcera son mot célèbre à propos de Teniers : « Qu'on enlève tous ces magots ! » Certes, ce n'était point là, de sa part, une preuve de bon goût ; mais c'était une preuve de sens critique.

Au XVII^e^ siècle aussi on commence à écrire, en France, sur des questions générales intéressant les beaux-arts. Le *Parallèle de l'architecture ancienne et de la moderne*, par De Chambray (1650), l'*Idée de la perfection de la peinture* (1662), par le même ; puis le plaidoyer d'un avocat, Lamoignon de Basville, défendant la cause de l'art contre le métier ; puis enfin les *Entretiens sur la peinture* et la rédaction des conférences faites à l'Académie de peinture par Félibien, secrétaire de cette Académie : — tels sont les premiers ouvrages sérieux qui virent le jour. Mais ces ouvrages n'étaient pas encore ce qu'on peut appeler de la vraie critique. C'étaient des dissertations froides et sèches, des traités

Hosted by Google

didactiques, des biographies où l'on chercherait vainement la trace d'une véritable indépendance de jugement. On dirait que, dans ce siècle de la belle langue française, et même dans le siècle suivant, on ne connût pas même la valeur exacte des mots qu'on employait ; le mot *grâce* revenait à tout bout de champ ; c'était le suprême éloge ; quand on avait dit qu'une œuvre avait « de la grâce », on avait tout dit. Point d'analyse raisonnée. Et puis, que de préjugés, que d'exclusivisme dans l'admiration ! L'art gothique était alors l'objet d'un souverain mépris ; on dédaignait même les œuvres de la Renaissance, pour ne trouver digne d'éloges que l'antiquité romaine. On alla jusqu'à réclamer un jour la démolition de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois pour y élever, à la place du vieil édifice gothique, un édifice « orné des ordres grecs » ! Le président Des Brosses, un des écrivains les plus sérieux du XVIII^e^ siècle, traitait la cathédrale de Milan, cette superbe cathédrale, l'une des plus belles de l'Italie, de *travail prodigieux et barbare*. Un autre, Laugier, n'avait pas assez de toute son horreur pour blâmer l'architecture ogivale et ce qu'il appelait sa *pesanteur d'esprit et sa grossièreté tout à fait choquante*.

Dans la peinture, l'Italie et la France étaient seules estimées. La peinture flamande et la peinture hollandaise étaient tout ce qu'il y avait de plus affreux. Metsys, Rembrandt, Rubens lui-même étaient repoussés avec mépris. Et cette aversion se prolongea pendant tout le XVIII^e^ siècle, qui n'eut jamais le sentiment de ce qu'il y avait de réellement beau dans les écoles primitives. Parmi les Flamands et les Hollandais, quelques-uns seuls étaient recherchés, les petits maîtres, Mieris, Metsu, Gérard Dow, avec leurs tableaux de petites dimensions, de placement facile, et dont les sujets, amoureusement caressés, rentraient assez dans les goûts du moment. Rubens pourtant avait des partisans, opposés à ceux qui n'avaient d'adoration que pour l'art de Nicolas Poussin. L'un de ses plus ardents défenseurs fut aussi celui qui montra, l'un des premiers, dans l'appréciation des œuvres artistiques, une réelle indépendance d'esprit. Il se nommait

Hosted by Google

Roger de Piles. Il fit tout ce qui lui était possible pour ramener un peu le public au maître d'Anvers, qui n'était pas compris; il n'y réussit que faiblement. Il est vrai qu'il avait, malgré sa rare indépendance et son jugement éclairé, de singulières idées. Il avait inventé un système bizarre de déterminer le mérite des maîtres; il l'appelait la *balance des peintres*. Cela consistait à évaluer en chiffres le mérite de chaque artiste dans chaque division de l'art, — la composition, le dessin, le coloris et l'expression; la perfection était représentée par le nombre 20; on additionnait, et le résultat de l'addition fixait le rang définitif de l'artiste dans la hiérarchie du talent.

La véritable critique d'art naquit, vers le milieu du XVIII^e^ siècle, d'un façon lente et progressive, avec la formation du Musée de Louvre et l'organisation des expositions publiques, qui étaient, pour ainsi dire, comme elles sont aujourd'hui, une invitation adressée par les artistes exposants au public d'exprimer son avis sur leurs œuvres. Immédiatement, de tous côtés, on se mit à écrire sur les arts et les artistes, en prose, en vers, dans tous les formats et dans tous les styles.

Cette avalanche de littérature eut bientôt le résultat auquel il fallait s'attendre. MM. les académiciens, qui étaient seuls admis à exposer, n'étaient pas habitués à ce que les écrivains imprimassent ainsi toute vive, sans crier gare, leur opinion sur leurs œuvres, surtout quand cette opinion n'était pas tout à fait flatteuse. Il se fâchèrent. Il y eut d'épouvantables scandales. Le surintendant de Tournehem, à qui les artistes étaient venus se plaindre, essaya de leur persuader de n'opposer que le dédain et le silence à ces attaques irrévérencieuses. Mais ce fut en vain. L'Académie réclama des mesures répressives contre les audacieux qui n'avaient pas assez d'égard pour sa majesté, et elle les obtint. On institua une commission d'examen, une sorte de censure, à qui les écrits devaient être soumis avant d'être autorisés et qui les corrigeait comme bon lui semblait.

Hosted by Google

En même temps, les artistes ne se gênaient pas pour se venger, de leur côté, des choses désagréables que la censure avait laissé passer. Un des critiques de ce temps les plus harcelés par eux était La Font de Saint-Yenne. Ses *Réflexions sur les Salons de* 1746 *et* 1753, quoique très modérées, avaient fait enrager les artistes, habitués aux plates louanges du *Mercure*. On s'en vengea par des caricatures. On le représentait, par exemple, en aveugle des Quinze-Vingts, inspectant un tableau, une loupe à la main, — ou bien encore sous la forme gracieuse de maître Aliboron, avec des oreilles longues comme ça, et brayant sa critique au milieu d'une sarabande folle de Satyres et de Harpies. C'est ainsi que, de nos jours, le peintre Wiertz se vengea du critique Victor Joly en le représentant sous les traits de *Don Quiblague*, avec une figure affreuse, de grandes moustaches, les yeux sortant de leur orbite et l'air ridiculement menaçant. Esprit d'artiste.

Un beau jour, Diderot fit son apparition, Diderot qui fut réellement le père de la critique d'art, telle qu'elle a été et qu'elle est encore pratiquée par des hommes qui s'appellent Charles Blanc, Thoré, Edmond About, Paul Mantz, Ernest Chesneau, et qui l'éleva tout de suite, avec son jugement fin, sa passion des belles choses et l'ardeur qu'il mettait dans tout ce qu'il faisait, au-dessus des petites mesquineries habituelles. Quelles idées nouvelles il apportait ! Quelle franchise d'allure et de langage ! On se figure l'effet que devait produire, en plein XVIII^e^ siècle, cet écrivain qui s'avisait de recommander aux artistes l'étude exclusive de la nature, en leur disant : « Faites ce que vous voyez; allez dans les rues, sur les places, dans les marchés, à l'église, au cabaret, et peignez cela! Peignez des paysages authentiques, au lieu de décorations de théâtre, des paysans, de vrais paysans, au lieu de bergers d'opéra-comique, de vrais hommes au lieu de mannequins ! » On n'avait jamais entendu rien de pareil.

Après Diderot la note change. De sérieuse, elle redevient badine. On voit reparaître un tas de petits livres en prose et

Hosted by Google

en vers, presque tous fort inoffensifs et qui n'ont de remarquable que leurs titres abracadabrants. Un jeune écrivain français, M. Maurice Duseigneur, à qui nous empruntons ces renseignements, s'est amusé à les collectionner; il y en a d'assez drôles : *les Chinois au Salon*; *les Lettres de M. Raphaël à son ami Gérôme, râpeur de tabac et riboteur; la Peinturomanie; la Berlue des connaisseurs; l'Ombre de Raphaël à son neveu.* Puis, entre autres, *les Plaintes de M. Badigeon, marchand de couleurs*, qui sont originales. Ce M. Badigeon se plaint — ironiquement — des critiques dont les artistes sont l'objet. — « Ces critiques, dit-il, finiront par dégoûter les gens de faire de la peinture; et alors, moi, Badigeon, marchand de couleurs, qu'est-ce que je deviendrai? Je n'aurai plus qu'à fermer boutique... » C'est de cette théorie mercantile qu'écloront plus tard les procès intentés par les artistes aux critiques d'art.

Il y en avait bien d'autres encore : *le Mort vivant au Salon; le Lit de justice du Dieu des arts ou le Pied de nez des critiques du Salon*, — que sais-je encore? Ces titres étranges, qui montrent bien la futilité de l'époque, sont parfois expliqués de façon plus étrange encore. Ainsi, par exemple, un des comptes rendus du Salon de cette époque est intitulé : *les Peintres volants au Salon de* 1783. Voulez-vous savoir pourquoi *les Peintres volants?* Tout simplement parce que, cette année-là, les peintres ont pris un bel essor!

En France, tout finit par des chansons; c'est sous la forme de chansons qu'une masse de ces comptes rendus sont écrits; ils se chantent sur des airs de vaudeville à la mode; plusieurs sont même assez joliment tournés.

Regardez ce paysage,
C'est Philis, c'est un berger
Du chant briguant l'avantage;
Palémon va les juger.
Ils ont cessé leur tapage;
Que décide Palémon?
Que le tableau n'est pas bon (*bis*).

Et voilà le tableau jugé.

Hosted by Google

Parfois, des quatrains, — dont on trouverait l'application aujourd'hui même encore, surtout aujourd'hui, où règne la mode des beaux cadres, étincelants et ouvragés.

Tout est blafard dans ce tableau
On ne peut le voir sans murmure;
Et l'œil n'y découvre de beau
Que la bordure.

Quelques critiques inaugurent des façons nouvelles de parler des artistes. L'un classe les exposants par ordre de rimes : « En *ard* : J'ai — dit-il — Binard, Balvinard, Fragonard, Favard, Gaudard et Vafflard ; en *el* : J'ai Noël, Marbel et Tourel. » Et ainsi de suite. Un autre les expédie avec une désinvolture charmante :

« N° 351. — Croûte par M. Robineau. »

« N° 365. — Jolie gouache par M. Moreau. »

Tout le salon défile ainsi : « Bon; — assez bon ; — mal modelé; — sec ; — faible; — joli; — passons. » C'était de la critique expéditive. Si extraordinaire qu'il nous paraisse, ce système est pourtant le même que Wiertz, il y a quelques années, mit en pratique chez nous; voulant donner une leçon aux journalistes qui se permettaient de juger les artistes en donnant les raisons détaillées de leurs jugements, il prit la plume et écrivit dans *leNational* le compte rendu de l'exposition de 1848. Voici comment il procéda :

« Robbe (Louis). *Animaux en pâturage.* Ton vigoureux. Harmonie.

« Van Schendel. *Un marché hollandais.* Rendu.

« Stevens (Jos.). *Les mendiants de Bruxelles le matin.* Couleur. Faire.

« Lapito. *Vue prise aux environs de Savonne.* Choix des lignes. Style.

« Van Lérius. *La chute de l'homme.* Distribution de la lumière.

« Hamman. *La lecture pantagruélique.* Composition. Coloris.

« Hamman. *André Vésale.* Harmonie. »

Hosted by Google

Il y avait, comme cela, plusieurs colonnes de journal toutes pleines, et je vous jure que ce n'était pas amusant. On ne dit pas si les artistes, ainsi discutés, ont été satisfaits.

Cette critique à fleur de peau, dont le XVIII^e^ siècle et les premières années du XIX^e^ avaient été inondés, ne persista pas longtemps, heureusement. En 1810, Guizot publiait son étude sur *les Beaux-Arts en France;* en 1822, Thiers, qui devinait le grand Delacroix, débutait dans le *Constitutionnel* par ses articles d'art, si remarqués. Puis arrivait, en 1831, Gustave Planche, qui fut bien vite, avec quelques-uns venus après lui, à la tête de la critique en France; car c'est de la France, on ne saurait le nier, que nous sont venues, en ce siècle, toutes les initiatives du mouvement artistique et littéraire. Les autres, ceux qui pratiquent aujourd'hui ce dur métier qui consiste à apprécier les œuvres de leurs contemporains, sont connus; ils ont des mérites divers, et, bien que les excellents soient rares, ils ont aussi le nombre.

Cette multiplicité des critiques, souvent improvisés, a fait que l'on a parfois attaqué très rudement la critique elle-même. On s'est demandé : La critique est-elle utile? Plusieurs artistes — ceux-là même que la critique avait quelque peu rudoyés — ont répondu carrément : Non, la critique n'est pas utile. Wiertz, on le devine, était de leur avis. Il estimait que « *pour juger de la peinture, les gens d'esprit sont des ignorants, et les ignorants sont des gens d'esprit* ». D'après lui, les meilleurs critiques, ce sont les cuisinières et les cordonniers. La boutade était drôle, mais le plus curieux, c'est qu'il y croyait. Un jour, dans un moment d'exaspération, il mit au concours la question suivante : *De l'influence pernicieuse du journalisme sur les arts et les lettres.* Il offrait en prix au vainqueur son grand tableau, son premier succès, les *Grecs se disputant le corps de Patrocle*... Ce fut un journaliste, Louis Labarre, qui fut couronné!

Wiertz n'aimait pas la critique, qui avait été dure pour lui dans les commencements; il la déclarait absurde, mauvaise, et il n'était pas seul à le croire; plus d'un artiste

Hosted by Google

le croit encore aujourd'hui. Eh bien ! non, ce n'est pas parce que la critique est souvent mal faite qu'il faut la condamner sans aucune rémission. Elle est utile. Elle est utile aux artistes premièrement. Qui parlerait d'eux, si ce n'est la critique? La critique est parfois même un peu, disons-le hardiment, comme ces hommes-affiches qui se promènent dans les rues pour faire connaître certaines marchandises. Elle proclame leurs noms en tous lieux, et si elle n'existait plus, ceux même qui en réclament avec tant d'insistance l'abolition se hâteraient de la réinventer.

La critique, dit-on, n'a jamais fait faire un seul progrès aux arts. D'abord, cela n'est pas prouvé ; si son absence n'a pas empêché la gloire des maîtres en des temps où elle n'existait pas, il n'est pas certain que sa présence n'a pas quelque importance aujourd'hui, où l'on a pris l'habitude, dans le public, de compter sur la presse pour se mettre au courant de tout ce qui se fait et de tout ce qui se dit. Mais la critique n'est pas faite seulement pour les artistes ; elle est faite aussi pour le public, — et ici elle joue un rôle vraiment utile, elle a une vraie mission à remplir, celle de faire l'éducation du public, du public profane encore dans les choses de l'art, de le guider, de l'éclairer, de lui inspirer le goût du beau en lui en parlant sans cesse, dans un langage qu'il peut comprendre.

On a remarqué cent fois cette propension de la foule à admirer, dans les œuvres d'art, ce qui n'en est, le plus souvent, que le côté vulgaire et défectueux ; une *croûte* lui plaira souvent mieux qu'un chef-d'œuvre, parce que la *croûte* aura un côté amusant ou un côté de fini qui manquera au chef-d'œuvre, conçu peut-être dans un style plus sévère et d'une facture plus large. Eh bien ! ce sont ces défauts de goût que la critique peut corriger ; elle doit dire à la foule les raisons pour lesquelles ce qu'elle aime est indigne de son amour et ce qu'elle déteste est, au contraire, digne d'être aimé. Et ainsi, peu à peu, on verra le public aller vers les beaux côtés, les côtés sérieux de l'art, y prendre intérêt, les apprécier, y trouver un plaisir qu'il n'avait pas ressenti

Hosted by Google

auparavant. La preuve, nous l'avons sous nos yeux. Depuis cent ans, le goût des arts ne s'est-il pas propagé considérablement? Jadis, l'art était aristocratique, il était réservé à une petite classe de privilégiés; les autres l'ignoraient; on ne leur en parlait pas, il était lettre morte pour eux. Aujourd'hui, l'art est démocratique; il est le bien de tous; tous le connaissent, et bientôt, espérons-le, tous l'aimeront.

Et puis, de nos jours, quelles sont les questions qui ne sont pas soumises à la discussion? Dans le siècle de libre examen où nous vivons, la science, l'histoire, la philosophie, la politique sont l'objet de débats ardents, féconds, d'où sort la lumière. Rien de ce qui est humain ne nous est étranger. Pourquoi l'art, qui a, lui aussi, un rôle social et humanitaire, ne serait-il pas, lui aussi, discuté? Et la critique est-elle autre chose que la discussion? Fait-elle autre chose que formuler des opinions, peut-être erronées, mais entre lesquelles le public, qui juge en dernier ressort, choisit celle qui lui paraît la plus juste et la plus conforme à ses propres impressions? C'est un combat de tous les jours, opiniâtre, acharné, un combat qui se livre au-dessus des mesquines préoccupations de la vie matérielle, dans des sphères élevées, et dont le but est l'un des plus nobles que puisse poursuivre l'esprit humain, — la splendeur de l'art.

Affirmer l'utilité de la critique, c'est affirmer ses droits. Le droit de la critique, sa raison d'être, c'est précisément son utilité, — et ce droit est libre, comme toute manifestation extérieure de la pensée humaine. Mais la liberté n'est pas la licence. Le droit de la critique, si large qu'il soit, doit avoir ses limites. Quelles sont-elles?

C'est à propos de cela surtout qu'on a beaucoup argumenté. Les limites du droit de la critique, si nous les cherchons dans la loi, nous ne les trouverons pas. La loi n'en dit rien. Il y a bien, il est vrai, dans le Code civil, un certain article 1382 qui veut que tout citoyen soit responsable du préjudice qu'il a causé; cet article, les adversaires à tous crins de la critique libre l'invoquent contre elle et en réclament l'application, en disant que les artistes et les critiques

Hosted by Google

d'art sont des citoyens comme les autres et qu'ils sont soumis aux mêmes droits et aux mêmes devoirs que les simples particuliers.

Or, si les principes de cet article devaient être appliqués rigoureusement en cette matière, non seulement ce serait une iniquité, mais encore il n'y aurait plus de critique d'art possible.

En effet, toute critique un peu sévère d'une œuvre est de nature à causer un dommage à l'auteur, soit parce qu'elle peut faire manquer une bonne vente, soit parce qu'elle peut même nuire considérablement à la réputation tout entière de l'artiste, surtout si la critique émane d'une plume autorisée, qui a l'oreille du public; si la critique est méchante, absurde, inconsidérée, le sentiment public en aura bientôt fait justice, et l'artiste n'y perdra rien... Mais tenons-nous au premier cas, au cas d'une critique impartiale et juste; le préjudice pourra être très grand; cela est indéniable. Mais que voulez-vous? C'est là une conséquence provoquée par l'artiste lui-même qui, exposant son œuvre dans une exposition publique, la livre à la foule, qu'il consulte. D'autant plus que, à côté du blâme, il y a l'éloge. Si la critique cause parfois des dommages graves aux artistes, elle leur procure très souvent beaucoup de bien. Que de réputations méconnues ou inconnues la critique a mises au jour! Que de talents auxquels elle a forcé le public de rendre justice! Et s'il était admis que l'artiste blâmé peut réclamer du critique une réparation pécuniaire, il faudrait admettre également que l'artiste louangé lui doit une rémunération... C'est absurde, mais ce serait logique, — et je ne pense pas que MM. les artistes soient disposés à accepter les déductions de ce raisonnement.

On dira : — Tout cela est exact; aussi est-il convenu qu'il faut n'appliquer l'article 1382 qu'avec des nuances. Permis au critique de démolir l'œuvre, mais défense expresse de toucher à l'artiste lui-même, à sa réputation; malheur s'il le ruine, s'il le déconsidère, s'il le fait accuser par le public de donner de la mauvaise marchandise au lieu de la bonne!...

Hosted by Google

Ah! ces nuances-là, on l'a déjà fait remarquer, sont bien délicates, bien élastiques! Séparer complètement une œuvre de celui qui l'a produite, cela peut-être bien difficile. Le blâme jeté sur une œuvre atteindra toujours naturellement, dans ses conséquences, et quoique le veuille le critique, l'artiste lui-même. Et puis, tromper les acheteurs, voilà un bien gros mot. Comment! l'œuvre d'art serait-elle une marchandise cotée à la Bourse? C'est une marchandise, je le veux bien; l'artiste ne peut pas mourir de faim; — mais sa valeur n'est-elle pas essentiellement fictive? N'est-ce pas le talent de l'artiste qui la fait monter ou descendre?... Tant qu'elle est chez le marchand de tableaux, c'est, avant tout, une marchandise; mais une fois sortie de là, une fois livrée au public dans une exposition publique, c'est, avant tout, une œuvre d'art, — et la considérer autrement, ce serait ravaler à la fois l'art et les artistes.

Tromper les acheteurs... Mais sur quoi? Sur la qualité des couleurs, de la toile, de l'huile, du marbre? Assurément non. Sur le procédé employé? Mais en quoi cela regarde-t-il le public, le procédé? Le procédé pourra être discuté, déclaré détestable ou excellent; mais le public, l'acheteur, qu'est-ce que cela lui fait, la façon dont le peintre a dessiné ou peint son tableau, pourvu que le tableau lui plaise et que le résultat soit de nature à satisfaire le peintre et l'acheteur? Quand nous goûtons d'un mets excellent, nous inquiétons-nous de la manière dont il a été préparé? Certes, il peut être intéressant de le savoir; mais, si nous avons trouvé le mets bon, que nous importe qu'il y ait plus ou moins de sel, de poivre, et que, dans un civet, il y ait plus ou moins de lièvre? C'est à prendre ou à laisser. On peut discuter la façon de préparer; mais ceci regarde les cuisiniers, non les convives.

L'« honneur artistique », la tromperie... Encore une fois, cela est bien vite dit et l'on ferait facilement, avec ce système rigoureux, pendre tous les critiques de la terre. Voici un peintre de portraits; vous l'accusez de ne point savoir saisir la ressemblance de ses modèles; quelle accusation plus grave? Le voilà ruiné de fortune et d'honneur : il trompe le public

Hosted by Google

en garantissant la ressemblance et en donnant tout autre chose. Un peintre d'histoire, à qui vous dites qu'il ne sait pas un mot d'histoire : trompeur! Un peintre de villes, qu'il ne connaît pas la perspective : trompeur! Ruinés d'honneur, ruinés de fortune, les uns et les autres!... Puis, voyez les conséquences qu'une critique sévère peut avoir même sur la vie privée d'un artiste. Un peintre expose le portrait d'une vieille dame ; ce portrait est mauvais ; vous écrivez : — « Ce n'est pas un portrait, cela ; c'est une caricature. » Or, il se trouve que la vieille dame est la future belle-mère du peintre. Elle se fâche contre le peintre : — « Comment! s'écrie-t-elle, vous m'avez caricaturisée! Tout est rompu, mon gendre! » Admettrions-nous que, dans ce cas, l'artiste ait le droit de demander au critique réparation pour ce mariage manqué, pour cette fiancée perdue, pour cette dot évanouie?

On voit donc combien serait difficile, au point de vue strictement juridique, la solution de cette question. Et si on la tranchait dans le sens de la loi, on arriverait, je le répète, à la suppression de la critique, — ce qui ferait certainement le malheur des artistes eux-mêmes, qui se verraient réduits à la pratiquer pour leur compte personnel ; et Dieu sait alors si elle serait douce! Ce serait, je le crains, un entre-dévorement général.

En attendant que la loi ait parlé, d'accord avec la jurisprudence, qui peut varier, c'est, à notre avis, la morale seule qui doit nous guider en cette matière. Et voici la formule qu'elle nous donnera pour fixer les limites du droit de la critique et, en même temps, pour en fixer les devoirs. Il existe, pour quiconque exerce une profession, une dignité, un respect de soi-même, qui font la pureté et l'honnêteté de cette profession. La dignité du critique, c'est sa conscience, c'est sa conviction, c'est l'ardent amour de l'art qu'il est appelé à étudier, à faire aimer, à expliquer dans ses manifestations multiples et variées. Si le critique n'a pas cette dignité, cet amour, cette conscience, s'il fait de sa plume une arme dirigée contre les citoyens dans leur vie privée,

Hosted by Google

de mauvaise foi, et dans des buts inavouables, oh! alors, la répression sera méritée, et tout critique honnête se hâtera de la réclamer, de même que la presse qui se respecte a toujours à cœur de voir châtier ceux qui font de sa liberté un usage odieux.

La conviction, la conscience du critique, sa probité, sa bonne foi, voilà donc ce qui doit servir de base aux limites de son droit, et voilà, par conséquent, aussi ce qui doit constituer ses devoirs. J'y ajouterai autre chose encore, où la loi n'a rien à voir, mais qui est, sinon une obligation légale, du moins une obligation morale, sans laquelle le critique ne pourra jamais acquérir ni prestige, ni autorité. Cette obligation, c'est celle de posséder les connaissances nécessaires pour parler sainement de ce dont il parle, c'est celle de posséder un jugement formé par l'expérience et des études sérieuses. L'art est un pays vaste, toujours nouveau et où, plus on marche, plus on découvre de beautés ignorées. Avant de le décrire, il faut l'avoir parcouru, le sac sur le dos, le bâton à la main; et, quand on a beaucoup vu, quand on a beaucoup comparé, — car c'est la comparaison seule qui fait la justesse des appréciations, — alors, mais alors seulement, on peut se risquer à en parler, avec émotion et avec respect.

Et puis, quand on parle dessin, peinture et sculpture, il faut savoir un peu comment on dessine, comment on peint, comment on sculpte. Certes, il serait cruel d'exiger qu'un critique d'art ne puisse apprécier des chefs-d'œuvre que s'il en a fait lui-même; il n'est pas nécessaire d'être Victor Hugo pour comprendre ses drames, ni Zola pour savoir si tel roman de l'auteur de *l'Assommoir* est bon ou mauvais. Mais encore y a-t-il une question de métier dont il est indispensable de connaître les notions; de même que, pour savoir si telle pièce de poésie est correcte, il faut posséder au moins le mécanisme des vers, la prosodie, de même il est utile d'être au courant, ne fût-ce que sommairement, du côté technique et pratique de la peinture et de la sculpture pour en parler en connaissance de cause. Sinon, la facture d'une

Hosted by Google

œuvre échappe ; le sentiment seul est compris. Cela ne suffit pas. Bien des artistes ne sauraient être jugés à leur véritable valeur si l'on n'a pas pour guide ces connaissances techniques. Il y a des peintres qui ne valent que par la facture, par l'exécution, et ce sont pourtant de grands peintres. Et puis, la facture d'un tableau, c'est comme le style d'un livre ; un livre, si bien pensé qu'il soit, ne vivra jamais, comme œuvre littéraire, que pour autant qu'il a pour l'enrichir la parure du style. La facture, c'est le ragoût d'un tableau, c'est le côté vraiment personnel qui révèle à chaque instant la main du peintre, ses hardiesses, ses habiletés, ses défaillances ; c'est l'artiste lui-même, tout entier, qu'on surprend tour à tour dans l'audace de ses heures de joie et dans l'hésitation de ses heures de découragement. Le style, c'est l'homme, a-t-on dit, la facture, c'est le peintre.

On dit souvent : « *La critique est aisée, et l'art est difficile...* » Je ne sais plus qui a répondu : « La critique n'est pas aisée, mais les artistes sont difficiles. » Celui qui a répondu ainsi avait raison. Tout n'est pas rose dans ce métier en apparence si séduisant. Que d'inimitiés il crée, de tous côtés, aux *salonniers* assez audacieux pour dire ce qu'ils pensent ! Que de colères ! Que de froissements d'amour-propre !

Oui, il y a des artistes intelligents, et il y en a beaucoup, qui acceptent la critique, qui comprennent qu'elle a pour but la recherche seule, franche et loyale, de la vérité. Au besoin, ils savent profiter de ses conseils, mais, en tous cas, ils ne la considèrent pas comme hostile et malveillante de parti pris. Mais il y en a d'autres — heureusement en petit nombre — qui ne souffrent pas aussi aisément le blâme ou le silence. Et alors, le critique voit pleuvoir sur lui les accusations, souvent même les injures. Les accusations sont bizarres ; les injures sont amusantes. Il reçoit, par exemple, des lettres comme celle-ci, — anonymes toujours, et parfaitement authentiques :

« Monsieur, — Votre critique ne part pas d'un bon naturel « ni d'un bon citoyen. Il y en a d'autres que X... (ici le nom

Hosted by Google

« d'un concurrent) qui mérite des éloges. J'espère que, dans « un prochain article, vous serez plus charitable. *Etant « célibataire et sans fortune, je n'ose rien vous offrir* pour « parler de mon tableau qui passe inaperçu dans votre « mémoire. »

« Célibataire » et « sans fortune », — pas de femme et pas d'argent... Rien à donner au critique. Que de modestie — et de gracieuseté !

Et cette autre, — signée, elle, en toutes lettres :

« Monsieur, — A l'exposition de ***, je suis *le seul* (sou- « ligné dans l'original) qui cherche à faire de l'art sérieux; « mes tableaux le prouvent, et c'est l'avis de tous les con- « naisseurs et artistes qui m'en ont causé (*sic*), et cependant « je suis *le seul* (encore souligné) dont vous n'ayez pas « causé (*sic*) dans votre dernière critique. Vous devez DONC « avoir contre moi quelque animosité, que je vous serais « obligé de me faire savoir par retour de courrier. — « Agréez, etc... »

Ce n'est pas le moment de plaindre le critique de toutes ces mésaventures auxquelles il est exposé et qui ne l'épargnent guère. Depuis longtemps on sait que, lorsqu'il dit du bien d'une œuvre, ordinairement l'auteur trouve qu'il n'en dit pas assez ou qu'il le dit d'une façon maladroite, dédaigneuse, plus blessante même qu'un éloge, — que, lorsqu'il en dit du mal, il est un ignorant, ou un imbécile, — et que, lorsqu'il n'en dit rien du tout, c'est mille fois pire encore : il a contre l'auteur une « animosité » secrète; c'est du ressentiment, c'est de la haine, c'est de la vengeance ! Et les choses aimables adressées aux uns, quel chagrin elles causent aux autres ! Et les parents, les partisans, les alliés à tous les degrés possibles et impossibles de l'artiste critiqué, — que d'ennemis, que de colères, que de malédictions !

Ah ! oui, les artistes... Mais je ne parle pas de la généralité, je ne parle que de certaines exceptions... Les artistes veulent la vérité, la vérité toute nue; ils la réclament, ils l'exigent. Mais encore faut-il que cette vérité soit belle, qu'elle soit agréable à voir et à entendre. Ils ne comprennent

Hosted by Google

pas combien il est pénible de leur adresser autre chose que des louanges, combien, en revanche, il est doux de pouvoir proclamer une œuvre belle, forte, admirable, quand elle vient à se produire. Ils ne comprennent pas quelle amertume le devoir du critique laisse souvent dans le cœur, quel courage il faut avoir pour se mettre au-dessus des considérations de sympathie personnelle, au-dessus des sollicitations, des prières, des appels à la pitié même, dont on est assailli, et n'avoir qu'une préoccupation dans l'esprit, — celle d'exprimer sa pensée, de formuler son opinion, de faire partager, s'il se peut, aux autres, qui écoutent ou qui lisent, la passion qu'on ressent pour l'art, cet art bien-aimé, dont le culte est une des plus pures joies de la vie.

Sont-ce la camaraderie, les complaisances, l'indulgence excessive qui serviront jamais cette cause sacrée et qui feront avancer l'art d'un pas dans la voie de son développement? Le goût public, disposé naturellement à s'égarer, ne doit-il pas être un peu dirigé? Et à qui appartient ce rôle difficile, si ce n'est, comme nous le disions tout à l'heure, à la critique, et comment le remplira-t-elle si elle n'est pas libre, libre absolument, dans les limites de sa bonne foi et de son honnêteté, libre même de se tromper? Car, pas plus que personne, le critique n'est infaillible. Dans les arts, plus que dans toute autre matière, les opinions sont partagées; elles se manifestent avec ardeur et vivacité. « Des goûts et des couleurs, dit le proverbe, il ne faut pas disputer. » Eh! c'est précisément de cela, a-t-on répondu, qu'on dispute depuis le commencement des siècles, — et c'est de cela qu'il faut disputer!

Qu'importe même que parfois la discussion soit violente, si elle est sincère et si elle a le bien de l'art pour but suprême? Quand on a une conviction forte, on l'exprime fortement; la passion, mais c'est la vie, c'est la santé, c'est la flamme qui embrâse les intelligences! On reproche volontiers à nos contemporains d'avoir apporté dans les débats artistiques l'acrimonie de langage des réunions politiques, — comme si une exposition de tableaux était un

Hosted by Google

meeting ou un parlement! On oublie sans doute le temps où Diderot, en plein siècle de la politesse et de la galanterie française, écrivait ceci à propos du peintre Boucher, qui n'était certes pas le premier venu : « Cet homme n'a ni goût, ni dessin, ni couleur. Que peut-il mettre dans ses tableaux? Ce qu'il a dans l'imagination, et quelle imagination peut avoir celui qui ne fréquente que des prostituées? »

Assurément, depuis ce temps-là, nous avons fait quelque progrès.

Il faut donc au droit de la critique un champ libre et vaste. Tant pis — comme aussi tant mieux souvent — si, derrière l'œuvre d'art, il y a l'artiste. La critique ne juge que l'œuvre, elle ne doit pas, elle ne peut pas connaître l'artiste, c'est-à-dire l'homme. Un avocat éminent exprimait naguère d'une façon saisissante cette vérité, que bon gré mal gré nous devons ici rappeler, sous peine d'être incomplet : — « J'examine un tableau. Je ne regarde pas la signature... Il est souvent imprudent de regarder la signature... J'examine. Je dis : — « Mon Dieu, voilà un bien mauvais tableau! » — Je le dis tout haut, et je donne les raisons qui me le font trouver mauvais. Tout à coup surgit, de derrière la toile, la tête menaçante d'un monsieur qui s'écrie, tout en courroux : « C'est moi qui suis l'auteur de ce tableau! — Ah! vous êtes l'auteur? — Oui, et vous me rendrez compte du mal que vous en dites. — Oh! alors je m'insurge. — Pardon, monsieur, que venez-vous faire ici? Je ne vous connais pas : vous me dites que vous êtes l'auteur de ce tableau! je n'en sais rien, je n'en veux rien savoir ; cela ne me regarde pas. Ce n'est pas vous qui êtes exposé ici, c'est votre tableau; ce n'est pas de vous que je m'occupe, c'est de votre tableau. Vous, je ne vous connais pas! »

Et, en effet, la critique n'a pas à connaître l'auteur d'une œuvre; elle n'a que faire avec lui. C'est de l'œuvre seule qu'il s'agit.

Supposez une réunion d'œuvres anciennes, inconnues, découvertes par hasard et réunies pour la première fois dans un musée. La critique accourt; elle acclame celles qui lui

Hosted by Google

paraissent admirables ; elle rejette celles qui ne le sont point, elle les discute, elles les étudie en remontant à leur source, et, suivant la méthode contemporaine pratiquée par les Sainte-Beuve et les Taine, elle ressuscite, en quelque sorte, les milieux où elles sont nées, la vie de leurs auteurs, les mœurs de leur époque... Est-ce que ces illustres morts, morts depuis deux ou trois cents ans, vont se lever de leur tombe et demander raison à la critique de ses appréciations? Et que répondrions-nous si leurs descendants venaient réclamer pour eux la réparation de prétendus dommages causés à leur réputation et à leur mémoire?... Nous répondrions que l'art est au-dessus des susceptibilités personnelles, que l'art appartient à tous, comme la science, comme la politique, comme tout ce qui est du domaine de l'intelligence humaine, comme tout ce qui, par là même, intéresse la gloire et l'avenir d'une nation.

Eh bien ! ce qui est vrai pour les œuvres anciennes doit être vrai également pour les œuvres de notre temps. Devant l'œuvre d'art, l'artiste qui l'a produite, en tant qu'individu, disparaît ; il n'existe pas, il est mort ; le critique n'a pas à s'en inquiéter ; c'est l'œuvre seule qu'il juge, et il ne remplira son devoir d'une manière profitable et féconde qu'autant qu'il pourra le faire sans entraves, en toute franchise et sous la seule responsabilité de sa conscience et de sa dignité.

LUCIEN SOLVAY.

Hosted by Google

LES PAPILLONS.

I

Lorsque j'étais encor tout enfant, nous allions
Dès les premiers beaux jours d'été, vers la banlieue;
C'est alors que s'ouvrait la chasse aux papillons
Qu'on prend dans des filets de gaze verte ou bleue.

Je les revois encor, les berges du canal
Dont l'eau dormante avait des éclats de cuirasse;
Les arbres secouaient le brouillard matinal,
Comme un voile gênant dont on se débarrasse.

Je les revois encor les bons coins épiés,
Où des vols se posaient sur les fleurs favorites;
Je crois encor sentir le frisson sous mes pieds
Des herbes où poussaient par tas des marguerites.

Les fleurs blanches avec leurs cœurs d'or, par milliers,
Foisonnaient et formaient comme des champs d'étoiles,
Et la brise apportait des chants de bateliers
Qui rattachaient leur ancre ou déployaient leurs voiles.

Et je courais léger, anxieux, haletant,
Avec de grands espoirs traversés d'épouvantes,
Avide de saisir dans mon filet flottant
Ces papillons jolis comme des fleurs vivantes.

Quand le soleil flambait plus haut dans le ciel bleu,
Il en venait alors des plaines éloignées,
Qui dansaient leur ballet dans l'atmosphère en feu,
Il en venait alors par masses, par poignées!...

Hosted by Google

C'était comme une neige aux flocons incessants,
C'était comme un bouquet qu'une main invisible
Effeuillait dans les airs et lâchait en tous sens,
Pour enivrer de fleurs la campagne paisible!

Alors je rabattais mon filet tout à coup,
Pour saisir dans son vol ce rêve de deux ailes,
Mais l'essaim ne faisait qu'augmenter, comme un coup
De marteau fait soudain jaillir plus d'étincelles.

Des blancs surtout, il en venait à tout moment
Qui se groupaient et puis s'envolaient dans l'espace;
On eût dit les morceaux d'une lettre d'amant
Qu'on déchire et qu'on jette au vent discret qui passe.

J'en attrapais aussi des bleus, tachés de vert,
Des mauves aux tons clairs, des rouges aux tons sales;
Du ciel, comme d'un riche écrin d'azur ouvert,
Ces rubis s'échappaient avec ces saphirs pâles!

Et puis il en passait de toutes les couleurs :
Des bruns unis, des bruns avec des rais de soufre,
Plus vifs que des oiseaux, plus brillants que des fleurs;
Et mon filet de gaze attirait comme un gouffre.

Ils s'y précipitaient, les pauvres papillons,
Sans même replier leurs ailes élargies,
Puis s'affaissaient soudain comme, dans les salons,
Ceux qui, les soirs d'été, se brûlent aux bougies!

Mais moi, par-dessus tout, je cherchais, je voulais
Les jaunes, ceux qui sont tout en or, d'une teinte,
Ceux qu'on voit rarement étoiler les filets,
Dont ils sont les plus prompts à défier l'atteinte.

Et si j'en voyais un de ces jaunes, pareil,
Dans son costume d'or couvert de broderies,
A quelque ambassadeur qui viendrait du soleil
Pour porter un message aux puissances fleuries,

Hosted by Google

Alors je relâchais les autres, comme un fou,
Pour le poursuivre seul, lui le rare et l'unique,
Faisant je ne sais quoi, courant je ne sais où,
Car il me provoquait dans son vol ironique.

Soudain il se posait sur des fleurs un instant
Et ces fleurs frémissaient au fond du paysage,
Comme frissonneraient des femmes en sentant,
La caresse d'un beau bijou sur leur corsage!

Puis il battait gaîment de l'aile et s'envolait,
Et je courais après, tenant mon oriflamme;
Mais son spectre éclatant déjouait mon filet,
Comme sous l'éteignoir reparaît une flamme!

Et sans pouvoir saisir le papillon doré
Ayant déjà lâché les autres par les ailes,
Je rentrais, carnet vide et filet déchiré,
N'ayant gardé qu'un peu de poudre à mes doigts frêles!...

II

Depuis lors j'ai grandi; mon rêve a poursuivi
Les femmes, ces légers papillons blonds et roses,
Ces papillons d'amour qui venaient à l'envi
Obséder mes désirs qui leur semblaient des roses.

Je les voyais venir vers moi du haut du ciel
De la jeunesse, et sans savoir ce que leur âme
Avait de faux, de vain et d'artificiel,
Je courais les saisir avec mes doigts de flamme.

Elles avaient aussi pour égayer mes yeux
Des robes aux tons clairs, blanches, roses ou vertes,
Et leurs grands éventails faisaient ce bruit joyeux
Que font dans les sentiers les ailes entr'ouvertes.

C'est ainsi dans mes jeux et mes courses d'amour
Que j'en ai pris parfois de douces, de charmantes,
Mais changeant de caprice avant la fin du jour,
Comme des papillons, j'ai lâché mes amantes!

Hosted by Google

Car j'avais vu passer quelque chose de mieux
Qui venait, résumant la grâce floréale,
Imposer sa poursuite à mon cœur oublieux :
C'est le papillon d'or de la femme idéale !

Et comme je faisais lorsque j'étais enfant,
Chassant les papillons jaunes, couleur de cierge,
Je me suis acharné, sous un ciel étouffant,
A chercher dans la vie une introuvable vierge.

C'est la femme entrevue au seuil de ses vingt ans,
Qu'on évoque sans cesse et que nul n'a trouvée,
La fiancée exquise aux cheveux long-flottants
Qu'au pays chimérique on a jadis rêvée.

Mais jamais je n'ai pu l'atteindre, et désormais
Je ne garde, puni des amours infidèles,
Qu'un triste souvenir de celles que j'aimais :
C'est comme qui dirait une poussière d'ailes !...

GEORGES RODENBACH.

Hosted by Google

ZACHARIE WERNER.

La conversion au catholicisme de plusieurs hommes célèbres de l'Allemagne, en 1810, fit grand bruit. Dans ce nombre, à côté de Frédéric Schlegel et du comte de Stolberg, se trouvait l'auteur dramatique qui venait de glorifier Luther sur la scène de Berlin. Cet écrivain, qui fait l'objet de cette étude, ne jouit plus aujourd'hui, dans son pays même, d'une bien grande popularité, et quoique plusieurs de ses œuvres aient été traduites en France, il n'y est guère connu, sinon par les quelques pages que Mme de Staël lui a consacrées dans son livre *De l'Allemagne* et par son drame *le Vingt-quatre février,* la plus extraordinaire, mais la moins étendue de ses productions. Cependant, son théâtre est remarquable à plus d'un titre ; incohérentes et bizarres dans leur ensemble, parfois diffuses et traînantes, ses pièces renferment toutes des beautés poétiques du premier ordre, des situations pathétiques, des scènes remplies de vérité et de vie, des peintures admirables de force et de coloris, qui lui assurent, parmi les fondateurs du théâtre moderne en Allemagne, la première place après Goethe et Schiller, au-dessus de Lessing, si l'on ne considère ce dernier que comme auteur dramatique.

Goethe, penseur profond en même temps qu'artiste incomparable, embrasse dans ses vastes sympathies panthéis-

[1] En 1772, quand parut à Paris le *Théâtre allemand, recueil des meilleures pièces dramatiques traduites en français*, Werner n'avait rien mis à la scene. En 1823, *les Chefs-d'œuvre du Théâtre allemand*, publiés chez Ladvocat, après un premier volume consacré à Lessing, publiaient la traduction de *Luther* et du *Vingt-quatre février*, précédée d'une étude sur l'auteur. La préface du *Vingt-quatre février* est signée Ch. de Rémusat. Enfin, le *Théâtre européen*, 1835, publiait *le Vingt-quatre février* et *la Croix de la Baltique*.

Hosted by Google

tiques toutes les manifestations de la vie, depuis les plus simples jusqu'aux plus complexes. Il n'a manqué qu'une chose à ce clair et sublime génie pour être le plus grand poète du siècle, comme il en est le plus grand artiste : c'est cette chaleur généreuse qui dilate le cœur, cette sensibilité qui nous charme et nous attendrit, cet enthousiasme qui nous enlève et nous transporte. — Oserai-je le dire? Goethe, surtout dans les œuvres de son âge mûr, reste trop maître de lui et nous laisse trop maîtres de nous.

Il n'en est pas de même de Schiller. Moins connaisseur de l'homme, moins observateur de la nature que son illustre compatriote, il possède à un plus haut degré que lui l'art de nous faire partager les nobles sentiments qu'il éprouve. Son œil est tourné vers le grand et le beau, son âme vers le bon et le juste. Et il ne se borne point à une sympathie froide et stérile ; l'art, pour lui, n'est pas le but suprême, c'est un moyen, le plus élevé de tous. Il est orateur en même temps qu'artiste, homme et homme de bien en même temps que poète. Ses drames sont des plaidoyers autant que des tableaux, des plaidoyers dans la cause la plus sainte, celle de la liberté, de la justice et de la vérité.

La conception de l'univers et de l'homme, panthéiste dans Goethe, spiritualiste dans Schiller, devient mystique dans Werner. Il n'a pas, comme le premier, la vision claire de la réalité plastique, ni, comme le second, l'élan passionné vers la beauté suprême et la vérité absolue ; le monde lui apparaît tantôt inondé d'une lumière éblouissante, qui l'étonne et l'aveugle, tantôt enseveli dans de profondes ténèbres, que son regard ne peut percer. Le trouble de sa vue se communique à son cerveau. Les formes, les images, les phénomènes passent devant lui dans un tourbillon furieux : il rêve, et bientôt son rêve tourne au cauchemar. Il renonce à comprendre, et, trouvant sa raison faible et chancelante, il renie sa raison ; il abdique sa volonté infirme au profit d'une volonté toute-puissante ; il laisse son être s'absorber et se perdre dans un être infini. Comme il le dit lui-même, *il renonce à être quelque chose pour devenir tout.* Il est vision-

Hosted by Google

naire, fataliste, mystique. S'il était né dans l'Inde, il se serait fait disciple de Çakya-Mouni, et, s'absorbant dans la contemplation extatique du Nirvana, le néant édenique des bouddhistes, il aurait laissé tomber, par intervalles, de ses lèvres, la syllabe ineffable : *Ouam!* et tourné dévotement du matin au soir son moulin à prières.

En Espagne, au XVI^e^ siècle, il se serait réfugié dans l'ombre du cloître. Au XVII^e^ siècle, en Angleterre, il se serait engagé dans l'armée de Fairfax ou de Cromwell. Allemand et contemporain d'une grande renaissance littéraire et philosophique, mais fils d'un siècle de doute et d'une époque de transition, il mena une vie d'erreurs et de folies et écrivit des drames symboliques.

I

A l'extrémité nord-est de la Prusse, presque aux limites du monde germanique, s'élève, sous un ciel inclément, près d'une mer que de rudes hivers encombrent de glaces pendant cinq mois de l'année, cette ville de Kœnigsberg, qui a vu naître le jurisconsulte Hamman, le poète Dache, le philosophe Kant, ce pontife de la raison pure, et le conteur Hoffmann, cet étrange et brillant apôtre de l'insanité systématique. C'est là que Zacharie Werner vit le jour, le 18 novembre 1768. Son père, qui remplissait les chaires de rhétorique et de philosophie à l'université de la ville, en même temps que les fonctions de censeur du théâtre, le laissa orphelin à l'âge de quatorze ans. Sa mère, femme hallucinée, qui s'occupait d'illuminisme et de théosophie, exerça une grande influence sur le développement intellectuel et moral du jeune Zacharie, non seulement par le germe morbide qu'elle lui légua peut-être, mais aussi par la part qu'elle prit à son éducation.

M^me^ Werner adorait son fils; elle voyait, avec un orgueil bien naturel, quoique un peu exagéré, les heureuses dispositions du jeune homme, sa facilité pour l'étude, la vivacité de son esprit, la chaleur de son élocution, enfin l'habileté

Hosted by Google

avec laquelle il maniait déjà cette rude langue allemande, qui devait devenir sous sa plume un idiome souple et harmonieux. Elle rêvait pour lui de grandes destinées. Persuadée que la Vierge Marie s'était incarnée en elle, afin d'écraser une seconde fois la tête du serpent, elle croyait Zacharie réservé à une mission providentielle. Bien que celui-ci ne prît pas au pied de la lettre les rêveries apocalyptiques de sa mère, elles ne laissèrent pas de faire de l'impression sur son esprit, dont elles accrurent l'exaltation naturelle. Des lectures faites sans beaucoup de discernement et de méthode, la fréquentation assidue du théâtre, dont les fonctions de son père lui avaient ouvert prématurément l'accès, des liaisons avec les auteurs et les artistes dramatiques contribuèrent à jeter un certain désordre dans ses idées, en même temps qu'elles excitaient puissamment son imagination.

Quand il fallut choisir une profession, ce fut pour la jurisprudence qu'il se décida, non par goût, mais parce que l'exiguité de son patrimoine ne lui permettait pas l'*otium cum dignitate*. Il continua à Berlin les études qu'il avait commencées dans sa ville natale ; mais il les fit de la façon la plus irrégulière, les interrompant fréquemment par des voyages et par de longues périodes d'oisiveté, de dissipation et trop souvent de débauches.

Ce n'est pas seulement dans le caractère de notre poète, dans son éducation faussée qu'il faut chercher la clef des aberrations de conduite et de jugement qui remplissent l'histoire de sa vie et de ses idées, c'est aussi dans l'état social et moral de son pays. Le morcellement du territoire de l'ancien empire germanique, les aptitudes du peuple, plutôt théoriques et spéculatives que pratiques et actives, la divergence des goûts, des habitudes et des tendances qui caractérisaient les tribus mal fusionnées qui constituent la grande famille germanique, empêchaient que l'immense mouvement d'idées dont l'Europe fut le théâtre pendant la seconde moitié du XVIII^e^ siècle, se traduisît, comme dans l'Angleterre libre et militante, par le développement régulier d'une nation majeure, ou, comme dans la

Hosted by Google

France centralisée et sociable, par un grand effort d'ensemble contre le passé. Dans cette situation, les idées ne pouvaient, en Allemagne, que lentement et difficilement influer sur les institutions ; mais leur influence sur les existences individuelles en fut d'autant plus grande.

La liberté philosophique, qui fera l'éternel honneur de l'Allemagne, et qu'on y trouvait dès lors presque entière, parmi beaucoup de bons fruits, ne laissa pas d'en produire quelques-uns d'empoisonnés. Tant de théories diverses qui naissaient et mouraient tous les jours, et qui toutes trouvaient leurs adeptes enthousiastes, portaient l'anarchie morale à son comble. Le vieux protestantisme rationaliste perdait chaque jour du terrain, d'un côté devant le scepticisme français et les idées du XVIII^e^ siècle, de l'autre devant le mysticisme et l'illuminisme du Nord. Par-dessus la chaire amoindrie de Luther et de Mélanchton, Voltaire tendait la main à Swedenborg. L'indépendance du cœur et des sens — ce que les gens « arriérés » appellent le libertinage — y trouvait son compte. L'exemple venait de haut. Sans admettre pour paroles d'Évangile toutes les spirituelles médisances de Voltaire dans ses mémoires sur la cour de Berlin, ni les piquantes révélations de Pœlnitz, il est bien avéré que le grand Frédéric n'était rien moins qu'austère. Son fils, le chevaleresque et faible Frédéric-Guillaume II, vivait au milieu d'un véritable harem. Les grandes cours copiaient Versailles ; les petites singeaient Trianon et même le Parc aux Cerfs. Les barons tudesques se transformaient en courtisans, et il ne leur manqua bientôt, pour ressembler trait pour trait aux roués qui entouraient le régent et Louis XV, que l'esprit, la finesse, la grâce, l'élégance, tout le vernis qu'une société vieille et polie sait mettre sur sa corruption.

Un désordre non moins grand régnait dans le monde des lettres. Au lieu de soumettre les passions aux devoirs et à la règle, on les érigeait elles-mêmes en règles et en devoirs. Assez réservées en paroles, — ce qu'il faut attribuer à ce que l'esprit allemand et la langue allemande ne se prêtent ni l'un ni l'autre aux demi-teintes qu'exige le langage de la

Hosted by Google

passion sensuelle pour ne pas devenir répugnant, — les Muses de Weimar étaient beaucoup moins réservées en conduite. Le grand Gœthe, qui n'était pas encore passé dieu, se laissait cependant déjà adorer de fort bonne grâce par de poétiques et sentimentales mortelles. Il expliquait et justifiait dans *les Affinités électives* ce qu'on pourrait appeler le triomphe de l'attraction naturelle sur les liens sociaux qui la contrarient. Dans *Werther*, il faisait l'apologie du suicide. Schlegel écrivait *Lucinde*, où il vante le libertinage élégant et propose, dans l'intérêt des arts et des lettres, de remplacer la femme légitime par l'hétaïre. Burger chantait en vers inspirés ses incestueuses amours. Schiller s'évadait de l'école militaire et déclarait dans *les Brigands* la guerre à tout l'ordre social. Hoffmann, l'ami, et je dirai presque le pendant de Werner, né sous le même toit et, comme lui, d'une mère aliénée, s'abandonnait à tous les écarts d'une imagination malade et d'une sensualité déréglée, demandait à l'ivresse et à l'abus du tabac des hallucinations plutôt que des inspirations, cherchait dans les arts mêmes, la peinture et la musique, des excitants pour son cerveau malade, des spasmodiques pour ses nerfs détraqués, promenait dans toute l'Allemagne son humeur inquiète : magistrat, musicien, peintre, conteur, directeur de théâtre, et finissait par mourir, après de longues et atroces souffrances, d'une carie de l'épine dorsale.

Tous ces scandales ne scandalisaient personne. La bourgeoisie, restée plus fidèle aux vieilles mœurs germaniques, mais bien éloignée, d'ailleurs, de ce rigorisme puritain qui, sauf pendant les tristes années du règne de Charles II, a toujours caractérisé les classes moyennes en Angleterre, la bourgeoisie continuait à mener une vie simple et un peu engourdie, regardant avec une bonhomie naïve ce qui se passait au-dessus et à côté d'elle. Quant au peuple, appauvri par les longues guerres qui avaient ravagé l'empire depuis l'époque de la réformation, abruti par la misère et non encore relevé et civilisé par la discipline militaire et l'instruction obligatoire, ne levant pas les yeux de dessus le

Hosted by Google

sillon que traçait sa charrue, il ne s'occupait de personne, et personne ne s'occupait de lui.

Au milieu de ses voyages, de ses études et de ses plaisirs, Werner avait trouvé le temps de se marier deux fois. Il épousa sa première femme par amour, il la répudia bientôt par dégoût. La seconde, fille d'un juge, avait une réputation compromise, mais elle possédait quelque fortune. Werner, moins amoureux qu'autrefois, mais plus besogneux, fit taire ses scrupules de délicatesse, et, quand il eut mangé sa dot, reprit sa liberté par un deuxième divorce. C'était en 1800; il avait alors trente-deux ans, n'était encore connu que par la publication d'un volume de poésies (Kœnigsberg, 1789), et remplissait les fonctions de secrétaire de cabinet à Varsovie. Cette ville appartenait à la Prusse en vertu du traité de partage de 1795. L'administration et les tribunaux de la Pologne avaient été réorganisés par les nouveaux maîtres du pays; ce fut un précieux débouché pour les fruits secs de la magistrature, du barreau et de la bureaucratie prussienne. Des fonctionnaires allemands, des avocats allemands, des juges allemands gouvernèrent, défendirent, jugèrent et surtout exploitèrent un peuple dont ils ne comprenaient pas la langue et dont ils ignoraient les coutumes.

L'irrégularité de la vie de Werner, ses fréquentes orgies et, faut-il le dire? ses habitudes d'ivrognerie avaient surexcité son système nerveux et compromis sa santé. Il tomba dans une mélancolie noire, dont la vie tumultueuse de Varsovie ne put le tirer. Si jeune encore, il était dégoûté d'un monde qu'à vrai dire il ne connaissait pas, puisqu'il ne l'avait étudié que dans les *bierhäusen*, les tabagies et les coulisses de théâtre.

Il prit le parti fort sage de chercher, dans de longues promenades à la campagne, dans la contemplation de la nature et dans l'étude de la philosophie, un remède à ce marasme physique et moral. Accompagné d'un ami, dont les idées et les goûts étaient en harmonie avec les siens, il parcourait pendant des journées entières les forêts qui couvrent les bords de la Vistule, ou, s'armant de la rame, descendait

Hosted by Google

en bateau le cours du fleuve. Le but le plus ordinaire de ces excursions était une vieille abbaye perdue au milieu de ces solitudes. Là, quelques religieux de l'ordre des Camaldules, soumis à une règle d'une extrême rigueur, passaient leur vie dans l'ascétisme et la contemplation. Ce qu'on pourrait appeler les jours de forêt de Werner lui rendit un calme relatif. Il en profita pour coordonner les idées vagues et confuses écloses pêle-mêle dans son cerveau, les unes au milieu des bacchanales effrénées de l'orgie, des agitations de l'inquiétude, des tourments du remords, de la fièvre lente des nuits d'insomnie ; les autres dans le silence et la paix du cloître glacé, sous les ombrages des grands bois, au bord du fleuve dont les flots fuyaient avec un clapotement monotone vers la mer.

De cette élaboration résulta un ensemble monstrueux que Werner prit pour un système nouveau, et qu'il croyait appelé à devenir la religion de l'avenir. Au fond, c'était le bouddhisme.

Pourquoi l'homme est-il malheureux? se demandait le nouveau pontife. Parce qu'il tient obstinément à sa personnalité et que, comme individu, il est petit et misérable. De là ses luttes, ses angoisses, son impuissance finale. Qu'il renonce à ce *moi* chétif, qui se traîne si bas en aspirant à voler si haut, qu'il s'absorbe dans l'humanité et, par elle, dans le grand tout. Dès lors, plus de forme périssable, plus de pensée limitée ; la forme éternelle, la pensée sans limites. Ainsi, la perfection consiste dans l'anéantissement de toute personnalité, dans la cessation de toute action, dans l'abolition de tout sentiment et de toute pensée. Le premier pas vers cet idéal, c'est l'association telle que l'avaient comprise certains ordres religieux du moyen âge et telle que, du temps de Werner, essayaient de la faire revivre quelques sectes de franc-maçons et d'illuminés.

Malgré son dédain pour la forme plastique, Werner, voulant sans doute mettre ses dogmes à la portée du vulgaire, ne jugea pas inutile de les parer de tous les ornements de l'art et de la poésie ; il les exposa dans un long drame inti-

Hosted by Google

tulé : *les Fils de la vallée*, dont le sujet est emprunté à *l'Histoire des Chevaliers du temple*.

Les Templiers de Werner ne répondent guère à l'idée que l'on doit se faire de ces moines-soldats qui, après avoir excité l'admiration de la chrétienté par l'intrépidité et la constance avec lesquelles ils défendirent contre les musulmans le Saint-Sépulcre et les principautés latines de la Terre-Sainte, devinrent pour l'Europe un sujet de scandale et de crainte par le débordement effréné de leur licence, de leur rapacité et de leur ambition. Le grand romancier écossais les avait mieux compris lorsqu'il peignit d'un trait si net Beaumanoir, l'austère fanatique, Bois-Guilbert, l'ambitieux passionné, et Montfichet, l'astucieux hypocrite. A côté de ces types vivants, de ces hommes en chair et en os, on ne peut s'empêcher de trouver bien pâles et bien vagues les fantômes que l'imagination maladive de Werner a vus s'agiter, discourir, rêver et délirer au sein d'un épais brouillar dmystagogique.

Notre poète avait étudié cependant l'histoire des Templiers et les statuts de l'ordre, — son drame le prouve ; mais il paraît avoir vu tout cela à travers des lentilles taillées de façon à troubler les lignes et à altérer les couleurs. Pourtant, dans cette ombre brillent par moments, comme des météores, des pensées justes et profondes, des élans lyriques qui laissent derrière eux une traînée lumineuse ; parfois aussi, pendant une scène entière, ces mythes deviennent des hommes et nous permettent d'admirer un beau talent dramatique tristement dévoyé.

Après avoir achevé son drame, Werner eut la fâcheuse idée d'ajouter un troisième acte à la comédie décousue de son existence matrimoniale en contractant une nouvelle union, plus extravagante encore que les deux précédentes, avec une jeune Polonaise fort belle, mais sans fortune, et qui ne savait pas plus l'allemand qu'il ne savait lui-même le polonais. Je ne sais lequel des deux prit sur lui la tâche d'initier l'autre à sa langue maternelle, mais le fait est qu'ils s'entendirent tout juste pendant le temps où il leur fut impossible de se comprendre, et que M^me^ Werner, troisième du

Hosted by Google

nom, eut le même sort que ses deux devancières. Excellent cœur au fond, le poète n'éprouva jamais le moindre sentiment d'aversion ou de rancune pour les épouses qu'il délaissait successivement. Il avouait avec une candeur incomparable que tous les torts étaient de son côté, qu'il n'était pas fait pour le mariage et que ce devait être un vrai bonheur pour une femme de se voir débarrassée de lui.

Si Werner fut un détestable mari, il se montra, au contraire, excellent fils. Sa mère, qui depuis sept ans avait complètement perdu la raison et qui supportait avec une résignation exemplaire tous les maux qu'entraînent la vieillesse, la folie, la maladie et l'indigence, fut secourue, consolée, soignée nuit et jour par lui avec un infatigable dévouement. Elle expira enfin le 24 février, date néfaste qui se grava profondément dans le cœur du fils désolé, au point de devenir une date fatidique qu'il eut sans cesse devant les yeux, qu'il contempla et médita, pour ainsi dire, avec la ténacité fatigante d'un monomane, et qu'il inscrivit enfin au frontispice de son œuvre la plus saisissante.

En attendant, l'établissement des chevaliers teutoniques dans la Prusse et la conversion à la religion chrétienne des barbares qui peuplaient ce pays fournissaient à Werner le sujet d'un nouveau drame : *la Croix sur la Baltique*, incontestablement supérieur au premier. C'est plutôt une grande épopée dramatique qu'une pièce faite pour la scène. Les personnages ont des proportions surhumaines, fabuleuses; les situations, un caractère terrible et grandiose auquel la perspective des siècles écoulés ajoute son prestige.

Il est à remarquer que, dans *la Croix sur la Baltique*, l'israélite fait un premier pas vers le christianisme. Il ne tardera pas à s'en rapprocher tout à fait dans son drame de *Luther*.

II

Il avait commencé ce drame à Varsovie; il l'acheva à Berlin, où il alla se fixer en 1805 et où il fit la connaissance de Tieck, de Schlegel, de Fichte et de Hitzig, à qui nous

Hosted by Google

devons sa biographie. *Luther ou la consécration de la force* fut représenté sur le théâtre de cette ville et excita le plus vif enthousiasme parmi le public berlinois. Sans doute, le mérite intrinsèque de l'œuvre fut pour beaucoup dans ce succès, mais les circonstances politiques n'y restèrent pas tout à fait étrangères.

Charles-Quint, « l'aigle impérial qui tient le globe entier dans ses serres et le dévore comme une proie », ne fait-il pas songer à un autre aigle dont les serres n'étaient guère moins puissantes ni l'appétit moins vorace? Et l'énergie fière, un peu brutale avec laquelle les princes allemands du XVI^e^ siècle défendirent, contre les empiètements d'un maître étranger, les traditions de la vieille liberté germanique, n'était-elle pas une leçon à l'adresse des princes contemporains?

Dans ce drame, Werner a peint, avec une grande sagacité historique et d'heureuses rencontres dans les détails, l'état des esprits en Allemagne au temps de la Réforme. Au premier tableau, il nous fait assister à une conversation entre quelques mineurs de l'Erzgebirge saxon ; plus loin, il met en scène les propos des étudiants et des bourgeois qui entourent le bûcher que Luther a fait élever devant une des portes de Wittemberg afin d'y brûler la bulle du pape ; puis encore, c'est l'entretien du réformateur lui-même avec ses parents, simples et honnêtes villageois.

L'esprit allemand, porté de sa nature à l'abstraction et à la généralisation, réussit mieux à retracer des types sociaux ou nationaux qu'à faire vivre des caractères moraux, des individualités fortement tranchées. Des nombreuses figures que nous voyons passer dans le drame de Martin Luther, la mieux réussie, celle qui est peinte avec les couleurs les plus franches et les plus vraies, c'est sans contredit celle du docteur lui-même. Au point de vue de l'histoire, le portrait est exact, quoiqu'un peu idéalisé; au point de vue de l'art, il est vivant, on y voit ressortir en haut-relief les traits dominants du personnage, placé dans une lumière intense sans être éblouissante.

L'action, mal conduite et absolument dénuée d'intérêt, se

Hosted by Google

traîne avec une insupportable lenteur à travers des dialogues sans fin, des dissertations théologiques et des tirades d'un lyrisme presque toujours déplacé, souvent absurde. Elle embrasse l'histoire de Luther depuis le jour où il jeta aux flammes la bulle qui condamnait ses doctrines jusqu'au jour de ses fiançailles avec Catherine de Bora. Nous le voyons, dans sa cellule de Wittemberg, où il a passé trois jours et trois nuits sans boire ni manger, traduisant des psaumes, plongé par intervalles dans une espèce d'extase ou de sommeil magnétique, agacé par le diable, qui vient le regarder en ricanant et auquel il jette bravement son écritoire au nez pour lui apprendre à vivre ; puis encourageant son ami, le doux et timide Mélanchton, s'abandonnant à la joie de revoir ses vieux parents et vidant à leur santé maint rouge-bord, tout en leur exposant sa doctrine au moyen d'un déluge d'allégories et de métaphores populaires ; se rendant, malgré les conseils de ses amis et de ses protecteurs, sa bible sous un bras, sa flûte sous l'autre, à Worms, où l'attend peut-être le bûcher.

Il faudrait traduire toute cette scène. Si jamais, au théâtre, le sublime a été près du ridicule, c'est là. Des acteurs de premier ordre peuvent seuls éviter les écueils dont elle est semée, et produire, par les moyens simples et un peu naïfs que l'auteur leur indique, l'émotion profonde qui doit résulter du pathétique de la situation. M^me^ de Staël nous assure que sur le théâtre de Berlin elle produisait un grand effet.

Luther comparaît devant la Diète, et là, s'abandonnant à toute la fougue de son éloquence passionnée et de sa « divine brutalité », comme dit Heine, il défend, non sa vie, mais ses opinions. La conviction et l'enthousiasme dont il est plein débordent en flots de pensées, d'arguments et d'invectives qui rompent et emportent toutes les digues scolastiques dans leur courant impétueux. Sa voix tonne, son front ruisselle de sueur ; enfin il s'arrête, rendu, épuisé, à bout de forces, tandis que ses juges, les uns émus, les autres troublés, fixent sur lui des regards où se peignent l'admiration, le regret ou la haine.

Hosted by Google

Luther entendu, on passe à la délibération. Comme d'habitude dans les procès où des idées religieuses ou politiques sont en jeu, les juges sont venus là avec leur conviction faite et leur arrêt rendu *à priori*.

Parmi les discours que prononcent les membres de la Diète, il en est un qui mériterait d'être cité tout entier ; c'est celui de Hans Fugger, député des bonnes villes impériales. Il se termine en ces termes :

« Nous remettons nos privilèges bien et loyalement acquis à la garde de Dieu, de l'empire et de nos poings. (*Reprenant le ton calme.*) Du reste, pourvu qu'on nous laisse tranquilles, nous ne voyons aucun inconvénient à ce que Luther soit brûlé vif. »

Il y a longtemps que Hans Fugger est mort ; mais il a laissé bien des héritiers de son esprit pratique et positif : gens sages et avisés, fort sympathiques aux idées libérales lorsqu'ils se promettent de l'application de ces idées des avantages pour leurs petites affaires ; mais, du reste, systématiquement indifférents ou même hostiles aux idéologues. Au XIX^e^ siècle comme au XVI^e^, profiter des réformes en sacrifiant les réformateurs est resté une de leurs devises favorites. Il est vrai que les pionniers de la pensée ont le droit incontestable de s'attendre à toutes les ingratitudes, et que c'est surtout pour eux que l'on a écrit le *sic vos non vobis ;* mais c'est être condamné deux fois que d'être condamné par un Hans Fugger. Malgré le sauf-conduit dont il est porteur, Luther va être envoyé au bûcher par cinq voix contre quatre, lorsque Charles-Quint, qui préside la Diète et dispose de deux votes, le sauve en ajoutant deux boules blanches à celles de la minorité ; après avoir absous l'hérésiarque, il met le rebelle au ban de l'empire, voulant ainsi prouver que sa décision a été inspirée non par des considérations d'humanité ou de tolérance, mais par le désir d'être désagréable au légat du pape et aux représentants des États, et de leur faire sentir sa prépondérance.

Le Charles-Quint de Werner ressemble aussi peu que possible au Charles-Quint de l'histoire et de la légende,

Hosted by Google

personnage aussi complexe que Cromwell, auquel il ne ressemble guère et que le génie de Shakespeare eût seul pu interpréter. Le chef élu du Saint-Empire germanique, le roi héréditaire des Espagnes et des Indes, le bourgeois de Gand enfin, figure énigmatique dont l'attitude passait, suivant l'occasion, de la noblesse à la trivialité, était trop habile diplomate, trop connaisseur des hommes pour vouloir les humilier et les blesser à chaque instant, sans profit; il avait trop la conscience de sa grandeur pour daïgner y faire allusion, il était trop avide de pouvoir pour ne pas s'abstenir de faire à tout propos étalage de sa puissance. Tel qu'il se montre dans la pièce, vêtu du manteau impérial, la couronne en tête, le sceptre d'une main, le globe de l'autre, comme le roi de pique, il ressemble à un mannequin de baudruche, empalé sur sa majesté toujours auguste comme sur un pieu, roulant des yeux menaçants, à la façon de ces automates qu'on voit sur certaines pendules, et repétant comme un perroquet bien endoctriné : « Je suis très grand, je suis très puissant, je suis un dieu. »

Charles-Quint est accompagné de son fou en titre : du Bossu, bouffon grave, raisonneur, très versé dans l'allégorie, et qui parvient à vous prouver, sans se donner beaucoup de peine, qu'en dépit des apparences, le maître du monde était beaucoup moins difficile à amuser que nous.

Le tableau suivant nous montre Luther enlevé sur la route de Wittemberg, par ordre de son ami l'électeur de Saxe, qui le fait conduire au château Wartbourg, où il le croit plus en sûreté. Mais l'inaction ne tarde pas à peser au docteur; à la suite d'un rêve, où Satan lui montre sa ville d'adoption en flammes, il s'évade et se rend à Wittemberg. Il y arrive juste à point pour arrêter, par la puissance de sa parole, les excès des iconoclastes qui ravageaient le pays, saccageant les églises et les monastères et détruisant, par le fer et le feu, les monuments de l'art et de la foi.

Le drame de *Luther* marque le commencement d'une période nouvelle dans la vie son auteur. Nul genre de littérature ne procure une notoriété aussi prompte, parfois aussi

Hosted by Google

instantanée, que le théâtre. Il faut des semaines, des mois, parfois des années pour qu'un roman, un recueil de poésies, se trouve aux mains de quelques milliers de lecteurs, tandis qu'il suffit d'une soirée pour qu'un drame soit connu, jugé, applaudi par tout le public littéraire d'une capitale.

Des jours meilleurs commencèrent alors à luire pour notre poète, devenu tout à coup populaire ; il se vit acclamé, fêté, choyé, il entra de plein pied dans un monde supérieur de plusieurs degrés à celui qu'il avait fréquenté jusqu'alors.

Le Ministre d'Etat prussien de Schroeten, affilié comme lui à l'illuminisme, le prit pour secrétaire, en lui assurant des émoluments qui devaient le dispenser de se préoccuper de la question du pain quotidien, qui a quelque chose de si énervant pour l'artiste et le penseur. Mais cette éclaircie dans son existence orageuse fut de courte durée.

Survint l'invasion française, Iéna, Auerstadt et cette courte campagne qui aboutit à l'effondrement de la monarchie de Frédéric le Grand. Le 28 octobre 1806, les Français faisaient leur entrée à Berlin. Les fonctionnaires prussiens furent obligés de quitter la ville, Werner perdit son emploi et se vit lancé de nouveau dans cette triste existence de Gil-Blas littéraire, qu'il avait menée si longtemps. Il se rendit successivement à Prague, à Vienne, à Munich, plus pauvre et plus débraillé que jamais, cherchant de tristes consolations au fond de la choppe et du *roemer*, mais en trouvant parfois aussi de plus nobles dans les applaudissements de la foule et les sympathies de quelques personnages distingués. A Weimar, il vit celui qu'il appelle emphatiquement *der deutsche Hélios* (le soleil de l'Allemagne), Gœthe, qui lui décrocha quelques railleries, dont il ne se fâcha point, et lui donna quelques bons conseils, qu'il ne suivit guère.

Napoléon, alors à l'apogée de sa puissance et de sa gloire, parcourait l'Allemagne, écrasant sous les roues de son char de triomphe ce peuple « si respectable dans ses individus, si misérable dans son ensemble », comme l'appelle Gœthe, et dont l'héritier de Charlemagne et de Charles-Quint fit,

Hosted by Google

bien malgré lui, une grande nation, en le forçant à s'unir contre lui dans un effort suprême et à sortir du rêve pour entrer dans l'action.

L'homme de bronze fit sur Werner, comme sur la plupart de ses compatriotes, une impression profonde, où l'admiration se mêlait à la haine. C'est alors qu'il conçut l'idée de son drame d'*Attila*, où le sauvage roi des Huns est représenté comme le mandataire de la Providence, envoyé pour châtier les princes faibles et incapables et pour réveiller les peuples endormis.

Cette pièce, à peu près complètement oubliée aujourd'hui, renferme pourtant de beaux passages, entre autres au second acte une scène digne, je ne dirai pas de Shakspeare, mais de Ben-Jonson, et que je rapporterais volontiers ici si elle n'était fort longue et si, d'ailleurs, M. Philarète Chasles n'en avait donné la traduction dans ses *Etudes sur l'Allemagne au* XIX^e^ *siècle*.

La popularité de Werner allait grandissant. Il fut présenté à M^me^ de Staël par le roi de Bavière, dont il avait fait la connaissance pendant une excursion en Suisse. Vers le même temps, il obtint du prince de Dalberg, archevêque-électeur de Mayence, une pension qui le mit de nouveau au-dessus du besoin. Il profita de cette amélioration de sa position pour entreprendre un voyage en Italie, d'où il rapporta trois nouveaux drames : *Wanda*, *Cunégonde reine de Pologne*, compositions assez faibles, enfin *le Vingt-quatre février*, le seul fleuron de sa couronne dramatique que le temps n'ait pas terni.

III

La plus connue des productions de Werner, c'est le sombre drame du *Vingt-quatre février*, qu'il a comparé lui-même au dernier râle d'un mourant. Cette pièce, qui n'a qu'un acte, est la plus courte, la plus simple, la mieux conduite et la plus exempte de jargon métaphysique de tout son théâtre. L'auteur l'a intitulée tragédie, quoique l'action soit

Hosted by Google

contemporaine, — elle se passe en 1804, — et que les personnages, au nombre de trois, appartiennent à la classe inférieure de la société. C'est, en effet, une véritable tragédie, dans le sens grec et primitif de ce mot. Comme dans l'*Orestiade* d'Eschyle et l'*Œdipe* de Sophocle, l'homme y est le jouet d'une fatalité, non seulement aveugle et sourde, mais active, faisant le mal avec intelligence, s'acharnant sur la victime qu'elle a une fois marquée de son sceau et qu'elle ne lâche que lorsque la mort vient enfin la lui arracher. Pour compléter la ressemblance, la règle des trois unités est rigoureusement observée. Seulement, au lieu de se passer dans un vestibule ou sous un portique, comme c'est le cas dans les tragédies classiques, l'action a pour théâtre deux chambres séparées par une mince cloison. Elle dure une heure, ni plus ni moins : l'horloge sonne onze heures quand le rideau se lève, et au moment où elle fait retentir les douze coups de minuit, nous sommes au dénouement. Si je note cette stricte régularité, c'est simplement à titre de curiosité, et non pour en faire un mérite à Werner. On sait aujourd'hui ce qu'il faut penser de la prétendue vraisemblance que l'observation des préceptes attribués au philosophe de Stagyre, donne aux œuvres dramatiques, et les auteurs de manuels de littérature eux-mêmes commencent à convenir aujourd'hui qu'une pièce pourrait bien être bonne sans être conçue sur le plan de l'*Œdipe à Colonne*.

La scène se passe en Suisse, dans une maison isolée, au sommet du Gemmi, au bord de l'étroit sentier qui descend en serpentant entre des rochers à pic le long des flancs de la montagne, d'un côté dans la vallée de Kander et de l'autre dans celle de Leuk. A trois lieues à la ronde, on ne trouve pas une habitation. Lorsque la bise d'automne a forcé les bergers à ramener dans les vallées leurs troupeaux, qui passent la belle saison dans les pâturages alpestres, il s'écoule parfois des semaines entières sans que le bruit d'une voix ou d'un pas humain réveille l'écho des montagnes.

Le maître du logis, Kunz Kuruth, ancien soldat devenu laboureur et aubergiste, s'est marié contre la volonté de son

Hosted by Google

père, et comme ils habitent sous le même toit, la paix domestique est troublée par des disputes presque continuelles. A la suite d'une altercation plus violente que les autres, le jeune homme, poussé à bout par les épithètes injurieuses que son père adresse à sa femme, lui jette, dans un mouvement de colère irréfléchie, un couteau avec lequel il était en train d'aiguiser sa faux. Le couteau n'atteint point le vieillard, mais celui-ci, dans le paroxysme de la fureur, est frappé d'une attaque d'apoplexie, et expire en maudissant son fils, sa bru et l'enfant dont elle est enceinte. Cette scène se passe le vingt-quatre février.

Kurt, l'enfant de la malédiction, a près de sept ans lorsqu'il voit un jour sa mère tuer une poule destinée au repas de la famille. Charmé de ce spectacle, et voulant se l'offrir une seconde fois, il propose à sa petite sœur de jouer au jeu du cuisinier et de la poule. Naturellement, c'est lui qui sera le cuisinier. Il saisit le couteau, le même qui a déjà joué un rôle si fatal dans l'histoire de la famille, et, sans savoir ce qu'il fait, égorge la malheureuse enfant. Kunz maudit le précoce meurtrier, qui au fond n'était qu'imprudent, et le chasse de sa maison. C'était encore un vingt-quatre février.

Il est recueilli et élevé par un oncle; mais, quoiqu'il ait un bon cœur et une vive intelligence, il ne profite guère de l'éducation qu'on lui donne, se montre turbulent, indiscipliné et incapable de toute application suivie, de tout travail régulier. Un beau jour, il prend la clef des champs. On le rattrape et on l'enferme dans une maison de correction, dont bientôt il s'évade de nouveau et cela le vingt-quatre février. Il se rend à Paris, et s'engage dans la garde suisse. Il se trouvait aux Tuileries le 10 août 1792, et comme depuis lors on n'a plus entendu parler de lui, on suppose qu'il a péri dans le massacre qui suivit la prise du château par les sectionnaires.

Cependant pas un vingt-quatre février ne se passe sans amener pour les époux Kuruth quelque nouvelle catastrophe. C'est l'épizootie qui dépeuple l'étable, l'incendie qui dévore la grange, un éboulement qui ensevelit leurs champs et leurs

Hosted by Google

prairies sous une couche épaisse de pierres et de quartiers de roche. Poursuivis par un créancier impitoyable, ils vont être expropriés et conduits à la prison pour dettes. C'est le vingt-quatre février, à onze heures du soir, que Kunz, qui s'est rendu au bourg voisin, pour implorer un dernier délai, annonce à sa femme Gertrude cette fatale nouvelle. Son parti est pris : jamais un Kuruth n'est allé en prison, et plutôt que de déshonorer le nom de ses pères, quand les recors viendront, il se précipitera dans les eaux glacées du lac de Toben.

En ce moment, on frappe à la porte. C'est un étranger qui demande l'hospitalité pour la nuit : « Volontiers, dit Kunz, et s'il vous plaît de souffrir avec nous du froid et de la faim, si vous voulez vous contenter pour lit d'une botte de paille, vous pouvez rester sous notre toit. »

Le voyageur ne s'effraie pas d'un lit un peu dur, et quant au froid et à la faim, personne n'en souffrira ce soir-là, car sa gibecière est bien garnie de provisions et il a pris soin de se munir de deux bouteilles de bon vin. On s'attable, on boit, le vin délie la langue de Kunz ; interrogé par l'étranger, il lui raconte comment il est tombé de l'aisance dans la pauvreté, puis dans la plus extrême misère. L'inconnu a peine à cacher son émotion, car ce n'est autre que Kurt, le fils exilé et maudit, qui a échappé comme par miracle au sort de ses compagnons d'armes et s'est embarqué pour Saint-Domingue, d'où il revient aujourd'hui avec des richesses qu'il brûle de partager avec ses parents. Mais avant de se découvrir à eux, il veut éprouver par lui-même s'ils lui ont rendu leur amour et leur montrer qu'il en est digne. Le lendemain matin, il désintéressera le créancier ; puis, après avoir sauvé ses parents de la cruelle extrémité où ils se voient réduits, il leur révélera son secret, implorera leur pardon et commencera avec eux une vie nouvelle de prospérité et de bonheur.

Le pauvre garçon s'endort sur ces idées consolantes, mais on peut dire à la lettre qu'il a compté sans son hôte. Les vapeurs du vin, que Kunz a bu avec excès, ont troublé son

Hosted by Google

cerveau et fait s'évanouir les scrupules de sa conscience. L'or de cet étranger peut le sauver; il faut que cet or soit à lui. Malgré les supplications de sa femme, il veut s'emparer de la ceinture que Kurt a placée sous son chevet. Le jeune homme se réveille en sursaut et pousse un cri. Aussitôt son père lui plonge dans la poitrine le couteau si tristement fameux, et dont un homme aussi superstitieux et aussi fataliste que l'aubergiste de Schwarbach aurait dû, semble-t-il, se défaire depuis longtemps, au lieu de le suspendre à l'endroit le plus apparent du logis. Blessé à mort, Kurt se nomme, puis expire entre les bras de sa mère. L'horloge sonne minuit : le vingt-quatre février vient encore une fois de se perdre dans le gouffre du passé, entraînant avec lui ses dernières victimes. Kunz, désespéré, va se livrer à la justice.

Telle est la donnée du *Vingt-quatre février*, très dramatique, mais fort contestable au point de vue de la raison et de la morale. La pièce est bien conduite, les effets sont gradués avec art et, mérite qu'on ne trouve pas dans les autres productions de Werner, le langage est sobre de lyrisme, exempt de déclamation, simple à la fois et coloré. On ne voit paraître aucun de ces personnages allégoriques qui viennent trop souvent refroidir l'intérêt dans *la Croix sur la Baltique*, *Martin Luther* ou *Attila*. Malgré ce qu'ils appellent eux-mêmes leurs crimes, et ce que j'appellerai leurs fautes, au risque de paraître trop indulgent, les Kuruth nous intéressent et nous émeuvent. Kunz, violent, exalté, rendu maniaque et visionnaire par le malheur, la solitude et la rêverie, est, au fond, un honnête et digne homme. Lorsque sa femme, affolée par l'idée du suicide qu'il médite, lui propose, au début de la pièce, de commettre un vol, il n'est pas maître de son indignation.

« Ton père était un ministre de Dieu, et toi, sa fille indigne, tu voudrais me pousser au vol! Fi! tu devrais rougir! »

En vrai Germain, Kunz prise fort haut l'instruction. Il en donne plus loin une nouvelle preuve, lorsqu'au nombre des

Hosted by Google

qualités qui l'ont décidé à épouser Gertrude, il mentionne ses connaissances, sur lesquelles il insiste plus que sur sa beauté. Son imagination a cette teinte rêveuse et poétique aussi fréquente en Allemagne, même chez les gens du peuple, qu'elle est rare chez le Français, sceptique et persifleur, et chez l'Anglais, flegmatique et positif; mais, frappé d'une idée fixe, cette imagination n'enfante plus que de sombres hallucinations, la nature entière n'est plus pour elle qu'un entassement de symboles menaçants. Quand il raconte à sa femme son retour de Leuk, elle s'écrie : « Tais-toi, l'angoisse me tue! »

KUNZ.

L'idée de la malédiction me frappa au cœur et je vis passer devant mes yeux l'image de cette poule qui a fait de mon fils un meurtrier.

GERTRUDE.

N'invoque pas l'enfer! Prions!

Le talent de description de Werner, la précision avec laquelle il trace le paysage, la puissance du coloris dont il le revêt, la vie étrange qu'il sait lui communiquer, tout concourt à la terreur de cette scène.

L'intérêt dramatique est ménagé avec beaucoup d'art et va croissant jusqu'à la fin de la pièce. Dès la première scène, le monologue de Gertrude qui attend son mari, on a le cœur serré comme par l'attente d'une catastrophe. Chaque fois qu'on frappe à la porte de la triste demeure des anciens aubergistes de Schwarbach, on frissonne : on dirait que le crime et le malheur seuls peuvent franchir ce seuil. Pendant que Kunz raconte sa triste histoire à son fils, qu'il ne reconnaît pas, on devient aussi agité, aussi nerveux que le pauvre garçon et, comme lui, on est tenté de se lever et de se promener en long et en large. Enfin, lorsque le jeune

Hosted by Google

homme, retiré dans sa misérable chambrette, fait sa prière et s'endort de son dernier sommeil, que la mère, sur son grabat, oppressée par un mauvais rêve, murmure en dormant une chanson populaire qui raconte un parricide, et que Kunz, à moitié ivre, à moitié fou, trahit par ses propos incohérents la marche de l'idée du meurtre qui a germé dans son cerveau, on a la poitrine haletante, on n'est plus au théâtre, on voit se dérouler devant soi une histoire vraie, un drame de la vie réelle.

En somme, l'impression que laisse *le Vingt-quatre février* est profondément pénible; il frappe si fort l'esprit qu'il le fatigue et le blesse. C'est un cauchemar dramatique.

Le dernier drame de Werner fut *la Mère des Machabées*, œuvre bien inférieure à tout ce qu'il avait produit précédemment. L'inspiration y a une teinte d'une uniformité fatigante, et la sensibilité spasmodique qui règne d'un bout à l'autre de la pièce appartient au domaine de la pathologie plutôt qu'à celui de l'art.

La vie désordonnée de Werner, l'excitation physique combinée avec l'excitation cérébrale, l'impossibilité de se fixer, de se faire quelque part un *home* où il eût rencontré le repos et le bonheur, son impuissance à donner un but raisonnable et pratique à son travail et à son existence, toutes ces causes réunies avaient usé le corps et l'âme du poète. Un immense besoin de calme, de tranquillité, de certitude s'empara de lui. Pauvre barque désemparée par tant de houles et de tempêtes, il lui fallait à tout prix trouver un port. Ce fut dans le sein de l'Église catholique qu'il le chercha. Cette abjuration fut le couronnement imprévu, mais moins illogique qu'on ne le croirait au premier abord, de toute sa carrière et de tous ses systèmes. Dans *les Fils de la vallée*, il avait professé le renoncement à soi-même, l'abdication de la pensée individuelle; dans *la Croix sur la Baltique*, il avait exalté l'esprit de prosélytisme; malgré les tendances protestantes dont il fait étalage dans *Martin Luther*, on y sent éclater une vénération toute catholique pour les symboles visibles; enfin, dans *le Vingt-quatre février*, à côté du dogme

Hosted by Google

atroce de la fatalité, il fait pressentir la doctrine de l'expiation par le sacrifice.

Lors de son premier voyage en Italie, son imagination avait été vivement frappée, dans les catacombes, par les souvenirs des saints et des martyrs de la primitive Église; à Saint-Pierre, par la pompe et la magnificence du culte romain. La mode était aux conversions : le comte de Stolberg, Frédéric Schlegel et bien d'autres donnaient l'exemple. Werner se rendit une seconde fois à Rome, fit un pèlerinage à Notre-Dame de Lorette et déposa sur les marches de l'autel le fardeau de la liberté d'examen et de la responsabilité personnelle, qui lui pesait tant. Il ne s'arrêta pas là : il fut ordonné prêtre par son protecteur le prince de Dalberg (1811). Alors, il se mit à parcourir l'Autriche et la Bavière, pour rendre témoignage de sa nouvelle religion. De toute part, des auditeurs affluaient autour de sa chaire : il édifiait les uns par la ferveur de son zèle et les transports de son enthousiasme de nouveau converti; il piquait la curiosité des autres et excitait leur étonnement, parfois leurs railleries, par l'étrangeté de ses sermons, aussi lyriques et aussi décousus que ses drames. Ils ont été recueillis et publiés après sa mort. (Vienne, 1836.)

Le 17 janvier 1822, Werner rendit à Dieu « sa pauvre âme », comme il l'appelle lui-même, léguant à la Vierge Marie sa plume, que l'on peut voir encore à Mariazella.

IV

La production d'une œuvre dramatique complète exige le concours des plus rares facultés : celles de l'observateur, du poète et de l'artiste. Werner les possédait à divers degrés; mais il manquait de l'esprit de discernement qui en règle l'emploi, et de la volonté forte et suivie qui les fait converger vers un but.

En analysant chacun de ses grands drames et en séparant méthodiquement les éléments hétérogènes et mal combinés qu'on y reconnaît, on trouverait au bout de l'opération

Hosted by Google

un traité de métaphysique ou de théologie, une petite collection de types et de portraits, enfin un tome entier d'odes, d'élégies et de dithyrambes.

J'ai déjà parlé des idées philosophiques de Werner, et je me bornerai à faire remarquer ici que, de tous les genres littéraires, le drame est le moins propre à servir de prétexte ou de cadre à l'exposition d'un système. Werner, le dramaturge, dédaignait le drame, comme Tieck, le romancier, dédaignait le roman. Permis à eux, mais aussi permis à nous de faire observer que ce n'est que dans la docte et spéculative Allemagne que l'on a jamais pu trouver un public pour des drames philosophiques ou des romans à tendances, à moins que philosophie et tendances ne soient déguisées avec infiniment plus d'art qu'il n'en eût fallu pour se passer des unes et de l'autre.

Cependant, il n'est aucune des pièces de Werner dont on ne puisse extraire des scènes et même des actes entiers d'une grande beauté et qui prouvent une certaine connaissance du cœur humain et surtout une rare entente de la scène.

Caldéron est, de tous les auteurs dramatiques, celui dont le talent a le plus d'analogie avec le talent de Werner, et il est manifeste que ce dernier l'a étudié. Schlegel venait de mettre en honneur le grand dramaturge espagnol, dont les chefs-d'œuvre, traduits avec cette conscience qui caractérise les Allemands, sont représentés encore aujourd'hui sur les grands théâtres de l'Allemagne plus souvent peut-être que sur ceux de son pays natal. Caldéron aussi est mystique et lyrique; il embarrasse son action et son dialogue d'odes et de dissertations théologiques, et il attache plus d'importance encore que Werner au symbole. Le couteau de Kunz Kuruth, qu'on voit toujours sous la main qui va commettre un crime, ne rappelle-t-il pas le poignard dont le tétrarque de Galilée cherche en vain à se débarrasser, qui lui revient toujours par les hasards les plus étranges, et qui, enfin, s'offre comme de lui-même quand Hérode, dans un accès de fureur jalouse, a résolu la mort de Mariane? Mais là s'arrête la ressemblance. Caldéron a l'esprit moins large, moins com-

Hosted by Google

préhensif que son disciple allemand, mais bien autrement trempé et vigoureux. Il est ignorant, borné dans ses vues, ne connaît que son temps, son pays, sa religion. Ses personnages sont tous des Espagnols du commencement du XVII^e^ siècle, mais qu'ils ont de relief, de couleur et de vie! Comme ils sont entraînés dans une action rapide par le tourbillon des passions excessives, l'amour, la jalousie, la haine, la vengeance, le fanatisme religieux et patriotique, l'honneur, enfin, devenu une passion, et une passion aussi violente, aussi funeste que les autres!

La poésie de Caldéron coule abondante et rapide, le vers bondit sur le vers comme des flots soulevés tumultueusement par un souffle lyrique qui a l'ardeur et la véhémence de celui des races sémitiques; mais ce courant impétueux est contenu par des rives dont les méandres serpentent avec une régularité poussée parfois jusqu'à l'excès.

En amour, Werner professe la théorie des âmes jumelles, écloses simultanément de la conception divine, séparées par les contingences du monde et languissant loin l'une de l'autre jusqu'à ce que le hasard ou la Providence les mette en présence. Alors l'étincelle jaillit et le feu céleste s'allume. A la vue de Théobald, le *famulus* de Luther, Thérèse, la petite orpheline élevée par Catherine de Bora, s'écrie : « Voilà un ange! » et le jeune homme pousse de son côté la même exclamation. Catherine, fille noble et recluse volontaire, déteste Luther et ses doctrines; elle ne voit en lui que le novateur orgueilleux, l'hérésiarque entêté de ses opinions personnelles, qui déchire le sein de l'Église et fait tomber les saintes barrières du cloître ; elle appelle sur sa tête le feu du ciel et la vengeance du bras séculier, et cherche à ameuter le peuple contre lui. Mais à peine l'a-t-elle vu que, cachant ses yeux de ses deux mains, elle s'écrie : « Mein Urbild! » (mon Idéal)! Il faut ici toute la naïveté sérieuse d'un public allemand pour ne pas sourire à l'idée de cette fille cloîtrée, évoquant dans ses rêves l'image d'un moine corpulent et joufflu. On ne trouve guère chez la plupart des écrivains allemands cette finesse, ce tact exquis qu'il faut pour

Hosted by Google

connaître les femmes, dont le caractère se compose, le plus souvent, de nuances extrêmement délicates, de teintes variables et fugitives qui échappent à l'observateur. Werner ne se doute pas de ce que c'est que cette machine si compliquée qu'on appelle le cœur féminin. Après en avoir donné la preuve par ses trois mariages extravagants, il le prouve une seconde fois par les héroïnes de ses drames. Celles qui ne sont pas insignifiantes sont absurdes. La Gertrude du *Vingt-quatre février*, celle qui, entre toutes, ressemble le plus à une femme vraie, au moins par le langage, est d'une parfaite nullité : son caractère consiste à en avoir peu, et son rôle à fournir la réplique aux autres personnages.

Après Gertrude, la femme réelle, mais banale, et Catherine, la femme idéale, mais extravagante, voici la femme monstrueuse, Hildegonde, princesse de Burgondie, qui n'est plus un être humain, mais une Valkyrie. Attila a fait périr son père; elle s'attache aux pas du chef barbare, lui sauve la vie, lui inspire une passion violente, l'épouse, et le tue de ses propres mains, la nuit même de leurs noces. Enfin, tout en haut de cette échelle féminine, entre ciel et terre, au-dessus de la région de l'air respirable, nous trouvons Thérèse, fleur étiolée, amante platonique d'un diamant (Théobald). C'est un séraphin aussi vaporeux que les nuages au-dessus desquels il plane; c'est moins que cela encore, c'est une bulle de savon qu'un rayon de soleil colore de toutes les nuances de l'arc-en-ciel, mais qu'un souffle fait évanouir. Malgré sa grâce et sa sensibilité maladive, elle n'inspire aucun intérêt, car le cœur ne peut être ému quand la raison est choquée, et lorsqu'elle tombe frappée de la foudre au milieu d'un parterre de jacinthes, ses fleurs favorites, et qu'elle expire en exhalant le nom de Théobald, on est plus près du sourire que de l'attendrissement. C'est une preuve de plus que, si l'artiste peut sortir parfois du monde réel, il doit rester toujours dans le monde possible, s'il ne veut franchir les limites mêmes de l'art.

Les jeunes premiers de Werner unissent à un fonds de candeur tout allemande, à une certaine disposition à la

Hosted by Google

mélancolie rêveuse, une humeur vagabonde et une surabondance de sève et de vigueur qui les tiennent dans une agitation fébrile, dans un mouvement continuel et violent.

Le chevalier Franz de Wildeneck, le type du genre, disciple et ami dévoué de Luther, en même temps qu'amoureux transi de Catherine de Bora, court pendant toute la pièce de l'un à l'autre pour les prévenir des dangers qui les menacent et les tirer des situations difficiles où ils se trouvent, et lorsqu'il voit enfin Catherine, après lui avoir préféré une première fois le cloître, lui préférer une seconde fois le docteur Martin, et les deux aimants, qui l'ont attiré tour à tour, s'unir par-dessus sa tête, il devient fou de douleur et de rage, se met à la tête d'une bande d'iconoclastes, brûle les villages, pille les églises et finit par se faire tuer.

Werner attache une grande importance à l'effet matériel qui résulte de la mise en scène. Il pousse, sous ce rapport, le raffinement beaucoup plus loin que Gœthe et Schiller, indiquant minutieusement, non seulement le caractère général du décor, mais les moindres détails, les plus minces accessoires, la position respective des personnages, leurs gestes et leurs attitudes. Il emploie savamment et sobrement toutes les ressources dont le mélodrame et l'opéra ont fait un si étrange abus de nos jours : les glas funèbres, les horloges qui sonnent lentement minuit, les chants religieux, le bruit du vent, les grondements du tonnerre, enfin les décors doubles, qui permettent à deux actions communes de se dérouler simultanément sur la scène.

Pour le style, Werner ne mérite que des éloges. On compte parmi les compatriotes de Werner plus de penseurs profonds que d'habiles écrivains. Boileau a eu bien raison de dire : « Avant donc que d'écrire, apprenez à penser ; » mais il parlait à des Français. Que de fois il faudrait retourner ce conseil pour les Allemands ! Il n'y a guère que les deux hommes de génie qui dominent toute la littérature allemande qui aient été à la fois l'un et l'autre.

D'un autre côté, si les différences dialectales n'ont pas influé en Allemagne sur la langue littéraire au même degré qu'en

Hosted by Google

Italie, où l'on aperçoit, dès la première page d'un livre, si son auteur est toscan ou lombard, il n'en est pas moins vrai que chacun y écrit un peu à sa guise, sans risquer d'encourir la censure d'une critique qui ne pourrait asseoir ses jugements sur aucune base généralement admise. De ce laisser-aller naît l'abus des néologismes inutiles et des périodes interminables, traînant à la queue le mot essentiel : le verbe, qu'on a peine à rattacher à son sujet.

Werner échappe à ces défauts. Sa diction est correcte, élégante, rhytmée avec un art extrême; par un heureux choix de mots, il sait masquer ce que sa langue a de rude pour une oreille accoutumée à la sonorité musicale des langues néo-latines. Si parfois ses idées sont obscures, ses phrases ne le sont jamais.

M. Philarète Chasles, qui lui a consacré une étude des plus intéressantes, bien qu'un peu trop fantaisiste peut-être, l'a appelé le « Mage du drame ». On retrouve, il est vrai, dans tout son œuvre, un reflet de la mysticité enthousiaste de l'Orient, mais il n'a point été guidé par une étoile. Égaré par des feux follets, il s'est heurté à tous les obstacles, il est tombé dans toutes les fondrières du chemin. Philosophe halluciné, poète systématique, dévot libertin, ascète orgiaque, il réunit en lui toutes les contradictions ; tour à tour, il demanda l'inspiration à l'extase, à la surexcitation, au désespoir, à toutes les sources enfin, excepté aux seules qui soient pures et inépuisables : la méditation et le travail. Pour être un homme de génie, il lui manqua une chose : être un homme.

Louis Van Keymeulen.

Hosted by Google

LÉON GAMBETTA.

I. — *Le tribun.*

Il est des noms prédestinés comme il y a des peuples d'élection.

Le nom de Gambetta sonne à l'oreille; il se grave dans la mémoire. Il embouche la trompette.

Parmi tous les pays, la France a le mystérieux privilège d'attirer les regards du monde, d'éveiller l'intérêt universel, d'exciter, d'exalter et d'entretenir de chaudes sympathies pour tout ce qui la touche. Par quelles affinités secrètes, à l'étranger, au Nord et au Sud, au delà des mers, sous les tropiques comme sous les glaces, non seulement des individus mais des masses ont-elles pris leur part à la catastrophe qui a privé la République de son premier citoyen et mis le sceau du silence éternel sur cette bouche éloquente? Comment expliquer que l'Allemagne elle-même ait oublié un moment ses haines légitimes, pour célébrer en termes émouvants l'adversaire mort?

Plus on médite sur ces questions, que je ne suis certes pas le seul à remuer, plus on reste convaincu que la France doit ce privilège unique à son immortelle révolution de 89. Le philosophe qui prétendait que la reconnaissance est une vertu surhumaine reçoit, dans l'espèce, un flagrant démenti. Les sympathies universelles pour la France s'expliquent : c'est la gratitude universelle. Il n'est pas de pays, grand ou petit, qui n'ait bénéficié d'un événement dont le monde entier célébrera bientôt le centenaire.

A la première nouvelle de la mort cruelle et prématurée de Gambetta, tout le monde l'a comparée à celle de Mirabeau. Il y a là, en effet, des analogies saisissantes. Quant aux deux hommes, à part le don de l'éloquence, qu'ils possédaient en

Hosted by Google

commun, les dissemblances sont multiples. Je trouve des traits de parenté bien plus intimes entre Gambetta et Danton. Celui-ci, comme celui-là, ne désespéra jamais ni de la patrie ni de la république; déjà sous le coup de la mort, Danton, après avoir dirigé la laborieuse et coûteuse négociation qui aboutit à l'évacuation de l'armée prussienne, prépara avec Dumouriez la journée étonnante de Jemappes, comme Gambetta organisa, de concert avec Freycinet, Chanzy et d'autres, l'armée de la Loire, qui, si elle fut impuissante à délivrer Paris et la France de l'ennemi amené pour la troisième fois par un Bonaparte, sauva au moins l'honneur. Danton et Gambetta, enfin, furent tous deux soupçonnés de viser à la dictature.

« Ils n'ont pas confiance, » répondit Danton au jeune Girondin qui essayait de le réconcilier avec M^me^ Roland et ses amis; réconciliation qui eût peut-être arrêté les effroyables excès de la Terreur. Dans la dernière année de sa vie, Gambetta a eu plus d'une fois le même mot sur les lèvres, mais il y mêlait moins d'amertume, car, s'il ne le cédait à Danton ni comme génie organisateur, ni comme politicien, il avait l'âme plus haute que le rival de Robespierre, une incorruptibilité absolument avérée, plus de respect pour la volonté de la nation et était, avant tout et surtout, plus humain.

Voici ce que disait, quelques jours après la séance du 26 janvier 1882, qui le précipita du pouvoir, Gambetta à M. Hanssen, un publiciste bien connu : « Je ne me fais aucune illusion sur les conséquences du vote de la Chambre qui m'a fait quitter le gouvernement. A moins de circonstances imprévues, ce vote m'éloigne pour longtemps du pouvoir. Mieux que personne, je crois connaître le parti républicain, et c'est pourquoi j'estime que la majorité, exagérant en moi l'homme d'autorité, n'abandonnera pas facilement ses préventions. Je sais bien qu'il y a des circonstances où ses sentiments à mon égard se modifieraient. Qu'un danger social ou qu'un péril extérieur menace la France, et la Chambre, sous l'empire de ces préoccupations, oubliera certainement ses rancunes. Mais si ce sont là des éventualités que je ne souhaite pas à mon pays, ces éventualités sont cependant

Hosted by Google

possibles, et, en ce cas, les républicains se retourneraient de nouveau vers moi, me sachant toujours prêt à poursuivre mon but suprême, qui est le relèvement de la patrie et la consolidation de la République. Mes détracteurs eux-mêmes savent que je ne suis pas homme à reculer davant les responsabilités que le patriotisme pourrait m'imposer; ils savent aussi que jamais, entendez-vous, jamais! je n'admettrai que la France ne reprenne pas, parmi les puissances, le rang auquel elle a droit, et l'armée française, j'en suis certain, partage mes sentiments...

« Vous me connaissez assez pour savoir que je ne suis pas un vulgaire ambitieux et que le pouvoir n'a rien qui me séduise. Tant il y a que, si les circonstances dont je parle venaient à se réaliser, je me demande si je le garderais ou si, une fois mon devoir rempli, je ne le résignerais pas plutôt entre les mains d'un autre. Car ma nature et mon tempérament ont fait de moi un homme de lutte et d'action, beaucoup plus qu'un homme de gouvernement. »

Comment l'homme d'Etat qui professait ces sentiments a-t-il été amené à s'aliéner une majorité qui lui était toute dévouée et à compromettre, en quelque sorte, une popularité sans égale? Voilà ce que je voudrais rechercher ici, dans ce rapide essai, tout en esquissant la silhouette de celui qui appartient aujourd'hui à l'histoire.

I

Dans l'exposé de motifs dont M. Andrieux a accompagné son projet de revision de la Constitution soumis à la Chambre, l'ancien préfet de police de la Seine insiste sur la nécessité qui s'impose à la France de renoncer aux mœurs monarchiques, incompatibles avec les institutions républicaines. Au lieu de s'en tenir au décalque du parlementarisme britannique, dit-il, mieux vaudrait chercher un modèle dans la grande République étoilée, au delà de l'Atlantique.

Ce conseil viril, les législateurs français ne demanderaient peut-être pas mieux que de le suivre, mais on ne décrète pas plus les mœurs politiques qu'on ne décrète la victoire. Ces

Hosted by Google

évolutions ne s'accomplissent que dans la solennité de moments exceptionnels.

Le lendemain de la mort de Mirabeau, dans la séance du 16 mai 1791, Robespierre, résolu à se défaire de la Constituante, s'écria à la tribune : « La Constitution n'est point sortie de la tête de tel ou tel orateur, mais du cœur même de l'opinion qui nous a précédés et qui nous a soutenus. Après deux années de travaux au-dessus des forces humaines, il ne nous reste qu'àd onner à nos successeurs l'exemple de l'indifférence pour notre immense pouvoir, pour tout autre intérêt que le bien public. Allons respirer dans nos départements l'air de l'égalité! »

Et il ajouta ce mot impérieux, impatient : « Il me semble que, pour l'honneur des principes de l'Assemblée, cette motion ne doit pas être décrétée avec trop de lenteur. »

La motion fut adoptée sur l'heure à une grande majorité.

C'est qu'à ce moment une France nouvelle avait émergé de l'embrasement révolutionnaire. L'idée de la patrie remplissait tous les cœurs, elle tenait lieu de tout, de religion principalement. Etre utile à la patrie, tel était le credo national.

Ce fut au moment où la coalition européenne, organisée par Pitt, envahissait la France et y fomentait les trahisons et les conspirations. La Convention, entourée de périls, sentit redoubler ses forces et fit un appel à toutes les énergies, à tous les cœurs généreux. Des Alpes aux Pyrénées, du Rhin à l'Océan, du Rhône aux rives de la Loire, le drapeau tricolore recule. La Vendée est debout, délirante, enfiévrée, convulsée. Soixante mille royalistes projettent une marche sur Paris, la grande Babel. Bordeaux, Lyon, Marseille, Caen s'insurgent contre la Convention. La Montagne se roidit; loin de faiblir, elle redouble d'énergie. Carnot, Prieur, Duton-Crancé dirigent les mouvements militaires. Danton fait décréter que tout soldat quittant les drapeaux sera puni de mort. Danton finit par électriser la France, tout comme Gambetta soixante-seize ans plus tard, lorsqu'accompagné de Spuller, quittant en ballon Paris assiégé, il atterrit non loin des lignes prussiennes, après avoir vu la mort de près, et se rendit à Tours organiser la levée en masse.

Hosted by Google

Que se passait-il alors dans cette âme ardente? Elle était hantée et remplie des souvenirs de l'époque héroïque de 94, où l'on vit ce qu'on n'avait pas vu depuis des siècles, une grande nation se battre pour la liberté, ayant contre elle à la fois l'Europe coalisée, l'aristocratie et le clergé français.

Le XVIII^e^ siècle avait admirablement préparé le divorce avec l'ancien ordre de choses, mais de pareilles révolutions; destinées à déraciner des institutions et des traditions séculaires, ne s'accomplissent ni en un, ni en deux, ni même en trois actes. L'arbre de l'absolutisme greffé sur la théocratie était abattu; restaient encore les racines et leurs ramifications souterraines sur toute l'étendue de la France. Pour les arracher, il ne suffisait même pas de retourner la terre; il fallait changer les cœurs et les ouvrir à l'évangile nouveau. L'élan, quelque héroïque qu'il fût, engendra finalement un relâchement, une lassitude. Les cordes trop longtemps tendues cèdent ou se brisent. Le Minotaure de la Terreur rouge et blanche fit le reste. Un impérieux et irrésistible besoin d'oubli, de distraction, de plaisirs violents s'empara de la nation. La réaction inconsciente fit son œuvre. Le Directoire marqua la première étape à reculons; il conduisit la France au 18 brumaire, au premier Empire, qui ramena finalement la Restauration.

Un détail historique peu connu donne la mesure de ces reculs périodiques. A l'âge de vingt et un ans, Napoléon, à peine sorti de l'école de Brienne, à la veille de son entrée en scène à Toulon, remporta un prix à l'Académie de Lyon sur la question proposée par l'abbé Raynal : « Quels sont les principes et les institutions à donner aux hommes pour les rendre les plus heureux possibles? » Voici comment l'auteur du mémoire couronné avait défini le bonheur : « Jouir complètement de la vie, c'est-à-dire en jouir de la manière la plus conforme à notre organisation morale et physique. »

Napoléon, devenu empereur, jeta au feu le mémoire, retrouvé par les soins de M. de Talleyrand. Le César gaulois avait depuis longtemps répudié la conception révolutionnaire et humanitaire. La gloire militaire était devenue la panacée de tous les maux, jusqu'au moment où le retour des Bourbons remit en honneur le goupillon, jetant de l'eau bénite sur les

Hosted by Google

plaies saignantes de la France. Un moment, les poètes eux-mêmes furent complices de cette remise en honneur du sépulcre blanchi. Les prémices de la muse de Lamartine et de Victor Hugo sacrifiaient à la légitimité. Tous deux ont complètement racheté, depuis, ces erreurs de jeunesse et de naissance : ils s'aperçurent promptement qu'on ne galvanise pas un cadavre. Les journées de juillet 1830 eurent raison de la légitimité, sans que, cette fois, l'Europe songeât à venir à sa rescousse. La France se contenta de ce premier avantage, et toléra, dix-huit années durant, l'habile escamotage de Louis-Philippe. Il fut mort sur le trône sans l'obstination sénile de Guizot. Ce fut sa résistance aux banquets qui provoqua un nouveau réveil du lion populaire. Débonnaire et cosmopolite cette fois, la seconde République apparut au monde avec les splendeurs d'une aurore boréale. Elle en eut l'éclat, mais aussi la durée fugitive. Cependant ceux qui ont vécu à cette époque n'oublieront jamais ses débuts : un instant, on crut à l'avènement du millenium. Il faut remonter à la prise de la Bastille pour rencontrer pareille explosion de la joie universelle. Joie sans lendemain : le socialisme, cette fois, aplanit la voie à la contre-révolution, traînant à sa suite la contre-façon du premier Empire. Après César, Augustule. Il ne désavoua pas la révolution, et s'ingénia à l'atteler à son char impérial, aux roues embourbées dans le sang des massacres du 2 décembre. Vainement s'ingénia-t-il à la faire oublier pendant cette gigantesque tragi-comédie de dix-huit années. La découverte de la tombe d'une de ses victimes, le député Baudin, fusillé sur les barricades, suscita le fossoyeur du régime impérial, le vengeur de la France et un des restaurateurs de la République. C'était Gambetta.

II

Ni passé ni ancêtres. Il sort de ces mêmes couches sociales dont il proclama, au zénith de son action, l'avènement triomphant à la vie publique, dans une de ses harangues les plus hardies, et qui fit rugir les anciens partis.

Fils d'un épicier de Cahors, descendant du côté paternel, dit-on, d'un des cuisiniers des Doria de Gênes, rien ne faisait

Hosted by Google

présager, près de son berceau, qu'au souffle de sa parole s'effondrerait un jour un empire, et qu'au lieu de prendre la tonsure, comme l'espérait son père, il dirigerait, quasi souverainement, douze années durant, tantôt officiellement, tantôt d'une façon indirecte, les destinées de la République.

Deux siècles plus tôt — qui sait? — l'Église aidant, il eût passé cardinal, serait devenu un Mazarin ou un Richelieu. Né le 30 octobre 1838, son esprit, ses études, le courant de son temps le prédestinaient à être l'antipode de l'Église et à pousser ce cri dont l'écho se répercute encore après sa mort : « Le clérical, voilà l'ennemi! »

Il ne fit que traverser le séminaire de Montauban — sa gaîté expansive scandalisa ces bons pères — et, à peine reçu bachelier au lycée de Cahors, il vole vers Paris. Ce n'est pas seulement l'envie d'être reçu avocat par la grande Faculté de France qui l'attire. Il faut à son exubérance ce milieu bouillonnant parisien. On ne tarde pas à le remarquer à la Sorbonne : il épate ses condisciples en citant par cœur des passages entiers de Démosthène avec le geste déjà ample, son œil unique brillant d'un feu enthousiaste[1] et illuminant sa tête superbe, au galbe chaud et à la chevelure noire, drue et longue, rejetée par derrière.

Mais où il se donne tout entier, où il dépense sa première fougue, où il se révèle, c'est au milieu de ses camarades et amis, dont la plupart sont restés fidèlement attachés à sa fortune. C'est dans les brasseries, au *Café Procope,* au *Café Voltaire* et, plus tard, au *Café de Madrid,* que Gambetta discute, s'escrime, s'échauffe, pérore et pontifie. C'est là que le parlement de la bohême intelligente du quartier latin tient ses assises; c'est là que se débattent, avec des sorties furibondes, toutes les questions sociales, politiques, littéraires et artistiques à l'ordre du jour. L'extrême gauche y est représentée par Arthur Ranc, parent éloigné de Gambetta, par Spuller, Castagnary, Crémieux, etc.; le centre, par Jean Renault; la droite par Coquille, du *Monde.* Au *Café Procope,* Gambetta s'assied

[1] La croyance, très répandue, qu'il s'éborgna pour forcer son père à le retirer du séminaire est une fable. Il perdit l'œil droit à l'âge de huit ans, s'étant imprudemment approché de l'établi d'un coutelier.

Hosted by Google

de préférence à la table où, selon la tradition, Voltaire s'était assis souvent. Gare au provincial ou à tout autre intrus qui, attiré par l'éclat des voix et l'intérêt des discussions étincelantes de verve que domine déjà Gambetta, se permet de se mêler au débat. Spuller lui coupe la parole par un : « Mais, monsieur, vous n'avez donc pas lu l'*Histoire de la Révolution* de Louis Blanc? » ou Ranc lui demande de son air le plus rogue : « Jeune homme, à quelle heure est-ce qu'on vous couche? »

Ces réunions libres, dont la vieille gaîté gauloise est loin d'être bannie, aguerrissent Gambetta aux discussions les plus orageuses qu'il va affronter plus tard aux Chambres; elles le plient aux interruptions, qui l'aiguillonnent au lieu de le gêner; elles développent enfin le don de l'épithète à l'emporte-pièce, du mot martelé qui s'enfonce et cloue le contradicteur sur place.

Cette époque de préparation et d'initiation où Gambetta passe une partie de sa journée au cabinet de lecture du passage du Commerce et ses après-dînées au Palais-Bourbon, pour suivre les débats du Corps législatif, l'avait armé en guerre. La première fois qu'il prit la parole (le 14 novembre 1868), devant la sixième chambre correctionnelle, dans le procès intenté à Delescluze et consorts, à l'occasion de la souscription à l'effet d'élever un monument à Baudin, Gambetta, la veille encore inconnu, était salué par les mille voix de la renommée comme l'espoir de la France libérale et républicaine. Les juges, cloués muets sur leurs sièges, ne songèrent même pas à interrompre ce jeune avocat de trente-deux ans, qui, élargissant le prétoire, de défenseur se faisant juge, et parlant le langage d'un Salluste ou d'un Tacite, mettait le 2 Décembre sur la sellette, en s'écriant de sa voix pleine et sonore, vibrante d'indignation :

« Rappelez-vous ce qu'est le 2 Décembre. Rappelez-vous ce qui s'est passé. Les actes viennent d'être repris, racontés par M. Ténot, dans leurs épisodes navrants : vous avez lu ce récit, qui se borne aux faits, et d'une impartialité d'autant plus vengeresse; vous savez tout ce qu'il y a de sang et de douleurs, de larmes dans cette date; mais ce qu'il faut dire ici, ce qu'il faut toucher du doigt, c'est la machination, c'est la

Hosted by Google

conséquence, c'est le mal causé à la France, c'est le trouble apporté dans les consciences par cet attentat : c'est là ce qui constitue la véritable responsabilité. C'est cela seulement qui pourra vous faire apprécier jusqu'à quel point vous nous devez aide et protection quand nous venons honorer la mémoire de ceux qui sont tombés pour avoir défendu la loi et la Constitution qu'on égorgeait.

« Oui! le 2 Décembre, autour d'un prétendant, se sont groupés des hommes que la France ne connaissait pas jusque-là, qui n'avaient ni talent, ni honneur, ni rang, ni situation, de ces gens qui, à toutes les époques, sont les complices des coups de la force, de ces gens dont on peut répéter ce que Salluste a dit de la tourbe qui entourait Catilina, ce que César dit lui-même en traçant le portrait de ses complices, éternels rebuts des sociétés régulières :

Ære alieno obruti et vitiis onusti,
Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes,

comme traduisait Corneille. C'est avec ce personnel que l'on sabre, depuis des siècles, les institutions et les lois, et la conscience humaine est impuissante à réagir, malgré le défilé sublime des Socrate, des Thraséas, des Cicéron, des Caton, des penseurs et des martyrs qui protestent au nom de la religion immolée, de la morale blessée, du droit écrasé sous la botte d'un soldat. »

Il faudrait citer tout ce discours, qui se termine par une péroraison saisissante :

« Où étaient Cavaignac, Lamoricière, Changarnier, Le Flô, Bedeau, et tous les capitaines, l'honneur et l'orgueil de notre armée?

« Où étaient M. Thiers, M. de Rémusat, les représentants autorisés des partis orléaniste, légitimiste, républicain, où étaient-ils? A Mazas, à Vincennes, tous les hommes qui défendaient la loi! En route pour Cayenne, en partance pour Lambessa, ces victimes spoliées d'une frénésie ambitieuse! Voilà, messieurs, comment on sauve la France! Après cela, pensez-vous qu'on ait le droit de s'écrier qu'on a sauvé la société uniquement parce qu'on a porté la main sur le pays?

Hosted by Google

« De quel côté était le génie, la morale, la vertu? Tout s'était effondré sous l'attentat! »

A partir de ce moment, c'en était fait de l'Empire. Sa chute n'était plus qu'une question de jours et d'heures.

Si ailleurs on s'habitue vite au régime de la force, qu'on croit trop facilement éternel, la France ne supporte tout joug qu'avec de nobles impatiences et de sourdes révoltes. La nation attendait depuis longtemps un libérateur. Les longueurs de l'attente, Henri Rochefort, dont M. Gambetta allait bientôt prendre la défense au Corps législatif, les distrayait par les railleries mordantes de sa verve boulevardière, harcelant l'empereur, l'impératrice et le gouvernement de ses piqûres qui laissaient le dard dans la blessure. A peine M. Gambetta s'est-il dressé comme l'accusateur de la conscience publique devant le 2 Décembre, que d'une voix unanime on s'écrie : *Ecce homo,* voilà l'homme!

Elu, en mai 1869, membre du Corps législatif à la fois à Paris et à Marseille, Gambetta opta pour la première circonscription des Bouches-du-Rhône. Siégeant à peine de quelques mois, il débute en démasquant l'Empire libéral et son faux prophète, M. Émile Ollivier. « Si vous voulez fonder la liberté « avec l'Empire, dit-il, et que vous vouliez la fonder avec notre concours, il vous faut y renoncer et vous attendre à ne le rencontrer jamais.

« On a invoqué tout à l'heure le suffrage universel; on a dit qu'il est, à la fois, la base de l'ordre, de la paix sociale et de la liberté. C'est ma conviction absolue.

« Mais je sais et je dis — et je le démontrerai quand on voudra — que le suffrage universel n'est pas compatible avec le système que vous préconisez. Je dis que vous entretenez les conditions perpétuelles de ces révolutions que vous voulez éviter et qui coûtent si cher au pays. »

Plus ahuris encore que les juges du tribunal correctionnel, les mamelouks du Corps législatif entendent ce langage altier, dont la forme admirable est à la hauteur de l'idée. Blessés dans tous leurs sentiments, momifiés, ils sont sous le charme. Granier de Cassagnac tente une interruption; Gam-

Hosted by Google

betta ne la relève même pas. Il tient son assemblée, qu'il veut terrifier et non convaincre.

Plus tard, la République fondée, nul ne trouvera des accents aussi pénétrants pour persuader. Mais alors il ne s'agissait que de flageller un régime de mensonge et de le montrer dans son indignité. Il poursuit la même tâche dans sa quatrième catilinaire contre le système plébiscitaire, où il définit la souveraineté nationale et affirme sa première thèse : « Il faut faire des institutions conformes aux principes qu'on veut faire triompher. »

L'Empire et ses satellites, sourds aux conseils, frappés de démence, courent à leur perte. Le plébiscite a lieu prétendûment pour donner une nouvelle consécration à la parole de Bordeaux : « L'Empire, c'est la paix, » mais, en réalité, pour chercher dans la guerre contre la Prusse un exutoire aux forces élémentaires qui sapent et minent les assises du trône impérial.

Gambetta sait et sent toute la solennité du moment. Il a conscience de sa force et de la responsabilité qui pèse désormais sur lui. C'est ce qui a dicté sa harangue à la jeunesse des écoles qui lui offre un banquet le 17 avril 1870 à la salle Ragache. L'éloquence moderne est ici à la hauteur des plus sublimes chefs-d'œuvre de l'antiquité. L'impétuosité est tempérée par une sagesse opportuniste qui indique que le tribun devient homme d'État. Il pressent sa prochaine mission, pour laquelle il réclame le concours de la jeunesse en lui disant : « Et si j'avais, quant à moi, un mot d'ordre à donner ou à recevoir, je n'en accepterais pas d'autre que celui-ci : le travail en commun. *Laboremus!* »

Laboremus! Ce mot d'ordre lacédémonien, Gambetta était en droit de le lancer. Il avait prêché d'exemple. Et il allait le prouver bientôt, plus tôt même qu'il ne croyait, lorsque, la France envahie, ses armées décimées ou prisonnières, et Napoléon le Petit captif du roi Guillaume, il fallait, sur les ruines fumantes du second Empire, en face de l'ennemi, improviser des armées, jeter les premières assises de la troisième république et traiter avec l'Europe monarchique.

MAX SULZBERGER.

Hosted by Google

LA VIE ANGLAISE.

LES SECTES RELIGIEUSES.

Dans un article de la *Revue des Deux Mondes,* du 1er juin 1880, sur le célèbre nihiliste Bakounine, M. E. de Laveleye remarque que l'Annuaire du socialisme (*Jarhbuch der Sozialwissenschaft*), du docteur Ludwig Richter, signalant les progrès du socialisme dans tous les pays civilisés, ne mentionne pas l'Angleterre, n'ayant rien à en dire. Il paraîtrait donc que, de l'aveu même de l'*Internationale*, cette question brûlante, qui passionne les masses sur le continent, a peu de prise sur les classes ouvrières d'outre-Manche.

En est-il de même de cette autre question d'une importance tout aussi vitale, de ce scepticisme qui mine les vieilles croyances et qui est passé du domaine des penseurs et des philosophes dans celui des couches inférieures de la société? Ce doit être forcément un article de foi chez les orthodoxes que le christianisme sortira victorieux de la lutte qu'il soutient, dans tous les pays de l'Europe continentale, contre les rationalistes, théistes, déistes, matérialistes et libres-penseurs de toutes nuances; mais le Vatican lui-même admet que la question est grave, que ses adversaires sont nombreux et qu'ils deviennent de plus en plus téméraires. Cette propagande antireligieuse, qui s'étend des monts Ourals aux côtes de Bretagne, de la Baltique à la Méditerranée, a-t-elle traversé la Manche? la vieille Angleterre se trouve-t-elle, comme ses voisines, en danger de voir saper sa foi? Voilà ce que je me propose d'examiner dans la seconde partie de cette étude. La première sera consacrée aux sectes religieuses qui se disputent, avec un pieux acharnement, les 30 millions d'habitants de l'Angleterre et de l'Écosse.

Hosted by Google

I

La plaisanterie de Voltaire sur la disproportion existant, dans le Royaume-Uni, entre les religions et les sauces aurait le même à-propos de nos jours ; seulement il faudrait quintupler le nombre des sectes. Les sauces n'ont point augmenté, mais les religions dépassent la centaine. Quelques-unes, qui florissaient au XVIII[e] siècle, ont sans doute disparu, d'autres ont surgi pour rentrer dans le néant ; mais c'est un fait acquis que le sol britannique est favorable à la croissance des excentricités hétérodoxes, et les vingt religions du temps de Voltaire ont mis au monde bien plus d'enfants viables qu'il n'est trépassé de sectes décrépites.

Citons-en quelques-unes.

Les Irvingites, par exemple, secte fondée en 1823, par Edouard Irving, un des ministres les plus lettrés et les plus éloquents de l'Église presbytérienne écossaise. Expulsé pour opinions hérétiques, il créa « la sainte Église catholique et apostolique » et promulgua des doctrines bizarres sur la nature humaine du Christ. Il croyait et, ce qui est plus important, il réussit à faire croire à ses disciples que des « langues de feu » descendaient du ciel à son intention, et il flatta la vanité humaine en donnant de l'avancement aux officiants, marguilliers et bedeaux, qui furent transformés en anges, apôtres et prophètes. Parmi ses disciples s'enrôla un homme de beaucoup d'esprit et même de bon sens dans les affaires séculières, M. Drummond, membre du Parlement et grand propriétaire terrien. M. Irving mourut en 1834, mais sa secte existe toujours ; bien qu'elle ait modifié les dogmes de son fondateur sur la nature peccable de Jésus, elle croit toujours que l'âge des prophéties n'est point passé et qu'elle, spécialement, est favorisée par des communications divines. Elle possède une cathédrale gothique, dans un des beaux squares de Londres, et six autres églises dans divers quartiers de la ville.

Mais l'Angleterre produit des sectes encore plus bizarres que celle des Irvingites.

Hosted by Google

Voici le « Peculiar People », qui pense que, par obéissance aux Écritures saintes, il ne faut point tâcher de guérir les maladies; ils laissent donc mourir femme et enfants sans faire appel aux médecins, et cela à la plus grande gloire de Dieu. On en a traduit plusieurs en cour d'assises pour crime d'homicide volontaire, mais bien inutilement, la loi ayant déclaré qu'à défaut de preuve de l'infaillibilité de la Faculté, on ne peut punir ceux qui préfèrent laisser la nature agir à sa guise.

Viennent ensuite les « Shakers » — trembleurs, — ayant beaucoup de rapport avec les convulsionnaires du moyen âge. Après maintes vicissitudes et de nombreuses tribulations, après de longues stations sous les viaducs des chemins de fer, les Shakers se sont établis non loin de Southampton, dans un camp en rase campagne. Ils paraissent vivre sous le régime de la communauté dans sa plus large acception et subissent la dictature d'une certaine Mrs Girling ; mais je ne sais au juste quel titre elle s'arroge, présidente peut-être, ou bien prophétesse. Il n'y a pas bien longtemps qu'ils embauchèrent une jeune dame vivant avec son mari dans l'île de Wight ; le mari essaya vainement de se faire rendre sa chère moitié et, n'y réussissant pas, il attaqua, avec l'aide de quelques vigoureux gars des environs, le camp des *Shakers*. Il s'ensuivit une lutte homérique : plusieurs crânes furent entamés, et, enfin, après une heure de combat, le mari enleva son épouse à la barbe des sectaires.

L'Angleterre peut aussi s'énorgueillir de posséder des *hurleurs*, — Ranters, — ainsi qualifiés par la voix populaire, bien qu'ils se nomment de leur nom de cérémonie des méthodistes primitifs. Ces braves gens entretiennent leur zèle par des services religieux à courts intervalles, d'une longueur démesurée et qui, le plus possible, doivent avoir lieu en plein air. Malgré le précepte de saint Paul, on encourage les femmes à prêcher, les congrégations sont classées d'après l'état de grâce qu'elles ont atteint, et il est fait un usage immodéré des hymnes, si chers à tous les puritains. Mais, ce qui donne un cachet tout particulier au culte des

Hosted by Google

hurleurs, c'est l'habitude d'interrompre leurs prédicateurs par des *alléluias* comme témoignage de la satisfaction qu'ils éprouvent. On raconte à ce sujet que, dans un de leurs temples, nne dame se trouvait habituellement voisine d'un pauvre hère, aux chaussures éculées, mais possédé d'un enthousiasme si bruyant, qu'il était impossible à la dévote de se recueillir. Un jour enfin, en sortant de la chapelle, elle s'enhardit à lui en parler, accentuant sa demande par la promesse d'une paire de bottes neuves s'il voulait bien se modérer. Il promit, et pendant quelque temps, tout alla bien ; mais, à un jour donné, un prédicateur, aimé de notre homme, fit une remarque si fort de son goût, qu'il n'y tint plus. Se levant, et, d'une voix retentissante, il s'écria : « Tant pis ! avec bottes ou sans bottes, *Alléluia ! Alléluia !!* »

Mais, parmi ces sectes fantasques, il en est une qui, depuis quelques années, a acquis un grand développement et une véritable importance, c'est la *Salvation army* — l'armée du Salut, — dont les membres traversent en procession les rues de Londres et d'autres villes, chantant des hymnes de triomphe avec accompagnement de fanfares, ce qui les mène parfois au *violon*, la police goûtant médiocrement leur musique extatique. Ces sectaires ont un penchant prononcé pour les grades militaires ; chez eux, point d'anges, d'apôtres, de prophètes, comme chez les Irvingites ; les officiants sont colonels, capitaines, lieutenants, voire même les femmes, et la note comique est assez accentuée dans certains comptes rendus des tribunaux de police, où on lit que le capitaine Anne Jones ou le lieutenant Eliza Smith a été condamné pour contraventions aux règlements de police.

Il est difficile de préciser leurs dogmes, mais ils déclarent que leur but est d'évangéliser les masses et de tirer le rebut de la population de son indifférence pour les choses de la religion. Vers 1865, un certain William Booth — qui s'intitule général en chef — inaugura le mouvement ; il ne comptait que 728 disciples. A l'heure actuelle, la reine lui fait écrire « qu'elle voit avec satisfaction que le succès a couronné ses efforts et que des milliers de personnes ont été

Hosted by Google

dirigées par lui et d'autres membres de sa société dans le chemin de la tempérance, de la vertu et de la religion ». L'archevêque de Canterbury, l'évêque de Londres, le lord-maire, l'ex-grand chancelier Cairns, d'autres dignitaires de l'État et de l'Église le soutiennent de leurs vœux et de leurs deniers. Il y a six mois, le « général » Booth fit l'acquisition d'un théâtre et d'une célèbre taverne adjacente, dans un quartier populeux de la capitale ; ce vaste local, « dédié jusqu'alors au service de Satan et de ses suppôts, devait l'être dorénavant à la gloire de Dieu », mais il fallait verser, dans les trois semaines, 425,000 francs. Ils le furent, grâce à des prêts à longue échéance et à des dons volontaires. Au courant de l'été dernier, un meeting des « soldats de la Foi » eut lieu à l'Alexandra Palace, établissement près de Londres, dans le genre du Palais de Cristal ; 20,000 personnes firent acte de présence et la journée se passa en prières, en chants et en discours prononcés par le général, ainsi que par madame la générale, qui a, paraît-il, le don de l'éloquence, enfin par d'autres officiers généraux.

Quels sont les procédés au moyen desquels on a obtenu de pareils résultats ? Les mêmes dont se servent habituellement les coryphées du fanatisme : manifestations publiques frisant le grotesque ; excitations nerveuses et hystériques ; menaces de la vengeance divine, des punitions éternelles ; appels chaleureux à combattre Satan, dont l'existence corporelle ne fait point de doute ; de plus, dans chaque centre d'action, quelque pécheur régénéré activant la propagande et amenant des recrues par les dehors d'un zèle excessif. « Ces tisons de l'enfer arrachés du feu », ainsi qu'ils se désignent en langage imagé, s'affublent de sobriquets baroques ; à Hendesford, ce sera « l'ivrogne converti » ; à Accrington, « le poissonnier qui loue le Seigneur » ; à Belfast, « le fidèle qui triche Satan » ; à Camborne, « le houilleur lavé dans le sang sacré » ; à Leicester, « le bienheureux boulanger » ; à Glasgow, « le disciple qui rosse le diable », et ainsi de suite. Ce sont là de précieux auxiliaires, mais qui n'échappent pas toujours aux horions d'une populace peu

Hosted by Google

appréciative; car, malgré leurs progrès, les bandes du Salut ne sont pas toujours accueillies favorablement par les classes ouvrières. Souvent, il se fait du tumulte autour et dans l'enceinte même des édifices où se célèbre le culte, et pour cause d'ordre public on a voulu prohiber les processions en pleine rue, mais la liberté britannique s'y oppose, et les fidèles continuent à se rendre aux « meeting houses », accompagnés de la foule qui les accable de grosses plaisanteries, d'injures, leur jette des trognons et se livre parfois à des voies de fait.

Mais, laissons ces sectes fanatiques, qu'on pourrait nommer les guérillas du protestantisme, pour nous occuper de la nombreuse, solide et énergique armée du *dissent*, qui se recute dans les classes moyennes, parmi les fermiers, les manufacturiers, les négociants et le petit commerce.

En Écosse, on trouve peu d'anglicans; l'Église presbytérienne orthodoxe est la religion de l'État et compte dans ses rangs la moitié des 3,700,000 habitants de cette partie de la Grande-Bretagne. L'Église écossaise se distingue par la grande simplicité de son culte; point de liturgie, point d'autel, point d'orgue ni de musique instrumentale, point de surplis ni autre vêtement sacerdotal. Les ministres sont tous égaux et l'Église ne reconnaît aucune autorité, sauf celle de ses propres assemblées. Elles sont de quatre degrés : D'abord l'assemblée du *kirk* — église de la paroisse, — composée du ministre et de plusieurs notables, hommes graves et sévères, qu'on appelle *the elders*, les anciens. A eux la tâche de réprimander et, au besoin, d'exclure du troupeau la brebis qui aurait causé du scandale par une conduite trop légère, en tenant des propos profanes ou en violant le repos du dimanche. L'assemblée nommée *the presbytery* réunit les ministres d'un district avec un *ancien* par paroisse, elle s'occupe des intérêts des églises et des écoles paroissiennes et nomme les instituteurs. Puis vient le *synode*, qu'on compose en prenant des membres de chaque *Presbytery* : il y en a quinze pour toute l'Écosse; et enfin l'assemblée générale qui siège tous les ans à Edimbourg, au mois de mai. 200 ministres,

Hosted by Google

156 *anciens*, y représentent les presbytères, et 5 ministres sont envoyés par les universités. Il y a donc 361 membres en tout qui traitent et décident en dernier ressort toutes les affaires législatives ou judiciaires du sacerdoce.

Bien mal rémunéré est le ministre presbytérien et bien rude est sa tâche : il lui faut parler d'abondance et offrir à ses paroissiens, deux fois chaque dimanche, prières, prônes et sermons. Tout cela de son cru, et notez que son zèle se mesure à sa faconde. L'Écossais fait volontiers ses deux, ses quatre lieues même, pour se rendre au *kirk*, mais une fois arrivé, il demande à y rester le plus longtemps possible, et telle est sa pieuse fringale que jamais il ne trouve une prière trop longue ou un sermon trop prolongé. Pendant les jours ouvrables, il est du devoir du ministre de visiter ses ouailles et de les exhorter en détail.

En 1843, à la suite d'un « bill » de la Chambre des lords sur le patronage, l'Église presbytérienne libre fut fondée ; elle a bien droit à ce titre, car, tout en conservant les assemblées, chaque paroisse nomme et révoque son ministre à sa fantaisie. Il arrive souvent qu'on fait subir aux candidats des épreuves en leur accordant à tour de rôle de monter en chaire, cela devient une question de poumons. D'autres branches encore ont poussé sur la souche mère et, en somme, le presbytérianisme, sous différentes formes, mais toujours sévère, rigide, intolérant, continue à être la religion de la presque totalité des Écossais.

Les dissidents abondent dans le pays de Galles et se distinguent par leur austérité; le diable n'y perd rien cependant; car, s'il faut en croire leurs pasteurs eux-mêmes, c'est l'habitude du pays de ne mettre de l'eau bénite dans le vin que juste à temps pour légitimer le premier-né. Point d'enfant, point de mariage, paraît-il. La secte la plus nombreuse est celle des méthodistes-calvinistes. Quant à l'Angleterre proprement dite, ce sont les *Wesleyan Methodists* qui tiennent la corde, bien qu'on les dise en décadence, fait difficile à établir, le cens anglais ne donnant aucun renseignement à l'égard des croyances. La secte fut fondée en 1739 par John

Hosted by Google

Wesley, et s'est divisée depuis en plusieurs catégories, professant les mêmes doctrines, « le désir de fuir le courroux céleste et d'être délivré du péché, désir qui doit se manifester par une vie sérieuse et par de bonnes œuvres ». Cependant voici un fait cueilli dans un journal de province, qui ferait soupçonner que l'esprit mondain a pénétré même chez les Wesleyans :

Dans une ville de second ordre, située au centre de l'Angleterre, des fonds manquaient pour l'achèvement d'un temple et les fidèles étaient durs à la détente. Sans effet les exhortations en chaire, les circulaires et les quêtes à domicile ! alors on annonça une « fancy fair » dont les boutiques devaient simuler des chalets occupés par de jolies saintes, vêtues des costumes pittoresques de l'Helvétie. La foire, inaugurée par un lunch, dura deux jours, et une recette de 4,000 francs prouva que, proportion gardée, des puritaines habillées en carnaval ont le même empire dans leur milieu que des mondaines déguisées à l'Albert Hall de Londres. Mais que dirait ce bon John Wesley s'il renaissait à la vie? lui qui avait enjoint d'éviter les plaisirs et de ne point porter d'ornements inutiles, voire même des manchettes en dentelle!

De toutes les sectes protestantes, celle des *indépendants* inspire le plus d'intérêt par son ancienneté, par son histoire émouvante et par sa défense intrépide de la liberté de conscience. C'est la secte acéphale par excellence, rejetant et le sacerdoce anglican, et les assemblées presbytériennes, et l'intervention de l'État dans les choses de la religion. Déjà du temps d'Élisabeth, Robert Browne avait élevé la voix pour l'existence autonome de chaque congrégation ; il voulait qu'en matière de foi on ne fût responsable qu'à Dieu seul. Sa voix se perdit dans le désert ; mais, depuis cette époque, à chaque génération, des hommes dignes d'honneur rassemblèrent autour d'eux, malgré les persécutions, des pionniers de la liberté religieuse.

Vers la fin du XVI^e^ siècle, on comptait de nombreuses congrégations *séparatistes* — c'est ainsi qu'on les désignait —

Hosted by Google

dans diverses parties de l'Angleterre, mais les anglicans leur firent une guerre acharnée et, en 1596, vingt-quatre de ces malheureux mouraient en prison. Poursuivie et honnie également par les presbytériens et par l'épiscopat anglais, la secte émigra en Hollande, à cette époque asile de tous les réfugiés. A Leyden et dans d'autres villes, des congrégations s'établirent. mais on était encore trop près de la terre natale et, entre 1620 et 1640, 22,000 — ou, d'après quelques historiens, 50,000 — personnes quittèrent les ports anglais et hollandais pour l'Amérique. « C'étaient — dit Milton, lui-même un indépendant, — de courageux et libres citoyens, des chrétiens fidèles, forcés d'abandonner leurs demeures, leurs amis, leurs parents et qui ne trouvaient de salut contre la fureur des évêques qu'en mettant derrière eux l'Océan et les déserts sauvages de l'Amérique. »

Sous Cromwell, il y eut un répit, mais avec le retour des Stuarts un regain de persécution inaugura le triomphe de l'Église dominante. Ce ne fut qu'à l'avènement de la maison de Hanovre que commença ce mouvement progressif vers la liberté politique et religieuse qui, renversant toutes les entraves, a fini par ouvrir les portes du Parlement à la race sémitique et les universités aux indépendants.

Comme toujours, la liberté a apaisé les haines que la tyrannie ne faisait qu'accroître, et les indépendants on adopté depuis quelques années le nom de congrégationalistes, ce qui leur permet de s'associer avec d'autres sectes dont ils ne sont séparés par aucune différence doctrinale.

Les baptistes ne donnent le baptême qu'aux adultes. C'est la secte qui progresse le plus en ce moment ; elle augmente deux fois plus que les indépendants et trois fois plus que les wesleyans. On suppose qu'elle doit compter un million d'individus dans le Royaume-Uni. Elle a choisi l'Inde comme champ favori de ses travaux évangéliques ; on sait avec combien peu de succès. A Londres, les baptistes ont de 22 à 25 temples et 2 *tabernacles* — lisez : grandes églises — et ils sont fiers à juste titre de posséder un des plus éloquents prédicateurs de l'époque, le révérend C.-H. Spurgeon, dont la

Hosted by Google

la verve un peu excentrique et les plaisanteries en chaire causèrent, dans les commencements, un véritable ahurissement parmi les anglicans de la vieille école. Son *tabernacle* est toujours bondé d'auditeurs, ses coreligionnaires impriment et distribuent ses sermons, en forme de « tracts », à un chiffre d'exemplaires qui dépasse actuellement 140,000, et il n'est point douteux que la situation prospère de la secte est due à son autorité personnelle.

Parmi les autres sectes, la plus nombreuse est celle des unitaires, fort hétérodoxes à l'endroit de la Trinité. Mais il y a unitaires et unitaires. Plus loin, nous parlerons de ceux qui se rapprochent du théisme. La plupart ne repoussent pas le surnaturel ni la révélation, et sont disposés à adoucir les différences qui les séparent des autres dissidents, se bornant à n'imposer aucune formule d'adhésion à une profession de foi déterminée. Les moraviens ou frères moraves, ainsi nommés d'après leur pays d'origine, sont en nombre si peu considérable à Londres, que je ne les aurais pas mentionnés, n'étaient leur ancienneté et les efforts vraiment hors ligne que fait cette petite bande d'élus pour convertir les païens. Les frères unis — car c'est ainsi qu'ils préfèrent se nommer — datent de 1457, époque de la réforme de Jean Huss. On ne sait au juste quand ils traversèrent la Manche, mais en 1641, alors que la secte était étouffée par la persécution en Allemagne, le docte évêque J.-A. Comenius vint en Angleterre, sur l'invitation du gouvernement, afin d'opérer des changements dans le système d'éducation des universités et des écoles.

Le comte Zinzendorf, qui la fit revivre dans sa patrie vers le commencement du XVIII^e^ siècle, la propagea plus tard en Angleterre, et à partir de 1740, on la voit établie dans une chapelle de la Cité. Les doctrines des moraviens sont celles des puritains les plus avancés, ils mettent à l'index tous les amusements mondains, et leur énergie dans le champ de l'évangélisme leur fait entretenir des missions dans l'Amérique du Nord, les Antilles, Surinam, l'Afrique méridionale, le Groënland, le Labrador et parmi les aborigènes de l'Australie et de l'Asie centrale, sans compter le nord de l'Irlande.

Hosted by Google

Ils ont 319 agents, 1,101 auxiliaires aborigènes et, en 1867, les dépenses se sont montées à 300,000 francs. Sur le continent, il y a 6,000 membres, dans la Grande-Bretagne à peu près 5,000, dont 600 à Londres, et il est probable que le nerf de la guerre est tiré surtout du bataillon anglais.

Bien que les *Quakers* soient en pleine décadence, on ne peut passer sous silence cette secte, remarquable sous tant de rapports. Elle ne compte plus guère que 12,000 membres, dont bon nombre ont abandonné le costume distinctif : vêtements étriqués, gris de couleur, taillés droit, et chapeaux à larges bords pour les hommes, en forme d'entonnoir pour les femmes. On sait que cette secte refuse de prêter serment, qu'elle n'a pas de pasteurs rétribués, qu'elle a la guerre en horreur et que les membres se tutoient entre eux. A leurs « prayer-meetings », le chapeau se garde sur la tête jusqu'au moment où commence le service, si toutefois on peut qualifier de service un silence absolu d'une couple d'heures, pendant lesquelles les fidèles se recueillent. Après ce laps de temps, un des assistants se trouve « remué » par l'Esprit et fait part de ses impressions en forme d'homélie à ses coreligionnaires. Puis on accorde un autre quart d'heure de calme, le temps de digérer ce qu'on vient d'entendre, et une nouvelle exhortation succède à la première; suit un second entr'acte, et ainsi de suite jusqu'à l'heure réglementaire, où tout le monde se lève, se coiffe, se donne des poignées de main et entame des conversations animées. Malgré leurs bizarreries, les quakers sont de fort braves gens, strictement honorables, faisant peu de propagande et beaucoup de bien.

Il serait impossible, dans les limites qui me sont imposées, de donner des détails, même les plus succincts, sur nombre de petites communions qui vivotent sous différents noms [1]. J'en ai assez dit pour établir que le *dissent* est une puissance

[1] Au bureau central d'enregistrement pour l'Angleterre et le pays de Galles se sont faits inscrire, en l'an 1879, cent soixante cinq associations religieuses désirant exercer leurs cultes. — Bon nombre d'entre elles ne sont, sans doute, que des subdivisions de l'Église mère, ne se distinguant que par quelques différences dans la manipulation des fonds ou la façon d'élire les pasteurs.

Hosted by Google

avec laquelle doivent compter les ministres de la couronne, d'autant plus qu'elle est fortement représentée à la Chambre des communes. Inutile d'appuyer sur les traits qui caractérisent les non conformistes en masse, sur leur stricte observance du dimanche, sur leur goût pour les prêches interminables, sur leur « cant » et leurs préjugés. Ce qu'ils abhorrent le plus au monde, c'est la papauté, à moins, — aurait-on pu ajouter jusqu'en ces derniers temps, — à moins que ce ne soit l'Église anglicane, son rituel, ses évêques et ses cathédrales ; mais ici, il y a eu, on peut le constater, un heureux changement de part et d'autre.

Les dissidents ont été longtemps persécutés par la religion dominante, et ils ont eu leurs martyrs du XVI^e^ au XVII^e^ siècle. Plus tard, quand on cessa de brûler, des exclusions injustes, des lois partiales, le mépris des classes dirigeantes prirent la place des supplices et des voies de fait. L'acte d'uniformité, en 1662, obligea 2,000 ministres à quitter le giron de l'Église. Le « Five-Mile Act », en 1665, défendit aux pasteurs non conformistes de s'approcher d'aucune ville municipale à une distance de cinq milles, et, en 1673, l'odieux *Test Act* rendait tout dissident inéligible aux emplois civils et militaires. Mais tout cela n'existe plus, la tolérance a triomphé, les pasteurs dissidents et les ministres anglicans vivent en bonne intelligence, pas même une ombre de dédain ne pèse sur le non conformiste ; un quaker, M. John Bright, a été à deux reprises Ministre d'État, et un autre quaker, M. J.-W. Pease, vient de doter le nouveau siège épiscopal de Newcastle d'un manoir, Berwell Tower, d'une valeur de 300,000 francs, qui servira de palais au nouvel évêque.

Passons maintenant au culte anglican, religion d'État en Angleterre, qui comprend — du moins de nom — la moitié de la nation et la presque totalité des classes élevées[1]. Sans

[1] Le recensement, je l'ai déjà dit, ne s'occupe pas, en Angleterre, des dénominations religieuses, mais on en a fait un calcul approximatif fondé sur le cens de 1871. D'après ces données, il y aurait 12,500,000 anglicans, 2 millions de catholiques et 50,000 juifs en Angleterre et en Écosse. — Les sectes indépendantes se partageraient le restant de la population, 12,450,000, à peu près le nombre des anglicains.

Hosted by Google

entrer dans de longs détails sur la hiérarchie de cette puissante Église, il suffira de dire qu'elle compte deux archevêques et vingt-neuf évêques. De ce nombre, les archevêques et vingt-quatre évêques siègent à la Chambre des lords. L'archevêque de Canterbury jouit d'un revenu de 375,000 francs ; son confrère d'York n'a que 250,000 francs. Les évêques se partagent 3,425,000 francs, depuis l'évêque de Londres, qui possède 250,000 francs de rente, jusqu'à l'évêque de Sodor et Man, qui n'a — le pauvre homme — que 50,000 francs. Les archidiacres, doyens et curés sont, en général, grassement rémunérés, — mais point les vicaires, — et au total on estime que l'Église possède un revenu de 8 millions de livres sterling, soit 200 millions de francs. Les anglicans se fractionnent en un nombre infini de nuances religieuses, mais les trois divisions principales ont été qualifiées des noms de *High Church*, *Broad Church* et *Low Church*.

Je ne me préoccuperai point de ce classement ; disons seulement, en passant, que le « High Church » se rapproche, au moins par son rituel, du catholicisme, que le « Low Church » penche vers le calvinisme et que le « Broad Church » est le parti libéral, tolérant, entaché, au dire des deux autres partis, de latitudinarisme, sinon d'indifférentisme. En réalité, les laïques anglicans, — qui ont reçu une éducation libérale — peuvent se classer en trois groupes, d'après l'ardeur de leurs convictions, ou, si vous le préférez, la densité de leurs préjugés.

Voici une évaluation des dénominations religieuses de tous les pays où l'anglais se parle, États-Unis, Australie, Nouvelle-Zélande, Antilles, etc. :

Anglicans	20,000,000
Méthodistes de toutes les sectes	15,000,000
Catholiques	14,000,000
Presbytériens	10,250,000
Baptistes	8,000,000
Congrégationalistes	6,000,000
Unitaires	1,000,000
Libres-penseurs	1,000,000
Sectes diverses	1,750,000
Cultes non connus	8,500,000
	85,500,000

Hosted by Google

Le premier groupe se compose de ceux qui acceptent littéralement et aveuglément les doctrines inculquées sur les genoux de leurs mères, dans le catéchisme, et qui évitent de parti pris toute polémique religieuse. Forcément, ce groupe est le plus nombreux. Toutes les classes aisées : mondains, hommes d'affaires, hommes de guerre, légistes, hommes politiques, rentiers, propriétaires fonciers, commerçants, y sont pleinement représentées. Il englobe tous ceux qui poursuivent avidement leurs intérêts ou leurs plaisirs pendant six jours de la semaine, quitte, le dimanche, à se montrer aux offices et à s'ennuyer d'une façon orthodoxe. Leur religion — est-il besoin de le dire? — n'est point raisonnée ; c'est machinalement qu'ils la pratiquent, mais elle suffit largement à leur confort et les sauvegarde des gros péchés; de plus, elle les pousse aux bonnes œuvres, et si leur charité, comme leur culte, n'est guère éclairée, les bonnes intentions du moins n'y font pas défaut.

Le second groupe réunit les fervents, ceux que l'esprit dévot remue et pousse en avant. C'est la classe militante, que dévore l'ardeur du prosélytisme. La société anglaise est dominée par les fervents; leur puissance s'amoindrit peut-être, mais elle est encore formidable dans la vie publique ainsi que dans la vie intime. Ce sont eux qui empêchent d'ouvrir, le dimanche, les musées, les galeries de tableaux et le Palais de Cristal, ce qui fait bien l'affaire des cabaretiers. Ce jour-là, ils voudraient arrêter les trains sur les chemins de fer, fermer les bureaux de poste dans toute l'étendue du pays, ainsi qu'ils le font à Londres, et ne permettre d'autre lecture que la Bible et les livres de piété.

Le « continental Sunday », même dans les pays protestants, les remplit d'horreur; ils sont convaincus que la nation anglaise est devenue le peuple choisi de Dieu et que l'Océan l'entoure afin de la préserver des abominations gentiles. Il va sans dire qu'ils se roidissent contre toute concession aux idées modernes et aux découvertes scientifiques : point d'accommodement avec le diable et ses œuvres ; plutôt nier la marche des planètes que de céder sur un des XXXIX articles de la Foi!

Hosted by Google

Grande est, chez eux, l'ardeur du prosélytisme ; car, tout en se stigmatisant du nom de misérables pécheurs, ils sont bien persuadés que bon nombre de leurs voisins rouleront éternellement dans les puits de l'abîme, tandis qu'eux s'ébattront au sein des jouissances célestes.

Convertir ce voisin est donc urgent; la charité le veut, l'Écriture l'ordonne, mais que faire? La force n'est plus tolérée. Faute de mieux, on a recours à de pieuses brochures où l'on vous menace de l'enfer, à de petits contes mielleux et fades et à des prédications en chaire et en plein air, d'un goût plus que douteux [1].

Les efforts des dévots se concentrent surtout sur les infidèles d'outre-mer, bien que le résultat obtenu soit assez maigre. Imbus de certains textes de l'Évangile, ils épuisent l'énergie, l'enthousiasme de leurs missionnaires et gaspillent des millions en essais futiles de conversion auprès des mahométans, des bouddhistes et d'autres mécréants de la pire espèce; et voilà comment la foi simple et touchante qui fait vouloir le bien d'autrui dégénère en un prosélytisme exagéré [2].

Passons maintenant au troisième groupe; il est en minorité, mais la minorité de la veille devient souvent la majorité

[1] Montaigne a dit : « C'est mettre ses conjectures à bien haut prix que d'en faire cuire un homme tout vif. » — On ne les cuit plus, on se contente de leur promettre la cuisson... plus tard.

[2] D'après le calcul d'un clergyman, le révérend S. Robertson, de Sittingbourne, voici les sommes recueillies du public anglais en 1880 par 74 sociétés de missions à l'étranger. Ne sont point compris les intérêts du capital que possèdent ces sociétés (capital souvent très considérable), ni les souscriptions dérivant des pays étrangers, ni les sommes provenant de la vente de publications pieuses :

21	Church of England Societies	Liv. st.	465,816
11	Unsectarian Societies, Bible, Tracts, etc. . .	»	161,074
15	Non conformist Societies in England . . .	»	304,313
17	Scottish Societies	»	158,494
6	Irish Presbyterian Societies	»	12,481
2	Societies of the Roman Catholic Church . .	»	6,762
			1,108,950
	Soit fr. . .		27,723,750
	Le total de 1879 s'est élevé à liv. st. . .		1,086,950
	Soit fr. . .		27,185,000

Hosted by Google

du lendemain. Ce groupe est plus spécialement un produit du protestantisme, qui permet tant de latitude aux opinions personnelles. Non pas qu'on ne trouve sur le continent un parti libéral dans l'Église même, mais il a les coudées bien moins franches, et le catholicisme n'aurait pu conserver dans son sein un Colenso, un évêque niant l'authenticité, et partant l'inspiration divine, des livres mosaïques. Bien difficile de poser des limites aux opinions et aux croyances du troisième groupe, car chaque individu qui le compose, sans être sorti du giron de l'Église, s'inspire de sa propre conscience et se forme des idées personnelles sur les concessions à faire aux systèmes nouveaux et aux découvertes de la science. Des « clergymen » ont écrit une charretée d'ouvrages cherchant à établir une concordance entre la Genèse et la géologie, ils ont allongé les six jours de la création en autant de mille ou de millions d'années; ils ont expliqué les faits scabreux en les qualifiant d'allégories et n'ont point insisté sur les récits d'événements contraires aux lois connues de la nature, ni sur des doctrines qui répugnent aux idées modernes, comme celles des peines éternelles.

Malgré la crainte qu'en touchant à l'arche sainte on ne la fasse crouler dans sa totalité, le mot d'ordre de ce parti paraît être de céder le plus possible et de marcher avec le siècle.

On côtoie bien un peu le théisme, mais l'infaillibilité papale n'étant point là pour rappeler le peu d'élasticité des dogmes, il est évident que l'opinion individuelle garde beau jeu.

Le reproche qu'on adresse à ce groupe est de n'être qu'un parti de transition, fermement établi ni sur la religion révélée, ni sur le théisme; on objecte que la foi et la logique lui font également défaut, que l'opportunisme est son dernier mot, et qu'il satisfait aussi peu les aspirations des masses que la raison des penseurs. Au dire des fervents, il disparaîtra soit en rentrant dans la stricte orthodoxie, soit en se jetant dans l'infidélité.

Eh bien! étant donné le caractère anglais, il est, au contraire, probable que ce parti prévaudra et qu'à la suite d'accommodements avec la science, il se produira une nouvelle réforme

Hosted by Google

religieuse. On abandonnera la doctrine de l'inspiration divine de l'Ancien Testament, on mettra à l'écart le symbole intolérant et cruel attribué à saint Athanase, et les XXXIX articles de la Foi anglicane subiront de larges coupures [1].

Tout cela se fera avec d'autant plus de facilité que les libres-penseurs de l'Angleterre se distingnent par un véritable esprit de modération.

II

J.-S. Mill, dans son autobiographie, publiée après sa mort, nous dit : « Le monde serait bien étonné s'il savait quelle proportion considérable des esprits les plus brillants, de ceux qui, dans l'estime publique, se distinguent le plus par leur sagesse et leur vertu, est formée de sceptiques en matière de religion. La plupart s'en cachent, bien plus par motif de conscience que par crainte des conséquences personnelles. Ils craignent, — et, je le pense maintenant, bien à tort, — ils craignent qu'en proclamant leurs opinions, ils pourraient saper les croyances dominantes et faire du mal plutôt que du bien en affaiblissant des freins nécessaires. » Voilà, en quelques mots, la différence tranchée qui existe entre les rationalistes des pays d'outre-Manche et ceux du continent.

Impossible de fréquenter la société des savants, des hommes de lettres ou même des gens du monde sans être frappé de l'excessive tolérance, pour ne pas dire plus, de leurs vues religieuses. Dans la causerie intime, ils ne cachent pas même leur incrédulité, mais ils se gardent, quelles que soient leurs opinions, d'encourager cette incrédulité chez les autres, étant d'avis que le triomphe du matérialisme pourrait bien être l'inauguration d'un chaos social et que le théisme demande une culture de l'intelligence que les masses sont loin d'avoir atteintes. L'histoire leur enseigne qu'à travers tous les âges et dans tous les pays l'humanité s'est cram-

[1] A l'égard de ce mouvement, consulter un ouvrage paru l'an dernier et qui produisit dans les rangs de l'orthodoxie une émotion qui est loin de s'être calmée : *Natural Religion*, par l'auteur d'*Ecce Homo*.

Hosted by Google

ponnée à une religion soi-disant révélée et entourée de mysticisme, et qu'elle voit le merveilleux partout où se trouve l'incompréhensible; ils estiment, de plus, que la croyance dans une vie d'outre-tombe soutient la vertu et effraye le vice. Montesquieu a dit que « la religion est toujours le meilleur garant que l'on puisse avoir des mœurs des hommes, » et Diderot était d'avis qu'en fait de religions, « il fallait laisser leurs béquilles à ceux qui ne pouvaient pas marcher tout seuls ».

Bien des sceptiques anglais se disent que, de tous les cultes, c'est encore la religion chrétienne qui est la meilleure et que, parmi les différentes sectes de la chrétienté, l'Église anglicane convient le mieux à leurs compatriotes, en ce qu'elle évite la superstition catholique aussi bien que le fanatisme calviniste. De la part de pareils adversaires, point de danger sérieux pour l'orthodoxie; non seulement ils tolèrent le clergé, mais encore ils le respectent et beaucoup d'entre eux vont même aux offices, malgré l'ineptie des sermons qu'il leur faut écouter. Faire acte de présence est, à leurs yeux, un devoir de bon citoyen, et ils estiment qu'ils n'ont pas le droit d'influencer leurs femmes et leurs filles, en faisant, par leur absence, parade de scepticisme. Il manque donc au prosélytisme, théiste ou sécullariste, la sympathie des classes influentes, et on peut ajouter que l'appui des organes principaux de la presse leur fait également défaut, la libre-pensée n'étant guère soutenue que par deux ou trois journaux infimes, parmi lesquels il faut citer *The national Reformer*, édité par M. Bradlaugh.

Si, maintenant, nous nous tournons vers la bourgeoisie, ce serait fermer les yeux à l'évidence que de nier son attachement aux formes extérieures du culte et son antipathie pour *l'infidélité*, laquelle n'est pas *respectable*. Aller à l'église ou au temple est un signe de cette respectabilité si chère à l'Anglais de la classe moyenne ; impossible de s'y soustraire sans donner lieu aux remarques, et il s'ensuit — puisqu'il n'y a pays au monde où le *qu'en dira-t-on* ne règne davantage — que de longtemps encore le clergé trouvera son soutien le

Hosted by Google

plus assuré dans les couches intermédiaires de la société anglaise.

Il n'en est pas de même des classes inférieures. Ici il nous faut distinguer entre les ouvriers à intelligence supérieure, qui sont tournés vers la libre-pensée, et la grande masse des couches laborieuses, qui est indifférente à tout ce qui ne touche pas à ses besoins matériels. La minorité intelligente discute depuis longtemps déjà sur la valeur historique des Écritures et se détache de plus en plus des croyances établies. Elle est admiratrice de M. Bradlaugh; elle mêle à son incrédulité religieuse une forte dose de républicanisme et elle ne cache nullement ses opinions. Quant à son influence, elle est peu appréciable, et, bien qu'il soit téméraire de juger de l'avenir, l'étude de l'histoire nous démontre que les innovations et les réformes politiques, sociales et religieuses se font, en Angleterre, par l'influence des classes moyennes agissant sur les classes dirigeantes et non pas par la pression des couches inférieures.

Ainsi donc, beaucoup de scepticisme à l'état latent dans les classes élevées, forte résistance au rationalisme de la part de la bourgeoisie et un levain prononcé d'incrédulité chez les ouvriers des grandes villes. Citons des faits à l'appui de ces énoncés.

La secte des unitaires est, sans aucun doute, celle qui accorde à ses membres le plus de latitude en matière dogmatique et qui, par le rejet de la Trinité, se rapproche le plus du théisme. Quelle est sa position? En 1875, d'après l'Almanach unitaire, elle comptait 365 chapelles dans la Grande-Bretagne, et l'Almanach de l'année courante n'en donne plus que 322. *The Christian life*, un des organes de la secte, dans un article du 3 décembre 1881, admet que l'étoile de l'unitarisme pâlit et, à propos d'une énumération des fidèles allant aux offices des différents cultes, — énumération entreprise dans certaines villes par des particuliers, — elle jette un cri de désespoir rendu par une image tant soit peu profane : « La partie est perdue; à moins, ajoute-t-elle, que nous ne puissions mêler de nouveau les cartes. » Je crois

Hosted by Google

être dans le vrai en disant que ce *mélange des cartes* est une allusion à la tendance des unitaires à rentrer dans le giron de l'orthodoxie en modifiant leurs vues, et non pas une invitation à se rapprocher d'idées encore plus libérales.

L'unitarisme s'est recruté, jusqu'à présent, parmi la bourgeoisie ; on pouvait être unitaire sans trop tomber en disgrâce parmi ses voisins. Sa décadence prouve donc combien peu les classes moyennes sont disposées à sortir de la routine théologique.

On a dit que l'unitarisme était un refuge à mi-côte, *a half way house*, entre le christianisme et l'infidélité ; le révérend M. Voysey a continué l'ascension et a ouvert un refuge dans des régions plus élevées, au sein du théisme, il s'en prend à presque toutes les doctrines chrétiennes, mais, par contre, il laisse un peu dans le vague sa doctrine personnelle. S'étant brouillé avec bon nombre des XXXIX articles de la Foi anglicane, il lui a fallu abandonner sa cure et conduire un service indépendant à Langham Hall (Great Portland Street, près de Regent Street).

Bien qu'il rejette la doctrine de la Trinité, le salut par la grâce, l'expiation par la mort de Jésus, la croyance dans les peines éternelles, M. Voysey a conservé l'office anglican, allégé, bien entendu, de tous les dogmes susdits. Aucun doute que son auditoire, assez nombreux, ne lui sache gré de ne pas l'effaroucher par des innovations dans le rituel ; et il a montré sa connaissance du caractère anglais en se bornant à des coupures. Est-ce là un mouvement sérieux? le commencement d'une nouvelle réforme? ou bien ne devons-nous y voir que l'influence personnelle d'un homme éloquent?

Je n'oserais hasarder une opinion à cet égard, et je me bornerai à constater, d'après les informations qui me parviennent, que le public de M. Voysey, toujours très intelligent, n'a guère augmenté dans ces derniers temps.

Le comte Goblet d'Alviella a publié, en septembre 1875, dans la *Revue des Deux-Mondes*, un article portant pour titre : « Une visite aux églises rationalistes de Londres ». J'y renvoie ceux de mes lecteurs qui désireraient des détails

Hosted by Google

circonstanciés et fort exacts sur nombre de petites congrégations très intéressantes, mais qui sont, pour ainsi dire, perdues dans la grande métropole. Bornons-nous à en mentionner quelques-unes brièvement.

M. M.-D. Conway, un Américain, préside dans deux chapelles. D'une éloquence et d'une bonne foi incontestables, il a réussi à se former un auditoire clair-semé, mais qui se compose de savants, de littérateurs et de personnes appartenant aux carrières libérales. Ses vues sont plus avancées que celles de M. Voysey ; non seulement il abandonne le christianisme dans sa totalité, mais il est encore d'avis qu'on ne peut définir la notion de Dieu et qu'il ne faut pas lui adresser des prières oiseuses. C'est là, on le voit, du pur déisme. Il est rare que l'auditoire de M. Conway dépasse 200 à 300 personnes dans chacune des chapelles où il prêche.

Le positivisme ou plutôt le comtisme compte à Londres une bande d'élus, peu nombreuse, sous la direction du Dr Congreve et du Dr Bridges. Le calendrier comtiste y est en honneur, mais le rituel du grand apôtre n'est pas adopté dans sa totalité.

Malgré une forte dose de mysticisme, les disciples anglais d'Emmanuel Swedenborg conservent la croyance dans la religion chrétienne et se servent d'un rituel différant peu de celui de l'Eglise anglicane. Impossible donc de les comprendre parmi les libres-penseurs ; mais que dire de la petite secte des *Christadelphians* ? Bien qu'elle ait ressuscité la théorie du millennium, sa négation de l'immortalité me paraît lui donner droit à être enrôlée dans l'armée avancée.

M. Davies, auteur d'un livre intéressant sur les sectes hétérodoxes de Londres[1], et à qui j'ai emprunté plusieurs faits cités dans cette étude, mentionne d'autres *meetings* de la libre-pensée qu'il lui a fallu dénicher dans des coins perdus de la capitale. Ainsi, dans le *South London*, du côté sud de la Tamise, il a assisté à une conférence où un auditoire compact d'ouvriers écoutait un M. Myles Mac Sweeny

[1] *Unorthodox and Heterodox London*, par le révérend C.-M. Davies. — Londres, 3 vol.

Hosted by Google

démontrant que Jésus n'a jamais existé, que c'était un mythe, une allégorie et non pas une personnalité. Dans le faubourg de Hackney, M. Cox s'était donné à tâche de prouver la fausseté historique de la Bible. A Somers Town, on payait de 10 à 20 centimes d'entrée pour entendre un conférencier soutenir que la Bible permettait l'esclavage, et enfin dans la salle d'un cours de danse près de Gower Street, un unitaire « avancé », M. Antill, déclarait à des bancs bien garnis que les apôtres étaient des « pas grand'chose », vu que, dans le tas, il n'y avait pas un homme respectable.

Voilà à peu près ce que Londres renferme de meetings et de congrégations rationalistes; mais, avant de passer au sécularisme, il me faut citer deux sociétés à vues opposées, qui existent depuis quelques années et qui jouissent toutes deux d'une certaine importance. L'*Union sociale et libérale* compte parmi ses membres M. Conway, M. Voysey et toute l'avant-garde des idées libérales en matière de doctrines. Néanmoins, elle déclare ouvrir volontiers ses portes au calviniste le plus rigide, à l'ultramontain le plus fervent, et les écouter même avec bienveillance, pourvu qu'ils ne dogmatisent pas. Cette association a pour principe que l'effet pernicieux des fausses croyances est si formidable, qu'il ne faut pas hésiter à les exterminer, malgré l'impopularité et le mépris auxquels on s'expose; qu'il faut faire table rase des peines de l'enfer, du péché originel, du salut par la foi et de tant d'autres doctrines trompeuses, que bon nombre des ministres du culte orthodoxe se contentent prudemment de mettre au rancart. De son côté, le clergé a senti la nécessité de fonder une société contraire, et le *Victoria Institute* a eu l'approbation des hauts dignitaires de l'Église. Il y est déclaré dans les statuts que les questions de philosophie et de science ayant rapport aux croyances religieuses seront examinées avec impartialité et que les hommes de science seront invités à prendre part à ces discussions, afin de mettre fin aux contradictions et aux hypothèses en conflit avec les Écritures. Rien de mieux; seulement, la société cléricale n'a pas montré la même tolérance que sa rivale; elle a ajouté que seulement

Hosted by Google

ceux qui se déclareront chrétiens seront admis à devenir membres. Inutile de dire que l'unanimité règne dans l'assemblée et qu'on se passe à qui mieux mieux la rhubarbe et le séné.

Si on se laissait prendre aux signes extérieurs, les auditoires qui se pressent dans le *Hall of Science* pour écouter M. Bradlaugh feraient croire que le matérialisme est plus en honneur en Angleterre que le théisme; ce serait une grave erreur : le théiste appartient généralement aux classes supérieures et se tient coi; le matérialiste, doublé presque toujours d'un républicain, n'a aucune mesure à garder vis-à-vis d'une société qui le tient à distance et le traite en paria.

L'école sécullariste se partage en deux camps : M. G.-J. Holyoake ne considère pas le sécularisme comme identique à l'athéisme; M. Bradlaugh, au contraire, va jusqu'à la négation complète d'une cause première. M. Austin Holyoake, qui mourut en 1874, a dit : « Un athée a pour principe de n'accorder aucune créance aux théories surnaturelles; il rejette toutes les phases du déisme et du trinitarianisme. Il ne dit pas : Il n'y a pas de Dieu, mais il dit simplement qu'il ne croit à aucun des dieux fabriqués par les prêtres des différents cultes du monde. » M. G.-H. Lewes remarque : « L'athée se garde de dogmatiser sur un problème spéculatif dont la solution a été cherchée en vain d'âge en âge. » M. Bradlaugh n'a aucun de ces atermoiements et, deux fois par semaine, à moins qu'il ne soit en tournée dans les provinces, il donne un libre essor aux opinions les plus franchement matérialistes. Sa carrière est assez singulière pour qu'elle vaille la peine d'être retracée en quelques mots, d'après une biographie qu'il a lui-même publiée :

Il naquit en 1833. Son père était un clerc d'avoué. Comme éducation, on lui apprit à lire, à écrire et à chiffrer. D'abord saute-ruisseau dans le bureau où son père était employé, il devint commis et puis caissier chez un marchand de charbon dans le City road, à Londres. Le dimanche, sous les auspices du révérend J.-G. Packer, le

Hosted by Google

clergyman de la paroisse, il donnait des leçons dans l'école communale. Quand vint l'heure de faire sa première communion, il crut voir certaines contradictions entre les articles de la foi anglicane et les Évangiles, et il écrivit — respectueusement, dit-il, — au révérend pour lui demander des explications. Pour toute réponse, il fut dénoncé à ses parents comme athée et suspendu, pendant trois mois, de ses fonctions de sous-instituteur. Alors, il cessa d'aller à l'église et hanta des meetings de libres-penseurs en plein air. Cela lui valut, à l'instigation de M. Packer, une mise en demeure de changer ses opinions ou de perdre sa place de caissier. Le choix fut bientôt fait : il quitta ses parents et, ayant la parole facile, il gagna son pain en pérorant dans différentes salles des quartiers excentriques, se faisant l'interprète du théisme, mais déjà enclin à pousser vers l'athéisme. Cependant, à son âge, ce n'était pas là une carrière, et la misère le força à s'engager, à dix-sept ans, dans un régiment de cavalerie. Au bout de trois ans de service, la mort d'une parente lui permit de se racheter, et, à dater de cette époque, il n'a cessé de faire des conférences. On sait que la ville de Northampton l'envoya, en 1880, à la Chambre des communes et qu'il demanda à affirmer au lieu de prêter serment, ce qui lui fut refusé. Plus tard, il voulut jurer, tout en disant qu'il n'attacherait aucune valeur aux mots sacrés qu'il aurait à prononcer. La Chambre ne voulut pas permettre qu'une formule consacrée par l'usage fût traitée à la légère et on entra dans une impasse dont on n'est pas encore sorti. On sait qu'au commencement de la session dernière, l'élu de Northampton s'est encore présenté, mais la Chambre, malgré l'appui du gouvernement, lui a derechef refusé le droit de siéger, et cela par une forte majorité (58 voix).

M. Bradlaugh n'est pas seulement athée, il est républicain, et il se vante d'avoir donné des conférences intitulées : « La mise en jugement de la maison de Brunswick », dans les salles communales de plusieurs des plus importantes villes du royaume. En dehors de son talent oratoire, c'est dans ses opinions politiques qu'il faut chercher la cause

Hosted by Google

principale de son influence ; bien que les républicains soient en grande minorité en Angleterre, il s'en trouve toujours assez pour lui assurer, dans une ville manufacturière, et surtout à Londres, un auditoire nombreux et enthousiaste.

III

Je suis maintenant amené à parler de cette masse compacte de la population qui paraît vivre en dehors de toute préoccupation religieuse et qui se dérobe également aux influences chrétienne, théiste et panthéiste. Soit qu'elles jouissent d'un bien-être relatif ou qu'elles croupissent dans l'ignorance, la misère et, trop souvent, l'ivrognerie, les basses classes se montrent peu disposées, après une semaine de labeur incessant, à aller aux offices du dimanche. Sont-elles hostiles ou indifférentes? Plutôt indifférentes, je le pense; mais ce n'est certes pas faute d'efforts pour les tirer de leur état d'inertie. D'un côté — et non sans quelque succès — les ritualistes les tentent par la pompe de leur culte; de l'autre, le *Low Church* et les dissidents les menacent de la colère d'un Dieu vengeur; l'*armée du salut* et *les hurleurs* leur offrent de fortes émotions convulsionnaires, et les *revivalists* les secouent par une éloquence vigoureuse et spécialement transatlantique. Rien n'y fait; plus de la moitié de la population ne fréquente ni église ni temple, et si on tient compte que, dans les campagnes, les ruraux, sous l'œil vigilent du ministre et du « squire », n'osent pas se dérober à leurs devoirs, il est probable que, dans les centres populaires, près des trois quarts des habitants s'abstiennent de tout culte public.

Bien des causes concourent pour amener ce résultat; les enfants obligent la femme à se dévouer aux soins du ménage, la longueur des services rebute l'homme; et puis l'éternel *respectability* s'en mêle : ce préjugé, qui peuple si gentiment les églises des classes aisées, a chez les pauvres un effet tout contraire. Il leur inspire une répugnance invincible à montrer leurs costumes rapiécés et leurs habits râpés au milieu

Hosted by Google

de gens bien mis. Ces causes sont bien connues et on les combat par divers moyens, mais, ainsi que je l'ai dit, avec peu de succès.

Si nous descendons maintenant plus bas, jusqu'à ces cloaques de putréfaction morale que renferme la Grande-Bretagne, et où foisonnent des brutes à face humaine, qu'en dire, sinon souhaiter de voir tous les honnêtes gens d'accord pour reconnaître qu'il faut commencer par faire le métier d'égoutier chez soi avant de se préoccuper d'autres pays plus ou moins lointains, et que l'opulente Angleterre n'a pas trop de toutes ses ressources pour civiliser ses sauvages à elle, sans s'embarrasser des peaux rouges, jaunes ou noires?

Comment s'y prendre pour obtenir un sérieux résultat? Les fervents exigent surtout la rigide observance du dimanche, — c'est la clef du paradis! — et ne tarissent pas en exhortations pieuses, ainsi qu'en remontrances sempiternelles; d'autres, gens du monde, membres des professions libérales, savants et littérateurs, — qu'ils soient partisans de la *Broad Church* ou libres-penseurs — se demandent s'il ne serait pas opportun de diminuer de beaucoup la dose religieuse et de rendre ce qui en resterait plus agréable par une forte infusion d'instruction profane; si l'on ne pourrait vider les cabarets en ouvrant chaque dimanche les musées, en permettant au septième jour le « cricket », le « foot ball » et d'autres jeux du même genre; si surtout, en vue de l'abrutissement né de la misère, il ne faudrait pas relever le physique?

Nourrir d'abord, puis instruire; en dernier lieu, prêcher, et, quand on prêche, se rappeler que c'est le cœur qu'il s'agit de toucher et que toutes les homélies du monde, tous les petits contes de ramoneurs modèles et de savetiers confits en dévotion ne vaudront jamais les sermons et les paraboles des Évangiles.

Toutefois, il y a progrès; dans les rangs même du clergé, on trouve des symptômes d'une tolérance et d'une charité bien entendues. Comme tolérance, voici un fait assez remarquable signalé par le *Daily Telegraph* à l'égard des conférences que M. Renan a faites à Londres, « sur l'influence que

Hosted by Google

les institutions et la culture de Rome ont eue sur le christianisme ». Le reporter, après avoir rappelé l'effroi que causèrent la *Vie de Jésus* et autres ouvrages du conférencier, « ouvrages qui, dans chaque phrase, attaquaient les dogmes et l'enseignement historique de l'Église », nous dit qu'un public nombreux et choisi, *composé en notable partie du clergé anglican et dissident*, assistait à la première conférence. Il paraît que M. Renan fut plusieurs fois interrompu par les applaudissements et qu'il enchanta son auditoire. Voilà un progrès ! Il fut un temps, pas bien éloigné, où les ministres de n'importe quel culte chrétien se seraient voilé la face et, rassemblant autour d'eux leurs soutanes ou leurs lévites, auraient fui la présence du libre-penseur, quand même celui-ci leur aurait offert l'ineffable jouissance d'entendre abîmer une autre communion chrétienne.

Comme charité, l'hiver dernier, le curé d'une des paroisses les plus populeuses de Londres donnait un repas monstre à des centaines de déclassés. Ils furent nourris sans qu'il leur fût demandé de chanter des hymmes ou d'écouter un prêche, tandis que le « roast beef » refroidissait : « Mes amis, dit le digne homme, je vais dire le bénédicité ; levez-vous, mais vous n'êtes pas obligés de répéter après moi. Que Dieu soit béni et qu'il vous inspire de la reconnaissance pour tous ses bienfaits... Asseyez-vous et bon appétit. » Autre progrès : on remarque depuis quelque temps que les institutions charitables tendent de plus en plus à ouvrir leurs portes aux nécessiteux et aux malades sans s'enquérir, au préalable, de leurs croyances, et enfin n'avons-nous pas vu dernièrement un archevêque et trois évêques anglicans, un cardinal, un *dissenter* représentatif, M. S. Morley, un philanthrope orthodoxe, lord Shaftesbury, des savants qui ne le sont guère, Darwin et Tyndall, signer en commun une requête au lord-mayor afin qu'il convoque un meeting pour aviser aux moyens de venir en aide aux juifs martyrisés en Russie? Ce sont là les principes de la *Broad Church*, à la tête de laquelle se trouvait le révérend A. Stanley, doyen de Westminster et chapelain de la Reine et du prince de Galles. Cet homme

Hosted by Google

éclairé marchait avec le siècle ; aussi l'esprit étroit et rétrograde qui domine encore chez tant d'anglicans fit qu'on le tint, lui et son parti, en grande suspicion. Maintenant qu'il n'est plus, l'intolérance le poursuit dans sa tombe ; mais n'importe, l'an dernier, autour de sa fosse dans Westminster Abbey, se sont groupés les hommes les plus illustres de l'Angleterre et sa mémoire ne cessera d'être chère aux amis du progrès et de la liberté.

La sape est donc à l'œuvre, le hallier s'éclaircit ; avec le temps, les ronces du puritanisme disparaîtront, et cela sans danger pour l'arbre vénérable, mais robuste, qui a nom le christianisme.

Jamais, en tout cas, il ne sera assailli avec l'acharnement que l'on montre sur le continent. Jamais le bon sens britannique n'abandonnera des croyances anciennes pour tenter l'inconnu. Leur stabilité est d'autant plus assurée que certaines questions brûlantes restent inconnues en Angleterre. Point de lutte entre le pouvoir et l'Église, comme en Allemagne ; point de Vatican et de Quirinal se soupçonnant, comme à Rome ; point de nihilistes proclamant l'athéisme, comme en Russie ; point de décrets du 29 mars, comme en France ; point d'écoles « avec Dieu et sans Dieu », comme en Belgique. L'Anglais honore les traditions, ne s'inquiète point de la logique, craint peu les anomalies, préfère étayer que démolir pour réédifier. De ce naturel posé, réfléchi, de ce caractère peu prime-sautier, est née la constitution anglaise et c'est grâce à lui que la nation conservera le christianisme, modifié peut-être, mais toujours le christianisme. L'Angleterre sera, comme avant, le pays des cent sectes, la tolérance y sera encore plus large, le scepticisme pourra même augmenter, mais l'incrédulité ne détruira pas les principes fondamentaux de la grande réforme religieuse du XVI^e siècle.

F. Baring.

Hosted by Google

CHRONIQUE DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE.

Nous commencerons aujourd'hui notre chronique par deux ouvrages qui ont un intérêt pour la Belgique, l'un à cause de l'écrivain, l'autre à cause du sujet. Le premier a pour auteur M. Guillaume Bernays « de son vivant avocat à Anvers, *mort* le 7 janvier 1882 », comme l'annonce le titre. Les *Annales du grand-duché de Francfort et de ses troupes* sont qualifiées d'*Essai historique et militaire sur l'époque de la Confédération des provinces rhénanes;* 1 vol. (Berlin, E.-S. Mittler et fils, 1882); elles pourraient aussi bien s'appeler une page « d'un temps d'ignominie », bien que la tendance du livre soit très patriotique. En effet, toutes les études profondes, et des plus sérieuses, que l'auteur a faites l'amènent à donner à cette période historique un caractère tel qu'on ne peut imaginer plus d'humiliation et d'opprobre. C'est celle qui va de 1802 à 1813; elle commence à la chute de l'empire d'Allemagne et aboutit à l'abdication la plus complète de presque tout le pays sous la main de Napoléon Ier. La bassesse des souverains et la sujétion des peuples sont ce qu'on peut imaginer de plus misérable. Il faut lire ce livre pour voir à quel rôle était descendu le primat de la Confédération rhénane, le prince, et plus tard grand-duc, Charles de Dalberg. Il en était de même pour tous les petits États de la Confédération. Tout sentiment national avait disparu, faisant place à la plus servile adulation du conquérant corse. C'est alors qu'un employé de Bavière, nommé Pallhausen, écrivit un livre pour démontrer que les Bavarois n'étaient pas des Allemands, descendaient des Gaulois et appartenaient à la France par la race comme par la conquête.

Guillaume Bernays avait une double prédilection : pour l'histoire de la civilisation et pour l'art militaire. Un véritable sentiment de patriotisme inspire et anime son livre. Il voulait montrer à ses compatriotes jusqu'où peut descendre un peuple qui perd l'amour du pays et il ne pouvait choisir une page plus terrible, demander au passé un plus cruel miroir de honte.

On voit à quelles misérables intrigues se croyaient réduits les petits souverains pour sauver un lambeau de leur souveraineté. Le fameux Dalberg se fit nommer primat et grand-duc de Francfort, pour prix de sa complicité dans l'abaissement de sa patrie

Hosted by Google

et de sa participation à la formation de la Confédération française du Rhin. C'est un commissaire français qui lui remet son nouveau duché; dès 1808, la ville de Francfort avait été forcée de mettre à la disposition de l'empereur un bataillon destiné à porter en Espagne une guerre odieuse. 853 hommes quittèrent le pays, 150 seulement y revinrent.

Bernays n'a reculé devant aucun détail des horreurs de cette guerre de guerillas qui dura sept ans. Il suit les aventures, les souffrances, les misères du bataillon du primat et il en prend occasion de produire des documents précieux, qui éclairent toute cette époque ou qui se rapportent à l'histoire antérieure de la ville, jusque-là exempte du service militaire.

L'ouvrage ne finit pas sur l'humiliation d'un peuple. L'auteur poursuit l'histoire de Francfort et de ses troupes pendant toutes les guerres napoléoniennes, en Espagne, en Allemagne, en Russie, et il arrive à l'époque de renaissance et d'affranchissement : il ne s'arrête qu'en 1814.

Ce livre, qui présente un côté intéressant de l'histoire moderne, est bien conçu, d'un style concis, et mérite de survivre au premier succès que lui a valu la mort tragique de l'auteur. Si Bernays a trouvé le malheur et la mort en Belgique, il lègue au moins à son pays, non seulement une preuve des occupations élevées d'un esprit éminent, mais une page d'histoire.

Le second ouvrage s'occupe de la peinture flamande. Les *Pièces relatives à l'histoire de l'art en Néerlande*, par Riegel, 2 vol., Berlin, Weidmann, donnent plus que ne promet la modestie de ce titre. L'auteur, qui connaît à fond ses sources, qui a soigneusement étudié la matière, l'enrichit par des rectifications et des découvertes et présente un tableau complet de l'art flamand et hollandais. Loin de passer rapidement sur l'époque de Mabue, de Van Orley, de Michel Coxie, il s'y arrête et lui prête une signification plus large. Selon lui, c'est pour se défaire du style du moyen âge en décadence que les artistes s'appuient alors sur la Renaissance italienne. Après des vues générales d'histoire universelle, il s'arrête à chacun d'eux, recherche les influences qu'il a subies, les tendances qu'il a essayé de développer. Sa conclusion, trop absolue peut-être, est que le génie isolé ne peut rien sans la lente poussée de l'opinion, sans l'effort collectif de tout un siècle d'artistes.

L'école hollandaise vient ensuite et son étude remplit la seconde partie du premier volume. L'art historique proprement dit, le sens idéaliste et le grand style sont presque abandonnés, mais c'est en faveur d'un profond sentiment du réel et d'une éton-

Hosted by Google

nante *maestria* dans le coloris et dans le rendu de la vie du peuple.

C'est alors seulement que l'auteur aborde la biographie de Rubens et l'étude « de l'essence de son art », une page très estimée en Allemagne.

Le second volume contient la description historique, critique et artistique des tableaux néerlandais du Musée de Brunswick. L'auteur y apporte de grands soins et la plus scrupuleuse exactitude. L'école d'Utrecht y tient une place à part : de Bloemaert à Honthorst jusqu'à Polenburg et Al. Reizincq. Cinq tableaux authentiques de Rembrandt y figurent et tous les genres y sont représentés. Trois cents signatures d'artistes, gravées sur bois, d'après leurs tableaux, complètent l'ouvrage, dont l'utilité ne sera pas contestée.

Le défrichement de l'histoire allemande continue. Après de nombreuses dissertations détaillées sur divers points de l'histoire des villes du margraviat de Brandebourg et surtout de Berlin, M. Oscar Schwebel réunit une série d'études pareilles : *la Bourgeoisie allemande depuis son avènement jusqu'en* 1808 (Berlin, Abenheim). La création, les luttes, le commerce, le triomphe, la décadence des villes hanséatiques en forment le fond. L'auteur, très versé dans l'étude des archives et des vieilles chroniques, fait revivre le passé au souffle du patriotisme. Une large histoire de la bourgeoisie nous manque encore. Ce livre en donne une première idée, la prépare, la fait vivre en des pages pleines d'intérêt.

L'histoire des petites cours allemandes, disparues d'hier, serait une des études les plus fines et les plus curieuses qu'on pût faire. M. Robert Waldmüller (Ed. Duboc), en extrayant un volume des douze tomes manuscrits de la princesse Amélie de Saxe : *Mémoires d'une princesse* (Dresde, Meinhold et fils), apporte à cette histoire un document précieux.

Depuis Auguste le Fort, la cour de Saxe avait toujours ardemment protégé le théâtre; dans aucune résidence allemande, on ne pouvait entendre de meilleure musique italienne qu'à Dresde, dans l'église du palais et à l'opéra. Même après la guerre de sept ans et l'invasion de Frédéric II, malgré la grande misère du pays, les fêtes de la cour restaient les plus brillantes qu'on connût alors. A la cour, il régnait un cérémonial contraint, demi-français, demi-espagnol ; mais les membres de la famille de l'électeur vivaient dans une simplicité naturelle et dans une libre sociabilité, comme le démontrent les mémoires de la princesse Amélie.

C'est une intéressante famille que celle de Saxe; le père de la princesse était le prince Maximilien, troisième fils de cet élec-

Hosted by Google

teur Chrétien, dont le pays avait tant espéré et qui mourut peu de mois après son avènement. Son épouse, l'électrice Marie-Antoinette, princesse bavaroise, était réputée pour son esprit et pour ses connaissances et son éducation. A Rome, elle fut nommée membre de l'Académie arcadienne, sous le nom « d'Ernestine Toulea » ; elle était poète et compositeur; elle protégea Raphaël Mings et les beaux-arts, et c'est grâce à elle surtout que les magnifiques collections de Dresde furent sauvées des mains des pandours de l'armée prussienne, sous Frédéric le Grand. Malgré les calamités que Frédéric avait portées chez les Saxons, Marie-Antoinette avait une spirituelle correspondance avec le philosophe de Sans-Souci, et elle lui rendit plusieurs fois visite à Potsdam, toujours encouragée par lui dans ses efforts pour les arts. Son époux, l'électeur Chrétien, protégea, comme elle, les arts, et c'est à ce prince que Winckelmann adressa ses lettres de Naples.

Leurs enfants héritèrent de ce goût pour les arts : Frédéric-Auguste, plus tard roi, était un admirateur passionné de la musique italienne et même un compositeur de talent; ses Vêpres sont encore aujourd'hui souvent exécutées à Dresde, dans l'église du palais; son frère, le prince Antoine, qui lui succéda sur le trône en 1827, a laissé cinquante volumes de manuscrits et partitions; le troisième frère, le prince Max, composait, chantait et s'était acquis une grande renommée par des poésies de circonstance. Le prince Jean, le père du roi Albert, fit de grandes études sur Dante et publia une excellente traduction de la *Divina comedia*. La princesse Amélie composa de la poésie et de la musique dès sa douzième année. De 1810 à 1835, douze opéras italiens, pour lesquels elle avait fait le libretto et la musique, furent représentés à la cour de Dresde, sans compter une foule de cantates et de petites pièces de circonstance. Mais elle était encore beaucoup plus fertile comme auteur dramatique; elle a écrit plus de quarante pièces dramatiques de tout genre, dont beaucoup se sont maintenues au répertoire des théâtres allemands. Les premières de ces œuvres dramatiques furent publiées sous le nom d'Amélie Heiter; elle donna, en 1833, au théâtre royal de Berlin, une pièce anonyme sous le titre : *Mensonge et vérité*, qui eut beaucoup de reprises et qu'on joue encore maintenant de temps à autre. Ce qu'on trouve de mieux dans ses œuvres, c'est le tableau plein de vérité des conditions de la société aristocratique et bourgeoise, mais sans toucher jamais aux contrastes qui divi-

Hosted by Google

saient si rudement ces différentes classes avant 1848 ; ses princes et gentilshommes, ses bourgeois et paysans sont rendus, d'après leur position sociale, les premiers sans insolence, les autres sans haine ; la vertu est récompensée, le vice est puni. Dans une petite farce satyrique, *Thésée et Ariane*, elle a aussi développé une certaine force comique.

Le premier juge des poésies de la princesse était sa femme de chambre, à laquelle elle récitait ses œuvres et qui les jugeait avec beaucoup de bon sens.

La princesse Amélie a partagé le sort de la cour de Saxe, de 1806 à 1815. Trois fois elle a été en exil avec la famille royale. Ses mémoires rapportent beaucoup d'anecdotes intéressantes et de traits remarquables sur la conduite de Napoléon Ier dans la famille royale et les cercles de la cour ; elle nous fait voir l'extrême insolence de l'empereur et son hypocrisie. Quoique le roi fût du parti de Napoléon, la princesse et la famille royale étaient heureuses de chaque défaite de l'empereur ; elles saluèrent avec enthousiasme la guerre de délivrance. La princesse raconte beaucoup de petits événements, jusqu'alors inconnus, des temps qui suivirent la chute de Napoléon. Dans sa longue vie (elle mourut âgée de 76 ans, en 1870), elle avait vu beaucoup de villes (elle en compte 472), connu beaucoup de personnages célèbres (elle en compte 398) ; elle s'occupe très peu de ces derniers, mais elle est d'autant plus intéressante quand elle parle du mariage de la princesse Léopoldine d'Autriche avec Don Pédro, quand elle fait un portrait assez drôle du prince héréditaire Ferdinand, plus tard empereur, ou qu'elle parle avec grande amitié — si non davantage — du grand-duc Léopold de Toscane, qu'elle consola dans son malheur et dont elle resta dans l'exil la fidèle amie jusqu'à la mort. Sa sœur, la princesse Josepha, épousa Ferdinand VII, roi d'Espagne, et les mémoires contiennent beaucoup d'observations sur la cour de Madrid.

Nous ne trouvons rien, dans ces mémoires, sur les événements qui se passèrent en Saxe, en 1830, 1849 et 1866 ; l'éditeur l'a supprimé.

Parmi les œuvres dramatiques qui ont eu le plus grand succès, nous avons à nommer en première ligne : *Pères et Fils*, drame en cinq actes par E. de Wildenbruch. Depuis quelque temps, cet auteur est un favori du public des théâtres, et ses pièces ont toujours un grand succès à la scène, pendant que la critique ne se montre pas toujours enthousiasmée. La critique peut aussi

Hosted by Google

applaudir, car M. de Wildenbruch est un véritable écrivain dramatique, quoique, le plus souvent, les conditions dramatiques l'emportent sur le poëte et l'artiste. La poésie doit être innée, mais l'art peut être appris; ce que notre auteur doit encore apprendre, c'est la sage modération, l'avancement régulier de l'action, le juste partage de lumière et d'ombre, une création organique de toutes pièces. Le grand public ne sent pas ces fautes, parce que l'action précipitée de ses drames ne lui laisse pas le temps de s'en apercevoir et l'intéresse trop pour lui permettre de regretter rien. Une telle hâte des événements serait plus efficace chez un poète dont la fantaisie ne serait pas si vive, car elle nous permettrait de réfléchir sur chaque péripétie et de lui laisser produire son plus grand effet. Wildenbruch ne nous le permet pas. Coup sur coup, les événements se suivent, se pressent, sans un point de repos, jusqu'à la fin; — mais toujours ils intéressent, toujours ils piquent la curiosité; c'est le véritable poète du théâtre; voilà le secret de son succès. Son dernier drame, *Pères et fils*, n'a pas moins réussi que les autres.

La pièce se passe sous la domination des Français en Allemagne et se divise en deux parties, où l'esprit des pères de 1808, qui croient la Prusse morte, est opposé au sentiment des « fils » de 1813, auxquels la patrie doit sa renaissance.

Cette idée fondamentale est représentée ici par une action très riche, piquante et touchante. Jusqu'au soulèvement de l'Allemagne, la patrie ne semblait être que le domaine des nobles et des riches, dont les fils étaient exempts du service militaire, pendant que le peuple était forcé de sacrifier ses enfants. Un pauvre maître d'école a, de cette manière, perdu son fils, mais pas à la bataille; il a dû passer par les baguettes et a succombé sous cette punition barbare; son père en reste rempli de haine contre le colonel qui a ordonné l'exécution et est resté sourd aux prières du malheureux père; de haine aussi contre la patrie. Il devient espion des Français, pour les aider à détruire cette société misérable, cette patrie injuste. Il inspire d'abord à son second fils les mêmes sentiments et il triomphe de son ennemi, jusqu'au moment où s'ouvre la seconde partie. Alors l'amour de la patrie triomphe de tout; le fils de l'espion entre dans l'armée de 1813, sauve le fils du colonel et meurt en expiant le crime de son père et en le ramenant lui-même au patriotisme.

Deux amours : la fiancée du fils du colonel, aimée par le fils de l'espion, se mêlent au drame et en font une œuvre émouvante.

Hosted by Google

Un autre drame ne sera pas aussi bien venu des directeurs de théâtres, car c'est un drame biblique; néanmoins, il est digne d'attention, et, s'il est représenté, il aura peut-être un grand succès. C'est *Lonoda*, en cinq actes, par Hermann Hölty (Hannover, Weichelt). La scène se passe sous le règne du roi Salomon, à Jérusalem, et il traite du livre de Job. C'est sans doute contraire à la vérité historique; sous le roi Salomon, le livre de « Job » n'existait pas ni aucun des autres livres de la Bible; ils appartiennent tous à un temps plus récent et, par conséquent, il n'y avait pas non plus, au temps de Salomon, d'opposition et de contraste entre la loi écrite et la tradition. Mais le poète avait le droit, non contesté, de s'emparer de la croyance du peuple au lieu de vérité historique et de regarder toute la Bible comme un livre des temps reculés, sans se demander quand elle fut écrite.

Avec beaucoup de talent dramatique, il nous introduit, dès la première scène, au milieu du sujet; l'exposition est très heureuse: dès les premiers mots, on voit le combat entre l'orthodoxie, représentée par les bourgeois de Jérusalem et quelques prêtres, et l'esprit libéral, représenté par un lévite et par le prophète Nathan. Un vieillard est mort, pauvre, malade, dans la plus grande misère; les bourgeois et quelques prêtres reconnaissent là-dedans la punition de Dieu: il faut que le mort ait été un grand pécheur, puisqu'il a été si malheureux et si malade, et pour cela ils ne veulent pas lui accorder des funérailles honnêtes, une tombe décente. Mais le lévite Lonoda, qui aime la fille du défunt, secondé par Nathan, le défend contre le fanatisme des bourgeois, et il traite cette controverse : la faute de l'homme, la justice de Dieu, dans son livre de « Job ». Mais ce Lonoda est un homme très irritable, et, comme dit sa fiancée, rempli d'amour-propre. Pour lui prouver que c'est seulement la vérité et non la gloire qu'il cherche par ce livre, il fait le serment de ne jamais dire qu'il en est l'auteur et il le dépose sur l'autel. Les prêtres le trouvent, ils y voient une calomnie et un blasphème contre Dieu; ils en cherchent l'auteur pour le punir; mais Salomon et Nathan reconnaissent la sublime beauté et le véritable sentiment religieux de ce livre; ils cherchent l'auteur, pour le récompenser. Alors, Ariam, un autre lévite, hypocrite et menteur, rival de Lonoda près de la belle Johanna, se déclare auteur de *Job*, sachant bien que Lonoda restera fidèle à son serment. Tout le monde le félicite, il triomphe, car Lonoda se tait. Mais le roi Salomon lui fait lire le « Job », et un moment arrive où le véritable auteur, entraîné

Hosted by Google

par l'élan et la beauté des pensées, continue subitement la déclamation, il récite ces vers sublimes, où Dieu dit à Job: « Réponds-moi, si tu es si sage, je veux t'interroger », il parle sans lire ni voir le livre, qu'il sait par cœur; le roi et tout le monde s'étonnent; Ariam, qui ne peut pas continuer, est reconnu et puni comme menteur et calomniateur; Lonoda, qui s'est involontairement trahi, est honoré par le roi et le prophète; sa fiancée, fière de lui, lui donne sa main et tout le monde reconnaît la vérité de la pensée que Lonoda et Nathan ont défendue sur cette grande question que traite si poétiquement le livre de Job.

Ici la diction est élégante, les pensées sont poétiques et les caractères bien dessinés et bien gardés, de sorte que ce drame, qui annonce un auteur doué d'un véritable talent, nous paraît destiné à un grand succès, au moins devant un public que n'auront pas gâté les fadaises qui remplissent maintenant le théâtre.

Si nous passons du théâtre au roman, nous trouvons une œuvre très intéressante, quoique, ou peut-être, parce qu'elle n'a qu'un seul volume. C'est le roman de Charles Wartenburg : *Les Fils de Catilina* (Leipzig, Alfred Krüger). La seule faute que nous lui trouvions, c'est qu'elle finit trop subitement; mais jusqu'à la fin tout est bien ordonné, suivi, achevé. L'auteur nous montre les luttes de la presse, dont les membres s'appellent eux-mêmes les fils de Catilina, contre les préjugés de l'aristocratie, digne et honnête, personifiée dans la figure d'un vieux chef d'un ministère, et contre le mépris d'autres aristocrates, ceux de la Bourse, de la grande propriété, de la spéculation cupide. La véritable tendance du roman éclate dans les derniers mots : « Qui ne perd pas la confiance et la croyance en soi et à son idéal surmonte enfin tous les obstacles. Les rédacteurs de la « Libre Presse » en firent l'épreuve. » Avec quelles difficultés la « Libre Presse » n'avait-elle pas à combattre au commencement! Mais la persévérance, la fidélité des convictions, le courage des deux héros ont été plus puissants que toutes les intrigues et les violences; partout où une injustice était à conjurer, où une liberté était à défendre, où le faible ou l'opprimé était à secourir, où l'insolence d'une classe privilégiée devait être repoussée, où l'amour de la patrie devait être fortifié, où cette patrie elle-même devait devenir la noble terre de la liberté bourgeoise et populaire, partout on trouvait les fils de Catilina au premier rang.

Apaisé (2 vol.), par Hermann Heiberg (Leipzig, Friedrich). Un drôle de livre! Il commence par des situations et des

Hosted by Google

caractères qui nous semblent non seulement invraisemblables, mais absolument impossibles. Nous ne croirons jamais qu'un jeune homme riche, sain, qui a fini ses études et qui veut s'établir comme avocat, ne sait que faire de ses vingt-quatre semaines de vacances; qu'il quitte son logement, interroge en vain les premiers venus, qu'il ne connaît pas : un mendiant, un garçon de café, un voleur, etc., et que ce jeune homme, ou plutôt ce jeune fou, — car il faut qu'il soit fou pour se conduire de cette manière, — se propose enfin de voyager. Nous ne le croyons pas, mais nous pardonnons à l'auteur de nous avoir raconté ces choses, parce qu'il les raconte avec tant de bonne humeur qu'il nous amuse et, peu à peu, les figures deviennent plus naturelles, les aventures plus vraisemblables, de sorte qu'on prend intérêt à ses contes et à ses personnages. On comprend facilement que l'auteur a beaucoup vu, qu'il observe très subtilement les hommes et les choses et qu'il sait les peindre. Quelquefois, — on ne peut le nier, — sa fantaisie prend le mors aux dents et il passe les bornes. On sent qu'il ne peut se contenir; la juste critique lui manque pour reconnaître ce qui est véritablement essentiel; mais, dès le second volume, l'auteur semble s'être apaisé, le roman devient plus logique, le style plus égal et plus spirituel, et il entre dans les rangs de nos plus excellents romanciers. Il raconte et parle avec tant de bonhomie qu'on l'aime.

Il nous reste à dire quelques mots d'une petite série d'autres publications qui méritent d'être connues. Il y en a de chaque genre, sans parler des « contes de Noël », qui forment la majeure partie des livres récemment publiés. Par exemple : *Un Tour du monde en* 1878 *et* 1879, par Carl Stangen (Leipzig, Adolf Krüger). L'auteur est très connu dans tous les pays, non comme publiciste, mais comme entrepreneur de voyages en commun, qu'il organise de Berlin à Paris, en Italie, en Amérique, en Orient, et quelquefois autour du monde. La description d'un tel voyage doit être principalement, pour lui, une recommandation, une réclame, si l'on veut, mais celle-ci est bien faite et très amusante. L'excursion a duré cent cinquante-cinq jours, dont la moitié, soixante-dix-sept, en mer; on croira facilement que ni M. Stangen ni ses compagnons n'y ont fait de profondes études; mais ils ont vu New-York, le Pacifique, la Californie, San-Francisco, le Japon la Chine, les Indes, Ceylan, Madras, Delhi, Aden, la mer Rouge, Suez, etc., et enfin ils sont heureusement revenus après avoir supporté... beaucoup de plaisirs.

Hosted by Google

Et puisque les voyageurs se déclarent parfaitement satisfaits, beaucoup de lecteurs le seront aussi.

Un autre livre est intitulé : le *Nouveau philosophe des gens du monde,* par Otto Spielberg (Leipzig, Louis Heuser). Le « Nouveau philosophe » a tiré son titre de ce vieux livre d'Engel « le Philosophe des gens du monde », qui fut publié voilà un quart de siècle et qui, dans le genre populaire de ce temps, parlait de toutes les matières intéressantes : d'art, de philosophie, de religion, etc.; cela se présentait sous la forme d'un dialogue entre deux bons bourgeois pleins de sens commun ou tout autre interlocuteur et le philosophe, l'auteur lui-même. Le nouveau philosophe a pris un autre chemin pour arriver au même but, mais il est tout à fait opposé à son prédécesseur; le vieux philosophe avait de la piété, croyait en Dieu, espérait un « au revoir » après la mort; le nouveau est pessimiste, ne croit et n'espère rien, mais cherche, pour nous et pour nos contemporains, à rendre cette vie aussi agréable et aussi utile que possible. La vieille question d'Hamlet : *To be or not to be?* trouve ici sa réponse. Dans ce temps de positivisme, ce petit livre trouvera beaucoup d'amis.

Pour en finir, citons encore un ouvrage qui est très vite arrivé à sa seconde édition : *Frédéric Taubmann*, par Fr. Ebeling (Leipzig, Joh. Lehmann). C'est une page de l'histoire des mœurs, de l'histoire des bouffons de cour. Taubmann naquit en 1565 et mourut en 1613. Ce qui est instructif dans ce livre, ce n'est pas la collection d'anecdotes, qui se rapportent à Taubmann, car on y trouve rarement du véritable esprit et peu de bons mots, mais beaucoup de grossièretés et d'inconvenances. Ce qui est intéressant, c'est le tableau de ce temps, où un homme comme Taubmann, un savant, qui était professeur et même recteur de l'université de Wittemberg, ami de Mélanchton, etc., un homme qui avait beaucoup d'élèves, qui a écrit maint livre de philologie et beaucoup de poésies, était en même temps, sans nuire à son influence et à son autorité, bouffon de différents princes, qui le traitèrent comme le plus misérable bouffon, se moquaient de lui, lui faisaient force avanies, etc. Les preuves sont absolument nécessaires pour y croire. Elles se trouvent ici; mais, après avoir lu ce livre, on conviendra que ce temps, qu'on appelle encore le bon vieux temps, étant parfois étrange et cruel et qu'il vaut mieux vivre dans le nôtre.

TH. COSSMANN.

Hosted by Google

— 15 FÉVRIER 1883. —

OU TROUVER L'ÉQUILIBRE DU BUDGET?

ÉCONOMIES OU RÉFORMES.

I

Il n'y a pas deux mois que l'honorable M. Graux, Ministre des finances, a annoncé à la Chambre que le budget de 1883 sera en déficit, non de 12 à 15 millions, comme on le croyait généralement, mais de 25 millions, et qu'il faudra créer des ressources nouvelles pour équilibrer les voies et moyens avec les dépenses.

L'annonce paraît avoir été reçue, par le pays, sans trop d'étonnement; à la Chambre, tous ceux qui vérifient les additions l'annonçaient avec une prévision plus ou moins précise des chiffres.

Pour beaucoup la question s'est résumée ainsi : Quelles seront les taxes auxquelles on aura recours ? Et ils se faisaient cette réponse : On ne touchera guère aux impôts directs, de crainte d'indisposer les électeurs ; donc ce sera sur les impôts de consommation que tombera la charge. Bonne occasion de spéculer. Et la spéculation va son train; on achète en masse, et jusque dans les villages, les produits qui peuvent se conserver et auxquels on attribue la chance « heureuse » d'une augmentation de taxe.

C'est à l'adresse de ces spéculateurs téméraires que je veux montrer qu'on peut et même qu'on doit chercher ailleurs que dans l'augmentation des taxes ou des droits, les moyens d'équilibrer les budgets des recettes et des dépenses.

On peut diminuer les dépenses, on peut aussi accroître les recettes autrement que par des augmentations d'impôts.

Examinons d'abord la première alternative :

Sur quels budgets faire des économies ?

Hosted by Google

Budget des dotations. — Rien, ou bien peu de chose à obtenir de ce côté. Lorsque l'enquête scolaire sera terminée, 200,000 francs d'économie.

Dette publique. — Loin d'être réduite, cette dépense devra s'accroître de l'intérêt des emprunts qu'il faudra faire pour achever les travaux commencés et décrétés. La Chambre ne paraît guère d'humeur à s'arrêter dans la voie où elle s'est engagée. Elle ira jusqu'au bout si le gouvernement la laisse faire.

Finances. — C'est le plus stable de nos budgets, celui qui s'accroît le plus lentement. Il serait cependant susceptible de réductions notables si l'on faisait sortir des voies anciennes et routinières de perception des impôts indirects et notamment des douanes qui, réduites à des fonctions exclusivement fiscales, pourraient être confondues avec l'accise.

Osera-t-on toucher à cette arche sainte ?

Guerre. — Ah! si nous pouvions retourner aux budgets de 1845 à 1848, le déficit serait comblé sans douleur; mais il paraît qu'à mesure le temps consolide l'œuvre de 1830, plus la Belgique devient d'une façon incontestable et incontestée partie intégrante, nécessaire du système européen, et plus elle court de dangers d'être conquise, morcelée, partagée entre ses voisins et amis.

Il semblerait que l'exemple de l'Alsace et de la Lorraine est tout à fait encourageant pour les annexions.

Justice. — Il y a, sans doute, là quelques économies à faire, mais elles seraient très utilement compensées par des dépenses nouvelles ou élargies. La police judiciaire, par exemple, laisse quelque peu à désirer depuis que plus de quatre cent mille habitants vivent dans le rayon des cloches de Sainte-Gudule.

Quand les cultes comprendront-ils qu'ils seraient plus forts, moralement parlant, s'ils n'émargeaient plus au budget?

Intérieur et travaux publics. — Là aussi, des économies de détail pourraient être réalisées. Ce budget comporte pas mal de pensions déguisées en services non rendus,

Hosted by Google

et pas mal non plus de petites exploitations diverses qui se sont établies successivement sur différents chapitres ; mais chicaner là-dessus donnerait un air de vandalisme à une réforme en somme peu profonde, et pour un petit million que l'on pourrait rogner de-ci de-là, on ferait crier les victimes pour dix et davantage.

Le peuple, quoiqu'il ne soit pas riche, tant s'en faut, doit bien aussi, à son tour, faire de temps en temps l'aumône.

AFFAIRES ÉTRANGÈRES. — Pas grandes économies à faire de ce côté, à moins de procéder par suppressions. Ce serait une mauvaise économie. Nos agents sont plutôt trop peu payés que trop. Il y en a peut-être d'inutiles, mais ils devraient être remplacés par des consuls qui coûteraient tout autant.

INSTRUCTION PUBLIQUE. — Les catholiques ont exprimé l'avis qu'il faudrait supprimer et le ministère et les dépenses qu'il occasionne ; quelques-uns de ses membres ont même voté contre le budget des voies et moyens et contre les crédits provisoires, ou se sont abstenus en motivant leur attitude sur ce que ces ressources sont, en partie, destinées à soutenir l'instruction publique.

Cette attitude est intenable et insoutenable. Il suffira d'une simple indication pour le démontrer ici sommairement : les impôts, quoi qu'on fasse, sont payés par tous, directement ou par incidence, cela n'est pas contestable. La masse de la population, les travailleurs surtout, contribuent donc pour une large part à former les *trois cents millions* du budget des recettes.

Il faut en toute justice leur restituer au moins en partie cet apport. On le fait, sans doute, de diverses façons et d'une manière incontestablement utile au grand nombre, sous forme de justice, d'administration, de sécurité ; mais de quelle manière plus directe, plus utile, plus profitable aux travailleurs, à leur progéniture et à la nation tout entière, peut-on faire cette restitution que sous la forme d'un enseignement largement distribué aux frais du trésor public ?

En veut-on la preuve en chiffres très sommairement déduits ?

Hosted by Google

Tout le monde sait que la main-d'œuvre « habile » se paie, dans tous les pays, mieux que la main-d'œuvre inhabile; que l'ouvrier inintelligent et inhabile, de n'importe quel métier, est dédaigné et est renvoyé beaucoup plus tôt et plus souvent que l'ouvrier intelligent et capable, même s'il s'agit d'un simple manœuvre des champs, d'un valet d'écurie, d'un vacher ou d'un terrassier.

Or, où peut se développer l'intelligence et, par suite, l'habileté si ce n'est à l'école, et à l'école payée, surveillée par les contribuables, et, dans ses grandes lignes, dirigée sous leur propre impulsion par les pouvoirs publics qui émanent d'eux-mêmes, et responsable envers eux?

Le travail intelligent se payant mieux et étant plus sûr d'être demandé et employé plus régulièrement, on peut traduire en chiffres l'avantage individuel et l'avantage social qui doit ressortir d'une instruction publique bien organisée et dirigée exclusivement vers le développement de l'intelligence, de la moralité et de l'habileté de ceux qui doivent vivre du travail de leurs mains. Supposons que le résultat moyen se chiffre par la très mince plus-value de 25 centimes par jour et par ouvrier ou ouvrière ayant reçu une instruction primaire bien conduite sur ceux qui n'ont reçu aucune instruction.

Ce n'est, certes, pas exagéré.

Eh bien! sur les trois cents jours de travail annuel, cela donne 75 francs par individu, et sur les 2 millions d'ouvriers et d'ouvrières, cela donne à la masse ouvrière et à la fortune sociale un surcroît de revenu de *cent-cinquante millions* annuellement. Mais la société, la nation, y trouve d'autres et plus amples avantages encore; l'ouvrier intelligent et bien payé vit mieux avec une même somme d'argent, il gaspille moins, il économise; il ne se livre pas aux désordres qui conduisent à la mendicité et quelquefois au crime; il fortifie la société au lieu de l'affaiblir.

Il n'y a donc pas lieu de faire des économies sur le budget de l'instruction publique, car il est la source la plus féconde de la richesse et des impôts.

Hosted by Google

TRAVAUX PUBLICS. — Nul doute qu'il n'y ait de ce côté de larges économies à faire; seulement cela sera fort difficile; il ne faut pas se le dissimuler.

Pour faire des économies notables, il faudrait changer, refondre, bouleverser toute l'organisation actuelle, qui a été établie, comme toute administration publique, en vue du personnel plutôt que du public, de la dépense plutôt que de la recette.

Supposons, un instant, que l'on puisse mettre en adjudication : 1° l'entretien et le renouvellement des voies, des stations et du matériel fixe; 2° l'entretien, les réparations et les renouvellements du matériel de traction et de transport; 3° la traction et le transport; 4° l'éclairage; 5° l'exploitation des stations, expédition et distribution.

Parions que sur les 70,097,861 fr. 67 c. dépensés en 1881, on aurait bien réalisé 10 millions d'économie.

Il ressort de cette courte revue que le chapitre des économies, s'il était soigneusement et consciencieusement étudié, non par des gens intéressés à voir grossir les dépenses, mais par des personnes pénétrées de l'idée que la dépression qui règne actuellement dans toutes les branches de l'activité nationale, agriculture, industrie, commerce, est surtout due à l'accroissement continu, rapide et excessif des dépenses communales et nationales, hors de toute proportion avec l'accroissement du revenu général, qui diminue, au contraire, d'une façon très sensible, offrirait, à n'en pas douter, suffisamment de champ pour éteindre, en grande partie, le déficit annoncé.

La Belgique était-elle plus mal administrée en 1868-1869, avec un budget de 165 à 175 millions, qu'en 1882, avec 125 millions de plus?

Il y a une limite aux dépenses de l'État, limite qui ne peut être franchie sans atteindre les mêmes sources de la richesse publique, si l'on ne donne au peuple de nouveaux champs d'activité.

Il est donc indispensable, urgent qu'une impulsion soit donnée aux branches principales du travail national, agriculture, industrie, commerce.

Hosted by Google

L'État peut donner cette impulsion par le remaniement, la réforme et la meilleure répartition des impôts et des charges publiques; c'est ce que nous allons essayer de démontrer par un court examen des divers impôts et des réformes dont ils sont susceptibles.

II

Impôts directs. — Foncier, personnel, patentes, redevances sur les mines.

Ce sont de véritables impôts sur le revenu.

L'impôt foncier a d'abord été établi pour remplacer la dîme ecclésiastique. Il était fixé à 10 p. c. du revenu *net* de la terre, tandis que la *dîme* réclamait 10 p. c. du revenu brut, soit plus de 20 et peut-être 25 ou 30 p. c. du revenu net réel.

Il a été successivement atténué dans la pratique, de façon à n'être plus qu'un impôt de quotité basé sur le revenu cadastral, évalué il y a soixante ans, lequel est parfois de 50 p. c. et davantage en dessous de la réalité vraie; il est aujourd'hui nominalement de 7 p. c. du revenu estimé par le cadastre, soit 2 à 4 p. c. du revenu réel des bâtiments et constructions et 4 à 6 p. c. du revenu moyen des terres, prés, bois et jardins.

Si l'impôt foncier était resté le dixième du revenu réel, il couvrirait une très grande partie des dépenses de l'État, car il est plus que probable que celles-ci eussent été plus sévèrement retenues dans de justes bornes et qu'elles n'atteindraient pas les totaux de ces dernières années.

Nos pères trouvaient trop élevé un budget de 84 millions, en 1834 ou 1835, avec des charges militaires considérables; que diraient-ils de nos budgets communaux, provinciaux et généraux, qui atteignent aujourd'hui plus de 400 millions?

La population de la Belgique n'a pas doublé et ses revenus n'ont pas quadruplé, et cependant les dépenses ont plus que quintuplé.

Ajoutons que l'impôt foncier est le facteur principal du

Hosted by Google

cens électoral et du cens sénatorial, et qu'en le maintenant dans les strictes limites de l'évaluation cadastrale faite il y a près de trois quarts de siècle, l'extension du droit électoral n'a pas suivi la marche naturelle et rationnelle qu'elle eût prise si l'impôt avait toujours été exactement en rapport avec les variations de la valeur réelle des fermages et des loyers.

Nous aurions très probablement 200,000 électeurs généraux au lieu de 120,000, si l'impôt foncier était établi sur la valeur réelle au lieu de l'être sur l'évaluation cadastrale du commencement du siècle; par contre, on aurait pu supprimer en partie les taxes de mutation.

Supposons, ce qui ne doit pas être loin de la réalité vraie, que le revenu foncier de la Belgique soit de *six cents millions* au lieu du revenu cadastral estimé à *trois cents millions;* 5 p. c. de ce revenu donneraient 30 millions au lieu de 21, et 42 millions s'il restait à 7.

N'est-il pas évident que 30 ou 42 millions d'impôt foncier donneraient plus d'électeurs que 21 millions et aussi plus d'éligibles au Sénat?

PERSONNEL. — Qu'est cet impôt? Une mauvaise tentative d'imposer les revenus. Si l'impôt foncier est basé directement sur le revenu provenant des terres et des maisons évalué d'après une méthode surannée, mais précise, l'impôt personnel établi sur l'habitation est une tentative plus malheureuse et plus arbitraire encore d'atteindre les mêmes revenus. Le résultat atteint est de faire payer le maximum aux petits et même à des revenus absents, tandis que l'opulence réelle ou simulée est ménagée avec une tendresse excessive qui frise fort l'injustice et la partialité. La démonstration en a été faite si souvent que je puis me borner à une simple affirmation.

Pourquoi ne pas réunir en une seule toutes les taxes sur le revenu des bâtisses et faire payer aux maisons 10 p. c., par exemple, quand les terres labourables payeraient 5 p. c.?

Ne serait-ce pas plus simple, plus correct, moins sujet à la fraude, et cela n'élargirait-il pas d'une façon équitable et rationnelle le cens électoral dans les centres populeux et

Hosted by Google

riches, sans nuire aux parties pauvres du pays? Mais ne serait-ce pas aussi trop simple et trop facile à contrôler?

Patentes. — Autre impôt sur le revenu établi d'une façon très fantaisiste sur les bénéfices « probables » donnés par certaines industries, professions ou commerces et frappant beaucoup plus souvent l'espoir du revenu que la réalité et ménageant surtout, avec une sainte timidité, les revenus réels et vrais, mais grands.

Pourquoi persister dans un système faux, désastreux pour le petit commerce, la petite industrie, et ne pas joindre la patente à l'impôt foncier et personnel, établis d'après le revenu réel des bâtiments occupés par les patentables ?

Si l'on tient absolument à conserver cette forme surannée de l'impôt, pourquoi ne pas l'établir pour tous, comme il l'est pour les sociétés anonymes, sur le revenu réel des professions, déduction faite des frais généraux et des dépenses nécessaires? Ce serait impossible ou difficile, dira la vieille école fiscale. Pourquoi ?

On objecte les déclarations fausses ou mensongères que feraient les imposables. Mais ces déclarations fausses offriraient pour beaucoup, et même pour la plupart, plus d'inconvénients que d'avantages réels. Pour épargner quelques dizaines ou centaines de francs d'impôt, il se priveraient de milliers de francs de crédit et des bénéfices que donne le crédit. La voix publique, l'opinion, l'intérêt privé forceraient bientôt le fraudeur à rentrer dans la vérité.

Le remaniement de ces trois impôts sur le revenu qui sont désignés sous les noms peu exacts de *foncier, personnel* et *patente* procurerait, nous n'en doutons pas, au trésor, par une répartition plus juste et plus exacte entre les imposables, une plus-value considérable, que nous n'hésiterions pas estimer à *dix* et peut-être à *quinze* millions, tout en allégeant la charge des petits contribuables.

Il est à peine nécessaire de faire remarquer que ce système rendrait les fraudes électorales presque impossibles, outre qu'elles seraient presque inoffensives; le nombre des censitaire étant devenu beaucoup plus considérable, l'adjonction de quelques fraudeurs serait peu utile et peu dangereuse.

Hosted by Google

Disons un mot, puisque l'occasion s'en présente, de l'*income tax*, impôt sur le revenu.

On a amassé, surtout en France, contre cet impôt une masse considérable d'objections et surtout de préjugés. Il suffirait cependant d'analyser ce moyen de prélever le revenu public pour les réduire à leur juste et simple valeur et pour démontrer les grands avantages d'un impôt juste et vrai.

Il est d'abord évident que les revenus déjà imposés des terres, des maisons et des professions, du personnel et des patentes, ne devraient pas l'être une seconde fois du même chef.

Il ne peut donc s'agir, quand on en parle, que des revenus non imposés actuellement et qui cependant ont un intérêt aussi grand à la sécurité, à la bonne administration du pays et à la distribution impartiale de la justice que les autres revenus mis à contribution pour atteindre ce but.

Ce ne pourrait donc être qu'en abolissant préalablement l'impôt foncier, le personnel et la patente qu'il serait possible d'établir un impôt unique sur tous les revenus quelconques, si l'on voulait organiser un système d'impôt juste ou équitable envers tous. Mais nous sommes trop loin encore de cet idéal pour insister davantage.

Les revenus qui, équitablement, devraient être imposés seraient donc ceux qui échappent aujourd'hui à toute contribution, tels que ceux des capitaux prêtés sur hypothèque, ceux prêtés à l'État, à la province, aux communes, aux compagnies anonymes, civiles ou en commandite. (Les obligations et les actions, payant déjà la patente sur leur revenu, seraient naturellement exclues.) Il va de soi, nécessairement aussi, que les salaires des ouvriers et des artisans et les revenus provenant des pensions ou emplois en dessous de 1,200 ou de 1,500 francs seraient exemptés, de même que les bénéfices industriels ou commerciaux qui ne laissent pas d'excédent, défalcation faite des charges et des frais généraux.

Nul doute qu'après quelques années d'hésitation et de résistance, les petits commerçants et les artisans ne reconnaissent l'avantage, au point de vue du crédit, d'être portés sur la liste des imposés.

Hosted by Google

Avant de quitter la catégorie des impôts directs, il est utile de dire un mot des taxes spéciales sur les débits de boissons alcooliques et les débits de tabacs. Les premières ont donné jusqu'au delà de 1,500,000 francs, les seconds, 250,000. Il n'est pas douteux qu'elles ne puissent, aujourd'hui, produire plus de 3 millions de francs. Il est plus que temps de réagir contre la multiplication désastreuse des débits de boissons alcooliques; ceux qui y cherchent un supplément de revenu sont trop tentés de pousser à la consommation. Ce sont les femmes et les filles qui sont chargées de cette vente. Dieu sait quels désordres se produisent dans la plupart de ces cabarets ou bouges sans clients, où, pour le gain de quelques centimes, la femme ou la fille est exposée non seulement à perdre un temps qu'elle pourrait employer plus fructueusement, mais aussi son honneur et sa santé !

Sans doute, la diminution du nombre des cabarets et débits de liqueurs ne restreindrait guère la consommation; l'expérience l'a prouvé partout, aux États-Unis comme en Angleterre; mais, au moins, des établissements qui donnent à vivre à leurs maîtres sont-ils tenus avec plus de soin et de décence; on y vend moins de boissons frelatées ou empoisonnées, car la surveillance y est plus facile, et, d'ailleurs, l'intérêt pousse à donner à l'acheteur ce qu'il demande et non ce qui paraît y ressembler.

C'est la raison politique qui a entraîné le parti conservateur à supprimer, en 1871, ces taxes nécessaires, je dirai indispensables; c'est la raison morale et économique qui doit nous porter à les rétablir, de façon à réduire très notablement le nombre des débits de genièvre. En Angleterre, les licences pour ces débits varient de 50 à 250 francs.

En Amérique et en Angleterre, on a procédé d'une façon plus radicale pour arriver à restreindre la consommation des liqueurs fortes. Dans quelques États de l'Union, on a tout simplement défendu, sous peine de prison et d'amende, d'ouvrir des débits publics de boissons distillées. En Angleterre, on en a réglementé le nombre, et ils ne peuvent être tenus ouverts après certaines heures de la soirée, ni les dimanches.

Hosted by Google

Ces mesures radicales n'ont pas produit tout l'effet qu'en attendaient leurs promoteurs; l'ivrognerie et ses conséquences n'ont pas disparu, mais il y a une amélioration notable évidente.

Il faut placer, à côté des impôts directs sur les revenus, ceux de l'enregistrement, timbre, hypothèques, successions, mutations, etc.

Ceux-ci pèsent sur le capital. L'impôt sur les mutations par vente ou cession de biens-fonds enlève parfois jusqu'à trois ou quatre années du revenu net et, dans certains cas, davantage encore. Quand une vente se répète deux fois en une année, le fisc perçoit près du septième de la valeur capitale du bien. Dans les grandes villes et leurs faubourgs, là où la propriété change souvent de mains, il arrive que l'État absorbe le capital entier représentant la propriété même d'un terrain ou d'une maison en moins d'un quart de siècle; c'est une véritable spoliation, injustifiable au point de vue de la bonne organisation de la société politique.

Ici, il y aurait certainement une réforme utile, morale et productive à introduire. Admettant les objections que l'on élèverait, sans doute, contre la réduction de taxes consacrées par un long usage, il pourrait parfaitement être stipulé dans la loi qu'une propriété foncière, maison, champ, pré ou jardin, ne paierait le droit plein qu'une fois en quinze ou vingt ans, et que toutes les mutations intermédiaires de la même propriété ne seraient frappées que d'un droit de *un* pour cent. La conséquence pratique serait certainement un très grand accroissement de recettes de ce chef, surtout dans les villes et les faubourgs. La propriété foncière y prendrait une élasticité qui serait entièrement favorable à l'accroissement de la richesse publique et particulière.

Le timbre pourrait aussi recevoir de nouvelles applications. Au lieu d'imposer les coupons de rente et des obligations, comme on le propose dans certains quartiers où l'on ne connaît pas assez la sensibilité du capital mobile et son extrême défiance de l'impôt, ne serait-il pas plus pratique et plus simple de frapper d'un timbre de 25 ou 50 centimes les

Hosted by Google

bordereaux des agents de change, lesquels seraient tirés d'un livret à souche qui garderait la moitié de l'empreinte du timbre?

Ce timbre obligatoire deviendrait, pour le public, une garantie qui vaudrait, dans beaucoup de cas, plus que son coût.

Quand cette taxe ne rapporterait que quelques milliers de francs par jour dans tout le pays, pendant les trois cents jours non fériés, ce serait déjà quelque chose; la perception ne coûterait certainement pas plus de 3 à 4 p. c. de son import.

Notons, en passant, que les impôts d'enregistrement qui sont très directs, car ils frappent la source même des revenus et produisent plus de *cinquante millions*, c'est-à-dire plus que les impôts « directs » proprement dits, ne contribuent en rien à donner des droits politiques à ceux qui les paient.

III

Abordons maintenant les impôts indirects, accises et douanes, dont le produit est bien près de *soixante millions*. Ce sont les taxes qui affectent le plus directement et le plus profondément la richesse publique et le sort des masses, car elles ne consistent pas seulement dans les prélèvements qui entrent dans le trésor public, mais aussi dans le renchérissement artificiel des produits qu'elles frappent et qui, dans certains cas, représente plusieurs fois le montant de ce que perçoit le trésor.

De plus, leur perception est très onéreuse et coûte beaucoup plus que celle des autres impôts; enfin, ils donnent occasion à la fraude, viciant ainsi les conditions naturelles, égales et loyales, de la concurrence, conditions qui doivent exister pour tous les citoyens d'un même pays exerçant la même profession ou le même commerce.

On peut dire que si les douanes et les accises rapportent *cinquante* ou *soixante millions* bruts au trésor, elles coûtent 8 à 12 millions de frais de perception; mais les consommateurs paient pour les denrées qui y sont suomises, outre leur prix

Hosted by Google

naturel, celui qui serait la règle du marché si celui-ci était complètement libre, d'abord l'impôt perçu par l'État, puis tout le renchérissement artificiel dû à l'éloignement de la concurrence et qui, se portant sur toutes les marchandises ou denrées consommées, prélève sur les consommateurs des sommes dont on ne peut se faire une idée que si l'on compare la consommation des mêmes denrées dans les pays où leur commerce est libre et dans ceux où existent des droits de consommation. C'est ainsi que les droits de douane ont pour effet, non seulement de prélever cinq, dix, quinze, vingt ou davantage pour cent sur les produits venant de l'étranger et d'augmenter d'autant leur coût, mais encore de faire porter cette surélévation de prix sur tous les produits similaires du pays même, — de telle sorte que si l'on importe pour 20 millions d'étoffes, payant 4 millions au trésor, le pays, qui en consomme pour 200, 300 ou 400 millions fabriquées dans le pays, payera une surtaxe, de ce chef, de 40, 60 ou 80 millions.

C'est une erreur de croire que cette surtaxe entre dans les caisses des fabricants de produits nationaux; elle sert presque entièrement à compenser toutes sortes de faux frais, engendrés par le système ; car tous les articles employés par les fabricants d'un pays protectionniste sont nécessairement plus chers que ceux des pays de libre échange; la main-d'œuvre y est aussi plus chère, puisqu'elle y subit l'action de consommations renchéries; et si, ce qui arrive, elle y est maintenue bas, par la coalition des fabricants protégés contre la concurrence, l'ouvrier est pauvre, misérable, et ne donne pas du travail pour le salaire qu'il reçoit. La main-d'œuvre y est, en fait, plus chère que celle de l'ouvrier mieux rémunéré, et qui peut se nourrir, se vêtir, se loger et s'amuser à bon marché.

C'est la connaissance de ce fait économique bien connu, de l'augmentation du prix de la vie pour les ouvriers dans les pays protectionnistes, qui a conduit les financiers anglais à s'occuper principalement des impôts indirects dans l'établissement de leurs budgets annuels, et c'est pour cela que

Hosted by Google

tous leurs efforts ont tendu à supprimer sucessivement les droits de douane sur plus de 1,200 articles et d'accise sur 30 ou 40, ne conservant des premiers que les droits sur 11 articles, et ne maintenant d'accise que sur 4 articles, y compris le droit de 5 p. c. sur le produit des voyageurs en chemins de fer. Il est utile d'entrer, à cet égard, dans quelques détails.

Les denrées sur lesquelles on a maintenu des droits de douane en Angleterre sont les suivantes ; nous donnons le produit, en regard du montant des droits, pour l'année fiscale 1881-1882.

DOUANES :

	Produit. Liv. st.
Bière. Droits variant de 4 sh. le baril de 36 gallons (163.56 litres) à 1.10 liv. st. selon leur force	6,976
Cartes à jouer ; par douzaines, 3 sh. . . .	655
Chicorée, par quintal (50×30).	71,406
Chocolat et cacao par livre (454 grammes), 3 sh. et 1 d.	46,602
Café, par quintal, 14 sh. (fr. 0,3445 par kilog.)	194,333
Fruits secs, par quintal, 7 sh.	511,657
Argenterie : or, par once, 17 sh.	484
— argent, 1 sh.	6,270
Spiritueux par gallon (4 litres 54 1/3) 10 sh. 2 d.	4,288,727
Thé, par livre (454 gr.) 6 d. (1 fr. 32 c. par kil.,	3,978,344
Tabacs « bruts », par livre, 3 sh. 6 d. (9 fr. 58 c. par kilogramme).	8,561,437
Tabacs manufacturés (cigares), par livre, 5 sh. 6 d. (14 fr. 41 c. par kilogramme) .	369,711
Matières végétales employées comme café, par livre, 2 d.	
Vins, moins de 26°, par gallon, 1 sh. . . .	385,931
Vins, plus de 26° et moins de 42°, par gallon, 2 sh. 6 d.	982,774
Vins, de 42° et plus, 3 d. par degré en plus .	123
Frais sur les articles délivrés pour la consommation par les entrepôts	34,403
Total. . .	19,277,326
Moins les frais de recette et de surveillance .	1,035,570
Reste net. . .	18,241,765

Hosted by Google

ACCISES :

Bière, par baril de 36 gallons (163.56 litres),	8,687,086
6 sh. 3 d. (4 fr. 80 c. par hectolitre) . .	104
Chicorée par quintal, 12 sh.	1,792
Droits sur les voyageurs en chemin de fer,	
5 p. c. de la recette	798,364
Spiritueux par gallon, 10 sh. (2 fr. 75 c. par	
litre)	14,853,925

LICENCES (*patentes*). — Elles varient de 6 shellings à 31 livres sterling. Les débitants de bière ne paient pas au delà de 4 liv. 4 sh., tandis que les débitants de spiritueux ne paient pas moins de 10 liv. st., sauf ceux qui vendent moins de 1/4 de gallon, lesquels paient 3 liv. 3 sh. ou 2 liv. 2 sh. s'ils ne vendent que des liqueurs étrangères.

Ces détails montrent comment ont procédé les financiers anglais depuis que Peel et Gladstone ont donné aux réformes des impôts une impulsion qui s'est poursuivie jusqu'à ce jour, car la suppression du droit sur le sucre date seulement de 1874.

Voici maintenant les effets produits par suite de la suppression et la diminution des droits de douane et d'accise sur la consommation des articles libérés mis en regard de ceux qui sont restés soumis à des droits, même notablement diminués.

Consommation moyenne par habitant des principaux articles importés et soumis autrefois aux droits de douane et d'accise, depuis 1840, *époque où les réformes ont commencé en Angleterre.*

ARTICLES SUR LESQUELS LES DROITS ONT ÉTÉ SUPPRIMÉS.

(*Les quantités indiquées sont en livres anglaises de* 454 *grammes.*)

	1840.	1850.	1860.	1870.	1880.
	Liv.	Liv.	Liv.	Liv.	Liv.
Lard et jambons [1]. .	0.01	1.41	1.27	1.98	15.96
Beurre [2].	1.05	1.30	3.26	4.15	7.42
Fromage [2].	0.92	1.38	2.24	3.67	5.66

[1] Les droits ont été réduits successivement, puis totalement abolis en 1869.

[2] Les droits ont été abolis en 1860.

Hosted by Google

	1840.	1850.	1860.	1870.	1880.
	Liv.	Liv.	Liv.	Liv.	Liv.
Maïs, froment et farines de froment [1].	42.47	81.76	118.86	122.00	216.92
Sucre [2].	15.20	24.79	34.14	47.26	67.36
ARTICLES SUR LESQUELS LES DROITS DE DOUANE ET D'ACCISE ONT ÉTÉ CONSERVÉS :					
Café	1.08	1.13	1.23	0.98	0.89
Raisins secs et groseilles	1.45	2.53	3.59	4.03	4.34
Spiritueux importés (gallons)	0.14	0.17	0.19	0.27	0.24
Thé [3].	1.22	1.86	2.67	3.81	4.58
Tabac	0.86	1.00	1.22	1.34	1.41
Vins (gallons)	0.25	0.23	0.23	0.49	0.46
Malt (bière) (boissx).	1.50	1.47	1.45	1.84	1.65

La simple inspection de ces tableaux montre d'une façon frappante les effets économiques des suppressions et des réductions des droits de douane et d'accise. Les importations d'articles libérés de droits ont, pour le moins, quintuplé en quantité ; celles des articles qui sont restés soumis aux droits sont restés stationnaires ou ont diminué, comme le café, par exemple. La consommation des vins a presque doublé à partir des traités de 1860, par suite de la réduction des droits.

Quelle impulsion donnée au commerce par une consommation qui s'accroît sans cesse! Pour le sucre, 880,000 tonnes d'augmentation, rien que pour la consommation du pays, sans compter les réexportations énormes par les raffineurs qui peuvent travailler sur des masses. Or, les importations ne se paient qu'avec des produits ; c'est ce que les faits ont démontré d'une façon incontestable dans tous les pays.

L'accroissement des importations et des exportatons a surtout été remarquable en Angleterre, qui seule est entrée résolument dans la voie des suppressions des droits de douane et des impôts indirects. L'importation y était, en 1840, de 60,004,000 liv. st.; elle était déjà, en 1860, de

[1] Droits entièrement abolis le 4 juin 1869.
[2] Les droits, diminués d'abord, ont été abolis en 1874.
[3] Le droit a été réduit de 1 sh. 6 d. à 6 deniers en plusieurs fois.

Hosted by Google

210,530,000 liv. st., et en 1880, de 411,229 liv. st., tandis que les exportations s'élevaient dans les mêmes années respectivement à 51,308,000, 135,891,000 et 234,023,000 liv. st., en produits anglais seulement; tandis que les importations comprennent tout ce qui entre dans les ports du pays, tant pour la consommation que pour le transit, celui-ci s'est élevé de 10 millions de livres sterling, en 1840, à 63 millions, en 1880. En 1840, le commerce général, importations et exportations, était, par tête, de 4 liv. 13 sh. 1 1/4 d.; en 1880, il s'est élevé à 20 liv. 4 sh. 10 d., presque cinq fois autant.

Ces données, qui sont puisées dans les *Statistical abstracts*, publiés par la *Board of trade*, suffisent pour démontrer l'influence immédiate, capitale que la politique commerciale exerce sur la richesse et le travail d'une nation.

Ce que le gouvernement d'un pays doit avoir en vue avant tout, car c'est sa mission première et principale, c'est de ne rien faire qui ne tende à augmenter le bien-être, la richesse, non de quelques-uns ou de quelques classes de la nation, mais de tous sans exception. Une nation riche paie facilement les plus grands impôts, une nation pauvre ne sait pas payer les plus petits.

Le devoir d'un gouvernement est donc de supprimer, sans retard ou, tout au moins, d'alléger, en vue de leur suppression ultérieure, tous les impôts qui rendent la vie, le travail, l'activité des individus plus chers, plus difficiles ou plus onéreux.

Il ressort des données ci-dessus que les impôts sur la consommation et sur le travail sont spécialement onéreux parce qu'ils coûtent aux contribuables plusieurs fois autant que tout ce qui entre dans le trésor public. De là l'expansion extraordinaire de consommation que produit leur abolition.

C'est pour cela que les ministres des finances d'Angleterre, depuis Huskisson, Peel et Gladstone, ont toujours porté leur attention sur ces impôts, pour les restreindre aux consommations de luxe pour toutes les classes de la population.

Ils ont eu, pour agir de la sorte, des facilités que ne pos-

Hosted by Google

sèdent pas, semble-t-il, les ministres de finances en Belgique, en France et dans d'autres pays constitutionnels. Voici ce qui motive cette appréciation : En 1851, M. Disraëli, chancelier de l'échiquier (ministre des finances), exposait, au commencement de décembre, son plan financier dans un discours de cinq heures. Vivement attaqué par M. Gladstone, qui démontra les erreurs de ce budget et ses effets désastreux sur la fortune publique, le cabinet tory est renversé le 15 par un vote repoussant sa proposition d'établir une taxe sur les maisons. M. Gladstone succède à celui qui était devenu, dès ce jour même, son antagoniste irréconciliable et, dès le 8 avril, il propose un nouveau budget sur des bases toutes différentes; il commence d'abord par proposer un plan pour la réduction plus rapide de la dette qui s'élevait alors à 835 millions de liv. st.

Quelques jours plus tard, il exposait son budget, dont les principales dispositions étaient l'abolition de l'impôt sur les savons, la réduction des droits sur les assurances sur la vie, les timbres de quittances, les contrats d'apprentissage, les pouvoirs et certificats d'avoués, les timbres d'annonces et les annonces dans les journaux ; les voitures de louage ; l'impôt des domestiques mâles, les voitures de maître, les chevaux et poneys, le thé, réduit à 1 sh. 6 d., pour être porté plus tard à 1 shelling, réduction sur cent trente-six articles de moindre importance et abolition des droits sur cent vingt-trois autres. Le montant total de ces suppressions et réductions s'élevait à 5,300,000 liv. st. (133,825,000 francs). Pour compenser cette perte, il proposait des augmentations estimées devoir produire 3,139,000 liv. st., savoir : extension de l'*income-tax* aux revenus de 100 à 150 liv. st. par an exempts jusque-là; extension de la même taxe à l'Irlande, exemptée jusqu'alors; extension du droit sur les legs en propriétés réelles (foncières); accroissement des droits sur les spiritueux et accroissement sur les licences délivrées aux brasseurs, distillateurs et cabaratiers et quelques autres.

La balance entre les recettes générales et les dépenses laissait un excédent de 493,000 liv. st. Mais rien ne parais-

Hosted by Google

sait moins assuré, car le pays était plongé dans une crise commerciale et financière des plus intenses. De plus, la guerre d'Orient, qui éclata l'année suivante, vint bouleverser toutes les données sur lesquelles le budget était établi; néanmoins, pour faire face aux dépenses nécessitées par cette guerre imprévue, M. Gladstone n'eut pas un instant la pensée de rétablir les taxes abolies ou réduites; il s'adressa presque uniquement à l'impôt sur le revenu, qui ne frappe que la fortune acquise, le bénéfice réalisé et non le travail et la fortune à l'état d'élaboration et de formation. Le résultat de cette politique fut que les frais énormes de la guerre d'Orient furent payés sans avoir recours à des émissions d'emprunts consolidés et que, continuant dans la voie tracée, presque tous les articles de consommation ont été libérés d'impôts, ainsi que nous l'avons vu plus haut, tandis que le revenu public s'accroissait progressivement de 52,990,000 liv. st. en 1853-54, à 86,020,000 liv. st. en 1882, preuve évidente et incontestable que ce n'est pas dans l'accroissement des impôts sur la consommation qu'il faut chercher les revenus plus grands, mais dans leur réduction et même dans leur suppression. C'est sur l'accroissement de la richesse publique que les gouvernements doivent baser leur système financier; tout système d'impôts qui arrête ou entrave l'activité sociale est un impôt mauvais qui doit être systématiquement et énergiquement repoussé, fût-il soutenu par des intérêts privés qui trouvent, dans les moyens qu'ils ont de l'éluder en tout ou en partie, une occasion d'exploitation et de profits personnels.

La situation de nos ministres est ou, au moins, paraît être tout autre que celle des ministres anglais; il semblerait qu'ils ne peuvent se mouvoir qu'autant qu'ils aient l'appui et le concours de leur administration.

En Angleterre nous avons vu que Disraëli et Gladstone ont proposé à trois mois de distance deux systèmes financiers absolument différents, et cependant M. Gladstone n'avait changé ni ses chefs de service, ni d'autres fonctionnaires; ceux-ci se sont bornés à exécuter les instructions ou les

Hosted by Google

ordres qu'ils recevaient des deux ministres, sans avoir un instant l'idée de les entraver ou de les contrarier.

Il est donc peu probable que M. Disraëli ou M. Gladstone aient demandé les conseils ou les avis de leurs fonctionnaires, qui eussent dû changer du tout au tout leurs opinions en trois mois de temps. Ceux-ci se sont bornés à donner tous les renseignements qui étaient demandés par deux ministres d'opinion opposée.

On peut admettre comme certain qu'en Angleterre, comme en tout autre pays, l'administration sera toujours pour le *statu quo*, et qu'habituée à se mouvoir comme dans le circuit d'un manège, sans pouvoir s'écarter de la voie tracée, ce n'est pas à elle qu'il faut demander conseil pour les réformes, que le progrès du temps rend nécessaires.

Les pays où l'administration est maîtresse sont voués à l'immobilisme et à la décadence; l'avantage des pays constitutionnels, avec leurs ministres responsables, est précisément de faire pénétrer, de temps à autre, de nouvelles idées, de nouvelles méthodes, de nouveaux principes dans la politique administrative, et de briser la résistance de la routine.

IV

Je tire de ce qui précède la conséquence que ce n'est pas, comme on le croit dans le public, par l'accroissement des impôts de consommation que le déficit pourra être comblé. Si l'on versait dans cette erreur, ce serait la richesse publique elle-même qui serait atteinte dans ses sources les plus vives, le travail et l'échange. Or, ce sont ceux-ci qu'il faut avant tout dégager des entraves qui les paralysent.

L'agriculture, l'industrie, le commerce ont besoin d'être tirés, par une vive impulsion, du marasme où ils se traînent depuis tantôt dix années; il faut leur donner un stimulant, une impulsion, en élargissant leur sphère d'action par la diminution de leurs charges. L'expérience des traités de 1860 aurait dû être concluante pour nous par l'impulsion considérable qu'ils ont donnée à nos échanges, à notre production et à notre consommation. En effet, notre commerce général

Hosted by Google

qui, en 1860, était de 1,801,000,000 de francs, s'est élevé à 5,248,000,000 en 1881.

Pourquoi ne pas persévérer dans cette voie tracée, ouverte, connue, et pourquoi reculerions-nous au lieu d'avancer? Parce que quelques industriels attardés et qui ne se soucient que de ce qu'ils croient être leur intérêt personnel, demandent des délais, du temps pour se préparer à la lutte? Mais le *statu quo*, c'est leur perte, leur ruine. L'agriculture surtout a besoin d'un stimulant énergique pour sortir de l'anémie qui l'envahit.

La réforme des impôts qui arrêtent le développement de la consommation est indispensable, urgente pour la tirer de ce marasme mortel.

L'agriculture anglaise, bien plus exposée que la nôtre à la concurrence américaine, a trouvé dans cette concurrence même des éléments de progrès et de prospérité; elle produit beaucoup plus qu'autrefois, mais le peuple consomme davantage. Elle produit peut-être moins de grains, mais beaucoup plus de viande; elle est parvenue à faire donner 3,600 kilogrammes de froment, et davantage, à un hectare bien cultivé; elle nourrit plus d'une tête de bétail par hectare, qu'elle maintient ainsi dans un état de fertilité productive croissante.

Nous avons plus de ressources que les Anglais dans notre sol. Il est généralement plus fertile, il produit, grâce à un climat plus favorable et moins humide, des plantes industrielles, notamment la betterave et le tabac, que le climat anglais ne comporte pas.

Pourquoi donc cette grande dépression qui paralyse les bras des agriculteurs belges et les entraîne vers les idées irlandaises de refus de paiement ou de réduction exagérée des fermages? Tout simplement parce qu'il y a quelques milliers d'hectares, pas vingt mille, en trop sur le marché de la location qui pourraient être cultivés en plantes industrielles, surtout en betteraves, si la consommation du sucre prenait plus de développement, comme en Angleterre. Si nous consommions autant de sucre que les Anglais, il

Hosted by Google

nous en faudrait 187 millions de kilogrammes pour nous-mêmes; or, toutes nos sucreries ensemble ne produisent pas 87 millions, et nous ne consommons que 19 à 20 millions de kilogrammes, tandis que nous en exportons 68 millions, y compris les raffinés.

Pourquoi cette situation antiéconomique?

Parce que nous payons 45 francs de droits par 100 kilogrammes sur une denrée qui se vend actuellement 43 ou 44 francs en entrepôt et qui n'en coûte guère que 30, et qui n'en coûterait que 20 à 25 si la fabrication était délivrée de ses entraves fiscales.

Est-ce raisonnable, est-ce économique, est-ce même fiscal?

Non, c'est tout simplement de la routine administrative; 5 francs de droits sur une consommation moitié moindre qu'en Angleterre, rapporteraient plus que les 45 francs extorqués aujourd'hui au peuple belge pour qu'il lui soit permis de sucrer son café!

Quelle impulsion ne donnerait pas à l'agriculture et au commerce et, par contre-coup, à l'exportation de nos produits, une consommation de 93 millions de kilogrammes de sucre, facilitant, encourageant une exportation de sucre au moins égale à celle d'aujourd'hui?

Il en serait de même de la bière, si on la dégrevait, non pas tant des droits qu'elle paie que du système suranné, vicieux, déraisonnable, antiéconomique que maintient, contre toutes les réclamations, une administration routinière et arriérée.

L'accise sur les spiritueux pourrait produire davantage, sans augmentation des droits s'ils étaient perçus non d'après un système arbitraire, inventé à plaisir, semble-t-il, pour favoriser la fraude chez les grands producteurs et écraser les petits, mais en les soumettant tous au même régime et en faisant acquitter les droits sur la production entière et non sur une partie de la production des uns, et parfois sur des quantités non produites des autres.

On livre aujourd'hui à la consommation des quantités considérables de spiritueux indemnes et l'on exporte le reste

Hosted by Google

avec ristourne des droits payés. Les petits, ceux qui sont mal outillés ou qui ne connaissent pas les trucs du métier, paient l'intégralité des droits. De là la disparition successive des distilleries agricoles qui rendaient des services directs à l'agriculture en consommant ses produits inférieurs dont elle restituait une bonne partie au sol sous forme d'engrais.

Il faudrait, dit-on, établir l'exercice. Le mal serait certes moins grand que la surveillance, qui laisse place à la fraude.

D'ailleurs, la mécanique aidant, mécanique incorruptible, notons cela, il est facile de contrôler, sans se tromper d'un décilitre, le produit des plus grandes usines, sans intervention d'un seul fonctionnaire dans les opérations de l'usine ni dans le travail des matières. Quant à la vérification du degré des esprits et à leur circulation, le système américain donne toutes les garanties désirables. Au moins la presse américaine n'a jamais signalé d'erreurs, ni de fraudes. Et l'on sait qu'elle est très avide de ces découvertes.

En Angleterre, les spiritueux ont produit, en 1882, par l'accise et la douane, 18,560,227 liv. st., soit pour une population de 35 millions, y compris les étrangers transitants, 13 fr. 38 c. d'impôt par tête. A ce taux, les Belges, qui ne consomment, il est vrai, pas autant de spiritueux que les Anglais, payeraient 74 millions au trésor public, sur cette consommation seule, sans y comprendre la patente des distillateurs et détaillants, qui a produit l'an dernier 1,609,555 liv. st.

La bière a produit, en Angleterre, une recette en douane et en accise de 8,694,166 liv. st., soit, par tête d'habitant, 6 fr. 27 c. A ce taux, l'accise en Belgique devrait donner pour la bière 34 millions de francs, chiffres ronds.

Le tabac a produit 8,931,630 liv. st., plus 87,802 de patentes ; ensemble ; 9,018,932. Chaque Anglais, homme, femme ou enfant, paie donc au trésor 6 fr. 50 c.; à ce taux, la Belgique produirait une recette de 36 millions.

Les vins ont donné, dans la même année, 1,368,827 liv. st., soit 98 centimes par tête. A ce taux, les Belges devraient payer 5,390,000 francs sur leur consommation de vin au trésor.

Hosted by Google

On dira peut-être, en lisant ces chiffres un peu fastidieux, que j'ai cités pour montrer combien les accises peuvent encore subir de modifications chez nous, que les Anglais sont surtaxés. Mais on oublierait, en même temps, qu'ils ne paient absolument aucun impôt sur les autres articles de leur consommation ; tout a été concentré sur quatre consommations de luxe, dont chacun est libre de se passer sans nuire ni à son bien-être, ni à sa santé ; au contraire, l'abstinence à leur égard est prêchée par les moralistes autant que par la faculté, sauf pour la bière, dont, pourtant, il ne faut pas non plus faire excès. Il n'entre, certes, dans l'esprit de personne de demander aux quatre taxes qui viennent d'être citées les 149 millions de francs qu'elles produiraient si nous étions une province de l'Angleterre ; mais nous pouvons demander que ce soit dans cette voie que les ministres des finances dirigent les réformes indispensables que doit subir notre système d'impôts si nous ne voulons que le pays périsse d'impuissance et d'anémie.

Que les douanes soient simplifiées et réduites à n'être plus que l'auxiliaire des accises ; que celles-ci soient établies de façon à faire porter l'impôt exclusivement sur les articles de luxe d'une consommation étendue mais non indispensable, comme le sont le sel, le sucre ou d'autres denrées alimentaires.

Enfin, que les impôts directs soient non augmentés, mais élargis et ramenés à des formules simples et pratiques d'une vérification facile, puisque c'est sur eux que repose notre droit électoral.

Cette réforme est, certes, digne de tenter l'ambition d'un ministre, et M. Graux a la jeunesse, la capacité et la volonté nécessaires pour entreprendre une tâche de cette grandeur. Il n'est pas indispensable de l'accomplir, dès l'abord, dans tous ses détails ; il suffit que les grandes lignes soient tracées d'une main ferme et sûre ; on ne les dérangera pas plus qu'on n'a essayé de modifier celles que M. Gladstone avait tracées en 1852-53, si elles sont conçues largement et dans un esprit exclusivement économique et fiscal.

Hosted by Google

L'exploitation des chemins de fer par l'Etat, au compte du trésor public et sous sa garantie, est la cause première, pour ne pas dire unique, du déficit. Mais cette exploitation ne peut être assimilée en rien aux impôts. C'est une entreprise industrielle régie par des principes et des règles toutes différentes. Il y a, certes, moyen de réduire les frais de cette exploitation, comme il y a moyen de lui faire produire davantage, puisque certains chemins de fer belges donnent une recette kilométrique double de celle des chemins de l'État.

D'après moi, la première décision à prendre sera de séparer complètement les finances des chemins de fer de celles de l'État; cela permettra de savoir exactement chaque année s'ils sont en bénéfice ou en perte, puisqu'il faudra demander des subsides pour combler le déficit quand ils ne produiront pas assez pour couvrir tous leurs frais, y compris les intérêts et l'amortissement des obligations.

L'équilibre financier peut donc être atteint de deux façons:

1° Par des économies. C'est au gouvernement à les opérer. C'est sa tâche, car seul il possède en cette matière les éléments et la puissance nécessaires. Les Chambres, irresponsables, sont prodigues, dépensières, l'expérience le prouve en tout pays ;

2° Par des réformes et des remaniements d'impôts, et non par la création d'impôts nouveaux ou par des augmentations.

Il faut procéder non par des demi-mesures, des apparences de réformes ou des à peu près, mais par des moyens simples et larges. Il ne faut pas craindre de quitter les sentiers battus par la routine, la pire ennemie du progrès et de la richesse des nations. *Audaces fortuna juvat.*

AD. LE HARDY DE BEAULIEU.

Janvier 1883.

Hosted by Google

LA RUSSIE ET SA CAPITALE

I. — De Bruxelles a Saint-Pétersbourg. La douane russe.

De tous les voyages qu'on peut faire en Europe, celui de Bruxelles à Saint-Pétersbourg par le nord de l'Allemagne est certes le plus monotone. Dès que le train a dépassé Aix-la-Chapelle, il roule désormais dans une plaine sans fin ; plus rien n'attire le regard, ne sollicite l'attention. Le pays, d'assez maigre culture, est toujours désespérément plat, avec des alternances de bruyères et de landes sablonneuses. Sauf Cologne, les villes échelonnées sur le trajet sont sans caractère, et leurs gares, d'insipides parallélogrammes. De costumes locaux, point, si ce n'est aux environs de Minden, où tout paysan porte une longue houppelande blanche, tandis que les femmes ont la jupe rouge et le corsage de velours noir. Après vingt heures d'express, on arrive dans Berlin, ville terne et grise, sans monuments qui aient du caractère. Partout règne le pastiche grec, style banal et conventionnel, qui marque la stérilité de l'inspiration locale, et dont le seul effet est d'avouer que le terroir n'a produit aucune floraison caractéristique. D'ailleurs, peu de belles demeures patriciennes dans cette ville, absolument aucune église remarquable, et un je ne sais quoi de raide, de compassé dans l'allure générale.

Après Berlin et jusqu'à la frontière russe, l'interminable plaine reprend et se déroule plus morne, plus fatigante encore. Seuls, les trois grands fleuves qui coupent la Prusse animent un peu le trajet ; leurs alluvions anciennes s'étendent assez loin de chaque côté des rives et y forment

Hosted by Google

des polders verdoyants et florissants où les fermes sont vastes, trapues, avec un air confortable; bêtes et gens y ont quelque chose de plus nourri, de plus satisfait; on passe chacun de ces fleuves sur de longs ponts métalliques, bastionnés à chaque bout et dont chaque pile porte des tourelles à créneaux. Mais au delà, la tristesse des terrains maigres et pauvres réapparaît bientôt. Misère en Prusse! est un dicton que l'on se prend à répéter plus d'une fois quand on traverse ainsi d'une traite le pays en sa plus grande largeur.

Ce parcours, si on le fait sans arrêt et d'express en express jusqu'à la frontière russe, prend environ trente-cinq heures. Enfin, voici Wirchballoff! la Russie! un autre monde! Quel qu'il soit, c'est un changement, il est le bien venu. On a hâte de descendre, on s'empresse à la portière du wagon, elle est fermée et reste fermée jusqu'à l'arrivée de l'officier de gendarmerie, qui demande à chaque voyageur, au saut du train, son passeport. Après que nous lui avons remis le nôtre, on nous mène dans une vaste salle dont toutes les issues sont gardées. C'est ici que va avoir lieu notre examen de conscience et qu'on séparera la bonne herbe de l'ivraie. Au milieu une immense table où un essaim de policiers examinent minutieusement nos titres. Si le moindre sceau de chancellerie manque, si la plus inutile formalité officielle a été négligée, on est consigné impitoyablement. Rien ne sert d'implorer, d'expliquer. « On ne passe pas! » Et ce n'est pas ici un vain mot. Celui à qui pareille mésaventure arrive n'a d'autre ressource que de s'en retourner à Kœnigsberg, où, après lent et mûr examen, le consul russe lui donnera, s'il y a lieu, les visas exigés. Pour nous qui sommes en règle, et dont l'allure ne fait soupçonner aucun dessein anarchiste, nous entendons bientôt un gendarme du Tsar crier notre nom à plein gosier, en agitant le bienheureux papier, où notre souverain mande à son « Impérial Frère » que nous allons en Russie avec nos « hardes et bagages » et que nous sommes sujet loyal et homme inoffensif. On procède à l'instant à la visite de notre bagage. Surtout nous avons eu soin d'en bannir tout imprimé : ce qui sort d'une presse est con-

Hosted by Google

damné ou digne de l'être. On n'excepte guère de l'ostracisme que la littérature classique et les romans naturalistes. Zola et Huysmans passent de droit, alors que Stuart Mill et Herbert Spencer sont arrêtés et sévèrement scrutés. « Où allez-vous, monsieur ? donnez une adresse ! on vous enverra ces livres plus tard, ou vous les reprendrez en repassant la frontière. » On est surtout impitoyable pour les journaux. La première fois que je vins en Russie, j'avais emmailloté quelques chaussures dans de vieilles gazettes; on fut les chercher jusqu'au fond de ma malle bouleversée, et, laissant retomber mes bottines sur mon linge, le policier inquisiteur remporta en triomphe comme butin, la *Gazette van Gent* et l'*Office de Publicité*. Il avait, pour sa modeste part, contribué ce jour-là au salut de l'Empire.

II. — A travers la Russie. Chemins de fer et concessions. Comment fut tracé le premier railway.

Enfin, nous voilà derechef en route. Les wagons russes sont confortables, bien chauffés dès les premiers froids, et ce long trajet de 1,600 kilomètres, depuis Wirchballoff jusqu'à Saint-Pétersbourg, se fait sans fatigue, sinon sans ennui. Car la contrée est, s'il se peut, plus mélancolique encore que les plaines prussiennes. C'est toujours cet interminable plat-pays, coupé de bois où dominent les sapins invariablement droits comme des mâts, puis de longues bandes incultes imbibées de flaques marécageuses, alternant avec des terres pauvrement cultivées. On comprend que le sol, déjà plus revêche vers le Nord, ne subit plus, comme en Allemagne, la forte étreinte d'une race obstinée au travail. Dès qu'on a dépassé la frontière, on a la sensation d'un état de choses plus fruste, plus indécis, plus près de la vacuité primitive. Là-bas, en Prusse, des champs âprement cultivés et qui cèdent à l'homme tout ce qu'ils peuvent produire, des clôtures solides et entretenues, de bonnes routes plantées d'arbres, des fermes massives, des villages où l'on distingue d'abord le bâtiment communal et l'école; on sent que l'ordre

Hosted by Google

règne et que l'impulsion civilisatrice, partie des centres, est arrivée dans sa force jusqu'aux confins de l'Empire. Ici, tout est plus abandonné, les routes sont rares, et le peu que la voie ferrée coupe sont mal ou point pavées; la plupart ne sont pas dues à l'intervention d'un corps des ponts et chaussées, elles n'ont pas été tracées, nivelées, remblayées; on voit qu'elles se sont frayées à la longue, par le seul fait du charriage local. Elles passent comme elles peuvent, suivant tous les accidents du terrain, dévalant brusquement dans une ravine, ou montant une pente raide, larges, irrégulières, défoncées, avec de profondes ornières que chaque chariot creuse davantage et qui se comblent au hasard. Les chemins de chasse des Indiens dans les prairies du Far-West doivent être au même point.

Le pays, d'ailleurs, paraît dépeuplé, presque désert; on fait des lieues sans voir le toit d'une habitation. De loin en loin, à demi caché derrière un pli du sol, quelque hameau d'aspect misérable. Pas de fermes; des cabanes en bois ou des huttes en torchis, couvertes de chaume. Aucun jardinet n'entoure ces tristes demeures. Les fleurs, qui sont pour nos gens des campagnes la poésie de leur humble existence, ne paraissent plus ici. Le paysan slave n'abrite même pas son toit sous quelque arbre dont l'ombre amie en été ou le chant plaintif aux tempêtes d'automne le mettrait en une sorte de communion avec la grande âme de la Nature. Non! Sa hutte est nue et grise, sur la terre grise et nue. Son unique souci est de suffire aux nécessités impérieuses : le vivre et l'abri. Quelle existence bornée, vide de joies, disent ces chaumières; quelle âpre plainte de résignations et de douleurs ! On se dit que ce qu'il y a de mieux dans la condition de leurs tristes habitants, c'est que soucis et misères s'émoussent sur leur torpeur; ils ne doivent sentir guère plus que le loup des forêts voisines l'amertume de leur destinée. Et peut-être se sont-ils à ce point adaptés aux nécessités du milieu où ils vivent, que ce leur serait un nouveau malheur s'ils quittaient leur misère pour aller à un sort même plus propice. Parmi les esclaves affranchis d'Amérique, combien n'en fut-il pas qui redemandèrent la servitude !

Hosted by Google

La pénurie des villages n'est pas compensée par la fréquence des villes. Sur ce trajet de 1,600 kilomètres, la voie ferrée n'en dessert que quatre de quelque importance : Kowno, Wilna, Dunabourg et Pskoff. Leurs gares sont des pâtés de maçonnerie sans style aucun, recouverts d'un toit en tôle peinte en vert ou en rouge brique; celle de Dunabourg, récemment reconstruite, a seule un aspect monumental. Quant aux villes mêmes, on ne les distingue que vaguement dans le lointain : un fouillis de maisons basses que dominent quelques églises aux clochetons byzantins. La compagnie, arguant que dans la proximité immédiate d'une ville le terrain est cher, a tracé la voie à distance, à deux ou trois kilomètres en pleine campagne, et elle impose par le fait aux habitants la charge de convoyer, à grands frais, tout ce qu'apporte et emporte le trafic, sacrifice inutile de temps, de travail et d'argent. 100,000 francs de dépense qu'on eût exigés en plus, et une fois pour toutes, de la compagnie en auraient économisé 300,000 ou 400,000 par an à chacune de ces localités. Voilà un exemple de ce que peut l'incurie administrative pour aller à l'encontre des intérêts de l'individu et de l'État.

Ceci m'amène à parler des concessions de chemins de fer en Russie. Presque toutes les lignes ont la garantie de l'État pour le service de leurs intérêts. C'était donc bonne aubaine que d'obtenir une concession ; elles furent, ici comme ailleurs, mais plus qu'ailleurs, l'occasion de tripotages nombreux. Données à titre gracieux à de hauts personnages, bien en cour, ou à des traitants qui payaient largement pour s'y faire bien venir, elles ont d'abord enrichi toute une chaîne de spéculateurs, qui se les repassèrent en les grevant de commissions et de prélèvements à chaque changement de main. Elles arrivèrent ainsi, chargées d'une pyramide de pots-de-vin, à ceux qui les mirent à œuvre et qui n'eurent naturellement pour objectif que de construire avec le moins de frais, fallût-il construire mal. Ils prirent soin de s'assurer le silence des contrôleurs qu'appostait l'État auprès d'eux. Il ne s'agissait guère que d'y mettre le prix, car ils sont assez rares en Russie les fonctionnaires qui résistent à

Hosted by Google

ce que Figaro appelle « l'argument irrésistible ». La concussion y est une rouille qui ronge et enraye tous les ressorts de la machine gouvernementale. Le mal est à ce point, dans certaines branches de l'administration, que l'honnête homme a fini par faire tache. Il lui faut ou quitter bientôt la partie ou se salir à son tour. Non que j'incrimine les chefs supérieurs des services. Mais, alors même qu'ils sont intègres, leur probité personnelle et leur surveillance sont bien souvent inefficaces. Ils voient de trop loin, de trop haut, ou on les empêche résolument de voir. Qui ne sait combien difficilement, en tous pays, la lumière pénètre jusqu'au cabinet d'un ministre? En route, elle est interceptée, mise sous le boisseau. Ici, surtout, l'honnête homme qui veut dévoiler ou se plaindre est circonvenu, calomnié. Aucune voix ne s'élève pour l'applaudir ou le défendre, tandis qu'une légion de concussionnaires menacés dans leur quiétude est là, prompte à crier haro et à le mater. La presse est muette, ne sait rien ou n'ose rien dire, et l'homme de cœur se voit perdu s'il entreprend de rompre avec la tradition pour obéir à sa conscience. Bientôt sa délicatesse s'émousse, ces sursauts de révolte s'affaiblissent, tombent; petit à petit, il entre dans le système et, après quelque temps, se trouve lui-même aux premiers rangs de ceux qui pratiquent la simonie publique.

Qu'il me soit permis de conter ici un fait qui fut directement à ma connaissance.

Un de mes amis, charmant garçon et homme de cœur, fut chargé, comme capitaine du génie, de surveiller certains travaux de construction d'une caserne aux environs de Saint-Pétersbourg. Il ne fut pas longtemps sans s'apercevoir que l'entrepreneur volait avec effronterie sur la qualité des matériaux et dans le cubage de la maçonnerie. Il le prit aussitôt à partie et très vertement. L'autre, croyant à la tactique usitée en pareil cas, en vint sans baragouiner à des propositions fort claires. A son étonnement, l'officier les repoussa avec une indignation qu'il ne se donna pas la peine de céler. « Il est habile, » pensa l'autre ; et froidement il poussa ses offres jusqu'au maximum de ce qu'il croyait devoir à un

Hosted by Google

homme qui n'avait rang que de capitaine. Mais quand il vit, à n'en plus douter, que le mépris, provoqué par son marchandage impudent, était, non une feinte, mais décidément le cri d'un honnête homme, il fut d'abord stupéfait d'une telle anomalie, puis, changeant brusquement de note, le prit de haut et, menaçant à son tour, fit voir au capitaine atterré que tous ses chefs hiérarchiques trempaient dans le dol. Peu s'en fallut que mon pauvre ami ne payât cher ses velléités. Il en fut quitte pour aller, pendant deux ans, réfléchir, dans une garnison éloignée, au véritable code de devoirs de l'officier russe. Je quittai le pays avant la fin de son exil, mais je crains bien que, comme tant d'autres, il n'ait fini par fermer les yeux. Dans un État, il n'est pas pire école de démoralisation.

Le résultat de ce système, en ce qui touche les chemins de fer, est que l'État est grevé d'une charge fort lourde, pour certaines lignes qui coûtèrent à construire beaucoup plus qu'il n'eût fallu, entre des mains honnêtes, pour d'autres dont le très maigre trafic ne paie guère que les frais d'exploitation. Car plusieurs concessions furent données non tant pour rencontrer des besoins publics que pour satisfaire aux appétits de cour. Ajoutons que beaucoup de lignes sont défectueuses : terrassements faits avec négligence, que les pluies creusent et font ébouler ; ponts trop faibles, rails mal ajustés, gares misérables, matériel de hasard. Les trains marchent lentement et sont assez peu nombreux, les chances de conflit et de déraillement sont donc réduites à un minimum ; cependant, les accidents sont assez fréquents et presque toujours dus au mauvais état de la voie ou du matériel.

On conte que, dès qu'il s'agit de construire le premier chemin de fer, celui de Saint-Pétersbourg à Moscou, les compétitions, les intrigues s'agitèrent, chaque coterie avait ses plans et ses prédilections ; toutes les villes situées sur le trajet envoyaient leurs agents à la cour pour obtenir que la ligne obliquât de leur côté. Nicolas, qui régnait à cette époque, eut vent que ses ministres s'étaient laissés gagner à prix d'argent et quand ils vinrent enfin lui soumettre le

Hosted by Google

tracé qu'ils avaient élaboré, l'empereur s'avança près d'une table sur laquelle une carte de la Russie était étalée; sans même leur adresser la parole, il saisit une règle, et traçant une ligne droite entre Saint-Pétersbourg et Moscou : « Voilà le tracé, » dit-il, d'une voix qui n'admettait aucun débat. Tous se turent, s'inclinèrent, prirent congé, et l'on construisit, en ligne droite, malgré tout, à travers tout. La voie ne touche aucune ville sur son passage, sauf Twer, qui se trouvait là juste à point. Nowgorod, cité importante, chef-lieu de gouvernement, en est restée à quelques lieues. La ligne coupe des fleuves en biais, traverse des marais qui s'allongent pendant près de cent kilomètres et où l'on ne vit jamais ni un toit, ni un arbre, ni un être humain. Les difficultés qu'on eut à vaincre furent énormes et de tous genres. Mais personne ne s'avisa jamais d'en faire remontrance au maître. Tel que le Tsar l'avait décidé, telle la voie fut construite. Elle porte son nom : le chemin de fer Nicolas, et restera, à travers les siècles, comme le plus étonnant témoignage de son autocratie.

III. — Vers le Nord. Comment naquit Saint-Pétersbourg.

A mesure que nous roulons vers le Nord, la contrée devient encore plus stérile, plus désolée; ce n'est pas la mélancolie et la grandeur des steppes, ou cette nudité imposante de la campagne romaine déroulant sous l'orbe des cieux ses lentes ondulations qui impressionnent par un accent de tristesse et de solitude, comme si l'on entendait les tercets d'une lamentation biblique. Ici, l'horizon est presque toujours borné par des bois, dont la ligne uniforme et les masses ternes sont comme un mur à l'horizon. Le ciel d'un gris dense est bas et lourd comme la voûte d'un caveau. L'impression est presque funèbre. C'est celle qu'on doit éprouver alors qu'on se sent au seuil de la vieillesse et qu'on entrevoit d'un coup d'œil son cortège d'ennuis, de maux, d'infirmités, le lent dépouillement des joies et des forces de la vie, et la mort au bout de ce reste de jours sans sourires.

Hosted by Google

Mais, dans notre wagon, quelqu'un s'écrie : Enfin ! voici Saint-Pétersbourg ! On se précipite à la portière. Au loin, tout au fond de l'horizon, un gros point scintillant faiblement envoie des rayons amortis par l'atmosphère vaporeuse et par la distance. C'est la coupole dorée de la cathédrale d'Isaac. Le train poursuit encore pendant près d'une demi-heure, car, dans cette plaine tout unie, la haute coupole projette sa lumière jusqu'aux bornes du champ visuel et on l'aperçoit à plus de douze kilomètres. Bientôt le train dépasse, à droite, un couvent formé de bâtiments nombreux entourés de murs à créneaux et qui a un aspect de forteresse ; puis voici, sur une grande route, une porte triomphale qui se dresse isolée dans la campagne nue ; à gauche, quelques maisonnettes de bois aux frontons découpés, lieux de retraite d'anciens soldats invalides ; le train ralentit, arrive en gare et l'on passe tout à coup de la campagne à la ville, sans avoir traversé aucun faubourg. Pétersbourg est une capitale dans un désert.

On sait que cette ville fut voulue et créée par Pierre le Grand. Ce Tsar, qui, de vive force, fit de la Russie moscovite, semi-asiatique et barbare, un État européen, avait compris qu'il ne pouvait achever son œuvre et en assurer la durée qu'en facilitant l'accès de l'empire au flux continuel des civilisations de l'Occident. Mais, tant que Moscou restait capitale, d'infranchissables espaces tenaient à distance l'action de l'Europe. Pierre décida qu'il lui fallait des communications faciles et, par conséquent, la mer. La Baltique était aux Suédois ; il leur enleva toutes ses rives orientales, résista victorieusement à tout effort pour les reprendre, fatigua et vainquit, dans cette lutte opiniâtre, le plus belliqueux des rois que vit jamais l'Europe, et enfin put établir sa capitale où le lui conseillaient ses desseins. Il choisit la pointe extrême de ce golfe de Finlande, qui semble comme un fer de lance pénétrant au sein du massif continent russe. Là, entre la mer et le lac Ladoga, qui n'en est qu'à quelques lieues, coule, en les unissant, un large et beau fleuve constamment alimenté par les eaux froides du lac et dont l'office est de déverser leur trop-plein à la mer. Il court, rapide et pro-

Hosted by Google

fond, au travers de marécages dans lesquels il déborde et qu'il inonde au loin quand des pluies abondantes ou la fonte des neiges vient gonfler les réservoirs du lac.

N'importe ! C'est là, dans ces marais, inondés au gré du Ladoga, que Pierre Ier, le Tsar de fer, voulut bâtir. « Voici une île au milieu de ce fleuve dangereux ; elle sera le cœur de ma cité nouvelle et, comme symbole de ma volonté, j'y élèverai d'abord une forteresse. — La Néva, on l'endiguera. Faites-lui d'insurmontables berges qui préviendront ses caprices futurs. » Et l'on fut chercher en Finlande des blocs énormes, et l'on fit à la Néva cette haute ceinture de granit rose, les quais les plus superbes qu'il y ait en Europe. — Mais le marais où il fallait édifier une ville ! On le combla ou plutôt on l'affermit en y enfonçant d'innombrables pilotis. Des forêts entières s'y engloutirent. Et, selon la volonté du Tsar, on bâtit sa capitale dans un océan de boue. Il put dire qu'il avait conquis deux fois cette terre et qu'après l'avoir prise aux Suédois, il l'avait encore enlevée aux forces de la nature.

Cependant, de ces ennemis nouveaux, tous n'étaient pas vaincus. La rancune des éléments éclata bientôt, sinistre et menaçante. Les miasmes des marais enveloppèrent la ville nouvelle et lui firent jusqu'à ce jour un long voile de deuil. Toutes les formes de la fièvre règnent en permanence dans Pétersbourg. Le typhus et le choléra y sont endémiques. Et la moyenne de la vie qui, dans l'Europe entière, est de trente-trois ans environ, descend ici à vingt seulement. Depuis longtemps, la ville serait déserte, abandonnée comme une cité maudite, si l'Empire ne lui amenait sans cesse de nouveaux contingents pour combler les vides faits par la mort.

IV. — Aspect de Saint-Pétersbourg. — L'avenir précaire de cette ville.

Saint-Pétersbourg a, de notre temps, 925,000 habitants environ ; mais ce nombre est stationnaire, et tout porte à

Hosted by Google

croire qu'il ne s'élèvera plus. Sa surface bâtie est proportionnellement plus considérable que celle des capitales de l'Occident. C'est qu'elle en prend à l'aise et s'étale. Pour en juger, il faut monter au sommet de la coupole de Saint-Isaac. On y découvre toute l'étendue du vaste ovale de la ville, et l'on aperçoit en même temps jusqu'à quel point elle est assise dans les eaux. La Néva fait un coude à angle droit pour y entrer, la coupe par son plus grand axe, bifurque au cœur même de Saint-Pétersbourg et court rapide à la mer par deux larges branches formant delta, et qui, à leur tour, détachent et nourrissent un enchevêtrement de rameaux intermédiaires, reliant vingt fois les deux troncs principaux entre eux. La ville est à fleur d'eau au milieu de ce lacis compliqué de fleuves et de rivières dont elle émerge à peine ; il semble au spectateur qu'elle s'y embourbe lentement. A l'est, c'est la mer, le golfe de Finlande et Cronstadt bastionné, avec ses îlots dont chacun porte un fort, ses récifs couverts de batteries, vaste et solide bouclier qui a, jusqu'ici, protégé la capitale des Tsars contre les coups de la guerre.

De ces îles multiples que forme le delta, celles qui se trouvent le plus près du golfe ont été plantées en parcs et en jardins ; on y a bâti des demeures d'été : maisons rustiques, palais et casinos, chalets en bois, cafés chantants et retraites patriciennes. Il y a là tous les genres et toutes les allures, depuis le bastringue populacier jusqu'aux palais des grands-ducs. Et leur ensemble, coupé de jardins fleuris, de bosquets, de vastes pelouses, et sillonné de canaux grands et petits, de bras de fleuve et de routes magnifiques, forme le site le plus pittoresque qu'on puisse trouver au seuil de n'importe quelle capitale européenne. C'est là qu'en été accourt le peuple en ses jours de liesse. Steamers, bateaux-mouches et canots, tramways, omnibus plébéiens, drochki et karretas y déversent la foule. Des multitudes y viennent à pied par des routes poudreuses ou boueuses. Les aristocraties de race ou d'argent y vont à leurs castels, en faisant parader la richesse de leurs équipages et la vitesse de leurs

Hosted by Google

chevaux. Il est de bon ton d'aller jusqu'à « la Pointe » — c'est la langue extrême des terres, — voir le coucher du soleil sur le golfe de Finlande.

Mais voici le revers. Il faut, même aux journées estivales, des fourrures pour le soir. Dès que le soleil disparaît, les brouillards se lèvent. Les îles ne sont habitables que du 15 juin au 15 août et, pendant cette courte période même, un voile d'humidité pénétrante les couvre matin et soir. La bonne mère Nature est ici une marâtre revêche et tout le labeur qu'accomplit le Russe pour gagner un de ses sourires, toute la patience qu'il y déploie ne lui valent pas la dixième part du bonheur facile qu'elle accorde avec tant de prodigalité aux peuples nonchalants du Sud. Aussi rien n'est-il plus absurde, pour qui veut jouir de la vie, que de s'obstiner à la passer dans le Nord.

Revenons à la ville. Ce qui frappe d'abord, je le répète, c'est combien elle s'étale : larges rues, larges quais, places immenses. Celle de l'Amirauté contiendrait une de nos petites villes. Elle a deux kilomètres depuis le manège des Chevaliers-Gardes jusqu'au palais de l'Hermitage. Pour l'occuper, on y a planté un vaste square, qui n'en prend qu'une partie et suffit à peine à masquer sa vacuité. De tels espaces sont désolants à franchir. Quand par la boue, la pluie ou par ces ouragans de neige si fréquents ici, le piéton voit devant lui cette steppe, il hésite, il éprouve comme un serrement de cœur. Et, avant de s'y engager, il sent le besoin de se recueillir pour prendre courage. On fait plus allègrement plus de chemin par les rues étroites de nos cités qu'à travers ces plaines énormes. Celles-ci ne sont pas à la mesure de l'homme, ni faites pour lui. Elles conviendraient mieux comme champ de course. La Piazza del Popolo à Rome, celle della Signoria à Florence ou celle de l'Hôtel de Ville à Bruxelles sont de beaux spécimens des dimensions que doit avoir un lieu d'assemblée populaire. La place de l'Amirauté, à moins que tout Saint-Pétersbourg ne s'y rende à la fois, paraîtra toujours inoccupée. C'est à telles enseignes, que les revues de la garde avec ses canons et sa cavalerie se font aisément dans un des angles.

Hosted by Google

L'espace n'a rien coûté, on le voit, à ceux qui édifièrent Saint-Pétersbourg, et les causes qui ont amené à se tasser nos villes de l'Occident n'entrèrent point en jeu ici. Nos capitales, nées au moyen âge, furent d'abord fortifiées, cernées dans une enceinte de murs. A mesure que croissait leur population, le terrain se fit plus précieux, plus rare. On empiéta bientôt sur les rues, on les rétrécit, on bâtit autour des églises et sur les ponts. On tira parti enfin des moindres coins, et le bourgeois d'alors résolut instinctivement le problème d'emboîter dans un espace restreint le plus possible d'habitations, en donnant cependant à chacune un dégagement. Ce ne fut que plus tard que nos villes, brisant leur armure de pierre, respirèrent enfin à l'aise et qu'égrenant de tous côtés, jusqu'en pleine campagne, des chapelets de constructions nouvelles, elles purent s'orner de squares, de promenades, de parcs et faire de leurs anciens bastions de larges boulevards. Mais le cœur de nos cités est resté un fouillis de rues et de ruelles compliqué d'une façon pittoresque et vraiment amusante. Et parce qu'elles se sont enchevêtrées ainsi par le seul fait des nécessités et du goût populaires, elles ont une intimité toute spéciale et presque personnelle. L'impression s'accroît par les vestiges anciens qu'on y rencontre. Une fenêtre gothique, un tourillon renaissance, les échelons d'un toit espagnol, une fontaine naïve ou fruste, un balcon forgé aux bonnes époques, tout y raconte les générations descendues dans le passé; leurs luttes, leurs espoirs, tout prête enfin à ces quartiers une poésie, une intensité de vibration populaire et nationale que n'ont plus les ajoutes modernes, splendides il est vrai, mais d'un accent cosmopolite.

A Saint-Pétersbourg, il n'y a que nouveaux quartiers. C'est une ville où le peuple n'a rien construit d'après ses instincts, mais qui s'est bâtie par autorité, selon la volonté du Maître et probablement d'après ses plans. C'est parfois grandiose, jamais ce n'est pittoresque; les rues sont larges et à perte de vue ; la plupart se coupent à angles droits ; les

Hosted by Google

maisons n'ont pas de date et pas de style, et parce que toutes sont insipides, elles se ressemblent toutes.

Les dimensions de ces maisons sont seules remarquables. Beaucoup sont d'immenses pâtés de maçonnerie, carrés, avec une cour intérieure et des bâtiments à six ou sept étages. Il en est qui font seules tout un quartier. Chacune de leurs quatre faces forme une rue sur laquelle elles ont issues par une ou deux portes cochères. J'habitai assez longtemps la maison au coin de la perspective Nefsky et de la place de Kazan, la maison Lesnikoff. Elle logeait, m'a-t-on assuré, onze mille habitants. Tous les corps de métiers, toutes les professions s'y trouvaient représentés. Et sa cour intérieure avait une église. On pouvait naître, vivre et mourir dans la maison Lesnikoff, suffire, entretemps, à tous les besoins d'une longue existence et, sans en sortir, trouver les conforts d'une civilisation raffinée. C'est bien là le parfait modèle du caravansérail, et même du phalanstère, si l'on saupoudrait d'un grain de communisme.

Mais les inconvénients sont nombreux. L'un des moindres, c'est la difficulté de trouver qui l'on doit voir dans ces labyrinthes. Ce n'est pas tout ici que d'avoir l'adresse exacte de quelqu'un ; c'est alors qu'on est arrivé à son logis que les recherches sérieuses commencent. Il y a un choix nombreux d'escaliers à gravir et de corridors à suivre. Et l'on se morfond et l'on peste contre cette manie de constructions extravagantes, contre ces casernes où logerait à l'aise un corps d'armée, et l'on regrette une fois de plus l'« home » étroit le cher « home » du pays natal.

Avec ses grandes maisons, Saint-Pétersbourg a de grands monuments, mais la plupart manquent d'intérêt parce qu'ils n'ont pas le caractère local. Ce sont de froides copies de l'art de la Grèce et de Rome : les temples d'un pays où il fait presque toujours beau, transportés dans un climat où il fait presque toujours mauvais! Rien n'est plus illogique ; ce qui plaît là bas, ces colonnades, ces galeries aériennes, choque absolument ici. L'architecture est, parmi les arts, celui qui exige qu'avant tout le beau résulte de l'utile ; et il est

Hosted by Google

aussi déraisonnable de bâtir ici des édifices grecs qu'il le serait à un mougick de se vêtir à l'italienne.

Le palais impérial est curieux. Il est de style Louis XV, mais ce genre coquet et galant, aux lignes tourmentées, qui convient à un pavillon ou au « petit hôtel » d'une favorite, est appliqué ici en grand à un édifice immense. Il faut convenir cependant que l'effet d'ensemble n'est pas déplaisant. Le palais est construit sur un plan ondulant avec des ailes sinueuses en avancée ou en retrait sur le corps de bâtiment principal. C'est, je crois, avec le Zwinger de Dresde, l'un des rares spécimens qu'ait l'Europe de ce genre, conçu en d'aussi vastes proportions, et, vraiment, il a grand air avec un je ne sais quoi de capricieux et d'aristocratique.

Intéressante aussi comme témoignage de ce que peuvent la volonté et l'or des Tsars est la cathédrale d'Isaac. Elle est construite dans un des angles de cette place dont je signalais tout à l'heure les dimensions. Cependant l'édifice y est isolé et au large de tous côtés. Saint-Isaac présente une combinaison des styles grecs et romains, naturellement; mais quand on a passé là-dessus, on convient qu'il a un caractère incontestable de grandeur par ses lignes austères et imposantes et par la sobriété voulue du détail. C'est d'abord un immense cube de marbre de près de cinquante mètres de hauteur, aux quatre façades absolument pareilles. Sur son centre pèse un formidable cylindre de granit, entouré d'une colonnade à jour que surmonte cette merveilleuse coupole dorée qui, de loin, annonce la ville impériale. Chaque façade a un superbe péristyle, dont les colonnes de granit rose supportent un fronton grec. Un détail dira l'importance du monument. Ces colonnes sont des monolithes. Elles furent coupées d'un seul tenant dans les carrières de Finlande, et chacune d'elles a près de quatre mètres de tour et environ trente de hauteur. Mon frère et moi avons essayé de les embrasser sans y parvenir. Je crois que nulle part, pas même en Égypte, il n'y a rien d'aussi beau en fait de monolithes gigantesques.

Mais, ici encore, il y a un revers de médaille. On imagine

Hosted by Google

aisément le poids d'un tel édifice et quelles assises il a fallu lui ménager pour oser le mettre dans le sol mouvant d'un ancien marais. Pareil à un arbre dont les racines ont un développement égal à celui de sa ramure, Saint-Isaac a des fondations qui comportent un cube total presque aussi considérable que sa masse au-dessus du sol. Et cependant, voilà que le monument se fissure et s'affaisse. La façade tournée vers la Neva s'enfonce lentement. On lui a appliqué un puissant échafaudage de poutres, qui l'arc-boute à cette fin de la relever ou plutôt pour s'opposer à ce que l'affaissement ne progresse. Dans ces dernières années, on n'a plus vu le monument qu'avec cet étançonnage, qui masque tout un côté de l'édifice. Et je crains bien qu'il n'y soit désormais à demeure. C'est la béquille de l'invalide.

Les édifices qui ont ici un véritable intérêt pour l'étranger sont ceux de style russe, les églises byzantines, avec leurs courbes lancéolées, leurs dômes et leurs nombreux clochetons en poires, dorés ou peints en couleurs criardes. Leur enluminure est violente, mais ne déplaît pas. Sous ce ciel, trop souvent blafard, c'est un contraste que l'œil cherche presque, une note tranchante qu'il accueille volontiers. Elle fait diversion au morne visage que prend partout la nature. Cette opposition est si bien dans les nécessités instinctives de l'œil, dans le besoin de sensations gaies et de vibrations stimulantes, que tout paysan russe aura du rouge-sang ou du jaune-serin dans son costume aux jours de fête. Quant aux femmes, elles en abusent littéralement. La seule concession qu'elles fassent, c'est de couper ces couleurs de vert-pomme. Enfin, pour tout dire, la langue consacre l'instinct populaire. Rouge et beau s'expriment par le même vocable : « krasni ».

Cette même loi, qui semble régir les détails de l'architecture et ceux du costume, en Russie tout au moins, explique, en passant, pourquoi un toit vert ou un mur rose font ici plaisir à voir. Elle prétend expliquer encore pourquoi les maisons de Pétersbourg sont badigeonnées de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; pourquoi les ensei-

Hosted by Google

gnes, dans toutes les villes de l'empire du Tsar, sont immenses, couvrent souvent tout le mur du rez-de-chaussée, parfois la façade entière, et déploient, à l'œil « étonné et ravi », une véritable débauche de teintes crues. Tout ceci est essentiellement « couleur locale » et repose des pastiches grecs dont il faut subir la vue. Et cette transition me ramène par un crochet à ce qui me reste à dire des édifices de style moscovite.

Outre les églises byzantines, les seuls monuments qui aient du caractère pour l'étranger sont : les bâtiments de l'Amirauté, faisant face aux palais impériaux, et l'église des SS. Pierre et Paul, érigée dans cette île, que Pierre le Grand fortifia d'abord et au centre de la citadelle qui sert aujourd'hui de prison d'État. Ces deux constructions, curieuses d'ailleurs par leur ensemble, sont surmontées d'une longue flèche dorée, dont l'aspect est original. Aucune des pointes aiguës de nos cathédrales gothiques n'a plus d'élégance que ces dards effilés qui, de leur silhouette d'or, coupent le gris terne du ciel russe. Quand, du fond d'une rue perdue, on aperçoit tout à coup, à un tournant, cette traînée lumineuse, la rue, triste et sombre, s'en trouve égayée, poétisée, comme un paysage polaire par une fusée d'aurore boréale.

A propos de couleur locale, je pourrais faire entrer le lecteur dans le menu de la vie pétersbourgeoise ; il y a des particularités intéressantes à y signaler : les costumes du peuple, son fanatisme dévot, ses traktirs ou restaurants démocratiques, et puis les types locaux, l'isvochtchick, ou cocher de place, avec son petit cheval, maigre et endurant, aussi endurant que son maître, ce qui est tout dire ; puis la vie des dworniks et leur office, les marchands et leur grand bazar central, où ils sont si curieusement répartis et parqués. Mais l'objet que je me propose par cette étude en souffrirait. Mon intention, en effet, est surtout de rencontrer certaines erreurs répandues dans nos pays d'Occident sur l'organisation sociale du pays et sur ses phénomènes politiques actuels. Cette première partie ne pré-

Hosted by Google

tend qu'à peindre la Russie et sa capitale à grands traits. C'est l'introduction, le cadre nécessaire. Quelque intéressant donc qu'il puisse être, et tentant pour moi, de mener le lecteur par les sentiers aimables du détail pittoresque, je dois renoncer à ces zigzags capricieux, pour m'en tenir aux lignes d'ensemble. La deuxième partie, consacrée au peuple et à ses mœurs, nous permettra d'ailleurs d'y revenir et de faire à la dérobée un peu d'école buissonnière. Et, pour terminer ce premier exposé, analysons rapidement Pétersbourg dans ses conditions vitales comme grande ville, et jetons un coup d'œil sur ses destinées éventuelles.

Ainsi que le lecteur peut conclure de ce qu'il vient de lire, Pétersbourg est une ville qui n'a pas été créée par le patient labeur d'un peuple obéissant à des instincts et à des besoins, mais qui a été voulue et construite, contre vents et marées, par ses souverains. Disposant de sommes immenses, d'espaces indéfinis, du travail et de la vie de leurs sujets, ayant à leur service toutes les forces humaines qu'ils pouvaient désirer réunir, ces princes sont parvenus à réaliser leurs plans, à dompter la nature et à faire graviter tout un peuple vers une capitale nouvelle. Pétersbourg est essentiellement une ville imposée, tant aux hommes qu'à la nature; et elle porte à sa manière, dans ses rues, ses quais, ses places, ses monuments, le sceau des volontés autocratiques qui ont présidé à sa naissance et à son développement. Le symbole de cette action impérieuse, c'est cette statue de Pierre le Grand, dressée en face de la Néva, sur un énorme bloc de granit fruste. Le Tsar dompte, d'une main, son cheval qui bondit et se cabre, tandis que l'autre semble défier les colères du fleuve, d'un geste dominateur.

Mais, si les instincts d'un peuple se laissent violenter par une pression puissante et continue, ils ont toujours tendance à reprendre leur direction première. Quant aux forces de la nature, celles qu'on a prétendu braver ici sont encore partiellement invaincues et font à la ville une guerre insi-

Hosted by Google

dieuse et redoutable. La nature et les instincts populaires conspirent contre Pétersbourg et mettront tôt ou tard son existence même en question.

J'ai déjà indiqué combien lui étaient funestes les brumes et les boues du delta dans lequel elle est construite. Ses conditions climatologiques ne sont guère meilleures. Il n'est point de grande cité en Europe qui ait des sautes aussi brusques de température. Vingt degrés de différence d'un jour à l'autre n'y sont point un phénomène rare, et l'on y peut éprouver le dégel en décembre et des rafales de neige en juin. Ces fâcheuses incartades, sa situation géographique les lui vaut. Pétersbourg a, d'un côté, le voisinage de la Baltique, qui ne gèle presque jamais; vaste surface relativement chaude qui charge, en hiver, les vents d'ouest de nuées tièdes, venant crever en pluie sur la ville et lui apportant en plein janvier le dégel et la boue. D'autre part, le lac Ladoga, à l'est, gèle profondément chaque année. Mai, juin arrivent avant que l'épaisseur de ses glaces cède et se désagrège. C'est donc là une glacière où les vents d'est viennent ramasser le froid, la bise et la neige pour les lancer en ouragans sur Pétersbourg jusqu'au cœur du printemps. La Baltique, d'un côté, le Ladoga, de l'autre, lui soufflent à leur gré le froid et le chaud; et leur conflit fait de cette ville le rendez-vous préféré de toutes les affections des voies respiratoires. Nous avons déjà vu que les marais en font le nid où couvent et éclosent toutes les variétés de la fièvre.

Les graves inconvénients qu'offre le séjour dans cette ville frappent maintenant d'autant plus qu'ils sont désormais sans compensation. Depuis les chemins de fer, on ne peut plus invoquer pour elle les fortes raisons qui décidèrent son fondateur. Aussi la question a-t-elle été agitée déjà de transporter soit à Moscou, soit à Kieff la capitale de l'empire. En faveur de Moscou plaident sa glorieuse histoire et les traditions; en faveur de Kieff, sa situation, son climat privilégié et son titre de « ville sainte ». Si ce projet se réalisait, on verrait bientôt jusqu'à quel point Pétersbourg est

Hosted by Google

une création artificielle. Cette ville de 925,000 âmes est condamnée à dépérir si l'empereur et la cour l'abandonnent; toute sa vitalité réside dans ce faible noyau de grands personnages et d'hommes dirigeants. C'est par eux que dure l'impulsion qui a présidé à sa naissance, et après deux cents ans, pendant lesquels cette ville a grandi et s'est développée, ses destins dépendent encore de leur présence.

Car ce n'est pas en vain qu'un instinct secret déconseillait aux hommes de s'établir dans ce delta fangeux, balayé à tous coups de vents contraires. Et quand on les induisit enfin à s'y transporter, il semble que cette même force occulte les ait retenus d'y porter avec eux rien qui pût les y fixer sans retour. Pétersbourg n'a pas encore de grande industrie vivace; et, quant aux arts industriels, elle n'en possède aucun en propre. La Russie entière l'alimente; elle-même ne produit rien de ce qui pourrait la faire vivre de son fonds, à travers les vicissitudes de l'avenir. C'est un propos courant, en Russie, que Pétersbourg est une ville où l'on vient dépenser ce qu'on a amassé ailleurs. Même son commerce de transit est précaire, alors cependant que sa situation au fond d'un golfe, sur un grand fleuve, semblait devoir faire de son port un des lieux d'échange les plus actifs de l'empire. Mais, depuis les chemins de fer, Reval, bien mieux placé, tend à lui enlever ce rôle, et la victoire définitive de ce nouvel adversaire n'est qu'une question de temps. Car l'accès de Pétersbourg est rendu impossible six mois de l'année par les glaces, et, pendant les six autres, gêné par la barre de la Néva, à telles enseignes que presque tout le trafic doit se faire par allèges; tandis que Reval, placé sur la Baltique même, a un port presque toujours libre et où les grands navires viennent à quai.

Si Pétersbourg perdait la dynastie et son entourage et, par suite, cette animation et ce faste qui y retiennent encore le haut négoce, ami des fêtes et du luxe, ce serait un exode presque immédiat vers Reval. Son peu d'industrie locale, sans racine et sans sève, s'affaisserait et dépérirait bientôt. Les personnels des ministères, des administrations

Hosted by Google

et des ambassades la quitteraient pour suivre les souverains; la cohue des quémandeurs qu'y envoient toutes les provinces de l'empire déserterait en même temps. Rien ne solliciterait, ne retiendrait plus les hommes dans cette ville insalubre, et le peu qui y resteraient, fidèles quand même au foyer, verraient leurs rangs, décimés par la fièvre et la phtisie, s'éclaircir et fondre rapidement. L'afflux d'immigrants qui, jusqu'ici, soutient et nourrit la population, cesserait d'emblée, et, peu d'années après le départ des maîtres, Pétersbourg serait abandonnée et mourante.

Est-il une ville en Europe ou au monde dont le sort dépende à ce point des déterminations d'un de ses habitants?

Singulier enseignement que l'existence artificielle et précaire de cette capitale. Il semble vraiment que tout ce que crée un autocrate, sans le consentement instinctif des masses, soit essentiellement périssable. Une ville, comme une institution, ne dure que si elle est le produit du concours de tous. Et si, de cette création fragile qui a nom Saint-Pétersbourg, nous portons nos regards vers ce vaste organisme qui s'appelle l'empire russe, ne sommes-nous pas autorisés au même diagnostic et aux mêmes conclusions? Ce corps énorme n'est-il pas, jusqu'à un certain point, le produit de la volonté persévérante des princes qui lui commandent? N'est-ce pas leur tenace énergie qui a dressé sur ses pieds ce colosse qui l'anime et qui l'a soutenu jusqu'à nos jours? Car, en ce qui concerne son organisme et ses œuvres vives, aucune nation de l'Europe ne doit autant que celle-ci à sa dynastie. Aucune dynastie européenne n'a eu, depuis deux siècles, une telle succession de chefs habiles, persévérants, et certainement bien intentionnés. Pierre le Grand, Catherine, Alexandre, Nicolas et Alexandre II ont été des souverains remarquables. Leur intelligence, leur capacité au travail, l'esprit de suite qu'ils ont montré dans leurs desseins les mettent sensiblement au-dessus de la moyenne des souverains de l'Occident. Cependant, il semble que leurs efforts aient été mal dirigés et leurs plans vicieux; ce formidable empire, qu'ils ont élevé de leurs mains et soutenu jusqu'à

Hosted by Google

ce jour, paraît n'être qu'un colosse aux pieds d'argile. De sinistres craquements se font entendre dans sa masse. Et, de même que les Tsars voient, des fenêtres de leur palais, la splendide cathédrale d'Isaac, construite par eux, se fissurer, s'affaisser lentement, ainsi ils entendent des grondements populaires, précurseurs de désastres prochains dans l'empire. Et c'est bien à leur œuvre qu'on s'attaque, car c'est eux qu'on vise. Un crime récent, un éclair de cette foudre lentement amoncelée sur leur tête, en est le signe tragique. Les Tsars ont-ils donc complètement failli à leur mission? N'ont-ils rien fondé que d'artificiel, et leur œuvre est-elle vraiment condamnable et condamnée? Qu'y a-t-il de légitime dans cette intervention violente d'une secte révolutionnaire, et même a-t-elle, à cette heure, quelque raison ou quelque excuse? A part ses moyens d'action, que tout honnête homme abhorre, quel est son but réel? Ne projette-t-elle pas de pousser la nation dans d'effroyables précipices, d'où le bien sortira, à ce qu'elle affirme, de l'excès même des maux et de l'horreur des catastrophes? Ce sont là questions auxquelles on ne peut essayer de répondre qu'en exposant l'état social actuel du peuple russe, ce que son sort a de meilleur ou de pire que celui de nos paysans belges et de nos prolétaires par exemple, ensuite, le programme des nihilistes et le motif déterminant de leurs actes. Voilà les principaux éléments de la question. Le grand public n'en juge guère que par ce que lui en rapporte notre presse, qui, elle-même, puise la plupart de ses informations dans la presse allemande. Mais les Germains, instinctivement hostiles aux Slaves, sont sujets à caution en ces matières.

Je me propose d'aborder ce difficile problème. Mon travail aura, à défaut d'autres, le modeste mérite d'être l'œuvre de quelqu'un ayant longuement habité la Russie et se renseignant, autant que possible, aux sources originales. Je pense que mon exposé aura du moins pour résultat de modifier quelque peu les idées courantes des lecteurs au sujet du peuple russe et de ses princes.

EM. CAUDERLIER.

Hosted by Google

ENTRE HONNÊTES GENS

LE TOURNESOL [1]

A Kate Greenaway.

PREMIÈRE PARTIE. — LA GRANDE SŒUR.

I

Vers une heure du matin, tous trois, la mère, la grande sœur, le nourrisson, s'étaient harassés sans aucun résultat. Le gros gaillard n'avait pas entendu raison ; avec une énergie d'enfant, il avait tenu ferme à son but : il voulait sa mère.

Éveillé, selon son habitude, vers minuit, il avait trouvé près de lui sa sœur au lieu de sa mère nourrice, et il lui avait souri, se disant probablement dans sa tête carrée de treize mois que ce minois ami, qu'il chiffonnait si volontiers de ses mains dodues, les jours de congé, lorsqu'elle le portait le long du quai de Suresnes, ne pouvait rien contre sa volonté à lui, le grand-maître du petit logis, le souverain

[1] Cette nouvelle, étant la propriété des éditeurs Parent et Cie et devant paraître prochainement dans leur *Bibliothèque belge illustrée*, ne peut être reproduite sans leur autorisation.

Hosted by Google

seigneur de ces deux femmes qui le servaient, choyaient, dorlotaient depuis sa naissance. Elle s'était baissée sur le berceau, laissant pendre ses nattes pour les lui offrir comme un jouet. Riant, il les avait saisies au milieu du tiède silence de la nuit et, serrant dans chaque menotte une de ces brides dorées, il s'était mis à les tirer en criant : Hue ! Hep ! — Postillon précoce, il jouait ainsi cheval avec tout ce qui lui tombait sous la main, mais il préférait surtout les cheveux de sa sœur.

Peut-être le tableau eût-il été intéressant pour un peintre de genre ; il l'était bien tristement pour la mère qui, dans la chambre voisine, les épiait, troublée, avide d'entrer, ne pouvant plus. Car elle se sentait au bout de ses forces. Sa vie de nourrice avait été en même temps une vie d'ouvrière et, pendant que ce fort gamin avait sucé, avec son lait, le meilleur de son sang, le travail, autre souverain, en avait épuisé le reste. « Il faudra finir par le sevrer, » s'était-elle dit, tous les jours depuis trois mois, à chaque grande lassitude qui la prenait, et un jour, la chose avait été résolue. Le père devait s'absenter : « Laisse-moi essayer, avait dit la fillette à sa belle-mère. Il m'aime, tu verras, il sera gentil, » et cette nuit avait été fixée pour la grande entreprise.

Donc, la sœur avait pris, dans le grand lit, la place de la mère ; mais elle n'avait pas fermé l'œil : s'il allait s'éveiller, le malin, sans la trouver au poste ! Fiévreusement, des heures entières, elle avait tendu l'oreille au moindre bruit et n'avait perçu que la douce respiration du gros insouciant qui dormait, sûr de lui, maître de son entourage. Même il avait laissé tout à son aise, le fripon, passer l'heure de son premier réveil, de son premier repas, toujours prêt et bon !

Subitement, deux énergiques petites mains s'étaient posées sur la barre de fer, peinte en bleu, de la bercelonnette. Depuis un an, chaque nuit, cela avait suffi : des bras se tendaient vers lui et l'attiraient, à demi éveillé, dans ce nid tout chaud du lit maternel. La grande sœur, levée aussitôt, s'était penchée sur le joufflu, le retenant dans sa couchette

Hosted by Google

avec de gros baisers et une belle chanson, et lui livrant ses larges tresses de cheveux qui, sous le maniement du rude cocher, s'étaient vite effilochées en fines boucles frisottantes, que dorait la lueur de la veilleuse. Il en avait bien tiré parfois de longs fils, le vandale ! mais elle était restée là, courbant en deux son mince corps élancé de fillette de quinze ans, lui parlant sans cesse, l'embrassant à chaque douleur des cheveux tiraillés, observant sa jolie frimousse toute au jeu, et rêvant déjà la réussite.

Bientôt, avec toute sorte de précautions, toujours penchée et caressante, elle avait passé son bras droit derrière elle, avait allongé la main vers la table de nuit, y avait, en tâtonnant, tiré de dessous une couverture de laine, entre deux fers à repasser où il s'était tenu tiède, le biberon apprêté le soir, et, à un bon moment, démasquant l'objet connu, quelquefois accepté, de jour, par le buveur, elle avait fait semblant d'y goûter avec un geste expressif de satisfaction goulue : « Comme c'est bon ! » puis l'avait glissé, insinuante et câline, dans la bouche boudeuse.

Ah ! bien ! oui ! Tout ce manège n'avait abouti qu'à une rebuffade indignée, à un biberon rejeté au loin, tombant sur le carreau, brisé en pièces : l'affaire d'une seconde, quoi ! Alors, le prendre sur son épaule, gronder, sauter, danser, glisser, en l'agitant en l'air, lui promettre de beaux joujoux, le flatter en chantant des refrains en l'honneur des sages petits garçons comme lui, le menacer de son père : « Il revient ! » lui faire peur : « Écoute, la souris ! » épuiser tous ses artifices, tout son répertoire, toute sa force, rien n'y avait fait : le petit animal flairait sa mamelle, criait, pleurait, trépignait, lui tordait les cheveux, la poussait vers la porte, faisait effort pour se précipiter de ses bras afin d'y courir, et, maintenant que sa mère, épuisée d'inquiétude, riant sous ses gronderies, l'a saisi brusquement : « Méchant démon ! » l'a assis sur ses genoux avec tendresse : « Pauvre gros ! » il s'accrochait à son corsage, l'ouvrait furieusement de ses doigts grattinants, se jetait sur le sein et buvait.

Hosted by Google

II

« Va te coucher, dit la jeune femme à la fillette. Demain, nous le donnerons à la laitière. »

Et l'enfant se jeta sur le grand lit, sans dégrafer sa robe. Elle était triste, découragée, confuse, inquiète. Des larmes lui montaient aux yeux ; mais le sommeil, plein de pitié, lui ferma les paupières et elle tomba dans un lourd repos.

Le donner à la laitière ! Le gamin n'avait pas sourcillé à cette menace, mais ce mot avait frappé au cœur les deux femmes. Après le premier entrain d'alaiter encore une fois son fils, de le voir se gorger de sa chère boisson et s'endormir la joue gonflée de gloutonnerie satisfaite ; puis, de le remettre au berceau, si gentiment repu, la mère était retombée dans la réalité : sa tête vertigineuse, ses bras énervés, ses jambes fléchissantes, sa poitrine amaigrie, son lait tarissant. Elle se rappelait avoir promis à son mari, garde au chemin de fer d'Orléans, qu'il le trouverait sevré au retour d'un service de nuit exceptionnel. Faudrait-il en venir à cette extrémité de le mettre dehors, si loin, à Rueil, pensez donc ! chez des étrangers ? C'était une brave femme, cette laitière qui lui avait offert de le prendre à la métairie. Là il trouverait des poules, des canards, un mouton, un cheval, un verger, une bande d'enfants. Mais ces campagnards travaillent tout le jour, dorment toute la nuit. Ils domineraient l'enfant certes ; qui sait par quels moyens ? Il y faudrait du temps, et la patience échappe à la fin quand on n'est pas la mère. — Lorsque le jour, perçant à travers les volets, fit pâlir la veilleuse, elle ruminait encore, indécise, oppressée.

En dormant, la sœur avait eu les mêmes soucis. Le premier anéantissement qui suit la fatigue pour la réparer avait vite fait place à un sommeil moins lourd où ces préoccupations avaient aussitôt retenti. Pas chez la laitière ! tout ce qu'elle inventait pour cela lui échappait dans le chaos

Hosted by Google

des songes et elle étouffait ses larmes sur le coussin pour ne pas éveiller le petit. Un effort qu'elle fit l'éveilla elle-même. D'autres sanglots troublaient la paix du jour naissant, ils montaient de la chaise basse où la mère avait passé la nuit : sentant approcher l'heure et venir cette matineuse laitière, elle pleurait.

L'enfant prit un parti : « Je le sèvrerai aussi bien qu'elle ! Laisse-moi sortir toute la journée avec lui, dit-elle en entourant de ses bras sa mère assise.

— Tu oublies ta classe, fifille.

— J'y manquerai, maman.

— Et ton prix d'honneur ? »

Son prix d'honneur ! toute une vie d'étude, d'attention, de sacrifices, complétée par un dernier examen à demi achevé, couronnée peut-être par la distinction suprême ! Pendant les premières années, sa belle-mère l'avait aidée à apprendre ; le père aimait cela, et l'enfant y avait mis un grand zèle reconnaissant, avec une facilité d'aptitudes réelle. Aujourd'hui, encore une ou deux compositions, le but serait atteint, le grand but. Personne n'y avait songé quand l'ordre d'un service de nuit était arrivé au père ; on avait cru l'occasion bonne, et on aurait toujours le recours à la laitière. Elle-même n'y avait pas pensé cette nuit-là, par exemple, ni ce matin. La promesse d'un beau diplôme, l'espoir de porter, devant tout Suresnes, le large ruban rouge avec la médaille d'or au bout, que le maire lui passerait au cou, en l'embrassant, tout avait disparu devant cette perspective : une étrangère emportant le petit ! devant cette réalité : les sanglots de celle qui était devenue sa mère lorsqu'elle s'était trouvée, chétive petiote, à cinq ans, orpheline, avec un papa qui toujours, toujours voyageait et un grand-papa qui ne pensait qu'à ses vignes et ne voulait plus voir son gendre parce qu'il avait pris une seconde femme !

Maintenant, ces mots : ton prix d'honneur, lui faisaient monter un flux de sang aux tempes. Mais cela ne dura pas : elle avait en vue un bien autre triomphe !

« Qu'importe ! » dit-elle, avec un de ces haussements

Hosted by Google

d'épaules qui ne marquent pas le dédain, mais une sorte d'acquiescement physique que l'on se donne à soi-même, et où une résolution s'affermit en s'exprimant.

Il n'y avait d'ailleurs pas de temps à perdre, avant le réveil du lionceau. Elle avait à rafraîchir dans de l'eau pure sa figure pâle, ses yeux gonflés, ses mains rougies, et il fallait se hâter pour remettre en ordre ses cheveux mêlés sans pitié par les révoltes du chéri. Elle les tordit vite et les roula en un petit chignon qu'elle se fixa sur le haut de la tête en forme de rosette, sans savoir que ce fût à la manière antique. Et elle ne quittait pas d'un œil inquiet le berceau paisible.

Pendant ce temps, la mère pressait la besogne sans bruit, sortait, rentrait, préparait tout pour l'expédition tacitement acceptée : les provisions de bouche et de jeu pour le rebelle ; pour la jeune sevreuse, du café chaud, bien sucré aujourd'hui, des tartines, mieux beurrées ce matin. La fillette, en s'habillant, mangeait et buvait pendant que la mère lui expliquait : « Ici, tu vois, de la viande, du pain, du vin, de l'eau, un verre, une orange pour toi. Tu iras sans doute au mont Valérien. — Là, pour lui, des biscuits, un flan, une bouteille de lait, deux biberons. » Il ne les briserait pas tous, il fallait l'espérer. Ils étaient déjà pleins de lait frais et chaud. La laitière était venue tôt, mais comme elle n'emporterait pas le petit, la bonne femme ! c'était une chance. Il boira bien quand il aura vraiment soif. « Le principal, vois-tu, le difficile, ce sera de tenir le lait tiède.

— Comment faire, maman?

— Mets les biberons dans ton corsage. Nous croiserons autour de toi mon grand châle.

— Ça brûle ! » dit la fillette, étouffant un cri.

Tristement, la mère s'arrêta : « Ça n'ira point !

— Attends ! si tu les enveloppais d'abord d'un lange de laine ; ils ne me brûleraient plus et tiendraient chaud tout de même. Fais vite ! »

Le gamin bougeait. « Cache-toi ! » dit la sœur ainée, et une vive rougeur passa sur ses joues délicates. L'épreuve

Hosted by Google

recommençait, elle était devant l'ennemi, l'ennemi bien-aimé, et lorsqu'après avoir affermi les biberons, elle courut à l'enfant en jetant à sa mère, qui fuyait, un dernier regard, brillant comme une promesse, elle se sentait forte, paraissait mûrie par la détermination de lui rapporter son fils après avoir désarmé son tyran.

Comme à minuit, le gamin, sûr de lui, sourit à sœurette. Puis, la hâte des derniers préparatifs inusités parut l'occuper, l'amuser, lui plaire : on allait jouer à quelque chose de nouveau ! Un instant, elle espéra le faire boire avant de partir pour « la belle promenade au bois ! » C'était pour cela sans doute que la mère avait préparé, plein de lait, un de ces verres dont il aimait à s'emparer pendant les repas, pour les tenir à deux mains et y boire du vin comme un homme. Et quand sa sœur s'assit devant la table et le lui montra : « Tu peux prendre ! Prends vite ! » il n'avait pas encore jeté une plainte, fait une moue, quel bonheur !

Brusquement, son œil se rembrunit, sa mine s'allongea ; il avait aperçu du lait, un lait étranger, un lait de contrebande ! Il cherchait, voulait appeler, commençait à murmurer. « Chut ! Prends vite le grand verre à papa ! » Elle eut beau le tenter : le cri de tous les matins, de tous les repas, de tous les enfants, le cri de la nature grondait dans sa gorge, éclatait sur ses lèvres, impérieux, péremptoire, indiscutable, obéi. Il n'y avait plus ni verre, ni jeu, ni sœur, ni promenade, au monde : il voulait sa mère.

Un petit bazar d'objets bien simples s'étalait sur la commode : des coquillages, des boîtes, de la verroterie, un album, un sifflet de garde. Au milieu, une tasse dorée, avec un paysage rose dans un cartouche en or, faisait, après la montre d'argent du père, l'objet de prédilection de ses convoitises. Tout petit, on avait apaisé bien des douleurs et des caprices en la faisant miroiter devant ses yeux. Il n'avait pu la voir sans sourire d'abord, puis sans tendre ses petits bras, bientôt il l'avait demandée : Donne ! maintenant il savait dire : Tasse ! beau ! et quelquefois : Tasse d'or, et l'objet était d'autant plus précieux qu'il ne lui était pas

Hosted by Google

permis d'y toucher. C'était un souvenir de sa mère à elle, la morte.

« Fais caresse à belle tasse d'or ! » La fillette y versa le lait du verre et elle pâlissait en la lui offrant.

Le pieux souvenir eût volé en morceaux, si elle n'avait multiplié sa vigilance pour sauver le trésor de ses griffes.

« Maman ! maman !

— Rien de possible ici, dit-elle tout haut. Partons ! »

Le soleil, perçant le brouillard, annonçait une belle matinée d'automne. Résolument, elle saisit le panier, couvrit l'enfant, le serra contre elle et, malgré ses cris, ses contorsions, ses violences, elle emporta d'autorité le grognard tout ahuri.

III

La rue du Mont-Valérien, à Suresnes, est rude à la montée. Mais la grande sœur courait toujours, avec son panier plein et son marmot beuglant. Sentait-elle derrière elle l'inquiétude de sa mère? Voulait-elle échapper à la curiosité des voisines? Espérait-elle amuser l'enfant à cette course, comme s'y laissait prendre le vieux chien, bondissant et jappant devant eux? Le fait est qu'on eût dit une fuite. De loin, sa poitrine emmaillotée et là-dessous un corps grêle, de frêles jambes, des pieds minces ne remplissant pas ses souliers de cuir qui claquaient sur le sol dans ce jeu de cheval, lui donnaient un air difforme de petite vieille affairée. De près, on retrouvait son âge ingrat d'adolescente, sa naïveté de figure, au fond rêveur, animée à la course, sa taille maigrelette sous l'armure de laine, puis, passant sous le châle aux biberons, le tablier pâle bleu et la robette courte qui collait, sur son corps d'enfant, des plis serrés aux reflets olivâtres.

Au débouché d'une rue latérale, elle entendit un pas rapide et elle s'inquieta : Si c'était la mère! C'était le doc-

Hosted by Google

teur Génin, un des deux médecins de l'endroit qui passa vitement.

Ces cris l'agacèrent : « Que diantre peut-on faire, au petit jour, dans les rues, avec une pareille trompette ? grommela-t-il. En voilà un réveil-matin ! — Hé ! là-bas ! tu vas déranger les paresseux et les malades, vaurien ! »

L'enfant, intimidé par la grosse voix, curieux de la rencontre, prêt à fraterniser avec la noire barbe, se taisait.

« Monsieur le docteur, dit la sœur, c'est pour le sevrer. »

Le sevrer ! Il la regarda, bien jeune et frêle sous sa rougeur subite.

« Comment t'y prendras-tu ? dit-il en dominant des yeux le trouble-fête.

— Je resterai dehors tout le jour avec lui.

— Et de la boisson tiède ?

— J'en ai, dit-elle en baissant ses cils dorés sur la bosse du châle.

— Ah ! dit-il. Tu es brave. — Eh bien ! un jour de patience et ce sera fait. »

L'enfant écoutait. Le docteur passa ; mais les cris éclatèrent de nouveau dans la rue qui s'ensoleillait. L'homme à la barbe se retourna, se campa devant l'enragé trombone : « Assez de musique, comme ça ! dis donc, l'ami. » Et l'ami se taisait, pour recommencer dès que le monsieur tournait le dos. Sa sœur avait beau lui dire : « Tais-toi ! Il va revenir ! » C'était précisément ce qu'il voulait et il rappelait la grande barbe en criant après sa mère, tandis que la fillette courait pour suivre le docteur et lui éviter de redescendre. Et le monsieur se retournait, grondait, câlinait : « Fais donc risette, au lieu de souffler dans tes tuyaux d'orgue ! » faisait sauter le chien : « La bête a plus de sens que toi, gros porc ! » Ce mot, par exemple, arrachait à la sœur un geste qui voulait dire : « C'est pas un porc, c'est mon petit frère ! » mais l'enfant riait à la tendresse étrange des gros mots : il tenait un jeu, il ne le lâcherait point.

Ils n'avaient pas tardé à arriver sous le pont du chemin de fer, l'avaient traversé et avaient dépassé les dernières maisons de la route.

Hosted by Google

« Donne-lui le biberon ! » dit le docteur à la petite, en lui prenant son panier et le mettant sur le trottoir de gravier, bordé d'herbe.

L'enfant l'eût jeté loin.

« A moi ! dit le docteur, et il le fourra dans la moue du grognard en lui montrant son doigt, de noir ganté :

« Allons-y ! »

Boire ! L'entêté ne l'entendait pas ainsi. Au moins, il gardait le bout de caoutchouc à la bouche, le mâchonnant, grommelant encore, n'osant faire acte de révolte, ne voulant faire acte de faiblesse, riant malignement, mais, sous cet œil noir profond qui le fixait, faisant enfin mine de sucer. Il fallut bien qu'il engorgeât le lait que le grand monsieur lui faisait couler à grosses gouttes dans sa bouche rafraichie.

« Il boit ! il boit ! disait tout bas la sœur.

— Il boira tout ! » commanda le docteur, de sa grosse voix sans réplique.

Quand il eut vidé sa bouteille, elle le choya d'une longue caresse, tout dépité de son bien-être, mais repu et pour un instant soumis et se cachant sur son épaule.

Alors, elle osa remercier « monsieur le médecin ».

— Oh ! ça me connaît, » dit-il et il se dirigea vers une ancienne villa devenue l'habitation d'un vigneron enrichi.

La fillette, après une hésitation, lui demanda : « Monsieur Véroux est malade ?

— Toujours la même histoire !

— Sans danger, j'espère.

— Sans danger... Tu le connais donc ? »

C'était le père de sa mère. Elle ne répondit que d'un signe de tête, et le docteur entra pendant qu'elle emportait sur le versant du mont, sous bois, l'enfant muet. Le brouillard du matin s'était évaporé dans une tiède fraîcheur.

Le docteur, après une courte visite au vieux vigneron, allait au fort Valérien, mandé par le médecin militaire pour un cas important : une blessure qu'un soldat s'était faite au tir. Chemin faisant, il méditait les moyens de sauver un homme, quand ces cris d'enfant qu'on écorche

Hosted by Google

l'avaient interrompu. Puis, le simple problème de la fillette l'avait intéressé et, quand il avait repris sa marche plus pressée, il lui avait fallu quelque effort pour retrouver le fil de son étude. L'expression d'ironie fine, habituelle à ses traits d'homme déçu du monde, avait disparu un instant devant ce groupe enfantin et rendu à sa jeune figure mâle la physionomie d'intelligence et de bonté qui était le fond de son caractère. Mais vraiment, cette roussotte, avec son tapageur, ne valait pas qu'on oubliât un cas pathologique difficile. Et il monta au fort, redevenu le sceptique qu'il croyait être et le savant qu'il était.

IV

De guerre lasse, l'enfant avait fini par s'endormir sans vouloir toucher à la seconde bouteille. Il reposait, à terre, la tête sur le bras gauche de sa sœur, le corps sur un pan du châle dont l'autre partie, roulée, restait à sa fonction de garder la boisson tiède. Le soleil du matin, tamisé à travers le feuillage, se jouait sur eux, voltigeant en mille petits ronds changeants, comme un blanc essaim. Neuf heures sonnèrent, au loin, dans Suresnes. Distraitement, la jeune fille avait cueilli une fleur bleue dans l'herbe. Se croisant les mains sur ses genoux exhaussés, elle se prit à songer.

Tout le monde était en classe maintenant : Allait-on être surpris de son absence, un jour pareil ! Y en a-t-il une qui serait dans ses joies ! Sa rivale aurait le premier prix sans doute, à moins que la bonne maîtresse ne remît au lendemain le concours. On savait bien que la première ne manquait l'école que pour des raisons légitimes. Que de fois elle avait dû rester à la maison depuis que le petit était venu ! son père voyageant, qui y eût soigné sa mère malade ? Il fallait bien quelquefois aussi garder l'enfant quand le travail de la mère pour la fabrique pressait. Tenir l'appartement en ordre, laver la vaisselle, soigner le linge, c'était encore possible

Hosted by Google

entre les heures de classe et dans les jours de congé. Repasser aussi. Ah! d'abord on se brûle les doigts ou on roussit l'étoffe. Mais quel plaisir quand, la joue en feu, on peut apporter à sa mère fatiguée un plein panier de linge blanc, bien plié, sentant bon, pour le petit! Quel charme surtout à soigner l'enfant! D'abord elle avait pu le bercer, l'embrasser, puis le porter, enfin le promener sur ses bras le long des quais. Il venait si bien, riait si gentiment! A l'entendre gazouiller, elle resterait des heures en contemplation muette!

Alors, quand elle rentrait en classe, c'était une autre joie; elle avait bientôt fait de se remettre au courant et de reprendre la première place; son ardeur à l'étude lui semblait redoublée maintenant qu'elle se sentait devenir une petite mère.

A chaque succès, elle pensait — non sans orgueil, certainement — à ce que ses parents appelaient déjà son prix d'honneur.

Ces espérances d'écolière seraient-elles perdues parce qu'il fallait sevrer le petit? Elle en eût pleuré de bon cœur, si tout son cœur n'avait été à son frère! Comme il dormait paisiblement! Parfois il souriait en suçant, se croyant auprès de sa mère! C'était ravissant! Oh! le matin, le docteur étant parti, il ne s'était pas endormi sans combat, et quand la révolte en était arrivée aux trépignements, elle avait été tentée de lever la main. C'est alors qu'il avait brisé un de ses biberons dont les morceaux étaient là dans l'herbe. Mais, à la première petite tape pour l'empêcher seulement de se faire du mal dans ses cortorsions, elle avait vu rougir la chair rose de son bras et elle l'avait embrassé, mêlant ses larmes aux siennes. La voyant pleurer, il était redevenu le bon petit garçon qu'elle adorait.

Depuis qu'il était là cependant, il y avait eu aussi bien d'autres changements dans sa vie. Elle regardait sa robe, courte, étriquée, fanée, montrant la corde. Quelle différence autrefois! Sa belle-mère prenait plaisir à l'habiller, à la tenir propre tous les jours, belle le dimanche; c'était au point que son père lui reprochait de s'en faire une poupée. Elle était si petite alors! Tout cela avait cessé, et bien des fois une voisine, la

Hosted by Google

grosse épicière du coin surtout, le lui avait prédit avec des paroles qui la troublaient et qu'elle sentait bien être méchantes. Le petit était venu et toute la maison l'aimait !

Certes, on la négligeait, et elle travaillait davantage, et elle manquait souvent la classe. Mais sa mère aussi travaillait et se négligeait. N'était-ce pas naturel pour soigner un si petit être? Est-ce qu'on donnerait son fils ou son frère pour toutes les toilettes, pour tous les prix d'honneur du monde?

Et s'il en venait un autre, plusieurs autres — on lui avait fait peur de cela aussi. — Eh bien! quoi! Qu'est-ce que ça ferait? Elle les aimerait comme son gros gamin. Et quel bonheur, au contraire, si c'était une petite sœur, qui aurait des beaux yeux noirs comme son père et qu'on appellerait Lucienne!

C'était le nom de sa meilleure amie d'école.

La chaleur du jour commençait à monter. En rêvant ainsi, elle fouillait son panier, grignotait un crouton, épluchait son orange : Sa mère était bonne de lui avoir acheté ce beau fruit! Dans un coin du panier, elle trouva son livre : Bonne aussi d'avoir pensé à cela! Elle voulut étudier; c'était difficile : on ne fait pas deux grandes besognes à la fois. Si le petit allait s'éveiller! Il lui restait un biberon plein; elle s'assura s'il n'était pas trop froid et le plaça chaudement sur elle. Quand le vieux jardinier passerait, remontant la chaussée, elle lui demanderait de mettre l'enfant sur sa brouette et ils iraient chercher à la petite ferme du lait frais. Au retour, elle tâcherait de l'amuser, de le tenir éveillé longtemps afin qu'il fût endormi pour de bon lorsqu'elle le reporterait le soir à la maison, et qu'il en eût jusqu'après minuit. — Alors, son père serait là, et le reste serait facile. — Mais avant tout, il fallait qu'il vidât ce biberon qu'elle réchauffait sur sa poitrine. Là, toujours, revenait sa pensée. La lutte serait dure sans doute et longue peut-être. Mais elle l'aimait tant et c'était si beau d'être, tout un jour, à elle seule, sa maman !

Hosted by Google

V

Il remua. Le lurron s'étirait, regardait partout vaguement, aspirait le grand air, le bon soleil, ne parut pas s'étonner de s'éveiller sous bois, dans l'herbe, près de la chaussée où passent les bataillons allant au fort, ne fit mine ni d'inquiétude ni de révolte. Rien d'orageux ne s'annonçait dans cette sérénité du réveil. Il vit dans l'herbe le bout du biberon brisé, le ramassa en ricanant : il se retrouvait tout entier dans sa volonté et regardait sa sœur, qui faisait semblant de lire profondément, indifférente.

D'un petit cri, il provoqua son attention :

« C'est toi, grand garçon ! »

Il répondit d'un grognement d'amitié.

Ils étaient assis près d'un jardin abandonné, sans habitation, fermé, vers la chaussée, d'une haie embroussaillée, de leur côté, d'une clôture à claire-voie dont les planches, à demi détachées, sorties d'alignement, faisaient l'effet d'un bataillon au repos. La végétation qui l'entourait, abondante, l'avait envahi et ce n'était plus qu'un démocratique pêle-mêle de plantes de jardin, délivrées de tuteur, échappées à la taille et luttant librement de touffu et d'élan avec les tiges gourmandes de platanes, de sorbiers, d'accacias, mêlées aux fougères et aux véroniques, en des flots de graminées. Un poteau, branlant au vent, caché dans cette ombre verte, y portait l'éternelle affiche : A VENDRE OU A LOUER, et, du côté où étaient les enfants, il émergeait du taillis une haute poussée de tiges aux larges feuilles, aux rondes fleurs entourant de grands rayons jaunâtres une platelée de petits pépins, noirs, serrés, que détachent et sucent les enfants.

Sauf les savants, qui ont pour tout des mots latins, on les appelle des tournesols, mais les gamins ont baptisé jadis eux-mêmes ces astres dont ils mangent les graines. Ce sont des pépins-soleils.

Hosted by Google

Le petit drôle, éveillé devant ce spectacle, ne voulait pas demander à boire, il demanda la fleur. Il tendait les bras vers les tournesols, battait des mains et criait :

« Donne ! Donne ! »

Une seule plante avait poussé hors de l'enclos, mais si naine, si chétive, si pâle, que la lui présenter serait un affront. Sa sœur la garda pour elle ; il criait plus fort, demandant les grandes fleurs : la bataille commençait.

On ne pouvait pourtant pas briser la clôture, trouer la haie, un enfant sur ses bras, dans ces broussailles piquantes. L'eût-elle fait, il aurait voulu autre chose, pour imposer sa volonté et être le maître. Elle levait l'enfant bien haut, bien haut, vers l'astre-fleur : « Fais risette au beau soleil à pépins ! » Elle excitait le chien à bondir à cette lune que demandait l'enfant. Rien n'y fit.

Des papillons passèrent, il s'en amusa, et elle le faisait courir après eux. Mais il revenait toujours à l'impossible.

Un mulot glissa dans les herbes. Elle ne voulut pas l'effrayer, s'étant repentie de lui avoir parlé de la souris, la nuit. Il frémit, le montra du doigt comme pour braver sa sœur, et se remit à crier : « Fleur ! fleur ! »

Elle se décida : « Tu veux manger, » dit-elle. Elle n'avait osé dire : boire. Mais le mot était lâché ; la reponse ne se fit pas attendre : « Maman ! maman ! »

Alors elle attaqua de front : « N, i, ni, c'est fini, mon fiston ! C'est toujours comme ça quand on est grand : on mange et on boit tout seul, comme un homme. »

Il écoutait de tous ses yeux.

« Regarde-moi bien ! C'est ainsi ! Grand chien aussi mange tout seul. » — Ce raisonnement le désarçonnait. Elle cria tout haut : « A table, Diamant ! »

Elle assit l'enfant à terre, et elle étalait dans l'herbe une feuille de papier en guise de nappe, s'y attablait, faisait prendre place au chien obéissant, couvrait sa nappe de tout ce qu'elle avait de provisions, plantait, au beau milieu, debout, le grave biberon Darbo, donnait un os au chien : « Sage bête ! il mange à table ! » se servait elle-même :

Hosted by Google

« Mange, grande sœur ! » mangeait une côtelette avec des gestes de gourmandise, buvait un verre de vin tranquillement, guettait un geste de l'enfant pour tremper de lait un biscuit et le donner au « grand garçon qui mange tout seul ». Il mangea le biscuit, même un peu de flan, mais il s'obstinait à se tourner vers la fleur.

« On te comprend, malin, tu veux boire! A ta santé, mon petit homme ! »

Elle fit le geste de prendre le biberon ; il se révolta : « Ah ! si tu n'as pas soif, à ton aise! Nous attendrons le grand monsieur noir ! »

L'enfant tourna vivement la tête, à droite, à gauche, curieux, jubilant, semblant dire : « Est-il là? » Ç'eût été sa joie de ne céder qu'à la belle barbe.

Malheureusement, aucun habit noir n'était en vue; il ne but point, il ragea.

« Faut-il te parler grossièrement comme lui? dit la sœur impatientée. A toi, gros porc ! » Mais elle dit le mot si bas, comme à regret, honteuse, rougissante, que l'enfant en devint plus entêté. Ce n'était pas ainsi, pensait-il, qu'y allait le grand beau monsieur.

Elle le prit. Longtemps trois petites mains et deux bonnes pattes de chien se tendirent vers les fleurs, avec des chants, des jappements, des cris de colère. La fillette s'épuisait à vouloir changer cette exigence d'enfant en un jeu de distraction. Lui se lassait et persistait.

Une résolution vint alors à la jeune fille : « Attends ! reste à terre ; grand chien gardera le méchant garçon ! »

Mais, pendant qu'elle franchissait la haie, arrachait une plante, la traînait dehors à travers les broussailles, coupait les tiges, — le gamin, oubliant les fleurs, sourd à ses cris : « Coucou! » s'était mis à ramper vers la nappe de papier, ne voulant pas même se lever et marcher, et quand elle arriva avec sa brassée de tournesols, l'entêté, victorieusement, buvait de lui-même à la tettine de verre.

Hosted by Google

VI

« Il guérira, » dit le docteur au médecin de bataillon en quittant le fort, vers midi, et il descendit vivement la chaussée militaire, puis s'engagea à travers bois, dans un sentier qui coupe court vers la route louvoyante.

Comme il dévalait, il s'arrêta. Le groupe au sevrage dormait dans l'herbe.

La rousse madone, assise, tenait sur un bras la tête de l'enfant. Ses pieds nus, relevés sur les pointes, disparaissaient dans l'ombre des plis de sa robe. Sa figure penchée, couvrant du menton le haut de sa poitrine, ne laissait voir qu'un front d'un blanc mat et deux tresses de cheveux emmêlés descendant le long des joues, près de la face réjouie, au crâne nacré, duveté de blond, du petit démon de bambino. Les deux têtes se détachaient sur le fond olive de la robe, que rehaussaient le pâle bleu du tablier, le jaune titien du châle, le jaune doré des tournesols, en harmonie de tons avec les cheveux de la fillette et la fourrure chamois du chien. Tout à l'entour, des broussailles brunies au pied, l'ocre de quelques plaques du sol à nu ; puis, le ciel, argenté de nuages et couvant le bois d'une calme et chaude atmosphère!

Un air de satisfaction planait autour des trois petits êtres. Le sommeil avait surpris la mérotte dans un bon sourire. Le petit suceur semblait boire encore en rêve, et le chien, après avoir subi patiemment les nervosités de son ami, reposait dans la paix béate du devoir rempli, — l'œil au guet cependant, mais il avait reconnu le monsieur du matin et il le laissait contempler le groupe, supposer la lutte, longue et dure à en juger par les pieds nus, les cheveux en désordre de la petite, la bouteille brisée, la plante arrachée, le livre à terre, la fatigue du chien. Et l'homme souriait à l'idée que les petites filles et les vieux chiens ont encore du cœur en ce monde.

Hosted by Google

Mais sa clientèle l'attendait, et lui aussi avait souvent à être le bon chien de garde de ses grossiers malades.

Comme il se retournait et abordait la chaussée, il se trouva devant un autre spectacle : Paris étalait devant lui son large amphithéâtre. Au premier plan, dans le fond de la vallée de la Seine, à côté de l'épaisse fourrure du bois, l'éparpillement de toits rouges, de murs blancs des faubourgs : Puteaux, Neuilly, Courbevoie; plus loin, sur la colline, une masse vague, un chaos moutonnant de maisons étagées sans ordre, où domine à droite, en plein ciel, Montmartre, où percent de toutes parts des monuments : tours puissantes ou élancées, larges frontons, arche monumentale, dôme doré, — resplendissant au-dessus de cette mer de toits, perdue dans le lointain bleu, sous la poussiéreuse dorure d'un midi d'automne.

Il le connaissait, ce monstre sublime, étendu là au soleil. Il y avait vécu, étudié, observé, souffert, souffert de toutes les illusions brisées de l'idéaliste qu'il était d'abord. Il y avait vu le combat pour l'existence avec ses succès improvisés, ses vogues étourdies, ses misères dorées, ses hideux bas-fonds; et il avait préféré se fixer dans ce trou de Suresnes où les vignerons madrés, qui faisaient sa plus nombreuse, non sa plus délicate clientèle, lui laissaient des loisirs pour ses études de philosophie naturelle. En haut, dans les casemates du fort, retentissaient régulièrement les coups de carabine du tir. Sur la chaussée, une dame du faux grand monde, à toilette criarde, passait dans une calèche élégante. Devant lui, la grande capitale, dans son bain de lumière, géant que ni raison ni contrainte ne sèvreront jamais de ses gloires ni de ses plaisirs. Là, les deux enfants dormant. Et ils lui semblaient menacés d'être engloutis « par le minotaure », se dit-il en raillant. Puis, s'adressant à la ville immense, à la civilisation moderne tout entière, avec sa chair à canon et son luxe éhonté : « Marâtre, dit-il, est-ce pour te préparer des victimes que la nature prodigue tant de force, de bonté, de jeunesse et de charme ? »

Mais il n'avait pas le temps de philosopher. Il était

Hosted by Google

déjà loin. En entrant dans Suresnes, il se trouva à la main une petite plante de tournesol, distraitement ramassée; il pensa la jeter, en fit machinalement le geste et la garda. En rentrant chez lui, il eut la même idée, le même mouvement, n'en fit rien encore, mais dit à sa mère : « Fais planter ça dans un coin, » et comme elle s'étonnait : On dit que ça aide à sevrer les enfants. »

VII

A la nuit tombante, quand la grande sœur, après l'avoir amusé toute l'après-midi chez le jardinier et l'avoir endormi le plus tard possible, rapporta au logis, sur ses bras enflés de fatigue, l'enfant bien gorgé : « C'est fait! » le père dormait, la mère lui prit nerveusement son fardeau, inquiète, craignant de retrouver son fils pâle, affreux, bouleversé; elle le déposa tout habillé dans le berceau et voulut questionner sa fille. L'enfant s'était laissée choir sur le bord du lit. « Attends, j'ai là un consommé, » lui dit sa mère; mais la fatigue était trop forte, le sommeil n'attendit point : la fillette s'endormait, affaissée.

La mère alors revint au berceau, n'osant embrasser l'enfant, le couvant de toute son âme : il reposait, satisfait, paisible, insouciant, repu, sevré enfin! sevré! Et il n'était ni maigri ni pâli, mais gros et rose, et il continuait à vivre à l'aise, en maître garçon, dans sa forte santé, dans sa belle venue, superbe! La mère en eut le cœur débordant de joie et de larmes. C'était la grande sœur qui avait fait cela. Alors, la voyant écrasée sous un sommeil de plomb et toute pâlie, elle la délaça, la mit dans le lit avec soin; puis, avec une grande douceur de tendresse, elle embrassa sur sa joue amaigrie, oh! non plus sa belle-fille, sa meilleure amie.

GUIL. CHANTRAINE.

(*La seconde partie à la livraison prochaine.*)

Hosted by Google

LÉON GAMBETTA[1].

II. — *Le Dictateur.*

Chose étrange! Il n'est jamais venu à l'idée de personne de qualifier de révolution le mouvement qui, le 4 septembre 1870, renversa le second Empire : ce fut un effondrement, salué de l'éclat de rire strident de la France entière. Dans son œuvre trop tardive de justicier, le peuple eut un éclair de joie en acclamant la république, désormais son bouclier et son épée. Pendant ces quelques secondes d'oubli, il se cramponna à la parole du roi Guillaume : « Je fais la guerre à l'empire, non à la nation. » La république pouvait donc être non seulement la délivrance des hontes césariennes, mais la paix.

Illusion dérisoire, promptement suivie d'un réveil néfaste. La cause de tant de mortels désastres extirpée, restait l'effet — l'envahissement. Comment arrêter, combattre, vaincre ces innombrables armées ennemies auxquelles la France meurtrie n'avait plus à opposer que quelques troupes éparses?

Léon Gambetta eut l'âme assez ferme, le cœur assez haut, pour saisir le drapeau. Lui seul trouva en ce moment suprême la confiance sereine qui rassure, le mot magique qui raffermit et élève au-dessus des basses pensées de lâche renoncement et de peur. Il se révéla homme d'action.

Les qualités tribunitiennes n'excluent pas celles qui font l'homme d'action, mais les unes ne déterminent pas forcément

[1] *Suite.* Voir la livraison de janvier.

Hosted by Google

les autres. Démosthènes fut plus redoutable pour Philippe de Macédoine dans ses *Philippiques* et ses *Olynthiennes* que lorsqu'il le combattit l'épée à la main à Chéronée. Gambetta n'obéissait encore qu'à des inspirations de tribun sans préoccupation d'une responsabilité quelconque lorsqu'en 1869, il scella son fameux pacte électoral de Belleville.

Il y réclamait la suppression du budget des cultes et la séparation des Églises de l'État, l'abolition des octrois, la suppression des gros traitements et des cumuls, la modification du système d'impôts, la nomination de tous les fonctionnaires publics par l'élection, la suppression des armées permanentes « cause de ruine pour les finances et les affaires de la nation, source de haine entre les peuples et de défiance à l'intérieur ». Il demandait encore l'abolition des privilèges et monopoles définis par ces mots : « primes à l'oisiveté ».

De toutes ces revendications, pas une seule n'a été maintenue par M. Gambetta lorsque, aux prises avec les difficultés pratiques, il fut appelé à être non pas l'avocat éloquent de la liberté et des droits méconnus de la nation, l'adversaire *irréconciliable* du Bas-Empire, mais à soutenir son pays dans la redoutable épreuve de la troisième invasion amenée par les Bonaparte, à relever la France après la paix de Francfort, et enfin et surtout lorsqu'il assuma la tâche de refondre, de discipliner les républicains et de donner à ce parti, forcément révolutionnaire jusque-là, les allures gouvernementales.

Quelle transformation entre l'avocat de Delescluze, le député au Corps législatif, et le Gambetta de 1870-82! Mais aussi quelle initiation!

Le César décrépit avait risqué en vrai joueur décavé, comme dernier enjeu, les armées françaises mal outillées, mal commandées, et il avait perdu tout, même l'honneur.

La France éventrée, une partie de ses armées emmenée prisonnière en Allemagne avec canons et drapeaux, l'autre enfermée dans un cercle de feu à Metz sous les ordres d'un Bazaine rêvant le rôle d'un Monck, traître déjà avant d'avoir trahi et livré aux Allemands le dernier refuge, la France est ouverte aux colonnes ennemies.

Hosted by Google

Gambetta ne voulut croire à la trahison que lorsqu'elle fut accomplie. La patrie et son indestructible indivisibilité remplirent son âme au point qu'il leur subordonna tout, jusqu'à son idéal républicain.

La déchéance de l'Empire prononcée, la république proclamée à l'hôtel de ville, et le gouvernement de la Défense nationale formé, la première proclamation qu'il signa en qualité de ministre de l'intérieur porta : « La patrie est en danger. Le nouveau gouvernement est avant tout un gouvernement de défense nationale. »

Pendant que les armées allemandes se massent autour de Paris, le cernent et l'isolent, et qu'une mauvaise nouvelle succède à l'autre, pendant que Toul et Strasbourg capitulent, il ne cesse de prêcher aux populations de la capitale l'indestructible unité et l'intégrité de la France. C'est toujours pour les préserver de toute atteinte et pour déjouer la convocation d'une assemblée dont la délégation de Tours avait décidé l'élection, qu'il se décida à monter, accompagné de son ami Spuller, le ballon *Armand Barbès*, porteur d'un décret interdisant les élections déjà fixées, et résolu à réveiller et à agiter la province et à la conduire à Paris.

A peine a-t-il atterri à une très faible distance des postes prussiens dont il a entendu siffler les balles à ses oreilles, sur la lisière de la forêt d'Epineuse, à Tricaut, département de l'Oise, et le chemin de fer l'a-t-il amené à Rouen, qu'il harangue la population : il ne lui cache pas la détresse. Il cherche à surexciter la fibre héroïque : « Si nous ne pouvons pas faire un pacte avec la victoire, s'écria-t-il, faisons un pacte avec la mort. »

Rien de théâtral, rien du comédien : il apparaît aux populations comme le Saint-Georges à l'épée flamboyante. Ce qu'il dit, il le pense; on en est convaincu. Tours, dès le lendemain de son arrivée, n'est plus à reconnaître. Depuis la veille, Garibaldi s'y trouvait; le grand héros italien au cœur d'enfant a attendri les esprits par sa présence; Gambetta les transporte et les électrise. C'était son espoir, car il s'agit de faire sortir des armées de la terre pour débloquer Paris.

Hosted by Google

Miracle autrement grand que celui de Moïse faisant jaillir une source du roc en le touchant de son bâton, Gambetta stimule les énergies éteintes, ranime les plus nobles sentiments civiques et triomphe de l'inertie provinciale contre laquelle les efforts de Glais-Bizoin et de Crémieux étaient venus se briser. En dehors de Metz, il n'y avait plus en France, au 4 septembre, que six régiments anciens, le 35e et le 42e, enfermés à Paris; le 16e, le 38e, le 39e et la légion étrangère, rappelée d'Algérie, plus une cinquantaine de mille hommes valides dans les dépôts, pour la plupart sans instruction militaire. Lors de la signature des préliminaires de la paix, on avait jeté devant l'ennemi plus de 600,000 hommes pourvus de 1,404 bouches à feu de tous calibres.

Tout était à créer : non seulement les cadres, le matériel de guerre, les magasins de ravitaillement, les fournitures, et jusqu'aux rouages administratifs, mais il fallait trouver aussi le nerf de la guerre, l'argent.

Assisté seulement de quelques amis, MM. Ranc, Spuller, Cazot et de M. de Freycinet, ingénieur qu'il s'adjoint en qualité de délégué au ministère de la guerre, il consacre ses jours et ses nuits à la chose publique. Il suffit à tout. Les décrets se suivent incessamment et ils s'exécutent. La politique est à l'arrière-plan, les élections sont ajournées indéfiniment. Ce fut son premier acte. L'organisation de la défense prime tout.

Tout était à improviser, les armées, les officiers, les généraux et les commandants. De Kératry est chargé de former l'armée de Bretagne, tandis que d'autres constituent une armée auxiliaire à l'instar de ce qui se fit aux États-Unis pendant la guerre de sécession; en même temps Gambetta pourvoit à la défense locale des départements. Rien n'est négligé. On fabrique des fusils, des canons; on en achète à Londres, aux États-Unis; on fonde des bureaux de cartographie. C'est une activité immense et féconde.

Pas un instant cependant Gambetta ne perd de vue son objectif : marcher directement sur Paris pour le débloquer et opérer la jonction avec l'armée de Trochu, en mesure, au dire

Hosted by Google

d'une dépêche du 17 octobre 1870 de Jules Favre, « de passer sur le corps de l'ennemi ».

« Des minutes nous font perdre des siècles » dit Gambetta, et il ne cesse de presser et de harceler le général Aurelle de Paladine, chef désigné par lui, afin qu'il se porte sur Orléans par la rive droite de la Loire et qu'il ouvre la campagne offensive, tandis que le général Martin des Pallières est chargé, avec 25,000 hommes, de passer la Loire à Gien et d'exécuter un mouvement tournant sur les derrières de l'armée bavaroise débouchant de Blois. Ni la capitulation de Metz, ni la prise de Dijon, que Garibaldi va reconquérir, n'abattent son courage. Le souffle de la première révolution l'anime. Les revers le stimulent et doublent sa puissance de travail... Après avoir discuté et arrêté les plans de campagne avec de Freycinet et conféré avec Garibaldi, qui le seconde avec une abnégation dévouée et l'aide de son expérience, il s'abouche avec les généraux; il va, il vient, il passe des nuits entières en chemin de fer, apaise la sédition factieuse menaçant à Marseille et à Lyon, et adresse dépêche sur dépêche au général d'Aurelle pour l'engager à entrer en ligne. Il prie, il supplie, il ordonne. La victoire de Coulmiers est une première récompense de tant de virils efforts.

Au camp allemand, à Versailles, on a tressailli : on s'inquiète de l'offensive prise sur la Loire.

Il n'entre pas dans le plan de cet essai rapide de faire le récit des batailles ou de raconter comment, par quelles fautes et quelles défaillances, depuis le 24 novembre jusqu'au 1er décembre, la séparation des armées du général Aurelle et du général Chanzy, l'évacuation d'Orléans malgré les succès obtenus à Coulmiers, Villepion, à Baune-le-Roland, Garibaldi déçu dans ses espérances, mais toujours croyant dans l'étoile de la France, Gambetta se décida à transférer tous les services et le siège de son gouvernement dictatorial de la capitale de la Touraine à Bordeaux. Il y reprit avec une ardeur acharnée et pour la troisième fois le projet de marcher sur Fontainebleau et prépara la campagne de l'Est. Elle fut encore plus funeste, sous le commandement du général

Hosted by Google

Bourbaki, que celle de la Loire. Et cependant, invaincu, insensible aux coups du sort, inflexible, Gambetta allait recommencer la lutte lorsqu'une dépêche de Jules Favre lui notifia la signature de l'armistice du 21 janvier, suivie, après bien des péripéties, de la paix définitive.

Encore pendant l'armistice et les amères épreuves que lui réserva, par l'oubli de l'armée de l'Est dans la convention, l'incurie des gouvernants de Paris, Gambetta ne désespéra pas de la défense possible. Sa proclamation du 31 janvier conjure le pays « d'élire une assemblée vraiment nationale, républicaine, voulant la paix, si la paix conservait l'honneur, le rang et l'intégrité du pays, mais capable aussi de vouloir la guerre, et prête à tout plutôt que de céder à l'assassinat de la France ».

L'athlète de la défense ne peut se faire à l'idée de rendre les armes à merci. Il se remet à étudier les ressources inépuisables de la France, il examine et creuse les mille projets qu'on lui soumet, sans négliger toutefois les précautions politiques urgentes du moment, et sans perdre la vue claire et nette des hommes et des choses. Ce n'est pas l'homme de parti, mais bien l'homme d'État qui burine le célèbre manifeste par lequel, en vertu de son autorité dictatoriale, il déclare inéligibles tous ceux qui avaient des attaches au gouvernement du 2 décembre. Le décret dut être rapporté sur l'injonction du prince de Bismarck. Mais, en publiant la communication du prince de Bismarck à la demande de Jules Favre, qui expédia à cet effet M. Jules Simon à Bordeaux, Gambetta l'apostilla en termes qui affaiblirent singulièrement l'effet du retrait : « L'insolente prétention du ministre prussien, écrit-il, d'intervenir dans la constitution d'une assemblée française, est la justification la plus éclatante des mesures prises par le gouvernement de la république.

« La leçon ne sera pas perdue pour ceux qui ont le sentiment de l'honneur national. »

L'épisode suivant, presque ignoré, démontre jusqu'à quel point Gambetta était sous le coup de ses tressaillantes émotions et jusqu'à quel point il en était pénétré.

Hosted by Google

Un ancien officier autrichien, de passage à Bordeaux, à cette époque, après avoir suivi en observateur les opérations de la guerre, fut pris d'une immense compassion pour l'infortune de la France. Emporté par le mouvement auquel Gambetta donna l'impulsion, il se souvient d'un hardi plan de défense qu'un savant stratégiste viennois lui avait développé un jour et qui consistait à faire de la presqu'île du Cotentin qui s'avance au loin dans la mer, le grand refuge militaire et le camp retranché de la France. Entourée de trois côtés par la mer, ayant la flotte pour ravitailler et garantir la liberté de mouvement des armées, renfermant Cherbourg, ses arsenaux, ses ateliers pour s'outiller, ses hôpitaux, cette presqu'île prospère et richement peuplée, admirablement fortifiée déjà du côté de la terre, semblait comme fait pour continuer la guerre, — sinon pour vaincre, tout au moins pour obtenir des conditions de paix moins onéreuses. Il suffisait d'un ordre du dictateur, dont la voix alors était écoutée et obéie dans la France entière, pour rallier toutes les forces sur ce point du territoire.

Après beaucoup de démarches et de contre-marches, l'étranger réussit à obtenir audience. Mais que l'Autrichien raconte lui-même cette entrevue mémorable :

« M. de Chaudordy me présente à Gambetta, et quitte aussitôt le cabinet. Nous échangeons quelques mots de bienvenue. Gambetta s'assied à un grand bureau et m'invite à prendre place à sa gauche. Son œil sombre, largement fendu, me fixe comme s'il voulait pénétrer jusqu'au fond de mon âme. Je déploie mes cartes et je parle d'une haleine. Il m'écoute en silence, avec une attention soutenue. Peu à peu ses traits s'animent, le sang afflue à sa face; ses mains ont un mouvement fébrile. De temps en temps une interjection m'interrompt. Soudain, cédant à son émotion, il frappe de son couteau à papier sur le bureau en faisant voler les paperasses. « C'est cela, s'écrie-t-il en se levant. » Il arpente deux ou trois fois la grande chambre d'un pas pesant. Je me lève également, et je reste debout devant le bureau. Il s'assied près de la cheminée, m'appelle de nouveau à sa gauche : « Continuez,

Hosted by Google

me dit-il. » J'avais déjà parlé pendant une demi-heure, et il ne me restait plus grand'chose à dire. Mon exposé terminé, il avait la tête renversée et se couvrait la figure des deux mains, puis, après quelques instants de réflexion : « Combien de temps faudrait-il, croyez-vous, pour rendre le Cotentin inexpugnable? — Cela dépendra des ressources de Cherbourg et de la rapidité du transport en lieu et place des armées de Chanzy et de Faidherbe. — Avez-vous vu sur le quai la longue ligne de canons venus d'Amérique? — Oui, monsieur. — Oui, s'exclame Gambetta sur un ton douloureux, des hommes et des armes, nous en avons plus qu'assez. Mais pas un général marquant, pas un! — Alors abandonnez la lutte. Vous avez assez fait pour l'honneur; il est sauf. — Sauf, réplique-t-il avec véhémence, pour l'histoire peut-être, mais la France est perdue!... Vous jugez toute résistance en dehors du Cotentin absolument impossible? — Absolument. — Mais, si nous nous retirons là, les Prussiens envahiront tout le pays et le pilleront. — Certainement, à l'aide de colonnes volantes. Mais même s'ils pouvaient s'emparer de tout l'argent monnayé du pays, cela ne ferait pas la dixième partie des frais de guerre qu'ils réclament. — Oui, dit Gambetta d'un ton amer, leurs journaux parlent de quatre milliards. — Eh bien, si vous voulez continuer la lutte, abandonnez-en deux, dépensez-en deux autres à propos, et... — Et, nous sauverons la France, s'écrie-t-il en me serrant et me secouant le bras de ses deux mains.

« De nouveau debout, il s'approche des cartes que j'ai laissées sur le bureau. Pendant qu'il les regarde, des mots entrecoupés d' « entente » et d' « approbation » lui échappent.

« — Cela doit être médité, dit-il... Ah, pourquoi n'êtes-vous pas venu deux mois plus tôt ! Nous aurions maintenant 800,000 hommes de troupes bien dressées. Paris serait dégagé ou ravitaillé. Du Cotentin à Paris, il peut y avoir tout au plus deux ou trois journées de marche.

« Il me fait alors différentes questions sur l'armée de l'Est. Je lui dis la vérité, toute la vérité. Sa figure reflète tour à tour la colère et la douleur. A ce moment une porte secrète

Hosted by Google

s'ouvre et fait apparaître la face de prêtre de M. de Freycinet. Je me lève. Gambetta me serre la main et me remercie. »

Vingt-quatre heures après cette entrevue, Gambetta avait abdiqué sa dictature. Il s'était retiré au delà des quinquonces, dans une toute petite maison qu'habitaient avec lui ses deux fidèles, MM. Ranc et Spuller.

Le pouvoir avait passé dans ses mains, le sang sous ses yeux, la calomnie sur sa tête. Il n'avait fait que grandir. Ce triple baptême a fait le vrai fondateur de la troisième république, et a définitivement formé l'homme d'État

III. — *L'homme d'État.*

Il fallait se résigner. N'ayant pu empêcher la mutilation et l'amputation de la France, Gambetta va appliquer son génie à défendre la République, qui n'existait encore qu'à l'état embryonnaire et d'une façon provisoire. Inutile d'ajouter que dans les replis les plus profonds de sa conscience, l'espoir de la revanche se confond avec l'idée républicaine.

A moins d'être un Washington, on ne tâte pas impunément de la guerre, laquelle, au dire de son panégyriste moderne, le feld-maréchal de Moltke, exalte les sentiments les plus nobles et les plus généreux de l'homme. Sans se l'avouer peut-être à lui-même, l'ex-dictateur de Tours ne croyait pas avoir délaissé à jamais l'action militaire, et l'on pourrait faire remonter à cette époque les visées d'une république césarienne qu'il trahissait dans les deux dernières années de sa vie et qui lui aliénèrent, à l'époque de sa prépondérance, beaucoup de sympathies républicaines sincères.

Élu, le 8 février 1871, dans neuf départements — il arriva troisième à Paris après Victor Hugo et Louis Blanc — bien que Thiers, à cause de ses résistances impétueuses à une paix humilante, l'eût traité de « fou furieux », Gambetta assista, morne, replié sur lui-même, à l'adoption du traité de paix par 546 voix contre 107, et aux adieux pathétiques de l'Alsace-Lorraine, dont M. Keller se fit le truchement. Que pouvait contre l'irrémédiable l'art oratoire le plus accompli? Cette même cousidé-

Hosted by Google

ration le détermina, en prévision de l'inévitable explosion dont l'approche s'annonçait déjà à Paris, à se retirer sur la frontière espagnole, à Saint-Sébastien. Nul doute qu'il n'avait pressenti les convulsions de cette folie obsidionale qui se nomma la Commune, et qu'il ne se sentît pas plus que Thiers la puissance de la prévenir. Ce formidable abcès devait crever. Quel qu'eût été le rôle de Gambetta, il compromettait son avenir, — et il se devait à la France.

Ses adversaires lui en ont fait un grief. C'est qu'ils ne pouvaient ou ne voulaient comprendre que son effacement momentané attestait son horreur de la guerre civile et une pénétration sagace de la situation. Quelques mois l'avaient encore plus changé au moral qu'au physique. Ceux qui ne l'avaient plus vu depuis son départ de Paris n'en revenaient pas. Agé à peine de trente-trois ans, sa chevelure noire s'était moirée de fils argentins, ses traits s'étaient accentués; déjà une obésité précoce et de mauvais augure se dessinait. La transformation morale était cependant bien plus saisissante. Pour légitimer la suprême ambition de diriger son pays, il allait prouver qu'il savait dominer sa fougue, tempérer ses élans léonins, maîtriser ses passions et se diriger lui-même. Thiers fut un des premiers à le reconnaître et à rendre hommage au seul Français dont les vues héroïques s'étaient élargies au milieu de désastres qui en avaient brisé d'autres comme des roseaux, et parmi eux les caractères les mieux trempés. L'ex-dictateur était resté cependant le même charmeur aux irrésistibles attractions qu'à l'époque où ses condisciples de la Sorbonne, pressentant sa grandeur future, entouraient d'une espèce de culte le bachelier ès-lettres fraîchement débarqué de Cahors. Il avait gardé son adorable bonté, qui jamais ne se souvenait des inimitiés dont il avait été l'objet.

Déjà président de la Chambre, il rencontra un jour Théophile Sylvestre, qui, troublé, rougissant de la façon dont il l'avait vilipendé à propos de son absence pendant la Commune, tourna la tête et feignit de ne pas le voir : « Tu m'en veux donc encore toujours?» lui dit Gambetta avec bonhomie en lui touchant l'épaule. La réconciliation était faite. « Et

Hosted by Google

a *Lettre d'un passant*, l'as-tu donc pardonnée? lui demanda un de ses intimes, présent à la scène. — A qui n'ai-je pas pardonné? » fut la réponse souriante.

Gambetta ne connut pas la haine de personnes. Aussi, au lieu de vivre, dans sa retraite, des récriminations contre les vicissitudes de la fortune, de se laisser troubler par les attaques du dehors et d'aller à la dérive de regrets stériles, il ne s'occupa, dans son isolement, que de la question de savoir comment il s'y prendrait pour faire arriver la France, convoitée par tous les prétendants, dans le port de la république. A peine est-il d'accord avec lui-même, qu'il se décide à occuper sa place dans l'assemblée de Versailles. Avant de reparaître cependant dans la ville de Louis XIV, où la réaction s'évertue à enchaîner la Chambre et le gouvernement pour humilier et décapitaliser Paris, Gambetta passe par Bordeaux et y prononce, le 20 juin 1871, un discours dont la trame solide, le grand art de composition et surtout le bon sens et la modération décèlent à chaque phrase les qualités d'un chef de parti et d'un homme d'État :

« Il faut achever la révolution, dit-il, en émancipant intellectuellement l'ouvrier et le paysan. C'est aux paysans, qu'il faut s'adresser sans relâche, c'est eux qu'il faut relever, instruire. Ces mots, que les partis ont échangés, de *ruralité*, de *Chambre rurale*, il faut les relever, et ne pas en faire une injure. »

Gambetta demande qu'on punisse comme un crime l'ignorance, cause, selon lui, de tous les malheurs de la France : « Que quiconque se dérobe au double devoir d'instruction civile et militaire soit impitoyablement privé de ses droits de citoyen et d'électeur, que celui qui n'est pas apte à prendre sa part des douleurs de la patrie soit déclaré indigne de prendre part à son gouvernement. »

A cette même occasion, Gambetta définit la République ouverte : facilités pour admettre les hommes éclairés, inflexible seulement sur les principes. L'éducation et l'armement nationaux, ces réformes doivent avoir le pas sur toutes les autres.

Hosted by Google

Quelques jours de présence à Versailles suffisent pour le convaincre qu'il faut agir non sur l'assemblée, entachée du péché véniel de son origine, mais en dehors et, au besoin, contre elle. Il fonde la *République française*, dont le succès lui assure l'aisance, et il ne laissera passer désormais aucun prétexte, célébration de l'anniversaire de la bataille de Saint-Quentin, élections complémentaires à Toulon et à Marseille, banquets municipaux à Angers et au Havre, pour haranguer les milieux les plus divers, les éclairer, les apaiser, et indiquer ainsi à l'opinion publique rivée à ses lèvres, les problèmes les plus urgents à résoudre. Pareil au semeur, il répand la graine féconde. Il échauffe, il persuade. Après avoir fait toucher du doigt, à Saint-Quentin, les causes des désastres, il enseigne comment les éviter ensuite, en séparant les écoles de l'Église. Plus d'instituteurs habillés à la romaine. Il veut que l'on protège le bas clergé contre la tyrannie épiscopale. Accommodant son langage au milieu, il insiste davantage, à Toulon, sur les responsabilités : « Le parti de la démocratie républicaine, dit-il, n'est plus aujourd'hui une fraction de l'opinion publique : il est la France elle-même. » Au Havre, il se prend corps à corps avec le péril plus redoutable que celui des vieux partis : « Tenons-nous en garde, s'écrie-t-il, contre les utopies. Il n'y a pas de remède social, puisqu'il n'y a pas de question sociale : il y a une série de problèmes à résoudre.» Plus tard il soutiendra la même thèse devant ses électeurs incandescents de Belleville. C'est le langage d'un politicien et d'un réformateur qui n'aspire qu'au possible et ménage les étapes. « Le pouvoir sera au plus sage, » avait dit M. Thiers. Et il subit, tout comme le peuple et la bourgeoisie, l'influence de cet homme extraordinaire. Les réacteurs qui conspiraillent, commencent à s'émouvoir.

A Bordeaux, ils avaient affublé Gambetta du sobriquet de « Carnot de la défaite ». Ils le nomment à présent le « commis voyageur républicain ». « Je n'en rougis pas, dit Gambetta. Je suis, en effet, un voyageur et commis de la démocratie. C'est ma commission. Je la tiens du peuple. Tant pis pour ceux qui passent leur vie à débiter des misères. »

Hosted by Google

C'est ainsi qu'avec un à-propos merveilleux et un bonheur d'expression sans exemple, il se sert des flèches qu'on lui décoche ; il les arrête au vol et les renvoie au camp ennemi. Son coup d'œil perçant lui fait toujours apercevoir le défaut de la cuirasse. Constamment maître de sa parole, soit qu'il se laisse aller à ces périodes sonores qu'on pourrait nommer la polyphonie de l'art oratoire, soit qu'il mette la bride sur le cou à sa verve caustique et à ses saillies qui se gravent dans la mémoire, jamais un mot imprudent ne lui échappe dans ses improvisations les plus brillantes, pas même dans l'allocution à une députation de l'Alsace-Lorraine venue pour lui offrir un bronze allégorique, « l'Alsace en deuil ».

La France n'écoute bientôt plus que sa voix et répète le mot de « dissolution » que Gambetta prêche dans ses tournées et qui signifie à la Chambre sa fin prochaine. M. Rouher, dont M. Thiers avait dit que « son audace était une insulte à l'honnêteté », essaye de s'en faire une arme et veut justifier l'empire. Gambetta s'élance au pied de la tribune que le duc d'Audiffret-Pasquier se dispose à occuper : « Messieurs, dit Gambetta, je vais laisser la parole à l'honorable duc d'Audiffret-Pasquier, mais auparavant, et comme j'ai été personnellement visé par ce que vous venez d'entendre, vous me permettrez de dire un seul mot : c'est que, familier avec la tactique habituelle de ce *familier* de l'Empire aux abois, je ne tomberai pas dans le piège : je ne réponds pas! »

En dehors du Parlement, même esprit de conduite et d'attitude. Arrivé à Chambéry, où l'appelle la célébration commémorative de la proclamation de la république du 21 septembre, et de la réunion de la Savoie à la France, il se heurte aux interprétations judaïques que le préfet à poigne fait des instructions du Ministre de l'intérieur M. Victor Lefranc, concernant les réunions publiques et privées. Gambetta use de son ascendant sur les républicains déjà assemblés et les persuade de s'incliner devant la légalité. Il substitue à son discours une allocution familière adressée à M. Parent, député de la Savoie, et qui, répandue aussitôt par les mille voix de la presse, recommande « la vigilance et la patience » en face

Hosted by Google

de la coalition des anciens régimes. De Chambéry, Gambetta passe à Grenoble et là, dans une réunion organisée strictement selon les exigences légales, il prononce la fameuse harangue dont le passage suivant va déchaîner l'orage qui finira par renverser Thiers : « Oui, disait-il, je pressens, je sens, j'annonce la venue et la présence dans la politique d'une couche sociale nouvelle, qui est aux affaires depuis tantôt dix-huit mois et qui est loin, à coup sûr, d'être inférieure à ses devancières. »

Contre la marée montante de la démocratie, les partis du passé se servent du même moyen dont usait déjà le coupe-jarret de 1851 : la peur. « Oui, c'est la peur, dit Gambetta, qui est le mal du pays, et c'est de la peur qu'ils ont tiré leurs ressources, les réacteurs de 1800, de 1815, de 1831 et de 1849. »

La droite rugit d'être ainsi traduite à la barre de l'opinion publique et de voir livrer à l'appréciation générale ses stratagèmes et son *instrumentum regni*. Aussi, à peine les vacances terminées et la Chambre rentrée, le 2 novembre 1872, le général Changarnier dépose-t-il une interpellation sur le voyage de Gambetta en Savoie et en Dauphiné. La lecture d'un message présidentiel franchement républicain avance encore les débats sur cette interpellation. Le général Changarnier dirige ses attaques à la fois contre Gambetta et Thiers; ce dernier réplique fièrement et obtient finalement un vote de confiance, qui n'est que du bois de rallonge. Pour ne pas mourir, la Chambre est décidée à arracher Thiers du siège présidentiel par un coup d'État parlementaire. « On voulait, disait Thiers, que je jouasse le rôle d'un traître; je n'ai pas pu faire cela. Vous vous étonnez que les républicains me soutiennent. Qu'y a-t-il d'extraordinaire? *Je soutiens la république*. Tout le secret est là. »

Un discours de Gambetta, appuyant et le manifeste du groupe de l'Union républicaine réclamant la dissolution de l'assemblée par les voies légales, et de nombreuses pétitions demandant la même mesure, afin d'assurer le triomphe pacifique de la volonté nationale et la stabilité des institutions

Hosted by Google

républicaines, tend encore plus la situation. Gambetta remonte aux origines de l'assemblée et prouve que son mandat a été limité et spécial. A l'appui de son dire, il lit, au milieu des déchaînements de la droite, qui voudrait empêcher cette lecture, un article de la *Gazette de France* de l'époque, dans lequel cet organe légitimiste dénie d'avance tout caractère constituant à l'assemblée élue le 8 février 1871 et dans laquelle 115 élections, sur 133 élections partielles, avaient amené des opposants républicains à la majorité.

La droite écume. Elle interrompt, elle invective; elle se démène, furibonde; puis, soudain, se calme, par longs intervalles, frappée et dominée par la clarté lumineuse des déductions, écrasée sous les coups de boutoir de Gambetta. Un orateur ne saurait concevoir de triomphe plus complet.

Un portrait dessiné par Gill dans l'*Eclipse* rend avec une plastique étonnante l'aspect de Gambetta dans un de ces moments où, se débattant à la tribune contre les clameurs qui l'interrompent, il magnétise, terrasse et immobilise l'hydre de la réaction : La tête légèrement renversée, la chevelure noire, s'éparpillant sur un front à larges méplats, l'œil droit mort dans son orbite, tandis que le gauche lance des éclairs; le nez fortement arqué; la bouche grande ouverte, comme pour laisser passer l'avalanche qui fond sur l'auditoire, la bouche parle... on l'entend.

Et c'est parce que la majorité sait que la France est aux écoutes et s'assimile de plus en plus les idées défendues avec tant d'ardente conviction, que la commission des trente finit par faire passer son projet plein de chinoiseries, destiné à restreindre l'autorité présidentielle et n'aboutissant en somme qu'à sceller l'entente entre Gambetta et Thiers, que l'élection même de M. Barodet à Paris contre M. de Rémusat, patronné passionnément par le président de la République, ne parvient plus à troubler que momentanément. « Dans l'enceinte du Parlement, disait Gambetta à Belleville, dans son discours pour défendre la candidature de M. Barodet, j'ai toujours été disposé à consentir aux transactions et aux compromis que comporte la lutte parlementaire, mais quand on se présente

Hosted by Google

dans l'arène électorale, quand il s'agit de puiser à la source même de l'influence des partis et que l'on demande au pays, à la nation entière de faire sentir au gouvernement le poids qu'ils pèsent, vous voulez qu'on transige? Une pareille transaction ne serait qu'une usurpation sur votre souveraineté, ce serait une part de votre juste influence qu'on vous déroberait et qu'on donnerait à l'adversaire. Ce qui s'agite aujourd'hui dans notre grande cité républicaine, ce n'est pas la lutte entre deux hommes, c'est la question de savoir si l'on fera à la démocratie sa place dans les affaires du pays.

« J'ai voulu dire et j'ai dit que partout on constate le même phénomène, que partout on assiste à la même floraison magnifique et féconde de la démocratie. Les nouvelles couches sociales dont j'ai parlé, c'est le monde du travail qui veut entrer dans le monde de la politique parce qu'il en a le droit et qu'il en est devenu capable. »

M. Barodet est élu à une majorité de 45,000 voix sur 345,000 votants. Lyon envoie M. Ranc à la Chambre. La droite, sentant le gouvernail s'échapper de ses mains, n'hésite plus. Ses derniers scrupules s'évanouissent devant les discours prononcés par Gambetta, à Nantes et à Saint-Nazaire.

C'est dans la première de ces deux villes qu'il disait, à propos du message, « le plus grand titre de gloire de M. Thiers », qu'il avait eu tort de le laisser protester : « Si le malheur voulait que le chef de l'État, par défaillance, par complaisance, ou ne tenant pas un compte suffisant de l'opinion, se laissât glisser du côté de nos ennemis, et que, de près ou de loin il prêtait la complicité de son patronage à des prétentions insensées, je dirai plus, criminelles, il ne faudrait pas désespérer, car si éminent que soit un homme, quelque place considérable qu'il tienne parmi ses concitoyens, un peuple ne périt pas si un homme vient à lui manquer. »

Paroles prophétiques, à redire aujourd'hui même avec autant d'actualité après sa propre mort comme à l'époque où elle ont été prononcées. Quelques jours plus tard, le 24 mai 1873, M. Thiers, l'élu de 26 départements, avait donné sa démission, et la Chambre, dans une séance de nuit, avait nommé sur l'heure le maréchal de Mac-Mahon président de la République.

Hosted by Google

Thiers était tombé du côté du pays. A partir de ce jour, la république compta un chef de plus. Si Thiers n'eut pas l'indicible satisfaction d'assister à l'inoubliable revanche du 24 mai, il la prépara jusqu'à sa mort et voire par son testament, de commun accord avec Gambetta, qui dès le 8 juin, à propos de la circulaire de M. Pascal, le ministre de l'intérieur, avait baptisé et stigmatisé le régime mac-mahonien d'un mot qui lui restera : « le gouvernement de l'ordre moral ».

Le seul fait d'avoir réduit à merci ce régime de violence et d'arbitraire, et d'avoir amené le maréchal de Mac-Mahon à se démettre, par les seules armes de la résistance légale et parlementaire et le bulletin de vote du suffrage universel, assignerait à Gambetta la première place dans l'histoire des parlementaires modernes.

De son vivant il ne tarda pas à en récolter les fruits. Le dénouement de la lutte dont nous allons, dans une troisième étude, exposer les péripéties multiples, exalta sa popularité et le porta d'abord à la présidence, puis au poste de président du Conseil de la république française.

MAX SULZBERGER.

Hosted by Google

ESSAIS ET NOTICES

CORRESPONDANCE JOUGO-SLAVE

Le développement des États jougo-slaves, que le traité de Berlin a créés ou définitivement constitués dans la péninsule des Balkans, est un des phénomènes politiques les plus intéressants et les plus importants de notre époque. Quel sera l'avenir de ce magnifique pays, qui fut jadis l'empire d'Orient, puis l'empire de Douchan? Que deviendront ces États nouveaux, la Roumanie, la Serbie, la Bulgarie, la Roumélie, le Monténégro? Conserveront-ils leur indépendance? Formeront-ils, comme l'a rêvé Kossuth, une confédération libre, une grande Suisse des Balkans? Seront-ils absorbés par l'un des grands empires voisins, la Russie ou l'Autriche? Enfin, à qui appartiendra cette cité merveilleuse, la future capitale du monde, dit-on : Constantinople?

Pour tous ces points d'interrogation, ce n'est pas l'avenir seul qui est en jeu, mais le présent, gros de périls immédiats pour la paix de notre continent. L'Autriche et la Russie cherchent toutes deux à entraîner ces nationalités naissantes

Hosted by Google

dans leur orbite, et aucun des deux empires ne pourrait voir d'un œil indifférent son rival étendre ses frontières dans la direction du Bosphore.

Grâce à la bienveillance d'observateurs distingués et parfaitement renseignés, nous espérons pouvoir offrir, de temps en temps, à nos lecteurs, des notices et des correspondances touchant ces pays, si intéressants à étudier.

L'importance de la notice que nous devons à M. Vavasseur, attaché au ministère des affaires étrangères de Serbie, n'échappera à personne. Il s'agit, en effet, de ranimer la vie littéraire et, par conséquent, la vie nationale, dans les différents pays qui parlent la langue serbe et qui occupent toute la partie occidentale de la péninsule. Comme je l'ai montré dans mon livre, *la Prusse et l'Autriche depuis Sadowa*, les Serbes de la Hongrie, de la Croatie, de la Bosnie, du Monténégro, de l'Herzégovine et de la Serbie parlent tous la même langue, avec des nuances, sans doute, mais comme celles qu'on rencontre dans nos districts flamands. J'ai voyagé en Bosnie avec des Croates que chacun comprenait, et j'ai vu, à Agram, des Monténégrins exilés qui y causaient avec tout le monde, comme s'ils avaient été dans leur « Montagne Noire ». Nous pouvons suivre là ce mouvement si curieux de notre époque, le réveil et la reconstitution des nationalités par la culture intellectuelle, exactement comme cela s'est fait en Hongrie, en Bohême, en Finlande, en Grèce, et chez nous, en Flandre.

Les populations où la vie intellectuelle et politique a été longtemps engourdie ou comprimée n'ont plus à leur disposition qu'un patois informe et mélangé d'éléments étrangers. Il faut donc d'abord reconstituer la langue, comme Luther l'a fait, en grande partie, pour l'Allemagne. On publie ensuite les chansons nationales, où ont survécu le génie et le souvenir de la race.

Plus tard, la langue refaite sert d'organe à la pensée moderne sous toutes ses formes : poésies, romans, philosophie, science, politique. C'est à cette œuvre que s'est dévoué cet apôtre des pays slaves, Strossmayer, dont j'ai parlé ici

Hosted by Google

même en termes émus et dont je crois n'avoir rien à retrancher. M. Vavasseur nous montre parfaitement les services rendus à la même cause par Danitchitch. C'est une page très curieuse de l'histoire du réveil des nationalités.

ÉMILE DE LAVELEYE.

UN PHILOLOGUE SERBE.

DJOURO DANITCHITCH.

Dans son rapport sur l'état des populations de l'Orient, en 1843, Blanqui, en parlant des Serbes, écrivait : « Rien n'est plus intéressant à observer que le développement progressif de la Serbie, naguère soumise aux lois musulmanes, sous l'influence des libertés, nées de la conquête de son indépendance. » Il y a dans cette phrase de l'économiste français un jugement de bon augure pour l'avenir des Serbes, et, depuis l'époque où elle a été écrite, les faits sont venus le confirmer.

A côté du progrès politique, qui s'est traduit par l'établissement d'institutions libérales conformes à l'esprit profondément démocratique du peuple serbe, le progrès matériel se manifeste tous les jours davantage, favorisé à la fois par les ressources naturelles du pays, qui sont considérables, et par ce fait que la richesse publique y est très équitablement répartie. En outre, il s'est produit, depuis une vingtaine d'années, un mouvement littéraire remarquable. Ainsi, tout marche d'un même pas, et toutes les forces vives de la nation concourent au progrès commun.

L'homme qui a préparé ce mouvement littéraire, Djouro Danitchitch, est mort à Agram, dans la nuit du 4 au 5 novembre dernier.

Danitchitch s'était donné pour mission de restaurer la langue serbe, de la purifier de tout élément étranger, de la simplifier, et d'en faire une langue littéraire nationale. Il avait pris pour devise : « Écrire comme on parle. » On peut dire qu'il a été pour les Serbes ce que Malherbe a été pour les Français.

Sa vie a été une vie simple, toute de travail et entièrement

Hosted by Google

consacrée au but qu'il se proposait. Djouro Danitchitch, de son vrai nom Popovitch, était né en avril 1825, à Neusatz (Banat hongrois). Son père, Jovan, laissa, en mourant, cinq fils.

Entré au gymnase à dix ans, Danitchitch termina ses humanités avec un grand succès. En 1844, il commença son droit à Pesth, mais n'étudia qu'un an, ses goûts l'appelant vers la philologie. En 1845, il était à Vienne, où il se lia avec Vouk Karadjitch, qui lui ouvrit la voie en l'initiant aux beautés de la langue serbe et en lui laissant entrevoir la possibilité de les faire apprécier. Depuis lors, Danitchitch quitta définitivement l'étude du droit pour s'adonner à la philologie.

En 1852, il revoit Belgrade, qu'il quitte de nouveau un an après, sur l'invitation du prince Michel, qui se montra protecteur éclairé de son talent, en lui facilitant les moyens de continuer ses études spéciales. De 1853 à 1856, il enseigna le serbe à la princesse régnante Julie Obrenovitch, née comtesse Hunyadi.

En 1859, il obtint la chaire du professeur de philologie slave et de littérature générale à l'université de Belgrade. En avril 1868, le but auquel tendaient tous les travaux de Danitchitch était atteint. La réforme qu'il proposait dans la langue de son pays était rendue obligatoire par arrêté du ministre Tzernobaratz et, bientôt après, en Serbie, tout le monde écrivait le nouveau serbe. L'Académie russe élut Danitchitch membre honoraire le 29 décembre 1863, et l'empereur Alexandre II lui fit remettre une bague enrichie de brillants en récompense de ses travaux. En 1866, il était appelé à Agram par le fondateur de l'Académie slave, Mgr Strossmayer, pour y travailler au *Grand Dictionnaire de la langue slave*, dont il s'occupait encore quand la mort vint le surprendre.

Nous empruntons à Danitchitch une esquisse de l'historique de la langue serbe où il étudie ses rapports avec les autres idiomes.

Les Serbes, au moyen âge, n'ont pas écrit leur langue nationale ; ils se sont servis du vieux slave, serbifié. Plus tard, vers le milieu du XVIIIe siècle, quand la littérature serbe a pris naissance en Hongrie, les premiers écrivains ont employé la langue liturgique du temps, c'est-à-dire le vieux slovène, ou le serbe, qui leur était peu familier, et qu'ils mêlaient de russe. Cette période de l'histoire littéraire serbe, qui dure jusqu'au commencement de ce siècle, pourrait s'appeler le temps du *macaronisme* chez les Serbes.

Hosted by Google

Le mérite de Vouk Karadjitch et, plus tard, de Danitchitch, est d'avoir entrepris de remplacer cette littérature bâtarde et cette langue mélangée par l'idiome national.

Le premier ouvrage de Danitchitch (*Combat pour la langue et l'alphabet serbes*), fut imprimé, en 1847, à Pesth ; la censure en avait interdit la publication à Vienne pour des raisons politiques. Cet ouvrage convertit les plus rebelles à la réforme proposée par Danitchitch, et l'un de ses adversaires les plus acharnés s'avoua vaincu, en déclarant « que jamais un Serbe n'avait écrit comme lui ».

Ainsi, après bien des luttes, après s'être heurté à bien des résistances et aux préjugés de l'ignorance, Danitchitch vit sa cause gagnée devant l'opinion publique, dont le jugement, nous l'avons dit plus haut, fut sanctionné, en 1868, par le gouvernement, qui imposa, dans les écoles, la nouvelle langue nationale, créée, pour ainsi dire, par Danitchitch. Bien qu'au début Danitchitch eût rencontré beaucoup d'adversaires, il ne fit de polémique qu'autant qu'il fut absolument nécessaire, laissant à ses ouvrages seuls le soin de plaider pour lui.

En 1858, il publia le premier volume de la *Syntaxe serbe* qui, au dire des philologues slaves, Miklochitch Schleicher, etc., est de beaucoup supérieure à toutes les syntaxes des autres langues slaves : « La *Syntaxe* de Danitchitch, dit la *Slovenik Naucny*, est la perle de la littérature jougo-slave. »

En 1875, Danitchitch fit paraître *La formation des mots*. C'est le premier ouvrage de ce genre, publié non seulement en Serbie, mais encore chez les Slaves méridionaux. Danitchitch publia encore, à Vienne et à Belgrade, un grand nombre d'écrits philologiques, dont l'énumération serait trop longue. Je me suis borné à citer les principaux.

L'œuvre de Danitchitch ne se limita pas à créer la langue nationale serbe; il s'est occupé également de la politique, de l'histoire et de la littérature nationales. Chez les Serbes, la plupart des documents historiques se sont perdus ou dispersés. Quelques-uns ont pu être rétablis, non sans peine, et grâce à Danitchitch. C'est ainsi qu'il fit paraître : *Vieux chants pour le temps nouveau,* (Carlovitz, 1848); *Vie de saint Sava*, d'après Theodosieff (Belgrade, 1860) ; *l'Évangile de saint Nicolas* (Belgrade, 1865); *la Vie des rois et archevêques serbes* (Belgrade et Agram, 1866).

Il publia en croate, à Agram, de 1866 à 1875, *Proverbes* et les *Chants de Mavro Vetranic-Savcic.*

Hosted by Google

On a également de Danitchitch un dictionnaire, en trois volumes, de la littérature serbe ancienne, pour aider à l'étude des documents historiques. Cet ouvrage est considéré comme indispensable à quiconque veut faire une étude approfondie de l'histoire serbe. Srejwieski en faisait un éloge mérité, en 1866, à l'Académie russe, en disant que « c'était le meilleur dictionnaire du dialecte slave paru jusqu'à présent ».

En 1850, Danitchitch avait publié, sous le titre de : *Récits de l'Ancien et Nouveau Testament*, un résumé de l'histoire de l'Église. Comprenant la beauté de la Bible, et se souvenant de Schiller, qui voulut lire Luther avant d'écrire *Don Carlos*, notre infatigable écrivain fit paraître, en 1854, les *Psaumes*, dans une langue si admirable, qu'en les lisant pour la première fois, l'évêque de Schabatz (Gavrilo) jeta son vieux psautier au feu. La moitié de tous ces ouvrages suffirait à la gloire d'un homme. Cependant, Danitchitch ne s'en tint pas là ; il a laissé, en outre, un grand nombre d'articles, qui ont paru dans la *Slavische Bibliothek*, dans le *Glasnik* (le Messager), dans le *Radu* (le Travail) et dans d'autres publications périodiques.

On peut maintenant comprendre que la mort de Danitchitch ait été, pour les Serbes, un deuil national. Ses restes, ramenés d'Agram, ont été inhumés à Belgrade, aux frais de l'État, au milieu d'un immense concours de population, et le Roi a tenu, par sa présence aux obsèques, à rendre un dernier hommage à celui qui avait été, pendant sa vie, le serviteur dévoué de la cause du progrès serbe.

Parmi les nombreuses couronnes déposées sur le cercueil, on en remarquait une offerte par la jeunesse des écoles. Elle portait ce simple mot : « NADA », c'est-à-dire Espérance. Ce mot résume bien, en effet, les sentiments que la mort de Danitchitch laisse dans le cœur des Serbes, à côté des regrets universels qu'elle inspire. Le grand patriote n'est pas mort tout entier : son œuvre lui survit. Grâce à la langue nationale, qu'il a créée, la vie littéraire, en Serbie, est assurée de vivre : l'avenir lui appartient.

A un autre point de vue, l'influence de Danitchitch aura été bienfaisante. Son nom servira de trait d'union entre deux peuples frères, unis par l'origine : les Serbes et les Croates, que l'intolérance religieuse avait tenté de diviser, sous prétexte que les Croates sont catholiques et les Serbes grecs orthodoxes.

Sur le terrain de la langue et de la science, les esprits éclairés

Hosted by Google

des deux pays se sont rencontrés et se sont tendu la main. C'est un grand pas vers la réconciliation. Le temps fera le reste.

NADA, Espérance. ÉMILE VAVASSEUR.

J.-R. BISCHOFFSHEIM.

Richesse, bienfaisance et modestie, ces trois mots, rarement associés à propos du même homme, se présentent naturellement sous la plume quand il s'agit de caractériser la vie de J.-R. Bischoffsheim, comme ils ont surgi naturellement sur les lèvres des orateurs qui se sont faits, sur sa tombe, l'écho des regrets publics. Il n'y a guère de mérite à être riche, même aussi riche que l'était devenu, par une carrière toute d'activité et d'honnêteté, l'honorable sénateur de l'arrondissement de Bruxelles. Il y en a beaucoup, en ces jours de prodigalité fastueuse et de luxe extravagant, à faire bon usage des richesses qu'on a acquises, et il y en a plus encore à le faire sans ostentation, comme sans arrière-pensée. La vie de Bischoffsheim est, sous ce rapport, d'un grand exemple, nous ne dirons pas précisément pour les riches, dans le sens élastique et relatif qu'on donne aujourd'hui à ce mot, mais surtout pour ces privilégiés exceptionnels de la fortune qui, ayant dépassé un certain niveau de richesse, se trouvent en présence de cette triple solution : avarice, gaspillage ou bienfaisance. Bischoffsheim avait fait depuis longtemps son choix. Aussi ses funérailles ont-elles été spontanément caractérisées par un élément populaire comme nous n'en avons plus vu, dans les solennités funèbres, depuis la mort d'Ernest Allard et de Jules Anspach.

M. Jonathan-Raphaël Bischoffsheim était né à Mayence en 1808, et il avait fait ses études au lycée impérial de cette ville. Il vint en Belgique à l'âge de treize ans, pour s'établir à Anvers, où son frère aîné, alors banquier à Amsterdam, avait fondé une succursale. Il était à la tête de cet établissement quand éclata la révolution de 1830, et son dévouement à la cause de l'humanité, lors du siège d'Anvers, lui fit nouer, avec plusieurs personnages éminents de notre pays, des relations d'amitié qui ont duré jusqu'à

Hosted by Google

son dernier jour. C'est en 1837 qu'il vint se fixer à Bruxelles. Deux années plus tard, il prenait une part active dans les négociations qui aboutirent à l'acquisition, par l'État, de 4,000 actions du chemin de fer rhénan. Cette mesure, qui garantissait la création d'une ligne entre Cologne et la frontière belge, reliant ainsi notre réseau à celui du Rhin, assurait, presque sans bourse délier, — suivant une expression de M. David, récemment rappelée par M. Louis Hymans, — les destinées de la plus belle entreprise des temps modernes.

En 1841, comme la Banque de Belgique se trouvait dans une situation des plus précaires, il souscrivit pour dix millions d'actions, au pair et sans commission, ce qui permit à ce grand établissement national d'échapper à une catastrophe imminente et de rembourser les quatre millions prêtés par l'État deux années auparavant. En 1844, il aida de son concours M. Mercier, alors Ministre des finances, dans la conversion de la dette 5 p. c. en 4 1/2. En 1847, malgré l'intensité d'une crise universelle, il prêta au gouvernement une nouvelle somme de dix millions sur des bons du trésor. C'est à cette occasion que Laurent Veydt, le nouveau Ministre des finances, lui écrivit une lettre, dont l'honorable M. Graux a rapporté ce passage : « J'aime, Monsieur, « à vous rendre cette justice que, toutes les fois qu'il s'est agi « de questions de finances, le gouvernement vous a toujours « trouvé prêt à le seconder de votre expérience et à mettre à « profit vos relations avec les maisons de banque étrangères. « Un jour viendra où le Ministre des finances, quel qu'il soit, se « plaira, j'en suis convaincu, à reconnaître ces services. » M. Graux ne faisait ainsi qu'achever le paiement d'une dette déjà reconnue depuis longtemps par ses prédécesseurs et par la reconnaissance publique.

En même temps Bischoffsheim contribuait à fonder un bureau de prêts sur marchandises pour alléger le poids de la crise qui sévissait, vers 1847, sur le marché financier d'Anvers, et, dans les plus mauvais jours de 1848, il n'hésitait pas à organiser l'*Union du crédit*, qui a rendu tant de services au commerce bruxellois. Il intervint également d'une façon active dans la création de la Banque nationale et, plus tard, du Crédit communal; enfin, récemment encore, il concourait à fonder le *Comité d'études du Haut-Congo*, qui a complété d'une façon si heureuse, au point de vue financier, les plans de l'Association internationale africaine pour ouvrir au commerce le cœur du noir continent. On voit que la

Hosted by Google

passion de la prospérité publique, comme a dit M. Graux, l'anima jusqu'aux derniers jours de sa vie : « Il y a quelques mois encore, — attestait l'honorable Ministre des finances, — alors qu'il était déjà aux prises avec le mal qui devait l'enlever, il luttait contre la fatigue et l'affaiblissement qui l'envahissaient, pour m'apporter, dans de longs entretiens, le fruit de ses méditations et de ses études relatives à l'établissement des chemins de fer vicinaux, qui fut l'une des dernières occupations importantes de sa vie. »

Ces services devaient le désigner de bonne heure à l'attention de ses concitoyens. Bien qu'il eût seulement obtenu en 1841 la naturalisation ordinaire, les électeurs de Bruxelles lui confièrent en 1848 un mandat de conseiller communal, qu'il a exercé sans interruption jusqu'à sa mort ; c'est la seule fois, croyons-nous, où pareil honneur ait été décerné par la capitale du pays à un étranger qui n'avait pas même obtenu la grande naturalisation. Cette naturalisation était alors beaucoup plus difficile à obtenir qu'aujourd'hui, non seulement parce que la loi exigeait réellement des services « éminents », mais encore parce que les préjugés de nationalité étaient beaucoup plus vivaces à cette époque. De 1830 à 1880, *onze* étrangers seulement ont reçu la naturalisation extraordinaire. Bischoffsheim l'obtint en 1859, et le rapport présenté en cette occasion à la Chambre par M. de Bronckart, constatait que « on peut avancer, sans craindre de blesser « personne, que la grande naturalisation a été accordée à « des hommes qui n'avaient pas autant fait que le sieur « Bischoffsheim pour la chose publique ».

Trois ans plus tard, les électeurs de l'arrondissement de Bruxelles l'envoyaient au Sénat, où il n'a cessé de siéger pendant vingt et un ans.

M. Ch. Graux, parlant sur sa tombe au nom du Sénat, M. Ch. Buls, au nom du conseil communal de Bruxelles, M. Hipp. Lippens, au nom de la *Fédération libérale*, ont suffisamment fait ressortir la part que Bischoffsheim prit aux travaux de ces diverses assemblées. Dans un siècle où les grandes fortunes ont une tendance à se faire cléricales, pour peu que leurs possesseurs soient catholiques de naissance, ou tout au moins à ménager le cléricalisme, lorsqu'elles appartiennent à des adhérents de quelque autre confession, Bischoffsheim ne transigea jamais avec les principes du libéralisme, non seulement dans ses votes et dans ses discours, mais encore dans les actes de sa vie privée. Il avait

Hosted by Google

pris nettement position, dès son entrée au Sénat, dans une question particulièrement désagréable aux catholiques, la reconnaissance du royaume d'Italie, — ce premier acte de la comédie diplomatique, qui devait se terminer par la suppression de notre légation près du Vatican. Personne n'appréciait mieux que lui les besoins de la société moderne, et, comme M. Janson l'a fait ressortir dans le discours prononcé au nom de l'*Association libérale*, personne ne comprenait davantage le besoin de préparer l'avenir, — témoin sa participation aux travaux qui élaborèrent, de 1872 à 1878, la réforme de l'enseignement public.

Archi-millionnaire, il refusait, au Sénat, de s'associer à ses collègues de la gauche qui firent échouer la suppression de l'article 1781 du Code civil et qui maintinrent l'institution des ripailles électorales. Israélite sincère, président honoraire du consistoire, resté jusqu'à son dernier jour, suivant l'expression de M. le grand-rabbin Dreyfus, « fidèle à l'antique foi de ses pères », il n'hésitait pas plus à donner un billet de mille francs pour aider les protestants de Sart-Dame-Aveline dans la construction de leur temple, qu'à voter, au conseil communal, la suppression du cimetière confessionnel de ses propres coreligionnaires. Sa suprême volonté a été, sous ce rapport, un dernier service à ces idées libérales qu'il avait soutenues durant toute sa carrière.

En exigeant que le lieu de sa tombe, suivant les paroles de M. Janson, « portât témoignage de son inébranlable fidélité aux convictions de toute sa vie et de son respect pour les lois de son pays d'adoption », il a, en effet, non seulement donné un grand exemple à ses concitoyens, mais encore pratiquement assuré la ruine de l'alliance contre nature un moment scellée entre les juifs et les catholiques dans la question des cimetières confessionnels. Comment, le clergé juif qui a participé aux funérailles de son éminent coreligionnaire bruxellois et qui l'a solennellement accompagné à sa dernière demeure dans le cimetière communal, pourrait-il désormais enfermer son orthodoxie dans les bornes d'un cimetière confessionnel, sans se ravaler au niveau du clergé catholique, à qui l'on reproche si justement d'avoir deux poids et deux mesures, suivant qu'il s'agit des humbles ou des puissants de ce monde?

Toutefois, si digne et si active qu'ait été la carrière politique de Bischoffsheim, quelques services éclatants qu'il ait rendus à l'administration publique, c'est avant tout dans des actes relevant de sa vie privée qu'il faut chercher le secret du deuil

Hosted by Google

public, causé par sa perte. Tous les orateurs qui lui ont dit un dernier adieu, tous les journaux qui se sont occupés de sa mort n'ont pas tari sur l'éloge de sa bienfaisance, et la montagne de couronnes qui s'est dressée sur sa tombe montre qu'il n'avait pas obligé que des ingrats. C'est que sa générosité était aussi discrète que répandue. Non seulement on peut dire que sa main gauche ignorait ce que donnait sa main droite, mais on doit ajouter qu'en général son intervention ne se bornait pas à une aumône pécuniaire. Il aimait à se faire exposer les affaires de ceux qu'il voulait tirer d'embarras et maintes fois, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, ses conseils leur furent plus utiles encore que son argent. D'autre part, il n'aimait pas à gaspiller la part des pauvres, encore moins à être pris pour dupe, — en quoi il avait cent fois raison, — et il estimait que la charité cesse où l'exploitation commence. Ainsi il lui est arrivé assez souvent de refuser un concours même minime à des entreprises de presse ou de propagande qui lui semblaient avoir uniquement pour but de mettre en relief la personnalité de leurs promoteurs ou sur la vitalité desquelles il ne pouvait se faire aucune illusion.

En revanche, pour tout ce qui lui paraissait de nature à favoriser l'amélioration intellectuelle et morale de la société, tous ceux qui ont été mêlés au mouvement du libéralisme bruxellois savent à quel point sa générosité était sans bornes. Il est impossible d'énumérer ici les œuvres et les associations qu'il a concouru à fonder et à développer dans l'agglomération bruxelloise. Rappelons seulement, pour ce qui concerne l'enseignement public, l'école professionnelle des filles à Bruxelles, l'Œuvre pour l'encouragement de l'enseignement des filles dans les communes rurales du Brabant, les deux écoles normales de Bruxelles, l'école modèle, pour la fondation de laquelle il avança 80,000 francs, etc. Lorsqu'en 1870-1871, la *Ligue de l'enseignement* organisa un enseignement à l'usage des internés français, c'est lui qui pourvut à toute la dépense. Chaque fois que le Denier des écoles eut besoin d'une somme importante pour sauver ou soutenir une école de province, c'est lui qui la fournit. On connaît la part qu'il prit à la fondation des cours pour dames, destinés à vulgariser des connaissances trop peu répandues jusqu'ici dans l'élément féminin de nos classes supérieures. Enfin, nous citerons ses contributions au développement de l'université libre, l'institution de la chaire d'arabe et de la bourse Altmeyer.

Dans ces derniers temps, nous savons de source certaine qu'il

Hosted by Google

caressait trois projets d'une grande portée : l'agrandissement des locaux de l'université libre, la fondation d'un pensionnat laïque pour filles et la création d'un hôtel — les Anglais diraient un *home* — situé au centre de la capitale, pour les institutrices de Bruxelles, qui vivent en dehors de leur famille. — Que vont devenir ces projets, maintenant qu'il n'est plus, et se trouvera-t-il quelqu'un pour recueillir cette part de sa succession? Bornons-nous à constater, pour le moment, l'acte d'insigne générosité par lequel les membres de sa famille viennent de se montrer à la hauteur de la mission qu'il s'était donnée et qu'il ne cessa de remplir jusqu'à son dernier jour.

Ce qui caractérisait, en toute chose, l'intervention de Bischoffsheim, c'est le soin qu'il mettait à la déguiser. Que de fois, pour ne pas infliger à ses obligés le sentiment de l'obligation, il dissimula ses dons sous forme de prêts, quitte si, par le plus grand des hasards, l'opération, *rara avis*, devenait fructueuse, à en reporter les intérêts sur quelque œuvre moins fortunée!

Cette modestie, qui le suivait dans tous ses actes et qui s'étendait jusqu'à sa vie privée, n'empêchait pas qu'il fût vivement apprécié dans le milieu où il vivait. D'un abord réservé, bien que d'une extrême politesse, il ne se livrait pas à la légère ; mais, lorsqu'il prenait le dé de la conversation, c'était avec une bonhomie spirituelle, que ne déparait pas un léger accent et que rehaussait souvent un sourire d'une rare finesse. D'ailleurs, sa préoccupation constante de ne pas attirer sur sa personnalité l'attention du public, ne provenait point, comme on pourrait le croire, d'une timidité exagérée. Il avait conscience de sa valeur, surtout dans les questions d'administration et de finances : tous ceux qui l'ont suivi dans les travaux du conseil communal et du Sénat, ou qui ont siégé à côté de lui dans les nombreux comités dont il fit partie, savent qu'il n'hésitait jamais, quand il jugeait le moment opportun, à émettre et à défendre, en peu de mots, des avis toujours frappés au coin du bon sens et de nature à éclairer le débat, voire à fournir la solution cherchée. Toujours au poste, ne se dérobant à aucune responsabilité, il s'abstint constamment de prendre parti dans les querelles intestines du libéralisme bruxellois, sauf par des appels individuels à l'esprit de concorde et de conciliation. D'une part, son esprit pratique et ses habitudes de modération ne lui inspiraient aucun goût pour les exagérations et les aventures politiques. D'autre part, ses immenses largesses à l'enseignement populaire lui créaient une influence considérable sur cette jeunesse vaillante et active qui, dans les

Hosted by Google

questions d'enseignement comme dans toutes les autres, marche à l'avant-garde du parti libéral. Sous ce rapport, sa disparition représente une force de moins pour l'union du libéralisme, surtout à Bruxelles.

En résumé, d'autres pourront remplir dans notre histoire un rôle plus en vue ; il est peu d'hommes qui y mériteront davantage l'estime et la gratitude de leurs concitoyens. S'il y avait dans le monde plus de J.-R. Bischoffsheim, il y aurait moins d'antisémites à l'orient de l'Europe et moins de communistes à l'occident.

GOBLET D'ALVIELLA.

LE PHYLLOXERA.

Conférence par J.-A Barral, secrétaire perpétuel de la Société nationale d'agriculture, membre de la commission supérieure du phylloxera.

La question que M. Barral a traitée à la Société d'encouragement, dans une conférence qui vient d'être publiée, présente un intérêt presque universel. Le phylloxera, ce puceron à peine visible à l'œil nu, a déjà détruit ou attaqué plus de la moitié des vignobles français, et a fait son apparition dans tous les autres pays viticoles de l'Europe : le Portugal et l'Espagne sont envahis; l'Italie, la Suisse, l'Allemagne, la Hongrie, la Crimée, la Sicile sont atteintes. Le désastre est grand pour la France, qui possédait 2 1/2 millions d'hectares consacrés à la culture de la vigne et produisant une valeur annuelle de 3 milliards de francs; c'est le cinquième de la production agricole du pays, et l'on sait que plus de la moitié du peuple français vit de l'agriculture.

C'est en 1865 et 1866 que les premiers vignobles furent attaqués dans les départements du Gard et de Vaucluse, mais ce n'est qu'en 1868 que l'on reconnut les causes du mal, et il a fallu plusieurs années de patientes études pour arriver à connaître les mœurs du terrible insecte et découvrir les moyens de le combattre.

Le *phylloxera vastatrix* est originaire d'Amérique et a été apporté en Europe par des vignes du nouveau monde; il se

Hosted by Google

reproduit avec une très grande rapidité ; on a calculé que les individus issus en une saison d'un millier d'œufs, couvriraient une surface d'un hectare si on les serrait les uns contre les autres, bien que chaque insecte ne mesure que quelques dixièmes de millimètre de longueur.

Il y a deux espèces de phylloxeras : les uns vivent sous terre et s'attaquent aux racines de la vigne au moyen de suçoirs en forme de lances, ce qui détermine le dépérissement et la mort de la plante ; les autres, qui paraissent moins nuisibles, s'établissent sur les feuilles et y produisent des galles par leurs piqûres ; les uns et les autres forment des colonies exclusivement composées de femelles aptères ou sans ailes, qui ne pondent que des œufs femelles et se reproduisent, pendant un grand nombre de générations, sans intervention du mâle. Quelques femelles subissent une mue spéciale, qui les transforme en nymphe, puis en insecte ailé, lequel peut se transporter à une distance plus ou moins considérable. Cet insecte ailé dépose sur les rameaux de la vigne des œufs de deux espèces, les uns mâles, les autres femelles ; l'insecte mâle meurt immédiatement après l'acte de la génération, et le produit de cette fécondation est l'œuf d'hiver qui est pondu à l'automne, sur les sarments ou le bois de la vigne, et éclôt le plus souvent au printemps. On penche à croire que le phylloxera sortant de l'œuf d'hiver descend vers les racines ou monte sur les sarments, et va régénérer les colonies souterraines ou aériennes, dont la fécondité n'est probablement pas indéfinie. Si l'observation confirme cette hypothèse, il suffirait, pour être maître du fléau, de détruire tous les œufs d'hiver dont la vitalité a été régénérée par l'intervention du mâle, ce qui, vu leur nombre relativement petit, serait beaucoup plus facile que d'exterminer les myriades d'insectes des racines.

L'action du phylloxera ne se manifeste pas immédiatement ; ce n'est qu'à partir de la seconde année que le dépérissement commence à être sensible et il faut de trois à cinq ans pour que la destruction de la vigne soit complète.

Le phylloxera paraît avoir été apporté d'Amérique en deux ou trois points différents du territoire français ; en 1865, le mal apparaît à Roquemaure, dans le Gard ; en 1867, dans le Bordelais, près de la Garonne, et dans les Charentes près de Cognac ; à partir de ces centres, le fléau gagne de proche en proche, comme une tache d'huile ; chaque été, les essaimages reculent les limites du territoire attaqué ; la tache du Sud-Est ne tarde pas à couvrir

Hosted by Google

le littoral de la Méditerranée, des Alpes aux Pyrénées et le bassin du Rhône jusqu'au delà de Lyon; elle remonte la Saône jusqu'en Bourgogne et la présence du chylloscera vient même d'être signalée en Champagne; la tache du Sud-Ouest s'étend, d'une part, jusque dans le Loiret, d'autre part, jusqu'aux Pyrénées, et a rejoint depuis 1879 la tache du Sud-Est. Les cartes officielles de l'invasion phylloxérique nous permettent de suivre les progrès du mal jusqu'à la fin de 1881. La teinte noire, réservée aux arrondissements complètement envahis, couvre aujourd'hui les départments des Charentes, de la Dordogne, du Lot-et-Garonne, de la Gironde, c'est-à-dire la partie la plus productive du bassin de la Garonne, et, d'autre part, un triangle ayant pour sommet Lyon, ou plutôt Mâcon, et pour base, le littoral de la Méditerranée, depuis Béziers jusqu'aux environs de Nice.

Les teintes grises plus ou moins foncées, représentant les arrondissements plus ou moins attaqués mais non détruits, couvrent presque tous les autres départements des bassins de la Garonne et du Rhône, depuis les Alpes jusqu'aux Pyrénées, ainsi que plusieurs départements du bassin de la Loire. La production des vins français a été réduite de moitié, et de vastes régions, autrefois riches et prospères, sont aujourd'hui complètement ruinées.

Cette situation est-elle sans remède? Sommes-nous condamnés, dans un avenir plus ou moins éloigné, à ne plus boire de vin? Ou bien, y a-t-il lieu d'espérer que l'énergie humaine, aidée de la science, viendra à bout du microscopique insecte contre lequel elle a engagé la lutte? Il est nécessaire, pour répondre à ces questions, de connaître les armes employées pour combattre le fléau; il y a lieu de distinguer les moyens de défense empruntés à la nature, ceux fournis par la science, enfin les procédés de reconstitution des vignes détruites.

L'observation a montré que les vignes plantées dans certains sables, résistent à l'action du phylloxera; c'est dans les dunes d'Aigues-Mortes, près de l'embouchure du Rhône, que cette constatation a été faite : ces dunes, autrefois arides, sont aujourd'hui couvertes de vignobles florissants dont l'hectare vaut 5 ou 6,000 francs; plus récemment, des plantations ont été faites dans les Landes, et l'on saura bientôt si les sables de la Gascogne jouissent de la même immunité; il faut ajouter que l'application de ce moyen est forcément limitée à des régions peu étendues.

Hosted by Google

Un remède d'une application moins restreinte a été découvert par un agriculteur du Gard ; celui-ci reconnut que le phylloxera est tué par une immersion dans l'eau, prolongée pendant quarante à quarante-cinq jours ; et il prit le parti d'inonder, à l'automne, une vigne qui était presque morte ; après avoir répété ce traitement pendant trois ou quatre ans, en y joignant des fumures appropriées, il est arrivé à produire deux fois plus de vin qu'avant l'invasion du phylloxera. La submersion se fait souvent avec l'aide de pompes à vapeur et revient ordinairement à 100 ou 150 francs par hectare ; ce système est appliqué à plusieurs milliers d'hectares, mais son emploi est limité aux pays de plaine ; la construction du canal dérivé du Rhône permettra d'étendre ce mode de traitement à une grande partie de la vallée arrosée par ce fleuve.

Pour les terrains montagneux ou en pente, pour lesquels la submersion ne peut convenir, on a la ressource des insecticides ; jusqu'ici, on n'en a découvert qu'un seul qui soit efficace ; c'est le sulfure de carbone, employé soit isolé, soit à l'état de combinaison. Le sulfure de carbone est un liquide toxique très volatil, donnant des vapeurs lourdes, qui asphyxient le phylloxera. On l'injecte dans la terre, à une certaine profondeur, au moyen d'une espèce de seringue que l'on enfonce près des pieds de vigne. Dans les terrains trop pierreux ou trop compactes, la diffusion des vapeurs se fait mal ; dans ce cas, il est préférable d'employer du sulfo-carbonate de potassium en dissolution dans l'eau. Cette solution répandue sur le sol pénètre dans la terre, et ne tarde pas à se décomposer sous l'action de l'acide carbonique ; il se produit du carbonate de potasse qui est un fertilisant précieux, et le sulfure de carbone est mis en liberté. Une société s'est formée en 1878 pour l'exploitation du procédé par le sulfo-carbonate, et s'est outillée pour effectuer les arrosages mécaniquement et sur une grande échelle.

L'année passée, le traitement par le sulfure de carbone a été administré à plus de 11,000 hectares, et celui par le sulfo-carbonate à plus de 2,000. Ces traitements, dont la fumure est le complément indispensable, sont nécessairement assez coûteux ; aussi le gouvernement francais a-t-il décidé par une loi, votée en 1879, de donner des subsides aux syndicats de propriétaires organisés pour combattre le phylloxera, ce qui a eu pour effet d'augmenter le nombre de ces utiles associations.

L'attention s'est également portée sur la destruction de l'œuf

Hosted by Google

d'hiver, qui éclôt au printemps et qui paraît avoir pour rôle de fournir de nouvelles générations, venant réveiller la fécondité des colonies souterraines aptères, qui s'éteindraient peu à peu sans son intervention. L'écorçage, le badigeonnage et le flambage des pieds de vigne, pratiqués à la fin de l'hiver, ont pour effet de détruire l'œuf d'hiver; c'est peut-être là un des remèdes les plus efficaces, dont la généralisation serait fort à souhaiter.

Les ressources qui viennent d'être indiquées. permettent de défendre les vignes atteintes, si l'on s'y prend à temps, mais ne donnent pas le moyen de ressusciter les vignes sur les 500,000 hectares où elles ont déjà disparu. Dans ce but, on a eu l'idée d'aller chercher des vignes en Amérique, ou plusieurs variétés atteignent une vigoureuse végétation, bien que le phylloxera y soit indigène. Certaines de ces vignes plantées en France, au milieu des districts infestés, ont prospéré, et l'observation au microscope a montré, que leur immunité est due à la constitution robuste de leurs racines ; les racines des vignes françaises ont un tissu mou et spongieux, tandis que celles des vignes américaines se lignifient plus rapidement et ont un tissu beaucoup moins perméable, que le phylloxera ne peut attaquer que superficiellement.

Les vignes américaines donnent un vin très foncé, recherché comme teinture par les marchands de vin fabriqué; il est vrai qu'il est détestable, mais ce défaut originel paraît pouvoir se corriger par la greffe; on constitue ainsi un cépage mixte, dont les racines résistent au phylloxera et dont la tête donne du vin français.

Le problème à résoudre était complexe et difficile, et il a fallu plus de dix années d'efforts pour arriver aux résultats qui viennent d'être passés en revue. La lutte ne fait que commencer et jusqu'ici on n'est pas encore arrivé à enrayer les progrès du mal; les quelques milliers d'hectares soumis aux divers traitements sont peu de chose, à côté de plus d'un million d'hectares détruits ou envahis. Cependant M. Barral qui, certes, est compétent, ne paraît pas douter de la victoire ; il est convaincu qu'elle est assurée pour ceux qui lutteront avec énergie; la reconstitution des vignes détruites s'opère rapidement, et, partout où le mal apparaît, on peut le combattre avec succès. Nous pensons cependant qu'il en résultera une diminution de la culture de la vigne; à moins qu'on ne découvre des remèdes plus économiques, les

Hosted by Google

vignobles d'un faible rapport paraissent condamnés à disparaître.

P. TRASENSTER.

LA CROIX-ROUGE, par Gustave Moynier.

Voici un excellent livre, consacré à faire mieux connaître l'une des plus belles œuvres humanitaires de notre temps. Il est écrit par celui-là même qui a, plus que tout autre, qualité pour en bien parler, M. Gustave Moynier. Personne n'ignore que la *Croix-Rouge* va porter secours aux blessés, sur les champs de bataille; mais qui connaît l'histoire de cette admirable institution, son importance actuelle et l'étendue des services qu'elle a déjà rendus? Pour s'en faire une idée exacte, il faut lire le livre de M. Moynier. Ceux qui l'auront pris en mains ne le déposeront pas sans se sentir meilleurs et comme rassérénés.

Ces millions d'hommes qu'on arme les uns contre les autres et ces préparatifs qu'on fait de toutes parts, en Europe, en vue et parfois avec le désir de luttes prochaines offrent un spectacle tellement abominable, que l'habitude seule peut le faire supporter; mais, au milieu de cette manifestation barbare des hostilités de races, de dynasties et de nations apparaît l'œuvre de la *Croix-Rouge*, qui prouve qu'au fond des cœurs le sentiment de la solidarité humaine fait, malgré tout, des progrès.

La façon dont est née la *Croix-Rouge* est touchante et merveilleuse. Elle montre ce que peut à notre époque un bon livre et une bonne idée.

En 1859, M. Henri Dunant retrace, dans *Un souvenir de Solferino*, les horreurs qu'il a vues sur le champ de bataille; il signale l'insuffisance du service officiel des ambulances et il demande que des sociétés se constituent librement, pour apporter des secours aux blessés. L'idée est accueillie et acceptée au sein de la *Société génevoise d'utilité publique*. Une commission est formée pour étudier les moyens d'arriver à réaliser le projet de M. Dunant. Elle est composée d'hommes dévoués au bien : le général suisse Dufour, le Dr Louis Appia, Maunoir, Henri Dunant et le président de la société, Gustave Moynier. La commission propose la réunion d'une conférence internationale.

Les gouvernements furent invités à s'y faire représenter et, en effet, quatorze États y envoyèrent des délégués. Les décisions

Hosted by Google

prises par cette conférence forment, encore aujourd'hui, la base commune de toutes les associations de la Croix-Rouge. Il fut décidé qu'une association nationale autonome serait formée dans chaque pays et qu'elle tâcherait d'entrer en relations intimes avec son gouvernement. La charité, au lieu d'intervenir tardivement et d'une façon insuffisante, préparerait, en temps de paix, tous ses moyens d'action.

Ces résolutions amenèrent des résultats tout à fait inespérés et vraiment extraordinaires. Aujourd'hui, il existe des sociétés de la Croix-Rouge dans trente-sept États d'Europe et d'Amérique, c'est-à-dire dans presque tous les pays civilisés. C'est là un fait admirable. Malheureusement, ces sociétés ne sont point reliées entre elles. Ainsi que le montre M. Moynier, il y aurait une grande utilité à établir entre elles un lien fédéral. Ce serait comme l'image anticipée des États-Unis d'Europe et de la grande Confédération des États civilisés.

Au moment où l'on s'occupe d'ouvrir des champs nouveaux à l'initiative intelligente et dévouée des femmes, il n'est pas superflu de noter que l'un des points les plus intéressants de l'organisation de la Croix-Rouge est la participation de l'élément féminin à cette œuvre. « La coopération des deux sexes, dit M. Moynier, est indispensable pour son complet épanouissement, et personne n'accusera les femmes de sortir de leur rôle naturel en s'y vouant. Il y a là, pour elles, comme une vocation à laquelle on pourrait les dire prédestinées en vertu d'aptitudes précieuses qu'elles possèdent. Ne sont-elles pas supérieures aux hommes auprès du lit des malades et des moribonds, par plus de douceur, plus de courage moral et plus de résistance à la fatigue des veilles? La propreté ne leur est-elle pas plus habituelle, et ne sont-elles pas plus habiles à tenir aux malheureux un langage consolateur! Ne sait-on pas que leur seule présence dans une salle d'hôpital est un frein puissant à la grossièreté des manières et des paroles? Il y a, d'ailleurs, dans la préparation des moyens de secours, des travaux qui sont du ressort particulier de la femme et pour lesquels on ne saurait se passer d'elle. »

C'est l'œuvre de la Croix-Rouge qui provoqua la fameuse convention de Genève qui, successivement signée par tous les États civilisés, garantit le respect des ambulances, des médecins, des infirmiers, en un mot, de tout ce qui est destiné à diminuer les maux de la guerre. Comme l'a dit parfaitement M. Cauchy à

Hosted by Google

l'Institut de France, « il y a quelque chose de plus important encore que les actes émanés de la conférence de Genève : c'est la réunion même de ce congrès ; c'est ce mémorable exemple donné au monde de la facilité avec laquelle des plénipotentiaires délégués par toutes les puissances de l'Europe et par la grande Union américaine s'assemblent à l'appel d'un faible État neutre, pour travailler en commun à l'adoucissement des maux de la guerre et à la réforme du droit des gens; non pas à l'une de ces réformes autour desquelles les passions s'agitent, les intérêts se soulèvent, le bruit se fait, mais à une réforme qui n'a pour mobile que le noble sentiment de l'humanité, pour satisfaction que la conscience du devoir accompli, des infortunes soulagées, d'un pas fait en avant dans le domaine de la charité ».

Trente-trois États, dont M. Moynier nous donne la liste, ont adhéré à la convention de Genève. C'est évidemment cette convention qui a inspiré à l'empereur de Russie l'idée si philanthropique de provoquer la réunion à Bruxelles (1876) d'une conférence pour régler les droits et les devoirs des belligérants, afin de limiter, dans la mesure du possible, les maux qui résultent de la guerre.

M. Moynier résume en une page touchante les conclusions de son beau livre :

« Il n'y a plus de bataille, si acharnée soit-elle, où une barrière ne soit mise à l'entraînement des combattants. Sur le lieu même où les armées en viennent aux mains et où la guerre déploie toutes ses horreurs, des places privilégiées, reconnaissables au drapeau sacré que l'on y fait flotter, servent de refuges aux victimes de la lutte et les abritent contre un surcroît de souffrance ou de cruauté. Il y a là, comme on l'a fort bien dit, une sorte de domaine à part, un terrain neutre, celui de la charité, enclavé pour ainsi dire dans celui de l'inimitié et de la violence. Et dans ces asiles, qui trouve-t-on? Des « secoureurs » revêtus de l'uniforme militaire, sans doute, mais aussi des volontaires civils, hommes et femmes, que personne n'obligeait à venir ainsi au-devant de grands dangers et que l'espoir d'apporter quelque soulagement à leur prochain y a seul attirés. Mais il y a plus encore. Ce n'est pas seulement des blessés amis que l'on y prend soin, les ennemis hors de combat y sont aussi reçus à bras ouverts. Enfin, ces individus, qui ont tout quitté pour obéir à une ardente compassion, d'où viennent-ils? Se sont-ils recrutés exclusivement parmi les compatriotes des infortunés qu'ils

Hosted by Google

assistent, parmi ceux que des liens étroits devaient porter naturellement à s'intéresser à leur sort? Non. C'est le monde civilisé tout entier qui a fourni son contingent à cette phalange de héros. »

Le livre tout entier de M. Moynier est à lire et à relire. Ce philanthrope y parle de cette admirable œuvre de philanthropie en des termes qui ne laisseront personne indifférent : elles confirmeront la haute estime que l'Europe et l'Amérique ont vouée à l'auteur.

ÉMILE DE LAVELEYE.

Hosted by Google

LA CAPACITÉ POLITIQUE

ET LES CATÉGORIES SOCIALES

Dans notre pays, en fait mieux encore qu'en théorie, le corps électoral est le maître souverain. Par ses mandataires directs et nommés sous condition, il frappe les impôts, change les lois, établit l'ordre qu'il juge bon ou simplement avantageux. Rien dans la société ou dans l'État n'est placé en dehors de ses atteintes. Le Roi, à la vérité, peut lui résister dans les cas extrêmes, et comme la Constitution dit que les pouvoirs émanent de la nation, elle paraît vouloir rappeler aux censitaires qu'ils ne doivent agir qu'avec l'assentiment du peuple. Mais l'intervention royale, en cinquante ans, ne s'est guère montrée que pour s'en remettre au corps électoral du soin de trancher les difficultés, et dans toutes nos crises politiques jusqu'ici, le peuple s'est effacé devant les électeurs et a accepté leur verdict. On peut donc affirmer aujourd'hui que nos cent mille censitaires de Belgique tiennent en leurs mains l'autorité entière. Qu'ils aient une volonté persistante, et tout cèdera à leur pression légale. Ils n'ont pas en un demi-siècle abusé de leur force ; c'est là probablement le secret de la confiance qu'ils ont conquise et qu'ils ont gardée. Mais quand ils exercent leur action même avec quelque énergie, toute opposition est bientôt réduite à néant. La loi scolaire en a fourni un exemple. Une majorité seulement des censitaires l'a fait voter par ses représentants, la minorité a vainement en-

Hosted by Google

fiévré l'opinion; aidée d'une organisation puissante, celle du clergé, appuyée de la masse catholique de la population, elle a vainement cherché à réagir. Il a suffi que la majorité des censitaires confirmât le pouvoir aux mains des auteurs de la réforme, pour que celle-ci puisse être considérée comme acquise sans retour. La minorité catholique reprendrait demain le gouvernement, qu'elle n'oserait pas, au moins franchement, rapporter la loi scolaire. Car c'est encore un mérite de notre corps électoral que, législativement, les réactions des majorités du jour contre celles de la veille ont été presque nulles. J'y vois, en somme, une preuve du respect que le pays officiel a pour lui-même, puisque ses divisions, si profondes qu'elles fussent, n'ont jamais été jusqu'à remettre en question ce qu'antérieurement ceux de ses éléments qui occupaient le pouvoir avaient régulièrement accompli. Il y a eu sans doute des soubresauts de l'opinion à propos de projets en voie d'exécution, et qui ont été emportés dans la bourrasque; mais toute loi sanctionnée et définitive a toujours réussi à s'imposer et à user la résistance. Notre législation et l'exercice même du pouvoir ont gagné à cette pratique constante une continuité qui est une des causes principales de leur ascendant. Les changements brusques, les oscillations énormes que les institutions et les lois ont subies en d'autres pays, nos voisins, montrent assez que notre corps de censitaires, pour rester aussi fidèle à lui-même et aussi logique dans son action, a dû posséder un sens politique indéniable. Il est resté le maître de nos destinées pendant le demi-siècle le plus troublé que l'Europe ait connu; et aucune liberté publique n'a été compromise; nos institutions sont debout, plus fortes et plus incontestées qu'au premier jour. Et ce qu'il a fait, il l'a fait par lui-même, puisqu'il n'a eu d'autres guides que les hommes sortis de son propre sein. Constitué tout d'une pièce, au lendemain même de la révolution, sans qu'aucune autorité traditionnelle fût là pour le contenir et le diriger, il a dû trouver dans son bon sens naturel l'unique critérium de ses actes; et non seulement il a gouverné le pays, mais il s'est émancipé lui-

Hosted by Google

même. Aujourd'hui le corps censitaire belge est, dans les villes tout au moins, pénétré d'idées aussi élevées et aussi généreuses que celles qui peuvent avoir cours chez n'importe quel autre peuple, quelle qu'y soit l'étendue du droit de suffrage. Le long travail qu'ont fait sur elles-mêmes plusieurs générations d'électeurs rend aujourd'hui le corps électoral ouvert à toutes les idées, même à celles qui paraissent le plus directement contraires à ses intérêts étroits.

Ce sont là, me semble-t-il, des preuves incontestables de capacité politique. La politique, en effet, est l'art de diriger le pays et de se diriger soi-même à travers les situations changeantes qu'apportent les hommes et les événements, de façon à avancer vers le but entrevu, tout en conservant l'intégrité de ses forces et en les augmentant si c'est possible. C'est un instinct bien plus que ce que nous appelons une science, ou plutôt c'est un instinct formé, comme la science elle-même, de réflexion constante, d'observation continue, de prudence et de hardiesse; ne concluant pas au delà des prémisses, mais sachant tirer des circonstances tout ce qu'elles contiennent; s'appuyant de la conquête de la veille pour assurer celle du lendemain, mais ne risquant pas de compromettre ce qui est acquis pour courir à la conquête de l'impossible; science intime, presque innée chez certaines races et chez certains hommes, et à laquelle aucune science apprise ne supplée. A l'origine de toutes les grandes formations politiques et sociales, cet instinct se retrouve; et là où il existe, quelque chose sera fondé qui durera; là où il fait défaut, les forces les plus considérables ne seront que des éléments de perturbation, dangereux à ce qui les entoure et à eux-mêmes. Ignorance, instruction, mots vides en politique. Des rois qui ont fait la monarchie en Europe, la plupart ne savaient pas lire, et elle dure encore. L'Église a été formée par une suite ininterrompue d'hommes, quelques-uns doués de génie, mais le grand nombre fort étrangers à toute science. Sans doute, notre époque n'est pas comparable aux temps barbares et, pour se retrouver au milieu des idées, des

Hosted by Google

intérêts et des événements d'aujourd'hui, il faut des notions et des vues que d'autres siècles ne pouvaient connaître. Mais qui en dressera la liste et qui en donnera la formule? C'est immense ou ce n'est rien ; c'est l'encyclopédie ou c'est le bon sens élémentaire de l'homme qui a le sentiment du temps où il vit. Comment s'acquiert ce sentiment? Par le contact, par l'échange de vues, d'aspirations, avec d'autres hommes qui ont les intérêts, les idées, les craintes et les espérances de notre siècle et du milieu où nous vivons. Cette faculté de comprendre la situation générale et d'en deviner les exigences et les nécessités est donc bien plutôt une résultante des influences que l'on subit et un produit naturel du milieu où l'on vit, qu'elle n'est le résultat d'une étude particulière ; ce sens profond du possible et de l'impossible, en quoi se résume la politique, est donc une expression de la collectivité bien plus qu'elle n'est une notion personnelle ; elle tient aux circonstances ambiantes, au centre où l'on pense, bien plus qu'à une culture systématique et distincte. Individuellement en politique personne ne peut rien, je dirai même ne sait rien ; on ne peut et l'on ne sait que par le rapport et le rapport constant qui s'établit entre chacun de nous et les courants d'idées et d'intérêts qui nous enveloppent : c'est avec eux, par eux et pour eux qu'il faut agir, les yeux fixés vers un but aussi élevé qu'on le voudra, mais baignant jusqu'au cou dans le milieu social, et participant par on ne sait quelle affinité mystérieuse à ses mouvements les plus puissants comme les plus secrets ; non, certes, pour y obéir passivement, mais pour y démêler les tendances sérieuses des agitations factices et les directions décisives des fluctuations d'un jour. Car même la puissance et l'universalité d'une opinion n'est pas une indication suffisante de son excellence. Une société est un organisme, et il faut savoir combattre les fièvres qui détruiraient l'organisme, dussent-elles envahir de la tête aux pieds le corps social et ne lui laisser plus la conscience de lui-même.

S'il en était ainsi, si le sens politique était l'intuition même des nécessités et la conscience des intérêts permanents

Hosted by Google

ainsi que des destinées supérieures de la nation, certes, un peuple qui aurait trouvé en lui-même toute une classe d'hommes à laquelle il aurait confié sa fortune, et qui, après un long espace de temps, n'aurait à reprocher à ce corps gouvernant aucune faute grave de nature à compromettre sa liberté et sa prospérité, ce peuple n'aurait pas le droit quelque jour, de condamner un pareil corps comme incapable. Il pourrait mettre en question sa domination et sa responsabilité sous d'autres rapports, mais non sous celui de la capacité politique.

II

La raison sérieuse qu'on aurait à faire valoir contre la prépondérance de cette classe unique, c'est que d'autres éléments dans la nation, ou mieux la nation tout entière se sentirait en mesure de se suffire et de gouverner ses intérêts, et refuserait désormais de supporter une tutelle, qui n'est, à la vérité, acceptable que si elle est nécessaire. Sans aucun doute, quelques services que rende une tutelle, elle n'est légitime que jusqu'au jour où le pupille peut devenir son propre maître; et si la grande masse du peuple en Belgique se sent aujourd'hui capable d'exercer directement et par lui-même sa souveraineté, il est juste qu'il la revendique. Il est donc naturel, comme la souveraineté se manifeste par la nomination des mandataires, que le peuple entende prendre part à ces désignations, qu'il réclame le droit de suffrage électoral. L'idée la plus simple qui vienne à tout le monde est, en effet, que celui qui participe au droit de suffrage prend sa part de la souveraineté, et que ce serait faire de notre régime bourgeois une démocratie effective que d'appeler la masse du peuple au scrutin.

Les choses ne sont pas aussi simples. L'attribution du droit politique ne confère point la souveraineté réelle. Déplacer le droit, ce n'est point par là même déplacer l'autorité. Il se peut que l'ancienne soit perdue, mais qu'aucune autorité nouvelle ne soit acquise; il se peut aussi qu'elle reste en fait

Hosted by Google

où elle était et que son extension apparente ne soit qu'un trompe-l'œil et un mensonge. Double danger : dans le premier cas, la société même, n'ayant plus de direction acceptée, menace de périr ; dans l'autre, le mensonge dans les lois jette la perturbation dans les faits, et une nation, à se tromper elle-même, devient son pire ennemi. L'autorité réelle est de formation historique et positive ; elle se fait elle-même, spontanément, comme toutes les forces naturelles, et quand elle se montre, il est impossible de la nier. Elle s'impose, et n'a même pas d'autre moyen de se faire reconnaître, parce qu'elle est l'autorité.

Dans chacun des pays voisins, on peut en suivre la filiation à travers les temps. La démocratie en France est aussi vieille que la France elle-même. Elle a pendant de longs siècles trouvé son expression, son symbole et son bras dans la royauté toujours en guerre avec les seigneurs comme avec les bourgeois, et lorsqu'en 1793 la royauté est tombée, la démocratie est apparue dans son unité et dans sa force accomplie, sans aucun contrepoids possible. Il a fallu les terribles saignées du premier Empire pour l'affaiblir au point de se laisser dominer un temps, par les nobles d'abord, par les bourgeois ensuite ; mais pas un jour elle n'a abandonné la revendication de ses droits et quand elle s'est sentie restaurée, elle s'est remise en possession d'elle-même. Le suffrage universel a été la forme spontanée de sa souveraineté. Nul ne le lui a octroyé. Elle l'a pris comme Achille prend ses armes : de droit naturel.

De même en Allemagne. M. de Bismarck, qui a rendu le suffrage universel au peuple allemand en même temps qu'il constituait l'Empire, disait le 17 septembre 1878, dans la discussion sur l'agitation socialiste, au *Reichstag* allemand : « Jamais, en aucune circonstance, je n'aurais pu songer à l'*octroi* du suffrage universel. Une idée aussi excessive ne m'est jamais venue à l'esprit. J'ai accepté le suffrage universel, non sans quelque résistance, comme une tradition du Parlement de Francfort. Dans les luttes *allemandes* avec les adversaires de l'Empire, cette carte-là avait été jouée et nous

Hosted by Google

l'avons trouvée comme un legs trouvé sur la table... Il ne me paraît ni meilleur ni pire qu'un autre mode électoral. » M. de Bismarck, reprenant, pour la faire entrer dans les faits, l'idée démocratique telle qu'elle était sortie de la Révolution de 1848, l'acceptait avec son couronnement, l'empire, mais aussi avec sa base, le suffrage universel. Ce grand politique ne transige jamais avec la vérité des choses. Il ne fait qu'accoucher la réalité avec une puissance d'objectivité et de compréhension qui peut-être n'a jamais été égalée. C'est pour cela que cet Empire allemand, qu'il a fondé, semble avoir déjà la solidité d'un établissement séculaire.

Aux États-Unis, le suffrage universel et la démocratie sont congénères à la création même de l'état nouveau et pour ainsi dire consubstantiels au peuple américain. L'aggrégation d'individus et de groupes allant en un siècle jusqu'à former cette masse immense de tant de millions d'hommes s'est faite toujours sur le pied de la liberté et de l'égalité politiques. La démocratie américaine n'a connu qu'une seule crise, née du développement dans les pays esclavagistes d'un principe opposé à la souveraineté démocratique. Il a fallu par la force extirper le principe esclavagiste. Et c'est à quoi le peuple américain s'est résolu virilement, quoi qu'il dût en coûter.

Le suffrage populaire et la démocratie sont donc intrinsèques à ces grands peuples. Il ne s'agit pas de savoir s'ils y produisent des résultats bons ou mauvais pour qu'en conséquence telle autre nation accepte ou répudie le suffrage universel. Il les ferait périr, qu'ils ne s'en débarrasseraient plus, comme il faut que je vive avec la constitution lymphatique ou sanguine que j'avais en naissant ; le régime peut la modifier quelque peu, je pourrai m'en applaudir ou m'en plaindre suivant les circonstances ; mais chacun meurt des causes qui l'ont fait vivre, et les peuples démocratiques périssent des excès de la démocratie comme les aristocratiques des excès contraires. Certaines époques sont plus favorables à l'un ou à l'autre tempérament. Un temps comme le nôtre, où les intérêts particuliers prennent une place si énorme, n'est pas

Hosted by Google

un temps propice aux démocraties et peut y provoquer des crises et des périls particulièrement graves. Ainsi le système économique moderne met pour ainsi dire en état de révolution permanente les peuples démocratiques de l'Europe. On peut même dire que c'est en opposition avec le régime économique qu'ils ont senti d'autant plus énergiquement le besoin d'affirmer leur sentiment égalitaire par l'adoption du suffrage universel. Au fond, ils n'ont fait qu'accentuer les contradictions, compliquer les difficultés : d'où, par exemple en France, cet étrange phénomène des ouvriers rejetés dans l'intransigeance et le nihilisme, sous le régime égalitaire de la République. Mais qu'importe : les temps passent et le tempérament reste. La France se dévorera elle-même plutôt que de cesser d'être démocratique. Mais dût-elle trouver à son régime le plus haut point de prospérité et de force, son exemple serait perdu par d'autres nations d'un autre tempérament qu'elle.

Ainsi, peut-on croire que l'Angleterre, avec le développement historique qu'on lui connaît, arrivera jamais à la conception unitaire et simpliste de la France ? L'Angleterre s'est faite par la formation successive de classes qui chacune ont revêtu non seulement une physionomie sociale particulière, mais ont trouvé une formule politique distincte. Et chacune des formations postérieures a respecté les précédentes et cherché à vivre à côté d'elles d'une vie propre, sans envier, sans contester leur place au soleil. La noblesse et la grande propriété terrienne se sont concrétées en un groupe qui a sa représentation politique dans la Chambre des lords. A mesure que la bourgeoisie, petits propriétaires, commerçants, industriels, s'est développée, avec elle a grandi la Chambre des communes comme l'expression de sa part d'ingérence dans les affaires de l'État. Et aujourd'hui les salariés industriels et même agricoles, au lieu de contester les droits des bourgeois et des lords, se constituent eux-mêmes en groupes indépendants dans les *Trades-Unions*, embryon d'une troisième Chambre, représentation nouvelle, en fait déjà reconnue par les pouvoirs publics, avec lesquels elle

Hosted by Google

traite sur les besoins ouvriers, et qui n'a qu'à durer pour devenir l'organe officiel des intérêts populaires.

Où donc sont l'autorité, la souveraineté? Elles sont où l'histoire et l'évolution normale d'un peuple la placent. En France, sous Louis-Philippe, la souveraineté n'était pas dans la bourgeoisie, qui ne gouvernait que l'arme au bras et sous la menace constante d'une révolution populaire qui a fini par éclater. De même en Angleterre, ce n'est que transitoirement que Cromwell a réussi à faire camper sa démocratie militaire. Lui mort, l'Angleterre a repris sa pente naturelle. Aussi, lorsqu'en Belgique nous avons à nous demander qui doit exercer la souveraineté politique, nous n'avons pas à chercher en principe à qui elle pourrait être attribuée et qui nous jugerions digne d'en être investi ; nous avons à connaître où l'autorité morale et sociale s'est constituée chez nous historiquement et naturellement, pour en inférer ensuite à qui elle doit nécessairement appartenir au point de vue politique.

III

Il existe en Europe deux pays, bien éloignés l'un de l'autre, mais qui, malgré leur séparation, paraissent unis de par les siècles et des destinées communes : c'est l'Italie et la Belgique. La religion, la philosophie, le goût des arts, les mœurs libres, les dispositions industrielles et commerciales, la tendance naturelle des populations à se grouper en associations, en ligues, en communes; des courants d'opinion presque identiques; l'horreur de la discipline et du niveau, en font comme deux peuples jumeaux qui, sous des cieux différents, rappellent une même origine et depuis le moyen âge se sont épanouis ensemble. Ils ont subi, en même temps, de longs siècles d'oppression; maintenant ils renaissent ensemble à la vie. Ils ont à redouter trois grands dangers communs, la Papauté, l'Allemagne et la France, et ils respirent quand ces trois grandes forces sont divisées, et qu'ayant à s'observer mutuellement, elles oublient de martyriser la pacifique Italie et la paisible Belgique ; mais nulle part la vitalité n'est plus

Hosted by Google

grande que chez ces deux races, d'un sang si prodigieux qu'il peuple le monde entier des arts. Et, après des périodes d'anéantissement, il suffit d'un rayon de liberté pour faire reverdir sur la souche antique un nouveau printemps. Le splendide, le gigantesque épanouissement communal, la renaissance artistique sont nos gloires mutuelles dans le passé; la guerre à l'Église, la liberté économique, un régime de discussion sont nos caractères semblables dans le présent : il ne semble pas qu'il y ait un signe un peu marquant qui ne se trouve également indiqué chez les deux peuples ; jusqu'à nos villes, d'un pittoresque si particulier, et qui contraste avec tout ce que l'on voit dans le reste de l'Europe. La parenté s'accuse jusque dans les apparences matérielles.

Pourquoi ces destinées communes, ces ressemblances si profondes? Parce que, depuis l'origine des temps modernes, les deux peuples se sont incarnés en une classe particulière qui a poussé au plus haut degré leurs qualités et leurs défauts propres et qui n'existe avec la même puissance d'expression chez aucune autre nation du monde : cette classe est la bourgeoisie. Disons les choses comme elles sont : en Italie et en Belgique, la bourgeoisie a tout absorbé, elle a tout fait, elle est tout. Chez les deux nations, elle a détruit la noblesse, écarté le paysan, soumis le peuple; les formes gouvernementales n'ont été que les figures de sa domination, aussi bien les communes du moyen âge que la monarchie parlementaire d'aujourd'hui ; toujours en lutte avec l'Église, parce que l'Église essaie de coaliser contre elle l'aristocrate et le paysan, elle ne s'est jamais fait battre et a conservé intacte la liberté de son esprit positif et sceptique. Elle accepte l'appui de l'ouvrier contre ses ennemis séculaires, mais à la condition que l'ouvrier lui-même reconnaîtra sa suprématie. Les grandes nations militaires ont eu facilement raison d'elle, chaque fois qu'elle a confié sa défense à des princes, à des soldats, à des armées organisées sur le patron adopté par ces nations militaires elles-mêmes, *jamais* quand les bourgeoisies se sont mises en tête de s'armer et de veiller à leur propre sécurité; car la race en est tenace, énergique, indomptable, et plus

Hosted by Google

encore en Belgique qu'en Italie où les mœurs sont plus faciles et les tempéraments moins robustes. Dans nos vieilles communes belges, les gros bourgeois, les petits bourgeois se sont entre-combattus et ont fini par se détruire les uns les autres; sous les gouvernements espagnol, autrichien, français, hollandais, nos bourgeois se sont renfermés en eux-mêmes, se sont contentés de gérer leur maison, leur corporation, leur commune, étrangers aux affaires générales qui se traitaient au-dessus de leurs têtes; et lorsqu'en 1830, nous avons fait notre révolution, nos bourgeois avaient conservé leur caractère, leurs mœurs, leur tournure d'esprit et leurs allures, comme si jamais un étranger n'avait mis le pied en Belgique. Ainsi, sont-ils entrés de plain pied dans la politique avec leur esprit moderé, réfléchi, patient, et aussi, ajoutons-le, étroit et exclusif, administrant les affaires publiques en bons pères de famille, mais en pères qui veulent être des maîtres, et d'une famille qu'ils restreignent trop souvent à ce qui les touche de près. Il est bien certain que sans se montrer jamais tyranniques et en laissant subsister pour tous les libertés dont eux-mêmes avaient le premier besoin, ils ont toujours traité d'une façon médiocre, s'ils ne les méconnaissaient pas entièrement, les intérêts qui n'étaient pas exclusivement des intérêts bourgeois. Tout ce qui touche au bien-être, à la moralisation, à l'instruction populaire, ne les a intéressés que lorsque eux-mêmes étaient en jeu. Ils ont assaini les villes par peur des épidémies, ils ont développé l'instruction publique par peur des prêtres, ils ont travaillé à la prospérité publique pour emplir leurs caisses. Les lois faites en d'autres pays et favorisant directement l'avenir de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre ont été par eux systématiquement écartées ou acceptées sans générosité et sans largeur. Le travail odieux des femmes et des enfants, le sort des invalides et des infirmes du travail, la journée normale, les syndicats ouvriers, l'hygiène des usines et manufactures, l'enseignement professionnel, l'instruction obligatoire, les règlements de fabriques, les lois de milice, tant d'autres questions nécessaires n'ont pas été ou ont été incomplètement

Hosted by Google

touchées. Ils encouragent les arts pour le luxe de leurs monuments et de leurs demeures, la science pour son utilité immédiate, mais là encore, rien ne se fait qui dépasse le niveau des besoins bourgeois. Le grand art est mort, les hautes études en Belgique sont en pleine décadence.

Aussi, dans nos écoles primaires et moyennes, l'enfant du peuple n'apprend que ce qu'il oubliera le lendemain, lorsqu'il devra gagner sa vie et se consacrer à sa profession manuelle ; nos universités ne sont que la préparation aux professions libérales sans aucun souci de la haute culture scientifique et philosophique. Encore vingt ans de ce régime, et la bourgeoisie belge aura frappé de paralysie ces deux grandes forces, sans lesquelles elle-même restera impuissante dans sa concurrence vitale avec les autres nations de l'Europe, le Travail intelligent et capable d'un côté, la Science inventive et féconde de l'autre. Elle sera comme un oiseau qui, par mesure de précaution, se ferait couper les deux ailes.

Ne cherchons donc pas à le nier. La force historique, sociale, qui, dans notre pays, a la première place ; qu'une révolution même ne réussirait pas à en déposséder ; qui incarne si bien notre race qu'on ne se l'imagine pas un seul instant absente ou soumise ; qui atteste en elle l'autorité, la souveraineté par un exercice ininterrompu ; qui a fait à son profit nos institutions et refait à son image notre peuple tout entier, car nos ouvriers, nos paysans même, pour qui les connaît, sont, au fond, des bourgeois sans l'instruction politique et sociale de la classe dominante. Cette force unique, souveraine, c'est la bourgeoisie.

Mais reconnaissons-le de même : nos maîtres bourgeois, s'ils n'ont jamais mis en péril notre existence comme peuple et nos libertés nationales, ne peuvent pas rester seuls chargés des intérêts qui ne sont pas strictement les leurs, et qui historiquement aussi se sont constitués à leur côté ; intérêts primordiaux cependant, qu'eux-mêmes ne peuvent négliger sans danger. Et ces deux grands intérêts méconnus sont le travail et la science.

Ainsi, capacité politique incontestable ; autonomie tradi-

Hosted by Google

tionnelle indestructible; mais, en même temps, méconnaissance de deux grands intérêts, illégitime vis-à-vis des sacrifiés, fatale au pays et, en dernière analyse, mortelle à la classe dominante elle-même, tel est le bilan de la bourgeoisie.

IV

Quel remède porter à cet état de choses, quel remède possible et pratique?

Comment faire reconnaître par la bourgeoisie les deux grands intérêts qu'elle néglige, comment donner à ces intérêts des garanties telles que, désormais, ils puissent se défendre eux-mêmes, au besoin revendiquer efficacement leur place au soleil?

Dans un pays parlementaire, le remède unique est d'appeler les intérêts méconnus à la délibération et à la participation du pouvoir avec les intérêts dominants.

De là, le mouvement en faveur de la réforme des lois électorales.

Et si le diagnostic que je viens de faire est exact, nous devons retrouver ces deux préoccupations majeures, science et travail, dans les plans de réforme sortis jusqu'ici spontanément des discussions publiques, car un pays libre finit toujours, consciemment ou non, par formuler ses véritables besoins.

En effet, il y a deux systèmes en présence, et il n'y en a que deux, l'un celui des partisans des travailleurs, l'autre celui des esprits préoccupés des intérêts intellectuels.

Les premiers, les démocrates, concluent par étapes ou directement au suffrage universel.

Les seconds demandent la substitution de ce qu'ils appellent « la capacité » au cens, ou bien encore l'adjonction des capacités.

Examinons rapidement les deux systèmes.

Leur plus grand défaut serait de se tourner immanquablement contre les intérêts qu'ils prétendent servir.

Hosted by Google

Tout d'abord, que nous donnerait le suffrage universel ? Dans un pays foncièrement démocratique tel que la France, où la bourgeoisie n'a ni une organisation, ni une tradition, ni une autorité comparables à ce qu'a la nôtre, où la masse des paysans et des ouvriers est en proportion bien plus considérable que chez nous, la représentation est tout entière bourgeoise. Une excellente loi a été faite, celle des syndicats ouvriers : on s'occupe déjà de la détruire dans le fait; d'autres lois sont populaires, celle de l'enseignement obligatoire et du service personnel : elles ont été votées sous la pression des événements militaires; tous les pouvoirs publics sont en guerre ouverte avec les classes industrielles, infestées d'esprit révolutionnaire; le souffle de la Commune gronde encore au fond des masses ouvrières, et la Commune a éclaté après vingt ans de suffrage universel! Quant à l'Allemagne, ne voit-on pas les ouvriers, pour avoir quelques-uns des leurs au Parlement, obligés de se séparer dans les villes de tous les éléments bourgeois et de ne prendre parti que pour eux-mêmes? Certes, le mouvement socialiste y a obtenu des résultats, puisqu'il a influé sur la politique économique de M. de Bismarck, préoccupé d'enlever aux socialistes la partie pratique de leur programme ; mais, spectacle digne d'attention, M. de Bismarck lui-même, appuyé d'une partie des conservateurs, ne réussit pas à faire pénétrer sa politique semi-socialiste au Parlement élu par le suffrage universel. La coalition des éléments bourgeois suffit à rendre impuissant même M. de Bismarck. Ainsi donc, la révolte en France; en Allemagne, la séparation. Que serait alors le suffrage universel en Belgique? L'écrasement des travailleurs. Pour quelques députés socialistes élus peut-être dans les centres industriels, la bourgeoisie tout entière, avec son irrésistible force, réagirait et rendrait la position intenable aux démocrates.

Serait-ce ainsi toujours en France et en Allemagne ? Qui le sait ? Aujourd'hui rien, demain tout peut-être. Que les ouvriers et les paysans s'unissent et comprennent, tout disparaîtrait devant eux ; mais c'est cette effrayante *alea* du

Hosted by Google

suffrage universel, tout ou rien, qui, précisément, empêchera les partis conservateurs de désarmer jamais vis-à-vis du peuple. Et à mesure que le parti populaire grandira, la réaction se fera plus terrible, puisqu'il ne s'agit pas ici d'un partage amiable de souveraineté, mais d'une question de vie ou de mort. Déjà aujourd'hui, la discipline militaire, la mise hors la loi des socialistes paraissent des conditions d'existence inséparables du suffrage universel allemand, de même qu'en France un pouvoir fort et la centralisation à outrance sont devenus malheureusement des nécessités politiques. En Belgique, le danger ne serait pas moindre. Je raisonne en négligeant volontairement de me mettre au point de vue de nos partis actuels, libéral et catholique, parce que les catholiques sont conservateurs avant d'être catholiques et que les libéraux sont bourgeois en même temps que libéraux. De deux choses l'une : ou le suffrage universel en Belgique ne produirait rien, et, dans ce cas, ce n'est pas la peine de le demander; ou bien il effrayerait, et, dans ce cas, il réunirait contre lui tous les éléments bourgeois et conservateurs. Que ceux qui connaissent le pays se demandent ce qu'il ferait pour vaincre une pareille résistance; et dût-il la vaincre, à quelles extrémités on exposerait le pays. Une des garanties du peuple est la division existant chez nous, dans les classes dominantes, entre catholiques et libéraux. Si la peur faisait cesser la division, la réaction pourrait être terrible.

L'adjonction des capacités au cens donnerait-elle, au point de vue intellectuel, des résultats plus sérieux que le suffrage universel au point de vue démocratique? Je ne le crois pas.

Deux hypothèses sont possibles.

Les capacités à adjoindre seront réelles et ne comprendront que les possesseurs de diplômes et les citoyens ayant fait des études moyennes complètes; et, dans ce cas, leur adjonction ne changera rien à l'état actuel des choses. Le petit nombre des nouveaux électeurs ira se fondre dans la masse du corps électoral, sans y peser plus que n'y pèsent déjà les capacités aujourd'hui; le niveau moyen restera sensiblement le même, et, dans tous les cas, l'intérêt bourgeois, déjà suffisamment

Hosted by Google

puissant, n'en sera que fortifié. Il aura absorbé et noyé en lui tout ce qu'il peut encore exister d'éléments indépendants et instruits dans les classes non représentées de la nation ; le sacrifice pour celles-ci sera définitivement et irrémédiablement consommé et la bourgeoisie, mieux préservée encore par cette adjonction du côté des classes populaires, pourra les négliger plus encore qu'aujourd'hui et même ne plus les admettre au même degré à cette communion scientifique à laquelle conduit au moins notre organisation scolaire.

Mais si, d'après la seconde hypothèse possible, on se contentait de placer le degré de capacité si bas qu'il ne présenterait plus aucune garantie intellectuelle, dans ce cas, le principe nouveau ne serait plus qu'un acheminement vers le suffrage universel et vers les dangers que j'ai signalés plus haut. En effet, ce ne serait plus alors l'adjonction des « capacités » qui donneraient au corps électoral un appoint intellectuel, ce serait l'adjonction d'une foule d'intérêts autres que ceux de l'intelligence, et, par conséquent, la confusion en un seul corps de tous les intérêts et de tous les éléments quelconques de la nation, ce qui est proprement le principe même du suffrage universel. Et alors, comment ne pas aller immédiatement jusqu'au bout ? Comment établir une limite, une barrière qui ne serait pas franchie du premier jour? On parle de n'admettre que les citoyens sachant lire et écrire ou même calculer. Mais comment faire reposer les institutions sur une base aussi fragile, aussi éminemment variable? Avec le personnel dont disposent les partis dominants, et notamment le parti clérical, qui commande à tout un clergé payé par l'État, dans l'intervalle d'une élection à l'autre, des milliers d'hommes pourraient être dressés à l'électorat, puisqu'il suffirait pour devenir électeur de la simple constatation de la lecture et de l'écriture ; mais qui peut assurer qu'au lendemain du vote ils n'oublieraient pas le peu qu'ils savaient? Une fois inscrit sur les listes, resterait-on électeur pour toujours ? ou bien faudrait-il des examens périodiques? Et qui s'en chargerait? Quelle garantie de justice présenteraient les partis? Effrayantes complications, dont on ne sortirait qu'en donnant à tout le monde le droit électoral.

Hosted by Google

D'autres, ne se contentant pas de l'adjonction, demandent que le corps censitaire démissionne pour se faire remplacer par une élite exclusivement recrutée parmi les « capables ». Mais alors, ou bien il n'y aurait plus comme électeurs que des capacités prouvées et contrôlées, et certes le pays ne consentirait pas à se laisser gouverner par une poignée d'hommes aussi exclusive, ou bien la capacité serait infime, et, dans ce cas, une capacité illusoire ne serait encore une fois que le masque du suffrage universel.

Aussi le suffrage universel se retournerait contre le peuple, le principe capacitaire se retournerait contre la science et les droits de l'intelligence.

V

L'Italie a cherché à tourner la difficulté. Avec une constitution bourgeoise semblable à la nôtre, ayant à tenir compte des mêmes résistances et à redouter les mêmes dangers, les Italiens ont fait récemment une loi électorale qu'ils ont essayé de calquer sur l'état effectif des forces sociales. En effet, leur principe, comme le nôtre, était de faire du pays *légal* l'expression la plus exacte possible du pays *réel*. Pas plus que nous, l'Italie ne voulait du suffrage universel, qui eût été un mensonge; et cependant elle admettait qu'à côté de la bourgeoisie censitaire il était nécessaire de donner une part du pouvoir à d'autres éléments sociaux, de formation plus ou moins récente, mais qui faisaient désormais partie intégrante de la société, et, par là même qu'ils y exerçaient une influence normale, avaient droit à voir cette influence acceptée et régularisée par la loi. En effet, pour eux comme pour nous, le droit électoral ne devait être que la reconnaissance officielle et légale du jeu normal des influences légitimes.

Du moment où l'on se plaçait à ce point de vue, il eût été bien difficile de ne pas admettre que, dans notre société moderne, les trois facteurs principaux, je dirai les facteurs uniques, sont le Capital, la Science (avec les arts) et le Travail,

Hosted by Google

et, consciemment ou non, M. Depretis a dû composer son corps électoral de citoyens appartenant à ces trois CATÉGORIES d'activité. En effet, quand on ne considère pas le droit politique comme un droit naturel émanant d'un principe inné : la qualité d'homme et de citoyen ; quand on n'en fait donc point une sorte de figure et d'expression métaphysique, immanente en chaque régnicole au moment où il vient de naître ; quand, par conséquent, on n'admet pas le suffrage universel comme une religion de la cité dont on ne pourrait avec justice exclure personne, il faut bien chercher la base du droit dans la fonction sociale; et alors, puisque la société ne subsiste que par le concours de forces diverses et équilibrées, il faut bien ranger les électeurs par catégories, d'après les fonctions qu'ils exercent. Il n'y a plus dès lors qu'à résoudre ce double problème : déterminer exactement les catégories et assurer à chacune la part d'importance qui lui revient en regard des autres conditions sociales. Car, par là même que l'on se place au point de vue social, il faut nécessairement apporter et savoir appliquer une conception déterminée et précise de la société au milieu de laquelle nous vivons, de même qu'on doit avoir une prévision des transformations probables de la société actuelle et du sens dans lequel elle doit évoluer.

L'ordre social n'est pas, en effet, un corps inerte; il a subi, il subira encore des changements profonds par l'action organique et inévitable des éléments qui le composent. Sous peine donc de faire de la forme politique un lien étroit et gênant, qui devienne une entrave à la croissance normale et que la société briserait d'un moment à l'autre, il importe de prévoir par quelle partie se fera le développement, pour laisser de ce côté plus d'aisance et de liberté : l'on ne serre et ne comprime les jeunes gens ni à la tête, ni à la poitrine. Mais les deux obligations sont également strictes : il faut en même temps démêler les catégories et assigner à chacune sa part proportionnelle d'influence.

Point de doute, par conséquent : telle sera la conception de l'ordre social, tel sera le classement de ses forces, et,

Hosted by Google

comme toujours, le résultat obtenu restera adéquat à la méthode employée.

Or, M. Depretis, quoiqu'acceptant le point de vue que nous regardons comme le véritable, n'a point obtenu un résultat que nous puissions admettre comme définitif, parce que sa conception sociale a été incomplète, et que sa méthode a été insuffisante. Pour mieux dire, il n'a pas eu de méthode du tout. Considérant qu'il devait accorder des droits au capital, à l'intelligence et au travail, et assurer cependant la prépondérance bourgeoise, — puisque l'ordre social italien est en somme un ordre bourgeois, — il a d'un côté maintenu un cens électoral, et de l'autre adjoint aux censitaires toutes personnes lui paraissant à un degré quelconque dénoter de l'intelligence ou l'occupation d'une fonction utile. De là une promenade à travers toutes les sociétés publiques et privées, à travers tous les groupes d'ordre public, industriel, commercial, artistique ou scientifique, pour cueillir et récolter partout les individualités donnant une garantie quelconque de capacité. On demande une seule condition générale, celle de savoir lire et écrire, mais cela étant, il suffit d'avoir été choisi, désigné par n'importe qui, à n'importe quel grade, service, emploi, pour être électeur. Il n'y a que deux exclusions collectives, mais elles sont expresses : celle des domestiques et celle des ouvriers manuels, assimilés ainsi aux domestiques. Quant au cens électoral, il se détermine soit par le paiement d'une certaine quotité d'impôt, soit par l'importance de la maison ou du fonds que l'on habite.

Ce qui montre que ce n'est pas là une œuvre personnelle à M. Depretis, mais bien l'expression de la pensée italienne, c'est que le premier projet de M. Depretis, du 17 mars 1879, le projet de la commission nommée par la Chambre, et le projet définitif du 31 mai 1880, ne diffèrent entre eux que par les détails, les principes restant identiques. Et pour rechercher la genèse de cette nomenclature de personnes adjointes au corps censitaire, on peut consulter le statut napolitain du 10 février 1848 (art. 56), la loi hongroise du 26 novembre 1848 et la loi électorale du Brésil du 20 octobre 1875.

Hosted by Google

En effet, c'est en 1848 que le principe de l'adjonction des capacités au cens a fait son apparition à la fois dans le royaume de Naples, le grand-duché de Toscane et les États pontificaux.

Or, le tort de M. Depretis a été d'aller quérir le principe nouveau dans des lois spontanées, telles qu'elles pouvaient naître en un jour, à cette époque révolutionnaire de 1848, ou bien dans des lois insuffisamment étudiées pour des sociétés inférieures, telles que la loi brésilienne. De là un manque évident de hardiesse et de logique dans sa conception.

En effet, si l'on peut admettre que les censitaires ou les occupants de maisons ou de fonds d'une valeur suffisante représentent, au point de vue économique, la bourgeoisie urbaine et rurale dans tous ses éléments, il est évident que toutes les catégories jointes vont, ou bien, par le petit nombre des élus, se fusionner avec les éléments économiques de la bourgeoisie, ou bien, si la fusion n'est pas faite, qu'elles n'auront pas une indépendance suffisante pour lui faire contrepoids. Les capacités adjointes se partagent *grosso modo* en trois classes principales : les professions libérales, les employés de l'État et des communes, les employés particuliers. Or, les professions libérales n'ont certes pas de titulaires assez nombreux pour peser efficacement au nom de la science sur la bourgeoisie économique ; les employés particuliers n'ont pas assez d'indépendance vis-à-vis de leurs maîtres pour pouvoir prendre une direction particulière ; et les employés et fonctionnaires civils et militaires de l'État, s'ils devaient recevoir une impulsion spéciale, risqueraient non d'éclairer la bourgeoisie, mais de mettre en danger l'indépendance même du corps électoral. Qu'est-ce donc, en somme, que la loi italienne ? La bourgeoisie dominante renforcée, avec une action exagérée, accordée au gouvernement, par la pression qu'il peut exercer avec l'aide de ses agents civils et militaires. Au fond, avec un corps électoral plus nombreux, il n'y a donc rien de changé, si ce n'est plus d'influence donnée à l'État ; et cela par une raison péremptoire : en regard de pures individualités ainsi raccolées, on écarte systématiquement la seule col-

Hosted by Google

lectivité sociale capable de faire contrepoids à la collectivité bourgeoise : on écarte le peuple ouvrier.

Les capacités ne vont donc que rendre plus puissant encore le groupe économique possesseur et propriétaire, et cela sans profit pour elles-mêmes.

Le travail, sous cette force encore accrue, reste plus écrasé que jamais.

VI

Si ce qui précède est vrai, les conclusions s'imposent.

Les capacités réelles ne peuvent, par leur petit nombre, garantir suffisamment les intérêts des sciences, des lettres et des arts, si elles exercent leurs droits politiques confondues avec la masse de la bourgeoisie économique : il faut donc les en distinguer et leur donner dans l'État une expression particulière qui leur permette de défendre leurs intérêts propres.

Le peuple salarié reste écarté systématiquement et complètement, parce que l'on craint qu'en l'admettant avec son immense majorité numérique, il ne prenne pour lui toute la part ou une part en disproportion avec son importance sociale réelle : il faut donc s'arranger de façon à l'admettre pour une part proportionnelle seulement à sa valeur sociale, et sans que son nombre puisse absorber ou anéantir les autres éléments sociaux.

Il n'y a de solution à ce double problème que par la séparation des catégories d'intérêts et la constitution de trois corps spéciaux d'électeurs, défendant chacun par lui-même les droits distincts du Capital, du Travail et de la Science.

En Belgique, les électeurs à 10, 20 et 42 francs pour la commune, la province et l'État, comprennent, on peut le dire, toute la bourgeoisie dans tous ses éléments économiques : capital, propriété, commerce. Certes, cette détermination n'est pas scientifiquement exacte : il serait du reste impossible de dire où l'intérêt capitaliste-propriétaire commence et où il finit, où la petite bourgeoisie se sépare de la grande, par

Hosted by Google

quel côté la petite bourgeoisie confine au peuple ouvrier et à quelle ligne elle s'en sépare. Mais, en somme, puisque les lois qui font cette délimitation entre la bourgeoisie gouvernante et le reste du peuple existent, puisque ces lois ont été faites sur des indications approximatives qu'ont dû suivre les législateurs, et qu'elles déterminent trois degrés différents d'après l'importance des intérêts généraux qu'il s'agit de gérer, le mieux est de s'en contenter. Une autre démarcation serait aussi peu scientifique, et l'on ne voit pas qu'un seul intérêt, capitaliste, propriétaire, commercial, ne soit pas représenté dans ce grand corps. Il importerait peu du reste d'y ajouter quelques centaines ou quelques milliers de personnes de plus, puisque nous cherchons à représenter non pas les individualités, mais les intérêts, et que l'intérêt collectif ne change pas parce que la représentation proportionnelle qui lui serait accordée serait nommée par un nombre un peu plus ou un peu moins grand d'individus. Du reste les intérêts capitalistes et propriétaires n'auraient qu'à se constituer dans leur trois grandes divisions, agriculture, industrie et commerce, en syndicats organisés pour prendre complètement conscience d'eux-mêmes, et imprimer à la représentation bourgeoise la direction exacte qu'ils jugeraient utile. On peut donc dire qu'il suffirait de maintenir le corps actuel des censitaires tel qu'il existe, pour que la bourgeoisie conservât dans l'État la place qui lui revient et que sa capacité politique lui assure.

La bourgeoisie censitaire restant ainsi en possession de son droit historique et s'appliquant principalement, comme elle l'a toujours fait, à la solution des questions économiques qui l'intéressent pour faire respecter les droits de la science et des arts, il faudrait nécessairement constituer, en face de cette bourgeoisie, un corps composé de ceux chez lesquels les choses de l'intelligence prennent une importance suffisante pour qu'ils les mettent en balance avec tout autre intérêt social ; et socialement on ne connaît l'importance d'une fonction que lorsqu'on est obligé d'en vivre, et de trouver en elle la garantie de son existence. Cette seconde catégorie com-

Hosted by Google

prendrait donc les professeurs, médecins, artistes, avocats, instituteurs, journalistes, fonctionnaires, tous ceux dont le capital sont l'intelligence et le cerveau, dont les produits ne peuvent être pesés par l'or du propriétaire, ni mesurés à l'équerre de l'artisan, qui ont leurs ambitions à eux, leurs souffrances particulières, mais leur dignité qu'eux seuls peuvent comprendre et qui est, en somme, la dignité même de la science et de l'art. De même que la bourgeoisie économique est tout entière dans l'industrie, le commerce et l'agriculture, par lesquels elle se développe et prospère, de même ici et pour cette seconde catégorie, il ne s'agirait pas d'individualités à ramasser de toutes parts et à réunir sans méthode, il s'agit d'un organisme vivant et complet, celui de la science et de l'art, constitué dans les universités, dans toute cette grande armée de l'instruction publique, dans les corps savants, dans les académies, dans les groupes artistiques et littéraires, organisme immense qui seul sait ce qu'il peut et ce qu'il lui faut et qui, lui aussi, a pleine conscience de lui-même.

La Convention nationale avait eu cette grande et féconde idée de faire de toute l'instruction publique, depuis l'école primaire jusqu'à l'institut, une grande institution indépendante, remplaçant ce qu'avait été autrefois l'Église, le pouvoir moral et intellectuel, maître de ses propres destinées, ayant ses fonctions, son budget, sa personnification civile, comme avait autrefois l'Église. C'était la science prenant définitivement et avec une puissance égale la place de la Foi. Sans demander autant, au moins voudrions-nous que la science et l'art eussent leurs représentants propres et ne fussent pas, comme dans les pays censitaires, sous la sujétion de l'argent aveugle, ou, comme dans les pays de suffrage universel, à la dévotion du peuple ignorant.

Mais à côté de ces deux grands intérêts qui sont en même temps deux organismes, nous voudrions que la loi électorale fît place, et une place suffisante, à cette multitude des salariés et des artisans, qui forment par leur nombre immense la grande force matérielle, la souche productrice et l'élé-

Hosted by Google

ment fécond et réparateur de la nation, mais qui, par leur état inorganique, ne peuvent pas raisonnablement revendiquer le gouvernement et la suprématie. Car, au fond, ce qu'on appelle le peuple n'est encore que la foule, et nous y sommes encore en plein inorganisme. Tous ces milliers d'hommes travaillent, produisent, pensent, rêvent et s'irritent de leur masse et de leur impuissance, mais partout et toujours encore, ils sont sous la dépendance d'autres forces sociales, conscientes celles-là, qui les commandent, les emploient et les rejettent quand elles s'en sont servies. Il est cependant évident qu'il est de l'intérêt, non seulement de ce peuple, mais même des éléments supérieurs de la nation, que ces foules aient enfin une notion exacte de leur valeur et de l'importance réelle de leur fonction sociale. Car il est aussi dangereux de les voir se prévaloir de leur nombre seul et de leur seule puissance physique, qu'il serait néfaste de les voir s'abandonner et se considérer elles-mêmes comme des instruments inertes, car c'est ce peuple qui seul peut appliquer le capital et la science, les féconder, leur faire rendre leurs résultats et leurs fruits par la production et le travail. Si donc le capital emploie ces forces fécondes follement, s'il en abuse, s'il les épuise; si le capital fait tout cela et que le peuple le laisse faire, le capital agit contre son propre avantage, il se dépense lui-même sans réparation possible, car le vrai capital du capital, c'est le peuple travailleur, et en dehors, au-dessus du capital et de la science, le peuple, c'est la nation même, qui ne subsiste qu'autant qu'il est fort et vaillant.

Il est donc de l'intérêt de tous qu'il prenne conscience de lui-même et sache comprendre ses intérêts, qui sont les intérêts mêmes de la nation. C'est le seul moyen d'appeler progressivement à l'organisation cette masse jusqu'ici inorganique et de lui faire produire tout l'effet utile qui est en elle. Elle aussi, en concordance et par opposition à la fois avec la puissance capitaliste, a ses trois grandes fonctions intrinsèques : l'industrie, l'agriculture et le commerce. Et, comme dans la bourgeoisie, c'est par la constitution de syn-

Hosted by Google

dicats que ces trois grandes divisions des salariés finiraient par s'affirmer et se connaître.

Le partage fait ainsi entre les trois grandes forces sociales, science, capital et travail, et chacune formant un corps particulier d'électeurs, quelle serait leur part proportionnelle dans la représentation nationale ?

Si l'on était d'avis que ces trois éléments ont socialement une importance presque égale, ce serait par tiers évidemment qu'il faudrait diviser les diverses représentations à la commune, à la province et aux Chambres et attribuer à chacun de ces trois corps d'électeurs la nomination d'un tiers des mandataires de la nation. Sauf des dispositions parlementaires à prendre pour les cas spéciaux.

Le résultat serait celui-ci : comme le Capital et le Travail, malgré leurs intérêts communs au fond, sont, dans nos sociétés modernes, dans un antagonisme perpétuel et seraient en balance l'un vis-à-vis de l'autre, le troisième intérêt, qui par sa nature est impartial entre les deux et qui s'attache d'ordinaire aux considérations les plus générales et les plus élevées, la Science, servirait entre le capital et le travail à la fois de tampon et d'appoint, et serait, au milieu de la division nécessaire des intérêts, l'arbitre et le garant de l'ordre social.

VII

Tout cela est-il pratiquement réalisable ?

Incontestablement.

Mes honorables amis MM. Vanderkindere, Goblet d'Alviella et Buls, ont déposé avec moi sur le bureau de la Chambre un projet de loi qui indique les linéaments fondamentaux d'une législation électorale conforme aux principes que je viens de développer. Certes, le projet n'a rien de définitif ; il suffit qu'il applique l'idée nouvelle de la séparation des intérêts : le reste est affaire de temps et de détail.

Une science ne se constitue que par le classement de ses éléments. Quand ce classement est exact et complet, la science existe. De même la science politique ne peut s'établir

Hosted by Google

dans un pays parlementaire que par l'opposition pacifique et la discussion publique entre les grands intérêts organiques. C'est par là que l'Angleterre a rendu indestructible chez elle le gouvernement parlementaire.

Mais nous appartenons, dira-t-on, à un autre développement historique que les Anglais. La Révolution française a détruit chez nous toute distinction d'ordres et de classes. Cette séparation des intérêts n'entraînerait-elle pas le rétablissement des ordres? Ne serait-elle donc pas réactionnaire?

Tout d'abord, la Révolution a détruit sans retour l'ancienne société, qui ne revivra plus. Les ordres de l'ancien régime étaient la noblesse, le clergé et le tiers; nul ne songe à les rétablir, le tiers ayant absorbé les deux autres, et les trois, réunis et confondus, formant aujourd'hui la bourgeoisie à la fois conservatrice et libérale. Mais si la Révolution a détruit la société ancienne, il ne doit pas en résulter que la société nouvelle ne doive pas se constituer à son tour avec les éléments nouveaux qui lui sont propres. Or, les éléments nouveaux sont la Science et le peuple ouvrier, et sous prétexte d'égalité, on ne fait, en somme, que les tenir dans la sujétion de la classe héritière de l'ancien régime.

Mais ce rétablissement d'ordres lui-même n'est qu'un mot sans application. Les ordres étaient détruits du jour où des membres de la noblesse et du clergé venaient discuter avec les membres du tiers dans une assemblée unique et se soumettaient à une majorité commune. Qu'il continuassent à y représenter plus spécialement les intérêts des corps auxquels ils appartenaient, ce n'était plus là un danger. Pour autant qu'un intérêt subsistait, il valait même mieux, puisqu'ils le voulaient défendre, qu'ils en fussent pleinement et régulièrement instruits, et le mandat impératif est vrai en ce sens que tout mandataire doit se pénétrer le plus complètement possible des intérêts de ses mandants. Mais par là même que tous se soumettaient à la majorité gouvernementale, l'intérêt général dominait nécessairement tout intérêt de groupe ou de corps, et le régime parlementaire et démocratique était constitué. Car le régime démocratique, au sens

Hosted by Google

large, n'est pas précisément le régime où domine la classe populaire, il est celui où l'intérêt général domine nécessairement tout intérêt particulier.

Qu'importe, par conséquent, que bourgeoisie, capacités et peuple travailleur votent à part, puisque leurs représentants, tant à la commune et à la province qu'aux Chambres, voteraient en commun et que la majorité ferait loi ! Parce qu'aujourd'hui la droite représente le clergé et reçoit ses instructions, l'ordre du clergé est-il par là même rétabli ? Non, mais ce qu'on peut dire, c'est que le classement des forces et la séparation des intérêts sont si naturels, qu'aujourd'hui, alors que le Travail et la Science n'ont pas de représentation directe et légale, les anciennes distinctions reparaissent, elles, dans le sein même de la bourgeoisie victorieuse. Et c'est ainsi que la bourgeoisie libérale, qui ne devrait trouver en face d'elle, dans les corps délibérants, que la Science et le Travail, avec lesquels elle saurait s'entendre et agir en commun, a constamment à lutter avec l'ancienne noblesse et avec l'ancien clergé, réunis sous le drapeau catholique et qui, eux, font revivre le vieux monde et mettent chaque jour en péril la société sortie de la Révolution du dix-huitième siècle.

VICTOR ARNOULD.

Hosted by Google

NOUVELLES LETTRES D'ITALIE.

I

Crespano Veneto.

Pénétrant dans ma chambre, malgré les volets fermés, un gai soleil m'éveille de bonne heure. Je suis curieux de me rendre compte de l'aspect du pays dont, la veille au soir, je n'avais entrevu que les lignes générales. Devant l'habitation, un petit jardinet rempli de fleurs aux vives couleurs; au delà, une pelouse encore verte; des écuries et des dépendances bornent la propriété au midi. Au-dessus de leurs tuiles rouges, des collines arrondies semblent d'anciennes moraines terminales. Dans le lointain s'étend, en un horizon infini, la plaine de la Vénétie, voilée par la brume argentée que le matin fait sortir de ces terres basses et humides. Au nord de la maison, encore une pelouse avec très peu d'arbres; au-dessus des maisons du village se profilent des montagnes dénudées, où quelques moutons paissent une herbe courte et rare. Ces parterres de fleurs sont évidemment d'introduction récente. Ils ont été depuis peu conquis sur le gazon. Et, en effet, autrefois, en Italie, les villas ordinaires étaient tout simplement posées au milieu d'une vigne ou d'une prairie. Ce n'est que dans les villas princières qu'on trouvait le jardin, et souvent à la française. Maintenant, on imite

Hosted by Google

partout le jardin anglais, avec ses pelouses tondues et roulées, ses plantes d'agrément, ses arbres variés ; cela fait le tour de l'Europe.

Je trouve Luzzatti déjà levé. Après avoir pris un *caffè nero*, nous allons visiter le village en attendant le déjeuner, qui se fait à dix heures. Crespano a un aspect très différent des localités de même importance chez nous. Les habitations sont plus grandes, elles ont presque toujours une apparence plus ou moins monumentale. On a remué ici bien plus de pierres pour loger un même nombre d'hommes. Tous les murs sont blanchis à la chaux. On ne voit rien qui ressemble à ces chaumières basses, parfois encore en argile et couvertes de paille, qui ne sont pas rares en Belgique, en France et surtout en Allemagne. Il n'y a pas jusqu'aux maisons d'ouvriers qui n'aient un étage ; je remarque beaucoup de bâtiments comme on n'en trouve pas, même dans nos petites villes. Voici d'abord celui de la poste, plus grand que les postes de nos villes : fronton et façade de vingt mètres. L'hôtel aussi est gigantesque : une enfilade de chambres au rez-de-chaussée et cuisine monumentale. Il est vrai qu'en face, de l'autre côté de la cour, s'étend une construction parallèle, où est écrit : *Bagni*. On vient ici en villégiature, paraît-il. Tout un côté de la place publique est occupé par une colonnade style dorique, formant promenoir couvert et abritant des boutiques et surtout un grand café tout rutilant de dorures, de glaces et de fresques aveuglantes. Quel contraste avec nos estaminets de village, dont les murs nus n'ont d'autre ornement que les affiches de ventes, jaunes et vertes, ou parfois des estampes coloriées de quatre sous, représentant Guillaume Tell ou le Fils prodigue ! Nous passons encore en revue une école colossale à quatre étages, un hôpital suffisant pour abriter les malades d'une grande ville et la maison du syndic, où dix familles se logeraient à l'aise. Je m'étonne de voir des institutions aussi grandioses.

— Il en est un peu partout ainsi en Italie, me répond Luzzatti, mais ici tout cela est payé par Canova.

— Par Canova ?

Hosted by Google

— Sans doute. Ignorez-vous qu'il est né près d'ici et qu'il a laissé sa fortune à son lieu natal ? Nous irons tantôt voir Passagno, et alors vous comprendrez.

Derrière l'hôtel, nous trouvons des promenades couvertes de berceaux en charmilles, délicieuses l'été, qui nous conduisent dans un bois de châtaigniers. Il garnit les flancs d'un ravin que la route franchit sur un pont d'une seule arche; il est d'une fière allure romaine, qui fait penser au pont du Gard. Les parois de la gorge, par endroits ravinées, étalent, parmi la verdure déjà roussie des chênes, ces traînées de terre ocreuse qui font si bien dans les avant-plans des paysages italiens. Je me demande ce qui me fait sentir que je ne suis plus au nord des Alpes. Les dessous de bois sont moins verdoyants; les fougères et les mousses, plus rares; les arbres, chênes et châtaigniers, plus secs, moins feuillus. Leurs troncs, leurs écorces, le sol, les pierres, tout a des tons plus chauds, plus terre de Sienne, moins adoucis par les moisissures glauques. Ceci convient mieux à la palette du peintre, mais je préfère les épaisses feuillées, les tons frais du Nord. Dans ses *Menus Propos*, Töpfer montre admirablement que les aspects les plus grands ou les plus ravissants de la nature ne sont pas ceux qui se prêtent le mieux à la peinture. C'est vrai. Jamais aucun artiste ne fera une toile passable s'il essaie de reproduire le Mont-Blanc, le Niagara, l'Hymalaya, une forêt vierge de l'équateur, ou un coucher de soleil sur le golfe de Naples. Ce que je connais de moins mauvais en ce genre, c'est le Mont-Rose de Calame, au musée de Neufchâtel; mais le catalogue seul vous apprend qu'on a devant soi la reine, à la fois auguste et charmante, des Alpes Pennines.

Nous rentrons au logis. La poste est arrivée. Je saisis ici, plus encore que chez moi, et dans toute son horreur, le spectacle du travailleur intellectuel, bien plus écrasé que le travailleur manuel, par le « machinisme » : imprimerie, presse périodique, poste et télégraphe. Une grande table est couverte de tout ce qu'a apporté le facteur, la pleine charge d'un homme. Voici d'abord les statistiques officielles

Hosted by Google

de trois pays : de gros volumes tout gonflés de chiffres et de tableaux. *Inchiesta agraria* et *Inchiesta sulla marina mercantile*, pour l'Italie; le rapport du département des finances des États-Unis et deux in-folios allemands; deux volumes et trois brochures : *omaggio dell' autore*; des revues italiennes, françaises, anglaises, allemandes et des journaux sans nombre; tout un paquet de lettres et deux télégrammes.

Après qu'il eut sommairement dépouillé son courrier : Voyez, me dit Luzzatti, ce qu'on me demande : invitation pressante d'aller assister à l'inauguration de la Banque populaire de Troja, dans les montagnes qui bordent le Tavoliere di Puglia : un jour et demi pour aller, autant pour revenir, plus un de séjour : total, quatre jours; autre invitation d'une banque populaire sicilienne : voyage, aller et revenir, de cinq jours au moins; on me prie aussi de me rendre à Vittoria pour que j'aille y recevoir, avec les autres députés de la province, la reine Marguerite, qui revient de sa villégiature dans les Alpes; lettre de Sella qui me convoque à Biella pour le jury de l'exposition industrielle; aimable billet de Minghetti, qui m'engage à vous accompagner à Bologne; deux dépêches d'électeurs qui réclament une entrevue pour régler définitivement notre campagne électorale. Que puis-je faire? Je me couperais en quatre que je n'y suffirais pas.

— Voilà, lui répondis-je, la vie que le progrès nous fait. En Angleterre et en Amérique, les auteurs et les hommes politiques proposent de fonder une association de défense mutuelle. Mais de quel arme se servir? Je ne vois qu'un moyen : faire annoncer sa mort ou se faire mettre en prison comme nihiliste! Ah! si nous pouvions obtenir ne fût-ce que quatre ou cinq ans de cellulaire, pour étudier la question sociale. Et il y en a qui ont cette chance et qui se plaignent! Nous ne l'aurons jamais, nous. Marnix a dit : *Repos ailleurs*, mais il n'était pas, lui, persécuté par ces vampires de notre temps : la poste, le chemin de fer et le télégraphe.

Quelque temps auparavant, j'avais noté dans un livre sur

Hosted by Google

Constantin (J. Burckhardt, *Die Zeit Constantins des Grossen*, 1880) une petite pièce de vers où un poète du IVe siècle, Festus Avienus : *Ad Amicos de Agro* (Wernsdorf, *Poet. lat. min.*, V, 2), dépeint l'existence d'un propriétaire à la campagne : « Au commencement de la journée, j'adresse mes prières aux dieux. Puis je me rends auprès des serviteurs et j'assigne à chacun sa tâche. Plus tard, je lis, j'invoque Apollon et les Muses jusqu'à ce qu'arrive le temps de m'oindre et de m'exercer sur la palestre recouverte de sable. D'humeur joyeuse, loin des affaires d'argent, je mange, je bois, je chante, je joue, je me baigne, et je me repose après le souper du soir. Tandis que la petite lampe brûle un peu d'huile, je dédie ces lignes aux Muses nocturnes. »

Voilà la vie antique dans toute sa beauté simple, le fruit exquis de la tradition hellénique et des enseignements de Platon. Comme moyen de vivre, la culture de la terre, la plus naturelle et la plus saine ; des exercices pour le corps et pour l'esprit ; les membres, assouplis par l'huile, se fortifiant sur la palestre ; le bain quotidien et la natation. Pour l'esprit, le culte de la philosophie et des Muses. La tranquille jouissance de soi et de la nature, loin du tracas des affaires. Que faisons-nous pour entretenir la vigueur et la santé ? Nos cerveaux, épuisés par les veilles, surmenés par mille occupations diverses, engendrent les anémies, les dyspepsies, tous les maux de la nervosité surexcitée.

— Quand on veut se rendre bien compte des conditions économiques d'un pays, il faut examiner par le menu comment on y est logé, meublé, vêtu et nourri ; comment on travaille et comment on s'amuse. Le lecteur et mon ami Luzzatti me pardonneront donc quelques détails de ménage. Le déjeuner est copieux et bon, arrosé de divers vins d'Italie qu'on ne connaît pas assez à l'étranger ; le bouillon aux pâtes d'Italie ; le veau avec la polenta nationale, mais relevée de tomates ; les cailles rôties ; les courges de Venise frites, spécialité délicieuse de la Lagune. Abondance de fruits splendides ; c'est la vraie saison. Je m'informe du prix des vivres ; c'est, au fond, la grosse question. Tout est meilleur marché qu'en Belgique.

Hosted by Google

La viande, environ 1 fr. 50 c. le kilogramme. Voici un prix noté à Bassano : *Castrato di prima qualità*, 65 *centesimi*, *al mezzo kilo*. Donc, 1 fr. 30 c. le kilogramme de mouton. Le beurre — venu des montagnes voisines — exquis, à 2 fr. 50 c. le kilogramme. Une caille, 40 centimes. Le vin, relativement, est cher, quoiqu'on en fasse beaucoup sur toutes les collines avoisinantes : 50 francs l'hectolitre, le rouge de qualité ordinaire, 40 francs le blanc. Un poulet, 1 fr. 50 c. à 2 francs; 15 centimes pour un melon; 30 centimes pour un kilogramme de pêches. Les gages des gens de service aussi sont peu élevés. Le domestique n'a que 16 francs; mais ce n'est qu'un jeune garçon du pays, peu formé, nullement un valet de chambre; cependant il est intelligent, actif et beau comme Adonis. La race ici est de cette beauté fine, un peu efféminée que Canova a reproduite dans ses statues. La cuisinière a 20 francs, la femme de chambre, 25 francs. Il est vrai que celle-ci doit faire les robes; mais l'autre fait de bons ragoûts. Chez nous ce sont les cuisinières qui sont hors de prix. Ici, elles subissent la concurrence des cuisiniers, qui sont très nombreux. Toutes les maisons riches ou même très aisées en ont.

Voici la distribution de la maison : Un immense vestibule prenant toute la profondeur, et s'ouvrant sur le jardin aux deux façades nord et sud. Avec les volets fermés et des courants d'air, on y maintient la fraîcheur ; à droite, le salon ; à gauche, la salle à manger et la cuisine. Ce grand poêle que nous appelons « cuisinière » n'y existe pas : on a des réchauds au charbon de bois et une grande cheminée où brûlent des fagots, comme partout autrefois. Au premier, trois grandes chambres à coucher, et autant au second, avec le cabinet de travail. Les murs sont épais; un large escalier en pierre conduit aux étages ; les appartements sont parquetés en petites mosaïques irrégulières sur voûtes. Le bois n'est guère employé dans la construction. Tout est en des proportions doubles de ce que comporte une habitation semblable en Belgique. Ce sont sans doute ces immenses palais qu'on rencontre partout en Italie qui ont habitué les architectes à

Hosted by Google

faire grand. Ou cela remonterait-il à l'instinct bâtisseur des Romains?

Arrivé dans son cabinet, Luzzatti ouvre avec respect une armoire toute remplie de livres en toutes les langues, anciennes et modernes, et il me dit : « Ceci est consacré à Thémistius. Le connaissez-vous?

— Non; mais puisqu'il est de vos amis, il doit être bon à connaître.

— M'occupant, reprend-il, dans mon cours de droit public, d'étudier la notion de la tolérance, j'ai voulu remonter à ses origines. Je suis arrivé ainsi à l'empereur Julien, et c'est dans un écrit d'un de ses conseillers nommé Thémistius que j'ai trouvé l'idée de la liberté de conscience formulée pour la première fois, avec une précision parfaite, et mieux peut-être que dans Locke, dans Voltaire, dans Naville ou dans d'autres auteurs modernes. Je me suis alors pris d'une sympathie sans bornes pour mon auteur. J'ai voulu le connaître à fond. J'ai réuni tout ce qui a été écrit à son sujet, tout ce qui le touche de loin ou de près, je ne veux rien omettre. C'est ma folie : chacun à la sienne.

« Thémistius était l'ami et le directeur de conscience de l'empereur Julien. Philosophe stoïcien, il était resté païen; Julien le nomma préfet de Constantinople et membre du sénat romain. Nous avons de lui une correspondance avec Libanius et des discours. C'est là que j'ai trouvé le passage qui me ravit. Quand j'ai un moment à moi, c'est avec bonheur que je me plonge dans ma chère étude. Quelle hauteur de vues chez ces philosophes anciens, même au temps de la décadence! Écoutez ces quelques lignes de l'épître que Julien lui adressa au moment où il monte sur le trône. »

Et Luzzatti me lit, en effet, des passages de cette lettre, avec un feu et un enthousiasme que je ne tarde pas à partager. Julien hésite à accepter le rôle de maître du monde. Il s'en croit indigne. Combien il serait plus heureux, et même plus utile, en continuant à s'occuper de philosophie! « Pour moi, écrit-il à Thémistius, je dis que le fils de Sophronisque a plus fait qu'Alexandre. C'est à lui que l'on doit la

Hosted by Google

sagesse de Platon, le talent de Xénophon, la philosophie érétrienne et mégarique. Qui doit maintenant son salut aux conquêtes d'Alexandre? Quelle ville s'en trouve mieux gouvernée? Quel particulier en est devenu meilleur? Tous ceux, au contraire, que sauve la philosophie sont redevables à Socrate de leur salut. »

Plus loin, Julien invoque Aristote, pour prouver la supériorité du gouvernement populaire sur l'autocratie, et il cite ce que dit le Stagyrite : « Quant à ce qu'on appelle la royauté absolue, qui est le gouvernement d'un roi ayant le pouvoir de faire tout ce qu'il veut, il semble à quelques-uns contraire à la nature qu'un seul homme soit le maître de tous les citoyens, l'égalité étant une loi naturelle, juste et nécessaire... Vouloir que la raison règne, c'est vouloir le règne de la divinité et des lois; vouloir qu'un homme règne, c'est vouloir le règne d'une bête fauve. » Quel langage dans la plume d'un empereur tout-puissant!

« Grande est la mission du philosophe. On peut en effet, en formant trois ou quatre philosophes, rendre plus de services au genre humain qu'un grand nombre de rois, tous ensemble...

« Pour moi, ce n'est ni la fuite du travail, ni la poursuite du plaisir, ni l'amour du repos et du rien-faire qui me fait détester la politique; mais je ne trouve en moi ni la science, ni la supériorité naturelle dont je sens que j'aurais besoin pour régner. »

Quel souverain, sauf peut-être saint Louis, a parlé et a pensé de la sorte! Quel sentiment du devoir! Quelle humilité! Quel hommage rendu à la pensée humaine!

La philosophie n'était pas pour ces hommes de bien une curiosité de l'esprit, mais une discipline de la vie. C'était une vraie religion qui saisissait tout l'être et réglait tous les actes de l'existence. Voyez encore Julien. Dans le *Misopogon*, il raconte les austérités de sa vie, « des nuits sans sommeil sur une natte; des repas qui calment à peine l'appétit ». Il arrive dans sa chère Lutèce : il y gèle, la rivière roule des glaçons. Julien ne veut pas d'abord qu'on chauffe sa chambre : « Je

Hosted by Google

voulais m'habituer à supporter cette température rigoureuse que j'aurais dû adoucir à l'aide des fourneaux en usage dans presque toutes les maisons du pays. »

La philosophie, qui le guide dans la vie, le fortifie aussi dans la mort. Julien est allé défendre les frontières de l'empire contre les Perses jusqu'aux bords de l'Euphrate. Une flèche lui a percé le foie; il va mourir. Ses amis qui l'entourent ne peuvent retenir leurs larmes. Il impose silence à ses douleurs et, comme Socrate, leur parle jusqu'au dernier moment de l'âme, de sa sublime essence et de son immortalité.

Luzzatti et moi, nous sommes d'accord pour nous effrayer de la faible part qui est faite à la morale dans notre enseignement actuel. Les catholiques ont, il est vrai, le catéchisme. Mais ce résumé d'une métaphysique très haute et de dogmes issus du platonisme alexandrin, peut-il être compris à l'âge où il s'enseigne? S'empare-t-il de la vie? Devient-il la règle de la conduite? Nullement. Et dans les écoles primaires et secondaires d'où l'enseignement religieux est exclu, que reste-t-il pour former l'être spirituel et moral? Rien, ou presque rien. Effroyable lacune et qui se traduit par l'affaissement du sens moral, que nul ne conteste. Puisque l'Évangile est banni, qu'on donne au moins aux enfants Épictète et surtout Marc-Aurèle. Je voudrais qu'un petit livre d'extraits bien faits de cette fière morale des stoïciens antiques servît de *vade mecum* dans toutes les classes. Une sorte d'*Imitation de Jésus-Christ* du stoïcisme qui nous donnât la moelle de la philosophie antique, à défaut des enseignements plus élevés du Christ.

On apprend, dit-on, les langues anciennes pour nous initier à la pensée de l'antiquité. Il n'en est plus rien aujourd'hui. Ce qu'on cherche dans l'étude des langues mortes, ce sont des exercices de grammaire et de lexicographie. Que sait un de nos élèves de rhétorique des opinions et des idées des Grecs et de Romains?

Cependant le but de l'éducation est de faire des hommes, non des grammairiens.

Hosted by Google

Ce n'est guère que chez les quakers, chez les puritains ou chez les cénobites qu'on trouve le sentiment religieux ou philosophique imprégnant tout l'homme, — *intus et in cute*, comme dit Perse, — au même point que chez Julien ou Marc-Aurèle. Le christianisme, dont la société laïque se détache de plus en plus aujourd'hui, parvient encore à créer une sorte d'atmosphère morale qui arrête les défaillances; mais mollement et insuffisamment, quand une forte passion pousse au mal. O Julien ! ô Thémistius ! austères serviteurs du devoir, que nous sommes faibles et misérables à côté de vous. L'idée du bien suprême bridait chacun de vos désirs, dictait chacune de vos actions, inspirait chacune de vos pensées. De philosophie et de religion on n'en veut plus. Il faut se contenter d'étudier ce *qui est*, la nature, les lois naturelles, — non ce qui *doit être* l'idéal. Ainsi, entre la littérature légère, qui se moque de tout, et le positivisme, qui n'admet que les découvertes du scalpel et du microscope, meurent toute foi et tout enthousiasme. Je ne vois plus que les nihilistes qui en aient. Le dévouement absolu qui va jusqu'au sacrifice de la vie, ne s'attachant plus qu'aux doctrines de négation absolue, et pour la société et pour cette vie et pour l'autre, voilà où nous allons.

— L'après-midi, la calessine, attelée d'un infatigable poney, vient nous prendre pour nous rendre à Possagno. La route est parfaitement entretenue, en dos d'âne, sans une ornière, comme dans nos Ardennes, mais étroite, afin de ménager le terrain et l'entretien. Les propriétés sont bordées de haies de gliditsia aux longues épines, et cette belle malvacée qu'on cultive dans nos jardins, l'altea, y ouvre ses grandes fleurs roses et violettes. Le pays est charmant, tout en collines dominées par une chaîne un peu plus haute qui descend des Alpes rhétiques. Beaucoup de vignes, souvent suspendues aux arbres, des prairies et de petits champs bien cultivés. Voici à droite un palais énorme avec grandes colonnades, qui appartient à une famille « dogale » de Venise. C'est encore l'ancien système. Des statues, des marbres, de l'architecture, nulle décoration empruntée à la nature et à la végétation.

Hosted by Google

Quelques peupliers, mais aucune variété d'arbres ou de fleurs. Plus loin, une petite villa où vit un major en retraite. Il l'a achetée pour 25,000 francs, avec trois ou quatre hectares de prairies et de châtaigniers. Une pelouse tondue et roulée, des fleurs de toute espèce, des gynérias splendides, couronnées de leurs houpes allongées, des résineux de différentes espèces, des rosiers grimpants, tout l'aspect d'un cottage anglais. Voilà bien le contraste des deux époques. Là-bas, la villa princière, sans agrément, où tout est pompe et ostentation; c'est l'aristocratie de l'ancien régime. Dans le cottage du major, c'est l'époque actuelle : le confort du *home*, le décor emprunté aux connaissances botaniques, l'absence d'apparât, les jouissances personnelles.

A Possagno, nous descendons à la fondation Canova. C'est une maison simple, mais vaste, qu'il a fait bâtir et qui englobe la petite habitation de paysan où il est né. Canova, en mourant, a laissé à son frère, qui était évêque, toute sa fortune s'élevant à plus d'un million, en lui imposant l'obligation de bâtir à Possagno une église, dont il donnait les plans, et un musée-glyptothèque pour y réunir la reproduction de toutes ses œuvres et, enfin, de consacrer les revenus à des œuvres d'utilité publique pour son village et les environs. Tout cela a été exécuté à la lettre. L'administrateur de la fondation Canova est actuellement le syndic de Crespano-Veneto.

Nous visitons d'abord la glyptothèque. L'impression est profonde. L'architecture est très simple, mais on ne peut se défendre d'une vive émotion quand on contemple réunies ces œuvres du génie qu'on a vues jadis à Rome, à Vienne, à Paris : le Thésée et le Minotaure, les Trois Grâces, la Madeleine repentante, les Lutteurs, Pauline Borghèse en Vénus, Napoléon, le Tombeau du Titien et les bustes de tous les grands personnages de son temps. C'est l'art grec de l'Apollon du Belvédère et de la Vénus de Médicis, un peu grêle et maniéré; non la forte beauté antique de la Vénus de Milo et des sculptures du Parthénon. Praxitèle peut-être, mais non Phidias. Cependant, l'inspiration est élevée et la grâce,

Hosted by Google

extrême. Les têtes de Napoléon sont des chefs-d'œuvre. C'est bien le type consacré, tel qu'il passera à la postérité. A Copenhague, on a aussi réuni dans un musée unique toute l'œuvre de Thorwaldsen et tous les souvenirs que l'on possédait de lui. Dans la maison, on voit plusieurs tableaux de Canova dont il était plus fier que de ses statues. Détestables imitations de David; la couleur est insupportable, et ce qui est étrange, le dessin et la composition ne charment pas. La bibliothèque du grand artiste, les portraits de ses parents, quelques-uns de ses vêtements, son mobilier, tout est conservé avec un soin religieux. En face de la maison s'élève l'église, qui est une copie du Parthénon. La situation en est admirable : elle a été choisie par Canova lui-même. Elle rappelle celle de la Walhalla, au bord du Danube, près de Ratisbonne; mais celle-ci est très supérieure. Le monument s'élève sur les premiers gradins d'une haute colline dominant le village. On y monte par une large avenue pavée de petits cailloux blancs et encadrée de bordures d'arbres verts, taillées en haies. Quand on se retourne, avant d'entrer dans le temple, la vue est incomparable. Au premier plan, tout un amphithéâtre de collines verdoyantes descendent en pente douce jusqu'à la plaine de la Brenta. Dans le fond on aperçoit les lagunes, les maisons blanches de Venise, Chioggia, Malomocco, et puis l'azur adouci de la mer lointaine; à droite, Padoue et les monts Euganéens, et derrière soi les premières croupes des Alpes. George Sand, pendant son fameux voyage à Venise, qui a laissé des souvenirs si amers dans sa vie et surtout dans celle de Musset, était venue errer dans cette région peu connue des étrangers. Elle raconte ses impressions dans les premières pages des *Lettres d'un voyageur*. Voici ce qu'elle y dit du village de Canova.

« Le vallon de Possagno a la forme d'un berceau; il est fait à la taille de l'homme qui en est sorti. Il serait digne d'avoir servi à plus d'un génie, et l'on conçoit que la sublimité de l'intelligence se déploie à l'aise dans un si beau pays et sous un ciel si pur. La limpidité des eaux, la richesse du sol, la force de la végétation, la beauté de la race dans cette

Hosted by Google

partie des Alpes, et la magnificence des aspects lointains que le vallon domine de toutes parts, semblent faits exprès pour nourrir les plus hautes facultés de l'âme et pour exciter aux plus nobles ambitions. Cette espèce de paradis terrestre, où la jeunesse intellectuelle peut s'épanouir avec toute sa sève printanière, cet horizon immense qui semble appeler les pas et les pensées de l'avenir, ne sont-ce pas là les deux conditions principales pour le déploiement d'une belle destinée ? »

J'ai relu ces *Lettres d'un voyageur*, qui avaient laissé une si profonde impression dans mon souvenir. Je retrouve dans ce volume, presque à chaque page, des marques au crayon exprimant mon admiration. Maintenant, ce style ne me plaît plus du tout. Il a de la pompe, du nombre, et une sorte de charme musical, mais il ne rend nettement ni les sentiments de l'auteur, ni les aspects du monde extérieur. Tout est vague. Qui est ce voyageur ? Que pense-t-il au juste ? Que voit-il ? Que fait-il ? On le devine à peine. C'est moins précis qu'un rêve. Décidément, le seul style qui ne vieillisse pas, c'est le simple et le naturel. Prenez une page de Voltaire : comme tout y est précis, clair, limpide !

Quand on écrit, c'est, apparemment, pour rendre le mieux possible une pensée. L'emphase, la déclamation, et surtout le « maniérisme », la recherche des effets de mots et d'épithètes, paraissent ridicules quand la mode en est passée, comme les troubadours dorés des pendules de la Restauration. Voltaire est trop sec, peut-être ; l'image fait défaut dans le verbe, et la couleur dans les adjectifs ; mais comme le trait et la vivacité du tour soutiennent l'attention ! Voulez-vous une prose plus charnue, mais où l'image jaillit naturellement du fond même de l'écrivain, avec son goût de terroir, comme un vin généreux, prenez Bossuet dans ses lettres, Saint-Simon et les lettres du marquis de Mirabeau, l'*Ami des hommes*. Le style de George Sand, c'est du Jean-Jacques, moins ses grandes qualités, la précision et la force de l'expression, et le « rendu » d'une pensée bien conçue et arrêtée. La Bruyère n'a-t-il pas bien raison quand il écrit ceci, dans le chapitre : *les Sociétés* : « Vous vouliez me dire qu'il fait

Hosted by Google

froid. Que ne disiez-vous : Il fait froid ?... — Mais, répondez-vous, cela est bien uni et bien clair, et d'ailleurs, qui ne pourrait en dire autant? — Qu'importe? Est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle et de parler comme tout le monde? »

— L'église de Canova est construite en marbre du pays; elle est éclairée par une ouverture dans la coupole, comme le Panthéon. Il s'y trouve des tableaux et des bas-reliefs du maître.

Cette imitation du Panthéon me fait réfléchir au caractère si remarquablement « solide » du génie romain et de l'architecture romaine dont les Italiens s'inspirent encore. Considérez les monuments que les Romains ont construits dans tout notre Occident, depuis la *Cloaca maxima* des premiers temps de Rome, jusqu'à la *Porta nigra* de Trèves, les aqueducs, les amphithéâtres, le « Pont » du Gard, qui est un aqueduc, les ponts sur le Tibre qui ont résisté à tant d'inondations, la « Piscine admirable » du cap Mysène, les substructions du Palatin et du Capitole ; partout des blocs massifs, puissamment assis sur le sol ; comme visée, non l'élégance, mais la durée éternelle ; une pensée d'ingénieur plutôt que d'artiste, et la poursuite de l'utile plutôt que celle du beau, et cependant un grand effet esthétique, obtenu par cette simplicité même, par cette solidité « souveraine » et par l'adaptation des moyens au but.

Combien le génie littéraire de Rome, même quand il est soulevé par le coup d'aile hellénique, est moins fin, moins simple et moins profond que celui d'Athènes!

En politique et en droit, le Romain a été un conservateur obstiné. Il n'a jamais introduit dans la constitution et dans l'ordre social ces changements profonds et brusques, si fréquents dans les Etats de la Grèce. C'est ainsi, par exemple, qu'il a conservé le sénat et le consulat, depuis le commencement de la république jusqu'à la chute de l'empire. Extérieurement, la religion change peu. En droit surtout, on tient à ne pas abolir les anciennes lois : celle des Douze Tables reste en vigueur jusque sous Justinien. On en modifie seulement les applications, par des fictions de toute espèce. Le

Hosted by Google

caractère italique fait penser à celui du bœuf, qui a donné son nom au pays et qui trace son sillon, droit devant lui, marchant d'un pas lent, pesant, mais ferme. Quel contraste avec la légèreté et les variations des Hellènes, et surtout avec cet amour de l'idéal qui éclate dans les dialogues et dans la *République* de Platon ! Et tous deux cependant, le Grec et le Latin, appartiennent à la même race, parlent une langue assez semblable, ont reçu la même culture religieuse et se sont abreuvés aux mêmes sources littéraires. D'où provient la différence? Faut-il l'attribuer à l'influence de la lourdeur étrusque ou de la gravité ombrienne? *Chi lo sà ?*

— Non loin du temple de Possagno, au milieu d'un jardin, s'élève un grand bâtiment : c'est une école moyenne, un « gymnase », avec pensionnat. Tout cela fondé et entretenu avec l'argent de Canova. Les jeunes gens de ce district rural qui veulent arriver aux études supérieures des universités, des écoles normales ou des séminaires, peuvent y apprendre les langues anciennes sans aller à la ville. N'est-ce pas une chose admirable que ce legs de Canova, et digne d'une grande âme ? Voilà deux villages largement et luxueusement pourvus de toutes les institutions qui peuvent contribuer à améliorer et à élever la condition des populations. Des écoles, des hôpitaux, des promenades, un musée, un temple et toutes les influences civilisatrices qui en résultent. Comment se fait-il que si peu de gens riches, même sans enfants, pensent à faire comme le grand sculpteur? Leur nom et leur influence bienfaisante se perpétueraient d'âge en âge. Supposez chaque village propriétaire de terres pour un million, dont le revenu soit employé à embellir la localité, à y répandre l'instruction, la moralité, le sentiment esthétique. Comme un pays se transformerait en peu de générations ! Que de facilités pour résoudre la question sociale !

Nous allons saluer le syndic, petit propriétaire de vignes. Maison peu entretenue extérieurement — ce qui est l'ordinaire, en Italie ; mais les chambres sont très propres et pourvues de bons meubles. Nous parlons des vignes ! La récolte sera belle cette année (1882), et le vin est cher. Pourvu que

Hosted by Google

le phylloxera n'arrive pas. Les cultivateurs ne boivent guère que du vin de seconde pression, une piquette acide, sauf au café, quand ils y vont ; alors ils prennent une ou deux chopines, à 30 ou 40 centimes le litre. On ne boit guère d'alcool et les cas d'ivrognerie sont extrêmement rares. Quel contraste avec nos pays du Nord, où les ravages de l'alcoolisme augmentent sans cesse ! Grâce au gymnase Canova, l'un des fils du syndic a fait de bonnes études, et il a un goût inné pour les sciences naturelles. Il a collectionné, dès son enfance, insectes, papillons, plantes, minéraux et fossiles. Deux chambres sont remplies de ses herbiers, de ses boîtes et de ses échantillons. Il suit les cours à l'université de Padoue. Luzzatti m'assure qu'il fera honneur à Possagno. Je remarque que les villages italiens fournissent beaucoup plus de recrues que les nôtres aux lettres et aux sciences. Cela tient, je pense, à deux causes : le Méridional, ayant peu de besoins réels, par suite de la douceur du climat, s'attache moins exclusivement aux intérêts matériels. En outre, ici, dans les villages, au-dessus de la classe la plus pauvre, qui est plus misérable encore que dans le Nord, vous trouvez un certain nombre de familles vivant de peu, mais à la manière de la bourgeoisie des villes. Ils ont quelque instruction, lisent les journaux et s'occupent beaucoup de politique. C'est parmi eux que se recrute le parti radical un peu partout, et même le parti socialiste, dans les Romagnes.

La vie citadine, qui prédomine dans les campagnes, est sans doute un héritage de Rome et de son organisation municipale. Dans la majorité des provinces italiennes, les cultivateurs ne vivent pas éparpillés, au milieu des champs qu'ils cultivent. Ils sont groupés au centre de la commune, qui devient ainsi un bourg, si le pays est peuplé. C'est de là que le laboureur part avec sa charrue et ses bœufs pour travailler la terre. Système détestable. Que de temps, que d'efforts, que d'engrais perdus ! Il est vrai que la sociabilité se développe. Il est rare, le type de la famille isolée, qui se suffit à elle-même, réfléchie, taciturne, comme chez les Anglo-Saxons.

Hosted by Google

« Voyez-vous là-bas, me dit Luzzatti, au haut de cette colline, cette vieille tour sombre? C'est Asolo, la résidence de la reine de Chypre. Je vous y conduirai demain, pour voir comment nos banques populaires donnent la solution de cette quadrature du cercle de l'économie politique : le crédit agricole. »

ÉMILE DE LAVELEYE.

Hosted by Google

LES CROYANCES DES PEUPLES NON CIVILISÉS

ET LA FORME PRIMITIVE DES RELIGIONS

L'étude des peuples non civilisés, qui resta longtemps sans importance scientifique en dehors d'un intérêt purement descriptif, a reçu une impulsion considérable de la tendance croissante à expliquer la marche de la civilisation comme un développement naturel et progressif. Si toute société humaine plonge ses racines dans un état de barbarie voisin de l'animalité, c'est parmi les races les plus incultes du monde actuel que nous devons chercher non seulement l'image de nos ancêtres, mais encore les rudiments des mœurs, des institutions et des croyances répandues chez les peuples civilisés.

Sans doute, cette analogie ne doit pas être prise trop à la lettre. Il est inadmissible que le sauvage d'aujourd'hui nous donne la photographie exacte de l'homme primitif. Même en admettant l'unité de notre espèce, aucun rameau de la souche primordiale n'a pu se développer à travers les âges sans passer par des alternatives de progrès et de décadence qui ont dû profondément en altérer les traits originaires, et nombre de peuplades réputées primitives peuvent représenter les débris d'une race déchue, aussi bien que les éléments d'une société en voie de formation. Toutefois, quand on constate une identité surprenante dans les modes de vivre, de sentir et de penser propres aux tribus les plus diverses et les plus éloignées, lorsqu'en même temps on y découvre les germes d'idées et de pratiques qui se retrouvent à un degré plus

Hosted by Google

développé dans toutes les civilisations anciennes et modernes, on est naturellement amené à voir, dans ces traits généraux des races incultes, une phase intermédiaire que toutes les sociétés ont dû traverser à une époque voisine de leur début.

C'est à l'application de ce raisonnement que nous devons les belles études des Waitz, des Spencer, des Tylor, des Sumner Maine, des Lubbock, des de Laveleye sur les institutions primitives de l'humanité. En résumant, dans un ouvrage clair, complet, méthodique, conçu sans parti pris, les renseignements relatifs aux religions des peuples non civilisés [1], M. Albert Réville vient, à son tour, nous faciliter la tâche d'établir, sinon quel a été le point initial du sentiment religieux, du moins sous quelle forme il a dû se manifester à l'origine de tous les cultes.

I

Il y a plusieurs manières d'exposer les croyances des peuples non civilisés. On peut examiner successivement comment ils ont formulé la notion du divin, les rapports de l'homme avec les puissances surnaturelles, l'organisation du culte et du sacerdoce, la destinée de l'âme, l'idée d'une rétribution morale, l'origine et la fin de l'univers. On peut également classer leurs croyances d'après la nature des objets qu'ils vénèrent, suivant que ce culte s'adresse à la nature inanimée (pierres, rochers et montagnes, eaux et plantes), à la nature animée (particulièrement oiseaux et serpents), au monde des morts (ancêtres, revenants, esprits), aux principaux phénomènes de la nature (feu, vent, orage), aux corps célestes ou enfin au couple primordial du ciel et de la terre. Mais les diverses manifestations de la religiosité primitive sont en général trop enchevêtrées les unes dans les autres pour qu'en les groupant d'après l'un ou l'autre de ces deux plans, on puisse reproduire exactement l'état religieux

[1] *Les religions des peuples non civilisés*, par A. Réville, professeur au Collège de France, 2 vol. Paris, Fischbacher, 1883.

Hosted by Google

d'une race et d'une époque. Aussi M. Réville a-t-il préféré les décrire en suivant l'ordre de la distribution géographique. Sans doute, la tâche n'est pas aisée. Il faut d'abord trier les innombrables documents, d'une valeur fort inégale, que les voyageurs ont mis à la disposition des savants. En second lieu, il faut faire un choix parmi les matériaux ainsi obtenus, car celui qui voudrait tout dire sur ce sujet risquerait fort de se perdre dans une surabondance de répétitions ou de futilités, et cependant il est nécessaire de n'omettre aucune particularité importante, sous peine de s'exposer au reproche de parti pris ou, tout au moins, de généralisation défectueuse. M. Réville s'est parfaitement tiré de cette difficulté en s'appliquant exclusivement à reproduire, pour chaque peuplade ou chaque groupe de peuplades, les faits typiques ou, comme il s'exprime lui-même, les *standard facts*, qui accusent l'originalité d'un état religieux déterminé.

L'auteur divise son sujet en quatre parties. Dans la première, il étudie successivement les nègres proprement dits, les Cafres, les Hottentots et les Boschmans. Dans la seconde, les Peaux-Rouges, les Esquimaux, les anciens indigènes des Antilles, les Caraïbes, les tribus brésiliennes, les Indiens des Pampas, les Patagons et les Fuégiens. Dans la troisième, les Polynésiens, les indigènes des archipels mélanésiens et micronésiens, les Australiens et quelques peuples malais, ainsi que les Madécasses. Dans la quatrième, le groupe Finno-Tartare. L'étude des croyances propres à chacune de ces subdivisions est précédée de deux notices,— l'une qui résume, en quelque sorte, les renseignements relatifs au milieu ethnique et social, — l'autre qui renferme une analyse critique des principaux ouvrages publiés sur les croyances du groupe. Enfin, dans un chapitre final, l'auteur résume les principales réflexions qui lui ont été suggérées, chemin faisant, par ses observations locales, et, comparant celles-ci entre elles, il en dégage des considérations générales relatives à l'identité foncière des religions dans le monde non civilisé, à l'origine et à la nature probables des premières manifestations religieuses, à leur évolution ultérieure, tant dans les croyances

Hosted by Google

que dans les pratiques, au développement du sacerdoce et à la formation des mythes, à la signification du culte des morts, etc.

Avant de le suivre sur ce terrain, il sera peut-être intéressant de résumer ici en peu de mots les diverses théories qui se sont produites relativement à l'origine des religions.

Le moyen âge attribuait aux inspirations du diable toutes les croyances religieuses qu'il ne pouvait rattacher aux révélations du « vrai » Dieu. Quand l'esprit critique commença à réclamer sa part dans l'explication des phénomènes, on fit remonter l'origine de toutes les « fausses » religions à la corruption de la tradition orthodoxe parmi les descendants des patriarches. La philosophie du XVIII^e^ siècle, tout en contestant l'infaillibilité de la Bible, émit l'hypothèse d'un monothéisme naturel d'où toutes les religions positives seraient sorties par l'envahissement graduel des superstitions les plus variées. D'après ce dernier système, qui compte encore des partisans parmi les rationalistes, les croyances des peuples sauvages ne seraient qu'un dernier écho de la pure religion primitive. Mais, dès la seconde moitié du siècle dernier, il se trouva des observateurs pour prétendre que, loin d'être le dernier terme d'une longue décadence morale et intellectuelle, ces croyances barbares représentaient le premier échelon du développement religieux.

Un ami de Buffon, le président de Brosses, publia en 1760 un ouvrage anonyme intitulé : *Du culte des Dieux-Fétiches ou Parallèle de l'ancienne religion de l'Égypte avec la religion actuelle de la Nigritie.* Il y formulait nettement la théorie qu'à l'exception des Juifs, toutes les nations ont débuté par le fétichisme, pour passer de là au polythéisme, et enfin, au monothéisme. Par *fétichisme*, substantif nouveau dont il enrichit la langue française, le président de Brosses entendait « le culte de certains objets terrestres et matériels, appelés *fétiches* chez les nègres Africains, parmi lesquels ce culte subsiste ».

Cette théorie n'a cessé de gagner du terrain, surtout depuis qu'Auguste Comte l'a faite sienne sous une forme

Hosted by Google

quelque peu dogmatique. Un moment ébranlée par la divulgation des Védas et des autres documents littéraires qui, tout au moins en Asie, semblaient reporter le monothéisme aux origines de l'histoire, elle a repris sa marche ascendante du jour où des investigations plus approfondies ont permis de ramener aux conditions ordinaires de l'évolution religieuse la formation de toutes les religions orientales, y compris le judaïsme, et, actuellement, elle semble définitivement ancrée dans la science, tout au moins comme décrivant la tendance générale du sentiment religieux à passer de la confusion et de l'arbitraire à l'ordre et à l'unité dans sa conception du divin.

Cependant, s'il semble évident que le développement religieux a débuté par des manifestations analogues aux croyances encore observables aujourd'hui parmi les peuples non civilisés, il reste à s'entendre sur la portée de ces croyances elles-mêmes, et ici la théorie du président de Brosses devient absolument insuffisante. D'après cette théorie, qui représente encore aujourd'hui la conception vulgaire du fétichisme, l'homme primitif ou, ce qui revient au même, l'homme non-civilisé aurait tiré, d'une association fortuite entre un objet et un phénomène, la conclusion que celui-ci était dû à la volonté de celui-là ; d'où le désir de se concilier et même de s'approprier cet objet, afin de commander aux événements. Telle serait l'origine des *fétiches*, objets matériels que le sauvage aurait doués de propriétés surnaturelles, pour les élever ensuite au rang d'esprits et de dieux.

Même en raisonnement pur, on a le droit de dire que cette explication n'en est pas une, ou plutôt qu'elle résout la question par la question. Elle nous conduit, en effet, à nous demander d'où l'homme a tiré cette idée de propriétés surnaturelles, s'il n'avait préalablement en lui la notion même d'une puissance supérieure à la nature, et, d'autre part, comment il a pu faire sortir de la matière l'idée d'esprit ou de dieu, si son culte s'adressait exclusivement à des objets matériels. Mais nous pouvons également invoquer ici le témoignage

Hosted by Google

de l'observation directe, comme l'ont constaté des auteurs aussi divergents que MM. Max Muller et Herbert Spencer. Sans doute, le culte d'objets matériels investis de propriétés magiques se rencontre chez nombre de sauvages aussi bien que chez la plupart des peuples civilisés. Mais il ne forme nulle part un culte primitif, et jamais il ne constitue toute la religion d'un peuple. Il présuppose une religion antérieure, qui s'adresse, non aux choses, mais aux *esprits* enfermés dans les choses.

L'erreur dont nous parlons repose en grande partie sur une confusion dans l'emploi du mot fétichisme. Quelle est, en réalité, l'étymologie de ce mot? Quand les Portugais débarquèrent sur les rivages de l'Afrique occidentale, ils virent le nègre invoquer des cailloux, des morceaux de bois, des ossements, des plantes, tout ce qui constitue un *gri-gri* à la Côte-d'Or. De leur côté ils avaient non seulement leurs crucifix et leurs rosaires, qu'ils utilisaient dans des conditions analogues, mais encore d'innombrables amulettes auxquelles ils recouraient, en toute occasion, pour enchaîner la fortune. Ces objets s'appelaient, en portugais, des fétiches, *feitiços* (de *factitius*, bien fait ou artificiel, enchanté). De là un rapprochement naturel, qui frappa même ces navigateurs catholiques, assez mauvais juges en matière de superstitions, et ils en conclurent que les nègres avaient pour religion le culte de talismans, d'amulettes, de *fétiches*. Un peu plus de réflexion leur aurait fait sentir que la vertu surnaturelle de leurs propres scapulaires, de leurs reliques, de leurs signes de croix, de leurs objets bénits, impliquait l'existence de tout un monde spirituel, sans lequel les propriétés particulières de ces *fétiches* n'auraient eu ni raison d'être, ni moyen de se produire, et un peu plus d'observation leur aurait permis de vérifier qu'il en était de même pour le nègre, comme on l'a constaté de nos jours. Non seulement les nègres croient à d'innombrables esprits qui peuplent la nature, mais ils ont même une vague notion d'un Esprit suprême, Dieu-Soleil ou Dieu-Ciel. Il est vrai qu'ils le relèguent au second plan, pour réserver leurs hommages aux esprits des fétiches. Mais

Hosted by Google

ici encore, ils ne font qu'imiter la conduite de leurs premiers explorateurs envers les personnages secondaires de l'Olympe catholique.

M. Max Muller — pour qui le sentiment religieux a commencé chez l'homme primitif avec la perception de l'infini ou plutôt de l'immensité, engendrant l'idée d'un *au delà* — rapporte, dans son ouvrage sur l'*Origine et le développement de la religion*, l'histoire suivante, empruntée à d'Halleur : « Un nègre faisant à un arbre que l'on supposait son fétiche une offrande de nourriture, un Européen lui demanda s'il pensait que l'arbre pût manger : « Oh! répondit le nègre, « ce n'est pas l'arbre qui est le fétiche; le fétiche est un « esprit, il est invisible, mais il est descendu dans cet arbre. « Sans doute, il ne peut consommer notre nourriture maté- « rielle ; il prend la partie immatérielle et laisse derrière lui « la partie matérielle, celle que nous voyons. » — Bien que ce récit soit dû à un écrivain des plus autorisés, M. Max Muller, tout en y cherchant un avertissement, se demande si l'histoire n'est pas trop jolie pour être vraie. — Mais je trouve dans M. Réville (t. II, p. 130) que les Fidjiens étendent la distinction du corps et de l'âme aux animaux, aux plantes et même aux objets inanimés, tels qu'une pierre, une hache, un ciseau : si ces objets se brisent, leur esprit s'en va chez les dieux. Les Fidjiens montraient même une source profondément encaissée où, avec de bons yeux, on pouvait discerner les âmes des hommes et des animaux, ainsi que celles des pierres, des bâtons, des canots, des maisons, de tous les outils possibles, voguant toutes pêle-mêle vers le pays de l'immortalité. Voilà des gens qui, sans doute, ne feraient aucune difficulté à admettre le récit de Perrault :

J'aperçus l'ombre d'un cocher,
Qui, tenant l'ombre d'une brosse,
Nettoyait l'ombre d'un carrosse.

La même idée se retrouve, du reste, chez un grand nombre de sauvages, notamment parmi certaines tribus de Peaux-Rouges, qui voient un esprit personnel dans les objets les

Hosted by Google

plus vulgaires, tels qu'une hache ou un chaudron. Lorsque l'objet, se brise, son esprit est censé lui survivre et se rendre au pays des morts, dans les domaines du soleil couchant.

Un auteur qui, à la suite de Comte, donne le nom de fétichisme à la première forme des croyances humaines, M. Gérard de Rialle, cite, dans sa *Mythologie comparée* (t. I, p. 14), un exemple typique de ce que signifie, en réalité, chez les populations primitives, le culte des objets matériels et terrestres. Il s'agit d'une pierre adorée par les anciens habitants d'un district péruvien, laquelle fut renversée par l'inca Roca, pour faire place au culte solaire. Au moment où elle se brisa, il s'en échappa un perroquet qui gagna une pierre voisine, où il disparut, et cette pierre nouvelle devint à son tour l'objet de la vénération générale. M. Gérard de Rialle ne cite cette légende que pour établir l'antériorité des croyances fétichistes et leur persistance à côté d'idées religieuses plus élevées. Pour moi, j'y trouve une réfutation décisive de ce qui forme la thèse même du fétichisme, dans le sens où l'entendait le président de Brosses. Ce qu'adoraient ici les anciens habitants du Pérou, ce n'était pas la pierre, mais quelque chose qui était dans la pierre et qui pouvait lui survivre. Si l'inca avait brisé la seconde pierre ou même abattu le perroquet au vol, la vénération populaire n'aurait pas été en peine de trouver, dans le voisinage, quelque autre objet où incorporer ce qui était le véritable objet de ses hommages,— l'*esprit* du fétiche.

En un mot, les objets des cultes primitifs, ce sont tantôt les volontés conscientes que le sauvage prête aux phénomènes et aux objets principaux de la nature (*naturisme* ou *physiolâtrie*), tantôt des esprits qu'il se figure errer à l'état libre ou choisir une résidence temporaire dans le premier corps venu, (*animisme,* spiritisme, totémisme, culte des morts), tantôt, enfin, des objets ordinaires qui doivent certaines propriétés surnaturelles à leurs rapports avec des esprits ou des dieux (charmes, amulettes, talismans, *fétiches* proprement dits).

Il convient d'ajouter qu'aujourd'hui cette signification du

Hosted by Google

fétichisme a été considérablement étendue, et que parfois même on applique ce mot à toute vénération d'un objet matériel, en dehors de l'idolâtrie. M. Réville s'en sert particulièrement pour désigner toute croyance à des esprits temporairement logés dans des objets, naturels ou artificiels, *que l'homme peut s'approprier*. Cette définition est consacrée par l'usage; cependant, elle laisse en dehors la croyance aux talismans proprement dits et, d'autre part, elle semble rentrer dans l'animisme tel que le définit M. Réville lui-même. Je comprends que l'éminent professeur français range dans le naturisme le culte que, par exemple, certaines tribus de la Sibérie (t. II, p. 216) rendent aux arbres, aux pierres, aux ruisseaux, aux lacs, aux sources, aux animaux personnifiés. Mais quelle différence y a-t-il entre le culte rendu par le nègre à l'esprit du caillou qui l'a fait trébucher, et par le Peau-Rouge à l'esprit du rocher qui menace ses pirogues? Or, M. Réville range le second cas dans l'animisme (t. I, p. 232) et le premier dans le fétichisme (t. I, p. 82). La circonstance que le nègre peut s'approprier le caillou ainsi que les pouvoirs de l'esprit qui s'y loge est-elle suffisante pour établir une distinction, soit entre la nature, soit entre le mobile des deux croyances?

II

MM. Max Muller, Herbert Spencer, Edw.-B. Tylor, C.-P. Tiele et d'autres encore ont fait justice de la théorie qui plaçait la première manifestation du sentiment religieux dans la croyance au pouvoir surnaturel d'amulettes et de talismans. Les faits rapportés par M. Albert Réville ne font que confirmer surabondamment ce démenti à l'ancienne théorie du fétichisme. Mais l'auteur établit, en outre, — et c'est là un des traits les plus saillants de son ouvrage, — que même l'animisme, soit comme culte de fétiches animés, soit comme culte d'esprits à l'état libre, ne peut avoir été la religion primitive de l'humanité.

Hosted by Google

D'après M. Herbert Spencer, c'est le culte des morts qui aurait été la première forme de religion. L'homme primitif aurait tiré de ses rêves la conclusion qu'il possédait en lui un *double* immatériel, distinct de son être physique ; que ce double pouvait voyager loin du corps ; qu'il pouvait entrer en relation avec le double d'autrui ; enfin, que les êtres vivants pouvaient réellement se prêter à toutes les métamorphoses suggérées par l'incohérence des rêves. D'où la croyance à la survivance du *double* ou de l'âme, l'idée de son intervention constante dans les affaires des vivants, enfin l'institution d'offrandes et de rites pour apaiser ces esprits s'ils sont irrités, pour leur complaire s'ils sont bienveillants. Le tertre du tombeau devient l'autel des sacrifices, de même que le temple sort de la caverne sépulcrale. Si plus tard l'homme s'est mis à adorer, soit des vulgaires fétiches, soit les corps célestes et les phénomènes de la nature, c'est parce qu'il leur a appliqué sa distinction entre le corps et l'esprit, ou bien parce qu'il a vu dans ces objets ses ancêtres métamorphosés. Si tant de peuples adorent ou ont adoré un dieu Ciel, un dieu Soleil, un dieu Serpent, un dieu Montagne, etc., c'est parce que, au début, ils ont vénéré l'esprit de quelque chef surnommé, durant sa vie, — comme on le voit encore aujourd'hui, notamment chez les Peaux-Rouges, — le Ciel, le Soleil, le Serpent, le Roc, etc. De là à supposer l'existence d'esprits libres, indépendants de toute attache physique ou naturiste, gnomes, — farfadets, fées, génies, démons, — il n'y avait plus qu'un pas, et il a été aisément franchi.

On voit que M. Spencer rajeunit simplement, à l'aide des connaissances modernes, l'hypothèse d'Evhémère, qui plaçait dans la déification des héros l'origine de tous les dieux, sans se rendre compte que, pour déifier, il fallait préalablement avoir la notion du divin.

M. Réville, qui avait déjà longuement rencontré cette thèse dans la *Revue de l'histoire des religions*, achève ici de la réfuter, en montrant que le culte des morts n'est jamais primitif chez les peuples non civilisés. Les arguments qu'il produit à cet égard valent la peine qu'on s'y arrête.

Hosted by Google

Contrairement à l'opinion de M. Spencer, il estime que l'homme primitif, comme l'enfant, éprouve une tendance à tout personnifier dans la nature, c'est-à-dire à investir d'une conscience et d'une volonté analogues aux siennes tous les êtres et tous les objets qui font impression sur ses sens, alors même qu'il n'a pas encore conscience d'une distinction raisonnée entre l'inanimé et l'animé, l'impersonnel et le personnel. Telle est, du moins, la situation d'esprit qu'on rencontre chez les peuplades placées au dernier degré de l'échelle : les Hottentots, les Boschmans, les Fuégiens, les Californiens. Si, comme le suppose le philosophe anglais, l'homme, à ses débuts, s'abstenait de confondre l'animé et l'inanimé, il est au moins étrange qu'il soit tombé dans cette confusion à mesure que la réflexion grandissait en lui.

Même parmi les tribus qui vénèrent leur premier ancêtre sous un nom et sous une forme quelconques, ce n'est pas l'ancêtre qui est devenu le dieu, c'est le dieu auquel on attribue d'avoir engendré la race. Dans l'hypothèse contraire, comment expliquer que tous les descendants de ce premier ancêtre ne soient pas des dieux au même degré? Le culte des morts, là où il est pratiqué, ne s'adresse qu'aux défunts dont on a conservé quelque image dans la mémoire; il s'affaiblit et passe avec leur souvenir. De plus, on attribue à ce premier ancêtre des pouvoirs extraordinaires qu'on refuse à ses descendants. On en fait le créateur de l'univers ou, comme l'Oukoulonkoulou des Cafres, le maître de la vie et l'inventeur de la mort. Il fallait donc qu'on eût précédemment l'idée d'esprits commandant aux choses de la nature, ce qui suppose déjà un premier développement du sentiment religieux.

D'après M. Spencer, si les tribus des Peaux-Rouges vénèrent, comme *totem*, un animal dont elles se prétendent descendues, c'est que leur premier ancêtre aurait reçu de ses contemporains le surnom d'un animal auquel on trouvait qu'il ressemblait par sa force, son agilité, son courage ou son habileté. Pour M. Réville, cette coutume prouve simplement que les Peaux-Rouges, comme toutes les races pri-

Hosted by Google

mitives, ne distinguent pas entre les esprits des hommes, des animaux et des objets inanimés. Dans leur langage imagé, le ciel est un grand oiseau, le soleil un taureau, la lune une vache, les fleuves des serpents, etc. De plus, l'animisme suppose que les esprits peuvent sortir de leur demeure habituelle, pour s'incarner, quand il leur plaît de se montrer aux hommes, sous la forme d'animaux déterminés. Dès lors, il a dû sembler tout naturel aux Peaux-Rouges de choisir, parmi ces incarnations, celle dont ils veulent particulièrement s'assurer la protection, et, la vénération aidant, ils en sont arrivés à voir dans leur protecteur spirituel le générateur de la famille ou de la tribu.

La théorie de M. Spencer est impuissante à expliquer les parallélismes qui font entrer dans une même loi de formation les mythes suggérés, chez les peuples les plus divers, par les phénomènes de la nature physique, tenue pour animée. Ainsi, les héros ou dieux solaires présentent à peu près partout des légendes identiques. Qu'il s'agisse d'Osiris, d'Hercule, d'Adonis, de Christna, de Balder, de Botchica chez les Muyscas, ou de Maui dans les archipels de la Polynésie, ces héros mythiques se distinguent également par l'humilité de leur origine, par le degré de gloire où ils s'élèvent et par une fin misérable ou tragique. Si ce sont là des hommes personnifiés, il faudrait donc admettre que, chez tous ces peuples, il ait surgi un homme d'une origine humble ou mystérieuse, qu'il se soit distingué au point de devenir l'objet d'un culte, qu'il ait fini tristement et qu'il ait reçu le nom du soleil. La même réflexion peut s'appliquer aux mythes de l'aurore, de l'orage, de la lune, etc., qui offrent des traits identiques en cent endroits divers [1].

Ajoutons que nulle part on n'a trouvé la trace d'un culte exclusivement adressé aux esprits des défunts et que, d'autre

[1] Rien de plus curieux et de plus instructif à la fois que ces analogies de croyances entre les peuples les plus divers d'origine et d'habitat, dès qu'ils ont atteint le même degré d'évolution religieuse. Parmi les exemples qu'on en trouve dans l'ouvrage de M. Réville, on peut citer : la légende que l'humanité serait sortie d'une profonde caverne (peut-être est-ce une allusion à la vie des premiers hommes), — les pratiques de la

Hosted by Google

part, le culte des morts est inconnu de peuplades profondément animistes, telles que les Australiens, placés cependant au dernier degré de l'échelle humaine. En résumé, « le culte des ancêtres, dit M. Réville, tient plus de place dans la religion des non-civilisés qu'on ne s'en était aperçu jusque dans ces derniers temps; voilà ce qu'on peut accorder à M. Herbert Spencer. Mais en lui-même, il n'est qu'une sous-division de l'animisme. Là où le naturisme se déploie en une riche mythologie dramatique, c'est-à-dire chez les races les mieux douées, l'animisme et le culte des ancêtres se développent

sorcellerie — la coutume de sacrifier une victime humaine dans les fondations d'un édifice — la distinction de l'âme et de l'ombre — la croyance à deux séjours des âmes, l'un sous terre, l'autre à l'ouest, dans le pays du soleil couchant — l'explication, par une guerre des dieux, des conflits entre les forces naturelles — l'attribution de la création soit à un mariage, soit à une séparation originaire du ciel et de la terre, etc. Chez les Polynésiens, on croit même que si le ciel et la terre ne parviennent plus à se rapprocher, c'est parce que Tane-Mahuta, le dieu des forêts, les sépare, en appuyant sa tête sur la terre et ses pieds contre le ciel. M. Réville rappelle à cet égard que la même idée d'une séparation entre le ciel et la terre, permettant à leurs enfants de respirer et de vivre dans l'intervalle, se retrouve parmi les symboles de la vieille Égypte, où la déesse du ciel, Nout, est représentée par un grand corps allongé en arc de voûte, s'appuyant par les extrémités sur le dieu de la terre, Seb, étendu horizontalement, alors que les dieux et les hommes se meuvent entre les deux. Nous pouvons y ajouter, dans la mythologie germanique, le symbole analogue de la vache céleste, Audhumbla, qui foule au pied Ymer, le géant de la matière. — Ces analogies d'images offrent un terrain beaucoup plus sûr que certaines ressemblances de mots, qui, lorsqu'elles ne s'étayent pas sur tout un ensemble de règles linguistiques, semblent dues à des coïncidences purement fortuites. Ainsi, M. Réville cite le cas du soleil qui est adoré dans certaines îles de l'Océanie sous le nom de Râ, tout aussi bien que dans l'antique Égypte. On pourrait du reste, mentionner un exemple plus frappant encore de rencontre phonétique entre deux peuples qui n'ont pu avoir aucune relation : non seulement le dieu du vent se disait Votan chez les Tzendales de l'Amérique centrale aussi bien que chez les Germains, mais encore, on soutient que chez une autre tribu américaine, les Tarasques du Mechoacan, ce dieu portait le nom d'Odon (voir Gérard de Rialle, *Mythologie comparée*, t. I, p. 323), — tout comme chez les Scandinaves le Votan germanique devenait Odin. — Votan, en tzendal, signifie, d'après M. Gérard de Rialle, « le cœur ». Chez les Germains, Votan ou Wuotan provient, selon Grimm, d'un vieux verbe haut-allemand *watan*, qui signifie *aller*, pénétrer en envahissant. Peut-être pourrait-on le rapprocher aussi de Vâtu ou Vâyu, le souffle, ou le dieu du vent, chez les Aryas.

Hosted by Google

faiblement. Là, au contraire, où, comme en Chine, la mythologie reste relativement inféconde, où, comme chez beaucoup de non-civilisés, elle ne peut sortir de son état embryonnaire, l'animisme devient prépondérant, et souvent, avec lui, et par lui, le culte des ancêtres. »

Du reste, la croyance à des esprits libres, errant dans la nature ou temporairement logés dans les objets, ne peut elle-même être primitive. Partout où on la rencontre, — chez les nègres et les Peaux-Rouges, aussi bien que chez les Polynésiens et les Finnois, — les innombrables esprits, qui peuplent le ciel, la terre et l'air, peuvent se rattacher à la personnification antérieure des phénomènes naturels. Il suffit, pour s'en convaincre, d'interroger les légendes locales. Quelques peuplades ont même conscience d'un culte antérieur à la vénération de ces esprits détachés de leur base naturiste. Ainsi, les Californiens racontent que le soleil et la lune les aimaient autrefois, mais qu'aujourd'hui ils ne se soucient plus des hommes, qui, en conséquence, ont dû reporter leurs hommages sur les esprits inférieurs. C'est sans doute un raisonnement analogue qui a amené les nègres à déserter le culte de leurs grands dieux-nature : le ciel, le soleil, la mer. Dans les archipels océaniens, on peut suivre la marche de l'animisme, qui, s'étant greffé en Polynésie sur une mythologie en voie de formation, a successivement envahi les groupes voisins, en supplantant le naturisme à l'est et au centre de la Micronésie, alors qu'il était peu connu ou peu pratiqué dans les îles occidentales de cet archipel, demeurées en dehors des influences polynésiennes.

A plus forte raison, le fétichisme dans le sens où l'entend M. Réville ne peut-il être une forme primordiale du sentiment religieux. Pour croire qu'un objet, considéré, par un motif quelconque, comme la demeure d'un esprit, puisse donner à son détenteur le pouvoir de changer le cours des choses, on doit s'être déjà élevé à la notion qu'il y a un cours des choses. Il semble donc que cette croyance est même postérieure à la conception d'esprits errant à l'état libre, et sous ce rapport, M. Max Muller a raison de prétendre que le

Hosted by Google

fétiche animé est simplement, à l'origine, un emblème, un symbole, le signe extérieur d'une puissance connue avant lui et distincte de lui, dont plus tard on le regarda comme la résidence et qui, à la longue, se confondit avec lui. D'après M. Réville, les Cafres et les Hottentots, qui croient aux esprits libres, ainsi qu'aux vertus surnaturelles des talismans fournis par leurs sorciers, n'ont encore rien qui ressemble aux fétiches tenus chez les nègres pour conscients et animés. Peut-être la même observation s'applique-t-elle aux indigènes de l'Australie, qui, eux aussi, sont placés fort bas sur l'échelle religieuse.

III

Si le fétichisme, l'animisme et même le culte des morts ne représentent point la première forme des croyances religieuses, comment faudra-t-il s'en figurer la manifestation originaire? La réponse n'est pas facile, car il est impossible de saisir le sentiment religieux à sa naissance, pour la bonne raison qu'il n'y a plus aujourd'hui de race humaine sans aucune idée religieuse. L'assertion contraire, encore fréquente il y a quelques années, ne peut être soutenue qu'à condition de comprendre la religion comme un culte organisé avec tout un système de dogmes et avec une explication métaphysique de l'univers. Si l'on se contente de réclamer la croyance au surnaturel ainsi que l'existence de certaines pratiques pour concilier les puissances mystérieuses dont l'homme croit dépendre, on peut considérer désormais comme démontré que, même parmi les peuplades les plus grossières, les Boschmans, les Fuégiens, les Veddahs, etc., il n'existe aucune tribu sans un commencement de religion. Sans doute, lorsqu'à l'instar de M. Réville on admet la théorie de l'évolution, il faut bien supposer que le sentiment religieux a eu un commencement, comme toutes les manifestations supérieures de l'activité humaine. Mais, de même que le sauvage à l'état de pure nature, l'homme préreli-

Hosted by Google

gieux n'est qu' « un postulat de la théorie évolutionniste », et c'est le raisonnement, non l'observation directe, qui peut nous fournir la clef du problème.

D'après M. Réville, les hommes, avant de philosopher sur le cours des choses ou de méditer sur la distinction de l'esprit et du corps, ont commencé par implorer les principaux objets de la nature qui jouaient un rôle dans leur destinée. C'est ce qu'il appelle le *naturisme*. « Bien des indices, dit-il, attestent que le sentiment religieux, à ses débuts, fut quelque chose de confus, de vague, un appel bref et variable à ce qui sollicitait l'imagination, la crainte ou la confiance. » Parmi les objets qui provoquèrent tout d'abord ce sentiment, M. Réville estime qu'il faut ranger ce qui correspond aux deux besoins fondamentaux de la vie physique : se nourrir et voir clair : « L'arbre nourricier et les phénomènes lumineux ont dû, les premiers, faire à l'homme, encore dans la plus complète ignorance, l'effet de dominer absolument sa vie et lui inspirer ces sentiments mélangés de crainte et d'espoir, de confiance et d'appréhension dont la réunion constitue l'élément ordinaire et l'aliment normal du sentiment religieux. N'est-ce pas le double objet qui absorbe en tout premier lieu l'attention de l'enfant? Le sein nourricier et le resplendissement lumineux ne sont-ils pas ses premières attractions puissantes? Ainsi s'expliquerait ce vieux culte des arbres et cette prépondérance des dieux de lumière que nous avons pu constater partout, au sein des tribus les moins développées comme chez les autres. »

Parmi les phénomènes lumineux, M. Réville se demande si c'est bien le jour, le soleil, le ciel lumineux qui ont reçu les premiers hommages religieux de l'humanité. Il fait observer que l'enfant attache moins d'attention à la lumière du jour qu'à la lumière dissipant les ténèbres. De même, l'homme sans aucune industrie devait avoir une profonde appréhension des ténèbres et être plus frappé par l'apparition de la lune que par celle du soleil, par la vue de l'aurore que par celle du jour. Ainsi s'expliquerait que la religion lunaire, répandue un peu partout, se soit surtout développée

Hosted by Google

au sein des tribus les plus arriérées, telles que les Cafres, les Hottentots, les Californiens, les Australiens, etc.

En même temps que la réflexion conduisait de cette première impression religieuse à l'adoration des principaux corps célestes, le culte de l'arbre nourricier s'étendait à la source désaltérante, à la rivière poissonneuse, à la montagne abondante en gibier. Ici on voit déjà poindre la différence entre deux directions qui, depuis lors, détermineront toujours la tendance et le niveau de la religion. Le culte du phénomène lumineux se prête, bien plus que l'adoration du simple phénomène nourricier, aux sentiments poétiques et dramatiques, au mythe, à la mythologie, à ce qui sera plus tard le mysticisme, l'enthousiasme religieux, l'élan vers le sublime et l'idéal : « C'est la différence, à l'état embryonnaire, de la religion utilitaire et pur calcul, et de la religion commandée par l'amour du parfait, du beau, du vrai, et de leur rayonnement dans l'âme. »

Une fois certains phénomènes déifiés, il est naturel que tous les phénomènes analogues le deviennent également, quand même ils n'ont plus de rapports aussi directs avec les besoins élémentaires de l'homme. Cette divinisation va toujours en élargissant et en augmentant ses objets. Les pierres qui produisent le feu, le feu lui-même, les animaux que l'homme redoute ou utilise, les armes, les instruments de chasse et de pêche, les phénomènes météorologiques, les objets naturels qui frappent par l'étrangeté de leur forme, tout ce qui impressionne l'imagination reçoit des hommages à son tour. C'est l'état religieux qu'on peut caractériser par les paroles de Bossuet : « Tout était dieu, excepté Dieu même. »

Cependant, les progrès de la réflexion, s'exerçant sur les phénomènes du rêve, de la syncope, du délire, de la mort, ont amené l'homme à distinguer en lui-même l'être pensant du corps visible et palpable. Cette distinction, il l'étend à tous les objets qu'il a précédemment considérés comme animés, et comme il estime que son double peut vagabonder au loin, il en arrive à croire que les esprits des choses comme des êtres peuvent également se séparer de luer corps. L'ani-

Hosted by Google

misme est né. De même qu'en Polynésie, Tangaroa, le dieu du ciel, passe pour avoir crevé l'œuf du monde, dans lequel il se trouvait jadis enfermé, les esprits et les dieux sortent des objets et des phénomènes avec lesquels ils s'étaient confondus jusque-là : le ciel-dieu devient le dieu du ciel, le soleil-dieu, le dieu du soleil, etc. [1]. L'esprit de l'arbre ou de la cascade se détache de sa résidence, soit pour se livrer à des courses et à des opérations plus ou moins arbitraires, soit pour s'incarner dans une forme animale ou humaine. En même temps commence la possibilité de transformer les dieux-nature en héros de légendes et même de les opposer au phénomène visible dont ils sont l'esprit. D'autre part, la grande quantité d'esprits séparés de leur base matérielle fait qu'on croit à l'existence et à l'action d'esprits anonymes, ne se rapportant plus à rien de spécial dans la nature, mais doués de pouvoirs supérieurs à ceux de l'homme et intervenant à chaque instant dans sa destinée. — Un stade intermédiaire est celui des Peaux-Rouges, des Esquimaux et des Finnois, où les esprits, bien que pour la plupart anonymes et sans rapport nécessaire avec un objet déterminé de la nature, sont encore classés d'après les grandes divisions du monde visible, c'est-à-dire qu'on distingue nettement les esprits du ciel ou de l'air, des eaux, des forêts, du sol ou de l'intérieur de la terre.

Ici se place la grande bifurcation entre les peuples qui transportent dans leur religion la tendance organisatrice de leur évolution sociale et les peuples qui, dans leurs croyances, comme dans leurs institutions et leurs mœurs, restent impuissants à se dégager d'un état incohérent et rudimentaire. Les premiers s'élèvent graduellement au polythéisme organisé ; les seconds s'arrêtent au culte des morts, au fétichisme et à la sorcellerie. M. Réville reconnaît, toutefois, que la sorcellerie apparaît déjà dans le naturisme, car il la

[1] On peut saisir la transition dans les plus anciens chants du Rig Véda, où les mêmes dieux, Varouna, Agni, etc., sont considérés tantôt comme une personnification des choses que représente leur nom, tantôt comme le dieu de cette chose. M. James Darmesteter a fait observer que le même cas se présente pour Jupiter, l'ancien Dyaus-pitâ, le Ciel divinisé avant d'être le dieu du Ciel : ὗς Ζεύς πάννυχος, Zeus a plu toute la nuit, dit Homère, et on connaît ce vers du vieil Ennius :

Aspice hoc sublime candens quem invocant omnes Jovem.

Hosted by Google

définit « le grand moyen, conforme aux idées naturistes et animistes, par lequel l'homme espère franchir les barrières que son ignorance et sa faiblesse dressent entre lui et l'ordre de sécurité, de bien-être et de justice auquel il aspire ». Dans les tribus primitives, le sorcier réunit les éléments de ce qui, avec la division du travail moral et intellectuel, deviendra plus tard la fonction du prêtre, du médecin, du savant, du prophète, de l'artiste et du poète. Seulement, le développement distinct de ces professions ne s'opèrera que chez les peuples arrivés à la civilisation. Chez les non-civilisés, au contraire, on verra les pouvoirs du sorcier croître en complication et en arbitraire à mesure que se développeront le fétichisme et le culte des morts. La croyance aux talismans, la divination par les sorts ou par les augures, les évocations et les conjurations, le pouvoir magique de certaines paroles, toutes ces pratiques qui subsistent encore parmi nous à l'arrière-plan de notre vie religieuse, constituent tout le culte des peuples non civilisés : « C'est la forme, grossière, mais inévitable, du penchant de l'homme à chercher dans une religion, encore grossière elle-même, la synthèse harmonique entre lui et la destinée. »

Il existe, néanmoins, en Afrique, en Amérique, en Polynésie, des peuplades où l'on voit déjà le culte se dégager de la sorcellerie, et le prêtre, du sorcier. Qui, en effet, serait mieux désigné que l'instrument et le familier des esprits pour devenir l'intermédiaire entre l'homme et l'objet de ses adorations? Même alors, le culte reste encore extrêmement prosaïque. Si l'on n'essaie plus d'asservir les dieux par des opérations magiques, on se borne à leur offrir des hommages intéressés. Le sacrifice, avant de devenir un acte de déférence, se présente comme un marché, l'offre ou l'exécution d'un contrat bilatéral. L'homme a besoin de vie, de sécurité, de santé, de fruits abondants, de bonnes pêches et de bonnes chasses, de victoires sur ses ennemis, toutes choses que les dieux peuvent lui donner. Ceux-ci, de leur côté, ont le besoin ou le désir d'offrandes et d'hommages qu'il appartient à l'homme de leur fournir. C'est le prêtre

Hosted by Google

qui conclut le troc. Cependant, M. Réville ajoute avec raison qu'un certain sentiment de sympathie, ou tout au moins une aspiration à s'unir avec l'objet du culte, existe toujours, à un degré quelconque, dans les manifestations religieuses, même les plus grossières. Ainsi s'explique que la danse, les mouvements rythmés et cadencés, mimant les apparences et les façons d'agir de la divinité, paraissent avoir été la plus ancienne forme d'adoration. L'auteur observe que cette forme tient de près au naturisme, puisque des êtres visibles et mobiles, tels que le soleil, la lune, les constellations, pouvaient seuls suggérer l'idée de se conformer à leurs apparences et à leurs mouvements [1].

L'apparition de l'idée morale dans la religion ne se constate qu'ultérieurement. Il faudra d'abord que la notion de loi ait pénétré dans l'esprit, que l'ordre divin ait englobé l'ordre moral et que l'obligation de se conformer à ce dernier soit devenu un devoir envers les dieux, ce qui implique un développement intellectuel et social qu'on ne peut espérer d'un peuple non civilisé.

IV

En résumé, aux trois grandes étapes qui, d'après une terminologie toujours en vogue, caractérisent le développement progressif du sentiment religieux — fétichisme, polythéisme monothéisme, — M. Réville propose, non sans bonnes raisons, comme on vient de le voir, de substituer une classification mieux en état d'indiquer, d'après le degré des lumières acquises, « la manière dont l'homme cherche à édifier son abri religieux ».

Au premier degré il fait prédominer la croyance exclusive et générale à des volontés arbitraires que l'homme doit tâcher

[1] Chez les Californiens du Sud, les Basoutos et les Hottentots, il y a des danses lunaires, exécutées à la nouvelle et à la pleine lune, où l'on imite les apparitions et les disparitions périodiques de l'astre. Les Abipones célèbrent une danse en l'honneur des Pléiades. Les Caraïbes se mettaient à danser pendant les tremblements de terre, afin, disaient-ils, d'imiter leur mère. Les danses imitant les mouvements apparents du soleil sont fréquentes dans les cultes polythéistes.

Hosted by Google

de se concilier : « C'est le point de vue naturiste et animiste, le point de vue de la sorcellerie, et il ne changera pas essentiellement, tant qu'on en restera au principe polythéiste, qui est celui de toute religion naturiste. »

Au second degré, l'homme admet l'existence de lois ou de conditions normales que le cours des choses domine dans la majorité des cas, mais avec le correctif d'une volonté divine supérieure aux lois de la nature, capable de les défaire, de les suspendre et de les changer au profit de ses adorateurs. C'est le point de vue de ce que M. Réville appelle le *supranaturalisme monothéiste.*

Enfin, au troisième degré, — encore rarement atteint aujourd'hui, même au sein des religions les plus avancées, — apparaît la conception des lois naturelles comme nécessaires, immuables, coessentielles à la divinité elle-même : « A ce point de vue, dit l'auteur, la seule méthode qui permette à l'homme de diminuer graduellement les contradictions de sa destinée, c'est d'étudier ces lois, de ne pas vouloir les changer, mais de leur demander à elles-mêmes les moyens de détourner leurs effets nuisibles. Et comme cela est loin d'être toujours possible, il lui reste alors la suprême ressource de s'en remettre, par un acte de foi implicite ou de confiance filiale, à la Pensée toute-puissante, infinie en œuvre comme en durée, dont ces lois sont l'irradiation dans le temps et dans l'espace. C'est sur ce terrain de l'inconnu, et peut-être de l'inconnaissable scientifiquement, que la religion reprend une place qu'aucune puissance au monde ne pourra lui ravir. Car plus le cercle des connaissances s'élargit, plus l'infini de l'inconnu se révèle. » — Et M. Réville conclut, à l'instar d'Herbert Spencer, que sur ce terrain disparaît tout dualisme, toute opposition entre la science et la religion : « Celle-ci remplit simplement le vide que laisse la première, et ce vide est toujours immense. Aucune vérité scientifique ne peut être repoussée au nom d'une doctrine religieuse, car cette vérité, par cela seul qu'elle est vérité, est divine, et il serait irréligieux d'en nier l'évidence. Elle fait partie de la révélation universelle. L'homme religieux a donc, pour premier devoir,

Hosted by Google

de travailler en toute indépendance à la conquête du vrai, partout où il peut le découvrir... Mais le moment arrive toujours où le plus savant doit se résigner, ou bien à rester emprisonné dans les limites infranchissables de son savoir ou bien à adorer dans l'humilité et dans l'espérance. »

Cette conclusion, où se traduit en termes éloquents l'expression la plus épurée de la religion contemporaine, mesure bien la distance franchie, par l'esprit humain, depuis les premiers bégaiements religieux dont l'ouvrage même de M. Réville a pour but de nous retracer le tableau. On voit si l'application impartiale de la méthode scientifique et, en particulier, la théorie de l'évolution doivent forcément conduire, comme d'aucuns le prétendent, à la négation de ce qui est fondé et légitime dans les aspirations de la conscience religieuse. Au contraire, ainsi que le dit M. Réville dans ses dernières lignes, « il y a avantage et profit, pour les hommes qui aiment à contempler les choses de haut, à ramener ainsi à l'unité de direction ce mouvement ascensionnel de l'humanité, si plein de variété, de différences, de couleurs, de rudesse, de poésie, de sombres drames et d'idylles charmantes, de passions ardentes et de nuances exquises, et à pouvoir se dire qu'en définitive, c'est une seule et même impulsion qui a détaché l'homme de l'animalité primitive, pour le rapprocher, à travers des milliers de siècles et d'innombrables erreurs, des temples sereins où resplendit la lumière éternelle ».

GOBLET D'ALVIELLA.

Hosted by Google

ENTRE HONNÊTES GENS.

LE TOURNESOL [1]

A Kate Greenaway.

SECONDE PARTIE. — A PARIS.

I

Le lendemain, le docteur, après une lourde matinée de courses dans les environs, descendait du fort et entrait dans la rue où se trouvait sa paisible petite maison. Il hâta le pas, sous le ciel orageux, en voyant, sur la porte, sa mère qui, le front rouge, une main en éventail au-dessus des yeux pour y voir malgré le soleil, guettait son retour et lui souriait, de loin, sous cet abat-jour potelé. Il prit à bras le corps son large dos de femme d'âge mur, et, l'embrassant au front, il entra avec elle dans le vestibule dallé de marbre blanc et bordé de hauts arbustes, puis dans le jardin ombreux où la table du déjeuner était préparée sous la tonnelle.

En passant près de la cuisine, la mère appela la domestique : « Monsieur est là, Joseph. » Son nom était Joséphine, mais l'active ménagère lui coupait sa terminaison féminine, superflue vraiment.

Au fond du jardin, le tournesol, planté, ne faisait pas trop mine de relever la tête. « Toutes nos roses finiront par faire place à ces folles herbes ! » dit la dame en passant.

[1] *Suite et fin.* Voir la livraison de février. — Cette nouvelle, étant la propriété des éditeurs Parent et Cie, et devant paraître prochainement dans leur *Bibliothèque belge illustrée,* ne peut être reproduite sans leur autorisation.

Hosted by Google

« Folles herbes ! » quel sacrilège ! dit le docteur de son ton semi-railleur. Puis, avec une gravité comique : « Madame maman, cette plante que, de ton autorité privée, tu mets aux petites-maisons, regarde-la : telle qu'elle est, c'est un symbole de sagesse.

— Vraiment ! »

Se dégageant des bras de son fils, la bonne dame courait décrocher l'arrosoir pendu au mur, ôtait ses manchettes, relevait sa manche qui découvrit une rondeur de bras rosé, enfonçait l'arrosoir dans un tonneau, et, protégeant d'une main sa robe de toile fraîchement repassée, versait pour le grand docteur de l'eau à son « symbole de vertu ».

« Mes folies, si tu veux ! » Et le docteur, asseyant sa mère sous la tonnelle : « Tu es une bonne fille ! » disait-il avec sa familière gaîté d'amour profond, pendant que la vieille Joseph, en bonnet blanc tuyauté, cadre habituel de ses cheveux gris, posait sur la nappe les côtelettes fumantes :

« Madame est servie ! »

Quand finit le déjeuner, le ciel s'assombrissait, un tourbillon de vent passait, soulevant la poussière, abattant les feuilles, ployant les arbres.

« Tu ne feras pas ici ta sieste aujourd'hui, dit la mère en servant au docteur son moka quotidien. Mais la pluie vient à propos pour rafraîchir ton sommeil. Et alors, vienne qui voudra, le roi lui-même...

— Il n'y a plus de roi en France, interrompit le docteur, riant.

— Je voulais dire l'empereur.

— Oh ! moins encore, mère, dit-il sévèrement.

— Laisse-moi te dire que je ne t'éveillerais pour personne, avant ton heure de consultation.

— Parfait ! » dit-il en vidant son café et en acceptant d'elle un cigare pour lequel la Joseph lui tendait du feu.

Au premier nuage de fumée qu'il lança en l'air, prélassé dans son fauteuil de fer et préludant à sa sieste de célibataire gâté, il s'écria dans un demi-bâillement :

« Et dire qu'il y a des nigauds qui se marient ! »

Hosted by Google

La mère sourit. Mais l'idée de garder toujours son fils chez elle ne pouvait pourtant pas lui faire oublier ni son sexe ni le mari qui lui avait donné un tel garçon :

« Ton père était donc un nigaud, maintenant! dit-elle.

— Oh! mère! toi, tu es unique. »

Fière, elle ne répondit pas; mais, en le conduisant vers la terrasse macadamisée dont la muraille et le toit de vitre étaient couverts d'une vigne qui de loin, dans l'immobilité d'un chaud midi, faisait l'effet d'une superbe tapisserie des Gobelins, elle se disait : « Mais après moi? » et on eût pu voir dans ses yeux avec quelle tendresse elle souhaitait de se survivre dans une femme aimante et simple qui continuerait à soigner son fils.

« Te marier, rien ne presse encore! Mais la place d'un savant comme toi est à Paris, je te le dirai toujours, grand bêta! » dit-elle, pendant qu'il se couchait dans le hamac, où il ne tarda pas à s'assoupir au bruit du tonnerre qui approchait.

Trois quarts d'heure après, l'orage avait cessé, l'atmosphère souriait sous les dernières larmes de la pluie. Sur la pointe des pieds, la bonne dame s'approcha de son fils, n'osant l'appeler. Un coup de sifflet de remorqueur vint à son aide; il s'éveilla, s'étirant.

« J'ai le temps? demanda-t-il en la voyant au poste du réveil.

— Quelques minutes.

— Il y a déjà du monde?

— Oui, mais l'heure n'est pas sonnée... A propos, on est venu...

— Le roi ou l'empereur?

— Une petite reine.

— Son nom?

— Tu la connais sans savoir son nom, a-t-elle dit.

— Eh bien?

— C'est une maigre roussette, qui portait dans ses bras un gros garçon. »

Hosted by Google

Au premier mot, le docteur avait tendu l'oreille ; à cette description, il se mit sur son séant :

« Qu'y a-t-il ?

— Sa mère a une fièvre de lait. L'enfant suppliait, voulait qu'on te prévînt.

— Tu aurais dû m'éveiller, dit-il en sautant du hamac.

— J'ai promis que tu irais immédiatement après tes consultations.

— J'y vais. »

Il prenait son chapeau et sa canne.

« Il est tard, dit la mère.

— N'importe ! »

Il partait sans prendre l'adresse. Sa mère le suivait, essoufflée, l'ardoise à la main :

« As-tu l'adresse ?

— Donne ! »

Quand il traversa la rue de Rueil, de grosses gouttes tombaient des branches d'acacias et d'amandiers qui s'étalaient au-dessus des murailles des jardins et des grilles des avant-cours. Au tournant d'une rue, il vit venir à lui la jeune sevreuse, à peine reconnaissable. La pluie collait sur ses tempes ses cheveux, hier frisottant au soleil, maintenant aplatis et ternes ; son corps paraissait plus frêle sous la robe mouillée ; ses bras, n'ayant plus le bambin à porter, s'allongeaient et s'amaigrissaient ; sa figure était bouleversée : ce n'était plus cette vivacité d'enfant tout à son rôle de petite mère ; ses joues avaient pris une pâleur de nacre qui fait ressortir et crier les taches de rousseur sur les peaux fines ; et sa physionomie, aimable la veille, était ravagée par l'inquiétude et par la hâte d'avoir du secours.

« Vite, monsieur ! » dit-elle et, sans attendre réponse, elle rebroussa chemin pour le précéder vers la maison où souffrait sa mère.

Ses grands souliers clapotaient toujours ; mais ce n'était plus le joyeux galop de cheval d'hier. Le bambin, sur le bras d'une voisine, appelait encore sa sœur, riait au monsieur noir ; mais ils passèrent sans y prendre garde. A quelques

Hosted by Google

maisons de là, elle ouvrit une porte avec précaution, ôta ses souliers dans le vestibule et mena le médecin devant le grand lit.

« Mère, voici monsieur le docteur! »

La mère ouvrit de larges yeux. Le docteur lui tenait déjà la main et silencieusement comptait les battements de l'artère, pendant que la jeune femme jetait des regards inquiets dans le vague et que la fillette suivait attentivement la physionomie du médecin. Il compte bien longtemps les secondes sur sa montre; voilà qu'il ferme son chronomètre, qu'il remet le bras de la malade sous la couverture; puis, qu'il s'assied auprès du lit, fait des yeux le tour de la chambre où s'est concentrée la chaleur d'un jour d'orage, et va parler :

« Il faut de l'air ici, petite! »

Et la petite respire : elle a quelque chose d'utile à faire; il n'a rien dit de désespérant. Débarrasser les deux fenêtres de leur garniture de pots de fleurs lui semble bien long aujourd'hui. Elle n'aurait jamais pensé qu'il y en eût autant. Cela n'en finirait pas, ces petits pots qu'elle aimait et qu'elle avait la plupart achetés de ses économies. L'une après l'autre, cependant, les fenêtres s'ouvrirent et deux fois la fillette reçut sur son front la caresse de l'air qui entrait dans la chambre pour rendre un peu de bien-être à sa mère.

Mais les cris du gros garçon entrent aussi avec le vent, et la mère se dresse, inquiète. Le docteur l'apaise d'un geste.

« Donne-moi de quoi écrire, petite, et va faire taire le gamin. »

L'enfant apporte l'encrier, le plumier, un cahier de classe.

« Déchirez-en une page, monsieur. »

Le docteur interrogeait la malade. Elle avait donc eu tant de lait? Non, il tarissait, au contraire; mais l'inquiétude, une nuit de lutte, une journée d'attente pendant que Margot était au mont Valérien. — « Il était en bonnes mains, » dit le docteur. — Oui, mais la journée avait été bien longue! Si l'enfant allait revenir défait, malade, mourant! Si la fillette allait perdre son prix d'honneur! La mère avait été à l'école pour excuser sa fille, et de voir toutes ces élèves en

Hosted by Google

classe, ça l'avait brisée aussi. Elle se reprochait, dans un délire, d'avoir abusé de cette enfant qui n'était pas la sienne et que son grand-père Véroux avait déjà repudiée à cause d'elle. — « Ah! c'est son grand-père! Elle ne me le disait pas, la petite discrète! » — Allait-elle lui faire perdre aussi son prix d'honneur? Ne devait-elle pas savoir qu'on ne peut pas manquer la classe si souvent, elle, la fille d'un instituteur? Elle l'appréciait mieux maintenant que l'enfant lui avait rendu si bien ce grand service!

La fièvre montait, mêlant confusément des idées cruelles : le fils mort, le père désespéré, la fille négligée, la bonté courageuse de l'enfant, l'ingratitude de la mère, — dans une volubilité de paroles que le docteur observait en essayant de ramener l'esprit de la malade à la vérité des faits.

Il lui donna à boire, la couvrit chaudement, feuilleta le cahier presque rempli, remarqua le soin de l'écriture, l'ordre des devoirs, arriva à une feuille blanche, la détacha, y écrivit une prescription, rappela la fillette par la fenêtre : « Cours chez le pharmacien ! » Puis, s'adressant à la malade :

« A huit heures, votre mari y sera?

— Oui.

— Je reviendrai. Buvez de l'eau entre les potions. On peut laisser les fenêtres ouvertes, tant qu'il y aura du soleil. Gardez-vous des courants d'air. Ne vous inquiétez pas. Votre garçon est superbe, Margot est une excellente fille, qui vous aime. Tous les parents n'ont pas le bonheur d'avoir des enfants comme ceux-là. Adieu, madame.

— Monsieur le docteur! monsieur le docteur! Est-ce qu'elle devra aller servir? »

La fièvre remontait, loquace. Le docteur revint sur ses pas :

« Servir! »

Marguerite avait rencontré chez le jardinier la dame du château, qui est près de la gare. — C'était la femme d'un grand tailleur pour dames qui a fait une si énorme fortune sous l'Empire. — Son enfant devenait chétif. On le menait chez le jardinier, dans l'espoir qu'il boirait là du lait, par

Hosted by Google

caprice, par surprise, que sait-on, de préférence à celui de sa nourrice, de sa chèvre ou de son ânesse. Ordinairement, une femme de chambre le conduisait; ce jour-là, c'était la mère. Mais l'enfant ne voulait entendre à rien. Le gros garçon de Margot, lui, buvait déjà largement, assis sur un de ses genoux. Ne voilà-t-il pas que la dame s'avise de mettre le sien sur l'autre genou, et le criquet de sourire à la fillette. Son frère tirait une de ses nattes, l'étranger veut en faire autant, et la connaissance est toute faite. — Et elle lui offre du lait. Et il boit. — « Pas dégoûté, le monsieur! » Il n'entendait plus la quitter, si bien que la dame voulait avoir Margot chez elle. — « Tout le monde est né pour les servir, » dit le docteur. — Et ce matin, la femme de chambre était venue demander les conditions, offrir de l'argent, des robes, l'hiver à Paris, l'été aux eaux, pour faire boire et manger le petit malingre. — « Il ne manquerait que de lui donner aussi le garçon en guise de jouet! »

Le docteur faisait boire la malade. Il avait toujours sur lui des préparations dans des fioles. Il avait versé dans le verre d'eau quelques gouttes d'un fébrifuge et, à chaque phrase, il lui en donnait une gorgée. La fièvre, qui aurait dû augmenter, s'apaisait lentement quand la jeune fille rentra.

« Ah! voici la bouteille! » Il en fit prendre à la malade une cuillerée, donna des instructions, pour le reste, à sa fille. Puis, profitant de ce moment de calme que donne la confiance au remède, servi par le médecin lui-même :

« Voyons, madame! dit-il. Raisonnons un peu! Ce gamin, — nous sommes bons amis, vous savez! — est-ce qu'il a l'air d'avoir besoin du médecin, sauf pour jouer cheval? Et la petite demoiselle? La voudriez-vous plus sage, plus dévouée, plus instruite? Est-ce que cette mine-là annonce des dispositions à aller servir au milieu du tapage corrompu de ce Paris! »

Margot ouvrait de grandes oreilles et, comme la mère montrait de l'anxiété dans les yeux, le docteur lui donna une seconde cuillerée; puis, avec une sorte de solennité familière :

Hosted by Google

« Faut-il vous le jurer, voyons ! Eh bien, moi, le docteur Alexandre Guéraud, de Suresnes, je jure qu'elle n'ira pas à Paris, qu'elle restera ici pour vous aimer, qu'elle achèvera ses études pour être savante — n'est-ce pas, Margot? Car je sais ton nom maintenant — et qu'elle deviendra une excellente petite femme pour les devoirs de la famille, les premiers de tous. — Soyez donc tranquille et guérissez-vous, là ! »

Il parlait d'un accent si ferme que la mère eut un sourire, que la fille, ne doutant plus de la guérison, le regardait encore, tout étonnée, sortir, lorsqu'il était déjà disparu, et que le gros garçon, qui voulait le suivre, battait des mains et l'eût rappelé, comme la veille, si sa sœur ne lui eût fait signe de se taire pour sa mère malade.

« Une belle-mère faite sur un autre patron que les contes de fées ! » se disait le docteur en se découvrant pour recevoir de l'aînée des demoiselles Landry, grave et maigre matrone, un grand salut, répété par les trente-deux chapeaux de paille d'uniforme du pensionnat, et enfin par la cadette des sœurs, M^lle^ Ursule, qui fermait la marche, moins résignée de la ruine de leur père, mais tout aussi dévouée à ce dur labeur d'héberger, nourrir, instruire et élever une réunion de jeunes filles, différentes d'âge, de pays, de langue et d'éducation.

Le docteur était leur cousin et médecin du pensionnat. Ce jour-là, il pensa avec plus d'intérêt à ce grand écroulement suivi de ce courage de relèvement, dans un rôle si ingrat et si utile, et il donnait raison à sa mère qui, la veille encore, lui disait qu'il serait temps d'aller passer une soirée chez ces bonnes parentes.

Il n'y pourra pas aller ce soir-là cependant. Mais, tout d'abord, il taquinera d'importance ce vieux cancre de Véroux, qui, parce qu'il s'est enrichi, se permet de manquer à tous ses devoirs de famille. Puis, il a promis de revoir vers huit heures la belle-mère de la petite.

Homme robuste et simple, le garde de train s'inquiétait. Après la visite, il suivit le docteur dans la rue, ayant besoin de savoir tout ce qu'on ne dit pas devant les malades. Le

Hosted by Google

docteur le rassura : la petite suffirait à soigner sa mère. Qu'elle n'aille pas à l'école, voilà tout. « Et vous, tâchez d'ôter de l'esprit de la malade toute crainte au sujet de cette place qu'on lui offre là-haut. »

Le docteur désignait la silhouette du bizarre château, vers la gare.

« Une place ! dit le père.

— Vous n'en saviez rien ?

— On n'oserait m'en parler, parbleu !

— Pourquoi donc ?

— Ah ! dit le garde, d'un ton d'amère raillerie, ma femme sait trop quelle est mon opinion sur certaine classe de voyageurs des premières. »

Le docteur lui serra la main d'une façon qui semblait dire : « Vous êtes mon homme, vous. »

II

L'après-dînée du samedi était consacrée, dans le pensionnat des demoiselles Landry, aux réparations par les élèves de leur linge fin et de leur toilette. On se réunissait dans la grande salle. Toutes ces petites mains — bien maladroites quelquefois — tiraient l'aiguille, et les plus dédaigneuses ou les plus ennuyées y prenaient quelque plaisir, car la conversation était libre sur tous les sujets, dans toutes les langues. Et quel charmant charivari formaient les causeries à bâtons rompus, de ces jeunes bouches qui s'étaient ouvertes pour la première fois dans les quatre parties du monde !

Le clan des Anglaises s'y remarquait par la blondeur des tresses, l'accent des voix, la fashion du ton. « On ne rit pas si bruyamment dans la *society*, » disait l'une d'elles qui aimait à se vanter d'avoir un frère, âgé de cinq ans et déjà colonel *of her Majesty's army*.

Cela n'empêchait pas les trois Russes, aux cheveux courts, aux gestes gamins, semblables à des garçons habillés en filles, et gauches comme eux à la couture, d'éclater de rire et

Hosted by Google

de parler très haut, dans leur langue, que personne ne comprenait.

« C'est pour se rendre intéressantes avec leur coassement! disait une petite Parisienne, en haussant ses fines épaules.

— Ce coassement fait que les Russes sont le seul peuple qui parle le français sans un mauvais accent, répondit une de ces filles du Nord.

— La moujick Yéta conspire une expulsion d'israélites de leur patrie moscovite, dit une Anglaise qui se piquait d'être forte en politique.

— Les Juifs ne sont d'aucune patrie, dit une aristocratique Allemande.

— Nous sommes Allemandes au même titre que vous, riposta fièrement une riche Allemande de race sémitique, comme l'indiquaient suffisamment le noir de ses cheveux, le type de son profil et l'ardeur de ses yeux.

— Pardon, mademoiselle. »

La querelle menaçait de s'échauffer quand la voix décidée d'une petite créole retentit dans un français assez élégant, que rendait plus piquant un reste de ton exotique :

« Cette fois, mesdemoiselles, il faut que Meggy vienne avec nous à Paris! »

Et tendrement, l'enfant gâtée des tropiques entourait de ses bras demi-nus l'épaule d'une grande blonde jeune fille, mettant sur la joue rose et la chevelure dorée finement frisottante de son amie, l'ambre frais de sa peau brune et le crépé de ses abondants cheveux noirs.

« Ne reviens pas toujours là-dessus, chère petite Cora, lui répondait doucement la grande jeune fille, sans lever ses cils de son ouvrage : un bas fin dont elle avait coupé un morceau carré, qu'elle montrait à la créole à retricoter sans qu'on vît la reprise.

— Regarde plutôt, pour faire l'autre toi-même. »

Mais le feu de ce jeune sang pétillait :

« Est-ce que j'ai à savoir ces choses-là? gazouillait-elle. Nous femmes, là-bas, nous ne faisons rien. — Rien en fait de couture de ménage, » reprit-elle sur un regard de son

Hosted by Google

amie. Puis, changeant d'idée : « Je serai tout de même bien triste au pays, sans toi, chère Meggy ! Ah ! si nous pouvions ne jamais nous quitter ! Tout y est si beau, tu verrais ! »

Puis, revenant à son point de départ :

« Venez du moins jusqu'à Paris, avec nous, chère demoiselle. Je t'en prie, Meggy ! Nous verrons de si belles choses au Louvre !

— Les demoiselles Landry vont vous montrer les magasins du Louvre ? dit Meggy en riant.

— Non, le palais, tu sais bien, méchante !

— Eh bien ! dit la jeune fille avec un peu de mélancolie, ne pense pas à moi devant les toilettes du magasin ; mais tu y penseras, n'est-ce pas, devant les Titiens du Musée ?

— Tu les connais ! dirent plusieurs voix.

— Par les livres et les photographies.

— Tu n'as donc réellement jamais été à Paris, Marguerite ? dit la jeune Allemande.

— Ce monstre de Paris ! criait la petite Parisienne.

— Fais voir tes photographies du Louvre, disait une jeune Russe.

— Elles sont chez moi.

— Où est chez toi, chère demoiselle ? »

La bonne Marguerite, qui faisait, pour une toute petite élève, à un col de dentelle, une reprise où la maladroite avait tout brouillé, était si absorbée qu'elle n'entendit pas la sœur du colonel anglais de cinq ans, répondre :

« Près de la gare, sans doute, car son père est garde de train. »

La créole bondit : « Que dites-vous du père de Meggy, mademoiselle ? »

Avec son flegme habituel, l'Anglaise répétait ses paroles, et Cora, debout devant elle, criait : « N'insultez pas notre amie à toutes ; elle est meilleure, elle est mieux élevée, elle est plus belle que vous ! » Mais une main froide se posait sur sa main agitée, elle se retourna.

« Répondez vous-même, mademoiselle...

— Miss Norton a raison et ce n'est pas une insulte,

Hosted by Google

dit tranquillement Marguerite, mon père est simplement garde de train. »

La jeune fille n'avait pas baissé les yeux. Elle n'ajouta même pas, ce qui était vrai pourtant : « Et il va passer chef de gare. »

Toute la classe se tut. On n'entendait plus que le petit bruit des fils, régulièrement tirés cette fois, et bientôt un soupir, presque un sanglot, de la petite créole, qui se jetait au cou de sa Meggy :

« Je t'aime plus encore ! » lui disait-elle tout bas, et elle voulait le répéter tout haut.

« Chut ! disait la jeune fille. Pour nous d'eux, c'est si gentil !

— Non ! non ! criait la petite lutteuse, je le répéterai à qui voudra l'entendre. Je t'aime plus encore, Meggy. Tu as une belle figure d'ange et un grand cœur de femme. »

Puis, sur un regard plein de reproche de sa grande amie, elle ajouta :

« Notre grand Lincoln — la politique miss Mary doit savoir cela — était fils d'un pionnier et fut ouvrier lui-même.

— Et Schiller, dit la douce Germaine, fils d'un petit chirurgien militaire.

— Et notre grand Auerbach, dit la juive de Cologne, un fils de paysans de la Forêt-Noire ! »

Puis elle ajouta superbement : « Votre grand-chancelier, mesdemoiselles, n'était, comme Auerbach, qu'un juif.

— On en citerait cent en France, dit la petite Parisienne, trop vive pour feuilleter les registres de sa mémoire.

— En France, on ne demande plus à personne dans quel rang ni dans quel culte il est né, » dit une jeune Marseillaise.

Peu s'en fallut que le garde de train ne leur parût destiné à présider la république.

Meggy avait repris son ouvrage, la joue un peu plus rose, la main un peu plus distraite, vaguement rêveuse.

Ses meilleures amies l'entouraient à présent :

« Margot ! — Meggy ! — Marguerite ! — Rita ! — puisque tu n'es pas riche, comment as-tu fait ici tes études ? »

Hosted by Google

Arrachée à son rêve, la jeune fille répondit gaîment :

« C'est bien simple, allez! Vous ne devineriez pas. C'est pour avoir sevré mon frère. »

Les langues étaient déchaînées ; vingt voix se croisèrent :

« Sevrer! qu'est-ce que cela?

— C'est déshabituer un enfant du lait de sa mère, disait une Allemande.

— Sa mère! Ce sont des paysannes qui nourrissent les enfants en Russie.

— Des serves, disait la créole, ricanant.

— En Angleterre, ce sont les ladys elles-mêmes.

— *His Majesty* la reine donne l'exemple, dit la sœur du colonel en miniature.

— Chez nous, on ne le permet guère aux malheureuses princesses, dit la petite Allemande aux yeux de myosotis ; mais les autres mères le font toutes.

— A Paris, dit la Parisienne, il n'y a pas de petits enfants.

— Bon, Lily est venue au monde avec ses longues tresses et sa petite voix douce pinçant le bon français! dit la créole follement.

— Je veux dire qu'on ne garde pas chez soi les nouveaux-nés.

— Quand la mère est malade ou morte?

— Non! Papa dit qu'il n'y a dans ce grand Paris ni place, ni air, ni temps pour les tout petits.

— Mais écoutez donc Meggy, criaient les plus curieuses. Tant que vous bavarderez, elle ne pourra pas nous répondre. »

Et s'adressant, toutes, à Margot :

« C'était pour sevrer ton frère, disais-tu?

— Tu lui as donné des gâteaux, dis!

— Ou des pralines.

— J'aurais préféré des fondants, moi, dit une toute petite.

— Je suis restée tout un jour seule avec lui dehors, dit Marguerite.

— A quoi cela servait?

Hosted by Google

— A ce que, ne voyant pas sa mère, il fût bien forcé d'accepter le biberon. Ça était dur, allez ?

— Tu as dû souffrir de lui faire violence, dit Cora.

— Mais cela n'a rien de commun avec ton entrée ici, dit la Parisienne.

— Pardon.

— Nous y voilà !

— Laisse donc parler !

— Oui, un passant, qui me vit porter le gros garçon, s'intéressa à moi qui étais si petite, à ma mère qui en fut malade...

— Le bon docteur Guéraud ! écrièrent vingt bouches roses.

— Je n'oublierai jamais avec quelle bonté il sauva ma mère. »

Et la jeune fille entendait dans sa mémoire les paroles du docteur, ce jour-là, et elle se reprenait à rêver.

« Ce n'est pas tout? » dit l'impatiente Cora.

Margot dut leur raconter qu'un jour, pendant qu'elle repassait, devant la fenêtre ouverte, une ombre passa sur son linge. C'était la mère du docteur qui venait voir la sienne. Elle fut bien gênée de lui ouvrir, car elle était en jupons courts, elle se le rappelait encore, et aussi qu'après l'avoir introduite, elle avait couru mettre une robe, tenez : sa vieille robe olive à ronds bleus, comme on se souvient ! Et sa mère l'appelait déjà, car c'était d'elle qu'il s'agissait. Le plan était fait, elle continuerait ses études chez les bonnes cousines de M^me^ Guéraud, en y donnant des répétitions. « C'est ainsi que je suis devenue votre amie ! dit la jeune fille.

— A toutes ! à toutes ! »

Et Cora l'embrassait pour toute la classe ! « Tu n'as pas fini. »

Les petites curieuses voulaient en savoir davantage. La jeune fille continua.

« On s'était déjà occupé de mon uniforme. Il y fallait bien cinq mètres d'étoffe. Un paquet de cachemire était sur la table et la mère du docteur le trouvait superbe. Je le crois bien, c'était un cadeau de mon père pour fêter la guérison de maman.

Hosted by Google

— Ta mère était bonne de te le donner, dit l'Allemande.

— Cela doit être si heureux d'avoir sa maman ! murmurait mélancoliquement l'orpheline.

— Sa mère, oui, mais pas une autre, dit une grande fille maigre, qui, comme l'orpheline, ne quittait pas le pensionnat pendant les vacances.

— Maman est ma belle-mère, dit Margot.

— C'est impossible !

— C'est vrai.

— On est tous des anges dans cette maison du garde de train ! criait la créole.

— Et elle ne t'a jamais grondée, punie, accusée?

— Quand il le fallait, pour me bien élever.

— Achève donc, dit la Parisienne.

— J'ai fini. Voilà quatre ans de cela et j'ai passé tous mes examens.

— Mais pourquoi ne viens-tu jamais avec nous à Paris, insistait la petite obstinée de Cora.

— Je l'ai promis.

— La bizarre promesse, Meggy !

— Un vœu peut-être, fit une provinciale, piquée.

— Si c'est un devoir, dit une Allemande.

— Quel devoir y aurait-il là?» dit la Parisienne vivement.

Meggy se hâta de dire :

« Aussi bien, je préfère rester près de mon petit frère.

— Je voudrais bien avoir aussi un petit frère, dit la Parisienne.

— Tu n'as que des sœurs ?

— Je n'ai rien. »

Une légère toux se fit entendre dans la pièce voisine. C'était M^lle^ Ursule, qu'on avait parfaitement oubliée. Marguerite leva la séance, l'heure sonnait. Et pendant qu'on repliait les ouvrages et que l'Anglaise venait offrir cérémonieusement à Marguerite deux doigts, pour s'excuser à sa manière si elle l'avait offensée, la maîtresse disait aux élèves :

« Mesdemoiselles, vous noterez pour devoir de style : *En quoi consiste la valeur véritable de la femme?*

Hosted by Google

III

C'était la dernière promenade du pensionnat avant les vacances. Les trente-deux chapeaux de paille avaient fait, une dernière fois, le tour du Mont-Valérien. On en rapportait des touffes d'œillets, de chrysanthèmes, de liserons, de soucis, et la jeune couvée s'était arrêtée, toute gazouillante, devant le panorama de Paris, les unes pour lui dire au revoir, d'autres se félicitant d'y rentrer bientôt. Mais Meggy, qui venait la dernière, Cora au bras, tournait toujours le dos, attirée par le petit bois.

« Tu n'aimes donc pas, même de loin, ce beau Paris? lui disait sa vive compagne.

— C'est grand! répondait-elle. Mais laisse-moi un instant.

— Es-tu triste?

— Non. »

Cora se taisait, boudant presque.

« Vois-tu, Cora, c'est là que j'ai sevré mon frère, tu sais.

— Ah! c'est là! »

La petite créole s'intéressait vivement, pendant que sa grande amie sentait un besoin profond de se souvenir. Les tournesols étaient encore en fleurs.

Mais la vie du moment attirait davantage la jeune espiègle. Elle se retourna vers Paris.

« Tiens! le docteur! » dit-elle.

C'était le docteur Guéraud qui sortait de chez le vieux vigneron.

« En voilà encore, lui avait-il dit, pour un mois ou deux, à votre choix.

— A mon choix?

— Oui, si, au lieu de trimer et d'amasser, vous vouliez vivre, renoncer aux travaux de la vigne, prendre du bien-être, faire une course à cheval tous les jours, recevoir de temps en temps de joyeux amis, boire de vieux bordeaux, faire enfin comme tout le monde à la saison du repos, vous

Hosted by Google

appelleriez moins souvent le médecin. Mais, s'il vous semble que la santé coûterait trop cher, à votre service !

— Vous allez encore revenir...

— Sur quoi ? Les honnêtes gens n'ont pas besoin qu'on plaide pour eux. Prenez une autre famille, que diable ! »

Là-dessus, il s'en allait, reconduit, jusque sur le seuil de l'avant-cour, par le vieillard, avec cette joie des convalescents devant le congé, si bourru qu'il soit, du médecin.

Le pensionnat passait. Le docteur alla serrer la main à ses cousines, puis revenant au vigneron :

« Cette belle jeunesse, hein ! Voilà ce qu'il vous faudrait, grand-papa Véroux, et la douzaine vaudrait mieux que rien ! On se contenterait bien de la dernière ! Qu'elle est jolie, voyez donc ! et instruite ! elle a tous ses diplômes, s'il vous plaît ! Allons ! risquez un œil ! Gageons que vous ne la reconnaîtrez point. »

Le vigneron s'inquiétait. Être appelé grand-papa, ça le vexait toujours, et le docteur le faisait bien pour cela.

« Est-elle droite comme un cep et blonde comme le chasselas ! Je crois bien : la petite fille au bon Monsieur Véroux !

— Cette toilette-là !

— Cette intelligence, monsieur ! »

Meggy passait. Le docteur la salua tout haut : « Mademoiselle Marguerite ! » et elle ne s'étonna pas longtemps de ce ton, car il ajouta : « Saluez le père de votre mère, mademoiselle ! »

— Ah ! vous saviez, monsieur le docteur ! »

Marguerite, en saluant profondément, pensait à la mère qu'elle avait perdue et dont ce vieux monsieur qu'elle n'osait regarder était le père, à la mère qu'elle avait retrouvée et qui méritait au moins le respect de cet homme. Elle ne demandait au fond du cœur qu'à aimer cet inconnu qui lui rappelait sa mère, et quand le vigneron lui rendit sa politesse : « Salut, petite, » au lieu de l'appeler à lui, comme elle l'eût fait, elle, comme l'eussent fait son père et sa mère, le père et la mère de Cora, les demoiselles Landry, madame Guéraud et son fils, tout le monde enfin, — elle tremblait, remuée.

Hosted by Google

Mais les trente-deux chapeaux de paille étaient passés, reformant les rangs comme il convenait, pour descendre dans Suresnes.

Le docteur reprit son propos interrompu : « Après cela, vous savez, papa Véroux, ces conseils au convalescent qui va recommencer à se rendre malade, tout le monde vous les donnera. Mais c'est la dernière fois sans doute que le docteur Guéraud vous les répète.

— La dernière fois ! »

Le vieillard tremblait pour sa vie.

« Ne craignez rien. Un dur-à-cuire comme vous en a encore pour bien des rechutes! Je veux dire que vous prendrez un autre médecin.

— Moi?

— L'autre médecin de Suresnes compte plus cher et plus exactement ses visites. Mais, au bout de l'an, ça ne fait pas une grosse affaire. Puis, on marchande. »

Le docteur, lui, on ne le marchandait pas. Je le crois bien, il se faisait payer à peine.

« Mais pourquoi pas vous? insistait le vigneron.

— Ah ! c'est que je vous fais trop d'affronts dans la ville.

— Des affronts !

— En ce moment même, par exemple, ma mère rend visite à la mère, la belle-mère de votre petite-fille : une femme de cœur, et c'est vous blesser que de marquer publiquement de l'estime pour des gens que vous proscrivez.

— Qu'est-ce que ça fait?

— Ça fait quelque chose. Mais ce n'est pas tout. Vous ne devineriez pas ce que fait ma mère chez votre gendre : un brave homme aussi, lui!

— Non.

— Elle lui demande sa fille en mariage.

— C'te fillette?

— Mademoiselle Marguerite!

— Pour qui donc, bon Dieu?

— Ne faites pas le niais, papa Véroux! Pour le médecin, qui mérite bien pour cela son congé, dis donc!

Hosted by Google

— Vous qui ne vouliez pas vous marier!

— Avec d'autres, jamais! Mais Meggy est comme ma mère, il n'y en a pas deux au monde. »

Le vieillard, bien près de s'émouvoir, se sentait monter aux lèvres un nom qu'il n'avait plus prononcé depuis la mort de celle à qui il l'avait donné au jour du baptême; il marmottait :

« Le docteur Guéraud ! La fille à Marie ! »

Peu curieux de son trouble, le docteur était parti. De loin, il se retourna vers le vigneron, qui restait cloué sur place :

« On ne vous demande pas de dot, vous savez ! »

IV

Un matin d'août, comme le train de Paris entrait en gare, le chef de station de Suresnes, après avoir salué le docteur Guéraud, se prit à sourire, assez mal à propos, comme il parut à la jeune mariée qu'il avait au bras, car c'était le jour de leurs noces. Mais aussitôt, pour trouver une explication plus charitable à ce qui lui semblait indélicat, elle se dit : « Il m'a connue si petite ! » et, s'appuyant sur la main que lui offrait son mari, elle entra lestement dans une berline de première classe que leur ouvrait le chef lui-même. Une vieille dame occupait seule le compartiment.

Le mariage s'était fait de bon matin, sans bruit. Ils avaient prié que personne ne les accompagnât jusqu'au train et ils allaient passer la journée à Paris. On s'y retrouverait à l'heure du dîner. On serait entre soi. Mais entre soi, ce n'était pas sans les demoiselles Landry. Elles n'y manqueraient point. Cora y serait par procuration, dans la personne d'un beau bouquet de fleurs des tropiques.

Le train partait, ébranlant le sol bruyamment, et la jeune femme donnait un dernier regard à ce Suresnes où s'était passée sa pauvre vie d'orpheline, sa douce vie de pensionnaire.

« Tu ne quittes pas Suresnes pour longtemps, Meggy.

Hosted by Google

Mais, si ton cœur est trop gros, nous pourrions descendre à Asnières et prendre le premier train de retour, lui dit son jeune mari.

— Taquin! dit-elle. Voudrais-tu me cacher encore Paris, comme s'il était possible de mettre un voile sur ce resplendissement de la France?

— Oh! cet astre! Une femme comme toi n'y brûlera pas longtemps ses yeux. Paries-tu?

— Je n'ai aucun désir qui ne soit satisfait, mon ami.

— Ce grand tentateur t'en donnera vite et des plus fantasques. »

— « Vos billets, s'il vous plaît! interrompit une voix rude qui s'enflait encore.

— Père! » cria la jeune femme.

L'ancien garde, devenu chef de gare à Ville-d'Avray, était debout sur le marchepied extérieur et passait la tête par la portière ouverte. Il entra et referma le riche coupé, où sa fille l'embrassait : « Que c'est gentil! Ah! c'est pour cela que le chef riait! Et te voilà! »

Le docteur ajouta :

« Et en coupé! avec une dame des premières!

— Oh! c'est ma fille! — Mais, et vous donc, qui la menez dans cet affreux Paris.

— Ah! c'est ma femme!

— Voilà bien la logique des hommes! dit Marguerite.

— Mais oui, l'exception qu'on interdit aux autres est toujours un droit pour soi-même, dit le docteur.

— Le plus fort est encore le cas du père Véroux. Figure-toi, dit le chef de gare, que quand vous fûtes partis, il s'empara du gamin qui pleurnichait : « Tu aimes donc bien Marguerite? — Qui, Marguerite? — Margot, donc! dit sa mère. — Da! c'est ma petite maman!

— Le chéri! dit la grande sœur.

— Alors, je suis ton grand-papa, disait le vieux, et il le cajolait. Choyé ainsi, le petit malin lui dit : « T'as des vignes, fais voir! — C'est une idée! Nous irons tous et tu auras de beaux raisins. » Et il invitait tout le monde à

Hosted by Google

déjeuner : « Nous prendrons ensemble le train de Paris. » Il s'invitait pour ce soir et personne ne s'en plaignait, tu penses bien. Je viens vous en prévenir. En ce moment, ils sont tous dans la vigne du seigneur Véroux. »

« Paris ! » criaient les gardes. Le train stoppait.

— A six heures », dit le père.

On le retint. Il pouvait bien reporter au gamin un joujou du bazar d'en face.

« Tu es bon, » dit Marguerite à son mari, qui avait pensé à cela, et ses jeunes yeux embrassaient des monceaux de jouets.

Pendant qu'elle s'étonnait, hésitait, le docteur choisissait une petite locomotive à clef, qui marche seule, et la donnait au père.

« A ce soir ! »

— « Vois donc ! criait Marguerite, des montagnes de jouets dans une ville sans enfants !

— Sans enfants pour les gens de luxe qui ne veulent pas perdre une heure de plaisir, ou pour les gens de travail qui ne peuvent perdre ni une heure de peine, ni un pouce de terrain dans cette activité lancée à toute vapeur.

— Il y a donc des mères à Paris?

— Et le peuple donc ! »

Ils étaient montés en voiture découverte, et le docteur avait dit : « A l'Arc de l'Étoile par la rue du faubourg Saint-Honoré. » Ils passaient devant de nouveaux bazars de jouets, devant des squares pleins d'enfants. Elle se taisait. Mais, voyant dans la rue des espèces d'omnibus avec des inscriptions : Collège Rolin — Collège Chaptal — École Monge, elle s'informa.

« Ces voitures vont chercher et reconduisent chez eux des enfants qu'on envoie, des quatre coins de la ville, à ces meilleures écoles de France. — La meilleure école d'Europe peut-être, disait le docteur de l'école Monge.

— Et les filles?

— Elles vont aux cours, tu sais. »

Précisément, une mère passait, conduisant sa fille, il la lui montra. Puis, une autre encore.

Hosted by Google

« La mère assiste souvent aux cours, je le savais, dit Meggy. Mais c'est égal : lire cela sur un froid prospectus, ce n'est pas la même chose que de le voir. Voilà des mères qui ont mieux à faire que de la toilette.

— Elles en font après.

— Après le devoir. Mais on peut jurer qu'elles ne feront ni des dettes, ni des emprunts chez le grand tailleur du château.

— Ah! tu sais cela. »

L'avenue Friedland les conduisit à l'avenue de la Grande-Armée.

« Nous allons faire notre entrée triomphale dans Paris, dit le docteur.

— Quelle grandeur!

— Une porte de géants ! » disait la jeune femme, pendant que son mari lui montrait, à travers l'arc-de-triomphe, au loin, dans le poudroiement du soleil et le va-et-vient des voitures, cette suite de monuments, de jardins, de palais : l'obélisque de Louqsor, la place de la Concorde, le jardin des Tuileries, puis, au loin, invisible encore, le Louvre.

La voiture y courait rapidement.

En passant rue de Rivoli, la mariée donna une émotion à la statue de Jeanne d'Arc. Le docteur souriait :

« Eh bien, docteur! En temps de paix, on conduit sa fille aux cours, voilà la différence ! »

Le Louvre! elle en connaissait l'histoire et les collections. Mais là aussi, il faut voir de ses yeux, sentir de son âme. Ce furent de belles heures.

Il lui fallut bien quelque temps pour se faire aux mises en scène allégoriques et aux gammes coloriques que prodigue Rubens ; mais la finesse de Van Dyck, la grâce puissante de Murillo, la douceur plastique de Raphaël, et surtout la profondeur d'expression du Titien finirent par former à ses yeux, avec la fougue du Michel-Ange flamand, une harmonie grandiose : l'art moderne!

Elle avait vu les marbres antiques avec une sorte de recueillement sévère.

Hosted by Google

De vieux praticiens faisaient des copies ; de jeunes artistes des deux sexes prenaient des croquis d'après les maîtres ; des hommes du peuple, des enfants flânaient, s'intéressant aux grandes scènes, aux beaux portraits, au *Pied-bot* de Ribeira, au *Naufrage de la Méduse* de Géricault. Une file d'orphelines passa, questionnant la directrice et échangeant des admirations.

« Un festin artistique, ouvert toute l'année à tout un peuple pour nourrir en lui le sentiment du beau ! disait Meggy dans un des rares moments où l'émotion lui laissait la parole.

— Un festin qui creuse l'estomac, dit le docteur. Allons déjeuner.

— Au Palais-Royal, n'est-ce pas ? »

Ils y allèrent en flânant. Le grand jardin n'était qu'une volière d'enfants. En suivant les magasins, il s'arrêta : « Attends-moi ! » et revint bientôt avec une petite broche or et argent qu'il lui donna. Elle figurait deux branches de tournesol.

« On trouve tout dans ce Paris ! disait-il.

— Charmante trouvaille ! On dirait qu'on prévoit ici le moindre besoin de cœur des passants, pour le satisfaire ! »

V

Après le déjeuner, il voulait lui montrer le bois dans son luxe. Mais, en suivant le quai du Louvre, ils aperçurent, au delà de la Seine, un attroupement vers l'Institut, où s'arrêtaient de nombreuses voitures. C'était jour de réception à l'Académie française. Le récipiendaire, un ami d'études, plus âgé que lui, avec qui il conservait des relations de naturaliste, lui avait envoyé une carte d'entrée. Il s'en souvint. Quelle chance s'il pouvait l'avoir dans son portefeuille ! Elle y était. Ils entrèrent.

C'était un beau spectacle : l'élite du monde littéraire et scientifique réunie pour honorer un savant mort et fêter le

Hosted by Google

savant qui lui succédait! Marguerite avait une idée des découvertes de physiologie expérimentale du premier, des travaux microscopiques du second. Mais, lorsqu'une large synthèse résuma ces deux existences vouées à la science, l'une achevée dans l'apothéose, l'autre s'ouvrant en pleine gloire, lorsqu'elle crut voir apparaître, sous l'évocation des orateurs, cette puissance d'investigation qui pénètre la nature vivante, en analyse les phénomènes, en découvre les lois, en met la force au service de l'homme, elle se sentit transportée dans une sphère supérieure, et elle criait, en sortant : « Cher docteur, le génie de l'homme est grand!

— Les plus grands ont leurs petitesses, observait le criticastre, on se le dit en face ici.

— Dire la vérité a aussi sa grandeur, mon ami!

— Oui, oui, tu as raison : la science est grande, ses méthodes nouvelles sont puissantes, son œuvre est éternelle et la civilisation moderne est admirable. Je ne connais pas d'époque où il eût été préférable de vivre.

— Ni de pays.

— Je n'excepte aucun pays civilisé. Quel est donc cet imbécile qui souhaitait que le genre humain n'eût qu'une tête, pour l'abattre! Ah! plutôt pour l'embrasser, cette glorieuse tête scientifique de notre petite planète. »

Et joyeusement, il l'embrassait, en pleine rue!

« Je ne t'ai jamais vu cet enthousiasme, toi qui détestais Paris.

— Pas celui-là, par exemple!

— L'autre disparaît dans le rayonnement.

— Tu parles d'or.

— Alors, ma dot est gagnée.

— Quelle dot?

— Nous en reparlerons. L'épreuve n'est pas terminée. Au bois!

On commençait à revenir du bois. C'était la dernière heure de cohue et d'élégance. Ils remontèrent ce tourbillon des berlines princières où se tenaient à l'aise les riches toilettes, les femmes rayonnantes, les enfants de bon goût, mêlées à

Hosted by Google

des carrosses de place chargés d'étrangers en voyage ou de bourgeois en fête. Il se taisait, la laissant à la rapidité du spectacle.

Quand ils rebroussèrent chemin pour rester dans ce courant de luxe :

« Tu ne me montres que les splendeurs du monstre, lui dit sa jeune femme.

— Devrais-je te mener aux hôpitaux ?

— La science y règne encore, ta science, docteur.

— Si tu tiens à voir la morgue !

— Ce n'est pas là que trône le tentateur, je suppose. Ce que je demande à voir, c'est ce beau Satan qui doit me donner des désirs si fantasques.

— Tu n'as vu que cela !

— Tout ce que j'ai vu élève l'âme.

— Que de vices cachés là-dessous !

— Nous n'en sommes pas à la perfection, je sais bien ! Mais diras-tu que le niveau moral baisse au milieu de ces chefs-d'œuvre? Les corrompus ne comptent point.

— Tu es innocente !

— Vive l'innocence, si elle est le bon point de recul d'où l'on saisit l'ensemble d'un tableau sans voir des taches au soleil.

— Vive l'innocence toujours et partout, Marguerite ! »

Ils traversaient le boulevard de Sébastopol : ils le virent au loin noir de têtes.

« Encore ces badauds qui suivent un convoi funèbre !

— De qui ?

— D'un homme qui les a fait rire.

— Que de monde !

— Ils seraient vingt-cinq mille que cela ne m'étonnerait pas.

— Et si c'était un Littré, un Claude-Bernard, un Lamartine...

— Ils seraient cent mille, un peu moins que pour une danseuse.

— Docteur ! docteur ! tu peux railler : j'ai gagné.

Hosted by Google

— Je vais donc savoir quoi.

— Je suis d'accord avec ta mère pour te demander d'habiter Paris.

— Ah !

— Elle me disait que cela dépendait de moi. Mais le monstre y a bien suffi.

— Et notre cher mariage donc, ma noble enfant !

— Ta mère va-t-elle être heureuse !

— Heureuse de se dévouer. Car les laids côtés de la vie, ce sont les mères et les épouses qui en souffrent pour nous.

— Heureuses d'être pour quelque chose dans vos succès ! Quand paraîtra ton livre ?

— Bientôt.

— Est-ce qu'il te mènera à l'Institut ?

— Tu galopes, ma chère !

— Un jour de noces, da ! »

L'heure du dîner approchait.

« Chez Flicotteaux ! » dit le docteur au cocher.

En entrant dans le quartier Latin : « Maintenant, Alexandre, lui dit-elle, tu me diras bien pourquoi tu as désiré que la grande sous-maîtresse ne vînt pas à Paris avec les élèves.

— Pour le montrer moi-même à ma petite femme ! »

GUIL. CHANTRAINE.

Hosted by Google

LÉON GAMBETTA [1].

IV. — *Le jouteur parlementaire.*

C'est l'histoire d'hier. Qui ne s'en souvient?

Je ne sais pas de plus belle, de plus radieuse lutte.

Du dictateur et de l'organisateur de la défense nationale, le général Borel a pu dire devant la commission d'enquête de la Chambre, avec l'autorité d'un homme de guerre et d'un témoin au-dessus de toute suspicion : « Comme improvisateur d'armées, comme création, je doute qu'une administration quelconque pût faire autant qu'il a fait. » Précieux témoignage! Gambetta succomba, cependant, dans cette tentative héroïque — lui qui prétendit ouvertement qu'il n'y avait plus d'héroïsme — de vouloir opposer la force à la force. Tout ce qu'il obtint, c'était d'avoir rendu aux Français la foi en eux-mêmes. *Gloria victis!* On lui en fut reconnaissant, mais on le discuta. L'admiration universelle ne lui fut plus marchandée le jour où il vincula, par la seule idée, la force et la conspiration de toutes les réactions coalisées, le jour où, éducateur des masses, il enseigna à la France républicaine la victoire pacifique du droit, contre lequel ne prévaut aucune prescription.

Cette fois encore, au souffle ardent de sa parole, la France est debout. Des légions innombrables surgissent de toutes parts, il aligne leurs colonnes serrées, en ordre de bataille. Sans autres armes que le bulletin de vote, il les conduit non au trépas, mais aux urnes. Elles marchent, elles avancent sans peur et sans reproche et triomphent au cri de : vive la République!

[1] *Suite*. Voir la *Revue de Belgique* du 15 janvier et du 15 février.

Hosted by Google

Le livre d'or du suffrage universel ne contient pas de page plus rayonnante. Ni ratures, ni taches.

Ce qui rend Gambetta invulnérable, pareil à un de ces champions légendaires revêtus d'une armure magique, c'est que pendant cette pénible période de combat, du 24 mai 1873 jusqu'au 31 janvier 1879, il ne dévie pas d'une ligne; il suit, il fouille, il féconde le sillon de la grande Révolution qui n'était, dans son principe, que le triomphe du droit, la résurrection de la justice, la sanction tardive de l'idée contre la force brutale.

Se souvenait-il du mot de Rousseau, lorsqu'en parlant des cités helléniques, énumérant le grand nombre d'immortels donnés à l'humanité par la seule Athènes, le précurseur de 89 disait : « C'étaient moins des gouvernements que les plus féconds systèmes d'éducation qui aient été jamais. » Je ne le sais pas, mais je l'affirme. Car pendant ces six années, son action est une initiation fraternelle, une éducation, un constant échange des lumières spontanées, inspirations qui sont dans le peuple, et des lumières réfléchies de science, de sagesse et d'expérience prématurée qui élèvent Gambetta au-dessus de tous.

Et cet apostolat républicain qu'il remplit sans relâche ne lui fait pas négliger un moment sa lourde responsabilité de chef de parti au Parlement. Toujours sur la brèche, surveillant les mouvements de l'ennemi, devinant ses projets occultes, éventant ses mines, prêt à tout, même à braver un coup d'État en convoquant les conseils généraux républicains en vertu de la loi Tréveneuc, il est aussi redoutable dans la défensive que dans l'offensive. Le 24 juin, à l'anniversaire de la naissance de Hoche dont le gouvernement de l'ordre moral interdit la célébration publique à Versailles, il parle en termes dignes et respectueux du maréchal de Mac-Mahon, mais il dénonce l'ennemi éternel qui a renversé Thiers, le cléricalisme, qui, enhardi par son succès, porte déjà une main téméraire sur la liberté de conscience. Gambetta revendique pour tout citoyen « le droit de mourir sans les pompes d'un culte quelconque » et ajoute : « Le cléricalisme, il faut le saisir lorsqu'il cherchera à sortir de la légalité, et le frapper alors impitoyablement. » Quelques jours plus tard, le

Hosted by Google

2 juillet, lorsque M. Dufaure, le garde des sceaux, réclame l'organisation des pouvoirs publics et une nouvelle loi électorale, Gambetta lui rappelle le mandat impératif qui impose à lui et à tous ses amis de défendre envers et contre tous la république. Et comme les droitiers se rebiffent au mot, « le mandat impératif, riposte-t-il, est le plus libre de tous, car celui qui l'accepte était libre de le refuser ». Saillie paradoxale qui ne laisse cependant de dérouter ses contradicteurs. Dans le même débat, MM. de Broglie et de Kerdrel veulent encore exploiter sa fameuse phrase des « nouvelles couches sociales » : « Vous ne parviendrez pas, dit-il, à égarer le bon sens de ce pays : il sait très bien que je ne suis pas partisan des théories niveleuses, que je ne suis pas un homme de chimères et d'utopies, et que si je demande l'accession, l'avènement de la démocratie aux affaires, c'est que je ne suis désireux que d'une chose : relever la France par l'ordre matériel et moral. »

Les légitimistes et les orléanistes, soufflés par les jésuites, l'ignorent si peu, qu'ils sont décidés à égorger la république avec ou sans le maréchal de Mac-Mahon. Ils préparent leur coup pendant la prorogation de l'Assemblée du 30 juillet au 5 novembre, vainement combattue par Gambetta. La commission des neuf travaille ouvertement au retour de Henri V. On arrête déjà le cérémonial de son entrée dans la sous-capitale. Les carrosses sont remisés à Versailles, les chevaux blancs piaffent dans les écuries, prêts à être attelés. Le comte de Chambord quitte Frohsdorf, se rend à Bruges, où il a des conciliabules avec les conspirateurs légitimistes, et passe ensuite officiellement son état-major en revue à Anvers. La restauration est faite, s'écrient déjà, surtout à l'étranger, des politiciens myopes. Gambetta souffle sur ce mirage. Il publie dans la *République française* l'« adresse au Roy » qu'il s'agit de faire signer, et toute cette fantasmagorie s'évanouit. L'« enfant du miracle » ne croit plus au miracle. Le comte de Chambord prend pour prétexte de sa retraite, depuis longtemps arrêtée, l'horreur avec laquelle le maréchal de Mac-Mahon repousse le drapeau blanc en s'écriant : « Les chassepots partiraient tout seuls ». Il écrit sa célèbre lettre de

Hosted by Google

dédit à M. Chesnelong, l'ex-marchand de porcs, et met ainsi fin à une conspiration que les de Broglie et les Buffet vont s'évertuer à renouer par tous les moyens possibles.

En prévision de ces manœuvres, redoutant avant toute chose la possibilité d'une guerre civile, Gambetta n'hésite pas à faire un appel pressant à la bourgeoisie : « Une heure solennelle, dit-il dans un discours prononcé au château de la Borde (département de la Vienne), va sonner pour la bourgeoisie. Elle peut reprendre un grand ascendant sur le peuple français. Il dépendra de ses représentants à l'Assemblée de faire un acte politique qui, pour jamais, nous débarrassera de l'anarchie et de la dictature. Que les bourgeois petits et grands comprennent la portée du moment. Ils peuvent, en se ralliant fermement autour du drapeau de la république, en imposant silence aux conspirateurs et aux intrigants, ils peuvent sauver de leurs propres mains la république, c'est-à-dire assurer encore à eux et à leurs descendants de longues et bienfaisantes années d'influence sur la direction des affaires publiques, c'est-à-dire préparer et cimenter l'union des classes, c'est-à-dire fonder sur un pacte d'indissoluble alliance, entre le prolétariat et la bourgeoisie, le relèvement et la grandeur même de la France! ».

On s'imagine l'effet d'un pareil langage répercuté par les échos bruyants de la presse. Vainement les feuilles officielles et officieuses prodiguent-elles leurs railleries au « discoureur du balcon », au « parleur de carton ». Elles s'émoussent sur cette popularité que rien n'entame. Partout où il se montre, des ovations l'acclament. Seul, il tient en échec le gouvernement et sa majorité. L'essai de MM. de Broglie et consorts de contrebalancer cette propagande républicaine par une tournée qu'ils font faire par le maréchal de Mac-Mahon en divers départements, tourne à leur confusion. Le maréchal rentre bredouille. Au ministère de Broglie succède déjà un cabinet de Cissey. Gambetta poursuit sa campagne. Les légitimistes momentanément réduits au silence, c'est aux bonapartistes qu'il fait le procès. Il prend la parole à Auxerre, à l'occasion du concours régional. Il rouvre et sonde toutes les plaies vives et gangrenées du second empire

Hosted by Google

en rappelant comment, dans ce chef-lieu de l'Yonne, « l'énigmatique et ténébreux empereur, trompeur exécrable et trois fois maudit », feignit d'y avoir prononcé un discours contre les traités de 1815, qui irrita les rois et leurs ministres, troubla toute l'Europe et provoqua deux guerres au dehors. Il qualifia ensuite de sophisme et de mensonge l'appel au peuple, formule sous laquelle on déguise le plébiscite, mot qu'on n'ose plus prononcer, à cause des souvenirs sinistres qu'il réveille. Il renouvelle son objurgation à l'union entre la démocratie et la bourgeoisie et termine en exaltant la république, sans laquelle, dit-il, il n'y a pas de sécurité *internationale.*

Quand il ne parle pas à la Chambre, il harangue les départements. Pour suffire à pareille tâche, il faut son merveilleux talent d'improvisateur. Jamais Gambetta ne prépare un de ses discours autrement que d'une façon mentale. Dans ses pérégrinations de province en province, il lui arrive de parler deux et trois fois par jour. Et toujours c'est la même flamme, la même ampleur de forme qui vient cristalliser l'idée fondamentale.

Ses amis avaient remarqué que l'exorde — particularité propre à toutes les improvisations — laissait parfois à désirer comme chaleur. On lui conseilla de l'écrire d'avance, mais l'essai ne réussit pas plus que lorsque Spuller lui en prépara un ou deux. L'inspiration chez lui était graduelle et se trahissait jusque dans certaines incorrections de forme qui ne se sentaient qu'à la lecture, son éloquence entraînante ne laissant à l'audition guère de champ à la critique. Et c'est parce que le moment le trouve toujours prêt, qu'il suffit à ce travail de géant, de parler aujourd'hui au midi ou au nord, et d'être le lendemain à son poste à Versailles, dès qu'il s'agit de déjouer quelque machination. Sa surveillance, jamais en défaut, met à néant la tentative de mutiler le suffrage universel en reportant de l'âge de 21 ans à celui de 25 le droit de voter. M. Batbie croit le gêner en insinuant qu'il n'a pas craint de toucher au suffrage lors de sa dictature : « Oui, répond-il, il y a eu un gouvernement qui n'avait pas appelé la révolution, mais qui a recueilli la révolution et l'invasion

Hosted by Google

amenées par le gouvernement qu'il remplaçait; oui, il y a eu un gouvernement dictatorial qui, d'un trait de plume, a repris la loi du 15 mars 1849; mais ce gouvernement ne faisait que revenir à la législation qui s'était abîmée dans la nuit sinistre du 2 décembre; ce gouvernement, il a commis une faute ce jour-là; la voici : c'est, en retournant, comme le disaient les Romains, en vertu du *jus postliminii*, vers les autels de la patrie, vers le forum délivré de la puissance des sicaires, de n'avoir pas relevé la Constitution de 1848 abattue, en en supprimant le titre de la présidence. »

Il n'y eut pas de nouvelle loi du 31 mai.

Bafoués, battus, réduits au silence à la tribune, les impérialistes, soutenus secrètement par la police, qui ferma complaisamment les yeux, eurent recours contre Gambetta, dans les gares de St-Lazare et de Versailles, à des guets-apens. Il en fut si peu intimidé que le jour même, à propos du fait que lors de la visite du czar en Angleterre, le général Fleury s'était montré en uniforme de général de division à côté de l'ex-prince impérial, il apostropha les bonapartistes et les souffleta du mot de « misérables », en face du ministre, M. de Fourtou, qui s'évertua à vouloir couvrir ses amis politiques et son collègue le ministre de la guerre. L'épithète suscita un effroyable tumulte. Gambetta ne s'émeut pas. « Le mot, dit-il, dont je me suis servi, est sans doute une injure; je prétends lui donner une signification plus haute; c'est une flétrissure, et je le maintiens. »

La droite n'ose même pas réclamer le rappel à l'ordre. La honte refoule les clameurs dans son gosier. Les césariens ne prennent leur revanche que le lendemain. Ils soudoient un échappé de la colonie de Metray, qui lève la canne sur lui dans la gare de Versailles; le député Ordinaire détourne non sans peine le coup. Ni ces scandaleux attentats, ni les embûches de toute nature n'arrêtent Gambetta. Il a la sérénité de l'homme sûr de son but; la certitude de vaincre l'anime au point que non seulement il la communique à tous les républicains, mais que ses adversaires eux-mêmes, qui disposent en ce moment de toutes les forces de la société, sont amenés à le croire sur parole, lorsque, combattant la prorogation du

Hosted by Google

parlement, il qualifie la république d' « inévitable » : « Vous ne connaissez pas la France, dit-il aux droitiers, plus vous allez, plus vous vous mettez en opposition avec l'opinion. » Les élections aux conseils généraux (4 octobre 1874) et les élections municipales du 22 novembre suivant viennent confirmer son dire. C'est au milieu de ces luttes quotidiennes que s'élabore la Constitution du Septennat, votée le 25 février 1875; et, tout en étant chef de l'opposition, Gambetta sait à l'occasion faire preuve d'une condescendance extrême. Il ne se laisse aller à sa nature véhémente que lorsqu'il a à repousser une vilenie pareille à celle qui se trouve dans le rapport Perrot contre Garibaldi : « On le rapproche du capitulard de Sedan, s'écrie-t-il, on l'assimile, ô honte, au traître de Metz; il n'y aura qu'un cri en Europe pour s'élever contre ces venimeuses inepties. »

Le politicien se contente du possible. C'est ainsi qu'il se rallie au système des deux Chambres, vote qu'il explique le 24 août devant ses électeurs de Belleville, où il dit du futur Sénat : « Il sera l'ancre de salut sur laquelle reposera le vaisseau de l'État. C'est le grand conseil des communes françaises. »

Nul ne possède comme lui le secret de manier les masses. Quelques jours avant, il avait parlé au cimetière Montparnasse, sur la tombe d'Edgard Quinet, devant un auditoire de 150,000 personnes. Pour faire avaler le Sénat aux enragés de Belleville, il trouve cette péroraison familière et tout imprégnée du goût du terroir : « On me reproche de n'avoir pas coupé ma queue, eh bien, je n'ai pas coupé ma queue, et je ne suis pas prêt à le faire; en veut-on la preuve, la voici : je suis ici, mes chers concitoyens, au milieu de vous, tel que vous m'avez toujours connu. »

Il savait le contraire, et ceux qui l'écoutaient ne l'ignoraient pas. Plus d'un se disait tout bas : « Non, ce n'est plus notre Gambetta de 69. » On n e l'applaudissait pas moins avec frénésie. Si la république de fait était devenue le droit, comme il allait le proclamer lui-même au quatrième banquet anniversaire de la naissance de Hoche à Versailles, à qui le devait-on, si ce n'était à lui? Ils se faisaient violence. Ils vou-

Hosted by Google

laient croire, lorsqu'il leur dit que par l'institution du Sénat, la démocratie devenait souveraine de la France, que la concession de la nomination des 75 sénateurs inamovibles était rachetée par bien des avantages ; que quant aux élections départementales, elles seraient bonnes à la condition : Aide-toi, le suffrage universel t'aidera.

S'il connut la défaillance, jamais il ne se trahit. Sa confiance communicative et voulue rassure et ranime les timorés, contient les violents sans attiédir son zèle, ne fût-ce qu'un instant. Il revient sans cesse à l'assaut pour arracher à la Chambre agonisante quelques derniers avantages. C'est ainsi que, dans la discussion de la loi électorale, il défend contre M. Buffet le scrutin de liste. Rarement il eut plus de verve qu'en combattant vainement le scrutin d'arrondissement : « Monsieur le ministre, dit-il, a pu raconter à ses amis et même à cette tribune qu'il y avait sur toute la surface de la France une organisation de comités, si puissante que personne, hormis nous, ne passerait. Il a voulu fortifier son roman par quelques preuves judiciaires... Une enquête a été ordonnée, et, après des fouilles faites par les magistrats administratifs, on a saisi deux tronçons d'hydre : l'un était à Lyon, l'autre à Marseille. Il n'y avait qu'un malheur : l'hydre était entretenue par la préfecture : c'était une hydre en condition. »

« De tous les partis qui sont hostiles au scrutin de liste, disait-il encore, un seul est acharné. Ce n'est ni le parti légitimiste, ni le parti bonapartiste, c'est... l'autre. Il est reconnaissable à deux caractères : constitutionnel le 29 février — pas le 25 — il voudrait bien être dynastique sous le règne républicain. » Quel incomparable portrait des orléanistes! Déjà en 1875, Gambetta pressent ainsi la crise des princes en 1883. Sa clairvoyance perce les voiles de l'avenir et pèse d'avance les périls futurs. Dans un débat antérieur, il avait déjà posé le premier jalon d'une mesure de clémence générale dont il avait reconnu la nécessité. Celle-ci, il finit par l'obtenir bien plus tard. Quant au scrutin de liste, qui le précipitera du pouvoir, il reste encore, à l'heure actuelle, un des *desiderata* de son parti.

Hosted by Google

La loi électorale adoptée équivalait à la signature du testament de la Chambre introuvable.

L'année 1876 débute par une double bataille électorale savamment préparée, embrasant la France entière. Gambetta se multiplie. « C'est au suffrage universel, maintenant, écrit-il au *Républicain du Lot*, à choisir des sénateurs et des députés; de ses choix vont dépendre la sécurité, la paix intérieure et extérieure, la grandeur de la France. » De toutes parts, on lui offre des candidatures. Autant d'occasions pour catéchiser les milieux les plus différents. Parfois ce n'est pas sans danger, comme à Avignon, par exemple, cité encore atteinte de la lèpre papale, ou à Cavaillon, où son sang-froid le protège seul contre une foule ivre, fanatisée par le clergé. Le gouvernement guette le prétexte d'une bagarre pour décréter des mesures extraordinaires et ligotter le mouvement électoral. Par sa prudence, Gambetta contrecarre encore ce calcul. Il parle à Belleville, à Aix, à Bordeaux, à Lille et à Lyon. L'ordre ne fut troublé nulle part. Trois jours après l'affaire de Cavaillon, la France prononce son verdict républicain. Le 8 mars, jour de l'ouverture des Chambres, Gambetta est à son poste.

Comme première récompense civique, la majorité républicaine lui décerne la présidence de la commission du budget. Il s'acquitte de cette tâche ardue avec bonheur. C'est cependant un travail absolument nouveau pour lui; il le force, tandis que les autres députés se délassent, d'étudier toutes les branches de l'administration publique dans leurs plus infimes détails. Son assiduité, sa facilité d'assimilation lui permettent bientôt d'en parler en maître. Il occupe ce poste jusqu'à ce qu'il succède à M. Jules Grévy au fauteuil de la présidence de la Chambre, pendant que celui-ci entre à l'Élysée. Mais avant d'aboutir à ce but et d'abriter la république sous l'égide d'un austère gardien des institutions républicaines, jaloux de les transmettre intactes à son successeur, quels combats ne fallait-il pas livrer, quels attentats à déjouer, quels efforts d'éloquence, de persuasion, d'action, ne lui fallait-il pas faire? Il venait de traverser cinq années de luttes douloureuses, et il lui reste encore à affronter la lutte la plus périlleuse, celle de

Hosted by Google

réduire à néant l'action d'État du 16 mai. Si les orléanistes et les légitimistes avaient été décimés aux dernières élections, les bonapartistes étaient revenus plus nombreux, plus militants. Fidèles à leurs traditions, ils poussaient au coup d'État. Ce danger a frappé tout d'abord Gambetta. Aussi se rue-t-il sur les bonapartistes à tout propos. S'agissait-il d'eux, aucune épithète ne lui semblait assez forte. Interrompu par les impérialistes dans un incident secondaire, il leur crache son mépris dans une de ses phrases martelées qui restait : « Chaque fois que vous adresserez à la république un mot outrageant, un républicain vous rappellera qu'il a connu l'empire et qu'il a assisté au spectacle de ses hontes. » Dans la même séance, il les fouaille et les flétrit en évoquant le souvenir cuisant du régime d'Augustule : « Vous vous trompez, dit-il à ses contradicteurs de l'appel au peuple, vous falsifiez les textes... affaire d'habitude... oui, vous avez falsifié le texte sur lequel vous avez engagé la France dans la guerre. »

Le prince Jérôme Bonaparte devait, quelques mois plus tard, corroborer et aggraver cette imputation en déclarant dans la discussion du budget des cultes : « L'expédition de Rome est le fait du parti clérical, et savez-vous ce qu'elle a produit? C'est le maintien du pouvoir temporel des papes qui nous a coûté l'Alsace et la Lorraine. C'est là de l'histoire et il faut que le pays le sache.

« En 1870, au début de la guerre, des alliances étaient prêtes; l'une immédiate, incontestable, assurée, l'autre éventuelle, et la France aurait pu engager la campagne avec 400,000 ou 500,000 hommes de plus.

« Le parti clérical a été assez puissant pour nous faire renoncer à cette alliance. »

Révélation foudroyante, impuissante cependant à dessiller les yeux du maréchal de Mac-Mahon. Livré à son confesseur, leurré par les ultramontains du Sénat, il cheminait sans volonté, malgré des retours sincères et passagers à l'honnêteté, vers l'abîme dans lequel la réaction comptait faire sombrer la république et où iront s'engouffrer les vieux partis.

Hosted by Google

Gambetta ne les perd pas de vue. Son regard les fascine comme le dompteur, le fauve. Dès le 27 décembre 1876, lorsqu'en sa qualité de président du budget, il repousse la prétention du Sénat de rétablir des crédits supprimés par la Chambre, il dit, comme s'il savait lire dans l'avenir à livre ouvert : « Prenez garde, si vous reconnaissez ce droit au Sénat, il attendra l'heure propice et vous placera dans une situation révolutionnaire, et il vous dira : Votez, ou je vous renvoie devant le pays. »

Et c'est ce qui arriva. Les machinations ultramontaines se manifestent si impudemment que Gambetta demande si, par un monstrueux intervertissement des rôles, l'État n'est pas plutôt dans l'Église, que l'Église dans l'État, et que le 4 mai la Chambre, malgré les protestations mensongères de M. Jules Simon se portant garant de l'honnête maréchal, adopte, par 361 voix contre 121, un ordre du jour invitant le gouvernement à réprimer, par tous les moyens légaux, cette agitation antipatriotique.

Cette motion décida du sort de M. Jules Simon, qui fut chassé de l'Élysée comme un larbin, par une lettre du maréchal de Mac-Mahon. Gambetta commente aussitôt à la tribune la portée de cette impudente missive. « La dissolution, dit-il, — il a lu entre les lignes, — serait regardée par le pays comme la préface de la guerre. » Aussitôt 355 voix contre 154 déclarent que la majorité ne saurait accorder sa confiance qu'à un cabinet libre de son action.

Le *Journal officiel* relève le défi. Il publie le 18, en tête de sa partie officielle, la liste du nouveau ministère, dont la présidence est confiée au duc de Broglie.

Le même soir, Gambetta réunit dans l'hôtel des Réservoirs, à Versailles, toutes les gauches en assemblée plénière ; à sa demande, elles nomment une commission chargée de rédiger une adresse au pays.

Le comité des 18 est formé. La lutte est ouverte entre le vieux monde et les fils de 89, comme le déclare Gambetta à une députation de la jeunesse des écoles. De Broglie prélude par un véritable abatis de fonctionnaires républicains, profitant de l'absence des Chambres. Gambetta reprend le chemin des

Hosted by Google

départements. Le 19 juin, il parle deux fois à Abbeville. Le lendemain, à Amiens. « L'heure, dit-il, n'est pas à la discussion. Elle est aux actes. » Il adjure les républicains de ne songer qu'à la résistance morale et de confier de nouveau aux 363 le soin de défendre la Constitution, la loi et les volontés de la France. « Elle parlera, ajoute-t-il, comme elle a déjà parlé; je crains seulement qu'elle ne parle plus haut. »

La Chambre dissoute de connivence avec le Sénat, mais non sans que cette assemblée, renvoyée de nouveau devant ses électeurs, ait affirmé, dans un ordre du jour énergique, l'union de tous les conservateurs républicains et patriotes, la France parle, en effet, haut et ferme. Sa voix impérieuse courbe les résistances factieuses. Le suffrage universel, que l'on ne saurait corrompre — il faudrait des milliards pour l'acheter, et la foule ne s'achète pas plus que l'opinion publique — le suffrage universel tient le 14 octobre un lit de justice solennel. Son verdict est la condamnation suprême des fauteurs d'une restauration quelconque avec 568,000 voix de plus qu'au 20 février 1876.

Le pacte de la théocratie romaine avec toutes les forces organisées de la société, que des ministres fourbes, en vrais Polignac de contrebande, avaient engagées dans cette partie formidable, la paix intérieure et extérieure du pays qu'ils y avaient mise pour enjeu; les plus basses calomnies répandues contre les républicains, sous l'immunité officielle, par le *Moniteur des communes;* la terreur administrative qui fermait les établissements publics et ruinait des milliers de citoyens suspects de républicanisme; les exploits des gendarmes transformés en agents électoraux provocateurs; les persécutions judiciaires — Gambetta lui-même fut condamné une première fois, pour outrages aux ministres, à trois mois de prison et à 2,000 francs d'amende, avec exécution provisoire nonobstant appel, et assigné une seconde fois, le 12 octobre, l'avant-veille du scrutin, devant le tribunal de police correctionnelle, à propos de son manifeste aux électeurs de Belleville — rien, ni violences morales, ni atteintes matérielles, n'ébranle l'immuable volonté de la nation. Juge inflexible, le suffrage universel attend l'heure de la sentence.

Hosted by Google

Les discours que prononce Gambetta à Valence, à Romans, à Lille et à Grenoble sont autant de précurseurs de la victoire de la république une et indivisible. Son triomphe provoque même l'allégresse de l'Europe monarchique; tant on était universellement convaincu des funestes suites qu'aurait eues pour la paix du monde le plus mince succès du gouvernement de l'ordre moral.

Quelque écrasée qu'elle fût, la réaction relève encore la tête. La formation du cabinet Rochebouet — le ministère-sabre — fut sa dernière convulsion. La Chambre y répond en ajournant le vote du budget. Gambetta lui avait dit : « Serrez les cordons de la bourse. »

Un ministère Dufaure obtient carte blanche du maréchal, mais le président ayant démérité de la confiance du pays, sa présence au pouvoir entretient un malaise chronique; elle alimente des défiances toujours renaissantes, elle engendre des incidents dont le duel de Gambetta avec M. de Fourtou, l'ex-ministre et député invalidé de Ribeyrac, émeut la France entière. Heureusement, les élections sénatoriales du 5 janvier viennent souffler sur les dernières lueurs d'espérance des droitiers. La question des commandements militaires, que la Chambre entend voir confier à des hommes sûrs, décide enfin le maréchal de Mac-Mahon à vérifier la retentissante phrase : « Se soumettre ou se démettre », par laquelle Gambetta avait terminé, pendant la tourmente électorale, son discours à Lille : ne voulant et ne pouvant plus se soumettre, le maréchal résout de se démettre.

Il se démit le 31 janvier 1878. Quelques heures plus tard, M. Grévy était élu président de la république, et, le 1er février, Gambetta entrait au Palais-Bourbon en qualité de président de la Chambre des députés.

MAX SULZBERGER.

Hosted by Google

ESSAIS ET NOTICES

D'UN TARIF SIMPLE POUR LE TRANSPORT DES VOYAGEURS SUR LES CHEMINS DE FER BELGES.

On peut démontrer mathématiquement que, dans la plupart des chemins de fer, la formule d'un tarif pour le transport des voyageurs ne procède pas d'une idée rationnelle. Mais cette démonstration intéresserait peu le lecteur, auquel il suffira de savoir qu'un tarif est généralement *différentiel*, c'est-à-dire qu'il diminue avec la charge et la distance.

Ce n'est donc pas sans raison que, par la voix des organes les plus autorisés de la presse, le public belge réclame un barême équivalent à celui que proposa l'honorable M. Vanderstichelen. Malheureusement, il s'agit d'attendre que l'*état du Trésor permette de l'appliquer*. Or, il y a là un vrai cercle vicieux. C'est, au contraire, de la sève même de la nation et de sa force d'expansion qu'il faut faire jaillir les ressources destinées à améliorer la situation du Trésor.

Dans ces dernières années, d'importantes améliorations ont été réalisées dans nos chemins de fer : les voitures sont plus confortables; l'éclairage plus satisfaisant; le chauffage des trois classes est surtout une réforme vraiment libérale dans notre rigoureux climat.

Malgré ces efforts, on constate à regret que la proportion des voyageurs atteint à peine 25 p. c. des places disponibles.

Cette faible utilisation du matériel dans un pays aussi riche que la Belgique, comme industrie et comme commerce, qui trouve chez lui, ou à peu près, et la matière première et sa mise en œuvre immédiate, où la nature et les arts s'unissent pour

Hosted by Google

provoquer à d'incessantes pérégrinations, ce faible rapport semble inexpliqué.

Or, si ces puissants motifs de déplacement n'ont pas amené de meilleurs résultats jusqu'ici, on est fondé à supposer que le problème des tarifs en est la cause permanente, parce qu'il n'a pas été résolu en vue de sauvegarder les intérêts simultanés des deux principaux facteurs de la question : le public et le Trésor; le public, dont on n'a pas touché la seule et vraie corde sensible, puisqu'on a relevé le prix des voyages dans des proportions dépourvues de toute bonne justice distributive ; le Trésor, dont les intérêts n'ont pas été étudiés à plusieurs points de vue.

L'objet de cette notice est de faire ressortir :

Que le barême actuel est irrationnel, et que l'adoption d'une *taxe* unique par classe, suffisamment modique et *mieux proportionnée* à chaque classe, amènerait une réduction très notable dans les dépenses d'exploitation, outre un mouvement de voyageurs plus considérable.

I

Dans la discussion du budget des travaux publics pour l'exercice 1881, M. le ministre Sainctelette disait :

« J'ai chargé une commission d'étudier *tous les moyens de simplifier les écritures, de faciliter la besogne*, d'accélérer l'expédition des affaires. »

Une taxe unique répond, en théorie, aux vues ainsi exprimées, mais c'est surtout l'expérience, dont l'autorité est prédominante dans la question. Or, l'expérience nous apprend précisément qu'une taxe peu élevée a toujours des chances de réussite, c'est-à-dire de faire accourir le public et de remplir la caisse.

Aucune exploitation de voies ferrées, pensons-nous, n'a essayé jusqu'ici l'application de cette idée ; il est vrai qu'elles s'y prêteraient moins que le réseau de l'État belge, puisque la plus longue distance qu'on puisse parcourir sur ce réseau (Ostende à Arlon par Bruxelles) n'atteint que 64 lieues.

Mais un grand nombre d'autres exploitations de transport ont adopté le principe, et partout où il a été appliqué sagement, il a produit des dividendes.

Lorsque le port des lettres a été réduit au taux uniforme de dix centimes pour toute la Belgique, des pessimistes — ils sont

Hosted by Google

toujours nombreux — ont jeté les hauts cris, prédit la ruine et la banqueroute. L'accroissement extraordinaire des lettres a prouvé que ces prophètes de malheur avaient tort.

Le mouvement des hommes suit les mêmes règles que celui des lettres ! S'il est nécessaire d'écrire souvent, il est non moins indispensable de se voir et de se parler ! Personne n'oserait le nier. Combien de lettres demandent un travail considérable, parce que les termes doivent en être mûrement pesés ? Combien d'affaires importantes, d'autre part, peuvent néanmoins se terminer par une conférence de quelques heures, souvent même de quelques minutes ?

Mais l'homme d'affaires n'est qu'une partie de la clientèle du chemin de fer !

Le touriste, l'explorateur, le petit rentier, le savant, le peintre, l'étudiant en général, le paysan et l'artisan, en un mot, tous ceux qui désirent voir, comparer, s'instruire, vendre ou acheter, composent des catégories intéressantes de clients qu'il faut attirer aussi. Notre petit pays, on ne doit pas le perdre de vue, réclame des moyens exceptionnels de sociabilité. C'est une vaste fourmilière qui peut se mouvementer davantage et qui le demande. A-t-on cherché à augmenter ce mouvement, à favoriser les voyages? Oui, mais dans des conditions restreintes, en privilégiant les villes d'eau seulement ; et, à part le tarif Vanderstichelen, condamné d'avance malheureusement par les circonstances spéciales dans lesquelles il s'est produit, on peut affirmer qu'aucun effort sérieux de réduction de prix n'a été tenté.

Il faut cependant s'inspirer du principe que tout dégrèvement de taxe provoque irrésistiblement un surcroît de transport.

A Paris, on l'a compris, et, pour la modique somme de trois sous, on parcourt, en omnibus ou en bateau, d'interminables kilomètres. Nous ne sachions pas pourtant que la situation des exploitants soit précaire, loin de là !

Le problème à résoudre consiste donc à rechercher quels sont les prix les moins élevés possibles, mais *suffisants comme recettes*, à appliquer aux voyageurs, de manière à ménager, comme de raison, les intérêts de leur bourse. Il s'agit des voyageurs qui voyagent, bien entendu : car celui qui ne voyage qu'une fois par an est un facteur insignifiant dans les recettes. Ce n'est pas lui non plus qui, on peut le dire en thèse générale, fera faire au pays un pas dans la voie du progrès. Encore moins viendra-t-il alimenter les finances, et l'on peut sans scrupule n'en tenir aucun compte.

Hosted by Google

II

Les taxes qu'il convient d'appliquer peuvent, pour tout le réseau intérieur de l'État belge, être fixées à :

5 francs pour la 1re classe, 2 francs pour la 2e classe et 50 centimes pour la 3e classe.

Ces chiffres justifient leur choix, parce qu'ils ne viennent pas troubler, à mouvement égal de voyageurs, l'équilibre de nos recettes, et parce qu'ils sont plus proportionnels au luxe de chaque classe.

Pendant l'année 1880, les prix moyens payés par un voyageur, en général, et sur l'ensemble du réseau intérieur, ont été de : 2 fr. 48 c. en 1re classe, 1 fr. 38 c. en 2e classe et 61 centimes en 3e classe, pour des moyennes de parcours respectivement de 36, 26 et 20 kilomètres, — c'est-à-dire que le tarif actuel, y compris les réductions accordées pour abonnement, aller-retour, sociétés, etc., etc., ne perçoit par classe que : 6,7 centimes par kilomètre en 1re classe, 5,2 centimes en 2e classe et 3,0 centimes en 3e classe [1].

Or, nous disons que ce tarif n'est pas calculé par classe, d'une façon équitable et rationnelle.

La preuve en est simple :

Tout le monde sait qu'une voiture de 1re classe peut contenir vingt-quatre voyageurs ; celle de 2e classe, quarante voyageurs ; celle de 3e classe, cinquante voyageurs.

On sait également que les prix d'achat du matériel — je parle des prix moyens des dernières années (résultats d'adjudication) — sont de 12,000 francs environ pour la 1re classe, de 9,000 francs pour la 2e classe et de 7,000 francs pour la 3e classe.

La dépense annuelle pour l'entretien et l'amortissement de ce matériel est de : 1,200 francs environ pour la 1re classe, de 1,000 francs pour la 2e classe et de 500 francs pour la 3e classe.

Il résulte de ces chiffres qu'une place de première coûte 50 francs par an à l'administration, alors qu'une place de seconde ne coûte que 25 francs et une place de troisième, 10 francs.

Et nous trouvons, à côté de cette dépense, qu'une place de 1re classe rapporte seulement 280 francs par an, celle de 2e classe 290 francs et celle de 3e classe 262 francs ?

Est-ce là une proportion rationnelle ?

[1] Voir le compte rendu des opérations du chemin de fer pour l'exercice 1880.

Hosted by Google

Pourquoi, dès lors, un tarif variant de la 3e classe à la 1re classe dans la proportion de 1 à 1/2 et à 2; c'est-à-dire dans les proportions du prix d'achat des voitures de chaque classe, alors qu'il fallait adopter un tarif variant dans les proportions, tout au moins, du coût de chaque place, c'est-à-dire dans les proportions de 1 à 3 et à 5?

Remarquons encore qu'en 1880, année exceptionnelle, le mouvement des voyageurs a été de 4 p. c. seulement en 1re classe, et de 12 p. c. en 2e classe, contre 84 p. c. en 3e classe.

Et les voyageurs de 3e classe rapportaient 65 p. c. des recettes, tandis que la 2e classe ne donnait que 21 p. c., et la 1re classe 14 p. c. seulement.

Enfin, nos trains transportaient soixante-cinq voyageurs seulement, dont : en 1re classe, 15 p. c., soit 4 places sur 24; en 2e classe, 19 p. c. ou 8 places sur 40; en 3e classe, 26 p. c. ou 13 places sur 50.

Ces résultats, on l'avouera, sont déplorables en Belgique, et il est grand temps de chercher le remède.

Mais, dira-t-on, la taxe proposée est trop faible pour *les grandes distances*, car l'affluence des voyageurs forcera l'administration à créer des trains nouveaux et, par ce fait, l'entraînera à des dépenses nouvelles en matériel, etc., etc.

C'est se plaindre de ce que la mariée est trop belle. La ligne sur laquelle un train nouveau devra être créé pour l'affluence des voyageurs sera une ligne à trafic normal.

Supposons que le train à créer ait à parcourir une distance de 300 kilomètres (la plus longue de la Belgique).

D'après les statistiques de l'administration, un train à voyageurs coûte 2 fr. 40 c. par kilomètre, en tenant compte des frais généraux d'exploitation, de l'intérêt et de l'amortissement du capital engagé dans les bâtiments, le matériel roulant et de traction, la voie, etc., etc.

Or, en admettant que le train créé se compose de six voitures seulement (la moyenne générale est neuf) et que les voyageurs de ces voitures ne se renouvellent pas en cours de route, ce qui est le cas le plus défavorable, on arrive à la recette suivante [1] :

Pour 3 premières classes 72 × 5 =	360 francs.
Pour 3 deuxièmes classes 120 × 2 =	240 francs.
Total . . .	600 francs.

[1] Nous supposons naturellement un train composé de voitures des deux premières classes seulement.

Hosted by Google

Si la moitié seulement des voyageurs se renouvelait, la recette s'élèverait de suite à 900 francs, tandis que la dépense resterait 720 francs. La statistique prouve, au surplus, qu'il y a à peine un voyageur, par mois, qui franchisse cette distance!

Mais supposons que le train nouveau sur une ligne si longue (300 kilomètres) ne couvre pas ses frais. Combien d'autres trains sur des lignes moins longues de 100, 80, 60, 50 kilomètres, et moins, par exemple, ne viendront pas compenser le déficit? Car le parcours journalier d'un train n'est que de 41 kilomètres.

Cette situation n'est-elle pas inévitable, du reste, et est-il au pouvoir de quelqu'un de la changer? Si la méthode des compensations est une vérité, c'est surtout en exploitation de chemin de fer.

On dira aussi : Les voyageurs à courte distance ne voyageront plus. Mais il serait aisé de démontrer que ces voyageurs sont presque tous abonnés s'ils voyagent beaucoup, ou bien ce sont des voyageurs *extra* allant à des fêtes.

Or, notre tarif unique laisse subsister les abonnements, et en cas de fêtes, l'administration peut, sans aucune dépense nouvelle, déclarer le coupon valable exceptionnellement pour le retour dans une zone de x.

Mais ce sont là des considérations de détail, car on peut appliquer la taxe unique de plusieurs façons ingénieuses et c'est à l'administration d'en combiner l'emploi au mieux de ses intérêts.

Nous avons montré :

1° Que la base du tarif actuel est vicieuse;

2° Que les voyageurs les plus nombreux (ceux de 3e classe) payent relativement, quoique pauvres, plus que ceux des deux autres classes privilégiées et riches;

3° Que les voyageurs ne mordent pas au tarif actuel, que les trains sont peu remplis et les recettes peu élevées.

Avant d'aborder le chapitre des économies immédiates et réelles que l'adoption d'une taxe unique doit entraîner, nous indiquons ci-dessous, à titre de curiosité, les résultats de notre tarif appliqué au mouvement de 1880 :

Désignation de la classe.	Nombre de voyageurs.	Prix proposé.	Recettes. Fr.	Tantième p. c. de la recette.	Observations.
1re classe	1,795,506	5,00	8,977,530	22 p. c.	La recette
2e —	4,813,064	2,00	9,626,128	24 p. c.	effective de
2e —	33,006,801	0,50	16,699,115	54 p. c.	1880 a été
Totaux	40,006,801		35,302,773		de 31,649,517 francs.

Hosted by Google

III

La taxe unique serait rémunératrice, nous venons de le voir. Elle entraînerait aussi certaines améliorations dont il ne convient pas de parler ici ; ce sont des détails d'administration. Il suffit de faire voir les économies à réaliser, par le système que nous venons d'exposer, économies dont l'ensemble formerait près d'un million.

Leur énumération suffira, du reste, pour faire partager notre conviction.

La taxe unique par classe entraîne, en effet :

1° La suppression d'une fabrication compliquée et excessive de 102 coupons d'espèce différente. Le personnel de la fabrication pourra, de ce fait, être diminué ;

2° La suppression des réserves considérables de coupons qui encombrent toutes les stations et la facilité des approvisionnements, ainsi que du classement. La fabrication actuelle varie de 40 à 50 millions par an ;

3° La suppression des casiers, dont le moindre coûte plusieurs centaines de francs, sans compter l'entretien annuel.

Au 1er janvier 1882, il y avait 83 stations principales possédant plusieurs casiers, et 529 intermédiaires en possédant au moins un ;

4° La suppression de toute la paperasserie relative à la comptabilité actuelle des coupons pour voyageurs, ce qui permettra au personnel de disposer de son temps pour d'autres travaux.

Une certaine partie du personnel sera donc disponible et les immenses registres en usage deviendront inutiles ;

5° La suppression de tout le contrôle de cette comptabilité tant en province qu'à l'administration centrale ;

6° La réduction du nombre des guichets dans les gares importantes, puisque la délivrance sera plus rapide, les coupons ne devant plus porter que le nom de la station, la date et l'heure du départ des trains.

A. Delfosse.

Hosted by Google

L'EXTENSION DE L'ÉLIGIBILITÉ

PAR L'AUGMENTATION DE L'INDEMNITÉ PARLEMENTAIRE

ET LA CRÉATION DE DÉPUTÉS SUPPLÉANTS.

I

La question de l'indemnité parlementaire, que nous considérons comme capitale, est au nombre de celles qui nous paraissent avoir été trop longtemps reléguées à l'arrière-plan comme indignes d'occuper l'attention du public. Celui-ci s'est toujours figuré — on ne sait trop pourquoi — que, pour être bien représenté, il devait l'être gratuitement. Dites-lui que, pour avoir de bons employés, il doit les payer fort cher, il vous comprendra; mais ce qu'il ne peut ou ne veut pas comprendre, c'est que, lorsqu'il demande à un citoyen le plus clair de son temps pour remplir des fonctions électives, il doive lui payer un sou. Singulière contradiction pourtant, car si une comparaison peut être établie entre le travail de l'employé cherchant à faire le moins de besogne possible et celui de l'homme public qui doit être sans cesse préoccupé des intérêts publics, elle est tout à l'avantage de ce dernier.

S'il n'y avait là (pour parler le langage consacré) qu'une « mesquine question d'argent », nous n'insisterions pas. Mais cette question d'argent, quelque dédaignée qu'elle soit, exerce une influence prépondérante sur la composition de la Chambre. Il est malheureusement hors de doute que les mandats électifs ne vont pas partout et toujours au mérite. Les hommes de valeur sont rares, et leur pauvreté n'oppose que trop souvent une barrière infranchissable à leur entrée dans la vie publique.

Hosted by Google

Le député qui entend s'acquitter sérieusement de son mandat doit renoncer à toute autre occupation. Au moins quatre jours par semaine, il est retenu à Bruxelles par les séances publiques et par les travaux des sections ; l'étude des affaires, la préparation des discours, la rédaction des rapports, les démarches de toute nature lui prennent le surplus de son temps. Mais, comme ce n'est pas sans grands frais qu'il se déplace et qu'il séjourne dans la capitale, qu'en outre il a une famille à nourrir, il faut qu'il soit riche, très riche même pour pouvoir s'imposer un tel sacrifice de temps et d'argent.

La vraie démocratie aurait pour premier devoir de procurer à toutes les intelligences désireuses de s'employer au bien général les moyens matériels de s'y consacrer.

Dans un grand nombre d'arrondissements, l'élection elle-même coûte fort cher, et celui qui n'est pas en mesure de débourser 20,000 ou 30,000 francs à chaque appel au corps électoral, c'est-à-dire une fois au moins tous les quatre ans, peut faire son deuil des fonctions législatives. Les électeurs ruraux, gâtés par les gros propriétaires, considèrent, en effet, comme une obligation pour le candidat de supporter toutes les dépenses quelconques, frais de voyage et de nourriture, qu'occasionne leur séjour au chef-lieu d'arrondissement le jour du vote. On croirait vraiment que les élections ont lieu uniquement dans l'intérêt des candidats et qu'il n'existe des électeurs que pour satisfaire la gloriole de l'un ou l'autre ambitieux à la recherche d'un poste en vue.

C'est pour cela que la plupart des députés de province sont riches. Malheureusement, la richesse n'est pas la compagne obligée du talent.

L'homme riche et heureux n'aspire généralement qu'à vivre en paix; le parvenu même, celui qui, parti de rien, était d'abord un farouche démocrate, rentre bientôt ses griffes et ne tarde pas à devenir « un conservateur satisfait et repu », il sommeille tranquillement sur la basane parlementaire et se plaint d'être réveillé en sursaut par des bruits de réformes.

Hosted by Google

N'ayant plus rien à désirer, pourquoi se creuseraient-ils la tête à faire des changements où ils auraient tout à perdre? Aussi, tous ces *beati possedentes* réunis travaillent-ils le moins possible. Les sections sont désertées et les séances se passent devant des banquettes aux trois quarts vides. Il n'est pas rare que la Chambre soit, pendant des semaines entières, dans l'impossibilité de voter, par suite de l'absence de la majorité de ses membres. Le président est toujours aux aguets pour saisir le moment précis où l'assemblée est en nombre et faire voter les lois précédemment discutées. Maintes fois, il annonce un jour à l'avance l'heure à laquelle on votera telle loi importante pour permettre à tous les retardataires d'être à leur poste.

On doit pouvoir dire au représentant qui n'assiste pas aux séances qu'il était payé pour travailler et qu'il vole le pays en ne remplissant pas exactement les devoirs de sa charge. En recevant une indemnité convenable, il sera au moins moralement forcé de consacrer tout son temps aux intérêts de ses concitoyens et il n'osera plus répondre que « avant tout, il faut vivre ». L'exercice d'un mandat réclame « son homme tout entier » et, comme tel, mérite une rétribution proportionnée à la tâche. On n'a que trop pris l'habitude de le considérer comme une occupation accessoire. De là, ce laisser-aller inouï que l'on déplore dans les mœurs parlementaires.

On légifère peu chez nous, et quand on s'y met, ce n'est pas toujours pour faire de bonne besogne. En revanche, on y parle beaucoup — et pas toujours bien.

Nos *Annales parlementaires* forment à elles seules une bibliothèque, et si l'on devait juger de la valeur de leur contenu par le nombre et la dimension des volumes qu'elles comptent, nous posséderions là un vrai trésor scientifique. Malheureusement, les apparences sont trompeuses : la *Pasinomie* en fait foi.

Nous faisons peu de lois, et celles que nous faisons — les méchantes langues le prétendent du moins — ne contribueront jamais à répandre au loin notre réputation de jurisconsultes.

Hosted by Google

Nous ne referons pas ici une critique de la législation que d'autres ont faite sans rencontrer de contradicteurs, et nous nous bornerons à constater que le mal ne consiste pas uniquement dans l'incohérence des lois nouvelles, mais dans l'apathie dont le pouvoir législatif fait preuve. L'arriéré ne se compte plus. De temps en temps, on en publie la liste, et cette liste, loin de diminuer, s'allonge à vue d'œil. Elle est comme la condamnation de la Chambre, dont elle constate officiellement l'inaction. Si vous parcourez les documents parlementaires, vous voyez que le dépôt de certains rapports se perd dans la nuit des temps ; parfois même les noms de leurs auteurs ne vous disent rien, et vous êtes forcé, pour être renseigné sur leur compte, d'ouvrir l'un ou l'autre dictionnaire des hommes illustres, où vous avez grande chance de constater à peu près autant de lacunes.

De loin en loin, nos honorables secouent leur torpeur et bâclent une loi, — condamnée trop souvent dès son apparition à vivre d'une vie misérable.

Déjà en 1831, le Congrès national déclarait qu'il était nécessaire de procéder « dans le plus court délai possible » à la revision de certains points de la législation qui ne répondaient plus aux besoins nouveaux. Plus de cinquante années se sont passées depuis lors, et la revision, dont l'urgence était si grande qu'on en fit l'objet d'un article constitutionnel, attend toujours. Elle attendra longtemps encore.

Pourvu que, si l'on met la main à l'œuvre, on n'empire pas ce qui existe : certains jurisconsultes n'ont-ils pas exprimé des craintes très sérieuses au sujet de la revision projetée du Code civil, qui, malgré les imperfections inhérentes à toute œuvre humaine, est resté une œuvre admirable de clarté et de précision?

Un principe économique dit qu'à un salaire élevé correspond un bon travail. Payez vos représentants et ils vous feront de bonne besogne !

De tous les travaux qui sollicitent l'activité d'un homme, y en a-t-il de plus ardu et de plus ingrat que celui de la confection des lois? Une loi défectueuse peut ruiner toute une

Hosted by Google

catégorie de citoyens. Qu'un avocat saisisse une affaire à rebours et qu'il la perde, si important que soit l'objet du litige, il ne blessera jamais qu'un intérêt individuel; mais qu'un législateur se trompe dans ses prévisions, son ignorance ou sa légèreté lèseront des milliers d'individus.

On rétribue le pouvoir exécutif et le pouvoir judiciaire, et le pouvoir législatif — le plus important de tous — est sans rémunération. Pourquoi?

Une crainte souvent manifestée, c'est que l'indemnité parlementaire ne devienne un appât pour les hommes sans fortune. Le représentant du peuple doit être désintéressé, dit-on. Voilà le grand mot lâché! Travailler pour le public sans autre préoccupation que la satisfaction du devoir accompli est assurément très louable, mais tout le monde n'a pas les moyens de se payer pareil luxe.

« Croyez, disait M. Delehaye au Congrès, que vous trouverez assez d'hommes désintéressés pour représenter la nation gratuitement. Nous sommes ici deux cents : quelqu'un a-t-il hésité à se rendre à la voix de la patrie, et a-t-il été mû par l'espoir d'un indemnité? Non, sans doute; il en sera de même dans tous les temps. » Fort bien, mais M. Delehaye oubliait de se demander combien d'hommes dévoués avaient été empêchés de se faire élire dans de pareilles conditions.

Considérer son mandat comme un moyen de se créer des profits indirects ou faire argent de son nom, c'est-à-dire permettre qu'il figure dans une entreprise de spéculation uniquement pour inspirer confiance au bon public et sans qu'un travail sérieux vienne légitimer les bénéfices réalisés par ce moyen, voilà le fait blâmable! et l'on comprend que la Chambre française ait voulu y mettre un terme. Mais qu'est-ce donc qui empêche un homme parfaitement désintéressé et pauvre de considérer que le poste qu'il ambitionne lui procurera les moyens de vivre?

On s'étonne de voir Benjamin Constant combattre cette idée par des arguments du genre de celui-ci : « Payer les représentants du peuple, dit-il, ce n'est pas leur donner un intérêt à exercer leurs fonctions avec scrupule, c'est seule-

Hosted by Google

ment les intéresser à se conserver dans l'exercice de ces fonctions. » Tant mieux, s'ils s'y intéressent : le public récoltera tous les fruits du zèle qu'ils apporteront à son service. Il est vrai que le même publiciste suppose que les créanciers nommeront leurs débiteurs, et les riches certains parents qu'ils aiment mieux secourir aux dépens de l'Etat qu'à leurs propres frais. Si l'on ne trouve que des raisons de cette force-là pour combattre notre thèse, la cause de nos adversaires est bien mauvaise. Nous préférons dire avec M. Thonissen : « Refuser toute rétribution, toute indemnité aux fonctions parlementaires, c'est en fermer l'accès à tous les citoyens peu fortunés, quels que soient leur mérite, leurs talents, leurs titres à la reconnaissance nationale ; c'est restreindre le choix des électeurs à une seule catégorie d'éligibles ; c'est imposer au corps électoral, qu'on suppose capable de faire des choix éclairés, des restrictions et des entraves qui ne peuvent être que le résultat d'une conviction contraire ; c'est frapper d'une espèce d'ostracisme politique tous les hommes d'intelligence et de travail qui n'ont pas été assez heureux pour rencontrer les avantages matériels au bout de leurs veillés laborieuses. »

Ce traitement ou plutôt cette indemnité serait fixé à tant par jour de présence à Bruxelles, système que nous considérons comme bien supérieur à celui qui fonctionne actuellement et d'après lequel chaque représentant reçoit une indemnité mensuelle de 200 florins pendant toute la durée de la session. L'indemnité constitutionnelle est fixe, et le député la touche, qu'il assiste ou non aux séances. Comme elle est accordée à titre de frais de déplacement, il s'ensuit que ce sont les députés les moins zélés qui en économisent la plus forte partie, tandis que ceux qui viennent régulièrement à Bruxelles la dépensent tout entière et même au delà. Pour rentrer dans la justice, nous demandons que désormais l'indemnité soit d'autant plus forte que les présences auront été plus nombreuses. C'est, à peu de chose près, ce qu'avait proposé, en janvier 1832, le comte Félix de Mérode. D'après un projet de loi dû à son initiative, « l'indemnité mensuelle

Hosted by Google

fixée par l'article 52 de la Constitution, cessait de courir pour les membres absents pendant le temps que durait leur absence sans congé ». Cette proposition si rationnelle ne fut pas même prise en considération.

En France, les députés et les sénateurs reçoivent une indemnité annuelle de 9,000 francs. Mais cette indemnité cesse pour tout député absent sans congé ou au delà du terme de son congé. Le président, en cas d'urgence, sauf à en rendre compte à la Chambre, et la Chambre, après avis de la commission spéciale, accordent les congés. Est réputé absent sans congé le député qui, durant six séances consécutives, n'a pas répondu aux appels nominaux ou n'a pas pris part aux travaux des commissions et bureaux, ni, en séance, aux scrutins de vote et aux discussions de la tribune.

On prétend que le système des jetons de présence est contraire à la dignité de l'élu! Encore une de ces grandes phrases à effet au fond desquelles il n'y a rien. Qu'y a-t-il de déshonorant à être payé d'après le travail fait? C'est la loi commune à laquelle sont soumis tous les travailleurs. En Autriche, les membres de la Chambre des députés touchent un traitement journalier pendant la session. Nous ne sachions pas que les députés autrichiens soient moins sensibles au point d'honneur que les députés belges. En Belgique même, ce système n'est-il pas appliqué à tous les travaux extraordinaires dont on charge les fonctionnaires publics? Les membres des députations permanentes, outre leur traitement fixe, ne touchent-ils pas une rétribution spéciale pour les visites de lieux et autres démarches qu'ils ont à faire? Les représentants chargés de procéder à l'enquête scolaire n'ont-ils pas été payés, en dehors des mois de session, à tant par jour?

« Le système américain, dit M. de Tocqueville [1], n'est point de donner un traitement fixe aux fonctionnaires. En général, chaque acte de leur ministère a un prix, et ils ne sont rémunérés qu'en proportion de ce qu'ils ont fait. »

[1] *De la démocratie en Amérique*, t. Ier, p. 102.

Hosted by Google

Pourquoi ne tenterait-on pas l'expérience chez nous?

Nous croyons qu'en outre, à l'exemple de ce qui se passe en France, les députés devraient jouir de la gratuité de transport sur toutes les lignes de chemins de fer de l'État. Pour les lignes concédées, l'État s'entendrait avec les compagnies pour leur faire obtenir la même faveur. C'est le seul moyen d'égaliser la situation du représentant qui habite Louvain et de celui qui a son domicile à Ostende ou à Arlon.

La gratuité du transport aurait l'immense avantage de permettre aux représentants de se porter sur tous les points du territoire où ils jugeraient leur présence nécessaire, soit pour constater des abus, soit pour provoquer des améliorations dans les services publics. Un représentant de la nation ne peut pas être arrêté par des considérations d'argent, lorsque l'intérêt général est en jeu.

Ce système ressemble beaucoup à celui qui est en vigueur au Danemark. « L'indemnité des membres du Rigsdag, dit l'article 99 de la loi du 12 juillet 1867, est fixée à 3 rigsdalers pour chaque jour pendant lequel le Rigsdag sera réuni. Les frais de voyage leur seront remboursés contre remise d'un relevé revu et approuvé par le président de chaque Chambre respectivement. — Chaque membre du Rigsdag est obligé de recevoir l'indemnité journalière ci-dessus fixée. »

L'obligation de recevoir l'indemnité a évidemment pour but d'empêcher que les députés riches ne fassent étalage d'un désintéressement que leurs collègues pauvres ne sauraient imiter sans se gêner beaucoup. Elle se trouvait également inscrite dans la constitution française du 4 novembre 1848.

Nous le disons à regret : la théorie que nous défendons ne paraît pas être goûtée du public, qui n'y voit qu'une cause d'augmentation des dépenses. Nous aussi, nous sommes partisan des économies, mais des économies bien entendues. Si, pour avoir une Chambre sérieusement composée, nous devions grever notre budget d'un million, serait-ce payer trop cher un travail législatif bien fait? Nous ne savons, hélas! que trop bien ce que coûte un travail gâché.

Hosted by Google

L'erreur du public provient d'une compréhension erronée de la question. Là où il ne voit qu'une affaire d'intérêt personnel, nous voyons un grand intérêt national, et,en écrivant cet article, nous n'avons eu d'autre but que d'essayer de lui ouvrir les yeux.

Nous sommes heureusement loin de l'époque où les constitutions françaises exigeaient des députés un cens d'éligibilité ou des conditions de fortune. La Restauration n'accordait l'éligibilité qu'aux hommes de 40 ans payant 1,000 francs de contributions directes. La monarchie de Juillet abaissa le cens à 500 francs et l'âge à 30 ans. Aujourd'hui l'âge est fixé à 25 ans et le cens est supprimé. Faisons un pas de plus et payons nos députés pour les services qu'ils nous rendent.

L'absence de rémunération n'est, somme toute, pas autre chose que la création d'un cens d'éligibilité.

Nos voisins les Hollandais, gens essentiellement pratiques, ont si bien saisi l'importance de la question, qu'ils vont jusqu'à rembourser les frais de voyage des membres de la première Chambre et à leur payer 8 florins par jour pour frais de séjour, pendant toute la durée de la session. Et pourtant, les membres de la première Chambre sont pris parmi les plus imposés du pays, ce qui n'est pas peu dire. Chez nous, les sénateurs ne reçoivent aucune espèce d'indemnité.

Tel est le vrai esprit démocratique.

De tous côtés on réclame l'extension du droit de suffrage et on semble n'avoir pas compris que cette mesure ne produira tous ses bons effets que si l'on étend en même temps le nombre des éligibles.

Les promoteurs de la réforme n'ont pas seulement en vue d'appeler un plus grand nombre de citoyens à l'exercice des droits électoraux. Ils veulent, en étendant le suffrage, imprimer à la législature un caractère plus populaire. Pour cela, le personnel parlementaire doit être changé, ce qui ne se peut qu'en facilitant à un plus grand nombre de citoyens l'accès aux fonctions électives.

C'est pour éloigner de la Chambre des députés les hommes aux aspirations trop ardentes que le gouvernement de

Hosted by Google

Louis XVIII fit proclamer le principe de la gratuité du mandat législatif. « Les députés à la Chambre, dit l'article 19 de la loi du 5 février 1817, ne reçoivent ni traitement ni indemnité. »

La Constituante et la Convention avaient largement rétribué les députés et il fallut la révolution de février pour consacrer à nouveau le principe de l'indemnité. Depuis lors, celui-ci s'est constamment maintenu en France, où il a, du reste, toujours été de tradition d'allouer une indemnité spéciale au président et aux questeurs pour frais de représentation. L'indemnité annuelle du président est fixée actuellement à 72,000 francs.

La réforme que nous venons d'exposer exigerait une revision de l'article 52 de la Constitution ; aussi craignons-nous qu'elle ne se fasse longtemps attendre. Elle n'est certes pas de nature à exciter l'esprit de parti : la droite et la gauche s'entendraient facilement sur une formule que toutes deux pourraient adopter. Mais qui attachera le grelot ? Qui osera s'exposer aux critiques de mauvais aloi que le dépôt d'une pareille proposition ne manquera pas de provoquer ? Les questions d'argent étant toujours d'une nature délicate, nous croyons que le public, mieux éclairé, devrait lui-même imposer une réforme dont nous avons tâché de lui faire comprendre les avantages et que seul il peut réclamer sans arrière-pensée.

II

La seconde modification dont nous nous proposons d'entretenir le lecteur a pour objet la création de députés suppléants.

Si tous nos élus étaient des phénix, le travail législatif ne serait pas encore parfait, parce qu'il est impossible que des matières vastes et compliquées comme celle qu'embrasse le pouvoir législatif soient consciencieusement étudiées et approfondies par un si petit nombre de personnes. A plus forte raison en est-il ainsi d'une assemblée de 132 personnes très occupées, très affairées et n'ayant ni le temps ni les

Hosted by Google

connaissances requises pour s'occuper des intérêts publics avec toute la compétence voulue. Combien d'entre elles ne doivent pas à leur naissance et à leur position sociale plutôt qu'à leur mérite la faveur de siéger au Parlement? Et combien ne voient pas dans le mandat parlementaire un honneur plutôt qu'une charge?

L'idéal serait assurément que le travail législatif s'adressât à tout le pays. Mais, cet idéal ne paraissant pas devoir se réaliser de sitôt, force nous est donc de limiter le nombre des législateurs.

Des Chambres très nombreuses présentent des inconvénients sérieux, sur lesquels nous croyons inutile d'insister. Le tohu-bohu ne tarde pas à prendre la place de la vraie discussion; les responsabilités diminuent; les intrigues de couloir et les coalitions personnelles se substituent aux groupements basés sur une entente différente des besoins publics.

C'est en tenant compte de ces considérations que nous proposons la création de 132 députés suppléants, qui doubleront le personnel parlementaire sans augmenter le nombre des membres possédant le droit d'assister aux séances.

L'utilité d'une semblable création est facile à justifier.

Nous avons parlé plus haut de cette terrible maladie de l'absentéisme qui, de tout temps, a fleuri en Belgique avec une intensité inouïe. Force nous est bien d'y revenir.

Tous les remèdes que l'on a essayés sont restés sans résultat. L'appel nominal auquel on procédait autrefois ayant été supprimé, certains journaux ont décidé de publier désormais les noms des députés absents, dont la plupart ne prennent pas même la peine de s'excuser. De la sorte, les électeurs sont prévenus et peuvent exercer un contrôle sur l'assiduité de leurs mandants.

Mais, à côté des absences volontaires, il y a les absences forcées. Certains membres doivent s'absenter des mois entiers dans l'intérêt de leur santé ou pour d'autres raisons graves, — ce qui affaiblit d'autant le parti auquel ils appartiennent.

Ne serait-il pas bon d'avoir, pour ces cas nombreux

Hosted by Google

d'absences, un personnel de suppléants à côté du personnel effectif?

L'absence des députés est fâcheuse non seulement parce qu'elle retarde le vote des lois, mais parce qu'elle met souvent en danger l'existence du ministère.

Cet inconvénient est très sensible à la Chambre belge, où les majorités ne sont jamais bien compactes. Aussi peut-on dire que le ministère est à la merci du moindre rhume ou de la moindre négligence d'un de ses partisans. Dans les pointages auxquels on se livre en vue d'un vote important, on ne manque jamais d'escompter l'état de santé de ses amis et de ses adversaires. Lors de la discussion de la loi sur l'enseignement primaire au Sénat, huit jours avant le vote, on était dans les transes, parce qu'on craignait que l'indisposition d'un membre de la majorité libérale ne fît sombrer la réforme. Il faut avouer qu'une pareille comédie n'est pas de nature à rehausser le prestige du régime parlementaire.

En général, partout où le service peut souffrir par suite de l'absence de l'une ou de l'autre personne, il existe des suppléants. Tout au moins le nombre des effectifs y dépasse-t-il notablement celui qui est rigoureusement requis pour l'expédition des affaires courantes. C'est ainsi seulement que l'on parvient à éviter des chômages forcés ; mais — bizarrerie singulière — il n'existe pas de suppléants dans les corps législatifs, les plus importants de tous, ceux où s'agitent les questions d'intérêt général et où une absence peut avoir les conséquences les plus funestes.

L'exemple du Congrès national doit nous être de quelque poids. Qu'on nous permette de reproduire ici le texte de l'arrêté du 23 octobre 1830 [1], dont les motifs ont conservé tout leur intérêt :

« Le Gouvernement provisoire,

« Sur le rapport de la commission de constitution ;

« Vu les arrêtés du 10 et du 12 octobre, qui fixent le

[1] Voir Huyttens, t. IV, p. 15.

Hosted by Google

« nombre des députés à élire au Congrès national par chaque « district administratif ;

« Considérant que la gravité et la solennité de la mission « du Congrès exigent que la représentation nationale soit « aussi complète que possible ; que, pour prévenir le besoin « de nouvelles élections et les retards qu'elles entraîneraient, « il est convenable de pourvoir aux vacances qui peuvent « résulter de doubles nominations, de démissions, de congés « et d'autres causes,

« Arrête :

« Art. 1er. Dans chaque district administratif, les élec- « teurs, en procédant à l'élection des députés, nommeront, « par un même scrutin séparé, un nombre de suppléants « égal à celui des députés.

« Le nombre des suffrages déterminera le rang des sup- « pléants et l'ordre d'après lequel ils pourront éventuellement « être appelés au Congrès. »

Au Congrès, l'institution fonctionnait dans des limites très étroites, que nous voudrions voir étendre considérablement. Il ne pouvait guère être question alors de remplacer un titulaire au pied levé ; les communications étaient difficiles ; pour prévenir un député et le faire arriver à Bruxelles, il fallait plusieurs jours. Aussi, les suppléants n'étaient-ils appelés qu'en cas de mort, d'invalidation ou de démission des titulaires. Cette restriction n'empêcha pas la plupart d'entre eux de siéger. Mais aujourd'hui le télégraphe et le chemin de fer permettent au député de l'arrondissement le plus éloigné d'arriver en deux ou trois heures à Bruxelles. Aussi les suppléants pourraient-ils remplacer les députés effectifs toutes les fois que ceux-ci seraient en congé régulier ou simplement absents. L'ordre du remplacement serait indiqué par le nombre des voix obtenues aux élections.

L'élection de députés suppléants ouvrirait les portes du Parlement à un grand nombre d'hommes nouveaux, qui auraient hâte de se signaler par des services à rendre à l'État. La suppléance deviendrait, en quelque sorte, le stage de la vie publique. On y apprendrait le métier de *député*.

Hosted by Google

Aujourd'hui on arrive de but en blanc à la Chambre sans préparation suffisante, et ce n'est qu'après quelques années que l'on est au courant des pratiques parlementaires. De là vient que nous possédons si peu d'hommes d'État dans la véritable acception du mot. Chez nous, on ne se destine pas à la vie politique comme en Angleterre; la vie politique est souvent le couronnement d'une carrière consacrée à un tout autre genre de travail. Les jeunes gens nommés suppléants se familiariseraient avec le mécanisme parlementaire et s'efforceraient de mériter, par leurs services, la faveur du corps électoral. Les électeurs, de leur côté, ne seraient plus exposés à nommer des titulaires qu'aucun service n'aurait signalés à leur attention, et le mandat d'effectif deviendrait la récompense des services antérieurs.

Nous aurions donc, à côté du personnel parlementaire régulier, un autre personnel, non moins intelligent et instruit, qui, poussé par son propre intérêt et en rapport plus direct avec le public, contrôlerait, en quelque sorte, le premier et l'aiguillonnerait dans sa tâche.

On trouverait parmi les suppléants bon nombre de spécialistes qui rendraient les plus grands services en participant aux discussions. Dans toutes les questions où leur compétence serait notoire, les titulaires s'entendraient avec leurs suppléants pour permettre à ceux-ci de siéger. Les suppléants pourraient être nommés rapporteurs, et dans ce cas, ils conserveraient le droit d'assister à toute la discussion du projet de loi, sans avoir le droit de vote autrement qu'en l'absence du titulaire.

Pourquoi ne déciderait-on pas que la loi sur les incompatibilités parlementaires de 1848, qui a fermé le Parlement à tant d'hommes de valeur, ne s'appliquerait pas aux suppléants ? On ne courrait plus le danger d'avoir dans les Chambres des agents du gouvernement dont le vote intéressé serait à craindre, et néanmoins le pays profiterait de l'expérience qu'ils auraient acquise dans la manipulation des affaires.

Le nombre des personnes aptes à remplir les fonctions de

Hosted by Google

ministres étant très restreint dans une Chambre aussi peu nombreuse que la nôtre, on trouverait parmi les suppléants des éléments nouveaux dont on pourrait tirer parti. Prendre des ministres en dehors des Chambres n'est pas inconstitutionnel, mais on ne s'y résout qu'à la dernière extrémité, car c'est faire injure au Parlement, reconnu incapable de fournir les éléments d'une administration sérieuse. La nomination de suppléants comme chefs de départements ministériels ménagerait toutes les susceptibilités.

Nous ne voulons certes pas pousser à l'imitation des Français, qui sont d'une manière permanente en pleine crise ministérielle ; mais ce que nous constatons, c'est que la stabilité gouvernementale dont nous nous vantons ne nous procure pas tous les avantages que nous serions en droit d'en attendre. Depuis que le ministère libéral de 1878 est aux affaires, il a laïcisé l'enseignement primaire, et ce grand effort l'a jeté dans une prostration absolue. A tous ceux qui réclament de nouvelles réformes, il ne manque jamais de répondre qu'ils sont bien pressés et qu'ils oublient que l'on a déjà laïcisé l'enseignement primaire. Si l'enseignement obligatoire et gratuit doit se faire attendre tout le temps qu'il a fallu pour franchir la première étape, nous pourrons nous estimer heureux d'être débarrassés dans un demi-siècle de la question de l'enseignement primaire. Un désaccord de la majorité est-il possible, si jamais on ne donne aux diverses nuances l'occasion d'affirmer leurs tendances? La vérité est que la stabilité dont nous jouissons avec tant d'orgueil provient tout simplement de ce que notre politique marque incessamment le pas.

La création de députés suppléants permettrait de réduire considérablement la durée des vacances parlementaires, dont l'abus touche au scandale. Les sessions commencent en novembre et finissent généralement en mai ou en juin. Le nombre habituel des séances est de quatre-vingts, c'est-à-dire que les Chambres ne siègent pas le quart de l'année. La moyenne des membres présents étant de la moitié, il s'ensuit que chacun de nos députés ne siège que quarante jours par an.

Hosted by Google

A tout propos, nos Chambres s'octroient des vacances. S'il ne s'agissait que de quelques jours de congé, nul ne songerait à se plaindre ; mais, le plus souvent, ces vacances durent des semaines. A peine la session est-elle ouverte le deuxième mardi de novembre, que Noël et le nouvel an sont là. Pendant tout ce mois, on ne s'est occupé que de la validation des pouvoirs des nouveaux élus et de l'expédition de quelques travaux accessoires. Puis, ce sont les vacances du carnaval et celles de Pâques ; enfin, les vacances d'été et d'automne, qui commencent souvent en mai et qui durent, par conséquent, six mois.

Cet abus des vacances est encore l'une des conséquences de l'absence d'indemnité parlementaire. La plupart des députés, étant absorbés par leurs affaires personnelles, ne demandent qu'à s'y consacrer tout entiers. Lorsque la Chambre ne siège pas, on ne distingue pas les zélés des non zélés.

Ces vacances prolongées ont déjà provoqué des protestations au sein même du Parlement et dans les journaux. Mais il est triste de constater que l'opinion publique ne s'est guère émue de ces plaintes et qu'elle laisse aller les choses comme si elle y était indifférente.

La création de suppléants donnera le moyen de supprimer les vacances ou, tout au moins, de les réduire notablement, sans exiger plus de travail des titulaires. Les suppléants remplaceront les titulaires qui auront sollicité un congé. Ils seront les troupes fraîches qui marcheront au combat avec une ardeur d'autant plus grande qu'ils auront à se faire mieux voir des électeurs et à conquérir, à leur tour, un mandat effectif.

On objectera peut-être que les ministres ne pourront suffire à toute cette besogne et qu'ils n'auront plus le temps d'étudier les projets de lois. Nous convenons volontiers qu'il leur serait difficile d'être toujours sur la brèche. Mais la présence de tous les ministres n'est pas indispensable pour suivre des discussions qui n'intéressent que le département de l'un d'eux. Au reste, cette difficulté n'est pas sérieuse ; si

Hosted by Google

le travail est excessif, qu'on dédouble les ministères ou que l'on crée des sous-secrétaires d'État.

L'élection des suppléants aurait lieu en même temps que celle des effectifs. Les partis proposeraient aux électeurs une liste d'effectifs et une liste de suppléants, ou bien tous les noms seraient confondus et les plus favorisés seraient proclamés effectifs.

Cette question d'organisation est des plus simples.

On pourrait même supprimer les élections partielles qui forcent les électeurs des grands arrondissements à de fréquents dérangements épargnés aux électeurs des petites villes. Un effectif venant à manquer serait remplacé par le suppléant le plus favorisé, et ainsi de suite. La nécessité d'une élection partielle ne réapparaîtrait que si toute la liste des suppléants était épuisée.

Actuellement la mort ou la démission d'un député laisse son siège vacant pendant un mois. Cette vacance peut causer un préjudice à l'arrondissement, si celui-ci n'est représenté que par ce seul député. En tous cas, elle affaiblit le parti auquel il appartient. La présence de suppléants empêchera le vide de se produire et le service législatif ne sera plus interrompu.

Tel est le fonctionnement de l'institution en Bavière et en Saxe, où des suppléants, élus en nombre égal à celui des députés, remplissent les vides survenus pendant la période législative par suite de décès, de perte de capacité, d'option, de refus ou de démission des titulaires. Dans les délégations austro-hongroises, le nombre des suppléants n'égale que la moitié de celui des effectifs.

Le Sénat ne paraît pas éprouver au même degré le besoin de suppléants. Les travaux y sont moins ardus et les séances peu nombreuses. Il est vrai que les sénateurs, qui sont généralement très âgés, sont aussi plus exposés aux maladies que leurs collègues de la Chambre. Quoi qu'il en soit, si l'on croit utile d'instituer une catégorie de sénateurs suppléants, il faudra réduire considérablement le cens d'éligibilité. La meilleure preuve que celui-ci est trop élevé c'est qu'il n'y a

Hosted by Google

en Belgique que 511 éligibles. Encore ce chiffre n'est-il atteint que grâce aux listes complémentaires formées en vertu de l'article 56 de la Constitution, prescrivant qu'il y ait dans chaque province au moins un éligible par 6,000 habitants. Ce serait un acheminement vers une réduction successive du cens requis des titulaires, autre réforme qui ne tardera pas à s'imposer dans un avenir prochain.

La Constitution s'oppose-t-elle à la réalisation de nos idées? Nous ne le pensons pas. Nous savons bien que, depuis un certain temps, on s'ingénie à plier le texte constitutionnel à toutes les fantaisies des partis, mais nous nous garderons bien de ce procédé jésuitique, que nous condamnons hautement. Un texte, quelque absolu, quelque catégorique qu'il paraisse, peut toujours être éludé, si l'on n'en respecte pas avant tout l'esprit tel qu'il ressort des discussions auxquelles l'article a donné lieu.

La proposition de payer un traitement aux députés a été examinée au Congrès, et elle a été repoussée malgré les efforts de MM. Devaux, Lebeau et Forgeur. Aussi reconnaissons-nous bien volontiers la nécessité d'une revision constitutionnelle pour l'application de nos idées sur ce point spécial. Mais jamais l'assemblée n'a eu à s'occuper des députés suppléants, bien qu'elle en eût dans son propre sein et que sans eux elle ne fût que difficilement arrivée au bout de sa tâche. Il n'y a donc rien, ni dans le texte, ni dans les discussions, qui fasse obstacle à l'innovation dont nous venons d'esquisser rapidement les grandes lignes et qui, nous en sommes convaincu, donnerait une impulsion considérable aux travaux législatifs, en intéressant à ceux-ci un plus grand nombre de citoyens.

La Belgique ne demande qu'à marcher à la tête des nations civilisées, par l'accomplissement de réformes progressives qu'elle appelle de tous ses vœux et que l'absence de traditions surannées ainsi que d'un passé encombrant rend chose facile. Il ne faut que lui en donner l'occasion. C'est là qu'elle doit chercher sa vraie gloire. Nous n'avons pas de difficultés avec l'extérieur ; les partis, unis sur la

Hosted by Google

question monarchique, ne sont divisés que par leur manière différente de comprendre le bien public. Qu'est-ce donc qui nous empêche de progresser?

D'autres ont examiné l'influence qu'aurait sur le travail parlementaire l'*extension de l'électorat*. Nous avons visé moins haut, mais nous ne pensons pas que nos réformes, d'un caractère plus modeste, aient une moindre utilité pratique: toutes deux ont pour but l'*extension de l'éligibilité*.

AUGUSTE LEMAIRE.

Hosted by Google

UNE ADOPTION.

Rentrées de l'atelier depuis quelques instants, les filles s'étaient mises à table, où une place restait inoccupée, et attendaient, se faisant des signes.

— Eh bien ! père, venez-vous ? Voilà encore le potage qui se refroidit ! dit enfin l'aînée, qui faisait le ménage et qu'on appelait Mérette.

Le père, qui travaillait dans la pièce voisine, piqua son aiguille sur sa manche, descendit lentement de son établi de tailleur, mit chauffer un carreau sur son petit poêle de fonte exagone, et vint dîner.

Le repas fut triste. On mangeait à peine. Une contrainte pesait sur les convives. A la fin, comme Mérette versait le café obligé, l'une des filles, après avoir échangé avec ses sœurs un regard d'intelligence, se leva :

— Père, dit-elle, et sa voix se faisait câline, tu ne veux toujours pas que nous l'allions chercher, cet enfant ?

Le père fronça le sourcil ; mais elle, sans se laisser intimider :

— Accorde-nous cela, cher père, je t'assure que tu ne t'apercevras même pas de sa présence. Il ne criera point. Nous resterons, s'il le faut, debout, la nuit, chacune à notre tour, pour le soigner et l'empêcher de troubler ton sommeil. Aie pitié de l'enfant de ta fille, de l'orphelin qui n'a plus que nous. Si tu voyais comme il dépérit chez ces paysans !

— Il n'entrera pas ici. Je défends qu'on m'en parle encore.

Toutes, alors, intervinrent vivement.

— Mais qu'a-t-il donc fait, cet enfant ?

— Est-ce qu'il a demandé à naître ?

Hosted by Google

— Sa mère a donc commis un bien grand crime?

— Et quand ce serait, cet enfant en peut-il ?

— Est-il possible d'avoir le cœur si dur!

— Il mourra, et c'est toi qui l'auras tué!

Elles s'animaient. Le père, impatienté, cria :

— Je ne veux pas de bâtard dans ma maison !...

Il ne put continuer. La plus jeune des filles lui avait mis résolument la main sur sa bouche. La révolte grondait autour de lui. Il battit en retraite, mécontent de lui-même.

Il entendait ses filles s'en aller à l'ouvrage, martelant des talons le trottoir de la rue, après avoir tiré la porte avec un emportement nerveux.

L'aînée desservait. Il l'entrevoyait, dans la cuisine, allant et venant, soucieuse, irritée. La vaisselle faisait un vacarme inusité. Ça le contrariait. Est-ce que cela allait recommencer tous les jours? Est-ce qu'il ne pourrait vraiment plus dîner sans avoir à soutenir l'assaut de ces femelles liguées contre son repos ?

Il se mit au travail; rien n'allait. Il ne trouvait plus sa cire; son dé était tombé; son aiguille s'enfilait mal ou se cassait; le poêle de fonte s'éteignait et il ne voulait pas appeler Mérette pour le raviver. Il se sentait envahir par un malaise inexplicable. N'avait-il pas été trop brutal en traitant de bâtard ce pauvre enfant, qui n'en pouvait pas, comme disaient avec raison ses filles? Il avait eu tort d'insulter un innocent. Cependant, il ne pouvait le leur laisser insinuer chez lui. Ça non. Au grand jamais ! On aurait beau dire et beau faire, on ne le désarmerait point. Il avait déjà assez rougi de cette honte qui s'était abattue sur la maison et qui lui avait tué sa Jeanne, sa fille chérie, envers laquelle il s'était montré bien cruel — il l'avait senti trop tard — en la chassant après sa faute...

Sa faute? Mais n'était-il pas aussi un peu coupable? L'avait-il surveillée et protégée comme il aurait fallu? Il ne savait. C'était sa femme qui s'occupait de cela. Ah! si elle avait vécu, cela ne serait certes pas arrivé ! Et il songea à celle qui avait été sa compagne fidèle et courageuse. Il la

Hosted by Google

revoyait, toujours debout et en mouvement, au milieu de sa nichée d'enfants, les manches à demi relevées montrant ses bras ronds et fermes qui ne boudaient pas à la besogne. Puis il se sentit venir une mollesse. Ses filles avaient hérité du courage de leur mère. Elles faisaient son orgueil, avec leur mise décente, soignée, et l'apparence de luxe qu'elles avaient réussi à donner à sa maison, où, en somme, il était juste qu'elles fussent un peu maîtresses.

Mais cet enfant, qu'elles voulaient auprès d'elles. Cela n'avait pas de bon sens. Qu'elles l'aimassent; qu'elles payassent ses mois de nourrice; qu'elles allassent le voir tous les dimanches; c'était parfait. Cela prouvait leur bon cœur. Il était même heureux, quand, leur journée finie, elles taillaient et cousaient pour lui de petites robes et autres chiffons qu'il faisait semblant de ne pas voir. Mais quant à introduire dans la maison ce marmot!... Encore une fois, jamais! Sur ce point, il resterait inébranlable.

Le dimanche suivant, deux des filles allèrent voir l'orphelin, à Zellick, où il avait été mis en nourrice.

Elles le trouvèrent de plus en plus maigri et maladif. Il avait deux mois déjà et paraissait moins fort que lorsqu'il n'avait que quinze jours. Évidemment, il n'était pas nourri.

A leurs interrogatoires alarmés et sévères, les paysans répondaient par de banales et menteuses assurances de soin et de dévouement.

Au retour, ce fut une désolation.

Comme le père était allé à *Saint-Jacques* faire, avec les bourgeois du quartier, sa partie de cartes habituelle, les filles tinrent conseil. Ce ne fut pas long. Unanimement elles résolurent de reprendre l'enfant, quoi qu'il pût arriver, et de l'élever au biberon. Avec de grands soins, on le sauverait. Que dirait le père? Elles n'y pensaient même pas dans ce moment, l'état de santé inquiétant du petit excluant toute autre préoccupation.

Le lendemain, au lieu d'aller à l'atelier, elles s'en furent, à trois, à Zellick, rechercher l'enfant.

Hosted by Google

Les paysans, ne les attendant pas, étaient aux champs. Des voisins, grimpant sur un talus, les mains arrondies autour de la bouche, poussèrent des cris aigus pour les appeler.

Ils arrivèrent, obséquieux, ahuris.

— Et l'enfant?

L'enfant était à l'intérieur de la cabane, seul, couché dans son berceau, dont on avait enlevé les petits draps et la belle couverture, qui ne servaient que le dimanche, jour des visites. Il tétait un affreux bout de chiffon noir contenant un peu de mie de pain.

Les paysans ne savaient que dire. Leur enfant, à eux, avait été confié à la garde d'une voisine...

Avec des exclamations indignées et attendries, les filles prirent l'enfant et, après avoir obligé la nourrice à lui donner le sein, l'enveloppèrent doucement.

Les paysans, inquiets, regardaient, balbutiant :

— Vous n'allez pas le reprendre?

— Il ne restera plus une minute ici ! crièrent-elles. Et comme les nourriciers, essayant de pleurnicher, parlaient du tort qu'on leur faisait, elles fixèrent sur eux des yeux si chargés de menaces, qu'ils n'osèrent insister.

Quand elles furent sur le seuil de la porte, l'une d'elles, s'adressant à la nourrice :

— Nous vous abandonnons le berceau et ce qui vous reste de la layette; quant à l'enfant, s'il meurt, nous vous arracherons les yeux !

Les voisins, par leurs portes entrebâillées, suivaient d'un regard sournoisement curieux ces trois fortes filles emportant le petit être roulé dans un châle, et marchant d'un pas déterminé sous les arbres bourgeonnant au premier souffle d'avril.

Il y a loin de Zellick à Bruxelles.

Se relayant avec précaution, s'arrêtant souvent, émues pour voir dormir l'innocent qu'elles venaient de sauver, elles allaient, heureuses et fières de leur action, tandis que les marchands de lapins, qui revenaient du marché

Hosted by Google

de Bruxelles, par la route de Gand, couchés, à moitié ivres, dans leurs charrettes traînées par des chiens exténués, leur criaient en passant des obscénités.

Comme elles approchaient de la maison avec leur précieux fardeau, Mérette, qui faisait le guet, accourut ouvrir. Tout avait été préparé : une bonne petite couchette, un biberon rempli de lait tiède et sucré, une petite chemise et des flanelles chaudes. L'enfant fut installé. Il était dorénavant chez lui.

Alors seulement les vaillantes filles eurent une inquiétude : le père? et elles se serrèrent autour du petit, prêtes à supporter bravement l'orage. Mais le père semblait ne se douter de rien. Il pressait, et le bruit du carreau sur le sifran l'empêchait probablement d'entendre.

La nuit se passa, tranquille.

Le lendemain, l'une des filles resta à la maison pour aider Mérette et monter la garde auprès de l'enfant.

Le père, bien certainement, devait savoir ; pourtant il ne disait rien. Qu'est-ce que cela voulait dire? Que comptait-il donc faire?

Les filles, troublées, parlaient de rester toutes, mais Mérette les rassura d'un mot :

— Est-ce que je ne suis pas là?

Trois jours s'écoulèrent. Mérette resta seule auprès de l'enfant, qui revenait que c'était miracle.

Le père, lui, ne disait toujours rien, mais il pensait, le bon vieux. Il pensait à sa fille morte, qui avait été sa préférée; à cet enfant qu'elle n'avait même pas connu, et qu'il accusait de sa mort... Oh! il le haïssait, ce marmot introduit sous son toit malgré lui!

Cependant, une curiosité le harcelait. Il désirait voir ce petit qu'il entendait à peine. Mais Mérette était toujours là, il ne voulait pas paraître se préoccuper de cela, ni sembler avoir un cœur de femmelette, et son désir allait grandissant.

Enfin, profitant d'un moment où la gardienne s'était éloignée, il entra sur la pointe des pieds dans la chambre et

Hosted by Google

s'approcha de la couchette. L'enfant regardait quelque chose au plafond et faisait aller ses petits bras. Le grand'père se sentit, soudain, comme une brûlure au cœur. C'était tout le portrait de sa Jeanne. Elle gesticulait aussi dans son berceau, toute petite, il y avait bien des années. Il se rappela qu'un jour il avait déjà failli la perdre à cet âge, et qu'il l'avait veillée, le désespoir dans l'âme, songeant au suicide. Ce souvenir le remua profondément.

Il s'approcha davantage. Oh! oui, c'était bien elle! C'était sa bouche! c'étaient ses yeux!...

Quand Mérette rentra, elle vit le vieillard, attendri, penché sur le berceau et faisant faire risette à l'enfant.

FÉLIX FRENAY.

1882.

Hosted by Google

DE LA GYMNASTIQUE SCOLAIRE.

I

Une loi de la nature, aussi immuable que celle qui attache le fruit à la branche, assigne à la mère la première éducation de son enfant.

L'amour maternel se borne-t-il, chez la femme comme chez les animaux, à obéir à cet instinct qui fait succéder la plus complète indifférence à la plus tendre sollicitude ou, tout au moins, l'abstention à l'initiative; avec cette différence pourtant, tout à l'avantage des espèces inférieures, que les femelles ne délaissent point leurs petits avant qu'ils puissent se suffire à eux-mêmes? ou bien, le sentiment éclairé continuant l'œuvre de l'instinct aveugle, la mère a-t-elle à étendre sa prévoyance au delà des soins physiques, à nourrir l'esprit de l'enfant comme elle a nourri son corps, à diriger sa deuxième ou sa troisième éducation comme elle a été chargée exclusivement de la première?

Pour J.-J. Rousseau, le lien entre la mère et l'enfant c'est l'allaitement. Quant au reste, il ne s'occupe que d'une manière très fugitive des premières années de la vie : quelques préceptes généraux et une critique aussi vive que fondée des têtières, des bandes, du maillot, qui entravent la croissance du nourrisson, voilà tout ce que son *Émile* nous présente sous ce rapport. Nourrissez vos enfants vous-mêmes! Tel est le seul conseil positif qu'il donne aux mères dans un ouvrage « composé pour complaire à une bonne mère qui sait penser ». Il convient bien que la première éducation appartient incontestablement aux femmes et que notre premier précepteur est notre nourrice; il reconnaît que l'enfant n'a pas moins besoin

Hosted by Google

des soins d'une mère que de sa mamelle : « D'autres femmes, des bêtes même pourront lui donner le lait qu'elle lui refuse; la sollicitude maternelle ne se supplée point. » Mais s'il compte sur son amour, il ne fait aucun appel à son intelligence. Quoique partisan d'une méthode inactive dont l'idéal serait d'amener l'élève sain et robuste à l'âge de douze ans sans qu'il sût discerner sa main droite de sa main gauche, il avoue que, « dès que l'enfant commence à distinguer les objets, il importe de mettre du choix dans ceux qu'on lui montre, puisque le seul choix des objets qu'on lui présente est propre à le rendre timide ou courageux ». Seulement, ce n'est pas à la mère que cette tâche est dévolue : « Comme la véritable nourrice est la mère, le véritable précepteur est le père... Vous donnez un gouverneur à votre fils déjà tout formé; moi je veux qu'il en ait un avant que de naître... Au nouveau-né il faut une nourrice; si la mère consent à remplir son devoir, à la bonne heure. On lui donnera ses instructions par écrit. »

Il est clair que, même réduite à sa plus simple expression, l'intervention de la mère gêne Jean-Jacques. Il ne demanderait pas mieux que de voir son précepteur Jean-fait-tout nourrir Émile, comme l'homme que M. de Humboldt a vu allaiter lui-même son fils.

On peut, à la rigueur, supposer avec Aimé Martin que si, d'un côté, Rousseau rend les mères aux enfants et travaille ainsi à rétablir la famille, tandis que, d'autre part, il reprend l'enfant des bras de la mère et le livre à un gouverneur, c'est pour ménager une transition qui était devenue nécessaire à une époque de dépravation générale, et, en s'adressant à l'amour maternel, réveiller un sentiment avant d'imposer un devoir.

Mais il n'aurait pas dû échapper à un observateur attentif de la première enfance que la mère (je dis la mère la moins intelligente) est en possession d'une méthode qu'elle applique de temps immémorial, sans avoir reçu du père ses instructions par écrit. S'il l'eût étudiée de près, cette excellente méthode, nul doute qu'il ne l'eût préférée à sa propre méthode prétendûment inactive, et qu'après avoir crié aux mères : « Nour-

Hosted by Google

rissez vos enfants vous-mêmes! » il n'eût ajouté avec Pestalozzi : « Élevez vos enfants vous-mêmes! » La méconnaissance de l'éternel féminin est l'unique source des erreurs qui déparent son admirable ouvrage. Ce n'est pas le pseudo-père d'Émile qui portera la lumière dans ce crépuscule de la première enfance, que Frœbel compare très exactement au chaos où l'être inconscient ne parvient pas encore à se distinguer des objets qui l'entourent, jusqu'au moment où la parole de la mère dissipe le brouillard et sépare l'enfant du monde extérieur pour les réunir ensuite; ce n'est pas sa théorie du laisser-faire et du laisser-passer qui peut opérer ce miracle. Jean-Jacques avoue lui-même qu'il n'entend pas grand'chose à la langue des nourrices; leur babil l'importune et il leur recommande de resserrer leur vocabulaire; il n'est pas homme à comprendre ce badinage maternel qui consiste à répéter cent fois de suite des paroles vides de sens pour le seul plaisir de se dire quelque chose. Mais, en même temps, il déteste trop « ces risibles établissements que l'on appelle collèges », il voit trop clairement l'erreur de ceux « qui cherchent toujours l'homme dans l'enfant sans penser à ce qu'il est avant d'être homme », pour consentir à soumettre son disciple aux règles de la pédagogie d'école, lors même que l'instituteur adoucirait sa grosse voix et ferait patte de velours avec ses mains velues. Il se gardera bien, cet ennemi des livres, d'épier le moment de lui mettre un dictionnaire sous le bras droit et une grammaire sous le bras gauche pour lui apprendre à parler, ou de lui enseigner les lois de la statique et de l'équilibre pour lui apprendre à marcher, voire même de marcher devant lui pour lui donner une leçon d'intuition ou de lui mettre une jambe devant l'autre, selon les procédés de dressage les plus perfectionnés. Mais, au lieu de répéter : on ne connaît pas l'enfance, que ne se tourne-t-il vers celles qui ont, sur les philosophes, l'avantage de la connaître, vers les mères, qui ont la science infuse en matière d'éducation? Attentives à suivre à la trace les premiers mouvements de leur nourrisson, ce sont elles qui ont trouvé, entre le laisser-faire du hasard et le pédantisme de l'école, le secours conforme à la nature, la nutrition intellectuelle qui tient compte de la qualité, de la quantité et

Hosted by Google

du temps; ce sont elles qui, en rattachant aux mots l'idée des choses, la parole à l'action, s'efforcent de rapprocher de l'enfant les objets qui l'environnent et de lui en ouvrir l'intelligence. La mère se borne, comme le demande Jean-Jacques, à l'utile réel; toujours assez, et jamais trop. Mais elle ne laisse aucune faculté inactive; car elle sait que, chez l'homme comme dans l'aimant, la force qui n'est pas employée décroît. Elle lui fait produire sans relâche le maximum d'efforts dont il est capable; elle l'aide, elle l'encourage, elle le pousse à l'action.

Étendu sur un coussin ou couché dans son petit lit, l'enfant gigote et bat l'air des bras et des jambes. Il cherche un objet pour mesurer ses forces ou les déployer; elle lui offre sa poitrine ou sa main; il sent de la résistance, il appuie autant qu'il peut; il s'aperçoit que l'obstacle cède. Le jeu lui plaît, il recommence. Une autre fois, la mère arrondit les bras, joint les mains sous le dos rondelet du poupon, le soulève ainsi, puis le laisse retomber; ou bien encore, elle le saisit par les poignets et l'attire à elle, jusqu'à ce qu'il se trouve assis; elle laisse alors glisser doucement de ses mains celles de l'enfant, qui retombe de nouveau. Il y a pour cet âge toute une gymnastique des membres à la fois et des sens. Tantôt, elle lui fait imiter avec le bras le tic-tac de la pendule ou le va-et-vient de la girouette; tantôt elle joue à cache-cache en criant : coucou! ou elle lui présente une fleur à flairer et fait semblant d'éternuer. — Donne-moi ton petit bras; où est ta petite menotte? dit-elle encore pour lui faire remarquer qu'il a des membres distincts du reste du corps; il y en a même qu'il ne peut voir que chez autrui : A moi ton oreille! ou ton nez! dit-elle, comme si elle voulait les séparer de la tête ou du visage; et l'enfant s'empresse d'y porter la main, et se réjouit de les sentir encore à leur place. — Fais une risette à papa! montre-moi ta petite langue... et tes petites quenottes... laisse-moi mordre, ou mords dans la pomme. Veut-elle lui mettre ses bas ou ses souliers : Pousse tes petons là-dedans!

C'est ainsi, au moyen de mille jeux charmants et d'un vocabulaire particulier, que la mère amène l'enfant à la connaissance de son moi, d'un être distinct de son entourage. Il observe les formes et les corps; il acquiert le sentiment des

Hosted by Google

dimensions et des distances; il pèse les objets; il mesure ses propres forces; il sait quels meubles il peut remuer, quels autres il ne parvient pas à déplacer. Il reconnaît les localités; il se retrouve dans la maison, dans le jardin, dans les rues où il a déjà passé. Il discerne les couleurs; les bruits, le son des instruments le frappent; il tâche de reproduire ce qu'il entend; car l'imitation, qui éveille si puissamment la vie intérieure, n'est peut-être jamais aussi active qu'à cet âge. C'est par elle que le cri, le langage de l'animal, la langue de l'instinct, se transforme en langage humain. Entre la mère et son nourrisson, il s'établit de bonne heure un échange de communications par la parole et plus encore par la mélopée, par le retour de certains sons déterminés et tacitement convenus dans certaines circonstances identiques. La pantomime et les jeux de physionomie se joignent au mot qui les interprète. Dès que l'enfant est parvenu à imiter un son, il prend plaisir à le répéter, à balbutier, à bavarder sans suite dans les idées; d'autres sons viennent bientôt s'y ajouter; il parvient à se faire comprendre, au moins de sa mère.

Pendant cette période de prodigieuse exubérance où il grandit plus en un mois qu'il ne le fera plus tard en une année, la mère équilibre si exactement toutes les facultés de son nourrisson, que l'évolution mentale ne reste pas en arrière de la croissance. Elle réalise de la sorte tout ce qu'on peut attendre de l'éducation : l'enfant acquiert pendant ses deux ou trois premières années plus de connaissances que dans le reste de sa vie, et c'est sans la moindre exagération qu'un penseur trouvait plus de différence entre un nouveau-né et un enfant qui parle qu'entre un écolier et un Newton.

II

Tout serait donc pour le mieux, et le grand problème de l'éducation serait bien près d'être résolu si l'enfant était destiné à se nourrir toujours du lait maternel. Malheureusement, quand il sait marcher et parler, la mère (je dis la plus intelligente) est au bout de son latin. Elle ne se doute même pas qu'elle a pratiqué jusque-là la plus parfaite des méthodes, car, dit fort bien Jean-Jacques, « nous ne songeons guères aux acquisi-

Hosted by Google

tions générales, parce qu'elles se font sans qu'on y pense et même avant l'âge de raison; que, d'ailleurs, le savoir ne se fait remarquer que par ses différences, et que, comme dans les équations d'algèbre, les quantités communes se comptent pour rien ». La mère s'imagine qu'elle s'est bornée à jouer avec son enfant, qu'elle ne lui a rien appris. Parfois, la bonne idée lui vient de poursuivre son œuvre. Mais alors elle s'empresse d'abdiquer pour chercher, dans le magasin aux accessoires de l'école, un moyen expéditif de faire ingurgiter à son pauvre innocent la lecture, l'écriture, le chiffrage et une foule d'autres ingrédients aussi insipides qu'indigestes. Elle qui se serait bien gardée d'offrir de la viande à son nourrisson avant qu'il eût fait ses dents, la voilà qui le chausse des bottes de sept lieues du petit Poucet. Savoir ses lettres! devenir bien vite ce que les statistiques appellent « un lettré », et les partisans de l'extension du droit de suffrage « une capacité ». Pour lui apprendre quelque chose, elle emprunte au sexe fort sa « manie enseignante et pédantesque »; elle enfourne, elle entonne, elle a hâte de substituer à l'objet réel le signe conventionnel. Elle brise le grand ressort du jeu; le charme est rompu. Il n'y a plus qu'un maître maladroit aux prises avec un élève indocile.

La haute valeur de Frœbel, que Fichte appelait « le psychologue de l'enfance », consiste uniquement en ce que, contrairement à cette propension qu'ont certaines mères à se transformer en femmes à barbe, il a été un homme-mère. C'est lui qui, élevant l'instinct maternel à l'état de conscience, l'empirisme à l'état de science, nous a révélé la loi du développement continu dans le domaine de la pédagogie. En appliquant la méthode génétique à l'acquisition de toutes nos connaissances, il a fourni aux mères les moyens de compléter leur tâche et de l'étendre, sans lacunes ni déviations, bien au delà de la première enfance. Il leur a donné leurs instructions par écrit.

Les *Causeries maternelles* nous montrent comment le nourrisson reçoit ses leçons élémentaires de gymnastique pour la culture des membres et des sens, et particulièrement de la main et des doigts. « J'ai déposé dans ce livre, disait Frœbel,

Hosted by Google

ce qu'il y a de plus important dans ma méthode d'éducation; c'est le point de départ d'une éducation conforme à la nature; car il indique par quelle voie les germes des aptitudes humaines doivent être cultivés et secondés pour se développer sainement et complètement. » Le grand pédagogue y pose en principe que, le corps et l'esprit de l'enfant étant encore étroitement unis, l'éducation ne doit développer isolément en lui ni les facultés intellectuelles, ni les forces physiques. La même pensée de culture intégrale s'exprime dans les jeux de mouvement, alors que l'enfant, ayant acquis plus d'indépendance, cesse de se désigner par la troisième personne et s'appelle *Je*. De même que, dans les causeries entre la mère et son nourrisson, Frœbel s'en tient aux batifolages usités de tout temps et dans tous les pays, de même il s'empare, pour le Jardin d'enfants, des jeux et exercices transmis d'âge en âge par la tradition. Ici, non plus que dans ses autres procédés, il ne cherche à faire quelque chose de rien. Comme on parlait d'intuition bien avant Pestalozzi, on tissait, on découpait, on cousait, on coloriait, on dessinait, on modelait bien avant Frœbel : la balle nous vient des Grecs, plus certainement que le noble jeu de l'oie; les boîtes de construction sont des trouvailles de Lavater; les ouvrages en pois étaient répandus en Thuringe dès le siècle dernier. Nos grands-mères faisaient des croix en entrelaçant les longues allumettes dont on se servait avant l'invention des briquets phosphoriques. Elles connaissaient l'art de plier le papier en cocottes, sans aller pourtant bien au delà du coq et du petit bateau. Au lieu de recourir à des moyens factices, Frœbel a puisé dans le fonds commun des connaissances humaines les éléments qu'il a appropriés à ses vues; il a organisé des forces incohérentes et les a mises en œuvre; il a civilisé une matière inculte en donnant une forme à l'idée du jeu que l'enfant lui apportait. Prononcer le *fiat lux* sur le chaos, n'est-ce pas toute la création?

La popularité dont les jeux gymnastiques jouissent depuis des siècles ne suffisait pourtant pas pour les justifier à titre de moyens d'éducation. Un certain nombre d'entre eux, excellents parfois comme exercices corporels, ne renferment aucun

Hosted by Google

élément moral : tels sont ceux auxquels l'enfant se livre individuellement, avec ou sans jouets. Toute intervention de la part des grandes personnes y est inutile ; c'est le jeu à l'état primitif, et souvent sauvage. Il occupe les récréations libres et il a, comme les exercices organisés, sa place marquée dans l'éducation. Les jeux de mouvement proprement dits sont des jeux d'ensemble, de sociabilité. Le virtuose y exécute bien encore, de temps en temps, un bout de solo; mais le concerto a pris la forme d'une symphonie, et la nécessité d'un chef d'orchestre se fait sentir, pour empêcher le concert harmonieux de dégénérer en cacophonie. Les rondes enfantines qui ont servi de types aux jeux de mouvement sont généralement accompagnées de chansons peu recommandables ; le sens originaire de beaucoup de celles-ci s'est perdu dans la suite des temps, et elles sont devenues incompréhensibles ; d'autres ont conservé la crudité d'expression des vieux âges[1]. Parfois, la grossièreté se trouve dans le jeu lui-même. Frœbel et ses disciples se sont appliqués à transformer ces exercices traditionnels en les dépouillant de leur enveloppe rugueuse, sans leur enlever le caractère attrayant qui les a rendus populaires.

Mais précisément parce que la première condition des exercices gymnastiques du Jardin d'enfants, comme de toutes les occupations frœbeliennes, est d'être des jeux, les jardinières d'enfants encore novices s'imaginent, comme les mères, qu'elles n'exercent aucune influence directe et décisive sur le développement de leurs petits pupilles. Elles voudraient bien les instruire, leur apprendre quelque chose de positif. Les

[1] Voir notamment les *Jeux et exercices des jeunes filles*, par Mme de Chabreul, où ces détritus du passé ont été recueillis sans épuration préalable. L'auteur suppose que certains jeux ont de l'intérêt parce qu'ils se rattachent à une coutume ancienne ou à un fait historique. Il est permis cependant de douter que ce soit leur côté instructif qui donne de l'attrait aux rondes : *La Tour, prends garde ; Quand Biron voulut danser, Qui est dans ce château ? Ogier, Ogier, Ogier*, etc. Quant à *la Vieille* « qui avait trompé l'galant », à la *Mère Bontemps* pour qui l'instant arriva « où sa fille la fit grand'mère », il n'y a pas lieu, me semble-t-il, de les ranger parmi les « honnêtes passe-temps » que Mme de Chabreul juge propres à former le cœur et l'esprit des jeunes filles.

Hosted by Google

cubes leur offrent de si merveilleuses occasions d'en faire compter les faces et les arêtes et les angles ! Il semble que les bâtonnets aient été créés tout exprès pour donner des leçons d'arithmétique ! Comment résister à la tentation de changer cette grande famille en petite école [1] ? A bien le prendre, il n'y a aucune raison d'enseigner à un enfant que le carré est une figure à quatre côtés égaux et à quatre angles droits, pas plus qu'on ne lui apprend qu'une chaise est un siège à quatre pieds d'égale longueur ; il s'en instruira parfaitement de lui-même si l'on prend soin de rattacher, à diverses reprises, le même nom au même objet, selon le procédé maternel. Mais la plupart des jardinières d'enfants inexpérimentées ont de la peine à se persuader que les jeux de mouvement, avec leur joyeux entrain, suffisent amplement aux besoins et aux réquisitions du jeune âge. Elles jettent volontiers un regard de convoitise du côté de l'école, où la gymnastique a des allures plus scientifiques, où les différents muscles se livrent à des mouvements de pronation ou de supination, d'adduction, d'abduction ou de circumduction; ce qui est bien autre chose que de saluer ou de faire la révérence, de marcher doucement sur la pointe des pieds, de fendre ou de scier du bois, bref, de faire de la prose sans s'en douter, comme le bon M. Jourdain.

Et certes, il semble étrange au premier abord que Frœbel, le compagnon d'armes du *Turnvater* Jahn et l'ami d'Adolphe Spiess qui créa les exercices libres et les exercices d'ordre, n'ait pas réservé une place, si minime qu'elle fût, parmi les

[1] Le passage suivant de l'abbé Le Noir, que l'on considère comme l'un des propagateurs de la méthode Frœbel en France, nous montre à quel délire peut arriver la manie de l'instruction à outrance :

« Il (Frœbel) a laissé à l'avenir la tâche d'inventer les jeux directement appropriés aux premières études de lecture, d'écriture, de géographie avec cartes, d'histoire comme cadre général et des langues étrangères; car on peut donner des notions de toutes ces choses à l'enfant dès son plus jeune âge; c'est autant de gagné sur un temps qui est toujours trop court. Si, par exemple, on parvenait, au moyen de jeux appropriés, à faire apprendre aux enfants de quatre à sept ans les cinq cents radicaux communs usités en sanscrit, en grec, en latin, en français, en allemand, en anglais et en italien, ne serait-ce pas un avantage immense, non seulement pour ceux qui apprendront théoriquement ces langues, mais pour tous dans l'usage de la vie ? »

Hosted by Google

détails si variés de son programme, aux éléments de la gymnastique scolaire.

L'explication de ce phénomène ne présente pas seulement un intérêt spécial ; elle fournit en même temps l'occasion de montrer, par un exemple saisissant, la fausse direction que suit l'enseignement à notre époque.

III

A propos des jeux de mouvement, — comme, du reste, à propos de toutes les occupations de Frœbel, — on dit volontiers (du côté des hommes) : « Cela peut être excellent pour les petits enfants, mais ne convient plus à de grands garçons ». Comme s'il y avait un régime différent pour chaque phase d'évolution, comme si, du gland au chêne, la loi de développement n'était pas constante et identique, comme si l'éducation n'était pas une spirale infinie, mais une armoire à compartiments.

Ce n'est pas le lieu d'examiner à l'aide de quels procédés le principe d'activité du Jardin d'enfants peut être étendu et appliqué d'une manière générale au delà de la septième année. Ce problème a été résolu dès la plus haute antiquité : les Romains se servaient du même terme — *ludus* — pour exprimer le jeu et l'école ; ouvrir une école, c'était *ludum aperire ;* le maître d'école est le *magister ludi,* le maître du jeu. Pour obscurcir cette vraie et saine notion de l'épanouissement des jeunes générations, il n'a pas fallu moins que ce que Michelet appelle « mille ans d'anti-nature et d'inhumanité ». L'école, telle que nous l'a léguée le moyen âge, avec les sept arts libéraux remplaçant le pantathle des Grecs, le *trivium* et le *quadrivium* tenant lieu du saut, de la course et de la lutte, l'école ne possède encore aucun système d'éducation avec les voies et moyens qui en dépendent. Elle croit avoir pourvu aux nécessités les plus urgentes quand elle a habitué les enfants à porter leurs petits sous à la caisse d'épargne et à ne pas se moucher sur leur manche.

L'éducation, restreinte à son minimum, y est traitée comme une simple branche d'instruction. Or, il est de l'essence de

Hosted by Google

toute instruction qui n'est pas éducative d'exercer une ou quelques facultés à l'exclusion et au détriment des autres. On consacre une heure au calcul, et pendant cette heure-là on ne fait rien autre chose que compter. Le système cellulaire s'applique au programme comme à la discipline : le silence imposé isole les élèves assis sur les mêmes bancs; la leçon clichée les force à tourner dans une cage d'écureuil, sans autre variété dans les exercices spéciaux que de recommencer du côté gauche ce qu'on avait fait d'abord du côté droit.

La division du travail est une force économique, personne ne le conteste, et les avantages en sont grands quand il s'agit de la fabrication d'une horloge; mais qui ne sait qu'elle abrutit l'ouvrier occupé d'un seul détail et le réduit à l'état de simple machine?

Platon recommandait de ne pas bander l'esprit sans le corps ni le corps sans l'esprit. Et, en effet, l'équilibre ne se maintient pas en surchargeant tour à tour chacun des plateaux de la balance, mais en pondérant, comme le fait la mère et comme le font les enfants eux-mêmes dans beaucoup de leurs jeux libres, le développement physique et le développement intellectuel, de telle sorte que chaque effort constitue à la fois un exercice du corps et de l'esprit. C'est là, pour le dire en passant, l'une des différences fondamentales entre les occupations de Frœbel et les travaux manuels que préconisent le *Rittmeister* Clauson-Kaas et d'autres partisans du système du demi-temps pour actionner le matin le cerveau et l'après-midi les bras.

Les exercices corporels se présentent naturellement sous la forme *éducative* de jeux; la gymnastique scolaire, la dernière venue parmi les matières du programme, a été appelée à les revêtir de la forme *instructive* de branche d'enseignement. Elle traite, à cet effet, les différents genres de mouvements comme autant de sujets d'étude. Chaque muscle est exercé séparément jusqu'à un certain degré de lassitude et d'épuisement; quand celui-là a rempli son rôle, il rentre dans la coulisse et l'on passe à un autre, que l'on fait jouer à son tour. Il est bien entendu que ce système ne s'occupe que des muscles moteurs; il ne met en mouvement que le tronc, les bras et les

Hosted by Google

jambes. Il laisse entièrement inertes les organes réceptifs, les sens; tout en proclamant que rien n'arrive à l'intellect que par ces véhicules, l'école ne s'adresse aux sens que pour les détériorer. Où sont les exercices propres à donner de la finesse à l'ouïe, de la délicatesse au toucher, de la justesse au coup d'œil? Sans parler de ceux qui servent à éveiller l'esprit d'observation, à rendre l'enfant attentif à tous les phénomènes qui se produisent autour de lui, où sont les exercices destinés à la main, cet instrument des instruments, comme l'appelait Helvétius qui allait jusqu'à lui attribuer l'invention de tous les arts et la supériorité de l'homme sur les animaux? Il est certain, au moins, que cet admirable outil a servi de type à tous les autres : la main se creuse en cuiller pour puiser, elle s'étend en pelle pour fouiller ou se ferme en marteau pour frapper; les doigts, dont la longueur inégale est bien réglée pour englober des objets sphériques, forment, avec le pouce opposable, une tenaille. La main, active dans toutes les professions, crée un langage aux sourds-muets. La mère en fait le premier jouet de son enfant, après l'avoir assouplie par une quantité d'exercices désignés sous le nom d'ouvrages de mains. Les occupations multiples du Jardin d'enfants constituent une gymnastique permanente de la main et des doigts, indépendamment des jeux spéciaux qui en augmentent la force, l'adresse et l'élasticité. La gymnastique scolaire ne tire aucun parti de ce merveilleux instrument, si ce n'est pour faire quelques flexions de doigts; la main ne semble exister que comme appendice du bras. L'école d'ailleurs n'en a pas besoin pour autre chose que pour grossoyer des devoirs ou des pensums, sans se soucier même de la mettre à l'abri des crampes d'écrivains. La pétition de Franklin en faveur de la main gauche n'a pas laissé que d'être prise en considération, mais en considération peu sérieuse à la vérité et toute différente de ce qu'il entendait : nous ne sommes pas devenus ambidextres comme le singe; mais, pour détruire la prééminence de la main droite et rétablir l'égalité entre les deux sœurs, on nous rend gauches des deux mains.

Les autres membres, même les plus favorisés, ne sont pas

Hosted by Google

traités, du reste, avec une générosité beaucoup plus grande : les mouvements des extrémités sont en très petit nombre; ils se bornent à quelques flexions ou extensions. On ne s'occupe que des espèces, en négligeant les cas particuliers. Sous le rapport de la quantité, le Jardin d'enfants n'a donc rien à envier à la gymnastique scolaire.

En est-il autrement pour la qualité, le choix des mouvements et la beauté de leur exécution? Dans tous ces signaux de télégraphe Chappe, les gradations et les nuances disparaissent complètement : l'extension du bras pour montrer une personne n'est pourtant pas la même que pour l'inviter à s'asseoir, pour piler dans un mortier que pour moudre du café, pour faucher du blé que pour battre en grange, pour nager que pour asséner un coup de poing, pour jouer du violon que pour battre du tambour. La reproduction, sous forme de jeux, des mille actes de la vie usuelle donne lieu à des exécutions non seulement énergiques ou flasques, précises ou incorrectes, mais belles ou laides, gracieuses ou empruntées; tandis que les mouvements raides et saccadés de la gymnastique enlèvent aux exercices tout caractère esthétique et semblent avoir pour objet l'imitation de pantins articulés. Il va sans dire que, à plus forte raison, la mimique, le geste, la physionomie, la langue visible et universelle, tous les modes d'expression qui remplacent la parole ou la complètent sont sacrifiés du même coup.

Pour la qualité, non plus que pour la quantité, le Jardin d'enfants n'a donc rien à gagner à changer son cheval de bataille contre la jument de Roland.

Herbert Spencer, écrivant dans un pays où la gymnastique scolaire existe à peine, y trouve peu de lacunes dans l'éducation physique des garçons : « Les écoles publiques et particulières ont toutes des mails et des salles de récréation à peu près convenables, et l'on y consacre une bonne partie du temps aux jeux en plein air qui sont reconnus nécessaires. » On sait avec quelle ardeur la jeunesse anglaise se livre aux amusements variés du sport; la natation, le patinage et le canotage, l'équitation, la chasse et la pêche, l'escrime et la boxe, le tir à l'arc, au pistolet et à la carabine, le cricket et le

Hosted by Google

jeu de paume ne sont pas de simples contractions musculaires, en vue d'augmenter le volume d'un biceps, mais des efforts vigoureux où la force exubérante se dépense sans économie, grâce à la stimulation du jeu.

« Malheureusement, ajoute H. Spencer, il en est tout autrement en ce qui concerne les filles... Ici, comme dans d'autres cas, pour remédier aux maux causés par un traitement artificiel, on a eu recours à un autre traitement artificiel : comme on avait défendu l'exercice spontané et qu'on voyait trop les effets de l'absence d'exercice, on a adopté un système d'exercice factice : la gymnastique. Que cela vaille mieux que rien, nous l'admettons ; mais que ce soit un équivalent du jeu, nous le nions... Même quand ils n'ennuient pas les élèves à titre de leçons, ces mouvements monotones deviennent fatigants, faute du stimulant du jeu... L'idée vulgaire qu'aussi longtemps qu'on obtient la même somme d'exercice corporel, il importe peu que cet exercice soit agréable ou non, renferme une grave erreur. L'extrême intérêt que les enfants prennent au jeu, la joie désordonnée avec laquelle ils se livrent à leurs plus folles boutades sont aussi importants en eux-mêmes au développement du corps, que l'exercice qui les accompagne. Et, faute de ces stimulants mentaux, la gymnastique est radicalement défectueuse. »

Rien de plus facile assurément que d'inscrire, parmi les *pia desiderata* d'un programme d'enseignement, le vœu « d'obtenir que, les exercices du corps faisant diversion à l'ensemble des travaux scolaires et des leçons proprement dites, les élèves y apportent de la bonne volonté et de l'entrain, qu'ils les considèrent comme une véritable récréation [1] ; rien de plus simple, si ce n'est de dire avec Jean-Jacques : « Les leçons que les écoliers prennent entre eux dans la cour du collège leur sont cent fois plus utiles que tout ce qu'on leur dira dans la classe », et, en conséquence, de les laisser jouer librement au lieu de chercher à leur faire prendre une étude pour une récréation et une fatigue pour un délassement.

M. Jules Ferry ne se dissimulait point les difficultés de la

[1] Programmes annexés à l'arrêté de M. le Ministre de l'instruction publique de France en date du 27 juillet 1882.

Hosted by Google

tâche. Il se rendait parfaitement compte de la répugnance qu'éprouve tout être sain d'esprit à faire des efforts dont le but lui échappe, à exécuter des mouvements automatiques sur le commandement d'autrui; aussi assigne-t-il à la gymnastique scolaire un mobile à la portée des enfants. Il reconnaît même jusqu'à un certain point que ce mobile ne peut être que le jeu; mais, au lieu de les laisser jouer selon leur fantaisie, il leur prescrit de jouer soldat : « Il ne s'agit pas seulement, disait M. le Ministre de l'instruction publique au banquet des bataillons scolaires de Paris, il ne s'agit pas seulement de bien manœuvrer avec de jolis petits fusils, mais d'être de bons petits soldats et, pour cela, il faut d'abord être de bons petits gymnastes. » Et, en effet, ce n'est pas le fusil qui fait le soldat : les petits Suisses manœuvrent avec des bâtons; les petits Français portent des fusils, les petits Belges ne portent rien; mais tous font également de la gymnastique à la *soldate*.

On se persuade trop volontiers qu'en introduisant au milieu d'interminables leçons quelques exercices appelés libres par antiphrase, on passe d'une étude à une récréation. Lorsqu'il boucle sa ceinture de gymnase, l'élève ne fait, en réalité, que remplacer une leçon par une autre leçon; la tension est la même, il n'y a pas de détente. Le patient n'y met ni plus ni moins de zèle qu'à tout autre travail, et, s'il y apporte quelque ardeur, c'est uniquement parce qu'il est « un bon sujet », soucieux de plaire à son maître, ou parce qu'il espère obtenir, à la fin de l'année, une distinction dont la seule existence trahit le peu de confiance que l'on accorde aux charmes intrinsèques de la gymnastique. Personne, en effet, ne s'est avisé jusqu'à présent de décerner des récompenses scolaires à l'élève le plus adroit à la balle ou aux quilles, le plus agile aux barres, le plus leste au cheval fondu.

L'introduction de la gymnastique dans l'école n'a donc été que la substitution d'une nouvelle branche d'étude à l'ancienne récréation; c'était une matière de plus à verser dans le grand entonnoir qui, depuis le temps de Montaigne, n'a cessé d'évaser démesurément son cône élastique. Quant à son influence salutaire sur les facultés mentales, rien n'est venu

Hosted by Google

prouver jusqu'ici que les élèves les plus forts aux haltères fussent également les plus forts en thème. Le contraire serait peut-être facile à établir en compulsant les programmes des distributions de prix. Que faut-il en conclure, sinon que notre système de gymnastique n'est pas celui qui faisait de l'athlète Plathon un philosophe?

Pour être efficaces, d'ailleurs, les exercices corporels ne doivent pas être les objets de leçons données de loin en loin, à des heures déterminées; ils doivent être de tous les instants; aussi longtemps que dure la croissance, ils sont les fondements de l'éducation. Lorsqu'ils se présentent sous leur forme naturelle, la division d'une leçon en exercices libres, en exercices d'ordre et en jeux tombe d'elle-même, parce que tout jeu organisé est à la fois un exercice libre, réellement libre, et un exercice d'ordre. Il n'y a pas de gymnastique spécifique dans le Jardin d'enfants, parce que tout y est gymnastique ; comme il n'y a pas d'intuition spécifique sous la forme de leçons de choses, parce que tout y est intuition ; ni de leçons spéciales pour les travaux manuels, parce que toutes les occupations y sont des ouvrages de mains ; ni d'exercices particuliers pour inculquer l'économie ou telle autre vertu domestique, parce que tout y est éducation.

IV

Mais, dit-on (toujours du côté de la barbe), à défaut de variété et de grâce, nous obtenons au moins la précision dans les mouvements : les évolutions d'ensemble, avec leur commandement d'avertissement et leur commandement d'exécution, accoutument les élèves à l'ordre et à la discipline, et ils conservent dans les classes des habitudes de silence et d'obéissance qu'ils ont contractées pendant les leçons de gymnastique.

La soumission à une loi existe aussi dans les Jardins d'enfants : la règle plane au-dessus du jeu. La loi, l'idée du jeu, est l'unité intime et invisible; la diversité extérieure et visible s'exprime dans tous les joueurs, qui conservent chacun leur individualité.

Hosted by Google

Unité, diversité, individualité, chaque jeu organisé a en lui ce triple caractère. Lorsqu'un enfant quitte le cercle de ses compagnons pour se placer au milieu et y exécuter des exercices distincts de ceux de la masse, il reçoit une impression directe des relations qui existent entre l'individu et la totalité, entre le centre et la circonférence, entre le particulier et le général. L'esprit des jeux gymnastiques consiste donc en ce que l'enfant, en y prêtant son activité personnelle, agit aussi en concordance avec le tout, dont il reconnaît et consacre les exigences. L'individu est libre, original, mais dans les limites de l'unité, de la loi générale ; il forme un tout en lui-même, mais en même temps il fait partie d'un tout. Il jouit d'une complète iudépendance ; mais il est soumis, jusque dans ses actes les plus simples, la marche par exemple, au rythme, à l'ordre, à l'harmonie; là, comme dans les exercices les plus compliqués, il obéit à la règle du jeu. L'éducation n'étant que l'apprentissage de la vie, on peut dire que l'enfant s'élève ainsi de l'état sauvage à la dignité d'homme et de citoyen ; vient-il à détruire l'unité, il se met hors la loi, il est passible de l'exil à temps, qui est la peine capitale du Jardin d'enfants.

Cette loi de sociabilité, toujours respectée parce qu'elle est comprise, cette loi de solidarité est-elle aussi celle que la gymnastique scolaire impose à l'enfant? En aucune façon. Les exercices simultanés ne présentent point l'image d'un tout et de ses parties, mais de membres juxtaposés sans la moindre cohésion. Le régime cellulaire persiste; chacun agit pour soi, sans se préoccuper de ses voisins.

Outre les exercices civils, communs aux deux sexes, les programmes français comprennent des exercices militaires pour les garçons à partir de l'âge de sept ans. Dans les pays qui ont des conquêtes à faire, ou des revanches à prendre, ou des séditions à réprimer, l'enfance, comme dans une lugubre fantaisie du peintre Wiertz, n'est autre chose que de la chair à canon. Chez les autres nations, le maintien du système de paix armée explique seul le caractère militariste de la gymnastique scolaire ; mais la même tendance n'y est pas moins manifeste. Dans son discours d'ouverture du Parlement, le

Hosted by Google

roi Humbert disait (novembre 1882) : « Mon gouvernement vous présentera les projets pour réorganiser complètement l'instruction publique et pour introduire dans les écoles populaires la gymnastique et une saine éducation, afin de préparer à la nation des citoyens et des soldats. » Or, c'est une illusion de s'imaginer avec M. Jules Ferry que l'école primaire puisse « prédisposer les garçons aux futurs travaux de l'ouvrier et du soldat, *sans perdre son caractère essentiel d'établissement d'éducation* ». Car il n'y a absolument aucune alliance, aucune fusion possible entre la discipline de l'école et celle de la caserne : ce sont deux systèmes qui s'excluent.

Proudhon ne trouvait rien de plus beau qu'une troupe d'hommes rangés en bataille. Et c'est assurément un merveilleux spectacle de voir défiler un régiment, marchant au pas sur le rythme marqué par le tambour ou le clairon, ou exécutant des mouvements tactiques comme un seul homme. Cette précision mathématique est le triomphe de l'obéissance passive, la réalisation du *perindè ac cadaver* dans le domaine physique. Le dernier terme du perfectionnement sera d'inventer des mitrailleuses aux muscles d'acier, auprès desquelles le fonctionnement des machines humaines ne sera que jeu d'enfant et qui supprimeront des milliers d'existences par la simple pression d'un piston. Mais c'est là de la mécanique et non de l'éducation. Tandis que le progrès dans l'industrie consiste à charger la machine d'exécuter certains travaux écrasants pour la force de l'homme ou dégradants pour sa dignité, l'idéal de l'éducation ne peut être de transformer l'homme en machine.

La liberté réglée qui préside aux jeux gymnastiques comme aux autres exercices du Jardin d'enfants n'est pas moins éloignée de la discipline militaire ou monacale que de la sauvagerie de la rue. Combinaison des éléments de conservation et de progrès, elle constitue, dans l'ordre moral, un de ces intermédiaires dont Frœbel a révélé l'existence en faisant de cette loi universelle de médiation l'une des bases de sa doctrine. Les applications qui en découlent pour la vie des individus et des sociétés se présenteront en foule le jour où l'on consentira à considérer l'enfant comme ayant sa finalité en lui-même et

Hosted by Google

non dans une profession ou confession quelconque, où l'on s'attachera à le développer conformément à sa nature, selon les exigences de son état présent (et non *à priori* en vue d'un avenir inconnu et incertain) pour en faire un citoyen de ce monde et non un ange dans l'autre, un homme et non un soldat. L'instruction, que l'on prend encore aujourd'hui pour un but, ne sera plus traitée alors que comme un simple moyen d'éducation et l'on mettra plus de prix à former qu'à orner l'esprit, à faire des hommes libres, intelligents et honnêtes qu'à façonner des dictionnaires vivants. Alors aussi tous les efforts d'une gymnastique scolaire sagement organisée tendront à arrêter la marche envahissante d'un fléau infiniment plus meurtrier que l'alcool ou le tabac, d'un fléau auquel H. Spencer attribue avec raison la plus large part dans notre dégénérescence physique : l'excès d'application mentale.

Jules Guilliaume.

Hosted by Google

LE SOUFFLET DE LA GRAND'MÈRE.

NOUVELLE.

Quand elle quitta Buysinghen pour être servante, Anne-Catherine Van Meerbeke était une grande et grosse fille, trop blonde et trop rose, un peu niaise, et dont les petits yeux gris avaient des sourires et des larmes à discrétion.

La ville avec ses maisons hautes, ses rues bien alignées et ses passants, surtout, étrangers les uns aux autres, lui causa un étonnement craintif, qui la faisait se retourner à chaque pas, tout ébahie.

La lourde besogne de « bonne à tout faire », qui devint son partage chez M^me^ Bovenop, ne fut qu'un jeu à ses bras forts et rougeauds, accoutumés aux travaux rudes de la campagne. L'ouvrage trop tôt fini, elle s'ennuyait. Son tricot, qui s'allongeait à vue d'œil sous ses doigts gercés au contact continuel de l'eau, lui semblait un amusement de gamine gardant les vaches. Les seaux ruisselants heurtés avec bruit, les durs coups de brosse sur les pierres bleues des cuisines, le *flic floc* de la lessive, dont la mousse blanche, saturée de potasse, mord au poignet... voilà ce qu'il lui fallait, à elle, la Flamande propre à l'excès, qui s'inquiétait des atomes dansant dans un rayon de soleil.

Parce qu'elle n'avait à Bruxelles aucun parent, aucune amie, Anne-Catherine se refusa le congé du dimanche. M^me^ Bovenop alors l'envoya au boulevard se promener avec les petits Bovenop, afin qu'elle ne fût point privée d'air et qu'une servante aussi rare ne tombât pas malade de sitôt.

Hosted by Google

Avec précaution, pour ne pas chiffonner les plis de son jupon neuf, Anne-Catherine s'asseyait sur un banc, et, pendant que les jeunes Bovenop s'ébattaient autour d'elle, elle regardait, la bouche et les yeux ouverts, les mains croisées sur les genoux. Elle regardait les autres, les bonnes d'enfants en chapeau, se pavanant dans un vieux dolman de Madame, trop court pour cacher le carré blanc du tablier, insigne de leur modeste condition. Elle contemplait les nourrices aussi, dont les amples manteaux bordés de velours et les bonnets enrubannés la remplissaient d'une admiration stupide. Elle voyait s'envoler dans le vent les longues brides multicolores; il lui venait comme un respect pour les brillantes porteuses de poupons, et elle soupirait parfois, prise d'envie à son insu.

Un jour d'avril, que tout cela paraissait encore plus beau à la naïve campagnarde, une voix cria derrière elle :

— Bonjour. Tu es bien fière, toi, Anneke, qui ne reconnais pas la famille !

Anne-Catherine tressaillit. Celle qui l'accostait ainsi était une de ces belles nourrices tant jalousées, et mieux harnachée, couverte de plus de rubans que les autres, celle-là.

— Florentine ! s'écria Anne-Catherine, stupéfaite.

— Eh oui, Florentine. Est-ce que ta mère t'a défendu de me parler ?

— Oh non !

Elle mentait, Anne-Catherine.

En l'accompagnant à la gare de Buysinghen, la veuve Barbara Van Meerbeke, qui était sa mère, femme de conduite sage, n'ayant pas une poussière sur la netteté de sa vie et que la médisance même épargnait, lui avait tenu un sévère langage. Et tandis que les conseils, qui ressemblaient à des ordres, se pressaient sur les lèvres de la vieille Barbara, Anne-Catherine écoutait religieusement, se jurant de demeurer honnête comme sa mère même et ses deux grand'mères décédées, dont on lui citait l'exemple.

— Si tu rencontres ta cousine Florentine, avait ajouté la digne femme, passe ton chemin et détourne la tête; c'est une

Hosted by Google

fille éhontée qui fait argent de sa faute et en la société de laquelle il n'y a qu'à se perdre.

Quand la nourrice se fut éloignée, emportant la promesse de se retrouver ensemble le lendemain, Anne-Catherine, un peu troublée, se rappela la recommandation de sa mère.

— Je n'irai point, se dit-elle.

Mais le lendemain, Mme Bovenop lui ayant de rechef assigné le boulevard comme lieu de promenade, Anne-Catherine ne put éviter sa cousine, qui la guettait. Et le jour suivant, et le jour d'après, elles se revirent, jacassèrent, rirent, se plurent enfin, et Anne-Catherine, gagnée d'une confiance imprudente, confessa à Florentine la défense faite par Barbara Van Meerbeke.

— Chère tante! gémit hypocritement la rusée; combien elle est injuste envers moi! Si tu savais!...

Et, dans un flot attendri de paroles, où ses yeux restèrent secs, la belle fille narra sa mésaventure à Anne-Catherine, gobeuse et apitoyée, qui s'en alla avec la persuasion que sa cousine était aussi innocente que calomniée.

Dès lors, commença pour la campagnarde assotée une vie toute nouvelle, où elle se lança éperdûment, pleine de l'ardeur d'un pigeon lâché pour la première fois. Sous les auspices dangereux de sa parente, elle connut des cuisinières qui faisaient danser à l'anse de leur panier une gigue effrénée, et des femmes de chambre de bonnes maisons que le valet de pied embrassait dans l'écurie et que M. le baron tutoyait dans l'antichambre.

Anne-Catherine fréquenta les bals en cette compagnie, se parfuma de musc éventé, rentra trop tard les dimanches, mécontenta ses maîtres, écrivit moins souvent à sa mère et, restée naïve, eut un amoureux.

La nigaude s'amouracha violemment, et, comme l'amoureux, très fin, ne se rebiffait point quand on parlait mariage, Anne-Catherine se livra tout entière à sa grande passion. Elle imagina cent prétextes pour s'esquiver de la cuisine ou de la buanderie, courant retrouver son amoureux; courant le matin, le soir, courant à toute heure, à tout propos, tant et

Hosted by Google

si bien qu'un beau jour Mme Bovenop dût écrire à la veuve Van Meerbeke une lettre bien sèche, bien aigre, annonçant le prochain retour à Buysinghen d'Anne-Catherine, dont les mauvaises mœurs scandalisaient le quartier et qui venait d'accoucher à la Maternité.

Sur la route que le verglas recouvrait d'un glacis d'étain, Anne-Catherine cheminait, son paquet de hardes pendu à son bras, son enfant roulé dans un vieux châle qu'une infirmière de la Maternité lui avait abandonné par pitié.

Un soleil de printemps faisait miroiter le sol, et sur les talus on entendait le clapottement doux de la glace qui fond. La bonne chaleur amie, tombant d'aplomb sur sa tête, rendait courage à la pauvre fille. Elle regarda le petit, rajusta sa capeline trop large et serra plus intimement les plis du châle.

Puisqu'elle l'avait maintenant, ce mignon qui dormait blotti contre sa poitrine, elle le garderait, elle l'élèverait, elle l'habillerait bien, comme les enfants de la voisine Nelle qui a des terres à elle, et, plus tard, elle sortirait avec lui le dimanche, le tenant par la main, et elle lui achèterait des souliers bleus et des bas rouges.

Car Anne-Catherine n'était point de ces mères atroces qui étouffent sous leurs doigts l'enfant venu mal à propos et cachent le cadavre sous le lit pendant la visite du commissaire. Il lui semblait qu'elle avait toujours connu cette frêle créature dont les yeux ne voyaient point encore et elle se disait que, bien sûr, elle fût morte de perdre son fils.

Seule, la grand-mère l'inquiétait.

Oh! l'aïeule ne crierait pas, ne maudirait pas quand l'intrus innocent passerait le seuil. Elle regarderait seulement sa fille dans un grand silence lourd de reproches. Et Anne-Catherine, frissonnante, ralentissait le pas à l'idée de cet accueil muet.

— Pourvu qu'il n'aille pas crier, lui! soupira-t-elle.

Alors, brusquement, prenant une résolution suprême, elle entra, comme on se jette tête baissée dans un précipice.

Hosted by Google

Barbara Van Meerbeke attendait immobile, rigide dans son attitude de vieille femme restée droite.

— Montez ! dit-elle froidement avec un geste large.

Anne-Catherine, courbée, rapetissée, glissa furtivement devant sa mère et, en trois enjambées, eut franchi l'escalier roide qui menait à l'étage. Là, hors d'haleine, le cœur battant la chamade, elle s'affaissa sur une chaise basse. L'enfant s'agita, essaya une plainte, et vite, dégrafant son corsage d'une main nerveuse, la nourrice étouffa le cri du nourrisson en une sucée goulue.

Elle demeura longtemps ainsi, n'osant bouger, écoutant Barbara aller et venir sans hâte dans la salle en bas. Le bouillonnement de la soupe cuisant trop fort sur le poêle rougi, le bruit des assiettes et des verres entre-choqués que la veuve retirait de l'armoire, lui parvenaient aussi. Au coup de midi, Barbara s'approcha de l'escalier et cria :

— Anne-Catherine, venez manger.

Le ton de ces paroles n'était ni colère, ni haineux, ni même attristé. La mère avait dit cela simplement, comme à une étrangère. Une chose frappa douloureusement la jeune femme : Anne-Catherine ! Pourquoi pas Anneke ou Trintje comme dans le temps, dans le bon temps ?... Et ce long nom solennel d'Anne-Catherine sonnait le glas de l'affection qui pendant vingt-trois ans avait uni la mère à la fille.

Anne-Catherine déposa son poupon bien rassasié dans son vieux petit lit de fillette et lentement redescendit. Son couvert était mis comme autrefois, sa chaise dressée sur les pieds de devant et appuyée contre la table, à la mode flamande. Elle s'assit, tremblante, les coudes collés au corps, à côté de Barbara impassible, qui remplit jusqu'aux bords les deux assiettes de faïence à dessins lilas.

Anne-Catherine suffoquait.

— Oh ! mère, murmura-t-elle à travers ses larmes, que vous êtes bonne, que je vous remercie !...

— Je ne suis pas bonne et il n'y a pas à me remercier, interrompit brusquement la veuve. Le chien a de l'eau dans la cour, pourquoi n'auriez-vous pas du pain à table ?

Hosted by Google

Le chien ! Elle était donc semblable au chien à présent ! On la recueillait par compassion comme on fait coucher le soir dans les granges les mendiants sans asile !... C'était fini d'être aimée, cajolée... on la supportait, tout au plus !... Et elle s'inclina sous l'arrêt, la misérable, connaissant Barbara et sachant que l'expiation serait rude.

Une rougeur subite enflamma le front d'Anne-Catherine.

A l'endroit le mieux éclairé de la pièce, devant la fenêtre, exposé aux regards des passants, elle venait d'apercevoir le berceau de hêtre, doublé de serge fanée, qui s'était détraqué vingt ans dans la sécheresse du grenier. Il était là avec ses barreaux grossièrement tournés et ses cerceaux formant la capuce, remis à neuf, prêt à recevoir l'enfant qui s'introduisait en fraude au logis.

— Je monterai cela, balbutia timidement Anne-Catherine.

Barbara se leva d'une secousse, les sourcils froncés, les lèvres serrées :

— Pourquoi ? fit-elle, très dure. Les fautes sont personnelles. Il n'y a pas de honte pour moi !

Le berceau resta là, en pleine clarté, excitant la curiosité des voisines, dont l'œil friand de scandale perçait la mousseline mince des rideaux.

Enfin ! elle y avait donc passé comme les autres, cette Anne-Catherine avec ses manières de sainte Nitouche et ses airs de ne pas y regarder ! La fierté de Barbara serait un peu rabattue maintenant. C'était bien fait ! Aussi elle était trop rogue aux malheureuses, cette Barbara, et le bon Dieu l'avait punie.

Et les cancans allaient leur train, les chuchottements bruissaient perfidement sur le passage des deux femmes.

Quelques commères, plus hardies, se hasardèrent à visiter la mère et la fille. Leur joie mauvaise se traduisait en consolations hypocrites auxquelles Barbara dédaignait de répondre et qu'Anne-Catherine écoutait muette, les yeux agrandis par une horreur : — « Le petit paraissait fort et bien portant; c'était dommage, si on pouvait dire. Ces enfants-là ne

Hosted by Google

devraient pas vivre et le bon Dieu ferait peut-être la grâce de reprendre celui-là. »

Les bras ouverts devant le berceau, comme pour défendre son fils contre ces souhaits de mort, Anne-Catherine songeait effarée : Est-ce qu'on voulait lui tuer son enfant, maintenant !

Barbara, visiblement agacée, haussait les épaules.

— Pourquoi ne placez-vous pas votre fille comme nourrice? lui disait-on. Cela vous rapporterait un joli bénéfice.

— Je ne mange pas de ce pain-là, grondait alors la veuve en qui la colère montait.

Et dépitée, faisant le gros dos, la voisine s'en allait en grommelant :

— Vous êtes bien dégoûtée, Barbara.

Anne-Catherine avait repris dans le ménage ses anciennes besognes. L'enfant, très jeune, toujours couché dans sa barcelonnette, lui laissait sa journée libre, et, comme le printemps était venu, elle s'occupa du jardin, donnant un coup de bêche par-ci, arrachant une mauvaise herbe par-là, et, de temps en temps, répondant d'un signe de tête au bonjour gouailleur qu'une connaissance lui jetait au-dessus de la haie :

— Eh! Anne-Catherine, ce n'est pas si gai qu'à Bruxelles, hein !

Une honte la faisait éviter ceux qu'elle avait fréquentés assidûment auparavant. Elle tremblait qu'on l'interrogeât, qu'on lui parlât de cet amoureux parti elle ne savait où et dont le souvenir ne disait plus rien à son cœur. Et si, parfois, on la plaisantait par des allusions transparentes, au lieu de rire et de lancer quelque gaillardise comme faisaient les autres filles à qui c'était arrivé, Anne-Catherine se taisait avec une envie de pleurer.

Elle était presque heureuse pourtant quand elle se retrouvait dans le silence recueilli de la petite ferme où s'entendaient clairs le gazouillis du tarin et le tic-tac régulier de la vieille horloge dans sa boîte de chêne noirci. Une gaîté ressuscitait en elle par intervalles lorsqu'elle écoutait le long meuglement adouci des vaches à l'étable, et les samedis,

Hosted by Google

tandis qu'elle faisait reluire à grands efforts de poignet le cuivre des casseroles, elle s'était déjà surprise à fredonner un refrain de chanson.

Puis soudain, comme le chant d'un oiseau qui s'effarouche, la voix s'éteignait : Barbara poussait la porte.

Figée en son calme imperturbable, la veuve continuait de vivre entre sa fille et son petit-fils. Sans affecter le mutisme elle n'échangeait avec Anne-Catherine que les rares paroles indispensables, ne parlant pas davantage parce qu'elle n'avait rien de plus à dire. Aveugle aux gestes suppliants ébauchés par la jeune femme, sourde aux accents d'une voix qui s'attendrissait dans des mots indifférents, elle circulait pareille à un automate qui accomplirait tous les actes de la vie. De ses yeux ne partait plus son regard aigu comme un trait d'acier et sur son visage, fixé dans l'absence de toute expression, on n'aurait pu saisir un tressaillement, indice d'une lutte qu'elle se fût livrée à elle-même. Rien d'hostile ne venait d'elle, toutefois.

Un jour, elle avait mis dans la main d'Anne-Catherine une pièce de vingt francs.

— C'est pour votre enfant, avait-elle expliqué. Ne voyez-vous pas qu'il est vêtu de loques?

Puis, plus haut, pour étouffer un murmure de gratitude de sa fille :

— L'argent est à vous. C'est de l'argent que vous avez gagné.

Anne-Catherine se demanda comment sa mère s'était aperçue du mauvais état de la pauvre layette improvisée sur un lit d'hôpital, car jamais Barbara ne regardait l'enfant.

Il emplissait la maison de son gai tapage maintenant, jargonnait d'interminables monologues, où Anne-Catherine cherchait à débrouiller de semblants des syllabes, et riait aux éclats pour une mouche posée sur son pied nu.

Les jours qu'il faisait beau, Anne-Catherine se sauvait avec lui dans la campagne déserte, et, lui formant une ombrelle de son tablier relevé, elle s'asseyeait sur la terre chaude. Elle restait ainsi des heures, perdue en un bien-être animal sans pensée, écoutant les bruits vagues autour d'elle, heu-

Hosted by Google

reuse de sentir le grand soleil lui brûler le dos. Et les vaches, qui la voyaient, venaient la flairer curieusement en passant leur mufle roux sous les barrières des pâtures. Elle était bien là, près des bêtes, où la présence de Barbara ne glaçait plus tout ce qu'elle avait de joie en elle et où le petit pouvait se traîner dans le sable sans crainte de déranger les arabesques dessinées par la brosse de l'aïeule.

Pour se ménager ses chers loisirs à l'air libre, Anne-Catherine se levait longtemps avant l'aube, pressait la besogne, et le coq, trop tôt réveillé dans la basse-cour, soulevait ses paupières lourdes et secouait ses plumes quand elle entrait.

Déjà elle s'attristait en songeant à l'hiver qui allait venir et qui les recloîtrerait tous les deux à la ferme en compagnie de Barbara.

Cette première année de vie ensoleillée en pleins champs avait superbement développé l'enfant. Il était grand avec de grosses menottes, une petite face rouge, où les yeux perçaient deux trous bleus; il courait seul, il parlerait bientôt, et comme Anne-Catherine se l'était promis autrefois, elle lui avait acheté des bas rouges et des souliers laqués, dont la voisine Nelle, si riche, enrageait.

Poussé par un instinct bizarre, l'enfant en grandissant se prenait d'affection pour sa revêche grand'mère. Tantôt trottinant à sa suite, comme un chaton, tantôt essayant de grimper à la chaise où elle était assise, il ne se laissait pas rebuter par le visage de marbre de la vieille femme, dont la froideur s'atténua d'une patience.

S'il la saisissait par le cordon de son tablier en criant hue! elle marchait moins vite de peur de lui faire mal inutilement; s'il tombait, elle le relevait; essuyait ses larmes quand il avait pleuré, mais sans qu'un sourire ou une parole amicale mît une douceur de caresse aux soins ainsi prodigués.

— Elle ne l'aime pas! soupirait Anne-Catherine aux aguets. Que lui a-t-il donc fait, l'innocent?

Une frayeur soupçonneuse hantait le cerveau de la jeune femme.

Sans doute, l'enfant était à charge à Barbara. S'il s'en

Hosted by Google

allait, le pauvre être! ce serait un allègement pour la grand'-mère, qui sait! une joie peut-être. On racontait des histoires de mères ayant tué l'enfant de leur fille, cela s'était vu... Qui lui disait qu'un jour... Mais non, elle était folle, elle était mauvaise de s'imaginer de pareilles choses!...

Et ses craintes lui demeuraient, exaspérant ses nerfs, la faisant sursauter au moindre cri de son fils.

— Six mètres de flanelle rouge pour les jupons et six mètres de toile bleue pour les tabliers. Avez-vous bien compris? répéta Barbara à Anne-Catherine.

— Oui, mère.

Consternée, le mouchoir brodé sur la tête, le panier au bras, Anne-Catherine songeait, prête à partir.

On l'envoyait à Bruxelles! Et, pendant les trois heures que devait durer son absence, le petit resterait là, seul avec Barbara! Oh! si elle avait pu l'emmener! Mais, au dehors, une froide pluie cinglait les vitres et fluait en ruisselets dans les ornières des chemins. Elle avait endormi le bébé, l'avait couché dans son berceau en priant Dieu qu'il sommeillât longtemps, et, sur le seuil, s'arrêtait, encore hésitante.

— Eh bien! fit Barbara, qu'attendez-vous?

Elle n'osa rien dire et s'enfuit par les terres détrempées, tandis que Barbara replongeait dans le pétrin ses bras, où la farine s'attachait.

Oh! l'affreux voyage dans le train qui stoppe à toutes les stations! la course précipitée à travers les rues de la ville, où la foule vous enlace dans ses bousculades! l'horrible vision obsédante de cet enfant qu'on maltraitait peut-être là-bas!...

Quand Anne-Catherine, haletante, tremblant la fièvre, jeta sur la table la toile et la flanelle, Barbara retirait les pains du four et maître Bébé, gravement perché sur sa haute chaise, dévorait à belles dents neuves une *gosette*, bourrée de pommes, confectionnée avec le restant de la pâte.

Et, dans son ivresse de le retrouver sain et sauf, Anne-Catherine ne se demanda pas qui avait donné la *gosette* à l'enfant.

A la longue, de vivre dans l'ombre glaciale de Barbara,

Hosted by Google

Anne-Catherine, cette enjouée, prit une gravité maladive. De subits accès de tristesse s'abattaient sur elle, des impatiences nerveuses faisaient vibrer tout son être, le rire mourut sur ses joues creusées, elle pâlit, eut des étouffements, avec la sensation de quelque chose qui se resserrait en elle. L'hiver, qui la retenait à la ferme, augmenta douloureusement son malaise. Elle n'avait désir de rien d'autre que de repos, d'un long repos où elle se fût anéantie. Les caresses de l'enfant même l'irritaient, et, sous le vent de colère qui soufflait sur elle, elle s'étiolait, la pauvre victime.

Des fois, secouant la torpeur qui l'envahissait, elle tenta de réveiller en Barbara la tendresse ancienne.

— De quoi vous plaignez-vous? interrompait invariablement la mère implacable ; vous n'avez ni faim, ni soif. Il y en a de plus malheureux que vous sur les routes.

— C'est aujourd'hui qu'on marie Mieke Maek, dit un matin la voisine Nelle à Anne-Catherine, qui balayait la neige devant la ferme. Elle a une robe de soie et des plumes à son chapeau.

Anne-Catherine s'appuya pensive au manche de son balai et regarda la route qui se perdait blanche dans l'horizon blanc. Une promesse de soleil luisait sous les nuages effiloqués; au loin, la cloche de l'église lançait ses sonores volées.

La jeune femme rentra mécontente.

Près du poêle de Louvain ronflant, Barbara épluchait des pommes de terre; l'enfant, autour d'elle, éparpillait les pelures sur le carreau rougi de la vieille.

— Finis, s'écria Anne-Catherine brusquement, tu salis tout!

Déconcerté, l'enfant essuya doucement ses menottes au tablier de la grand'mère, puis se les croisa derrière le dos.

Sur deux chaises, un peu écartées l'une de l'autre, Anne-Catherine étala un écheveau de laine qu'elle commença à dévider. L'enfant s'approcha.

Anne-Catherine songeait. Celle qu'on mariait là-bas, Mieke Maek, était laide. Et, toute défaite qu'elle était, elle, Anne-Catherine était cent fois mieux encore. Jamais on ne l'épouserait pourtant.

Hosted by Google

L'enfant, qui avait glissé ses doigts dans l'écheveau, d'un mouvement cassa la laine :

— Finis donc ! gronda Anne-Catherine.

Jamais elle n'irait en toilette de dame à la maison communale, son homme au bras ; jamais on ne ferait de festin pour elle en un jour de noces...

Une seconde fois, l'enfant rompit le fil.

Vlan ! une claque vigoureuse, administrée par Anne-Catherine, s'élargit sur la pauvre petite figure du mioche ahuri, qui éclate en hurlements légitimes.

Vlan ! un autre soufflet sec et retentissant comme un cinglement de fouet, tombant des doigts rudes de Barbara, vient enflammer la joue d'Anne-Catherine hébétée...

— Méchante fille ! crie l'aïeule indignée.

Et, enlevant sur son bras l'enfant qui sanglote, Barbara le promène, le berce, le fait sauter, épuisant tous les moyens d'apaisement inventés par les mères :

— Ce n'est rien, va, mon chéri ! Ne pleure plus. Viens chercher avec bonne-maman une grosse couque dans l'armoire.

— Une couque ? bégaye l'enfant, alléché au milieu de ses larmes.

— Oui, une couque, grosse comme ça !

Et, comme l'enfant consolé mord dans l'appétissante couque que ses dernières larmes arrosent encore, Barbara regarde sa fille.

Elle pleure, Anne-Catherine, elle pleure et elle rit, et son chagrin est fait d'une immense joie :

— Elle l'aime donc ! se dit-elle, ravie.

L'émotion gagne aussi la vieille femme ; encore un instant ses yeux s'humecteront à leur tour...

Puis, tout à coup, enlaçant sa fille d'une étreinte réconciliatrice, elle dit, et sa voix tremble un peu :

— Tais-toi donc, Anneke, chère sotte, voici la noce de Mieke Maek qui passe. Les rideaux sont usés et si ces gens te voyaient ainsi, ils croiraient que tu as de l'envie et que nous ne sommes pas heureux ensemble — à trois !

MARIE MERCIER.

Hosted by Google

LA LANGUE ET L'HISTOIRE DES RUSSES

I. — LA LANGUE.

Avant d'aborder l'étude de l'état actuel du peuple russe, il est intéressant, sinon nécessaire, d'indiquer ses origines et de retracer rapidement sa marche et son action historiques.

C'est une erreur assez généralement répandue que les Russes sont d'autre race que les peuples européens; qu'ils appartiennent à la famille des Touraniens ou Mongols. Cette opinion se trouve accréditée par ce fait que le Russe reproduit assez fréquemment les traits caractéristiques du type touranien : les pommettes saillantes, le nez épaté, les yeux petits et fuyants. Des hordes mongoles furent longtemps maîtresses du pays. Rien d'étonnant à ce que le sang slave se soit mélangé de leur sang. Mais la grande masse du peuple russe est arienne et de même race que les nations occidentales de l'Europe. La langue qu'il parle en fournit la preuve.

On sait que la langue d'un peuple est son acte de naissance; c'est le témoin authentique de son origine, de son parentage avec les races congénères. La linguistique a poussé ses découvertes assez loin pour attester que toutes les nations européennes, sauf les groupes finnois, hongrois et basque, ont de communs ancêtres. Leurs langues présentent des parallélismes de construction et de vocabulaire tels, qu'elles semblent à l'évidence converger toutes vers un même idiome primitif. A leur faisceau se joint le zend des Persans et les dialectes de l'Inde moderne dérivés du sanscrit. Pendant un temps, le sanscrit fut tenu pour cet idiome initial; on a reconnu depuis que, si les plus vieux des chants vhédiques sont près de la source, ils ne sont cependant pas la source même. Et, à défaut d'aucun document écrit, on en est réduit à conjecturer l'existence d'une langue mère et à la reconstituer par un ensemble d'hypothèses concordantes.

Hosted by Google

A cet idiome arien primitif ne se rattachent pas les dialectes mongols. Leurs éléments les en différencient nettement. Le russe, au contraire, en est issu et sa parenté avec nos langues est évidente. Elle paraîtra assez clairement au cours de ces pages pour qu'il suffise de mettre ici en regard quelques mots parmi les plus employés, les plus fondamentaux donc, dans chacune des langues suivantes :

Le français.	L'allemand.	L'anglais.	Le flamand.	Le russe.
Mère.	Mutter.	Mother.	Moeder.	Matt.
Frère.	Bruder.	Brother.	Broeder.	Bratt.
Sœur.	Schwester.	Sister.	Zuster.	Sestra.
Fille.	Tochter.	Daughter.	Dochter.	Dotch.
Eau.	Wasser.	Water.	Water.	Wada.
Vache.	Kuh.	Cow.	Koe.	Karowa.
Lait.	Milch.	Milk.	Melk.	Malako.
Porte.	Thüre.	Door.	Deur.	Dwer.
Charrue.	Pflug.	Plough.	Ploeg.	Ploug.
Pâtre.	Hirte.	Herd.	Herder.	Pastoug.

La langue où la déviation est la plus sensible, c'est la française. Cependant le russe a parfois avec elle des coïncidences d'autant plus inattendues que la correspondance manque dans les idiomes germains. Pâtre, pasteur, pastoug en fournit la preuve.

Il est remarquable aussi que, parmi ces langues congénères, c'est la flamande qui semble présenter dans la construction du mot le plus d'analogie avec l'idiome slave. Presque partout les consonnes, c'est-à-dire le squelette du mot, sont identiquement les mêmes. L'allemand, langue de constitution récente d'ailleurs, est plus dévié. On reconnaît à première vue qu'il introduit des superfétations oiseuses; comme *sch*, *pf*. La lettre initiale dans sœur, *Schwester*, il l'accompagne d'une surcharge parasite de trois consonnes. L'occasion se présentera encore de faire ressortir que notre vieil idiome flamand est plus ferme de structure, plus antique dans ses formations que l'allemand, et combien est évidente l'erreur de ceux qui prétendent l'abaisser à n'être qu'un patois, une corruption de la langue d'outre-Rhin.

Hosted by Google

Mais revenons au russe. Il est incontestable qu'il est arien, et l'on en peut conclure que le peuple qui le parle est de même souche que nos nations occidentales. Cependant, quoique sa langue soit de même origine, elle se différencie des nôtres en ce qu'elle fait bande à part. Tandis que nos dialectes appartiennent à la branche indo-germaine, le russe est le principal rameau de la branche slave. Il tient probablement de prime-jet au vieux tronc arien, dont la puissante sève le pénètre et le vivifie encore. A ce titre, son étude peut fournir non seulement de précieuses indications sur la langue mère, mais éclairer du même trait des énigmes dans les nôtres. En outre, le russe a conservé davantage la force, la maléabilité et la belle ordonnance des grandes langues. C'est, parmi les vivantes, la seule qui puisse encore rivaliser avec le grec antique.

Pour faire saillir ces points, il faut quelques préliminaires. On sait qu'une langue ne se forme pas au hasard. Tout en elle a ou, au moins, a eu sa raison d'être. Elle est véritablement un organisme qui s'est développé, étendu, ramifié suivant un ensemble de lois déterminées par des conditions physiques de race et de milieu. Mais, dans certains de nos idiomes modernes, le mécanisme intérieur qui a présidé à leur croissance et qui les soutient encore est tellement enchevêtré, ses ressorts disparaissent dans une si épaisse couche de dépôts et d'excroissances parasites, que l'on a peine à apercevoir de ci de là la trace de quelque grand rouage. A telles enseignes que, pour le vulgaire, le mot et la syntaxe paraissent des formations arbitraires et confuses. Il n'en est rien cependant. Tout mot a une origine physique, peut-on dire, une racine; et ces racines se sont développées et ont donné lieu à une floraison de termes parents et conjoints suivant des filiations et des assimilations logiques.

La plupart de ces racines, prétend-on, si pas toutes, sont des onomatopées, des mots cherchant à figurer par un son la chose signifiée. La source première du langage, ce fut probablement le penchant spontané à l'imitation, si puissant encore

Hosted by Google

chez l'enfant, chez le sauvage. L'homme, en reproduisant les bruits de la nature, le cri des animaux, modula des sons, par lesquels il s'avisa bientôt de désigner l'objet, l'animal qu'il imitait. Quantité de ces onomatopées ont passé à travers les âges ; chacun les reconnaît dans kokerico, cliquetis, glouglou, bêler ; leur écho se répercute encore, mais lointain et assourdi, dans cloche, tonnerre, fouet, etc.

Les langues primitives et, entre autres, la langue-mère des Arien, ne se composaient guère, croit-on, que d'onomatopées et de formations vocales qui en dérivaient et s'y soudaient immédiatement. Et plus une langue en retient encore à ce jour, plus il est probable que son vocabulaire remonte à ces antiques origines. Or, le russe en est abondamment semé. Outre toutes celles qui persistent dans nos idiomes, il en a gardé quantité qui sont effacées chez nous ; d'autres, ternies, oblitérées dans nos langues, y apparaissent avec le relief et l'éclat des créations spontanées. En voici quelques exemples : ils perdent à être reproduits par notre alphabet, qui a six lettres, donc six sonorités de moins que le russe. Pour obvier dans une certaine mesure à cette pauvreté de nos moyens d'expression, je me permettrai de faire remarquer que le son représenté par *gh* est celui de l'*x* guttural espagnol dans *quixotte*, par exemple :

Kritchat, pleurer ; *ghaghatat*, rire ; *niaghat*, éternuer ; *klikat*, appeler ; *ghrapoun*, celui qui ronfle en dormant ; *klakotat*, bruire comme une eau qui bout ; *caraoulat*, veiller (on sait que les veilleurs clamaient à intervalles réguliers, *carol* en anglais est une trace de ce mot) ; *kokotat*, crier comme le coq qui s'effraie ; *karabatsa*, grimper (le mot est une onomatopée de l'effort) ; *kaghlania*, la toux (anglais *kough*) ; *malatok*, le marteau ; *grist*, ronger ; *stritz*, couper avec un ciseau ; *ptitchi*, l'oiseau ; *kolakol*, la cloche, etc.

Cette liste, qui pourrait être considérablement allongée, suffit à démontrer combien la langue russe a encore d'onomatopées claires et énergiques et tend à indiquer qu'elle se tient plus près de l'antique arien que nos langues actuelles de l'Occident. Cette richesse en sonorités primitives ressort

Hosted by Google

surtout de la comparaison avec le français, qui est, parmi les langues indo-ariennes, la plus assourdie, l'instrument qui s'est le plus fêlé au cours des aventures et des pérégrinations qu'on lui a fait subir.

Passons au second point, à la remarquable logique de structure de la langue. Voici une onomatopée et les formations qui en dérivent par voie d'assimilation dans l'idée : *Gromm*, le tonnerre; *gromit*, détruire, bouleverser; *gromko*, sonore, fort, colossal; *gramada*, quelque chose de gigantesque; *ghram*, le temple. On sait que le tonnerre fut toujours ou déifié ou l'attribut essentiel du premier des Dieux : d'où le son évoqué à propos de son temple. De l'onomatopée arienne, le français a conservé : grommeler, gronder, grogner. Le flamand, plus abondant, a hérité de : *grommen*, gronder; *gram*, courroucé; *grollen*, grogner; *gramschap*, la colère, etc., et, par assimilation d'idées, *grimmen*, rugir; *grimbek*, le bourru.

On pourrait multiplier de pareils exemples, qui jettent un jour assez curieux sur les évolutions de la pensée populaire; mais, dans une étude générale sur la Russie, la place assignée à un travail sur sa langue doit être nécessairement restreinte. Contentons-nous donc d'exposer encore deux cas qui semblent élucider toute une formation de mots français, flamands et allemands.

Glu, glair, gluant, glaireux, glaise dérivent, d'après Littré, du grec : *glia*, matière visqueuse et collante. Mais d'où vient « glia » ? Ce mot n'étant pas une onomatopée, ne se présente pas comme une génération spontanée ni une forme initiale. Le russe va peut-être nous mettre sur la voie. Il nous fournit « kliok », qui signifie : le frai des grenouilles, matière essentiellement visqueuse et gluante, et l'une des premières que l'homme eut occasion de remarquer. Or, ce mot-ci semble une onomatopée. Il est probable que, lorsque nos ancêtres ariens virent dans une mare du frai, la curiosité les poussa à s'en saisir; il leur glissa entre les doigts et retomba à l'eau en faisant « kliok ». D'après ce bruit, ils le nommèrent. Et quantité de matières gluantes,

Hosted by Google

sales, visqueuses en tirèrent leur nom. A preuve le russe : *kleï*, glaise ; *kleït*, coller ; *kleutit*, se salir ; *klokasti*, ce qui est visqueux, épais ; *klok*, saloppe ; le latin *cloaca* (écho très clair de « kliok »), le français cloaque, gluant, glu, glair, glaise, etc.

Quant au flamand, il reproduit avec une fidélité étonnante les formes slaves et ariennes. *Kliek*, qui est très près de l'onomatopée génératrice, signifie : sérosité, crachat ; *klak*, tache produite par un liquide épais ou gras ; *klier*, glande ; *klei*, glaise ; *kleemsch*, gluant, pâteux ; *kuit*, frai ; *keut*, ordure. Dans l'allemand moderne il n'est passé, au contraire, que : *kleks*, tache gluante ; *klei*, argile ; *kleberig*, collant, et leurs dérivés. Les mots flamands *kliek*, *klier*, *kuit* n'y sont pas reproduits. Et pour signifier frai, l'allemand a un mot nouveau : *laisch*.

Voici une autre série de formations intéressantes et qui semblent prouver, à la fois, la haute antiquité du russe et les ressources qu'il offre à l'explication logique de nos langues occidentales :

Tous les objets que l'homme primitif s'applique à désigner ne prêtent pas à des onomatopées. Là où il n'y a pas son, mais mouvement, par exemple, comment résoudre la difficulté tout en restant logique ? Car la logique des langues primitives est rigoureuse. Ce n'est qu'en vieillissant qu'elles se chargent de bizarreries et de contradictions. Ainsi, les mots suivants, qui indiquent un mouvement circulaire, comment se fait-il qu'ils reproduisent tous un même son : courbe, corne, creux, cercle, *krum* (torse) ; *kreiss* (cercle) ; *krul* (boucle) ; *krollen* (enrouler) ; croupe, cor, cirque ? En les réduisant à leur facteur commun, on retrouve en chacun les deux lettres et le son : *cr*. Or, à prononcer ces lettres rapidement on s'aperçoit que la langue vibre en spirale, qu'elle tâche de reproduire un enroulement. Donc, là où il n'avait pas un son pour guide, il semble que l'homme se soit évertué à imiter par la langue un mouvement. C'est ce même instinct qui a conduit Racine à l'onomatopée connue :

Sa croupe se recourbe en replis tortueux.

Hosted by Google

En voici dans le russe une application immédiate et des plus féconde en conséquences :

L'écorce d'un arbre, si on la détache, s'enroule, se « crispe » bientôt. Ce mouvement lui valut, suivant l'onomatopée que nous venons d'analyser, un nom en *cr* que nous retrouvons clairement dans le russe « corra ». De là probablement, les constructions similaires : *écorce* en français, *scorza* en latin ; en flamand *schorze* (écorce) et *kurk* (bouchon de liège) ; *cork* en anglais ; *kork* en allemand.

Mais voici qui devient assez curieux : Avec des écorces fines et lisses, nos ancêtres tressaient des paniers. Le fait est qu'en Russie les paniers de lavandières sont encore aujourd'hui faits de bandes d'écorces. Et la langue, conservant avec fidélité le souvenir de l'antique usage, en témoigne jusqu'à ce jour dans la plupart des dialectes européens. Panier se dit : *korennik* en russe, *korb* en allemand, *korf* en flamand, *korbel* en anglais, *corbeille* en français. Littré fait dériver corbeille du latin *corbis*. Mais *corbis* n'est pas une étymologie finale. C'est une formation analogue, collatérale dans une autre langue. La véritable étymologie, c'est probablement un vocable arien, dont le « corra » russe nous offre jusqu'à ce jour la forme la plus approchante.

Là ne s'arrêtent pas ses ramifications. De troncs d'arbres évidés, nos ancêtres firent les premières barques ; l'écorce en constituait la quille. Quantité de peuples sauvages n'ont encore, à ce jour, que ces embarcations primitives et c'est certainement dans des arbres évidés que nos aïeux firent sur l'Indus leurs premiers et timides essais de navigation. L'écorce, la partie extérieure et la plus apparente de leurs barques paraît en avoir suggéré le nom par assimilation. Car la trace de cette conjonction d'idées s'est conservée dans le russe avec une limpidité qui emporte presque l'évidence.

Cora, écorce ; *korable*, bateau ; *korennik*, matelot ; les barques primitives et grossières qui naviguent encore sur le Volga et l'Oka s'appellent *karenaia ; karbass*, signifie nacelle, et il semble certain que se rattachent aux mêmes organes le grec : *karabos* (vaisseau) ; le latin *carena* et

Hosted by Google

carabus (vaisseau); l'italien *caraba;* le portugais *carracco;* le flamand *kraake;* le français *caravelle;* l'espagnol *caracore,* qui signifient tous un gros navire. Enfin cargo, cargaison, carène (qui reproduit exactement le russe *karênaia*), sont tous mots qui ont la même lointaine origine. C'est l'idiome slave qui, en fouillant directement aux archives mystérieuses du vieil arien, fournit leur extrait de naissance à tous les membres de cette famille.

Enfin, pour aller jusqu'au bout des formations qui semblent se rattacher au russe « corra », il nous faut encore en mentionner une.

Le transport par eau précéda de longtemps celui par terre. Non seulement les rivières sont des chemins qui marchent, mais elles sont absolument le seul chemin dans des pays primitifs qui n'ont aucun vestige de routes; sans compter que des siècles s'écoulèrent avant que l'homme s'avisât d'inventer la roue. Donc, pendant de nombreuses générations, les moyens de transport furent les barques. Et c'est l'un des motifs pour lesquels les villes s'établissaient sur les cours d'eau. Quand enfin des procédés de voiturage par terre purent fonctionner, on donna, par assimilation à ce qui allait transporter dorénavant, un nom rappelant ce qui avait transporté de tout temps. — *Karennaia* (bateau) fournit en russe : *karèta* (charrette). De là en allemand *karren,* brouetter, *karre,* charrette; en flamand *kar,* charrette; en anglais *carry,* transporter; *carriage, cart* et *car.* — Ce dernier mot est un témoin précieux de la parenté entre les deux ordres d'idées; en effet, il les réunit en lui jusqu'à ce jour et signifie à la fois : charrette et nacelle. Enfin, de la même évolution proviennent : char, chariot, charrette, charron, carriole, carrosse et le verbe charrier, qui, lui aussi, par un atavisme curieux, s'applique aux cours d'eau, tandis que ses congénères ne s'emploient qu'à propos du transport par terre.

Le développement donné à ce cas nous oblige à esquisser rapidement ce qui nous reste à dire à propos de la langue russe. A l'exemple du grec et du latin, elle n'a pas d'article, et elle se passe de pronom dans la conjugaison du verbe,

Hosted by Google

chaque personne des temps simples ayant une flexion différente. Sa plasticité, l'aisance qu'elle offre aux inversions, est merveilleuse. Elle a six cas pour la déclinaison du substantif ; une phrase russe se commence donc par où l'on veut et se déroule sans ambiguïté à travers les méandres les plus capricieux. Elle joint enfin, à la souplesse des constructions grammaticales, l'infinie variété de l'expression. Chaque mot nouveau se forge de toutes pièces par juxtaposition, de telle sorte que le fond de la langue satisfasse à toutes les exigences ultérieures de la pensée. A toutes ces qualités, à la grandeur simple que lui donne le laconisme de ses formes, elle ajoute la résonnance des langues antiques, leur nombre et la prodigalité des voyelles chantantes. Et, parce qu'elle est assise sur le solide terrain de l'onomatopée instinctive, elle est à la fois claire, énergique et imagée. C'est, à n'en pas douter, un des plus beaux instruments qu'ait gardé l'art du langage et il est douteux que le grec ancien même surpasse beaucoup sa flexibilité, sa force et sa sonore abondance.

La parenté reculée du russe avec l'arien archaïque, et la lumière dont cette langue éclaire certains recoins mystérieux restés dans les nôtres, a paru suffisamment au cours de ces pages pour qu'il soit inutile d'y revenir encore. Mais comment a-t-elle pu conserver et porter jusqu'à nous de si nombreuses infiltrations de la source primitive? Ce privilège, elle le doit apparemment au caractère même du peuple russe. Ennemi du changement, flegmatique jusqu'au fatalisme et d'ailleurs peu travaillé de pensées et de besoins nouveaux, il n'a jamais eu le souci, l'idée même de changer rien à son antique idiome. Le vocabulaire des classes cultivées s'est, il est vrai, panaché de mots barbares importés avec les produits de la civilisation européenne ; mais, si la vieille langue a ouvert la porte à ces étrangers, elle ne fraye pas avec eux et garde la noblesse et les allures de sa haute origine.

A ces qualités ou à ces défauts de la race, à son esprit conservateur, à son attachement pour tout ce qui est traditionnel, le Flamand doit probablement aussi d'avoir gardé

Hosted by Google

une langue qui, mieux que la plupart des idiomes germains tient encore à l'arien primitif. Dans son voyage à travers les siècles et ses pérégrinations depuis les collines de l'Indus jusqu'aux plaines des Flandres, la langue flamande a su conserver les qualités originelles, sauf une : la sonorité. Là où le russe dit : *kolokol* (cloche), le flamand dit : *klokke; sèstra* (sœur) devient *zuster; malako* (lait), *melk; klépalo* (cliquet), *kleppel*. L'*a* et l'*o*, qui font la résonnance du russe, s'éteignent dans l'*e* muet. Peut-être est-ce un effet du séjour actuel de notre race dans un climat pluvieux, sous un ciel si fréquemment terne et voilé, tandis que l'air sec et froid des steppes russes a conservé à la voix sa vibrante énergie. Ce qui semble confirmer cette opinion, c'est que l'aphonie du flamand a graduellement empiré. Tandis qu'au IX^e^ siècle la langue était encore sonore et pleine, au XIII^e^, le Roman de la Rose montre déjà des dégradations sensibles ; aujourd'hui elle est décolorée.

Mais, s'il a perdu sa résonnance, l'idiome des Flandres a gardé la force, la sereine simplicité des grandes langues anciennes, leurs onomatopées nombreuses, la filiation claire et naturelle des mots et l'entre-croisement indéfini de leurs combinaisons ; il conserve enfin presque toute leur souplesse et leur merveilleuse docilité d'inversion. Parmi les langues indo-germaines, elle est une de celles dont le vocabulaire offre les formations les plus anciennes, et, à ce titre, elle est une clef à tous les dialectes du centre et du nord de l'Europe. Nous venons de voir quels rapports fréquents et étroits elle a encore avec le russe et comme elle ne accélère la connaissance intime. A tous ces titres, c'est l'introductrice la plus utile au milieu du groupe des langues germaines, scandinaves, slaves et saxonnes, et elle mérite certes mieux que l'injuste discrédit où nous la condamnons même parmi nous. C'est à ce point que, pour lui rendre ici cet hommage, un fils de la Flandre doit, s'il veut être entendu de ses compatriotes, emprunter le secours d'une langue étrangère, qui n'a ni la vieille noblesse ni les mâles vertus de l'idiome maternel.

Hosted by Google

II. — L'HISTOIRE DU PEUPLE RUSSE.

I. *Les luttes contre les Mongols.* — Si les Russes sont, comme nous, de race arienne, il est intéressant d'exposer quel a été leur rôle historique dans la famille des peuples européens. D'ailleurs l'existence de leur immense empire est un fait par lui-même remarquable. Le domaine du tzar est le plus vaste du monde moderne et peut-être son étendue surpasse-t-elle les empires d'Alexandre et de César. Cependant l'autorité du maître est partout reconnue. Plusieurs princes se sont succédé depuis le commencement de ce siècle sans qu'aucun ébranlement grave ait fait vaciller cette construction si haute. Sauf la Pologne, dont nous avons vu les dernières convulsions et le dernier supplice, il semble que ces peuples épars depuis le Danube jusqu'aux mers du Japon aient été pétris par une main de fer et ne forment plus qu'une masse homogène. Et cependant il n'y a guère plus de quatre siècles que l'empire commença, humblement, par l'effort d'une tribu établie autour de sa ville : Moscou. C'est là que germa, longtemps débile, cet arbrisseau qui, depuis, s'est développé jusqu'à devenir l'arbre géant couvrant de sa ramure la moitié de l'ancien monde. Comment s'est-il si promptement agrandi? Pourquoi gagne-t-il encore autour de lui?

Cet avantage unique d'étendre si rapidement une domination si solide, le peuple russe le doit à ce que son territoire a une configuration unique au monde. Depuis le cœur de l'Asie jusqu'aux frontières allemandes, c'est une plaine. Les quelques chaînes de montagnes qui y apparaissent sont reléguées aux extrémités de l'empire, aucune ne le traverse de façon à se dresser en barrière. Et comme cette immense arène est partout ouverte aux invasions, le peuple moscovite est le dernier-né des peuples européens, celui qui lutta le plus longtemps pour se dégager des hordes barbares, mais, du même coup, celui dont la domination s'étendit le plus loin quand la guerre lui devint propice.

Hosted by Google

Au centre de l'Asie, bien au delà de la mer d'Aral, commence une steppe s'élargissant à mesure qu'elle avance vers l'ouest. Elle passe par cette large brèche ouverte entre la mer Caspienne et les derniers contreforts de l'Oural, s'étale sur la Russie d'Europe, qu'elle couvre, de la mer Noire à l'océan Polaire, se prolonge sur l'Allemagne du Nord et vient se traîner jusque sur nos provinces flamandes pour mourir enfin dans les environs de Paris.

Cette plaine est le cirque immense où pouvaient descendre s'ébattre et galoper indéfiniment les hordes pastorales que vit grandir l'Asie. La steppe nourrissait leurs troupeaux, qui nourrissaient la tribu, et des peuples constamment en marche voguaient sur cette surface indéfinie, ayant pour toute patrie le terrain chaque jour changeant que foulaient leurs chevaux. Ce vaste espace, deux grandes races se le disputèrent et s'y combattirent de tous temps : les Ariens, agricoles et d'instincts sédentaires ; les Touraniens, pasteurs et nomades. Leur hostilité date de ces époques reculées où les Ariens habitaient encore la commune patrie, l'Inde » l'Aria-Avarta », et leur nom même les caractérise dès lors. D'après Max Muller, « Arya » désigne un laboureur, « Toura », un cavalier rapide [1].

Et, après que nos ancêtres quittant l'Inde se furent établis en Europe, les tribus touraniennes vinrent les y assaillir. D'ailleurs nos plaines tempérées et fertiles devaient les attirer. Les steppes d'Asie sont fouettées par des vents aigres ou brûlées par de longues sécheresses, tandis que nos humides vallées, réchauffées par les eaux du *gulfstream* et par les vents tièdes qui les accompagnent, leur semblaient un paradis ; ils y accouraient comme vers une terre promise. Aussi leurs incursions furent-elles incessantes ; elles durèrent jusqu'au xv^e^ siècle, et, de toutes les nations ariennes, ce fut la Russie qui eut le plus longtemps à subir leur choc. Elle dut, jusqu'à la fin du moyen âge, bander toutes ses forces pour leur résister ; et tandis que tous ses efforts

[1] MAX. MULLER, *Die Wissenschaft der Sprache*, page 201.

Hosted by Google

étaient tournés vers le « combat pour la vie », elle ne pouvait marcher dans les voies de la civilisation du même pas que nos nations occidentales. Celles-ci, jouissant d'une sécurité relative, développèrent à l'aise les arts de la paix. Mais, alors que nous bâtissions des cathédrales et même jusqu'à ces temps où la Renaissance vint nous apporter les fleurs du génie grec, les Russes en étaient encore à se défendre contre les descendants des compagnons d'Attila. C'est à peine s'ils étaient parvenus à leur résister victorieusement et à les refouler vers leurs anciennes frontières.

Parmi les peuples ariens, le russe fut donc celui auquel échut la tâche de défendre leur communauté contre l'incessante agression des peuplades mongoles. La Russie fut le boulevard extérieur sur lequel les Barbares d'Asie vinrent épuiser leurs derniers assauts, le bouclier protégeant contre eux l'Europe. Et, avant de lui reprocher aujourd'hui les restes de sa rusticité première, il faut lui savoir gré de nous avoir permis de sortir de la nôtre. Si la civilisation a pu naître et grandir dans l'Occident, c'est que, pendant des siècles, le sang russe coulait dans les plaines du Volga.

C'est leur genre de vie qui rendait les nomades belliqueux et envahisseurs. Un peuple n'ayant d'industrie que l'élève du bétail doit, pour suffire à tous ses besoins, avoir des troupeaux considérables et d'immenses pâturages. En s'accroissant, les pleuplades touraniennes se gênèrent mutuellement dans leurs vastes steppes, se les disputèrent, en arrivèrent bientôt à un état d'hostilité constante, enfin débordèrent sur leurs voisins. Ou bien, c'était le choc plus violent de leurs querelles intestines qui les rejettait sur l'Europe; ou bien, se ralliant d'un commun accord sous un chef énergique, audacieux, qui leur vantait les plaines fertiles de nos contrées, ils s'ébranlaient tous à la fois et se lançaient vers l'Ouest dans un exode général.

Deux fois, leur flot envahisseur eut une force telle qu'il submergea la plus grande partie des pays européens. La cohue de hordes conduites par Attila parvint jusqu'à l'extrême frontière des plaines s'étalant devant leurs che-

Hosted by Google

vaux. Elles ne furent arrêtées qu'à Châlons, où elles vinrent se heurter contre les boucliers de tribus frankes et burgondes commandées par des Romains. Leur avalanche, enfin déviée, retomba de tout son poids sur Rome, épuisée par une longue décadence et qui sombra sous le choc.

La seconde grande invasion des Nomades fut conduite, au XIII^e^ siècle, par « un homme de haute stature, au grand front, à la longue barbe, et d'une force, d'une bravoure étonnantes ». Ainsi en parle un auteur chinois du temps. C'était Gengis-Khan. Après avoir rallié en chemin toutes les tribus du nord de la Chine et de l'Asie centrale, il précipita sur l'Europe leurs redoutables escadrons, dont la force allait croissant à mesure qu'ils avançaient. Une armée européenne s'affaiblit en s'éloignant de son pays; les services des vivres, de l'intendance se compliquent s'ils sont plus allongés dans une contrée ennemie. Il en va tout autrement d'un ramassis de peuples se trouvant chez eux partout où la steppe herbeuse nourrit leurs troupeaux et s'accroissant encore en chemin de toutes les bandes nomades que séduit l'amour des aventures et la joie du pillage.

Tout plia devant le choc des multitudes que l'Asie poussait vers l'Europe sous l'étendard de Gengis-Khan. La Russie, la Pologne et les contrées jusqu'aux Carpathes se courbèrent sous son glaive. Mais, plus avisé qu'Attila, dont l'art se bornait à détruire, Gengis-Khan prétendit organiser ses conquêtes. Cette œuvre le retint sur les bords de la mer Noire, et il mourut à temps pour épargner au reste de l'Europe le péril d'affronter son assaut. Il avait réussi d'ailleurs dans son dessein; son empire lui survécut. L'un de ses fils s'établit en Russie, et ses descendants y régnèrent. Leur gouvernement est connu dans l'histoire sous le nom de « domination tartare ».

Mais la conquête ne modifia pas leur genre de vie. Méprisant l'agriculture, les vainqueurs s'installèrent sur les rives du bas Volga, en s'éparpillant dans les steppes que traverse le fleuve. Ils se contentèrent d'exiger un tribut de la foule de petits potentats slaves, issus de Rurik, qui se partageaient

Hosted by Google

le pays et se jalousaient naturellement entre eux. Les Tartares les maintenaient par la crainte, appuyée d'ailleurs de promptes et terribles exécutions, si aucun d'eux s'avisait de se soustraire au joug.

Parmi les princes tributaires de la « horde d'or », — c'est le nom qu'on donnait aux vainqueurs — ceux de Moscovie surent se mettre hors de pair. Leur adroite obséquiosité, les présents qu'ils distribuaient à propos leur ménagèrent des protecteurs à la cour des khans tartares et leur valurent maints agrandissements de territoire. Ils n'hésitèrent même pas à prêter le secours de leurs armes contre ceux de leur race, pour châtier sous les drapeaux et avec l'aide des nomades les Slaves rebelles au tribut. Ils saccagèrent, pour le compte de la horde, Nowgorod, ville libre alors et républicaine. Ils mirent également à la raison, avec le concours de 40,000 Tartares, le duché de Twer. Pour prix de leur zèle, les Moscovites reçurent tout son territoire. Quant aux soldats nomades, ils se contentèrent de piller, méprisant la terre arable, qui ne donnait que du blé !

Grâce à cette politique perfide, mais intelligente, les princes de Moscou surent si bien accroître leur puissance, qu'au bout de deux siècles, assez forts pour lever le masque, ils prirent à leur tour en mains le drapeau des Slaves. Ils rallièrent ceux qu'excédait le joug tartare et, marchant audacieusement au Volga, s'attaquèrent à la horde. La lutte fut longue et vit des fortunes contraires. La puissante diversion que lui valut l'irruption de Tamerlan favorisa enfin le parti national. Ce conquérant, conducteur, lui aussi, de Touraniens nomades ramassés dans les steppes, parcourut et ravagea la Chine, l'Inde, la Perse, et, après s'être fait la main en portant dans toute l'Asie le fer et la flamme, il voulut, à son tour, pénétrer dans la terre promise : l'Europe. Mais, en arrivant vers la Caspienne, il se heurta aux Tartares établis avant lui. Ses assauts furent repoussés, mais ils affaiblirent à ce point la « horde d'or » que les Slaves purent enfin les battre sous Iwan III. Ils en profitèrent pour les exterminer. Quelques tribus, cependant,

Hosted by Google

purent échapper en fuyant vers la Crimée et les bouches du Don et du Dnieper, où ils se mirent sous la protection du Grand-Turc, tout-puissant alors. La plupart des Tartares avaient d'ailleurs accepté la foi mahométane aux temps où ils étaient encore les maîtres en Russie.

Du même coup, les souverains moscovites héritaient de la suzeraineté tartare ; mais, plus profonds politiques que les vaincus, ils n'eurent cesse ni trêve avant d'avoir relié à leur trône tous les peuples de leur race. Ils s'attaquèrent surtout aux princes et aux boyards. Par la ruse, la trahison et l'assassinat, par le fer et par le feu, cette œuvre de nivellement et d'unification fut poursuivie et menée à son achèvement, et les grands-princes de Moscovie devinrent tzars de tous les Russes.

Iwan IV le Terrible est, comme Louis XI, le type de ces tyrans cruels et fourbes, princes selon le cœur de Machiavel. Cependant, ils réussissent mieux qu'un roi juste et bienfaisant à souder les morceaux épars d'un empire, à en faire une masse compacte où ils encastrent solidement le trône. Quand la république de Nowgorod se donna avec son immense territoire à Iwan IV, par un vote populaire qu'avait préparé l'or du tzar, celui-ci marcha sur la ville avec une armée qui ne rencontra nulle part de résistance. Dès qu'il fut dans la place, il se saisit de tous ceux qu'il supposait lui être hostiles et les fit exécuter sommairement. Pendant cinq semaines, le sang coula à flots. On évalue à plus de 60,000 le nombre de ceux qui furent torturés et égorgés. Jusqu'à nos jours la « Joyeuse Entrée » d'Iwan IV dans sa bonne ville de Nowgorod est restée dans la mémoire du peuple. La turbulente république, il faut le reconnaître, ne bougea plus et fut à tout jamais au doigt et à l'œil. Peut-être n'en serait-il pas advenu de même s'il y fût resté « des éléments hostiles ».

Plus qu'aucun prince issu des Rurik, Iwan IV contribua à la prochaine grandeur de l'empire. Les destins ironiques couronnèrent ce front de bourreau de tous les bonheurs et de toutes les gloires. Dès les premières années

Hosted by Google

de son gouvernement, Iwan IV achève la défaite des Tartares en s'emparant d'Astrakhan et du khanat de Kazan. A l'est, il pousse ses armes contre les Suédois et les Chevaliers teutons et peu s'en faut qu'il ne réalise dès lors les plans hardis de Pierre le Grand. Sur la fin de son règne, quelques cosaques pénètrent en Sibérie et ajoutent à toutes ses conquêtes cet immense territoire. Enfin, ce fut lui qui porta les plus rudes coups aux antiques franchises des Slaves et leur substitua la volonté d'un seul; il ajouta au titre de tzar ce titre étonnant d'« autocrate », que l'empereur de Russie porte encore aujourd'hui. Il régna cinquante et un ans et mourut pleuré par son peuple. L'un des rares ennuis qu'il eut fut de ne voir point son fils aîné lui succéder. Il l'avait, de sa royale main, tué en place publique, à coups de hache!

L'empire sous les Romanoff. — Iwan IV avait si bien fauché les têtes princières autour de lui que la dynastie des Rurik s'éteignait peu de temps après sa mort. Viennent alors un interrègne, le coup hardi d'un usurpateur, des querelles intestines dans le détail desquels cette esquisse ne peut entrer. Michel Romanoff s'empare enfin du trône. Sa main énergique redresse l'empire vacillant. Lui et ses successeurs immédiats le sauvent du péril où le mettent à ce tournant de l'histoire les armées polonaises et le guident d'un bras résolu vers l'apogée de sa puissance.

En effet, les Russes, à ce moment de leur expansion, se heurtent aux Polonais, qui venaient à leur rencontre en s'étendant vers l'Est. La Pologne était une rivale d'un nouveau genre et une ennemie redoutable; ses armées, organisées à l'européenne, eurent promptement raison des bandes moscovites, les refoulèrent jusque sur leur capitale et la suite de ces guerres fut à ce point contraire aux Russes qu'un roi de Pologne s'assied sur leur trône et fait couronner son fils, dans Moscou, souverain de tous les Slaves.

Mais dans ses longs démêlés avec les Tartares, le peuple

Hosted by Google

moscovite avait nourri et développé des qualités martiales qui s'exaltèrent encore devant le fer des Polonais et, à la longue, lui rendirent la victoire. A force de battre les Russes, leurs ennemis leur apprirent la guerre assez pour être enfin battus par eux et refoulés de leur domaine. Et quand la Russie eut pris suffisamment de force pour déborder à son tour, la Pologne connut à ses dépens quel dangereux adversaire elle s'était suscité. D'ailleurs, il faut reconnaître que tout prépara sa défaite. Pendant plus d'un siècle, elle se débattit dans des querelles intestines. Les compétitions toujours ravivées des factions oligarchiques dépensèrent son sang en des luttes fratricides et donnèrent le spectacle d'un État où l'anarchie semblait la conséquence fatale des instincts nationaux. Tandis que l'or des Russes attisait les désordres civils, leurs armes triomphèrent aisément d'une nation qui, de tous côtés, perdait ses forces par le fait de ses propres enfants. On sait les trois démembrements et qu'à chacun d'eux la Russie eut la plus grande part aux dépouilles. Aujourd'hui la pauvre Pologne, dépecée, anéantie, ne vit plus que par un souvenir toujours saignant au cœur de ses fils.

Dans l'entre-temps se placent les guerres contre la Suède. On connaît ce duel de neuf années entre Pierre Ier et Charles XII, quelles défaites accablèrent d'abord les Russes, leur victoire finale à Pultawa, au fond de ces forêts marécageuses de l'Ukraine où la folle témérité de Charles avait égaré l'armée suédoise. Ce triomphe sur un prince et des soldats jusqu'alors invincibles, la Russie le dut à l'énergie de son souverain. Cet homme apprit la guerre en se faisant battre et l'enseigna à des bandes n'ayant ni les armes, ni la cohésion, ni les traditions suédoises, en les ramenant sans cesse au combat. Toujours défait, Pierre se sentit toujours invaincu et revint sans cesse à la charge. Les deux jalons extrêmes de cette lutte contre les soldats alors les plus redoutables de l'Europe marquent bien les progrès de l'armée sous la main de Pierre. A Narva, quatre-vingt mille Moscovites lâchent pied devant la brusque attaque de huit mille Suédois ;

Hosted by Google

40,000 se font prendre, le reste se débande. A Pultawa, l'habileté des généraux et la solidité des troupes ont raison d'une armée suédoise de 32,000 hommes : ceux qui ne périssent pas par les armes sont faits prisonniers. Il n'est que juste d'ajouter que les régiments de Charles XII étaient épuisés, affamés par des marches interminables dans un pays sans routes, sans abri, sans vivres. A Pultawa, la terre et le ciel russes luttèrent avec le tzar pour la patrie.

Pendant le temps qu'il tenait avec peine contre Charles, Pierre s'emparait du Delta de la Neva et construisait Pétersbourg dans le bourbier du fleuve. On assure que deux cent mille travailleurs y périrent, mais la volonté impériale fut obéie. Et, après avoir construit une ville, le tzar la peupla de trois cent mille habitants, réquisitionnés dans tout l'empire.

Il fit plus. Après avoir conquis ces débouchés maritimes, cette « fenêtre sur l'Europe » tant convoitée, il voulut une flotte, construisit des vaisseaux, contribua lui-même à en charpenter un, improvisa des équipages, instruisit des marins. Et, avec cet appareil n'ayant jamais vu le feu et des matelots dont la plupart ne connaissaient pas la haute mer, il osa s'attaquer aux flottes suédoises, maîtresses de la Baltique. Il finit par les vaincre et, après avoir triomphé à Pultawa, il eut la gloire de rentrer triomphant à Pétersbourg, traînant après lui leurs vaisseaux capturés. En brisant la puissance suédoise, la Russie héritait du même coup de son influence dans la politique européenne. A dater de Pierre Ier, elle entre dans le concert des États occidentaux.

A l'intérieur de l'empire, le tzar fut le continuateur des desseins d'Iwan IV. Il travailla à affermir l'autorité monarchique et faucha sans pitié ceux des boyards qui relevaient encore la tête au souvenir des anciennes prérogatives. Il ruina les dernières entreprises de l'esprit particulariste et son énergie tyrannique sut pétrir de vive force, en une masse à peu près homogène, les éléments disparates réunis par l'épée de ses prédécesseurs. Enfin, pour compléter son œuvre, il prétendit infuser le sang européen dans le corps slave. Il poursuivit avec une ténacité souvent farouche tout

Hosted by Google

un plan de réformes qui devaient brusquement régénérer ses peuples. On sait qu'il ne réussit guère qu'à raboter et à polir les surfaces. Enfin, ce fut lui, dit-on, qui, à sa mort, dictant d'une voix prophétique les futures destinées de l'empire, montra du doigt, à ses successeurs, Constantinople.

L'empire ottoman vacillait et penchait déjà visiblement. Les tzars accoururent pour pousser à sa chute. Ils y étaient d'ailleurs amenés par une suite d'événements dont l'exposé exige quelque détail, d'autant qu'ils entrent dans le cadre des luttes entre les Touraniens nomades et les Ariens sédentaires, et mettent en son vrai jour leur longue querelle.

Les Tartares restés dans le sud, débris de la « horde d'Or » vaincue, s'étaient ressaisis sous la protection turque et, leur audace croissant avec leur force, ils finirent par reprendre l'offensive. Leurs populations, leurs troupeaux devenant d'ailleurs trop denses, ils furent induits à empiéter sur le voisin. Les Slaves sédentaires eurent à subir leurs incursions, et ces visites hostiles dégénérèrent bientôt en razzias. Car l'homme est porté d'instinct à convoiter le bien d'autrui, et son bœuf et sa femme. Dès que le Kalmouck eut flairé les fleurs naissantes de la civilisation, le goût lui vint de les posséder et il demanda bientôt au pillage tout ce que ne pouvait lui fournir l'industrie pastorale. Il en fut de lui comme de ces carnassiers friands de chair humaine : s'ils en ont une fois goûté, ils sont désormais à l'affût de l'homme.

Les populations exposées à ces pirateries étaient des Cosaques semi-indépendants. Ils étaient épars sur les frontières sud de l'empire et y remplissaient le rôle des Croates des confins de l'Autriche dans ses démêlés avec les Turcs. Les bandes tartares poussaient des pointes dans leur pays et parfois même le traversaient d'outre en outre pour atteindre à des contrées de civilisation plus riches, où le butin fût plus varié. Maintes fois leur brusque apparition terrifia le sud de la Lithuanie et de la Pologne. Leur principal goût les portait toutefois à faire des prisonniers, qu'ils vendaient comme esclaves. Les Tartares étaient alors les principaux pourvoyeurs du monde mahométan ; ils trafiquaient de chair

Hosted by Google

humaine dans tous les ports de la mer Noire, depuis Kaffa jusqu'à Trébizonde; les jeunes filles allaient aux harems, les hommes labouraient sous le bâton d'un maître turc. En échange, les Tartares remportaient des marchandises d'Asie. Ce commerce était arrivé à un degré parfait d'organisation, au point que, souvent, le traitant d'esclaves vendait d'avance, à livrer sur contrat et suivant qualité stipulée, la marchandise qu'il lui fallait encore capturer dans les plaines du Dnieper. Et il tenait à honneur de s'exécuter dans le temps fixé. Sa réputation de commerçant honnête avait grand prix à ses yeux. Aujourd'hui encore, on vante les quelques Tartares restés en Russie comme très scrupuleux. Mais on comprend que, plus le Tartare était consciencieux, plus il devait exaspérer les populations chez lesquelles il opérait alors.

Les légendes qui se transmettent encore sous la tente cosaque sont pleines de récits datant de ces guerres. On y retrouve la poésie pittoresque et virile des peuples jeunes.

« Ils pillent les villages depuis l'église jusqu'à la moindre « chaumière. Où ils ont passé, la terre devient déserte. Et « là où l'on semait pullulent des loups hurlants. Car même « quand le Tartare a disparu, il laisse des héritiers portant « sa livrée de sang et de mal.

« Ah! combien des nôtres ont été traînés en esclavage, « combien, torturés, sont morts martyrs, sont morts le long « de routes inconnues. Le peu qui arrivent sont tristes, « hagards, abattus par la faim et le froid, avec des joues « creusées par le malheur et des yeux qui ne voient plus, « tant ils sont gonflés et rouges. Leur corps est demi-nu, « déchiré aux ronces, leurs pieds en sang. Ils pleurent, les « pauvres, et se disent les uns aux autres : Moi, je suis de « telle ville! Et moi de tel village! Hélas! nous ne rever- « rons plus le doux ciel du pays. Nous n'entendrons plus les « vagissements du berceau, ni le rouet rapide de la femme. « La mère aux cheveux blancs mourra sans nos derniers « adieux! Hélas! hélas! »

Ces chants, vibrants encore dans le cœur des Slaves, ont contribué à irriter le peuple lorsqu'il apprit les massacres

Hosted by Google

bulgares qui provoquèrent la dernière guerre turque. On comprend à quel point ils enflammaient ceux pour qui ces tableaux étaient des drames réels, se passant sous leurs yeux aux dépens de leurs proches et dont eux-mêmes pouvaient être victimes. Après de longues luttes, des guérillas incessantes, ne pouvant venir à bout d'ennemis soutenus d'ailleurs par le sultan leur suzerain, les Cosaques se résignèrent à recourir au bras des tzars. Ils s'y étaient longtemps refusés, craignant de voir son aide leur coûter les restes de leur indépendance. L'appel fut aussitôt entendu et les armées russes les débarrassèrent assez promptement de leurs impossibles voisins. Les Tartares traqués furent abattus comme des loups. Quelques bandes s'échappèrent chez les Turcs; un petit nombre parvint à se sauver dans les montagnes de la Crimée. Leurs descendants y errent encore dans les steppes. Ils sont désormais voisins accommodants et même en termes d'amitié avec le paysan cosaque. Mais, continuant à mépriser le travail servile de la terre, ils vivent en nomades comme leurs aïeux depuis des milliers d'années. Par surcroît, ils sont et restent mahométans.

Ce furent les généraux de Catherine II qui terminèrent ce conflit et eurent enfin raison des « Petits Tartares ». Du même coup, ils réglèrent tous les comptes en annexant à l'empire et leur territoire et celui des Cosaques. Puis, mis en goût, ils poussèrent sur les terres turques. Ceci se passait vers 1780. A dater de ce moment se dessine la lutte latente ou déclarée entre l'envahissant empire moscovite et la décadente souveraineté des Ottomans. Tandis que la Turquie s'affaiblit incessamment, chacun des empereurs se succédant au trône russe devient plus agressif et empiète plus avant sur les possessions mahométanes. Alexandre Ier s'empare de la Bessarabie et de la Géorgie. Nicolas franchit le Danube, les Balkans, lance ses armées jusque Constantinople, et sans le holà de l'Europe, dès 1829 c'en était fait des Turcs. Leur existence ne se prolonge depuis lors qu'au prix d'amputations : la Grèce, la Serbie, la Valachie, la Moldavie se détachent de leur domaine. Deux grandes guerres ébranlent

Hosted by Google

encore dans ses fondements l'empire vermoulu. Aujourd'hui de profondes lézardes, des brèches largement ouvertes, que chaque commotion politique agrandit, font augurer que sa ruine est proche. Le jour est marqué où s'écroulera la domination européenne des Turcs, touraniens aussi d'ailleurs et de même race que les Tartares nomades de Gengis-Khan.

Tandis que les sultans cédaient sous la poussée du colosse moscovite, au Nord le faible noyau des Scandinaves, encore affaibli par les folies de Charles XII, ne pouvait défendre contre la convoitise du puissant empire russe le reste des provinces qu'il détenait sur la rive orientale de la Baltique; la Finlande et la Bothnie furent conquises par Catherine II et Alexandre Ier. Le cours de ces campagnes vit un fait unique dans les fastes de la guerre : Profitant d'un hiver exceptionnel, une armée russe, avec ses canons et ses bagages, traversa la Baltique sur la glace au prix de difficultés inouïes et s'en fut attaquer la Suède. Ce fait d'armes est à peine dans la mémoire des générations actuelles, tandis qu'on a tiré toutes les pétarades de la renommée anecdotique en l'honneur de l'équipée facile de quelques hussards de Pichegru allant s'emparer de vaisseaux hollandais bloqués, par la glace, dans une rade.

Il est inutile de s'arrêter aux vicissitudes que traversa l'empire pendant la période napoléonienne. Chacun sait que la campagne de 1812 porta le plus rude coup à l'omnipotence du César français; mais ces événements n'ont qu'une part indirecte à l'accroissement de la domination russe.

Par contre, la lutte séculaire contre les peuplades touraniennes, après avoir si longtemps retardé l'épanouissement de l'empire, en marque désormais les derniers et les plus rapides progrès. Si les Slaves s'étaient défendus en repoussant les invasions mongoles, les Russes s'en protègent dorénavant en attaquant et en occupant leur territoire. Avant d'en venir là, on essaya pourtant d'un moyen terme · le cordon militaire.

Car il fut un temps où les Russes, étonnés eux-mêmes du développement de l'empire, ne se soucièrent pas de déborder

Hosted by Google

davantage en Asie sur des steppes dont l'occupation ne pouvait être qu'onéreuse, sans compter qu'elle distrayait du service de l'État des forces plus utiles en Europe. Cet ordre d'idées amena la création de lignes militaires défensives sur les frontières caspiennes et dans le sud de la Sibérie. Mais les nomades, agiles, insaisissables, passaient à travers les mailles du filet tendu pour les arrêter, fondaient sur les villages paisibles établis en arrière, tuaient, pillaient et disparaissaient dans la steppe. Cette guerre de coups de main fatiguait les Russes, sans coûter beaucoup à leurs ennemis. Ceux-ci y excellaient, ils en avaient la tradition, depuis les temps de ces Scythes et de ces Parthes, leurs aïeux, qui harcelèrent et exaspérèrent tant les armées romaines.

Le cordon militaire était inefficace. En outre, on s'aperçut que son maintien devenait plus dispendieux qu'une campagne en règle. Cela décida les Russes à attaquer et à pousser résolument en avant dans l'Asie centrale. Cette offensive, commencée il y a quarante ans environ, eut le succès qu'on en attendait. Les nomades, poursuivis chez eux, furent atteints, vaincus, désarmés, et il leur fallut enfin se résigner à abandonner le métier de bandits qu'ils faisaient alterner trop fréquemment avec celui de pasteurs. On connaît les derniers incidents de la lutte, les campagnes habiles de Kauffmann et cette foudroyante attaque de Skobeleff qui mit en pièces les Turcomans-Tékés, les plus redoutables adversaires qu'ait rencontrés la Russie dans ces parages.

Ce progrès de ses armes, l'empire l'étendra jusqu'à ce que ses frontières touchent enfin à des États où règnent l'ordre et des habitudes pacifiques, à la Chine et à l'Inde anglaise. Quoique n'ayant aucune prétention d'être dans les secrets de la politique des tzars, je pense qu'il est chimérique de croire qu'ils songent à conquérir toute l'Asie. Sans compter que ces agrandissements démesurés affaiblissent la Russie en éparpillant ses forces, elle ne doit guère se soucier de porter plus loin d'onéreuses conquêtes dont le plus clair résultat serait l'inimitié de l'Angleterre. L'or, les armes et l'énergique diplomatie des Anglais auraient bientôt fait de soulever toutes

Hosted by Google

les hordes touraniennes à peine soumises. Leurs traditions, leurs haines séculaires, aussitôt ravivées, en feraient de redoutables instruments pour la vengeance britannique.

Du côté de l'ouest, les annexions de l'empire sont arrêtées. Déjà, lorsque les Russes voulurent pousser au delà du Niemen et menacèrent d'englober la naissante monarchie prussienne, Frédéric II, en les battant coup sur coup, leur fit comprendre que les Germains ne se prêteraient pas à l'assimilation. Et aujourd'hui moins que jamais semble devoir se réaliser la prophétie de Napoléon : « L'Europe deviendra cosaque. » Du côté des Ottomans, il est impossible de prévoir quelle part de dépouilles emportera la Russie, au jour où leur beau domaine sera mis au pillage.

Dans cette rapide esquisse, bien des traits sont nécessairement sommaires et indécis, bien des événements sujets, dans le détail, à des interprétations plus complètes. Le long conflit des Moscovites et des Cosaques, par exemple, n'a pas même été ébauché. Cet exposé ne vise qu'à faire ressortir les plans d'ensemble et à développer ces trois vues principales : Les frontières ouvertes de la Russie, ses steppes fertiles en ont fait longtemps le champ d'incursion des peuples pasteurs d'Asie, dont l'accroissement et le genre de vie exigeaient qu'ils débordassent sur leurs voisins. Dans cette longue guerre de race contre des hommes hostiles aux formes élémentaires de notre vie sociale, le peuple russe fut le rempart de l'Europe et préserva notre civilisation naissante de nouvelles avalanches comme celle d'Attila. Enfin, après avoir eu le dessus dans cette lutte, l'empire fut entraîné, par la force des choses, à s'étendre jusqu'au fond des plaines où les hordes avaient préparé de tous temps leurs meurtrières invasions.

Il reste à faire observer que, si la guerre est vraiment un triage distinguant à la longue, au travers de sanglantes épreuves, la race la mieux douée, et si, en somme, celle-là triomphe qui a le plus de force de résistance et de qualités viriles, cette nation moscovite, qui a su vaincre tant de peuples et régner sur eux d'un bras si ferme, est l'une des plus remarquables qu'ait vues grandir l'Europe. EM. CAUDERLIER.

Hosted by Google

LÉON GAMBETTA[1].

V. — *Le Ministre.*

« L'ère des difficultés commence... il faut aboutir. » Telles furent les paroles révélatrices que Gambetta laissa échapper en montant au fauteuil présidentiel.

Et monté sur le faîte, il aspire à descendre.

Ce vers cornélien, si souvent cité, ne semble-t-il pas écrit pour Gambetta?

Après l'avoir suivi jusqu'à l'apogée de sa puissance, un serrement de cœur me prend. J'ai le sentiment que doit éprouver le sculpteur qui vient de pétrir le modèle d'une statue : elle est debout sur son socle, sereine, forte, complète : l'inexorable nécessité impose des changements qui altèrent l'harmonie des lignes.

Depuis ses débuts, Gambetta n'avait fait que grandir; pas un instant il n'avait été au-dessous des situations ; toujours il les avait dominées du haut de son fervent patriotisme et de son inébranlable foi dans les destinées de la France. Il l'avait délivrée du cauchemar des vieux partis. Placée sous l'égide de M. Jules Grévy, — Gambetta eût mieux aimé Dufaure à la présidence, mais il céda promptement au courant et n'insista pas, — la République, désormais assurée contre les coups de surprise à l'intérieur, avait moins à se préoccuper encore des entreprises du dehors. En paix avec toutes les puissances, la France voyait venir vers elle des sympathies sans les solliciter. Pen-

[1] *Suite et fin.* Voir les livraisons de janvier, février et mars.

Hosted by Google

dant une des dernières crises, l'Allemagne elle-même désavoua le comte Arnim, et le prince de Bismarck le rappela à cause de ses accointances avec les agents d'une restauration légitimiste. Plus populaire que jamais dans son pays, Gambetta cessait d'être pour les chancelleries le révolutionnaire, résolu, au risque de nouveaux désordres, à provoquer une guerre de revanche précédée ou accompagnée d'une propagande républicaine. On ne révoquait plus en doute la sincérité de ses multiples protestations pacifiques, soit dans l'allocution du 24 mai 1878 au commissaire de l'Exposition internationale, soit dans les nombreuses conférences pour l'instruction publique qu'il présida, et moins encore celle du passage suivant du discours prononcé par lui au banquet que lui offraient, au Grand-Hôtel de Paris, les voyageurs de commerce :

« Nous sommes maintenant au-dessus du reproche qu'on pouvait nous adresser autrefois : nous ne voulons pas faire l'exportation de nos théories : nous avons une Constitution à nous, des mœurs à part, une propriété constituée sur des assises immuables et que le monde peut nous envier. Faisons donc un gouvernement modèle, qui ne ressemble à aucun de ceux qui l'ont précédé, un gouvernement qui soit bien aux Français, et rien qu'à eux seuls. »

On crut si bien à l'étranger à cette sagesse, que l'on y constata, sans en prendre ombrage, l'immense développement imprimé à la force défensive de la France, objet d'une prédilection toute particulière de Gambetta. « L'exploit tant admiré de M. Thiers, disait un des organes berlinois les plus gallophobes, le paiement des 5 milliards en deux années, avec l'aide de tous les financiers européens, n'est plus qu'un jeu d'enfant en comparaison de cette œuvre accomplie sans bruit, » — et sans nouvel emprunt, ajouterai-je.

La prospérité croissante, qui se traduisait par des excédants de recettes budgétaires, ancra de plus en plus l'idée républicaine dans la bourgeoisie et fut un objet d'envie et d'étonnement au dehors. Cette propagande, dont nul cabinet ne pouvait faire un grief à la France, était peut-être la plus redoutable de toutes. On peut se demander si Gambetta s'en douta? Il paraît ne pas en avoir eu conscience. Il ne comprit

Hosted by Google

pas davantage que, si quelque chose pouvait à l'avenir assurer la revanche à la France, objectif de ses espérances secrètes, c'était la durée sereine de la république libérale ouverte à tous. Il glissait inconsciemment vers la république jacobine. Lui, le diagnosticien politique par excellence, doué de la précieuse faculté de se tenir constamment à l'unisson avec le grand courant de l'opinion publique, ne sentait pas qu'il s'en éloignait insensiblement. Cela ne se fit qu'à la longue. Tout d'abord ce fut à peine tangible. Sa position de président de la Chambre l'élevait au-dessus des partis. La magistrature suprême, qu'il exerçait avec un calme et un pouvoir sur lui-même dont personne ne l'eût crut capable, le montrait sous un jour nouveau, tout en l'isolant davantage. Les services rendus lui assuraient une prépondérance qui mit à l'ombre et les ministres qui obéissaient au geste et au doigt, et M. Jules Grévy le Taciturne. Un antagonisme latent entre ces deux hommes, d'âges et de caractères si dissemblables, germait. A l'Élysée régnait une austérité bourgeoisement républicaine, interrompue seulement par les réceptions obligatoires; au Palais Bourbon tout était vie, mouvement et fête. Sénateurs, députés, préfets et sous-préfets, diplomates, hommes de lettres, artistes, et surtout des généraux, y avaient leurs grandes et petites entrées. Des étrangers de distinction, des hommes d'État, des princes du sang et jusqu'à des souverains tenaient à voir de près le grand homme qui, selon eux, résumait la république. Si l'amour-propre national en fut flatté, cette position privilégiée ne tarda pas à faire des jaloux. Le sentiment égalitaire, masque dont s'affublent parfois les spéculations les plus basses et les moins avouables, commençait sourdement à lui en faire un grief. Dans l'origine, ce ne furent que des murmures timides; on se les glissait dans l'oreille, sous le manteau de la cheminée, ou dans le huis clos des cénacles. Il n'y fit guère attention. Soucieux de sa parole et dirigé également en ceci par sa prévoyance politique, il tenait à réaliser le plus tôt possible la mesure de clémence qu'il avait préconisée dans l'opposition. La première fois qu'il descendit du fauteuil pour monter à la tribune, c'était pour défendre la question de l'amnistie et gagner une cause en apparence d'autant plus compromise,

Hosted by Google

que ceux pour lesquels il allait plaider n'inspiraient nulle compassion. Comme si on avait conspiré pour déjouer ses desseins, Belleville venait d'élire membre du conseil municipal de Paris Trinquet, condamné de la Commune. Gambetta réussit cependant à convaincre amis et adversaires.

« Il y a quelques mois encore, disait-il, l'Europe était inquiète; elle jugeait ces mesures prématurées; elle les condamnait, elle disait par ses organes les plus accrédités que l'heure n'en était pas venue.

« Oh! moins que personne, je suis porté à aller chercher chez l'étranger la règle de nos décisions intérieures; mais, enfin, vous n'êtes pas une puissance insulaire, vous ne vivez pas entre le Pacifique et l'Atlantique, sans toucher à personne : vous êtes au milieu de monarchies séculaires, respectées, dont votre premier devoir est de considérer les susceptibilités et les appréhensions...

« Oui, il a fallu examiner l'état de l'Europe et savoir ce qu'elle pensait.

« Eh bien, quand on s'est livré à cette enquête, toujours délicate,... quand on rencontre des hommes solidaires d'un certain ensemble européen, il faut faire grand état de leurs réponses.

« Eh bien, il n'est pas douteux que, il y a six mois, les réponses n'étaient pas bonnes.

« Aujourd'hui, vous avez rencontré le crédit et la confiance au point de vue de vos ressources; vous êtes en train de retrouver le crédit et la confiance au point de vue de votre puissance morale et de votre stabilité politique; et l'on vous dit : L'amnistie, vous pouvez la faire; elle n'effraie plus l'Europe et elle vous débarrassera beaucoup. »

L'amnistie fut votée par les deux Chambres. Le 12 juillet, Henri Rochefort rentra à Paris. Quelques semaines plus tard, les transports de l'État ramenèrent les condamnés, auxquels Gambetta avait rendu une patrie et un foyer. Ce fut son dernier grand triomphe politique et oratoire. Les amnistiés lui en surent peu gré. A peine atterris, ils n'avaient pour lui que des paroles de dédain et de haine. Il eut cependant une douce satisfaction, celle d'avoir fait rentrer son ami M. Ranc, condamné

Hosted by Google

à mort sous le régime du 24 mai, et qui s'était dérobé en fuyant à Bruxelles, ne se sentant pas couvert contre la vindicte réactionnaire par son immunité de député.

A peine averti par le télégraphe que la France lui était rouverte, Ranc accourt à Paris et pousse droit au Palais Bourbon. C'était vers le soir. Il demande à parler au président. Les huissiers lui disent que le président ne reçoit pas.

« Je m'en doute, mais allez toujours lui porter ma carte. — Impossible. — Je sais, vous avez votre consigne; mais faites ce que je vous demande. »

Les huissiers ne bougent pas. M. Ranc parlemente; peu patient de son naturel, il finit par s'échauffer, il élève la voix. Gambetta, qui dînait à côté avec MM. Challemel et Spuller, entend les éclats de voix et prie celui-ci d'aller voir ce qui se passe. M. Spuller ouvre la porte, Gambetta se lève à demi, il reconnaît M. Ranc, se précipite dans l'antichambre et se jette dans ses bras.

Lorsque, quelques heures plus tard, M. Ranc quittait le cabinet présidentiel, les huissiers, encore ahuris, lui faisaient la haie, comme s'il avait été quelque souverain venu incognito.

Pour un ami de retrouvé, quelles nuées d'adversaires farouches! C'était à qui se ruerait le premier sur l'homme sans lequel ils peineraient encore à Nouméa ou à l'île des Pins. On eût dit qu'ils ne voulaient pas même se laisser le temps de la réflexion. Bientôt une avalanche de publications de toute espèce, affiches, feuilles volantes, caricatures, journaux intransigeants et communards fondirent sur Paris. Tous harcelèrent Gambetta. Henri Rochefort donne le ton. Contre son ancien et vaillant défenseur du Corps législatif, contre Gambetta, son ex-collègue du gouvernement de la Défense nationale, il se sert des mêmes armes, des mêmes ironies amères, des mêmes lazzis boulevardiers qu'il avait épuisés jadis contre Napoléon III. Plus encore que sa haute position, le génie de Gambetta exaspère les communards non repentis. L'habitué du café Procope au Palais Bourbon! Celui qu'ils avaient peut-être tutoyé autrefois, président de la Chambre, et reçu tous les jours à son entrée dans la salle des séances avec les hon-

Hosted by Google

neurs militaires! Mordus au cœur par l'envie, ils deviennent féroces. Le public s'amuse de la prose des échappés de Nouméa. L'attrait de la nouveauté. Les journaux intransigeants se vendent par milliers. Leur action est nulle : Gambetta n'est même pas éclaboussé par ces éclats de rire funambulesques et ce langage macabre. On allait s'en lasser, mais les traits commencent à porter à partir du moment où l'opinion publique en France et au dehors prête à Gambetta des vues belliqueuses. Les premières craintes proviennent du discours qu'il prononce aux fêtes de Cherbourg, auxquelles il avait été convié en même temps que M. Jules Grévy et le président du Sénat.

« Quand la fortune atteint les peuples, y avait-il dit entre autres, leur devoir est d'attendre dans le calme, dans la sagesse, dans la conciliation, toutes les bonnes volontés. On ne ménage personne, on demeure ainsi libre de ses mains et de ses armes au dedans et au dehors, les grandes réparations peuvent sortir du droit, nous ou nos enfants nous pouvons les espérer, car l'avenir n'est interdit à personne.

« On a attaqué le culte passionné qu'ont certains hommes publics pour l'armée, qui groupe aujourd'hui toutes les forces nationales, qui contient le sang le plus pur de la France. On leur reproche de prêter trop de temps à l'examen de la progression de cet état qui met la patrie à l'abri de tout danger. Ce n'est pas un esprit belliqueux qui anime et dicte ce culte, c'est la nécessité, quand on a vu la France tombée si bas, de la relever et de la maintenir forte et puissante.

« Si nos cœurs battent, c'est pour cela; ce n'est pas pour un sombre idéal d'aventures sanglantes; c'est pour que ce qui reste de la France reste entier et pour que nous puissions compter sur l'avenir, pour savoir s'il y a une justice dans les choses, qui vient à son jour et à son heure. »

Ce langage à double entente, susceptible de controverses, est diversement interprété. L'impression fâcheuse se serait peut-être promptement effacée, si, après la participation de la République à la démonstration navale européenne devant Dulcigno, vue de mauvais œil en France, on n'avait conçu de nouvelles alarmes à la suite de l'entrevue de Gambetta avec

Hosted by Google

le roi de Grèce, et de la passion avec laquelle la *République française* et d'autres organes de son bord épousaient la cause hellénique. Il s'agissait de la querelle que le gouvernement d'Athènes, tablant sur le traité de Berlin, suscita à la Porte sur la question des confins. La Grèce armait en guerre, la Turquie menaçait d'envoyer une escadre dans le Pirée. On racontait partout que Gambetta, séduit par le roi avec lequel il avait déjeuné familièrement, lui avait promis 30,000 fusils et un état-major d'officiers français, avec le général Thomassin en tête.

Gambetta s'était-il réellement avancé à ce point? Lui, l'antagoniste convaincu et perpétuel du second empire, allait-il reprendre en sous-œuvre sa politique extérieure brouillonne? On l'affirmait à l'étranger comme en France. La *Wiener allgemeine Zeitung* lui reprochait d'être « l'homme du mouvement perpétuel ». En France, l'opinion publique s'éleva avec une telle unanimité contre son influence occulte et contre toute immixtion armée, de quelque nature qu'elle fût, dans les affaires extérieures, qu'il ne resta plus trace du projet à la rentrée des Chambres. Le ministère Jules Ferry avait, dans l'entre-temps, succédé à celui de M. de Freycinet. L'émoi général avait eu une telle intensité, que Gambetta, au cours de l'interpellation de MM. Devés et Pascal Duprat, quitta le fauteuil et protesta à la tribune à la fois contre ceux qui lui imputaient une pression sur les décisions ministérielles et contre les journaux qui lui prêtaient gratuitement des intentions guerrières répudiées par lui avec indignation. Gambetta fit dans le cours de ce discours, où il niait toute action occulte, la déclaration suivante :

« Cette réserve, messieurs, je me l'imposerai jusqu'au jour où il conviendra à mon pays de me désigner pour remplir un autre rôle. »

Déjà alors Gambetta sentait donc qu'il ne donnait le change à personne, et que l'heure sonnerait bientôt où il ne pourrait plus se dérober au pouvoir qu'il exerçait virtuellement et d'une façon irresponsable. L'échéance fatale fut hâtée encore par l'expédition tunisienne, nouvelle et grave faute politique à laquelle, malgré ses dénégations, il n'était pas absolument

Hosted by Google

étranger : elle coûta à la République l'amitié de l'Italie, dépouilla la nouvelle organisation militaire de son prestige, révéla les côtés faibles de l'armée, faillit compromettre jusqu'à l'Algérie, provoqua des rapprochements perfides entre cette campagne et celle du Mexique en comparant Roustan à Jecker et finit par renverser M. Jules Ferry, qui avait engagé sa parole devant la législature dont le mandat expirait qu'il ne visait ni conquête ni annexion.

L'impopularité de l'aventure tunisienne, dont la première idée émanait du prince de Bismarck et avait été suggérée à M. Waddington au Congrès de Berlin, retombait bien plus lourdement encore sur Gambetta que sur M. Jules Ferry. La presse intransigeante fut cruelle; elle dénonça ses visées césariennes et prétendit qu'il était à la recherche d'un exutoire au dehors pour faciliter sa dictature du lendemain. Qu'il y eût un grain de vérité dans ces déchaînements de la presse communarde, on ne saurait le nier. Il n'en fallut pas davantage, surtout dans les régions anarchistes mises en effervescence par les communards retour de Nouméa, pour raviver les défiances latentes et saper son influence précisément dans les milieux de Belleville et de Ménilmontant, auxquels il allait redemander le renouvellement de son mandat, et si le contrat tenait toujours.

Cette étrange persistance de vouloir quand même enlever encore, à l'aide de sa parole vibrante et de son habileté, les suffrages de ce milieu révolutionnaire favorisait encore ces comparaisons bizarres mortellement blessantes avec le régime déchu, à double face, l'une autoritaire, l'autre démagogique.

Confiant dans sa puissance oratoire qui, jusqu'ici, ne l'avait jamais trahi, il se rendit le 16 août 1881 dans la salle Saint-Blaise, résolu à dompter ce monstre aux dix mille têtes. Gambetta était persuadé qu'il ramènerait à lui les aigris et les égarés. Cette conviction n'avait rien d'excessif. Ses antagonistes eux-mêmes la partageaient si bien qu'ils ne voulurent pas le laisser parler. Reçu par des huées et des sifflets qui éteignent les applaudissements, Gambetta commence vingt fois à parler, et vingt fois la parole lui est coupée. Des interpellations, des invectives, des hurlements se croisent : un

Hosted by Google

sabbat intransigeant. Ses amis, inquiets des mouvements houleux d'une réunion d'énergumènes sur le point d'escalader la tribune, l'engagent à se retirer. Ils veulent l'entraîner. « Jamais! » s'écrie-il. Pâle d'une colère superbe, pareil au lion acculé, Gambetta se cramponne à la tribune, il se campe en face de la foule; son œil chargé de foudres de mépris fouille jusqu'aux profondeurs de la salle. Sa voix roule comme le tonnerre, et de ses lèvres sifflent les phrases suivantes, hachées, saccadées, pareilles aux éclairs qui sillonnent la nuée :

« Vous ne voulez pas me laisser parler?... Eh bien, j'ai dit assez de choses dans ma vie : mes sentiments et ma politique sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les développer une fois de plus.

« Mais écoutez bien ces mots par lesquels je me résume : Vous qui criez, vous qui hurlez, jamais je ne vous confondrai avec le peuple, le vrai peuple. Vous accusez l'homme qui est ici d'être un dictateur. Savez-vous ce que vous êtes? Le savez-vous?... Vous êtes des esclaves ivres et, par conséquent, irresponsables.

« Je n'ai qu'un mot, un seul mot à ajouter, c'est celui-ci : le 21 août, le scrutin des vrais et loyaux citoyens me vengera de cette infamie... Quant à vous, le lendemain du scrutin, vous reviendrez, poignée de braillards, à vos vieilles habitudes. Mais, sachez-le bien, je saurai vous trouver jusqu'au fond de vos repaires! »

Le contrat, bien qu'à deux tiers lacéré, tient toujours.

Belleville et Ménilmontant le renomment, mais à des majorités si faibles, qu'il est question un moment d'invalidation. Il opte pour la première circonscription, prononce encore à Neubourg un discours-ministre, qui précède l'entrevue du 13 octobre avec le président de la République, où se débattent les conditions de son avènement au pouvoir. M. Grévy l'accueille à l'Élysée. « Mon président! — Le titre est presque éteint, lui répond en souriant Gambetta. Je fais mes paquets, je ne dors même plus ce soir au Palais Bourbon. »

Gambetta remonte cependant au fauteuil, à l'ouverture de la session, en qualité de président provisoire. L'élection de son successeur, M. Brisson, sonne le glas du ministère

Hosted by Google

Jules Ferry, qui disparaît sans voir été atteint seulement par un vote de défiance, et le 14 novembre, l'*Officiel* publie la liste du nouveau cabinet, avec Gambetta président du conseil. Son projet primitif de constituer le « grand ministère » avec des illustrations politiques et républicaines (de Freycinet, Léon Say, etc.), ayant échoué, il avait composé son cabinet de jeunes éléments, tous hommes de talent, ardents, dévoués, tels que MM. Waldeck-Rousseau, Raynal, Paul Bert. Au lieu du *grand* ministère, il veut faire de la *grande* politique.

La déclaration ministérielle qu'il apporte le 15 novembre à la tribune est bien accueillie. Elle promet d'ouvrir l'ère des réformes.

Dix semaines plus tard, le ministère est renversé sur la question de la révision totale, votée par la Chambre le 26 janvier 1882, par 282 voix contre 227, Gambetta ayant fait de la revision partielle et surtout du scrutin de liste, sans lequel il déclare ne pouvoir gouverner, une question de portefeuille. La Chambre, à peine née, ne veut pas de maître qui lui dicte ses volontés; moins encore consent-elle à se suicider.

Tout irrité qu'il fut par l'opposition qui lui barra la route — quelques jours avant, emporté par un mouvement de colère, il avait déchiré et jeté au feu, chez un de ses amis, *la France*, qui dénonçait ses vues dictatoriales, — Gambetta avait fait preuve, dans le débat, d'un grand calme. « Dans tous les cas, avait-il dit, ce sera sans amertume, surtout sans l'ombre d'un sentiment personnel blessé, que je m'inclinerai sous votre verdict. Car, quoi qu'on en ait dit, il y a quelque chose que je place au-dessus de toutes les aspirations, fussent-elles légitimes, c'est la confiance des républicains, sans laquelle je ne saurais accomplir ce qui est — j'ai bien le droit de le dire, — ma tâche dans ce pays : le relèvement de la patrie. »

Son attitude, après la chute, ne démentit pas ces paroles. Il n'en fut pas de même de ses frères et amis. Ils firent une guerre à outrance à son successeur, M. de Freycinet, qui assuma la mission assez lourde de dégager la politique extérieure de la République du mauvais pas où Gambetta l'avait engagée dans l'affaire égyptienne, en proposant à l'Angle-

Hosted by Google

terre l'occupation commune de l'Égypte, où la rebellion militaire d'Arabi avait mis en question le contrôle anglo-français. Le gouvernement britannique, pendant qu'il feignait encore de négocier, alla prendre l'avis du prince de Bismarck, hostile à tout ce qui pouvait amener une alliance intime entre les puissances occidentales, et la fin de cette action politique fut, pour la France, d'être définitivement évincée aux bords du Nil.

Gambetta s'en prit de ce chef, et assez injustement, à son successeur. Il lui fit dans la *République française*, dont il avait repris la direction suprême, et dans les autres feuilles à sa dévotion, dont il chercha constamment à agrandir le cercle, une guerre telle que M. de Freycinet tomba à son tour et fut suivi par un cabinet Duclerc, que Gambetta fit mouvoir à son gré.

Son prestige cependant avait pâli. Les allures autoritaires de sa presse, la façon dont elle exploita les troubles purement locaux de Montceau-les-Mines, en demandant à cor et à cri un « sauveur », d'autres incidents dans lesquels ses imprudents amis avaient indirectement compromis son nom, ses accointances avec le général Skobeleff et les panslavistes n'étaient pas faits pour ramener vers lui la popularité. Il était cependant homme à la ressaisir, si, brusquement, à la suite d'un accident mystérieux insuffisamment expliqué encore, — d'après la version officielle, il se blessa à la main en examinant un pistolet, — la mort n'était venue le terrasser dans la nuit du 31 décembre 1882.

Gambetta mort, la France ne se souvint plus que de ses vertus et de son incomparable génie. Elle reconnut que, si on avait pu lui reprocher certaines velléités dictatoriales, jamais elles ne s'étaient traduites en actes... Il n'avait cessé d'aimer puissamment, avec un dévouement inaltérable, la France, qu'il identifiait avec la République. Ses amis le pleurèrent désespérément. Le monde entier s'associa au deuil de la République. La nation lui fit des funérailles comme jamais Paris n'en vit. Qu'eussent-elles été, si, pareil à Cavour, mort avant la prise de possession de Rome par l'Italie, il avait été enlevé une année plus tôt, en pleine gloire de libérateur, au moment de saisir le gouvernail?

Hosted by Google

Les légitimistes et les bonapartistes, toujours dans l'idée que Gambetta avait été l'Atlas qui portait seul sur ses robustes épaules la République, firent mine, essayant d'importer en France la coutume des veuves du Malabar, de vouloir sacrifier la République sur sa tombe. Leurs conspirations n'eurent pour effet que de démontrer que l'œuvre de Gambetta n'a rien d'éphémère. La troisième République, bâtie à chaux et à sable, n'a plus à craindre qu'elle même. Elle est maîtresse de ses destinées. Là est l'immortel, l'impérissable mérite de Gambetta.

* * *

Au point de vue général, il se dégage de cette étude sur l'histoire de la France pendant les douze dernières années des enseignements utiles à recueillir.

Grâce à la force élémentaire qu'il acquiert dans certains moments, le suffrage universel a été l'auxiliaire le plus précieux de Gambetta. Ce n'est pas rapetisser sa gloire que de le reconnaître. Bien au contraire. On a souvent comparé la réélection des 363 à celle des 221 députés de l'opposition sous Charles X par le corps très restreint des censitaires de 1830. Les analogies sont frappantes en effet. Mais, au lieu de s'arrêter à cette seule constatation, il faudrait surtout mettre en saillie les dissemblances des deux époques et des deux systèmes.

En 1830, malgré cette majorité imposante des censitaires sanctionnant la ferme déclaration des libéraux à Charles X, que le ministère Polignac n'avait pas leur confiance et ne pouvait, dès lors, compter sur leur concours, la Chambre ne fut ramenée que par la révolution, à travers les barricades et au glas des cloches sonnant les funérailles des combattants de Juillet.

Le 14 octobre 1877, le verdict du suffrage universel balaya le ministère de l'ordre moral et détermina, le 31 janvier 1878, l'abdication du maréchal de Mac-Mahon.

C'est que le vote des censitaires permettait encore d'équivoquer. Polignac et ses séides pouvaient en appeler du pays légal mal avisé à la France mieux éclairée. Rien de pareil

Hosted by Google

ne fut possible aux de Broglie et aux Buffet, les plagiaires de Polignac. La France entière ayant prononcé sa sentence, il fallait se soumettre. C'était le Waterloo des vieux partis, l'avènement de la France nouvelle.

Je fais ici abstraction de l'idée républicaine. Ainsi que l'avait déjà proclamé en 1870 M. Thiers, en France, la république seule est désormais possible. Partout ailleurs la forme du gouvernement est secondaire. Il y a eu et il y aura des républiques et des monarchies oligarchiques aussi longtemps que le peuple n'aura pas été son propre rédempteur. La matrice du genre humain, c'est la sagesse instinctive des masses interprétée et utilisée par la pensée réfléchie des hommes d'expérience et de science.

Le *self-government* n'a pas pour seul ennemi la réaction. Les anarchistes sont des adversaires au moins aussi implacables.

Ils ne datent pas d'hier. Leur nom importe peu. Qu'ils l'empruntent, comme au moyen âge, à Jacques Bonhomme, qu'ils s'appellent aujourd'hui socialistes, collectivistes ou communards, leur action fatale est la même : ils préparent le recul, ils troublent les notions du droit, ils aggravent le divorce social et entravent ainsi le mouvement de rapprochement et de pacification, la source éternelle de toute rénovation.

Après l'égalité des droits civils, désormais acquise et inaliénable, il reste à conquérir l'égalité des droits politiques. De cette unité du droit, qui correspond à la loi qui règle les différents règnes de la nature, sortira l'union sociale. C'est compromettre ou retarder au moins cette unité que d'essayer, en obéissant à certaines spéculations métaphysiques, de créer des distinctions entre les différentes forces sociales dont la communauté d'efforts est indispensable, car aucune d'elles, agissant isolément, pas plus le capital que la science, et moins encore le travail, ne saurait enfanter rien de durable.

Gambetta avait la notion nette et claire de cette vérité générale.

On peut différer sur la marche plus ou moins accélérée vers cette unité de droit politique dans les pays qui jouissent d'un développement normal. Que l'on consulte leur

Hosted by Google

passé, qu'on tienne compte des différences des tempéraments. Seulement, n'oublions pas que tous les peuples ont la même conception du droit, très vague d'abord, mais s'affirmant à mesure que l'instruction monte et se généralise.

Les régimes des races latines et des peuples germaniques et anglo-saxons ne se rapprochent-ils pas tous les jours davantage? Le suffrage universel fonctionne en Allemagne comme en France, et l'Italie n'a plus qu'un pas à faire pour l'introduire chez elle, de même que la Grande-Bretagne.

Raison de plus pour ne pas tenter l'expérience dangereuse de remonter le cours des temps en préconisant de nouvelles divisions sociales et politiques factices. Ce serait le retour aux castes combattues victorieusement, il y a de longs siècles, sur le sol où elles étaient nées, par Bouddha : il compara l'humanité à cet arbre de l'Inde qui produit déjà au pied, aux branches, et qui donne des fruits par la racine.

MAX SULZBERGER.

Hosted by Google

LES GRIEFS DE BRUXELLES CONTRE L'ÉTAT BELGE

EN MATIÈRE DE TRANSPORTS PAR CHEMIN DE FER ET PAR EAU.

Citer des chiffres officiels, les mettre méthodiquement en regard les uns des autres et permettre au lecteur de conclure lui-même et facilement, tel est le but de cet article.

PRIX DU TRANSPORT DES VOYAGEURS. — Sur tout le réseau des chemins de fer de l'État belge, le prix du transport des voyageurs est régi par les deux règles suivantes : 1° le prix est proportionnel à la distance parcourue ; 2° le prix par kilomètre est le même sur toutes les lignes, sur les lignes qui ont coûté beaucoup comme sur les lignes qui ont coûté peu, sur les lignes à faible trafic comme sur les lignes à grande circulation. En un mot, *le prix de vente* des transports est indépendant des différences qui, de par la nature des choses, existent entre *les prix de revient* des transports sur les différentes lignes.

En train ordinaire, nous payons par kilomètre pour le billet simple : en première classe, 7c6 ; en seconde classe, 5c7, et en troisième classe, 3c8. Ces trois chiffres sont entre eux dans le même rapport que les nombres 4, 3 et 2.

LE TARIF DES VOYAGEURS EST PROPORTIONNEL A LA DISTANCE PARCOURUE. — Cette formule énoncée en d'autres termes signifie que le voyageur qui parcourt 200 kilomètres, par exemple, paie autant pour chaque kilomètre que le voyageur qui n'en parcourt que 20. Cette règle est parfaitement équitable ; elle est généralement appliquée en Europe.

Hosted by Google

LE TARIF DES VOYAGEURS EST UNIFORME SUR TOUT LE RÉSEAU. — Cette formule, comme nous l'avons déjà dit, signifie que *le prix de vente* des transports a été établi sans égard aux différences qui existent dans *les prix de revient*. Ces prix de revient varient considérablement d'une ligne à l'autre *en raison directe* du coût de premier établissement et des frais d'exploitation et *en raison inverse* de l'intensité du trafic.

L'équité de ce principe de l'uniformité des tarifs sur tout le réseau est très contestable. Il est clair que le prix de revient des transports sur l'ensemble des lignes du Brabant est bien inférieur au prix de revient des transports sur l'ensemble des lignes de la province de Luxembourg. Si nos chemins de fer s'étaient constitués en neuf réseaux provinciaux au lieu de se constituer en un seul réseau national, il est évident que les tarifs pourraient, sans déficit, être bien plus bas sur le réseau brabançon que sur la plupart des autres réseaux provinciaux du pays. Il suffit pour s'en convaincre de jeter les yeux sur les cartes figuratives des transports et de se rappeler que la ligne de Bruxelles à Anvers, tout en étant une des lignes les plus productives du monde, est aussi une de celles qui ont le moins coûté et qui sont le plus faciles à exploiter.

Elle serait bien intéressante et bien utile l'étude qui aurait pour but de déterminer le prix auquel le réseau des chemins de fer brabançons pourrait, sans déficit, transporter les voyageurs et les marchandises et elle démontrerait, nous en sommes convaincus, que les Bruxellois versent dans les caisses de l'État des sommes énormes du chef de l'uniformité des tarifs sur le réseau national.

Dans l'état actuel des choses, les bonnes lignes du réseau national soutiennent les mauvaises, et les provinces riches du pays viennent ainsi en aide aux provinces relativement pauvres ; il y a là un grand fait économique de l'histoire contemporaine sur lequel nous ne saurions trop appeler l'attention. Ce fait est entré dans nos mœurs, et nous nous inclinons devant lui ; mais nous pensons que, de ce chef, l'État doit, en matière de transports, une compensation aux

Hosted by Google

provinces riches et qu'il devrait les doter d'un réseau de voies navigables à peu près parallèles aux bonnes lignes de chemin de fer, c'est-à-dire situées dans l'axe même des grands courants commerciaux. Ces canaux probablement se suffiraient à eux-mêmes, économiquement parlant; mais, si même par suite d'un abaissement très grand du taux des péages, ces canaux devaient devenir onéreux à l'État, le pays devrait, à notre avis, accepter le risque de cette charge éventuelle, et faire ainsi une petite faveur aux provinces riches, en compensation du magnifique cadeau que ces provinces font à l'ensemble du pays en vertu du principe de l'uniformité des tarifs sur les chemins de fer.

En résumé, le transport des voyageurs est régi par deux principes, dont l'un est équitable et l'autre ne l'est pas.

Prix du transport des marchandises. — Pour le transport des marchandises, l'État belge applique deux principes qui tous les deux nous paraissent injustes et qui tous les deux causent à Bruxelles de grands préjudices :

1° Pour les tarifs de marchandises comme pour les tarifs de voyageurs, il y a assimilation complète entre les mauvaises lignes du réseau et les bonnes, ce qui est manifestement au désavantage du Brabant ;

2° Pour les marchandises, le prix du transport n'est plus, comme pour les voyageurs, proportionnel à la distance parcourue. Le prix, par kilomètre parcouru, diminue au fur et à mesure que la distance augmente. Ici, l'État belge applique d'une manière tout à fait générale le principe des tarifs différentiels, qui n'est que rarement et exceptionnellement employé sur les autres chemins de fer de l'Europe. Le tarif différentiel est tout à l'avantage des parties extrêmes du royaume, dont les produits ont devant eux de grandes distances à franchir, et il est en défaveur des parties centrales du pays, dont les produits, par suite de cette position centrale, n'ont jamais à parcourir que des distances moyennes.

Expliquons brièvement le mécanisme de nos tarifs différentiels.

Hosted by Google

Toute opération de transport par chemin de fer — comme toute opération de transport quelconque — comporte des frais fixes, qui, dans le cas spécial du chemin de fer, correspondent à l'emploi du wagon et de la gare pendant le chargement et le déchargement. Pour établir des tarifs équitables, c'est-à-dire des prix de vente se rapprochant le plus possible des prix de revient, il faut évaluer les frais fixes et calculer les barèmes en tenant compte : 1° de ces frais fixes par tonne ; 2° d'un prix uniforme pour chaque kilomètre parcouru.

Ce n'est pas ainsi que l'on procède au chemin de fer de l'État.

Si nous analysons le tarif des grosses marchandises de la quatrième classe, nous voyons que le prix des transports s'établit comme suit, par tonne :

De 1 à 25 kilomètres, on paie 50 centimes de frais fixes, plus 6 centimes par kilomètre, de sorte que, pour 25 kilomètres, le prix du transport s'élève à 2 francs par tonne ;

De 26 à 75 kilomètres, on ajoute au prix précédent de 2 francs la tonne la somme de 4 centimes par kilomètre, de sorte que, pour 75 kilomètres, le prix s'élève à 4 francs la tonne ;

De 76 à 100 kilomètres, on ajoute au prix précédent de 4 francs la tonne la somme de 2 centimes par kilomètre, de sorte que, pour 100 kilomètres, le prix s'élève à 4 fr. 50 c. la tonne ;

Pour toutes les distances au delà de 100 kilomètres, on ajoute au prix précédent de 4 fr. 50 c. la somme de 1 centime par kilomètre, de sorte que, pour 200 kilomètres, le prix s'élève à 5 fr. 50 c. Pour 350 kilomètres, le prix s'élève à 7 francs, soit 2 centimes par tonne et par kilomètre.

D'Athus à Adinkerque, il y a 357 kilomètres. Il en résulte que les fontes du grand-duché de Luxembourg ou de Longwy peuvent s'embarquer à Dunkerque, en traversant toute la Belgique à un prix inférieur à 2 centimes par tonne et par kilomètre.

Voyons quelles sont les conséquences pratiques du tarif différentiel.

Hosted by Google

Les marchandises venant d'Alsace ou de Suisse et qui, pour s'embarquer, auront besoin d'un des ports de Bruxelles, Gand ou Anvers, négligeront nécessairement le port de Bruxelles, puisque, de Bruxelles à Anvers ou de Bruxelles à Gand, ces marchandises pourront voyager au prix dérisoire de 1 centime par tonne et par kilomètre. De Sterpenich à Bruxelles, il y a 208 kilomètres ; de Sterpenich à Anvers, il y en a 250 ; de sorte que, pour aller à Anvers, la tonne de marchandise ne paie que 42 centimes de plus que pour aller à Bruxelles.

Avec un pareil tarif, il n'est pas étonnant que la marchandise passe en chemin de fer à côté du port de Bruxelles pour aller s'embarquer plus loin. Le prix de 1 centime par tonne kilométrique est un prix inférieur à celui des transports par canaux. Sur le canal de Charleroi, le péage seul s'élève à 1 centime par tonne et par kilomètre.

On admet généralement que, sur les chemins de fer, les prix de revient ne peuvent guère descendre en dessous de 3 centimes par tonne et par kilomètre. Tous les économistes et tous les ingénieurs seront unanimes à admettre que ce prix de 1 centime auquel le chemin de fer transporte les marchandises entre Bruxelles et Anvers, est de beaucoup inférieur au prix de revient des transports.

Le tarif différentiel est donc très défavorable au commerce maritime de Bruxelles ; mais ce n'est pas seulement notre commerce qui souffre, c'est aussi notre industrie. Nous allons nous en convaincre en comparant les prix que paie le charbon pour arriver respectivement à Bruxelles et à Anvers, en tarif intérieur :

De Charleroi à Anvers-Est, pour 107 kilomètres, le charbon paie 4 fr. 57 c. par tonne.

De Charleroi à Bruxelles-Allée-Verte, pour 64 kilomètres, le charbon paie 3 fr. 56 c.

Si nous retranchons, dans un cas comme dans l'autre, 50 centimes pour les frais fixes, il en résulte que la tonne transportée à Anvers paie, en sus des frais fixes, 4 fr. 7 c. pour 107 kilomètres, soit 38 millimes par kilomètre.

Hosted by Google

La tonne de charbon transportée à Bruxelles paie, en sus des frais fixes, 3 fr. 6 c. pour 64 kilomètres, soit 49 millimes par kilomètre.

L'industrie bruxelloise paie donc à l'État 49 millimes pour un service que l'industrie anversoise ne paie que 38 millimes. Ce qui revient à dire que nous payons 29 p.c. de plus que les Anversois.

Cette différence de 29 p. c. a une influence énorme. Pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler que le charbon est un article de première nécessité, qui est consommé par tout le monde et qui entre dans le prix de revient de toute chose.

L'exemple que nous avons choisi ne constitue pas une anomalie ; cet exemple traduit en chiffres, d'une manière normale, le principe du tarif différentiel. En étudiant le barême des prix de transport et en jetant les yeux sur la carte des chemins de fer belges, on est immédiatement amené à reconnaître que le prix des transports par kilomètre est toujours grandement en faveur d'Anvers et de Gand et grandement au détriment de Bruxelles.

Tarif spécial n° 2. — Les faveurs si grandes que le tarif général fait aux villes d'Anvers et de Gand n'ont pas suffi à calmer l'appétit de ces villes. Elles ont obtenu des tarifs spéciaux où l'injustice contre nous éclate avec une intensité plus grande encore. Prenons pour exemple le tarif spécial n° 2 ; ce tarif s'applique aux houilles, aux minerais et aux pavés expédiés en quantités de 100 tonnes au moins et destinés, pour l'exportation par navires de mer, à l'embarquement dans un des ports de Bruxelles, Anvers, Louvain, Termonde, Gand, Bruges, Ostende et Nieuport. Ce tarif spécial est très simple ; il comporte 2 centimes par tonne et par kilomètre avec un minimum de 2 francs par tonne, ce qui revient à dire que, pour toutes les distances inférieures ou égales à 100 kilomètres, on applique le même prix uniforme de 2 francs par tonne. Ce tarif ne comporte pas de frais fixes.

Exemples :

De Quenast à Bruxelles-Bassin, pour 33 kilomètres, on paie 2 francs.

Hosted by Google

De Quenast à Gand-Muide, pour 69 kilomètres, on paie 2 francs.

De Quenast à Anvers-Bassins, pour 75 kilomètres, on paie 2 francs.

En d'autres termes, les pavés de Quenast sont transportés jusqu'à Bruxelles pour 2 francs, et de Bruxelles à Gand, comme de Bruxelles à Anvers ils sont alors transportés gratuitement par le chemin de fer de l'État belge.

Dans ces conditions, on comprend aisément pourquoi les pavés ne s'arrêtent pas au port de Bruxelles pour s'y embarquer; ils profitent naturellement de la faveur qu'on leur fait et ils effectuent gratuitement un parcours supplémentaire de 50 kilomètres environ pour aller s'embarquer à Anvers ou à Gand. Arrivée à Gand, la marchandise jouit d'une faveur nouvelle; elle pourra, pour gagner la mer, passer sur le canal de Terneuzen sans acquitter aucun péage, tandis que de Bruxelles, pour arriver à l'Escaut par le canal de Willebroeck, elle aurait à acquitter un péage de 8 millimes par tonne et par kilomètre.

Importance immense des carrières de Quenast pour le port de Bruxelles. — Les carrières de Quenast produisent annuellement 350,000 tonnes de pavés et de ballast. Ces produits s'exportent, pour la plus grande partie, par mer.

Pour bien faire comprendre l'importance de ce chiffre de 350,000 tonnes, nous rappellerons que toutes les fabriques de fer et toutes les aciéries réunies de Belgique n'ont produit en 1881 que 599,000 tonnes. Les carrières de Quenast produisent donc, à elles seules, un poids supérieur à la moitié du poids produit par toute la sidérurgie belge. Au point de vue des transports maritimes, au point de vue du fret de sortie, Quenast, situé à 33 kilomètres de Bruxelles, constitue le plus beau fleuron de notre couronne commerciale. C'est à Bruxelles que les produits de Quenast devraient logiquement s'embarquer, si nous avions pour nos chemins de fer et pour nos canaux des tarifs normaux et uniformes. Grâce à ces tarifs souverainement injustes qui font voyager

Hosted by Google

pour rien les pavés de Bruxelles à Anvers, de Bruxelles à Gand et de Gand à Terneuzen, les avantages naturels du port de Bruxelles sont systématiquement annihilés.

GRATUITÉ DES PÉAGES POUR LES NAVIRES DE MER SUR LE CANAL DE TERNEUZEN ET SUR LE CANAL D'OSTENDE A BRUGES. — Si, de l'étude des tarifs du chemin de fer, nous passons à celle des différents tarifs de péages sur les canaux, nous retrouverons partout le même parti pris de nuire au commerce de Bruxelles et de favoriser à notre détriment le commerce des autres villes.

Sur le canal de Terneuzen et sur le canal d'Ostende à Bruges, qui tous les deux appartiennent à l'État, les navires de mer circulent librement sans acquitter aucun droit de passage.

Sur la partie hollandaise, du canal de Terneuzen, les navires de mer allant à Gand et en venant circulent également sans acquitter aucun péage. Nous payons pour ce service 50,000 florins tous les ans à la Hollande. Cette somme de 50,000 florins vient d'être portée à 59,000 florins par la convention internationale du 31 octobre 1879 en vue de l'approfondissement du canal de Terneuzen.

Sur le canal de Willebroeck, qui appartient à la ville de Bruxelles, les navires de mer sont tenus d'acquitter un péage qui varie selon la qualité de la marchandise, et qui s'élève, en moyenne à près de 1 centime par tonne et par kilomètre.

La ville de Bruxelles est obligée de prélever des péages sur son canal pour payer la rente du capital que ce canal représente ; la ville n'a pas, comme l'État, la faculté de puiser dans les poches de tous les contribuables du pays, pour combler les déficits de ses exploitations. L'État, en donnant aux Brugeois et aux Gantois la gratuité des péages, agit tout aussi injustement que s'il leur accordait la gratuité du port des lettres, la gratuité des télégrammes ou la gratuité de l'éclairage par le gaz. Nous ne pouvons tolérer qu'il y ait ainsi en Belgique deux poids et deux mesures. L'État doit

Hosted by Google

à tous les canaux maritimes le même régime économique, et pour cela il faut qu'il les rachète tous.

Taux des péages sur les canaux d'intérieur qui aboutissent a Gand et a Bruxelles.— Sur les canaux d'intérieur qui aboutissent à Gand, les péages sont insignifiants; sur le canal de Charleroi, qui aboutit à Bruxelles, le péage est énorme, à tel point que l'État a récupéré par les péages quatre ou cinq fois le prix coûtant du canal de Charleroi. Sur ce canal, le péage s'élève à 1 centime par tonne et par kilomètre, c'est-à-dire au prix que l'État prélève sur les marchandises de la 4e classe pour le transport total par chemin de fer pour chaque kilomètre au delà de 100.

Sur le canal d'Ostende à Gand, le péage s'élève à 2 millimes par tonne kilométrique ; sur le canal de Deynze à Schipdonck, il s'élève à 2.5 millimes, et sur la Lys canalisée à 1.2 millime. La moyenne de ces prix est inférieure à 2 millimes, c'est-à-dire inférieure au cinquième du péage que l'État prélève sur le canal de Charleroi.

Ces chiffres se passent de commentaire et établissent, une fois de plus, le mauvais vouloir du gouvernement à l'égard de Bruxelles.

Taux des péages sur le canal de Terneuzen et sur le canal de Willebroeck pour les bateaux d'intérieur. — Sur le canal de Terneuzen, les bateaux d'intérieur ne paient que 5 millimes par tonne kilométrique, tandis que, sur le canal de Willebroeck, le tarif des péages comporte 10.7 millimes pour les marchandises de la première classe et 8 millimes pour les marchandises de la seconde classe. Ici encore l'avantage fait aux Gantois est très grand.

Conclusion. — Le canal de Terneuzen, grâce à la gratuité des péages pour les navires de mer, fait au canal de Willebroeck une concurrence effrenée. Cette concurrence se fait contre nous, avec l'argent de l'État. Le chemin de fer, en transportant parallèlement au canal de Willebroeck des mar-

Hosted by Google

chandises tantôt au prix de 1 centime par tonne kilométrique, tantôt gratuitement, fait à notre canal une concurrence excessive et déloyale. Malgré cette guerre implacable que l'État ne cesse de lui faire sur terre et par eau, le canal de Willebroeck fait l'étonnement des économistes par l'immense puissance de son trafic. Notre canal transporte par an plus d'un million de tonnes,— environ le double de ce que transporte le canal de Terneuzen, — malgré les injustifiables faveurs dont ce canal est gratifié par l'État. Le canal de Willebroeck transporte plus de marchandises que le chemin de fer qui lui est parallèle, malgré les tarifs odieux que l'État maintient sur son chemin de fer. Comme puissance de trafic, le canal de Willebroeck n'a que trois rivaux dans le monde : le canal de Mons à Paris, le canal Erié et le canal Welland.

Cette vitalité si grande du canal de Willebroeck est une preuve évidente de l'immense puissance commerciale que la place de Bruxelles doit à sa position géographique et à l'énergie de ses habitants. Bruxelles, qui compte avec ses faubourgs près d'un demi million d'habitants, est situé à quelques pas seulement de l'Escaut et au cœur même du bassin de transports le plus grand, le plus riche et le plus peuplé du continent européen.

Que le gouvernement nous permette de lutter à armes égales, qu'il nous débarrasse de ces lourdes chaînes qu'il a rivées à nos membres et qui nous entravent sans parvenir à nous arrêter, et l'on verra le commerce de Bruxelles s'élever subitement vers ses hautes destinées qu'il est facile de prédire parce qu'elles sont la conséquence logique et forcée de notre magnifique position géographique.

Lorsque nous demandons à être traités comme les autres enfants de la famille belge, le gouvernement nous répond : Vous êtes une ville de luxe et de plaisir ; restez dans votre rôle. Ce rôle, dont on voudrait que nous nous contentions, ne saurait suffire à notre ambition ; nous voulons nous élever dans l'ordre matériel et moral par le travail solide et sérieux, par l'industrie et par le commerce.

Les Chambres, en donnant au gouvernement le droit de

Hosted by Google

fixer les tarifs, lui donnent du même coup le droit de vie et de mort sur les industries du pays. Le gouvernement a abusé contre nous de ce pouvoir immense. De là nos souffrances et nos protestations.

Les habitants de l'agglomération bruxelloise, systématiquement lésés dans tous leurs intérêts, ont entrepris contre l'État belge une campagne pour la revendication des conditions économiques indispensables au travail industriel et commercial; cette campagne, ils la feront jusqu'au bout, car ils luttent à la fois et pour leur existence matérielle et pour cette dignité morale que donne le travail et que rien d'autre ne saurait remplacer.

A. Gobert.

Hosted by Google

ESSAIS ET NOTICES

HORS FRONTIÈRES

Plusieurs de nos écrivains ont été et sont encore publiés, traduits, étudiés à l'étranger. Ce sont d'abord les philosophes, les savants, les sociologues : après De Potter, MM. Laurent, Tiberghien, de Laveleye, Delbœuf, etc.; après Quetelet, MM. Van Beneden, Stas, Melsens, Houzeau, etc. Puis les romanciers : après Moke et Félix Bogaerts, MM. Conscience, Vauthier, Lemonnier, M^lle^ Van de Wiele.

On commence aussi à faire dans les chrestomathies une petite place à nos poètes. M. Alph. Rivier nous a fait connaître, lors de son apparition, le recueil français, avec traduction allemande, publié par M. Schœnermark : *l'Anthologie lyrique de la France* (Halle, 1878), où, à côté de la *Brabançonne*, figurent Van Hasselt, Van Soust et M. Alvin, chacun pour une poésie. Le grand ouvrage du colonel Staaf, publié à Paris avant celui de M. Schœnemark et admis en France et ailleurs pour l'enseignement : *La littérature française depuis la formation de la langue jusqu'à nos jours, lectures choisies* (6 vol. in-8°), contient de nombreuses notices d'écrivains belges modernes : 31 prosateurs, Fétis, Wiertz, Chavée, Nève, Alfr. Michiels, Roulez, Grandgagnage, Delepierre, Ulysse Capitaine, baron de Witte, baron de Reiffenberg, général Brialmont, Laurent, Émile de Laveleye, Visschers, Godimus, de Beaufort, Van Praet, Scheler, Léon Wauquier, général Renard, Polain, Gachard, Alph. Wauters, baron Kervyn, Th. Juste, De Molinari, Louis et Henri Hymans, Oct. Pirmez, Vilbort, etc. ; et 11 poètes, MM. Alvin, Siret, B. Quinet, M^me^ Defontaine-Coppée, L. Labarre (notices), Jenneval, Clesse, Ch. Rogier, Ed. De Linge (notices avec citation), Mathieu et Potvin (chacun une poésie dans le corps de l'ouvrage).

Les lacunes ne manquent pas — on le voit — ni pour la prose, ni pour les vers. Mais il faut un commencement à tout.

Nous avons à signaler aujourd'hui une autre manière de faire connaître nos écrivains en dehors du public national si restreint et de la librairie belge si peu répandue.

Depuis plusieurs années, un Belge fixé à Genève, où il est professeur de diction au gymnase, s'est fait une réputation de conférencier et de liseur. Le département de l'instruction publique, à côté des cours du gymnase, a organisé pour la ville et le canton des cours publics et gratuits qui se donnent à Genève

Hosted by Google

et dont quelques-uns font le tour des localités voisines. A Genève, c'est la grande salle de l'université qui y sert; ailleurs, c'est l'école.

Dès 1873, on voit fonctionner cette double propagande des idées et du goût. En quelques années, plus de trente orateurs se sont succédé à la tribune universitaire : ce sont des professeurs comme R. Fichet, Humbert, Damette, P. Vaucher, Michaud, Harvey, Th. Droz; des députés du grand Conseil comme M. Bourrit; de hauts fonctionnaires ecclésiastiques comme le grand rabbin, M. Wertheimer, et le président du consistoire de Nîmes, M. Viguié; des docteurs en sciences comme MM. Durand, Halterhoff, L. Soret; des professeurs du Collège de France comme M. Réville. La variété des sujets, le talent des professeurs garantissent le succès, et l'on ne se borne pas à une conférence; chaque orateur en aborde une série de 4, 6, 10, 12, qui lui permettent d'exposer un ensemble historique, scientifique ou littéraire.

M. Auguste Scheler est un des orateurs les plus assidus et les plus répandus de ces institutions. En 1873, il y traite déjà de l'art de la diction en quatre conférences qu'il répète à Cologny, à Setigny, à Lency, à Carouge, à Chêne-Bourg, à Petit-Saconnex. L'exemple appuie le précepte : chaque conférence est « suivie de la lecture ou de la déclamation de chefs-d'œuvre littéraires ».

En 1876, c'est à Molière qu'il consacre quatre soirées; en 1881, c'est aux grands poètes du XIX^e^ siècle : Béranger et Barbier, Musset, Lamartine et V. Hugo; après la conférence, le professeur ne manque pas de faire valoir, par son talent de lecture ou de mise en scène, les œuvres qu'il a étudiées. Cette fois, un hiver n'y suffit pas; il lui faut deux années pour transporter son sujet dans les vingt-quatre localités qui l'appellent.

En 1878, M. Scheler, se sentant maître de son art et de son public, commence à s'occuper de son pays. Avant d'entreprendre l'étude des grands acteurs français, de Talma à Frédéric Lemaître, à Regnier, à Delaunay, à Coquelin, de M^lle^ Mars à Rachel et à Sarah Bernhardt (1880-1881), il aborde notre histoire du XVI^e^ siècle et donne, à l'université de Genève, quatre conférences intitulées : *Les Gueux et le duc d'Albe en Belgique*.

Le succès de ces cours lui a déjà permis d'organiser des matinées ou des soirées de lectures littéraires, qu'il ne transporte pas seulement en Suisse. Il va en France : à Epinal, à Sedan, à Rheims, à Paris; il va en Alsace-Lorraine, à Strasbourg, à Mulhouse; il est venu en Belgique en 1877 et a poussé deux fois jusqu'en Hollande, en 1878 et 1879.

Le succès du cours public sur les Gueux semble l'autoriser à faire un nouvel essai patriotique. A partir de 1879, le professeur

Hosted by Google

de diction mêle, à ses lectures de poètes français et genèvois, des poètes belges.

Reprend-il à Genève, au Casino de Saint-Pierre, puis à l'amphithéâtre de l'Athénée, sa science favorite, en cinq causeries populaires *sur la lecture à haute voix et son influence au point de vue de la vie de famille*, il annonce qu'elles seront suivies de la lecture d'œuvres choisies, et les premières qu'il porte au programme sont trois poésies de Mme Marie Nizet; puis, viennent *le Foyer domestique*, de M. Félix Frenay, et *Ma Patrie* de M. Ch. Potvin. A l'Athénée, il ne publie pas les titres des œuvres qu'il lira, il donne le nom des mêmes écrivains, et divise sa série de lectures : poètes français, poètes genévois, poètes belges.

Le suivre partout serait impossible et fatigant. Passons à la dernière année scolaire.

Il suffit d'ouvrir quelques journaux suisses pour le trouver, le 31 décembre, à Lauzanne, donnant une soirée de lectures dont le programme s'ouvre par une poésie belge qu'il semble affectionner : *Ma Patrie;* le 17 et le 31 janvier, à Neufchâtel, où, le premier jour, c'est M. Frenay qui prend place avec des poètes français, et le second jour, c'est M. Potvin.

Les cours publics et gratuits annoncés pour cet hiver à l'université de Genève sont nombreux et variés; on y trouve : M. Em. Sigogne : *Balzac, G. Sand, Alph. Daudet* (3 conférences), M. Albert Réville : *Les anciennes religions du Mexique, de l'Amérique centrale et du Pérou* (4). — M. Ph. Godet : *Les originaux du* XVIIe *siècle* (5). — M. Oltramare : *Le théâtre de Plaute* (5). — M. Raoul Pictet : *L'acoustique et son application dans la construction et l'emploi des instruments de musique* (3). — M. E. Naville : *La philosophie des savants et des écrivains suisses et des Genévois au* XVIIIe *siècle* (5). — M. Em. Delphin : *Les rites funéraires dans l'antiquité primitive* (4). — M. H. Maystre : *La littérature dramatique de la révolution française* (5). — M. Dufour : *La lumière* (4). — M. E. Redard : *Les proverbes* (6). — M. F. Gentet : *Le mariage et le divorce* (3). — Puis MM. Harveg Duval, Dubois, Vaucher, etc., ont chacun deux conférences sur divers sujets.

Cette année, M. Scheler a fait entrer dans le programme un cours nouveau, dont nous donnons le sommaire :

« I. Introduction. — L'art flamand au moyen âge. — Peinture et littérature. — Le génie flamand. — De Van Eyck à Rubens et du Roman du Renard à Marnix. — Mœurs et coutumes. — Les kermesses.

« II. L'influence française dans les Pays-Bas. — La Révolution de 1830. — L'art flamand moderne. — De Wiertz et Gallait à Stevens et Verlat. — Les flamingants et les wallons.

Hosted by Google

« III. La littérature flamande. — Le roman et le théâtre. — Henri Conscience, Van Peene, Sleeckx. — Les écrivains wallons : Charles Potvin et les jeunes.

« IV. La poésie flamande. — Van Beers. — Les Van Ryswyck. — Emmanuel Hiel, etc. — Les poètes wallons : de Stassart, Potvin, Félix Frenay, Marie Nizet, etc. — Le naturalisme en Belgique. — Conclusion. »

Les journaux constatent le succès de ces conférences et félicitent l'orateur d'avoir parlé aux Genévois de son pays « avec une conviction patriotique ». Ces cours réunissent d'ordinaire de deux à trois cents auditeurs. Cette fois, on comptait dans la salle sept à huit cents personnes. « Des citations de différents auteurs, dit la *Tribune de Genève*, parlant de la troisième séance, ont fait passer le public sous les impressions les plus variées » et le même journal nous apprend que la soirée s'est terminée par la déclamation d'une scène de la *Comédie électorale* de M. Potvin.

Le premier caractère de cette propagande est le sentiment national, le désir de faire connaître, apprécier, estimer la Belgique. Le talent du liseur y sert à merveille, car rien ne fait mieux valoir la poésie que l'art de la lire à haute voix devant un public dont on possède les sympathies.

Le second caractère est l'impartialité. M. Scheler est assez loin de nous pour voir de haut nos écrivains; s'il a des préférences, il n'a pas d'exclusions. En peinture, il va de Wiertz à Stevens et de Gallait à Verlat. En littérature flamande, il apprécie Sleeckx comme Conscience, Van Beers comme Van Ryswyck, n'oublie pas M. Hiel ni les jeunes qui le suivent, et chaque fois qu'il peut se servir d'une traduction en vers français de poète flamand, il la fait entrer dans son étude. Pour notre littérature en langue française, il est plus maître de son choix, car il peut lire nos écrivains dans l'original; il va de de Stassart à M. Félix Frenay, à M^lle^ Nizet, ne sépare pas M. Potvin des jeunes et ne s'arrête qu'après avoir parlé du « naturalisme en Belgique ».

Son goût ici est la garantie de son impartialité; on pourrait comparer ses lectures à une chrestomathie déclamée, mise en scène, vivante, que l'orateur belge transporte de tribune en tribune pour honorer son pays.

Certes, M. Scheler ne peut tout connaître, même en emportant, chaque fois qu'il vient en Belgique, des cahiers de notes et une malle de livres. Maintenant que les écrivains belges savent qu'ils ont en Suisse un compatriote s'occupant d'eux, dans ce que M. Henri de la Pommeraye appelle « le feuilleton parlé », il dépendra d'eux que le feuilloteniste n'ignore rien de sa patrie littéraire.

CAM. P.

Hosted by Google

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRAISON DU 15 JANVIER 1883.

(**Livraison double.**)

EUDORE PIRMEZ. De la représentation vraie 5
FÉLIX FRENAY. Septembre (poésie) 36
ÉMILE DE LAVELEYE. Nouvelles lettres d'Italie. — De Liége à Bassano. 39
PAUL HEUZY. La vigne de Rissagou (nouvelle). 61
TH. HANNON. Bodega (poésie) 76
SALVADOR MORHANGE. Une descente dans le cratère de *Kilauea*, esquisses de la nature et de la vie hawaïennes 78
Mme M. VANDE WIELE. Minalolo (conte). 101
L. SOLVAY. La critique et les critiques 108
G. RODENBACH. Les papillons (poésie). 128
L. VAN KEYMEULEN. Zacharie Werner (étude littéraire) 132
MAX SULZBERGER. Gambetta. I. Le tribun 160
F. BARING. La vie anglaise : Les sectes religieuses 171
TH. COSSMANN. Chronique de la littérature allemande 199

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER 1883.

AD. LE HARDY DE BEAULIEU. Où trouver l'équilibre du budget? . . . 209
EM. CAUDERLIER. La Russie et sa capitale, souvenirs de voyage . . 234
G. CHANTRAINE. Le tournesol (nouvelle) 256
MAX SULZBERGER. Gambetta. II. Le dictateur. III. L'homme d'État . 275

ESSAIS ET NOTICES :

EMILE VAVASSEUR. Correspondance jougo-slave. Un philologue serbe : Djouro-Danitchitch 292
GOBLET D'ALVIELLA. J.-R. Bisschoffsheim 297
P. TRASENSTER. Une conférence sur le phylloxera 304
ÉMILE DE LAVELEYE. La Croix rouge, de Gustave Moynier 309

Hosted by Google

LIVRAISON DU 15 MARS 1883.

VICTOR ARNOULD. La capacité politique et les catégories sociales . . 313
ÉMILE DE LAVELEYE. Nouvelles lettres d'Italie 340
GOBLET D'ALVIELLA. Les croyances des peuples non civilisés et la forme primitive des religions 357
G. CHANTRAINE. Le tournesol, nouvelle (*dernière partie*) 379
MAX SULZBERGER. Gambetta. IV. Le jouteur parlementaire 405

ESSAIS ET NOTICES :

A. DELFOSSE. D'un tarif simple pour le transport des voyageurs sur les chemins de fer belges 418

LIVRAISON DU 15 AVRIL 1883.

AUGUSTE LEMAIRE. L'extension de l'éligibilité par l'augmentation de l'indemnité parlementaire et la création de députés suppléants. 425
FÉLIX FRENAY. Une adoption (nouvelle) 444
JULES GUILLIAUME. De la gymnastique scolaire 450
Mme MARIE MERCIER. Le soufflet de la grand'mère (nouvelle) 469
EM. CAUDERLIER. La langue et l'histoire des Russes. 481
MAX SULZBERGER. Gambetta. — V. Le ministre 206
A. GOBERT. Les griefs de Bruxelles contre l'État belge en matière de transports 520

ESSAIS ET NOTICES :

CAM. PICQUÉ. Hors frontières 531

Hosted by Google

BUREAUX 6 1/2 h. **THÉATRE DE BRUGES** RIDEAU 7 h.

Direction de M. DORVAL.

JEUDI 18 JANVIER 1883

6me *Représentation du* 3me *mois d'abonnement.*

2me représentation de

M. BONNAUD

PREMIER TÉNOR.

LUCIE

DE LAMMERMOOR

Grand opéra en 4 actes, musique de DONIZETTI.

Edgard,	BONNAUD	Lucie,	Mlle DIDIER
Henri Asthon,	MM. DESHAYS	Raymond,	MM. CAVÉ
Arthur,	FABRE	Gilbert,	CÉSAR

UN

TIGRE DU BENGALE

Vaudeville en un acte par E. MARC.

Pont-aux-choux,	MM. CAVÉ	Aurélie,	Mmes CHRISTIANE
Cerfeuil,	LAIGRE	Clapotte,	LANDRÉ

Ordre : 1. Un Tigre du Bengale. 2. Lucie de Lammermoor.

Incessamment : LA FAVORITE, CHARLES VI, avec le concours de Mlle *POLLENDER.*

Au premier jour : FAUST, LE SOURD. LE JOUR ET LA NUIT, opérette. LA PETITE MARQUISE, comédie.

Prix des places ordinaire.

Le bureau de la location et de l'abonnement est ouvert, au Théâtre, le jour de chaque représentation, de 11 h. à 1 h.

Bruges, imp. C. Van Hecke, rue Espagnole; 1.

Hosted by Google

Hosted by Google

Hosted by Google

Hosted by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 07374 4784